

ŒUVRES SACERDOTALES

DU

CARDINAL PIE

CHOIX

DE SERMONS ET D'INSTRUCTIONS

DE 1839 A 1849

TOME I



PARIS

9, rue Soufflot, 9

LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR

9, rue du Chaudron-d'Or, 9

POITIERS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

OEUVRES SACERDOTALES

DU

CARDINAL PIE

AVERTISSEMENT

Depuis longtemps les nombreux admirateurs du cardinal Pie ne cessent de réclamer la publication intégrale de ses Œuvres. « C'est, disent-ils avec raison, un trésor de doctrine qui appartient à l'Église, et dont on ne saurait priver la foi et la piété catholique. »

Tel était aussi l'avis du légataire universel du grand Évêque de Poitiers, qui se considérait comme simple dépositaire des manuscrits confiés à sa garde; mais des circonstances indépendantes de sa volonté avaient jusqu'à ce jour mis obstacle à ses projets. Mgr Baunard, l'éminent historien du cardinal Pie, avait d'abord espéré compléter son œuvre, en réunissant dans un volume les documents qui lui paraissaient les plus intéressants; absorbé par une charge et des occupations importantes, il dut bientôt renoncer à un travail cependant très doux pour son esprit et son cœur. C'est alors que M. le chanoine Héline, ancien secrétaire de Mgr Pie, voulut bien se souvenir de l'auteur de la *Vierge Marie*, hommage de recon-

naissance à la mémoire de l'Évêque de Poitiers, et lui remettre les manuscrits conservés avec une sollicitude toute filiale.

Après avoir lu attentivement ces précieux documents, dont tous n'ont pas la même valeur, nous avons reconnu qu'il serait possible d'en former trois volumes : l'un continuerait la série des *Œuvres épiscopales* ; les deux autres en deviendraient comme l'introduction, sous le titre d'*Œuvres sacerdotales*(1). Nous ne croyons pas utile de publier ce qu'on pourrait appeler les *Œuvres de la jeunesse*, qui comprennent les essais de composition littéraire, philosophique ou religieuse, soit à Saint-Chéron, soit à Issy, soit à Saint-Sulpice. Aussi n'en dirons-nous qu'un mot dans cet avertissement, emprunté presque tout entier, en les résumant, aux premiers chapitres de l'histoire si complète du cardinal Pie.

I. *Œuvres de la jeunesse*. — A peine sorti de rhétorique, Edouard Pie, à qui une santé délicate ne permettait pas d'entreprendre alors les études philosophiques, fut nommé professeur d'une classe de septième au petit séminaire de Saint-Chéron. Doué d'une vive imagination et d'une mémoire heureuse, le jeune littérateur, épris d'idéal, savait Virgile par cœur ; c'est au poète de Mantoue, croyons-nous,

(1) Sous le nom d'*Œuvres sacerdotales* nous ne comprenons que les Œuvres oratoires, qui seules ont été publiées parmi les *Œuvres épiscopales*.

qu'il déroba cette grâce harmonieuse d'un style toujours limpide, qui caractérise ses compositions latines. Outre ses pièces en vers de toutes sortes à l'honneur de Marie, on doit signaler, comme animée d'un souffle puissant, une ode sur la Première Communion du duc de Bordeaux, en 1832. « C'est, observe Mgr Baunard, le cri de la France rappelant chez elle le fils de France, et demandant à Dieu le retour de celui qu'Il vient de visiter. »

Afin de se reposer des fatigues de l'enseignement, le jeune professeur s'essayait aussi à la composition de vers français, pour laquelle il éprouvait une grande facilité. A l'instigation de l'évêque de Chartres, Mgr de Montals, qui l'aimait comme un fils et encourageait ses juvéniles travaux, il commença sur le séminaire de Saint-Chéron un poème didactique qu'il dédia à la très Sainte Vierge, Reine de cette maison.

Je chante ces beaux lieux, où la douce innocence
Par un sentier de fleurs conduisit mon enfance,
Où de la piété l'aimable et tendre main
M'accueillit jeune encore et me prit sur son sein.
Inspire-moi, Marie, ô douce Souveraine.
Quand je chante ces lieux, je chante ton domaine.

Mgr Pie aurait pu devenir un poète sinon de haut vol, au moins plus qu'ordinaire : on le sent en parcourant ses essais dans lesquels il chante la campagne en fleurs, les riants vallons, les sombres forêts, les nuits étoilées, les gracieuses prairies avec leurs exhalaisons balsamiques, les charmes d'une douce amitié,

le bonheur d'une vie modeste et chrétienne, le parfum des vertus de Marie, Reine du ciel et de la terre, et, par-dessus tout, le Cœur de Jésus et son amour. Toutes ces poésies n'étaient que l'élan d'une âme religieuse, se servant des créatures comme autant de degrés pour s'élever à Dieu. Qu'on ne s'étonne point, dirons-nous avec Mgr Baunard (1), de voir la vie intellectuelle de celui qui fut un si grand évêque débiter par cette période poétique. Tous les Pères de l'Église ont connu ces innocents délassés. La poésie est la saison de la jeunesse des âmes comme de la jeunesse des nations. Nécessaire comme le printemps, elle est profitable comme lui, pourvu que la saison des fleurs sache faire place à la saison des fruits.

En 1835, l'abbé Pie, qui depuis deux ans avait reçu la tonsure des mains de son évêque, se rendit, après les vacances, à la maison d'Issy, aux portes de Paris, où Mgr de Montals envoyait, sous l'habile direction des Sulpiciens, l'élite de ses séminaristes. Parmi ses résolutions de retraite, au commencement du mois d'octobre, nous trouvons celle de réciter chaque jour le chapelet à des intentions spéciales ; une dizaine était offerte pour unir ses souffrances aux souffrances du Cœur de Marie. Cette compassion au Cœur douloureux de Marie devint la forme particulière de sa dévotion à la très sainte Vierge. A partir de

(1) *Histoire du cardinal Pie*, 1^{re} édition, t. I, p. 33.

ce moment, il n'y a pas un écrit de lui qui ne porte en tête, à gauche, les lettres *A. et c. c. d. M.*, qu'il faut traduire par cette invocation : *Amour et compatissance au Cœur douloureux de Marie* ; et, à droite, les initiales des noms bénis de Jésus, de Marie et de Joseph : *J. M. J.*

Avec une intelligence sérieuse, naturellement portée vers les choses élevées, l'abbé Pie manifesta, dès le premier jour, un grand intérêt pour les études philosophiques et les sciences mathématiques et naturelles. « Si ma santé me le permettait, disait-il, je me livrerais à toutes ces sciences avec fureur... Le beau livre de la nature est ouvert à tout le monde... Il est consolant pour un esprit chrétien de voir la source des objections contre le christianisme se changer en un trésor de démonstrations. »

Parmi les travaux de cette période de sa vie, qui fut comme une initiation à sa polémique contre les erreurs modernes, on peut signaler plusieurs dissertations françaises sur d'importants sujets : la spiritualité, l'immortalité, la liberté de l'âme, et les droits et les devoirs de la société. Ces compositions, observe Mgr Baunard, « commencent à nous révéler de nouvelles facultés dans cet esprit jusqu'alors à peu près confiné dans le littéraire pur ; on sent que désormais derrière l'humaniste il y a le philosophe, au vrai sens de ce nom ». Lorsque viendra plus tard le moment de combattre le matérialisme sous toutes ses formes et de défendre le règne social de Jésus-Christ,

« l'Évêque de Poitiers n'aura qu'à se souvenir de l'enseignement d'Issy et à le compléter » (1).

L'année suivante, l'abbé Pie quitta le séminaire d'Issy pour celui de Saint-Sulpice à Paris, où il devait achever, par l'étude de la Théologie et la pratique des vertus sacerdotales, sa formation ecclésiastique. En entrant dans cette sainte maison, pépinière de tant d'évêques, l'honneur du clergé français, il se mit d'abord en présence du noble but qu'il se proposait d'atteindre. « *Ad quid venisti?* se demanda-t-il avec saint Bernard. Pourquoi suis-je dans ce monde ? Pourquoi suis-je dans ce séminaire ?... Vous m'avez envoyé dans ce monde, ô mon Dieu, pour vous connaître, vous aimer et vous servir, et dans ce séminaire pour vous faire un jour connaître, aimer et servir. » Il renouvela ensuite la promesse déjà faite au Cœur douloureux de Marie, de prêcher avec zèle la compassion à ses souffrances, aussitôt qu'il serait appelé à conduire les âmes.

L'étude de la théologie, cette science des sciences, exerça sur l'abbé Pie un irrésistible attrait. Dans ce nouveau champ ouvert à l'activité de son intelligence, il conserva la supériorité qui, jusqu'alors, l'avait partout distingué, et qu'il s'efforçait de dissimuler sous les dehors les plus modestes. L'étude des saints Pères, vivants interprètes de la tradition, devint aussi l'une de ses principales occupations ; mais, par-dessus tout, celle de la Sainte Écriture conquit sur son esprit

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 42.

un ascendant souverain. La lecture de la Bible, le livre par excellence, le mit en face de beautés d'un ordre supérieur qu'il n'avait jamais soupçonnées ; et c'est dans la fréquentation assidue des grands Docteurs de l'Église qu'il apprit cet art merveilleux d'approprier le texte sacré aux circonstances du temps, avec un bonheur d'assimilation dont Pie IX devait le féliciter un jour (1).

« Dès ce moment, remarque Mgr Duquesnay, il révéla deux qualités maîtresses : la solidité de son jugement et la variété de ses connaissances, puis la grâce incomparable de sa parole. Nul ne répondait comme lui aux questions de ses maîtres, nul n'argumentait avec une telle logique, nul n'avait comme lui la mémoire richement fournie de textes de l'Écriture et des Pères. Quant à l'élégance et au charme de sa parole, c'est dans une réunion de jeunes gens de la paroisse Saint-Sulpice, que se révélèrent ces rares qualités, qui grandirent chaque jour. »

Le nouveau catéchiste avait commencé l'exercice de ses fonctions le dimanche 16 avril 1837. « Je viens, écrit-il à sa mère, d'être chargé d'un emploi qui m'occupe un peu plus qu'à l'ordinaire : j'ai consenti à faire partie du catéchisme de persévérance des jeunes gens de la paroisse Saint-Sulpice. Cela me demande, outre les petits services courants, deux ser-

(1) Bref du 27 juillet 1876, à l'occasion du discours prononcé au couronnement de Notre-Dame de Lourdes. *Œuvres épiscopales*, t. IX, p. 330.

mons par mois. Quelque assuré que tu me connaisses, j'ai cependant besoin, dans les commencements, de bien préparer mon affaire avant de monter en chaire. Il y a là un grand nombre de jeunes gens instruits, et beaucoup de leurs parents, dont quelques-uns sont des personnes très recommandables. Prie pour moi et pour mes chers enfants. C'est bien la portion la plus importante et la plus honorable de nos catéchismes... »

Cet humble ministère auprès des enfants allait être le début de son éclatant apostolat. L'abbé Pie, dont la santé s'était améliorée, ne s'épargna pas à l'ouvrage ; on le vit mener de front, avec la même ardeur, et les austères méditations de la théologie et les attrayants exercices du catéchisme. Néanmoins, observerons-nous avec Mgr Baunard, en considérant « l'immense collection de compositions de toutes sortes que, pendant deux années, il consacra à cette œuvre, on hésite à croire qu'une pareille surcharge puisse être imposée à de jeunes intelligences, sans préjudice de la force des études professionnelles (1). » Quoi qu'il en soit, son talent se développa chaque jour, et sa parole se colora des tons les plus variés. « Didactique et serrée dans les instructions, spirituelle et déliée dans les comptes rendus, elle portait dans l'homélie cette supériorité qui devait faire de l'évêque de Poitiers le maître du genre en notre siècle (2). »

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 54.

(2) *Ibid.* p. 56. — Les comptes rendus ont été conservés dans les archives du catéchisme de Saint-Sulpice.

Le jeune catéchiste de Saint-Sulpice avait pris pour modèles, non seulement les savants catéchistes d'Alexandrie, mais encore le pieux catéchiste d'Annecy, qu'il devait contribuer plus tard à faire proclamer Docteur de l'Église. A l'exemple du saint évêque de Genève, il termina dorénavant tous ses écrits par ces trois mots : *Dieu soit bény !* « C'est ainsi, disait-il, que saint François de Sales couronne tout ce qu'il écrit. »

L'apôtre de la dévotion à Marie n'aurait pas été lui-même, s'il n'avait placé son catéchisme sous le patronage de la très Sainte Vierge. Il choisit pour cet acte solennel le beau mois consacré à la Reine des cieux, et voulut en dresser un procès-verbal authentique. « La postérité saura donc, écrivit-il, que, le premier dimanche de mai 1838, dans la chapelle des persévérants de Saint-Sulpice, Marie fut honorée pour la première fois sous le nom de Notre-Dame de la Persévérance, avec cette devise inscrite sur sa bannière : *Erant perseverantes cum Maria.* »

II. *Œuvres sacerdotales.* — Au moment où commence la série des discours que nous publions aujourd'hui, l'abbé Pie, âgé de vingt-trois ans, terminait au séminaire de Saint-Sulpice le cours de ses études ecclésiastiques. Désigné, selon l'usage, le samedi qui précède le deuxième dimanche de Carême, pour prononcer, avant la prière du soir, quelques mots d'édification sur l'évangile du lendemain, le jeune diacre, tout pénétré de l'esprit des Écritures,

fit un commentaire du mystère de la Transfiguration, plein de nouveauté et de grandeur

A la vue de son divin Maître, transfiguré dans une lumière plus éclatante que le soleil, l'apôtre saint Pierre, hors de lui-même, s'écriait : « Seigneur, il nous est bon d'être ici, dressons-y des tentes », *Domine, bonum est nos hic esse*. Mais les évangélistes remarquent qu'il « ne savait pas ce qu'il disait », *nesciens autem quid diceret*. — Oh ! il m'a semblé comprendre un des sens de cette dernière parole. Non, il ne savait pas ce qu'il disait, puisqu'il était plus ébloui d'un instant de gloire extérieure que du miracle perpétuel de la miséricorde et de la douceur de Jésus. — Hormis le prodige de ce jour, que Jésus-Christ fit à l'écart et dont il défendit de parler, tous ses miracles étaient des miracles d'amour, et il ne voulait point faire des miracles de puissance ; ou plutôt il ne se servait de sa puissance que pour seconder sa bonté, son bras était aux ordres de son cœur. Voyez-le parcourant la Judée, où « il passait en faisant du bien », en consolant toutes les misères du corps, et toutes les douleurs du cœur ! Ce que ses historiens m'apprennent du sentiment le plus habituel de son âme, c'est qu'il fut « touché de compassion, ému de miséricorde » : *Jesus autem misericordid motus super eum... Jesus autem misertus super eum* ; c'est qu'à la vue « de la souffrance et de la peine, il fut pressé d'un serrement de cœur, attendri de douleur », *infremuit in se ipso*, douleur quelquefois révélée « par des larmes », *et lacrymatus est Jesus.....* Oh ! non, Seigneur, Seigneur, ne vous transfigurez point si vous voulez me manifester votre gloire. Dans ce sentiment habituel de compassion et de douceur, vous me paraissez plus grand, plus glorieux et plus divin que parmi les plus éclatantes lumières. O Jésus, ne vous transfigurez point, car

« dans ces entrailles de miséricorde avec lesquelles vous nous visitez », j'ai reconnu « l'Orient du Très-Haut », et dans votre bonté « j'ai vu votre gloire » véritable, « la gloire du Fils unique du Père » que les saints Livres nous représentent « miséricordieux, et puis miséricordieux encore, patient, longanime, débonnaire, suave, et beaucoup miséricordieux », dont « les miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres, » et qui n'est « très grand » que parce qu'il est avant tout « très bon », *Deo optimo, maximo*. Oui, mon Jésus, je vous aime davantage, et je reconnais mieux votre origine divine dans vos œuvres d'amour, que parmi l'éclat du Thabor ; et, si vous me permettez de vous fixer une tente quelque part, je la placerai plutôt auprès du puits de Jacob ou du sépulcre de Béthanie qui furent les grands théâtres de votre compassion et de votre douceur.

Cependant, ô mon Dieu, combien de fois j'ai cherché pour moi-même cette transfiguration et cette gloire extérieure ! Combien de fois, « ne sachant pas ce que je faisais », *nesciens autem quid diceret*, pour vouloir « me manifester au monde », j'ai sacrifié ces vertus de charité et de douceur, vers lesquelles pourtant vos saints attraits et de salutaires remords ne cessaient de rappeler mon âme ! Car, je l'ai éprouvé, la bonté et la douceur ne sont jamais seules dans une âme. « J'ai aimé » davantage « Dieu que je ne voyais pas », toutes les fois que j'ai été « doux et affable à mon frère que je voyais » ; et ma piété a été plus pratique, quand ma charité a été plus tendre. « Mon esprit ne s'est point exalté et » mon imagination « ne s'est point promenée dans des choses grandes et merveilleuses sur moi-même », les jours où mon cœur a été plein de douceur ; « et j'ai été plus humble quand j'ai été doux ». J'ai compris comment saint François de Sales, en s'exerçant pendant vingt ans à acquérir la vertu de douceur, avait acquis tant d'autres vertus. Mon Dieu, je ferais longtemps la guerre

avec moi-même, et peut-être en vain, pour corriger tant de défauts et obtenir tant de vertus difficiles ; je trouverais tout cela dans la douceur. Jésus-Christ nous a dit qu'il « était doux et humble de cœur » : oui, doux d'abord, et puis humble parce qu'il était doux ; l'humilité est la conséquence de la douceur. — Mais si cette aimable vertu m'est si utile pour moi-même, combien plus encore pour me rendre utile aux autres ! — Que saint Paul me touche quand il me dit que « le Prêtre est établi... pour compatir » : *omnis Pontifex constituitur... qui possit condolere*. Et voilà pourquoi Jésus-Christ, pour être notre Pontife, avait besoin « de s'assujettir à nos faiblesses et à nos épreuves », parce que sans cela (oserai-je bien le dire après l'Apôtre) « il n'eût pas été assez miséricordieux », *ut misericors fieret* ; « et il ne nous fallait point un Pontife qui ne sût pas compatir à nos infirmités ». Mon Dieu ! bientôt je serai prêtre... Malheur à moi si, en devenant prêtre, je ne deviens pas « un homme de miséricorde » ! — Et à qui aurai-je affaire en qualité de prêtre ? A des âmes tristes, éprouvées, à des cœurs affligés qui auront besoin de consolations. « Soutenir ce qui est faible, remettre ce qui est brisé, verser de l'huile sur des plaies », voilà l'objet ordinaire du ministère sacerdotal. Oh ! que je n'oublie jamais ces paroles : « le prêtre est établi... pour compatir » : *omnis Pontifex constituitur... qui possit condolere*. Mon Dieu, ne me transfigurez point en gloire et en lumière ; point de ces qualités brillantes et par cela dangereuses ; point de ces occasions d'éclat où nous ne sommes jamais utiles aux autres sans nous nuire à nous-mêmes. Non, point de cette transfiguration extérieure. Mais transfigurez mon âme en charité et en douceur, détrempez mon cœur de compassion, et « revêtez mes entrailles de la miséricorde et de la tendresse de Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Ah ! je l'espère, ce ne sera pas en vain que je serai venu puiser à cette source pure, à cette école dont le fondateur,

bien jeune encore, reçut avec la dernière bénédiction d'un Pontife mourant, le précieux dépôt de sa ravissante et ineffable douceur : « parfum de suavité qui descendit sur sa tête », comme autrefois « sur celle d'Aaron, pour déborder ensuite » sur toute la tribu sacerdotale dont il devait être le père ; lien d'amour qui nous unit à cet aimable saint, « qui fut le plus doux des hommes et dont la mémoire est demeurée dans l'Église suave comme le rayon de miel. » — Ce ne sera pas en vain que dans mon ordination mes mains seront ointes d'huile, c'est-à-dire de miséricorde, et que l'Église me revêtira « de l'habit sacerdotal qui signifie la charité » : *vestem sacerdotalem per quem charitas intelligitur*. Et surtout ce ne sera pas en vain que vous me confierez des âmes, ô mon Dieu ; alors vous opérerez en moi ce travail qui convertit tout en douceur, ainsi que la nature fait dans ceux à qui elle donne des enfants (comme l'ont si bien exprimé le divin Augustin et le grand Bossuet) ; sentiments de paternité qui font cesser enfin toutes les frivolités et les légèretés de la jeunesse, tous ces *juvenilia desideria* dont parlait saint Paul au jeune évêque Timothée, pour faire dominer une sainte et universelle charité. Encore une fois, ô mon Dieu, voilà la transformation que je vous demande.

Marie, ô vous dont l'Église ne trouve point assez de termes pour exprimer la douceur ! « ô compatissante, ô débonnaire, ô douce Vierge Marie », *o clemens, o pia, o dulcis* ; « Vierge singulièrement belle entre toutes », *Virgo singularis, inter omnes mitis*, donnez-moi cette aimable vertu de douceur.— O Marie, vous êtes « ma douceur et mon espérance », *dulcedo et spes nostra*. Dans cet avenir qui s'ouvre devant moi, si quelque chose me rassure, c'est la perspective de travailler sous vos auspices très particuliers dans cette église célèbre d'où vous aimez, depuis tant de siècles, à répandre vos plus douces faveurs ; dans ce sanctuaire

vénééré, près duquel il vous a plu de placer mon berceau pour que j'y fusse « élevé à vos pieds ». « Oh ! qu'il fait bon d'être là » ! et qu'il est doux « d'y fixer sa tente » ! Vierge sainte (le dirai-je à mes frères ?), oui, je vous ai retrouvée plus tendre encore, depuis qu'au titre de votre enfant j'ai réuni celui d'enfant de Saint-Sulpice ; et vous me semblez doublement ma mère, les jours où je vous ai priée parmi mes frères qui étaient venus vous visiter ; dévotion héréditaire qu'ils tiennent de leur saint fondateur, lequel aurait voulu attacher l'avenir de son œuvre à cette ville de Marie. Que cette pratique du moins, qui nous est un dédommagement, se perpétue toujours ! Chaque fois que je reverrai mes frères de Saint-Sulpice, ils me rappelleront ce pieux asile. Souvenir, hélas ! qui me reprochera bien des négligences, mais qui me rappellera aussi tant d'exemples touchants que j'y ai trouvés, et cette tendresse, et cette condescendance qu'on y eut pour ma faiblesse. Et si leur présence m'apporte un renouvellement de ferveur, ils remporteront toujours cette impression de piété qui semble attachée à ce sanctuaire auguste, et cette dévotion à Marie, filiale, simple et naïve comme aux temps anciens, et surtout ces grâces particulières que Notre-Dame de Chartres tient en réserve pour les enfants de M. Olier (1). Puisse ce pieux échange durer toujours ! Ainsi soit-il !

C'était là presque un discours d'adieu, car l'abbé Pie fut, peu de temps après, rappelé dans son diocèse par Mgr Clausel de Montals, qui désirait conférer lui-même à ce fils de prédilection le caractère sacerdotal.

Le 12 mai 1839, le brillant catéchiste de Saint-Sulpice couronna son enseignement de deux années

(1) Cf. *Œuvres épiscopales*, t. II, p. 289 ; t. III, p. 488

par un éloquent panégyrique de saint Louis de Gonzague, modèle de la jeunesse chrétienne ; et, le lendemain, après avoir embrassé ses amis du séminaire, il prit la route de Chartres. « Quand il dut nous quitter, raconte Mgr Duquesnay, nous l'accompagnâmes de nos regrets et de nos espérances enthousiastes, nous répétant les uns aux autres : *Quis putas puer iste erit?* »

Aussitôt après son ordination, M. l'abbé Pie fut nommé vicaire à Notre-Dame de Chartres ; et, à peine installé, il se mit au travail d'étude et de composition qu'il s'était prescrit par son règlement. La liturgie, l'histoire ecclésiastique, les œuvres de saint Yves, de saint Fulbert, de Pierre de Celles et autres, devaient varier les occupations de cette intelligence ouverte à tous les rayons de la science sacrée. « Je relirai encore, ajoutait-il, l'Écriture sainte tout entière, avec le simple commentaire de Menochius, puis je prendrai quelque commentateur plus considérable. Dans la composition de mes instructions, beaucoup de simplicité et de facilité, évitant, pendant les premières années, de donner au soin de la composition un temps qui sera plus utilement employé à acquérir un fonds de connaissances solides. Dans l'ordre de la théologie, je commencerai par la dogmatique. Je tâcherai d'approfondir chaque matière, d'abord par la lecture d'un théologien, puis par celle des Pères et des Docteurs sur le même sujet. Je choisirai de préférence saint Augustin, saint Thomas, saint François.

de Sales et Bossuet. J'écrirai en français mes idées sur ces traités, pour en faire plus tard le fond de mes sermons. » Nous avons en ces quelques lignes toute la méthode de composition suivie par M. l'abbé Pie dans la plupart des discours que renferment ces volumes ; mais les instructions des premières années ont presque toutes été revues et corrigées, quant au style, pour des prédications subséquentes (1).

Une lettre adressée plus tard à un ami nous montre comment cet infatigable chercheur savait découvrir dans les écrivains anciens les réponses appropriées aux besoins de notre temps. « Je suis, écrit-il, en bonne voie d'études. J'ai complètement revu mon second et mon troisième siècle. J'aborde les Pères du quatrième. Je voudrais trois ans de quasi-repos à consacrer à cette étude, sans laquelle on n'est pas théologien. Il n'y a pas une question neuve dans notre siècle : toutes les difficultés de l'époque se retrouvent entre les évêques et les préfets et empereurs du Bas-Empire... Avec saint Jean Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin, on sait par cœur les philosophes et les politiques d'aujourd'hui, et on a de quoi les écraser. » On connaît, par sa vie de combats et de triomphes contre les puissants du jour, toute la vérité de cette assertion qui trace aux apologistes leur ligne de conduite en face de la force et de l'erreur, dans tous les temps.

(1) *Appendice n° III* : Fac-simile d'un manuscrit.

C'est donc surtout en présence des choses contemporaines que M. l'abbé Pie étudia l'antique tradition. A ce point de vue, la société moderne, avec ses prétendues aspirations libérales, lui parut en état de révolte contre Dieu, contre le Christ, contre l'Eglise ; et c'est à dénoncer cette apostasie sociale qu'il consacra résolument sa vie, se gardant bien de l'illusion de ces naïfs qui s'imaginent servir la vérité en ménageant l'erreur.

Deux hommes éminents, avec des talents divers, se partageaient alors la royauté de la chaire à Chartres : Mgr de Montals, évêque du diocèse, et M. Lecomte, archiprêtre de la cathédrale ; celui-ci moraliste, mettant dans sa parole une âme de théologien et de poète ; celui-là polémiste, déployant contre les ennemis de l'Eglise les rudes énergies de la liberté évangélique. Formé à leur école, M. l'abbé Pie marcha bientôt l'égal de ses maîtres, maniant l'homélie comme l'un et la dialectique comme l'autre.

Sa première parole, en montant dans la chaire de Notre-Dame de Chartres, le 14 juillet 1839, fut un cri du cœur en l'honneur de Marie. Ce prône, ne nous ayant pas été conservé dans son intégrité, ne fait pas partie de notre premier volume. En voici du moins l'exorde qui nous révèle la tendre dévotion de l'orateur envers la Mère du Christ.

Maria, s'écria-t-il, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus : « Marie, de laquelle est né Jésus, qui s'appelle Christ. »

« Le premier mot qu'un enfant apprenne à balbutier, c'est le nom de sa mère. La première parole qui devait s'échapper de mes lèvres du haut de cette chaire évangélique, n'était-ce pas, mes Frères, le nom de Marie, le nom de ma mère ? Nom sacré dont cette église est toute remplie, et qui est gravé sur toutes les pierres de cet édifice ; nom chéri que je retrouve sur les portes de notre cité, et, en lettres plus ineffaçables encore, dans les cœurs de tous les habitants. Oui, Marie, votre nom était le premier qui devait sortir de ma bouche : *Maria, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.*

« Au reste, mes très chers frères, ce n'est que justice à nous de consacrer aux louanges de Marie les prémices d'un ministère qui ne peut être exercé fructueusement sans son secours ; et la vérité que je vais essayer de développer sera la justification du choix de ce premier sujet. Toutes les grâces nous viennent par Marie : voilà la proposition que je chercherai à établir. Donc il est nécessaire d'invoquer Marie : voilà la conclusion rigoureuse que je tirerai de cette proposition. Seigneur Jésus, qui portez tant d'intérêt à la gloire de votre Mère, soutenez-moi pendant que j'exposerai cette vérité qui est le plus solide fondement de notre dévotion à Marie ; et faites agréer à cette Reine des cieux le faible hommage que lui offre en ce moment un ministre qu'elle a daigné recevoir parmi les siens. »

Dans un entretien avec M. l'abbé de Geslin, un de

ses amis de Saint-Sulpice, il lui avait déclaré son dessein de terminer son premier prône par ces paroles du récit des noces de Cana : *Et erat mater Jesu ibi*. C'est, en effet, le développement de ces paroles qui forme la péroraison du discours dont nous avons déjà cité l'exorde.

« Je termine, mes Frères, par cette pensée, et elle est bien consolante : c'est que si Marie est la dispensatrice des grâces, eh bien ! nous avons le trésor des grâces au milieu de nous : *Et erat mater Jesu ibi*.

« Il y a longtemps, mes Frères, que Marie a pris possession de cette cité. Marie n'existait encore que dans la pensée de Dieu et dans l'attente universelle des nations dépositaires de la promesse divine, et déjà elle avait un autel dans ce temple : *Et erat mater Jesu ibi* ; et, depuis ce temps, elle a révélé plusieurs fois, dit un très ancien poète chrétien, et elle a surtout prouvé par les effets, qu'elle avait vraiment choisi cette ville pour la sienne, et qu'elle s'en regardait comme la Reine et la Dame : *Quæ verbo se vocat et re Carnoti Dominam*.

« Et pourquoi le nom seul de cette ville inspire-t-il une pensée sainte ? Pourquoi le peuple, qui a conservé les mœurs antiques, du plus loin qu'il aperçoit ces deux tours qui s'élancent vers les cieux, se sent-il ému de joie ? Ah ! c'est que Marie est là : *Et erat mater Jesu ibi*. Pourquoi, au milieu de cette corruption qui déborde de la capitale, comme la lave d'un volcan, sur toutes les contrées voisines, Chartres, ville sainte et religieuse, apparaît-il comme une île de

verdure au milieu du désert? Ah! c'est que Marie est là : *Et erat mater Jesu ibi*. Marie, qui aime, dit l'Écriture, à être entourée de fleurs, c'est-à-dire qui forme tout autour d'elle de ces âmes d'élite dont elle abrite la vertu sous son manteau virginal : *Et erat mater Jesu ibi*. Pourquoi enfin l'histoire a-t-elle remarqué la splendeur de notre église, qui a toujours passé pour une des plus illustres de France? Ah! c'est que Marie est là : *Et erat mater Jesu ibi*. — Marie se formant, se choisissant elle-même ses pontifes et ses prêtres, les pasteurs de son troupeau et les pères de ses enfants; Marie surtout se préparant et se choisissant les ministres de son sanctuaire.

« Mes Frères, il n'appartient pas aux fils de louer leurs pères; mais, qu'il me soit permis, ô Vierge sainte, de bénir votre main maternelle, qui a placé le berceau de mon sacerdoce à l'ombre de votre sanctuaire, sous les yeux de ce père chéri dont la tendresse envers moi est votre ouvrage, auprès de ces collègues qui ont déjà vieilli dans le sacerdoce, et qui pourtant m'ont accueilli comme un frère. Heureux, ô Marie, heureux ceux qui veillent nuit et jour à vos portes, heureux ceux qui sont appelés à vous servir et à contempler votre face; heureux vos ministres, heureux le peuple dont vous êtes la gardienne; heureux nous tous, mes frères, d'être sur la terre les enfants si privilégiés de Marie, puisque Marie est la distributrice des grâces, et par conséquent la porte du ciel, que je vous souhaite », etc.

Ce premier prône sur la *Dévotion à Marie* fut suivi de plusieurs autres sur le même sujet (1). Aussi, dans une lettre du 10 octobre à un ami de Saint-Sulpice, le jeune vicaire de Notre-Dame lui annonçait-il avec joie que, depuis trois mois, il n'avait encore prêché que la Sainte Vierge à la cathédrale de Chartres. Ces pieuses allocutions ont une valeur réelle et présagent un talent oratoire de premier ordre ; toutefois elles n'étaient que le prélude d'une prédication plus large et plus variée.

Les catholiques venaient d'entreprendre une croisade générale en faveur de la liberté d'enseignement. M. l'abbé Pie, arrivé la veille sur le champ de bataille, ne crut pas téméraire de se placer aussitôt en ligne. Le nouveau champion prit donc pour sujet de ses prêches, jusqu'à la fin de 1839, *L'éducation des enfants*, considérée successivement dans la famille, dans l'école ou le collège, et dans l'Eglise (2). Ces trois discours, qui venaient si bien à leur heure, le révélèrent définitivement comme orateur, et l'introduisirent à la fois dans la vie apostolique et dans la vie militante (3).

Appelé, dès 1840, à prêcher devant un auditoire nombreux et choisi les sermons de tous les dimanches de Carême à la cathédrale, M. l'abbé Pie sentit gran-

(1) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (A, nos 2, 3, 4).

(2) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (A, nos 5, 6, 8).

(3) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 84.

dir son talent à la hauteur de cet apostolat plus solennel. Depuis 1835, l'apologétique chrétienne était entrée dans une voie hardie qu'avait parcourue avec éclat le génie de Lacordaire. Néanmoins, aux yeux du vicaire de Chartres, le célèbre conférencier de Paris n'avait pas assez sondé le fond théologique de la religion. C'est donc à la théologie qu'il résolut d'emprunter le plan d'un cours apologétique, avec l'intention de le suivre fidèlement chaque fois qu'il devrait parler dans la chaire de la cathédrale. En conséquence, il consacra sa première station de carême à exposer *Les préliminaires de la foi*, en montrant la nécessité d'entendre la parole de Dieu, l'importance d'étudier la religion chrétienne, la méthode à employer pour s'instruire (1). « Dieu m'est témoin, disait-il au sympathique auditoire qui se pressait au pied de la chaire de Notre-Dame, que je n'ambitionne point la gloire d'orateur, ni ne poursuis les périodes de l'éloquence humaine. Je ne demande à mes lèvres que l'expression d'un zèle sacerdotal et apostolique que je conjure le Seigneur d'augmenter chaque jour dans mon âme. Tous, tant que nous sommes, nous n'avons nul besoin de l'applaudissement des hommes; nous n'avons qu'un besoin : servir la cause de Dieu et de sa sainte Eglise. »

Pendant le carême suivant, ce fut le vendredi qu'il

(1) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (A, nos 10, 11, 12, 13).

dut prêcher, au lieu du dimanche. « L'abandon, dit-il, sera le caractère de ces conférences du soir, auxquelles je ne pourrai guère apporter que la préparation du cœur : ni le temps ni la force ne me permettent d'en faire davantage. » Cette année 1841 s'était annoncée comme très orageuse : « Que sommes-nous, nous autres, se demanda le jeune orateur, pour espérer que notre voix domine le bruit de la tempête ? » Il prit pour sujet de ses prédications : *L'union du dogme et la morale* (1), démontrant avec force l'insuffisance de la morale sans les dogmes et les pratiques catholiques ; la nécessité du sacerdoce pour le maintien de la morale et de la société ; la vérité nécessairement attaquée et combattue sur la terre, parce qu'il appartient à sa nature d'être intolérante en matière de doctrine. Dans le développement de cet important sujet, les auditeurs s'aperçurent bien vite que M. l'abbé Pie, malgré sa frêle apparence, avait entendu la parole du Seigneur : « Va et combats jusqu'à la mort pour la vérité ». On ne saurait dire, observe Mgr Baunard, l'effet que produisit le contraste de ce zèle apostolique avec la jeunesse de l'orateur, « dont l'âme semblait près de briser la fragile enveloppe ». Dieu avait déjà versé dans son esprit et dans son cœur une intrépidité plus audacieuse que la haine du monde, un amour plus fort que la mort.

Après avoir présenté la raison de la foi avec une

(1) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (A, n°s 27, 28, 29, 30).

énergie de langage, bien éloignée et de ce libéralisme qui diminue la vérité, et de ce modérantisme qui redoute de la dire, le prédicateur pénétra dans *La pratique de la foi*, ne se contentant pas de « quelques vagues homélies », de « quelques thèses de morale », mais ne cessant de protester « contre l'effort audacieux et insolent de l'erreur ». Dans ses belles et solides conférences de 1842, 1843 et 1844, il traita successivement de la nécessité d'un culte extérieur, des temples catholiques, de l'existence et des avantages de la loi du dimanche, de la manière de sanctifier le jour du Seigneur, de la nature et de la grandeur du sacrifice, de l'assistance à la messe, des offices de l'Église, du cycle ecclésiastique, de la journée sanctifiée par l'Église, de la nécessité et de la puissance de la prière, de la lecture des Livres saints par les personnes du monde (1), etc. : tout l'ensemble, en un mot, des pratiques extérieures de la vie chrétienne.

Si le dogme, avait-il dit, est le *Pourquoi* de la morale, la grâce en est le *Comment*. De même que la morale n'est pas raisonnable sans les croyances, ainsi elle n'est pas praticable sans les sacrements. M. Pie, devenu vicaire général, aborda la question vitale *De la grâce*. C'était passer du temple dans le sanctuaire. Existence et réalité d'une vie surnaturelle, nécessité pour l'homme de vivre de cette vie et insuffisance de

(1) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (A, n°s 48, 49, 50, 51, 53, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 78, etc.).

la vie purement naturelle, Jésus-Christ considéré comme auteur de la grâce, opposition et convenance entre la nature et la grâce : tels furent les principaux sujets traités par l'orateur avec une grande hauteur de vues et une remarquable précision de langage, pendant la station de carême de 1845 (1). On aurait pu craindre, observerons-nous après Mgr Baunard, que ces entretiens d'une doctrine si élevée ne « perdissent de leur attrait pour une assistance que ne soulevait plus la passion des polémiques actuelles. Il n'en fut rien ; et l'on put voir quel intérêt supérieur et même quel charme profond est capable de prendre le théologique pur, sur des lèvres qui savent parler le langage de l'Évangile (2) ».

Invité par Mgr de Metz, en 1846, à prêcher dans sa cathédrale la neuvaine solennelle de l'Assomption, M. Pie aurait souhaité n'y parler que de Marie ; mais convaincu que, dans l'état présent des âmes, toute parole, pour être conquérante, devait être apologétique, il choisit pour sujet de cette station le devoir du *Retour à Dieu*, qu'il avait déjà porté dans la chaire de Notre-Dame de Chartres aux dimanches de carême de la même année. L'état de l'esprit public lui ayant suggéré l'opportunité d'un tel sujet, il s'empara des courants de l'opinion pour les faire dévier dans le sens évangélique. Le mot magique de *Réforme* se trouvait

(1) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (p. 20, nos 1, 2, 3, 4).

(2) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 95.

alors à l'ordre du jour. Autrefois, s'écrie-t-il, « c'était contre l'Eglise que s'élevait cette clameur mille fois répétée!... Aujourd'hui, ce n'est plus l'Eglise qui a besoin de réforme, c'est la société. La réforme qu'il lui faut, c'est la conversion chrétienne, ou le retour à Dieu ». De là le partage de cette nouvelle série de discours: le retour à Dieu, considéré comme devoir et besoin de la société tout entière; le retour à Dieu, considéré comme devoir spécial des chefs de la société; le retour à Dieu, considéré comme devoir de chacun en particulier (1). A Metz, comme à Chartres, le succès fut immense. « Dans l'exposé des crimes qu'a commis la raison humaine, écrivait le prédicateur, j'ai attaqué de front Guizot, Thiers, Cousin, Michelet. Je suis ravi d'avoir ce discours dans mes papiers. »

Persuadé qu'il fallait d'abord poser le fondement de la foi pour restaurer le règne social de Jésus-Christ, M. Pie ouvrit, pendant la station de l'Avent de 1847, une série de conférences sur les articles du *Symbole* (2). « Cette suite d'instructions que je commence, s'écriait-il, quand s'achèvera-t-elle? Lorsqu'il plaira à Dieu. Quoi qu'il en soit, ambassadeurs et consuls de Jésus-Christ, chargés de porter la parole en son nom, nous ferons valoir ses droits. Hélas! nous ne le savons que

(1) *Appendice n° 1*: Note exacte de mes Sermons et Instructions (p. 22, n°s 12, 14, 15).

(2) *Appendice n° 1*: Note exacte de mes Sermons et Instructions (p. 28, n°s 46, 47, 48).

trop : aujourd'hui le nom de ce Roi, notre Maître, est à peine connu de la nation vers laquelle nous sommes envoyés ; son rang de préséance lui a été ravi ; son étendard est menacé de ne bientôt plus flotter sur cette côte inhospitalière où ses droits sont contestés, et où l'on n'attend plus que quelques jours pour prescrire contre sa souveraineté. Est-ce que, pour cela, nous cesserons de parler ? A Dieu ne plaise ! Monseigneur (1), vous nous avez montré de quelle sorte un évêque remplit l'ambassade du Christ : *Pro Christo ergo legatione fungimur*. Après vous et selon nos forces, Dieu nous fera la grâce de travailler jusqu'à la mort pour la gloire de son nom. » Les conférences sur le *Credo* devaient être le sommet de ce cours d'apologétique qu'il avait ouvert en 1840 ; mais les terribles catastrophes qui ne tardèrent pas à ébranler la France et l'Europe, ne lui permirent pas d'achever dans la paix sa courageuse entreprise.

Ce n'est qu'en 1849, pour les prédications du carême, que M. Pie reparut dans la chaire de la cathédrale de Chartres. Les théories communistes agitaient alors les esprits et soulevaient les masses. Afin de les combattre, M. Thiers venait d'écrire un livre dans lequel il ne s'appuyait que sur la raison pour fonder le droit de *Propriété*. L'orateur de Notre-Dame s'empara d'une question qui préoccupait alors tout le monde, et en fit le sujet de sa station tout entière (2),

(1) Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres.

(2) *Appendice n° 1* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (p. 32, nos 64, 65).

affirmant hardiment que ce problème social ne serait résolu, « ni par les compromis de la philosophie, ni par les déploiements nécessaires de la force, mais par le seul retour de la société aux principes de la religion ».

Dans la première conférence, il établit que la religion était l'unique et nécessaire garantie solide de la propriété, parce que, seule, la religion démontre ses droits sans réplique. Après les droits, il exposa les devoirs de la propriété : « devoirs par rapport à ce qui est placé au-dessus d'elle : Dieu, l'Église, l'Etat ; devoirs par rapport à ce qui est placé au-dessous d'elle : les petits, les serviteurs, les ouvriers (1). » Ces discours d'une si haute et si forte conception, d'une dialectique si serrée, d'une éloquence si entraînante, M. Pie en déclina l'honneur, déclarant à Mgr de Metz qu'il en était redevable à une assistance particulière de Dieu.

A côté de ce ministère éclatant de la parole dans la chaire de la cathédrale de Chartres, M. Pie en exerça souvent un autre non moins fructueux devant des auditoires très variés. Outre la confrérie paroissiale du Saint-Cœur de Marie qu'il réunissait chaque dimanche, il évangélisait les communautés de la ville, où il avait pris à tâche, avec le pieux M. Lecomte, de faire revivre la direction de saint François de Sales. De plus, il acceptait volontiers de parler partout où

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 202.

on avait recours à son inépuisable charité (1). On trouvera à leur date quelques-unes de ces allocutions qui permettront de connaître sous toutes ses faces le talent si souple de M. Pie ; mais nous avons dû choisir, car toutes ne sont pas achevées. Le prédicateur, sûr de lui-même, se contentait parfois de jeter par écrit quelques pensées sous forme de canevas, se réservant d'improviser l'expression et la trame du discours (2).

Au recueil des *OEuvres sacerdotales* devraient aussi appartenir plusieurs discours de circonstance, qui eurent à l'époque un grand retentissement. Tels sont, par exemple : les panégyriques de Jeanne d'Arc à Orléans et de saint Louis à Blois, les discours pour la bénédiction du viaduc de Maintenon, de l'arbre de la Liberté, du chemin de fer de Chartres, etc. Mais ils ont été publiés dans le premier volume des *OEuvres épiscopales*.

Cet honneur accordé par Mgr Pie à quelques-uns des discours de sa vie sacerdotale, est pour nous un puissant encouragement à la publication que nous avons entreprise. Souvent, en effet, durant un long épiscopat de trente ans, il eut recours, non seulement aux sermons solennels qu'il avait prononcés comme grand vicaire du diocèse de Chartres, mais encore aux simples prênes qu'il avait prêchés comme vicaire

(1) *Appendice n° I* : Note exacte de mes Sermons et Instructions (AB, et de la p. 20 à la p. 33, *passim*).

(2) *Appendice n° II* : Plan d'un Sermon sur saint Joseph.

de la paroisse Notre-Dame. Ce qui nous montre dans le jeune orateur un talent tout formé dès ses premières années.

Nous n'avons pas l'intention de recommencer, pour les discours détachés que nous reproduisons plus loin, l'analyse et l'appréciation déjà si bien faites par Mgr Baunard. Toutefois nous ne pouvons nous dispenser de tracer une esquisse de M. Pie comme orateur sacré. Il nous suffira, pour réussir, de grouper en un tableau d'ensemble les principaux traits épars dans la belle Histoire du Cardinal.

C'était dans la prière que le jeune prédicateur se disposait au ministère de la parole (1). « Dieu sait, disait-il, et les saints autels en sont témoins, que c'est à leur pied que nous nous sommes préparé. » Il ne montait jamais dans la chaire de la cathédrale, sans qu'auparavant un cierge ne fût allumé devant Notre-Dame du Pilier, où il devait brûler et comme prier pour lui durant tout le sermon. Il demandait que ce cierge, emblème de la vérité qu'il prêchait aux fidèles, fût placé de manière à ce qu'il pût l'apercevoir, afin, disait-il, qu'il lui rappelât le devoir de faire passer sa parole par le Cœur de Marie (2).

Le grand attrait et le caractère propre de la prédication de M. Pie, c'est qu'elle se présentait, fond et forme, comme une parole évangélique. Elle ne cessa d'être telle : dans tous ses discours, l'orateur sacré

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 99.

(2) *Ibid.*, p. 100.

se montre l'homme de la Bible. A voir l'usage qu'il en fait, on croirait qu'il a reçu ce don appelé par l'Apôtre : *Interpretatio sermonum*. Rien n'est plus admirable que l'assimilation qui s'opère, grâce à son interprétation, de la parole du prêtre et de la parole de Dieu ; rien n'est plus saisissant que ces applications qui révèlent dans l'Évangile le livre de tous les temps, ou, comme saint Jean le nomme, l'Évangile éternel : *Evangelium sempiternum*. De là pour ses discours une autorité et une efficacité qui ne sont pas de l'homme ; de là aussi une beauté composée de toutes les beautés écloses dans l'Écriture et au souffle de l'Esprit-Saint. Et de ce mélange continu de questions contemporaines et de doctrine éternelle, de sujets actuels et d'allusions bibliques, se forme une parole à la fois si antique et si moderne, si chrétienne et si française, qu'on dirait la voix de tous les siècles réunis, et qu'on ne sait si on entend Isaïe ou Hilaire, Chrysostome ou Fénelon, Grégoire de Nazianze ou saint François de Sales (1).

Puis une passion profonde soulève cette parole : l'amour de Jésus-Christ et de l'Église, qui, comme un charbon ardent, avait touché les lèvres du jeune prophète (2)... « Les anges du sanctuaire, disait-il, peuvent témoigner combien de fois nous les avons conjurés de purifier nos lèvres et d'arracher de notre cœur toute fibre qui vibrerait pour un autre senti-

(1) *Histoire du cardinal Pis*, t. I, p. 96.

(2) *Ibid.*, p. 97.

ment que le plus pur amour de Jésus-Christ et de son Eglise. »

Jamais cœur aussi ne fut plus français que le sien, c'est-à-dire plus chrétien : il n'était guère de grande fête où il ne fit mémoire dans ses discours de l'union de Jésus-Christ et de la France (1). « Ah ! s'écriait-il, en la fête de saint Michel, je ne voudrais toucher à aucune question irritante. Mais en dirons-nous trop et serons-nous taxé d'imprudenc, si, les yeux baignés de larmes, à la vue du nom de Dieu et du sang de Jésus-Christ méconnu, outragé, nous conjurons l'Archange, patron de la patrie, de faire arriver jusqu'au cœur de la France ce cri de foi dont naguère il a réjoui le ciel et fait trembler l'enfer : *Quis ut Deus?* »

De plus, M. Pie souffrait : plusieurs fois, près de monter en chaire, il se sentit arrêter par une crise inopinée qui venait fondre sur lui (2). C'était bien sa vie, en même temps que sa parole, qu'il livrait au peuple avide de l'entendre. « N'allez pas croire, disait-il, lorsque nous venons vous annoncer la parole sainte, que nous vous apportions le fruit d'une étude consacrée à combiner des pensées et polir de belles phrases. » Il avouait, comme saint Paul, ne savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ, Jésus crucifié. « Je vous en conjure donc, ajoutait-il, ne jugez pas comme une œuvre

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 98.

(2) *Appendice n° I* : Note exacte de mes Sermons et Instructions. Indication de plusieurs discours non prêchés pour cause de souffrance (AB, n^{os} 66, 67).

de la nature ce qui n'est que l'ouvrage de la grâce et de la souffrance. Ecoutez-nous, mes Frères, en chrétiens, comme nous vous parlons en prêtre (1). »

On venait l'entendre de toutes les paroisses de la ville et d'au delà. L'annonce d'un sermon de M. Pie remplissait chaque église où il était appelé. Tout en lui parlait pour lui. « Son front, écrit un de ses auditeurs, déjà très développé, brillait comme l'ivoire encadré dans sa chevelure de feu. Il commençait par se tourner du côté de l'autel pour y chercher lumière et bénédiction ; puis son regard perçant se promenait sur l'auditoire, comme pour en prendre possession. Alors un sourire d'une bienveillance communicative se plaçait sur ses lèvres, semblant répondre à la voix intérieure de la vérité qui le pressait de parler. Il parlait : sa voix limpide, fraîche et bien cadencée, pénétrait de toutes parts avec des modulations qui lui étaient particulières et qui faisaient de son discours une belle musique... On était emporté par toutes les puissances de l'esprit, sans qu'on songeât à se soustraire à cette fascination de l'oreille et de l'âme ; et on ne regrettait, quand il avait fini, que de voir se rompre le charme sous lequel il nous avait tenus trop peu de temps. Mais on sortait instruit, fortifié, ému (2). »

Quand il descendait de chaire, le prédicateur allait se jeter au pied de l'autel de Marie, pour la conjurer

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 100.

(2) *Ibid.*, p. 101.

d'achever ce qu'il venait d'ébaucher (1). « O Vierge sainte, disait-il, ô Mère des pauvres pécheurs, donnez-moi des âmes ! Et le reste, gloire, santé, je le dépose humblement à vos pieds : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* »

Le jeune prêtre à qui Dieu avait inspiré ce haut vol de l'esprit, que nous avons reconnu comme cachet spécial de ses prédications dans la chaire de Notre-Dame de Chartres, était mûr pour un plus vaste théâtre d'apostolat. Le Seigneur l'avait marqué pour devenir un des chefs de son peuple, et déjà l'on pouvait pressentir, ce que l'avenir a confirmé, qu'il était destiné à porter la parole dans toutes les questions de son temps et pour tous les grands intérêts de l'Eglise (2).

Ce rapide coup d'œil sur les premières années de M. l'abbé Pie suffira, je pense, pour permettre au lecteur de bien apprécier les discours que nous publions aujourd'hui. Ces deux volumes des *Œuvres sacerdotales* n'étant qu'une introduction aux neuf volumes déjà publiés, il convenait qu'ils ne s'écartassent pas de la méthode adoptée jusqu'ici. Voilà pourquoi nous avons suivi la même marche que dans les *Œuvres épiscopales*, c'est-à-dire l'ordre chronologique plutôt que la division par matières. Cette marche a d'ail-

(1) *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 203.

(2) Pour les *Œuvres épiscopales*, voir au tome VIII la belle étude du P. Longhaye, intitulée : *Vingt-cinq ans d'épiscopat.*

leurs l'avantage de favoriser l'étude du talent oratoire du jeune prédicateur, en nous le montrant successivement dans sa formation et dans ses progrès, jusqu'à la plénitude de son développement, à laquelle il était parvenu, lorsque M. Pie fut préconisé, à trente-cinq ans, évêque de Poitiers (1).

Afin de donner à cette publication des *OEuvres sacerdotales* plus d'autorité, nous avons d'abord consulté Mgr Gay, ancien auxiliaire du cardinal Pie, et Mgr Juteau, qui a tant à cœur ce qui touche à la mémoire de son illustre prédécesseur; puis nous nous sommes adjoint, pour le choix des discours, deux hommes compétents : M. l'abbé Bernaud, curé de Notre-Dame, ancien secrétaire particulier de Mgr Pie, et M. l'abbé Gallot, professeur de dogme au grand séminaire de Poitiers. Il serait difficile, je crois, après avoir parcouru la table des matières, de ne pas regarder ces volumes comme pouvant être d'un très grand secours non seulement aux ecclésiastiques, mais encore aux fidèles. Dogme, morale, liturgie, piété, rien n'est omis d'important; et ce recueil semble un véritable arsenal parfaitement approprié à tous les besoins du temps.

Nous avons placé en appendice : 1° La note exacte des sermons et instructions prêchés par M. l'abbé Pie.

(1) Le même sujet se trouvant quelquefois traité dans les *Oeuvres sacerdotales* et dans les *Oeuvres épiscopales*, nous n'avons pas cru néanmoins nécessaire de supprimer les premiers jets d'une pensée qui devait mûrir plus tard; nous avons, au contraire, jugé utile de les conserver, afin de permettre au lecteur une intéressante étude de comparaison.

Dans cette note rédigée par lui-même se trouve l'indication de tous les manuscrits déposés par M. Héline, doyen du Chapitre, aux archives du grand séminaire. — 2° Le plan d'un sermon sur saint Joseph, qui donnera une idée des canevas que nous n'avons pas reproduits. — 3° Le fac-simile d'un manuscrit avec les corrections du premier jet et celles ajoutées plus tard, mais qu'il est facile de distinguer à cause de la différence des écritures.

Et maintenant, puisse cette publication atteindre le but pour lequel seul elle a été entreprise : perpétuer dans notre France, dans l'Église, par un monument durable, ce sublime apostolat des âmes auquel le cardinal Pie s'était consacré dès les premières années de sa vie sacerdotale, et qu'il continua durant tout son épiscopat, combattant, valeureux soldat du Christ, le bon combat jusqu'à la mort :

Defunctus adhuc loquitur !

V. MERCIER. S. J.

Poitiers, 13 janvier 1890, fête de saint Hilaire.

I

DISCOURS

SUR CETTE PROPOSITION : QUE MARIE EST LE CANAL DE TOUTES
LES GRACES, ET SUR LA NÉCESSITÉ D'INVOQUER MARIE (1)

Maria, de qui natus est Jesus.

Marie de laquelle est né Jésus.

(MATTH. II, 11.)

Dans ces quelques mots, M. T. C. F., sont contenues toutes les grandeurs, toutes les gloires, toutes les prérogatives de la bienheureuse Vierge Marie : c'est de sa maternité divine que découlent tous ses titres, tous ses pouvoirs, tous ses droits. En nous donnant Jésus qui s'appelle le Christ, elle nous a tout donné ; et parce qu'elle nous a tout donné, évidemment nous sommes tenus de lui rendre quelque chose ; ou plutôt parce c'est d'elle et par elle que nous continuons de recevoir tout ce dont Jésus est pour nous le principe, il est dans l'ordre que nous

(1) Ce discours est extrait d'un carton intitulé : *Sermons tirés au net*, sans indication de date. Le mode de l'écriture et le format du papier appartiennent au temps de l'épiscopat ; mais ce n'est, quant au fond, qu'une transformation de deux prônes prêchés à la cathédrale de Chartres, qui ne nous ont pas été conservés. — Cf. appendice I : *Note exacte de mes sermons et instructions* A, 2, 3. Avertissement, p. XVII.

ayons recours à elle pour obtenir les biens dont elle a la dispensation. Sur cette doctrine repose le plus solide fondement de la dévotion à la sainte Mère de Dieu.

Toutes les grâces nous viennent par Marie, Dieu l'ayant ainsi voulu : *Totum nos habere voluit Deus per Mariam*. Cette proposition est de saint Bernard, et le grand théologien Suarès, après une étude et une discussion approfondies, enseigne que tel est le sentiment de l'Église : *Sentit Ecclesia*. Donc c'est la volonté de Dieu que nous cherchions la grâce par l'intermédiaire de Marie : *Quæramus ergo gratiam, et per Mariam quæramus, quia sic voluntas ejus qui nos totum habere voluit per Mariam* : c'est la conclusion très logique du même saint docteur, et cette conséquence en effet sort naturellement et rigoureusement des prémisses.

I. Toutes les grâces nous viennent par Marie. Un texte célèbre de Bossuet éclaire merveilleusement cette doctrine.

Le Rédempteur aurait pu descendre sur la terre sans passer par le sein d'une femme ; en d'autres termes, Dieu aurait pu sauver les hommes sans y employer l'entremise de Marie. Il l'aurait pu : il ne l'a pas voulu. « De toute éternité, Dieu l'a prédestinée pour donner par elle Jésus-Christ au monde. L'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal, mais un instrument volontaire. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine : si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti. »

« Cette vérité étant connue, poursuit Bossuet, je ne

m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée. C'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, cet ordre ne se change plus ; et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Il est et sera toujours vrai que son consentement ayant été nécessaire pour le mystère de l'Incarnation, il le sera éternellement pour toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances. » Le sang de Jésus-Christ resterait indéfiniment suspendu au-dessus de nos têtes, si l'application ne nous en était faite par le concours de la Mère du Rédempteur.

Et c'est ainsi, M. F., que Marie est toujours mère de Jésus. Ce titre n'est point pour elle un titre de gloire passée ; son enfantement se perpétue, sa fécondité est toujours en acte. Saint Jean l'a vue dans les cieux, revêtue du soleil comme d'un vêtement, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles, et elle poussait des cris comme une femme qui enfante avec effort. Qu'est-ce à dire ? C'est que du haut des cieux Marie continue de produire Jésus-Christ, en l'enfantant dans nos cœurs ; c'est que Marie, qui nous a donné l'Auteur de la grâce, continue d'être la Mère de la grâce divine, ainsi que l'enseigne l'Église quand elle rapproche l'une de l'autre ces deux invocations : *Mater Christi, Mater divinæ gratiæ*.

« En effet, dit encore Bossuet, la théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce, desquelles dépend notre salut. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance. La vocation, c'est le premier pas ; la justification fait le progrès ; la persévérance conclut le voyage. Or, s'il est de foi qu'en ces trois états

L'influence de Jésus nous est nécessaire, il est certain aussi par les Ecritures, que Marie est associée à ces trois ouvrages : témoin la vocation de saint Jean, et le premier ressaisissement surnaturel excité en lui par la voix de Marie, sitôt qu'elle eut pénétré les oreilles de sa mère ; témoin le miracle de Cana accompli à la prière de Marie, et dont le fruit fut de produire dans les apôtres la foi vive qui procura leur justification ; témoin enfin la persévérance de ces mêmes apôtres et des premiers disciples sous les auspices de la Mère de Jésus... Ceux qui savent considérer (c'est toujours Bossuet qui parle) combien les moindres paroles de l'Écriture sont fécondes et mystérieuses, connaîtront, par ces trois exemples, que Marie est par ses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérants, et que par conséquent son intervention féconde est un instrument général des opérations de la grâce. »

Toutes les grâces nous viennent par Marie, même celles qui découlent de notre sacerdoce et du sacrifice et des sacrements. Le trésor de l'Église se compose de deux grandes choses, et, comme dit saint Denys, le sacerdoce chrétien a son double terme dans le corps réel de Jésus-Christ, qui est la matière de notre sacrifice, et dans son corps mystique, que nous sanctifions par les sacrements. Or, de même que Marie nous a fourni de ses propres entrailles la céleste Victime que nous immolons, et qui n'est pas autre chose que le corps véritable né de la Vierge ; pareillement c'est elle qui met entre nos mains les mérites et les fruits du sang rédempteur que nous répandons dans les âmes, et nous ne lui devons pas moins cette seconde substance de notre sacerdoce que la première ; en sorte que notre sacerdoce est comme une dérivation du sacerdoce de Marie, vierge prêtre par excellence : *virgo sacerdos* ; en sorte que les sacrements eux-mêmes, ces signes mystérieux institués par Jésus-Christ,

précisément pour être les canaux et les instruments de la grâce, ne sont, par rapport à Marie, que des canaux et des instruments secondaires. Entendons saint Cyrille, dans ce discours que les Pères d'Ephèse ont fait insérer parmi les actes du Concile, dans cette harangue célèbre et qui a presque l'autorité d'une décision œcuménique : « C'est par vous, ô Marie, que l'eau baptismale justifie le catéchumène ; c'est par vous que l'huile sainte confirme le néophyte » : *Per te baptismus obtingit credentibus, per te oleum exaltationis infunditur*, et le reste : ce qui a permis de dire que Marie est le sacrement universel.

Toutes les grâces nous viennent par Marie : les grâces accordées aux individus, nous venons de le voir ; les grâces accordées aux nations et aux peuples. Entendons encore saint Cyrille : « C'est par vous, ô Marie, que la foi a pénétré dans les contrées infidèles ; par vous que les nations ont été amenées à la pénitence ; par vous que de nouvelles églises chrétiennes se sont élevées aux extrémités de l'univers : doctrine admirablement confirmée par l'apôtre des Indes, saint François Xavier, qui disait avoir toujours trouvé les esprits rebelles à l'Évangile, quand il ne leur avait pas présenté, avec la croix de Jésus, l'image de Marie.

Toutes les grâces nous viennent par Marie : et véritablement Dieu devait à sa Mère de lui départir, de lui continuer cette noble mission. Car si, après avoir été ici-bas nécessaire pour l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption, elle était devenue, dans les cieux, étrangère aux conséquences de l'une et de l'autre, le ciel ne serait pour elle qu'une sorte de retraite honorable, où elle recueillerait des hommages, mais où sa puissance aurait cessé. Sa condition ressemblerait à ce que notre langage administratif appelle la non-activité. Dieu ne pouvait pas, ne devait pas faire cette condition à sa mère.

Disons donc, avec saint Bernard, que Dieu a réellement établi que tout passerait par les mains de Marie : *Deus nos totum habere voluit per Mariam*. Disons que, si, dans l'ordre surnaturel, Jésus-Christ est le centre, Marie est la circonférence, selon cette parole de Jérémie : *Femina circumdabit virum*; et que comme il est impossible que rien s'échappe du centre sans passer par la circonférence, ainsi, dans la sphère des grâces, rien ne peut émaner de Jésus sans passer par Marie. Disons enfin, avec un autre Père, que si la plénitude de la grâce est en Jésus comme dans la tête d'où elle découle, elle est en Marie comme dans le cou qui la transmet au reste du corps : *In Christo tamquam in capite influente, in Mariâ vero tamquam in collo transfundente*.

Mais, après ces considérations spéculatives, il est une conclusion finale à déduire de cette doctrine. Toutes les grâces nous viennent par Marie : donc il est nécessaire de s'adresser à Marie. Cette conséquence, qui sort naturellement du principe, demande pourtant à être développée.

II. Il est des chrétiens qui, sans contester et sans mépriser le culte de la sainte Vierge (car alors ils seraient atteints par les foudres de l'Église), omettent cependant et négligent de s'adresser à elle. Ils placent volontiers l'invocation de Marie parmi ces pratiques surrogatoires, qu'il faut abandonner à la dévotion populaire, et qui ne s'accordent pas avec une religion plus noble et plus virile : pratiques respectables sans doute, mais qui ne tiennent en rien au dogme et à l'essence du christianisme. Pour eux, c'est affaire de piété ; ce n'est pas l'accomplissement d'un devoir nécessaire. Or, il y a là une erreur qui ne tend à rien moins qu'à compromettre le salut. Expliquons-nous.

Mais d'abord, pour éviter jusqu'à l'ombre de l'exagération, mettons en avant un principe de saint Augustin qui

portera la lumière dans cette question de la nécessité du recours à Marie. « Dieu, dit le saint docteur, et cela est de foi, fait de certaines grâces aux hommes quoi qu'ils ne le prient pas; mais il est également de foi qu'il y a beaucoup d'autres grâces, nécessaires pour le salut, et que Dieu n'accorde qu'à la prière. » Or, M. F., ce même principe s'applique à notre sujet. De ce que Marie est constituée la dispensatrice de toutes les grâces, conclurai-je qu'elle ne devance jamais nos prières? A-t-elle attendu la prière des hommes pour donner son consentement à leur rédemption? Nous naissons tous redevables à Marie. Et dès que la grâce divine cherche à pénétrer dans notre âme, soit par la vertu de l'eau baptismale, soit par de premiers mouvements surnaturels purement gratuits, Marie s'associe avec empressement à ces saintes avances du ciel. Quand Dieu court au-devant de sa créature, Marie ne se tient pas en arrière. Là où Dieu n'attend pas nos mérites ni nos demandes pour accorder, Marie n'est pas moins désintéressée pour transmettre: jamais le divin canal ne se refuse aux généreux élans de la source. Il y a plus: cet instrument béni, toujours prêt, toujours prompt à les accorder, provoque même le plus souvent ces premières opérations de la grâce. Que de fois, sans qu'elle en ait été priée par les convives, c'est à la demande de Marie que l'eau est changée en vin! Que de fois, apercevant dans les pécheurs des plaies qu'ils ne sentent pas eux-mêmes et dont ils ne demandent pas la guérison, Marie, mère attentive, est la première à révéler leurs besoins à son Fils: *Fili mi, vinum non habent!* Mais, cela dit, il faut reconnaître qu'il est des grâces, et des grâces nécessaires que Dieu n'accorde qu'à ceux qui emploient l'intercession de sa Mère. Il faut reconnaître, et cette proposition exprimera ma pensée sous sa forme précise, que le chrétien qui met Marie en dehors de ses habitudes pratiques de religion, se ferme

le canal de la grâce et l'accès du ciel. Donnez-moi encore quelques moments d'attention.

Par cela même que Dieu a établi en loi générale que sa Mère serait la dispensatrice de toutes les grâces, n'est-il pas manifeste qu'il a voulu nous mettre dans l'obligation de recourir à elle ? Pour qu'il en fût autrement, il faudrait ou bien que Marie fût le canal obligé de la grâce, même au profit de ceux qui ne voudraient pas s'adresser à elle ; ou bien que Dieu fit une exception et qu'il changeât pour eux le cours ordinaire de la grâce. Or, ces deux suppositions sont-elles admissibles ?

Et d'abord est-il croyable qu'en faisant passer la grâce par les mains de sa Mère, Dieu ait voulu se servir d'elle comme d'un simple instrument passif ? Le Créateur a bien pu, par une loi générale, forcer le soleil à éclairer ceux mêmes qui blasphèment sa lumière : c'est un globe matériel, un astre sans raison, et qui n'a point d'honneur à sauver. Mais Marie, cette étoile intelligente, et, comme parlent les Pères, ce ciel animé, Marie serait compromise, ou plutôt Dieu se serait compromis envers elle, s'il avait posé une semblable loi. Non, s'écrie saint Bernard, Marie est un astre qui verse sa lumière et sa chaleur avec discernement, selon cet oracle qui lui est attribué par l'Église : *Ego diligentes me diligo*. Malheur à ceux qui tournent le dos à ce soleil : *Væ qui solem istum adversantur !* Jésus-Christ, en plaçant sa Mère entre nous et lui, n'a pas voulu en faire un simple escabeau qui nous élèverait vers les cieux pendant que nous le foulerions aux pieds. Obligés que nous sommes de chercher la grâce, c'est notre devoir de la chercher par Marie, puisque telle est la volonté de celui qui a voulu que nous recussions tout par elle : *Quæramus ergo gratiam et per Mariam quæramus... quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam*.

L'esprit toujours extrême des hérétiques, pour com-

battre cette doctrine avec plus d'apparence de raison, a cherché à nous en faire tirer une conséquence outrée. Ils ont dit : Puisque l'entremise de Marie est toujours nécessaire, il ne sera donc jamais permis de s'adresser directement à Dieu. Mais nous aurons répondu à cette difficulté, en rappelant que notre proposition concerne ceux-là seuls qui affectent d'exclure Marie de leur piété pratique. Car, pour celui qui se reconnaît et se proclame son client, aucun doute qu'il ne puisse souvent et qu'il ne doive même s'adresser directement à Dieu, source et principe de la grâce. En cela il n'y a pas d'exclusion donnée à Marie ; il y a même recours implicite à elle. Et comme le Fils n'est pas jaloux des honneurs rendus à sa Mère, la Mère ne s'étonne pas du culte immédiat rendu à son Fils : n'allons pas supposer au ciel les basses rivalités qui souillent la terre.

Les hérétiques ont demandé encore : Mais si Marie est le canal universel des grâces, à quoi donc peut servir l'invocation des saints ? La réponse n'est pas moins facile ; car les saints que nous invoquons connaissent aussi bien et mieux que nous le chemin de la grâce ; nous les employons donc comme des intercesseurs, soit auprès de Marie afin qu'elle nous obtienne le secours de Dieu, soit directement auprès de Dieu lui-même ; et, dans aucun cas, les droits de Marie ne sont blessés, elle n'est pas méconnue, sa médiation n'est pas écartée.

Mais au moins, nous dit-on, dans cette doctrine il est impossible à Dieu de nous sauver sans Marie. Et cette objection nous conduit à notre seconde hypothèse : Dieu peut-il nous sauver sans Marie ? Oui, comme il peut nous éclairer sans le soleil. Dieu ayant posé en loi générale que tout, en ce qui est de la grâce, nous viendrait par Marie : *Totum nos habere voluit per Mariam*, il peut néanmoins faire un miracle dans l'ordre surnaturel, comme il en fait dans celui de la nature. Mais quel est celui, ô mon

Dieu, qui osera vous demander et qui aura la confiance d'obtenir ce miracle et cette exception ? Je vous en fais juges, M. F. Dieu, voulant honorer sa Mère et nous traiter avec amour, a établi que toutes les grâces seraient dispensées par sa Mère. Et voici qu'une créature humaine vient lui dire : Seigneur, cet intermédiaire que vous avez placé entre vous et moi ne me plaît pas. N'êtes-vous pas assez puissant pour me sauver par vous-même, et qu'ai-je besoin de Marie ? Je sais bien que vous l'avez constituée la porte du ciel ; mais je sais aussi que vous pouvez m'ouvrir une autre porte, et je demande de ne rien devoir à votre Mère.

Qu'ai-je dit, M. F. ? Dieu peut nous sauver sans Marie comme il peut nous éclairer sans le soleil. Je me suis trompé. Quand Dieu fera des miracles, ce ne sera jamais pour satisfaire un caprice injurieux à sa Mère. D'ailleurs écoutez encore le raisonnement emprunté aux saints docteurs. Dieu, avec sa toute-puissance, peut-il faire maintenant que, dans ses décrets éternels, il n'ait pas associé Marie à l'œuvre de l'Incarnation, et qu'elle ne s'y soit pas mêlée par une coopération active ? Non sans doute. Et maintenant, Marie, par ce concours, ayant acquis des droits sur toutes les créatures régénérées en Jésus-Christ, Dieu peut-il la déposséder de ses droits et nous remettre nos obligations envers elle ? Non encore. Donc, il est un culte de reconnaissance, d'amour et d'invocation dont rien ne peut nous dispenser envers Marie, et c'est quitter la voie du salut que de se placer en dehors de son culte.

C'est pourquoi le grand évêque de Meaux, après avoir discuté cette même question avec cette exactitude doctrinale et cette élévation qu'il porte partout, conclut par ces mots terribles sur des lèvres magistrales et à la fois si réservées : « Puisque la dévotion à Marie est si bien fondée, dit-il, anathème à qui la nie et ôte aux chrétiens un si grand

secours ! Anathème à qui la diminue, il affaiblit les sentiments de la piété ». Si quelqu'un n'aime pas la Vierge Marie, qu'il soit anathème !

Arrêtons-nous ici, et déjà peut être trouvez-vous que j'ai trop insisté. Est-il donc besoin de longs discours pour établir qu'il faut aimer sa mère, qu'il faut recourir à elle ? Ah ! c'est là une de ces vérités qui portent leur preuve en elles-mêmes. Marie, qui est la Mère de Dieu, est aussi notre mère : *Ecce Mater tua*. La loi qui nous astreint à l'invoquer est une loi trop douce pour que nous voulions nous y soustraire. Tous les saints ont béni Dieu d'avoir établi cette disposition miséricordieuse ; tous, ils se sont empressés de se jeter dans les bras de la mère pour obtenir les grâces du Fils ; et quand toutes les âmes tendres et délicates ont accepté cette loi avec amour et reconnaissance, quand tous les bons cœurs y ont applaudi, ce n'est pas nous qui demanderons à Dieu d'y déroger pour nous. O Vierge sainte et immaculée, plus que jamais nous vous porterons nos vœux, nos hommages ; plus que jamais nous vous exposerons nos nécessités, nos besoins ; plus que jamais nous vous prouverons notre confiance et notre amour.

La conclusion de la doctrine que nous venons d'entendre se résume, pour nous, dans l'exhortation finale du saint docteur qui nous l'a exposée : *Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus Mariam hanc venerationemur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam*. Aimons donc de toute la force, de toutes les puissances, de toutes les fibres, de toutes les moelles de notre cœur, et invoquons avec toute l'émotion et la tendresse de nos entrailles cette divine Vierge Marie, puisque telle est la volonté de celui qui n'a rien voulu nous donner sans elle, et qui a voulu nous donner tout par elle et avec elle. Ainsi scit-il.

II

PRÔNE

PRÊCHÉ LE DIMANCHE ANNIVERSAIRE DE LA CESSATION MIRACULEUSE DU CHOLÉRA, SUR LES SECOURS SPIRITUELS ET TEMPORELS QUE MARIE ACCORDE AUX HOMMES (1).

(25 août 1839)

Dies autem victoriæ hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.

Et le jour de cette délivrance a été placé au nombre des jours saints, et depuis ce temps on n'a cessé d'en solenniser le souvenir.

(Au Livre de JUDITH, ch. xvi, 31.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Le peuple d'Israël, si souvent et si merveilleusement favorisé du Seigneur, avait appris de lui à fixer et à perpétuer le souvenir de ses bienfaits. Les jours où le Seigneur avait manifesté sa puissance étaient comptés parmi les fêtes de la nation, et on les célébrait par un culte éternel : parfois des monuments étaient dressés au lieu de la délivrance ; et quand les enfants interrogeaient leurs pères sur l'origine de ces monuments et de ces fêtes, les anciens d'Israël

(1) Cessation subite du choléra dans la ville de Chartres, en 1832.

leur répondaient par le récit du prodige qu'avait opéré le Seigneur. Ainsi le souvenir des merveilles divines et la reconnaissance d'Israël se perpétuaient de générations en générations.

A la suite surtout d'une délivrance à jamais mémorable, lorsque cette femme forte, l'honneur et la joie de sa patrie, eut immolé le cruel Holopherne et sauvé la ville de Béthulie, le grand pontife Joacim vint de Jérusalem avec tous ses prêtres, et tous d'une même voix bénirent la libératrice en s'écriant : Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, et l'honneur de notre peuple ! Béni soit le Seigneur qui dirigeait votre bras tandis que vous perciez la tête de notre ennemi, et soyez bénie vous-même à jamais ! Et le peuple répondit par ses acclamations aux acclamations du pontife et des prêtres. Et ce jour fut un jour de fête en Israël. Et l'historien sacré nous apprend que l'anniversaire de cette délivrance fut placé au nombre des jours saints, et que jusqu'au temps où il écrit on n'a cessé d'en solenniser le souvenir. *Dies autem victoriae hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in presentem diem.*

Vous le savez, M. F., de grands et de fréquents prodiges ont été opérés au milieu de nous par le bras de Marie, protectrice de cette cité ; et dans tous les siècles notre église reconnaissante, peu satisfaite d'en avoir consigné le récit authentique dans ses précieuses annales, en a consacré le souvenir par des monuments et par des fêtes. Et ce soir encore une cérémonie solennelle rappellera un des derniers et des plus éclatants bienfaits de Marie : délivrance miraculeuse, dont l'anniversaire a été placé au nombre des jours saints, et que nous n'avons cesse de solenniser jusqu'à ce jour. *Dies autem victoriae hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in presentem diem.*

Mais, M. T. C. F., quelques cœurs peut-être ont déjà oublié ce bienfait ; une nouvelle génération commence à grandir, qui n'en a pas été témoin. Afin donc que cette cérémonie ne soit muette pour personne, et aussi pour que la parole sainte paie son tribut à Marie, rappelons la grande faveur qu'elle nous a accordée, et, agrandissant un peu notre sujet, parlons des secours puissants que Marie ne cesse de donner aux hommes soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel. Déjà, dans deux instructions consécutives, nous avons établi, par une discussion rigoureuse, les solides fondements de la dévotion à Marie (1). Nos paroles ont été accueillies avec piété, et nous avons la douce confiance qu'elles ont réveillé l'amour de Marie, endormi peut-être dans quelques cœurs. Aujourd'hui notre argument, pour être moins pressé, ne sera pas moins fort ; car comment ne pas aimer celle qui nous aime tant ? comment ne pas invoquer celle qui nous procure tant de secours ?

I. Et d'abord Marie est véritablement le secours des chrétiens dans l'ordre spirituel : secours des individus, secours de l'Eglise tout entière. Je ne rappellerai pas que Marie nous ayant donné l'auteur de la grâce, et ayant été constituée à jamais la dispensatrice des grâces, c'est d'elle par conséquent que nous recevons toute espèce de secours spirituel. Cette proposition a été prouvée ; et c'est le récit détaillé des bienfaits de Marie que je vous dois en ce jour. L'œil de Dieu, vous le savez, M. F., distingue parmi les hommes deux grandes classes : celle des justes qui possèdent sa grâce, celle des pécheurs qui l'ont perdue. Or Marie a des secours pour les pécheurs et pour les justes.

Les pécheurs sont l'objet des attentions particulières.

(1) Appendice I : A, 2, 3.

de Marie ; elle a pour eux, si j'ose le dire, un sorte de prédilection. Cette proposition n'est pas de moi, elle est d'un grand serviteur de Marie que notre Eglise de Chartres a donné il y a bientôt mille ans au siège épiscopal de Paris. Selon Guillaume de Paris, Marie est redevable aux pécheurs : 1^o parce qu'elle est mère de Dieu, 2^o parce qu'elle est reine de miséricorde, 3^o parce qu'elle est médiatrice.

Oui, Marie aime les pécheurs, et elle leur doit ses secours et sa prédilection. Aussi, dans cette prière que l'Eglise nous met si souvent à la bouche, quel titre exposons-nous à Marie pour obtenir sa protection ? *ora pro nobis peccatoribus*. Priez pour nous pécheurs. Eh quoi ! notre qualité de pécheurs serait-elle un titre de recommandation auprès de Marie ? Oui, *ora pro nobis peccatoribus*. Car pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu du ciel en terre ? Ecoutez-le : *Non veni vocare justos, sed peccatores*. Conséquemment, conclut saint Anselme, si Marie est Mère de Dieu, c'est plutôt pour les pécheurs que pour les justes, et les pécheurs peuvent se glorifier d'avoir été la cause de la maternité divine de Marie. *Ora pro nobis peccatoribus*.

Qui nous donne droit à l'intérêt du médecin ? n'est-ce pas précisément parce que nous sommes malades ? Et la gloire du médecin, n'est-ce pas de triompher d'une maladie mortelle et invétérée, d'arracher du fond des entrailles le cancer qui le dévore ? Marie est la reine de la miséricorde : donc notre titre auprès d'elle c'est d'être misérable ; et plus notre misère est grande, plus nous avons droit à son intérêt. A une grande miséricorde, il faut de grandes misères à soulager, et la main qui sait donner beaucoup gémirait de ne rencontrer que de demi-malheureux. Donc, ô Vierge sainte, la profondeur de notre misère fera le chef-d'œuvre et le triomphe de votre miséricorde. *Ora pro nobis peccatoribus*.

Marie est médiatrice : comment s'exercera cette média-

tion ? Entre Dieu et les justes, c'est-à-dire, entre Dieu régnant dans sa gloire et Dieu régnant par sa grâce ? Non, il faut à la médiation deux termes opposés entre lesquels elle vienne se placer, et plus ces deux termes seront éloignés, plus la médiation sera glorieuse. Par conséquent le chef-d'œuvre et le triomphe de la médiation de Marie, ce sera, tandis que d'une main elle touche à Dieu dont elle est la mère, d'aller de l'autre saisir le pécheur qui l'invoque dans la profondeur du néant, et plus bas encore, *in inferno inferiori*, dans le second néant du péché ; et puis, tandis que d'une main elle inclinera le ciel et le cœur de son Fils, de faire remonter de l'autre le grand criminel et de réconcilier ainsi dans un baiser de paix Dieu et le pécheur, le juge et le coupable. Encore une fois n'est-ce pas là la gloire de Marie ? *Ora pro nobis peccatoribus*. Oui, Vierge sainte, je comprends la pensée de l'Eglise, et quand je vais me jeter à vos pieds, volontiers avec l'Apôtre je me glorifierai dans mes misères, puisqu'elles sont un titre à votre protection. *Ora pro nobis peccatoribus*.

Nous lisons, M. F., dans la vie d'une fervente sainte, qu'un jour après un entretien d'amour avec Marie, celle-ci lui dit en finissant : « Mais tu ne me parles donc pas de mes pécheurs... ! » Mes pécheurs ! comme le médecin dit : mes malades ! comme la main dispensatrice des aumônes dit : mes pauvres ! *Ora pro nobis peccatoribus*. Aussi, nous aurions plutôt compté toutes les étoiles du ciel que toutes les conversions opérées par Marie. L'histoire en est pleine, et depuis l'exemple célèbre de Marie Egyptienne, convertie en un clin d'œil par le simple aspect d'un tableau de Marie, que de milliers d'exemples semblables jusqu'à nos jours où ils semblent se multiplier encore davantage ; et le récit ne peut manquer d'en arriver jusqu'à vos oreilles. Quant à nous, au lieu d'énumérer les secours donnés par Marie aux pécheurs, nous demanderions plutôt, avec

saint Bernard, quels secours elle n'accorde pas ; et nous oserons, avec ce grand saint, porter solennellement ce défi : c'est que nous consentons à ce qu'il ne soit plus jamais parlé de la miséricorde de Marie, si un seul pécheur l'a invoquée sans être exaucé.

Mais peut-être aurons-nous excité la jalousie des justes, en parlant des secours tout particuliers que Marie accorde aux pécheurs. Ah ! qu'ils se consolent, car si l'amour de Marie se manifeste avec plus d'empressement et de sollicitude envers l'enfant qu'elle avait perdu et qu'elle retrouve, il y a néanmoins au fond de son cœur une place plus distinguée pour celui qui est toujours demeuré fidèle, et elle ne cesse de le protéger, de le secourir, de le consoler. Le chrétien rencontre à chaque pas, sur cette mer orageuse du monde, des écueils où sa vertu irait faire un triste naufrage si Marie ne guidait son vaisseau.

Marie a des secours pour la première enfance, et sa main maternelle nous accueille à l'entrée même de la vie. N'avez-vous pas observé, Mes Frères, combien les petits enfants sont susceptibles de la dévotion à la très sainte Vierge ? C'est un point de la religion qu'il n'est pas du tout difficile de leur apprendre, tant le culte d'une mère qui est dans les cieux s'harmonise bien avec la disposition de ces petites âmes. Vous avez plus d'une fois remarqué, comme nous, avec quelle joie et en même temps avec quel recueillement ces innocentes créatures viennent baiser les pieds de Marie ; et vous avez senti que ce n'était pas un simple jeu d'enfance, mais que déjà Marie se révélait à leur cœur. Et qui de nous, parmi ses premiers et ses plus précieux souvenirs, ne compte quelques instants bien doux, où il a déposé aux pieds d'une statue de Marie quelques fleurs des champs avec les prémices de sa prière ? Ah ! continuez, mères chrétiennes, ces touchants usages que nous ont légués nos pères : revêtez vos

enfants des livrées et des couleurs de Marie, conduisez-les au pied de ses autels ; ils en reviennent plus gracieux et plus aimables aux yeux des hommes, et ils remportent au fond de leur cœur des germes de vertu qui fructifieront en leur temps. Bientôt l'enfance fera place à l'âge bouillant des passions, et vous comprendrez alors qu'on ne peut pas laisser Marie jeter trop tôt ses premières racines dans un cœur. Le jeune comte d'Aquin, qui fut dans la suite le grand saint Thomas, et qui à l'âge de seize ans repoussait avec un tison ardent le crime qui venait le solliciter, avait été voué à Marie dès le sein de sa mère ; et quand on lui avait présenté pour la première fois une image de la Mère de Dieu, il l'avait portée à sa bouche et l'avait embrassée si avidement qu'on n'avait pu la lui arracher.

Marie est le secours de la jeunesse. Qu'on me cite un jeune homme pur, qu'on me cite une vierge chrétienne qui n'aime pas Marie. Celui-là est tout prêt de glisser dans le mal qui commence à oublier Marie ; celui-là est en voie de revenir à la vertu qui retrouve une fois seulement le chemin de ses autels. Oui, Marie est pour la jeunesse un gage nécessaire, mais un gage assuré d'innocence. Elle est cette tour de David d'où pendent mille boucliers et toute l'armure des braves. Avec elle il n'y a que victoires ; sans elle il n'y a que défaites. Les exemples abondent.

Marie est le secours du chrétien pendant toute sa vie. Et comme elle a jeté les premières semences de vertu dans les cœurs, c'est elle encore qui en protège et qui en assure la persévérance. Elle nous soutient parmi les dangers, nous ranime dans les dégoûts ; elle nous relève dans nos chutes, elle nous éclaire dans nos ténèbres. Que de fois l'âme découragée a retrouvé l'espérance à ses pieds ! Que de fois l'âme froide et languissante y a trouvé la ferveur ! Elle s'est rajeunie comme l'aigle, et elle a pris

un nouvel essor vers la vertu. Il est surtout, M. F., ah ! il est une peine cruelle pour le juste : c'est d'ignorer s'il est agréable à Dieu, s'il est l'objet de son amour ou de sa haine. Quelquefois même, par une permission de Dieu, une âme qui lui est chère en vient jusqu'à se persuader qu'elle est dans sa disgrâce et qu'elle n'a rien à attendre que l'enfer : épreuve affreuse que Dieu réserve d'ordinaire à la vertu solide d'un âge plus avancé, mais qu'il envoya à saint François de Sales encore jeune homme. Et vous savez de quelle manière il fut délivré de cette épreuve cruelle, à la suite d'une prière fervente aux pieds d'une statue de Marie.

Ainsi, M. F., dans nos peines, dans nos inquiétudes sur notre salut et notre prédestination, question si effrayante et si mystérieuse, qu'avons-nous à faire ? C'est de nous jeter comme des enfants entre les bras de Marie. Car écoutez ce raisonnement : l'Écriture et les Pères, en parlant de l'Incarnation, disent souvent que les temps furent avancés, *abbreviata sunt tempora*, et qu'ils le furent à la considération de Marie, dont l'ardente prière mérita que cette grande œuvre de miséricorde fût hâtée, *meruit ac elerationem*. Et ailleurs l'Évangile nous apprend que quand Marie demanda à Jésus-Christ qu'il fit son premier miracle, les temps assignés par son Père n'étaient pas encore arrivés. Jésus-Christ est forcé de le dire à sa mère ; mais n'importe. Marie a demandé ; les décrets éternels s'y prêteront, et le miracle se fera. Ainsi, disent les Pères et surtout saint Jean Chrysostome, beaucoup qui n'auraient pas été sauvés sans Marie, seront sauvés par Marie, c'est-à-dire beaucoup qui n'auraient pas été prédestinés sans elle, sont néanmoins prédestinés parce que Dieu a prévu de toute éternité que l'intercession de Marie obtiendrait leur salut. Au lieu donc de nous inquiéter si nous sommes prédestinés ou non, occupons-nous de mettre

Marie dans nos intérêts, pour rendre par là, selon l'expression de saint Paul, notre prédestination certaine. Si Marie est pour nous, qui sera contre nous, puisque Marie est forte contre Dieu lui-même ? Ce sont toujours les paroles des Pères.

Marie est le secours des chrétiens à l'instant de la mort. La religion, dans sa haute philosophie, avait appris à ce chrétien à peine sorti du berceau, et lorsqu'il semblait encore si éloigné de la tombe, à se ménager un secours, pour cet instant dernier qu'il ne savait pas même encore prévoir. Dès son entrée dans la vie, il avait balbutié ces mots : « Sainte Mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. » Et voilà que cette heure est arrivée. Oh ! qui pourrait dire quelle consolation c'est alors pour lui d'avoir tant de milliers de fois pendant sa vie imploré ce secours de Marie pour l'heure de la mort ? Et Marie, sourde à tant de prières, pourrait-elle alors délaisser son serviteur ? Qu'on me cite un serviteur de Marie qui soit mort en désespéré. Pour moi, j'en citerai des milliers auxquels elle est apparue alors, d'une manière quelquefois sensible, dont elle a adouci les derniers instants, et dont elle est venue prendre l'âme pour l'emporter dans les cieux. Si le prêtre et les sacrements de l'Eglise leur ont manqué, Marie y a suppléé ; car elle aussi, dit saint Antonin, a la juridiction, et elle tient en ses mains les clefs de la grâce : *Clavigera gratiæ*. Et si quelque chose a retardé leur entrée dans la gloire, au milieu du séjour des expiations Marie encore a été leur secours et leur consolation, et elle a abrégé la durée de leurs souffrances. Marie, en un mot, est le secours de notre âme depuis l'instant où le souffle de Dieu l'a produite jusqu'à ce qu'elle lui soit réunie.

Après avoir parlé des secours spirituels que Marie accorde aux individus, raconterai-je ce qu'elle fait pour

l'Eglise tout entière ? Quand Jésus-Christ quitta la terre pour remonter dans les cieux, il nous laissa encore quelque temps sa mère, et tous les Pères enseignent que ce fut pour qu'elle confirmât l'Eglise, à la naissance de laquelle elle avait tant contribué. Mais du haut des cieux elle continue encore ce soin. Et déjà, il y a quatorze siècles, saint Cyrille reconnaissait qu'à la protection de Marie était due l'extension de l'Eglise, et la conversion des pays infidèles : *Per quam gentes adducuntur ad penitentiam, per quam toto orbe terrarum fundatæ sunt ecclesie*. En favorisant l'agrandissement de l'Eglise, Marie a encore levé tous les obstacles qui naissent dans son sein. Et toute la tradition a enseigné ce que chante l'Eglise, que de ce même pied qui a écrasé le serpent infernal, Marie toute seule a étouffé toutes les hérésies : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo* ; et c'est pour cela qu'aucun hérétique n'a jamais aimé Marie. Enfin, quand des tempêtes se sont élevées dans l'Eglise, le bras de Marie s'est toujours déployé pour la secourir.

Vous connaissez tous ce trait, M. F. Il y a trois siècles environ, la fureur du mahométan menaçait d'ensanglanter et de détruire l'Eglise de Jésus-Christ. L'armée qu'on lui opposa semblait trop faible, et déjà la victoire se déclarait pour les infidèles. Mais le saint Pontife Pie V était en prières à Rome avec tout son clergé devant une image de Marie, et il avait fait un vœu pour la délivrance de l'Eglise. Tout à coup, il ouvre la fenêtre, et s'écrie : « Les chrétiens ont vaincu », et il entonne le *Te Deum*. Le lendemain un courrier vint confirmer cette victoire : victoire merveilleuse, qui se renouvela plus tard, et qui fut due alors au vœu que le brave Sobieski avait fait à Marie. Et le Pape, pour reconnaître le bienfait de Marie, fit ajouter aux litanies cette belle invocation : *Auxilium Christianorum, ora pro nobis*. Le jour de la bataille de Lépante fut désor-

mais compté parmi les jours de fête dans l'Eglise, et on en a célébré la mémoire jusqu'à nos jours. *Dies autem victoriae hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in presentem diem.*

A une époque rapprochée, et dont la date est contemporaine pour la plupart de vous, M. F., cette protection de Marie sur l'Eglise s'est encore clairement manifestée. Un homme devant qui l'univers tremblait et qui avait jeté dans les fers le chef de l'Eglise son bienfaiteur, irrité de ne pouvoir fléchir ce qu'il appelait l'entêtement sacerdotal, se flattait hautement, en partant pour une expédition lointaine, qu'à son retour il en finirait avec *ces prêtres*. Le prince était tout-puissant, et il ne savait que trop exécuter de grandes mesures quand elles devaient servir son despotisme. Que n'avait-on pas à craindre pour l'Eglise s'il revenait victorieux ! Mais, du fond de sa captivité, le saint Pontife avait imploré Marie. Une suite d'événements inattendus vint changer la face des choses : le persécuteur fut abattu, et le chef de l'Eglise, après de si longues épreuves, remonta sur le trône pontifical, le jour même où avait été gagnée autrefois la bataille de Lépante. Et le premier soin du grand Pape fut de confirmer à Marie le titre de secours des chrétiens, *auxilium Christianorum*, qui lui avait été donné à pareil jour. Et, depuis lors, le jour de cette délivrance, sous le nom de fête de Notre-Dame Auxiliatrice, a été compté à double titre parmi les jours saints, et l'Eglise de Rome en célèbre annuellement le souvenir. *Dies autem victoriae hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in presentem diem.*

II. Jusqu'ici, M. F., j'ai parlé des secours que Marie accorde aux hommes dans l'ordre de leur salut ; que n'ai-je le temps de vous parler des secours temporels qu'elle ne

cesse de leur accorder : secours aux individus, secours aux royaumes et aux villes.

Secours aux individus. Le monde est tout plein des monuments de la bienfaisance de Marie. Parcourez l'univers catholique dans tous les sens : partout vous rencontrerez des temples, des chapelles érigées à Marie ; consultez les habitants du lieu et leurs traditions : vous apprendrez que ce temple, que cette madone ont été élevés par des mains reconnaissantes ; entrez dans les sanctuaires de Marie : vous verrez autour de son image vénérée des tributs que la reconnaissance y a entassés. C'est l'armure d'un guerrier, sauvé miraculeusement des mains ennemies ; c'est la représentation d'un vaisseau échappé du naufrage ; ce sont les soutiens du paralytique guéri ; plus souvent, ce sont des cœurs, monuments d'une douleur adoucie par Marie. Sur l'un vous lirez : Hommage à Marie, qui a rendu féconde une mère longtemps stérile ; sur l'autre : Hommage à Marie, qui a rendu la santé au fils unique d'une mère désespérée. Que sais-je ? Marie est la consolatrice de toutes les afflictions, la guérison de tous les maux. Le pauvre et le malade l'appellent Notre-Dame de la Pitié ; le matelot l'appelle Notre-Dame de la Garde et l'Etoile de la mer ; le cœur affligé invoque Notre-Dame de Liesse ; le guerrier invoque Notre-Dame de la Victoire, et quand il est fatigué de lauriers, Notre-Dame de la Paix. En un mot, Marie a autant de noms que nous avons de besoins et de misères, et pour compter tous ses bienfaits, il faudrait compter toutes les souffrances et tous les soupirs des hommes.

Secours accordés aux empires : et ne parlons ici que de notre nation. Combien la France n'est-elle pas redevable à Marie, et en combien de circonstances Marie n'a-t-elle pas montré sa protection envers la France et envers ses rois ! Aussi nos princes très chrétiens n'ont-ils fait qu'un

acte de justice et de reconnaissance en lui consacrant leurs Etats, consécration qui nous a valu et qui nous vaudra, jusqu'à la fin, de nouvelles faveurs de la part de Marie, il n'est pas permis d'en douter. Il y a environ un siècle, quand déjà les premiers retentissements d'une affreuse révolution se faisaient entendre ; quand Bossuet, de son regard d'aigle, avait aperçu dans le lointain une de ces catastrophes auxquelles les empires survivent rarement ; quand Fénelon, effrayé de je ne sais quel bruit sourd d'indépendance et d'incrédulité, avait redouté pour la France la perte de sa foi et de sa civilisation, une autre voix plus imposante prophétisait en des termes plus consolants. Le plus savant pape qui ait gouverné l'Eglise depuis longtemps, Benoît XIV, prononçait ces mots à jamais pleins d'espérance pour les cœurs français : Le royaume de France est le royaume de Marie, il ne périra jamais. *Regnum Gallie, regnum Mariæ : non peribit in æternum.* Oui, M. F., aucun doute, que notre pays n'ait triomphé de tant d'éléments de destruction qui le menaçaient de la barbarie, que par la protection de la très sainte Vierge sa patronne. La France devait mille fois périr, si un royaume consacré à Marie pouvait périr. *Regnum Gallie, regnum Mariæ : non peribit in æternum.* Et si de nouveaux malheurs nous étaient réservés encore, comme il le semble, aucun doute encore que la France ne doive sortir victorieuse de cette épreuve. *Regnum Gallie, regnum Mariæ : non peribit in æternum.*

Mais où a éclaté davantage la protection de Marie qu'en notre ville qui est la sienne, qu'en notre ville où tout est mémoire d'un bienfait de Marie, et comme a dit un ancien historien : *Ubi omnia Mariam sonant ?* Contre la ville de Marie est venue se briser la fureur du barbare normand qui menaçait de tout envahir, et les infidèles furent repoussés, épars sur une place dont le nom atteste encore

le miracle de Marie : *Ubi omnia Mariam sonant*. Plus tard, quand le jaloux Anglais s'était emparé de nos plus belles provinces, son armée victorieuse fut tout à coup détruite non loin de nos remparts. Et le roi conquérant, reconnaissant de quelles mains partaient ces coups, se tourna aussitôt vers le temple de la sainte Dame de Chartres, et la foudre destructrice ne cessa ses ravages que lorsqu'il se fut engagé à quitter la France et à déposer les armes. Et si tous nos auteurs, en parlant d'un traité célèbre, ne s'accordaient, pour constater le prodige, avec les monuments de notre église trop peu consultés sur ce point historique, les armes et les débris que la charrue rencontre en sillonnant la plaine rappelleraient assez cette défaite miraculeuse : *Ubi omnia Mariam sonant*. Quelques siècles après, l'hérésie elle-même, les armes à la main, osa attaquer la ville de Marie ; fiers de leur nombre et de leur force, les impies disaient avec ironie que la Dame de Chartres ne serait pas plus puissante pour sauver sa ville que Diane ne l'avait été pour son Ephèse. Déjà ils triomphaient. Une brèche était faite aux remparts, mais celle qui a triomphé de toutes les hérésies ne pouvait pas laisser l'hérésie entrer dans sa ville. Cette même relique de Marie, qui avait mis en fuite l'armée de Rollon, fut portée sur le point de l'attaque, et aussitôt je ne sais quel effroi s'étant mis dans l'armée ennemie, elle fut reculée dans la prairie dont le nom attestait déjà depuis six cents ans un premier miracle de Marie : *Ubi omnia Mariam sonant*. Un monument fut élevé sur le lieu du prodige, et si la fureur révolutionnaire a abattu le sanctuaire de Notre-Dame de la Brèche, une messe et une procession solennelle rappellent encore tous les ans cette délivrance miraculeuse, et ce jour est encore un jour saint dans cette église. *Dies autem victoriæ hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.*

Enfin, M. T. C. F., à une époque plus rapprochée, de nouveaux prodiges se sont multipliés. Déjà ce terrible fléau que la colère de Dieu promenait lentement autour du globe, s'était introduit, ou plutôt, par un enjambement inexplicable, s'était jeté tout à coup au sein de la capitale. Bientôt étendant ses ravages, il avait pénétré jusque dans notre département. Mais tandis qu'il sévissait avec fureur dans toute la contrée voisine, Chartres, par un privilège particulier, n'avait vu périr aucun de ses habitants. Depuis six mois la mort moissonnait de nombreuses victimes tout autour de notre ville, mais là sa rage venait se briser. Il semblait que Marie eût adressé au débordement pestilentiel ces mots qu'ont entendus les flots de la mer : *Usque huc venies... hic confringes tumentes fluctus*. L'assurance redoublait à mesure qu'approchait la grande fête de Marie, car pouvait-on se persuader qu'elle dût cesser de protéger sa ville dans les jours où elle y est plus honorée ? Cependant c'était le vœu de tous les fidèles que, pour la continuation du bienfait de Marie, on fit en ce grand jour la procession solennelle, interrompue depuis quelques années. Mais les temps étaient mauvais, et d'ailleurs la science humaine avait dit que Chartres n'avait rien à craindre du fléau, et que la colonne d'air y était trop forte et trop élevée pour ne pas opposer une barrière impénétrable au véhicule du choléra. Il était donc clair que sans la sainte Vierge on n'avait encore rien à craindre. La fête dut se passer sans procession. Dès cet instant le choléra se déclara dans la ville. Le nombre des morts s'accrut tous les jours dans une proportion effrayante, et l'octave de l'Assomption sembla n'être célébrée que par des convois funèbres. Dans cet état désespéré, on a recours aux prières. Le Saint-Sacrement est exposé, et, à quelque heure qu'on entre dans l'église, on y entend le chant grave et lugubre des psaumes de la

pénitence. Des Saluts sont ordonnés pour chaque soir, et après la bénédiction une foule immense encombre la chapelle de Marie. N'importe; Dieu est sourd, et il semble que Marie elle-même n'ait plus d'oreilles pour entendre les vœux de son peuple, plus de cœur pour compatir à ses maux. La contagion prenait tous les jours une intensité plus alarmante.

Il est des maladies sur lesquelles un seul remède peut avoir empire. La population s'ébranle et demande que la châsse de Marie, si féconde en miracles, soit portée autour des remparts. Si j'en crois nos annales, c'est pour la dix-septième fois qu'on porta le trésor dans les rues de la ville affligée par la peste; et vous vous souvenez tous, M. F., quel ordre, quel recueillement, quelle ferveur présidèrent à cette cérémonie. Après que la sainte relique eut répandu ses bénédictions tout autour de la cité, le cortège entra dans le temple, et le choléra n'était plus à Chartres. Je me trompe : une victime encore fut livrée au fléau, et vous savez que ce fut précisément pour confirmer le miracle. Quand la tombe se fut refermée sur cet infortuné, elle ne se rouvrit plus pour aucun cholérique; et les actes civils font foi que la semaine suivante fut une de celles de l'année où ils enregistrèrent le moins de décès. Bientôt une nouvelle cérémonie fut ordonnée en action de grâces; et, comme autrefois Joacim avec tous ses prêtres, le premier pontife du diocèse, de l'avis de son clergé, décréta que désormais le jour de cette délivrance serait compté parmi les jours saints; et ce soir encore, nous allons en solenniser le souvenir. *Dies autem victoriæ hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.*

Depuis ce temps, M. F., je pourrais encore vous montrer des preuves sensibles de la protection de Marie sur notre ville et sur son temple : les monuments en sont sous

vos yeux, et la mémoire en est récente. Grâce à la miséricorde de Marie, si nous n'avons pas été consumés (1) ! Et le pontife de cette église désire que la cérémonie de ce soir rappelle à la fois à la postérité ces deux grandes délivrances, et que ce jour soit à double titre compté parmi les jours saints. *Dies autem victoriæ hujus in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.*

Je n'ai pu, M. F., qu'esquisser le tableau des secours spirituels et temporels que Marie accorde aux hommes. Concluons que nous devons avoir une bien grande confiance en Marie. En quelque position, en quelque danger que vous vous trouviez, confiance, confiance en Marie : *Respice stellam, invoca Mariam* ; elle est toute-puissante pour nous secourir. Et si des milliers d'autres, qui n'ont pas gravé le nom de Marie sur la voile de leur vaisseau, font sous vos yeux de tristes naufrages, n'importe ; votre barque, à vous, conduite par le bras de Marie, arrivera heureusement au port du salut. Personne n'a espéré en Marie et n'a été confondu. On est l'enfant du ciel, quand on est l'enfant de Marie (2).

(1) L'incendie de la cathédrale de Chartres, en 1836.

(2) Cf. Appendice I : A, 4 ; AB, 10 bis, 22 bis, 31, 36 bis.

III

PREMIER PRÔNE

SUR L'ÉDUCATION, PRÊCHÉ A L'OCCASION DE L'OUVERTURE DES
CATÉCHISMES, LE XIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE : DE-
VOIRS DES PARENTS PAR RAPPORT A L'ÉDUCATION DE FAMILLE
DE LEURS ENFANTS (1).

(1839)

Erudi filium tuum, ne desperes.

Elevez votre enfant, ne vous désespérez pas.

(Au livre des Prov. ch. 19, v. 18) (2).

Un des plus tristes résultats de notre position sociale, telle que les bouleversements d'un demi-siècle nous l'ont faite, c'est sans contredit, mes très chers frères, l'espèce d'impuissance où se trouvent aujourd'hui les parents d'élever leurs enfants dans ces principes de religion et de vertu qui ont fait le bonheur des générations précédentes. Je ne

(1) Ce prône fut copié avec des variantes et de légères modifications aux Rouaudières et au château de la Lande-Chasle, au mois de septembre 1842, sous le titre de : *Sermon sur la première éducation de famille*. C'est ce dernier texte que nous publions de préférence ; nous donnerons toutefois en note les variantes.

(2) Variante. — *Quanta mandavit Deus patribus nota facere ea filiis suis... ne fiant sicut patres eorum, generatio prava et exasperans.* Ps. 77.

sais quel esprit d'indépendance que les enfants respirent avec l'air ; une science anticipée du mal, et une corruption profonde qui s'attache au premier âge comme à sa proie favorite, corruption qui a envahi les ateliers comme les écoles, en sorte qu'il n'est plus de profession ni de science qu'il ne faille acheter au prix des mœurs, et que sur tous les points un cri s'échappe du sein des familles chrétiennes, cri de désespoir et de découragement...

Le mal est grand, M. T. C. F. ; sera-ce vous consoler que de vous dire qu'il n'est pas nouveau, et que ce serait injustice de n'accuser que les circonstances, attendu que la chose en elle-même a toujours été grandement difficile, et que déjà le sage, il y a plusieurs milliers d'années, avait besoin de ranimer le courage abattu des parents : Elevez votre enfant, leur disait-il, et ne vous désespérez pas : *Erudi filium tuum, ne desperes*. Et il paraît bien que l'esprit observateur d'un sage de Rome avait aperçu dans les parents de son temps la même tendance au découragement ; ce rhéteur s'est admirablement rencontré avec la pensée de l'Écriture quand il a dit : Un fils vous est né, votre premier devoir c'est d'espérer : *Primum est ut speres*.

Encore une fois, la difficulté est grande, mais elle n'est pas insurmontable ; et elle s'aplanira beaucoup pour les parents qui voudront recourir franchement et sérieusement aux secours que leur offre la religion (1).

(1) *Variantes*. — 1^o Pardonnez, M. F., si je semble oublier le sujet naturel que je devrais traiter en cette solennité. Mais j'ai appris du grand Bossuet que l'orateur chrétien doit profiter des circonstances les plus imposantes et les plus solennelles pour annoncer les vérités les plus importantes et les plus pratiques ; et ce grand évêque m'a dit encore que la loi suprême de la chaire chrétienne, c'est l'utilité actuelle des enfants de Dieu. Or, M. F., aucune question n'intéresse plus vivement notre avenir social et religieux que celle dont je viens vous entretenir : l'éducation des enfants. Hélas ! il faut bien l'avouer, notre condition sera toujours triste à nous autres qui avons jeté nos premières racines sur le sol ingrat et parmi les débris d'un siècle impie

Pour traiter le sujet dans toute son étendue, nous devrions examiner les devoirs des parents dans trois périodes successives de l'existence de leurs enfants : pendant leur première enfance, pendant leur jeunesse, et au moment où ils doivent choisir un parti. En d'autres termes, devoirs des parents : 1^o par rapport à l'éducation de famille, 2^o par rapport à l'éducation publique, 3^o par rapport à la vocation de leurs enfants. Cette matière serait immense. Je ne demande à Dieu et à sa sainte Mère que la force

et pervers, d'un siècle dont le rire insultant avait flétri tout ce qu'il y a de saint au ciel et sur la terre, d'un siècle qui avait chassé Dieu de la société. M. F., M. F., la génération qui nous a précédés a été bien coupable, et nous recueillons le triste héritage des fautes de nos pères. Les grands ont été coupables, et les petits aussi. Grands et petits trouvaient commode de rire de tout, de rire de vous, ô mon Dieu, et de votre Christ, et de son Evangile, et de son Eglise. M. F., jetons un voile sur les fautes du passé. Tâchons d'enchaîner autant que possible les tristes conséquences qui pèsent si lourdement sur le présent. Mais surtout soyons religieusement attentifs à épargner à la génération qui s'élève les crimes et les douleurs de la génération qui a précédé. Et à ce point de vue quel n'est pas le devoir des parents de notre siècle ? *Quanta mandavit Deus patribus nota facere ea filiis suis... ne fiant sicut patres eorum, generatio prava et evasperans.*

2^o Ce que j'ai à vous dire, M. F., vous semblera peut-être paradoxal ; car peut-être vous n'en avez jamais soupçonné l'importance. Si je vous parlais de l'éducation de vos fils et de vos filles quand ils ont atteint l'âge de l'adolescence, si je vous parlais de vos devoirs envers eux quand ils vont entrer dans le monde, et prendre une place définitive dans les rangs de la société : c'est-à-dire, si je traitais ces deux questions que précisément je dois omettre aujourd'hui, peut-être m'écouteriez-vous plus volontiers. Mais si je vous parle de vos devoirs envers vos enfants depuis l'instant où ils sont nés jusqu'à celui où, leur raison commençant à s'affermir, on songe à les conduire au banquet eucharistique ; si je vous dis que cette première éducation domestique est tellement essentielle aux yeux de la religion que rien ne peut la suppléer ; si je vous dis que la foi, habituellement parlant, ne pénétrera, n'imbibera jamais parfaitement une âme qui n'en aura pas été pénétrée, imbibée dès les premières années ; si je vous dis que mes yeux se remplissent de larmes et que mon cœur se serre de douleur à l'idée d'un enfant arrivé à l'âge de dix ans sans qu'on ait développé dans son âme les immenses ressources religieuses qu'offre ce premier âge ; M. F. si je vous dis ces choses, m'accuserez-vous de paradoxe ? Non, je l'espère ; après, du moins, que vous aurez entendu mes raisons.

et la grâce nécessaires pour traiter la première question avec toute l'importance qu'elle mérite. *Ave Maria.*

I. Il est envers les enfants certains devoirs que la nature semblerait indiquer assez haut sans que la religion fit entendre sa voix. Eh bien ! non. La nature, abandonnée à elle-même, ne sait pas même retenir ces premiers principes, ces premiers instincts qu'elle tient du Créateur. La plupart des législations anciennes accordaient aux parents un pouvoir barbare sur leurs enfants ; on ne manquait jamais d'exposer et de faire périr ceux qui déplaisaient à la vanité ou à la cupidité des parents. Les religions elles-mêmes consacraient ces cruautés ; et vous connaissez cet affreux culte que des mères avaient le courage de rendre à Saturne : elles allaient déposer le fruit de leur sein entre les bras de sa statue enflammée, et elles regardaient de sang-froid le sacrifice de ces innocentes victimes. C'a été un des heureux effets de l'Évangile de soustraire l'enfance à ces cruelles rigueurs, et, selon l'expression du prophète, de convertir le cœur des parents à des sentiments plus humains envers leurs fils : *Convertet cor patrum ad filios.* Sortez de ces contrées que l'Évangile a civilisées, ou bien, parmi les peuples chrétiens, considérez cette classe d'êtres qui a rompu avec le christianisme, et voyez quelle épouvantable morale ils professent sur cet article (1).

Et l'équitable histoire constatera que nos siècles d'impiétés ont été les plus féconds en infanticides plus ou moins criminellement consommés. Tant il est vrai qu'en cessant d'être chrétien, on ne tarde pas à cesser d'être

(1) *Variante.* — Ce Gênois, si vanté des philanthropes, eut un cœur de fer pour ses enfants ; il en eut cinq, et tous cinq répudiés par un père philosophe furent recueillis par la religion dans ses hôpitaux ; malheureuses victimes destinées à périr si la charité chrétienne n'eût été là pour suppléer à la philanthropie.

homme, pour prendre un cœur de bête féroce : *Cor feræ dabitur ei.* et qu'il n'appartient qu'à la religion d'entretenir tous les nobles sentiments, jusqu'à celui de la tendresse même paternelle : *Convertet cor patrum ad filios.*

Mes frères, c'est le vœu de la nature et de la religion (et l'Eglise catholique fait un devoir à ses ministres de promulguer de temps en temps cette vérité parmi les familles chrétiennes), c'est, dis-je, le vœu de la nature et de la religion que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants ; sauf les cas, nombreux sans doute, dans lesquels des infirmités et des embarras de position rendent la chose difficile ou dangereuse. Car, outre que la tendresse réciproque perd souvent à cette espèce d'exil auquel on condamne un enfant pendant ses premières années, il est si rare qu'une étrangère mérite à tous égards la confiance que réclame un tel dépôt. Et c'est ce que notre siècle matérialiste devrait comprendre mieux qu'un autre : lui qui attribue tout à l'influence du sang et des humeurs, comment ne conçoit-il pas l'étroite affinité de cette première nutrition avec l'organisation morale des enfants ? C'est ce que l'Eglise, toujours si sage et si philosophique dans ses lois, avait compris lorsque, dans plusieurs de ses anciens canons, elle insistait sur cette obligation des mères. Une mère qui nourrit son enfant, qu'y a-t-il, M. F., de plus touchant et de plus religieux ? Il semble que l'Esprit-Saint contemple avec intérêt cette scène attendrissante, car, en mille endroits de l'Ecriture, il aime à tirer de là les plus gracieuses similitudes ; et Jésus-Christ lui-même s'est comparé à la mère qui allaite son fils. O temps heureux d'autrefois où les mères, plus chrétiennes, trouvaient dans leur tendresse le courage de l'abnégation, et ne sacrifiaient pas si facilement les soins de la maternité à des goûts volages et à l'entraînement des plaisirs !

De bien plus graves considérations vont fixer notre

attention. Un de nos moralistes l'a dit dans son langage original : notre principal gouvernement est entre les mains de notre nourrice ; et les anciens philosophes ont parlé sagement de cette âme de cire qui se laisse pétrir et façonner, et de ces vices naissants qu'il est facile de tuer dans leur germe, et de ces premiers instincts de vertu qu'il faut aider et diriger. J'applaudis à tous ces enseignements de la sagesse et de la morale humaine. Mais la foi chrétienne me fait envisager les choses de bien plus haut, et me présente la fonction des parents pendant le premier âge de leurs enfants comme une sorte de sacerdoce et de ministère angélique, *et quodammodo episcopale officium*, dit saint Augustin. Suivez ma pensée.

Quand un enfant est rapporté des fonts sacrés sous le toit paternel, c'est un grand dépôt que la religion remet entre vos mains. Cette âme, un instant asservie au péché, a été lavée et purifiée ; elle est pure de cette pureté du second Adam qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité ; la grâce sacramentelle, en effaçant de cette âme toute trace de souillure, y a déposé un riche trésor, et des habitudes infuses de foi, d'espérance et d'amour, et l'aptitude aux actes de toutes les vertus surnaturelles. Il y a plus, et cela est de foi, Dieu lui-même, qui accompagne toujours de sa propre présence le don de la justification, est descendu dans ce cœur régénéré, et ces membres innocents sont le temple de l'Esprit-Saint. Je le sais. tous ces riches dons sommeillent en quelque sorte pour un temps dans cette âme qui n'a pas encore l'usage de la raison ; mais combien n'est-il pas important d'épier et de prévenir cette première aurore de l'intelligence, afin qu'au moment où l'enseignement religieux sera présenté à cette âme, il y trouve encore la fraîcheur et l'intégrité de la grâce baptismale ?

O heureux enfant, pour qui le flambeau de la foi viendra

fondre ses lumières avec les premières lueurs de la raison ! Pour lui rien ne sera difficile : l'enseignement extérieur trouvera une admirable harmonie dans sa disposition intime ; le même Esprit qui souffle au dehors l'enseigne au dedans ; le Dieu de la religion était d'avance le Dieu de son cœur ; et les actes que la foi lui demande, des habitudes infuses, longtemps comprimées, cherchaient à les produire. Mais hélas ! s'il en était autrement ; si une parole imprudente, si un objet dangereux, si un exemple funeste allaient livrer au mal les prémices de cette intelligence ; si le démon, jaloux de notre première pensée du matin, combien plus du premier acte de la vie, allait surprendre à cette raison qui s'éveille le trésor dont elle commence à pouvoir disposer ; si la religion, quand elle viendra frapper à la porte de cette âme, trouvait la place déjà prise, ah ! malheur, malheur à cet enfant ! L'effet du baptême est pour ainsi dire perdu par rapport à son éducation ; il y a pour son intelligence comme un autre péché d'origine ; les lumières de la foi feront longtemps de vains efforts pour arriver à cette raison qui s'est levée dans les nuages ; cet enfant, nous en avons l'expérience, fût-il intelligent pour tout le reste, n'aura pas même de mémoire pour les choses de la religion, parce que l'enseignement sacré trouve de la résistance au fond de son âme, et que le démon défend la place contre l'Esprit-Saint qui cherche à la ressaisir.

Ah ! encore une fois, malheur à l'enfant chez qui la corruption a devancé la foi, et que le Seigneur n'a pas possédé dès le commencement de son existence raisonnable ! Que je m'attendis sur lui, et combien je prévois de peines et d'angoisses dans sa vie ! Peut-être plus tard le zèle et l'habileté d'un guide spirituel parviendront à former une enveloppe de religion et de vertu autour de ce pauvre cœur. Mais combien il est à craindre que ce ne soit

qu'un volcan assoupi, et que la corruption première ne rejette bientôt ce second et pénible travail de la grâce ! Pauvre enfant, sa plus heureuse condition peut-être sera une alternative de bien et de mal, de chutes et de rechutes ; il faudra qu'il tienne à deux mains le trésor de la grâce pour qu'il ne lui échappe pas, et il ne sera chrétien et vertueux qu'à la sueur de son front. Tandis que l'enfant chez qui la foi a précédé, marchera par un sentier facile ; et si la tourmente des passions l'arrachait un instant à la religion et à la vertu, les premières habitudes du bien et la force acquise de la grâce ne tarderaient pas à l'y ramener.

Ai-je donc eu tort, mes très chers frères, quand j'ai appelé votre ministère pendant le premier âge de vos enfants une sorte de sacerdoce, puisque vous êtes comme les protecteurs et les gardiens de la grâce divine dans leurs cœurs : *Protector salvationum Christi* ! Oui, vos enfants encore au berceau possèdent au dedans d'eux-mêmes un précieux héritage dont vous êtes les tuteurs, et vous devez veiller à ce que le premier usage qu'ils en feront ne soit pas de le dissiper : *Atque omnia faciamus*, dit saint Jean Chrysostome, *ne fur id nobis astutus auferat*.

Pour accomplir dignement ce ministère, une mère chrétienne doit faire sucer la religion à son fils avec le lait. La religion est si bien appropriée au cœur de l'homme que les vérités chrétiennes peuvent se proportionner à tous les âges. Une mère excelle à enseigner son fils ; et le premier ministre de la religion auprès de l'homme, c'est sa mère. Le premier nom qu'elle lui apprendra à balbutier sera celui de Dieu. Elle lui parlera d'un père, d'une mère qu'il a dans les cieux ; l'enfant saura dire Jésus et Marie. En présence des grandes et touchantes beautés de la nature qui frappent de si bonne heure l'imagination et le cœur d'un enfant, elle prononcera quelquefois le nom du Créateur. Quelquefois aussi elle le mènera au temple, non pas

peut-être encore pour qu'il offre son hommage au Seigneur ; mais s'il n'est pas encore capable de donner, du moins il est capable de recevoir. Et comme le même Dieu qui réside au sanctuaire, est en même temps au dedans de son cœur, il se fera entre ces deux tabernacles des échanges mystérieux. Je veux bien, encore une fois, que la raison de l'enfant soit étrangère à tout cela ; mais n'est-ce pas beaucoup que l'éducation lui ait fait contracter d'avance des habitudes de vertu et des instincts de religion ? Le travail de l'éducation en cela aura imité la façon de procéder de la grâce divine qui, dans le sacrement de baptême, confère à l'enfant les habitudes surnaturelles longtemps avant qu'il en produise les actes.

Enfant privilégié, à qui le comparerai-je ? Ce sera comme un instrument de musique, comme une lyre, disposée à l'avance dans une chambre obscure ; et dès qu'un rayon d'intelligence viendra toucher, éveiller les fibres de son âme, il s'étonnera de chanter un hymne à son auteur, et de verser des harmonies plus célestes qu'humaines, dont les accords avaient été préparés à son insu dans son cœur par le doigt de l'Esprit-Saint et par celui de sa mère. Ainsi cet enfant aura-t-il offert à Dieu le premier hommage de sa raison : acte dont l'omission est, au sentiment de saint Thomas et de presque tous les théologiens, le premier péché de la plupart des hommes. Si vous avez atteint ce but, j'ose le dire déjà, une grande victoire a été remportée. Un nom de plus est écrit irrévocablement dans le livre des élus.

Et maintenant, M. T. C. F., comprennent-ils leurs devoirs ces parents qui laissent leurs enfants jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, sans leur donner aucun soin religieux ni aucun exemple de vertu, et qui les traitent jusqu'alors comme de purs automates ? Non ; l'enfant, même sans raison, ne doit pas être traité ainsi, et aucune de ses actions ni de ses habitudes n'est indifférente parce qu'il doit avoir

la raison un jour, et que ce qu'il fait aujourd'hui sous l'empire d'une habitude machinale, demain il le continuera sous l'empire de la raison. Et maintenant comprennent-ils leurs devoirs, ces parents qui, dans la maison, abandonnent sans réflexion et sans surveillance tout le soin de leurs enfants à des étrangères dont ils n'ont souvent éprouvé ni la religion ni la délicatesse, et qui laisseront contracter, si elles ne les leur insinuent pas, ces habitudes et ces instincts de vices, que le démon, de son côté, et la nature corrompue ne leur inspirent que trop : habitudes, instincts qu'une pudeur innée leur fait déjà cacher et qui se transformeront en des fautes du jour où la conscience éclairera ces actes de sa lumière ? Et maintenant, dirai-je enfin avec le grand Bossuet commentant ces paroles de saint Jean : *Scribo vobis infantes*, comprennent-ils leurs devoirs, ces parents qui semblent craindre d'initier trop tard leurs enfants aux vanités et aux plaisirs du monde, et qui leur font jouer par rôle, dit toujours le grand évêque, des passions qu'hélas ! ils ne joueront que trop tôt au naturel ? Infortunés parents, attendez donc que l'eau baptismale ait séché sur les fronts, encore humides, de ces enfants, avant de les faire renoncer aux engagements de leur baptême !

II. Lorsque l'enfant a grandi, l'enseignement de sa mère ne tarde pas à devenir insuffisant ; il commence à avoir besoin d'une instruction religieuse plus solide et plus forte. Jusqu'ici le foyer de la maison paternelle a été pour cet enfant comme une église domestique ; il lui faut désormais l'enseignement public de l'Eglise. Parents chrétiens, imitez la mère de Samuel, de laquelle l'Ecriture nous dit que lorsqu'elle eut cessé d'allaiter son fils, elle l'amenait avec elle au temple du Seigneur ; et, tout petit qu'il était, il devenait grand devant Dieu : *Et postquam ablactaverat, adduxit eum secum ad domum Domini. Erat*

adhuc infantulus.... et magnificatus est apud Dominum.

Mes frères, l'instant où l'homme devient capable d'un acte moral varie dans les individus, et ne saurait être constaté que par l'œil de Dieu. D'ailleurs la lumière de la raison se lève sur notre âme comme celle du soleil se lève sur le monde, c'est-à-dire par degrés. La nuance entre les premiers rayons de cet astre et les dernières lueurs de l'aurore qui a précédé est insaisissable. Quoi qu'il en soit, je puis assurer que les enfants sont plus tôt susceptibles de religion qu'on ne le pense communément, et qu'il y a pour les choses de Dieu un développement de raison qui précède tout le reste. J'en ai pour garant la vérité éternelle dans cet oracle que l'Esprit-Saint avait prononcé autrefois par la bouche du psalmiste, et que Jésus-Christ, ce tendre ami et cet observateur attentif de l'enfance, s'est plu à reproduire : N'avez-vous pas lu, disait-il, que la louange la plus parfaite que Dieu tire des créatures, sort de la bouche des enfants qui se nourrissent encore de lait et qui savent à peine parler ? *Nonne legistis quia ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem tuam, Domine ?*

Oui, M. F., quand rien ne vient détruire l'œuvre de Dieu, l'homme est en quelque sorte religieux avant d'être raisonnable. *Nam puer cœpi rogare te*, dit saint Augustin : car, enfant encore, j'ai commencé à vous prier, ô mon Dieu. Voyez, en effet, comme ce petit enfant, agenouillé auprès de sa mère, les mains jointes, l'œil baissé, l'esprit attentif, sait déjà prier ! Tout à l'heure, la légèreté de son âge l'entraînera vers quelques frivolités, mais n'importe ; il n'en est pas moins vrai que dans l'instant du recueillement sa religion a été sentie et profonde, et que sa prière naïve et originale a pénétré jusqu'au trône de Dieu : *Nonne legistis quia ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem tuam, Domine ?*

Puisque les enfants sont si tôt susceptibles de piété,

amenez-les-nous donc de bonne heure, M. F., afin que de bonne heure l'autorité des enseignements du prêtre confirme ceux de la mère. Amenez-nous ces enfants : le prêtre catholique aime à bégayer avec eux, à leur donner à boire ce lait spirituel dont parle saint Paul ; il est fier d'exercer ce ministère dont les saints ont eu une si grande idée, ministère que saint François de Sales s'était réservé dans sa charge épiscopale. Et le premier auteur de sa vie, qui avait le bonheur, comme il le dit, d'assister à ce béni catéchisme, nous raconte que « c'était merveille d'ouïr combien familièrement il exposait les rudiments de la foi, et comme à chaque propos les riches comparaisons lui naissaient en la bouche pour se faire comprendre de ce petit peuple avec lequel il savait se rendre petit pour former en eux l'homme intérieur et parfait selon Jésus-Christ. »

Amenez vos enfants à nos instructions religieuses. Et quand ils ne nous comprendraient pas quant à l'objet particulier de notre enseignement, du moins ils comprendront qu'il existe sur la terre une autorité enseignante, et ce sera beaucoup. Ils verront un homme qui parle avec autorité de la part de Dieu, un peuple qui écoute avec un respect religieux ; et ils concluront que ce qu'ils ont appris de leur mère, leur mère l'avait appris du ministre du ciel ; et c'en sera assez pour que le doute n'entre pas dans leur esprit naissant et que leur foi soit raisonnable, c'est-à-dire appuyée sur une autorité proportionnée à l'exigence de leur âge.

Et d'ailleurs votre enfant trouvera dans nos temples un autre enseignement qui sera toujours à sa portée, l'enseignement des beautés et des pompes de notre culte. M. F., les parents, même chrétiens, ne savent pas quelle immense ressource ils peuvent trouver pour le développement de l'esprit et du cœur de leurs enfants, dans les cérémonies de l'Eglise. Ici permettez-moi, je vous prie, quel-

ques détails familiers. Il y a quelques semaines, pendant une procession expiatoire du Saint-Sacrement, le soir, dans cette magnifique église... j'observais comment plusieurs jeunes enfants suivaient de l'œil toute la marche et le développement de cette solennité. Ces longues files de vierges parées de vêtements blancs, tous ces lévites et ces prêtres couverts d'ornements sacrés, tous ces cierges ardents qui passaient devant eux, ces fleurs jetées dans les airs, ces vases du parfum balancés avec cadence, ce soleil rayonnant porté avec tant de respect sous un pavillon précieux, ces nobles dames vêtues de noir marchant avec humilité à la suite du pontife, et toute la multitude des fidèles s'inclinant et se prosternant au passage de ce cortège, tout cela produisait sur ces jeunes intelligences, sur ces cœurs naissants, un effet indéfinissable. Et je me disais : c'est donc ainsi, ô mon Dieu, c'est par cette voie douce et facile, que la religion, la foi entre dans ces âmes, où elle ne trouve encore aucune résistance, mais où elle est accueillie au contraire par la candeur et la vivacité du sentiment.

Supposons que tout culte ait été détruit, que les temples aient été fermés pendant tout le premier âge de ces innocentes créatures ; que d'heureuses impressions elles auront perdues ! et qu'il sera difficile plus tard d'y suppléer ! Prenons deux enfants, M. F. : l'un qui est étranger aux saintes pompes de l'Eglise, l'autre qui en a été témoin dès ses premières années ; celui-ci qu'une mère délicate et pieuse conduisait avec soin à toutes les cérémonies sacrées, celui-là qui n'a su distinguer le dimanche des autres jours que parce qu'on le revêtait, le soir, de ses habits de fête pour le promener autour des boulevards. Enseignez à ces deux enfants, par exemple, l'article du catéchisme concernant la présence réelle de Jésus-Christ. L'un vous comprendra à peine, cette vérité ne réveille au-

cun sentiment chez lui ; tout au plus si vous pourrez la faire entrer dans sa tête. L'autre au contraire tressaille de joie, son cœur bondit ; ce dogme, il y croyait à l'avance, il l'avait deviné. La foi à la présence réelle, elle est pour lui dans ces repositoires, dans ces tapisseries, dans ces couronnes de fleurs, dans ces suaves cantiques.

M. F., un charme infini s'attache à tout ce qui nous a touchés dans notre enfance. Tâchons donc que la religion mêle ses douceurs à celles de nos premières émotions, afin que toute notre vie nous soyons ramenés à elle comme à une amie d'enfance. Pourquoi la nature nous semble-t-elle si belle ? Ah ! c'est que nous la retrouvons toujours telle que nous l'avons vue, telle que nous l'avons aimée étant jeunes. Pour moi, il me semble que j'aimerais moins la religion si je l'avais connue plus tard. Plus tard elle aurait eu besoin de raisonnement pour arriver à mon esprit, tandis qu'elle est arrivée à mon cœur par le sentiment. Nous entendons parfois des personnes se lamenter de ce qu'elles n'ont pas la foi. Hélas ! le malheur des temps a voulu qu'elles ne l'eussent pas dès l'enfance, et maintenant il leur est devenu difficile de l'acquérir, il leur faudrait de pénibles efforts. Je les plains ; mais plus elles sont à plaindre, plus elles doivent s'efforcer d'épargner ce même malheur à leurs enfants.

Amenez vos enfants dans nos temples, à nos instructions, à nos cérémonies saintes ; amenez-les de bonne heure aussi au tribunal sacré de la pénitence, parce que de bonne heure ces enfants d'un père prévaricateur ont besoin d'être réconciliés avec Dieu. La confession des enfants, voilà ce que nous ne saurions trop recommander aux parents et ce qui sera pour plusieurs un sujet de graves reproches au dernier jour.

Jamais peut-être on n'a tant soigné le développement physique des enfants, que dans notre siècle. La science a

découvert un heureux secret de prévenir par l'inoculation d'un virus étranger une maladie funeste qui défigurait la plupart de ceux qu'elle n'immolait pas ; et la loi, je dois le croire, a été sage en imposant à tous ce remède utile. Mais, dites-moi, ne ferez-vous pas pour la beauté et l'innocence de l'âme ce que vous faites pour la conservation du corps ? et n'obéirez-vous pas à la religion qui vous présente un sacrement pour vous prévenir et pour calmer dans l'âme de votre enfant l'éruption des passions et les effervescences de la nature corrompue ? Dans notre siècle encore, on a imaginé je ne sais quels moyens de corriger la plus légère inflexion et déviation des membres. Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas aussi pour l'âme des déviations à corriger, des inclinations à redresser ? Votre enfant a un caractère âpre et difficile que vous ne pouvez dominer ; vous en êtes au désespoir, et vous ne pensez pas à employer le remède surnaturel que vous offre la religion. On voit bien, dit saint Jean Chrysostome, que les mères ne sont mères que des corps. La plus petite blessure de leurs enfants les fait pâlir ; elles ne connaissent pas de compositions assez fines ni de préparations assez délicates pour cicatriser cette contusion légère. Mais si la colère, la jalousie, le mensonge et d'autres vices plus funestes viennent entamer l'âme de ces pauvres enfants, elles regardent le mal de sang-froid et remettent la guérison à un âge plus avancé. Et quand elles ne négligent pour eux aucun des soins vulgaires, elles ne savent pas les conduire aux bains salutaires de la grâce.

Mais pour donner aux parents quelque chose de précis sur cette matière, écoutons Benoît XIV qui l'a traitée, sinon avec son autorité de chef de l'Eglise, du moins avec son savoir de grand théologien. Tout enfant qui a péché grièvement, dit-il, peut et doit se préparer par la confession à recevoir le pardon de sa faute, et par conséquent il y a obligation pour les parents et pour le prêtre à l'y dis-

poser. L'enfant peut être absous ; car s'il a eu assez de raison et de volonté pour pécher, il en a assez pour se repentir ; et qu'on n'objecte pas la légèreté de son âge qui peut empêcher le résultat durable de sa résolution, mais n'en empêche pas la sincérité actuelle, laquelle suffit pour le sacrement. L'enfant doit être absous au plus tôt ; car le précepte divin et ecclésiastique est pour lui comme pour les autres. D'ailleurs quels inconvénients affreux à laisser cette âme sous la puissance du mal ! L'enfant peut mourir et ce précoce pécheur tomberait en enfer. Le pape saint Grégoire en raconte un exemple effrayant et qui serait incroyable s'il n'était appuyé par l'autorité d'un si grand pape, et si notre ministère ne nous avait appris mille fois combien les parents même les plus vigilants s'abusent sur l'innocence de leurs enfants. Et si cet enfant vit, faudrait-il, à un âge où tout est décisif, laisser le vice prendre possession de son âme ? Qui de vous, ô tendres parents, ne frémirait si un serpent se glissait dans le berceau de son fils ? Et vous le laisseriez vivre avec le démon dans son cœur ! Et s'il est vrai, comme l'enseigne la théologie, que les parents sont obligés, sous peine de faute grave, à faire baptiser leurs enfants dans un assez court délai après la naissance, les mêmes raisons ne doivent-elles faire tirer une décision à peu près semblable dans la matière présente ?

Et maintenant que certaines personnes, même chrétiennes, plaignent et regrettent tant qu'il leur plaira le temps que des prêtres emploient à instruire et à diriger les enfants ; qu'elles sourient à l'idée de ces pénitents de huit ou neuf ans, nous leur ferons à elles-mêmes cette demande : Si, au lieu de faire dater votre conversion de l'âge de quinze, de vingt ou de trente ans, vous pouviez, comme saint Louis de Gonzague par exemple, la faire dater de sept ans, n'y aurait-il pas eu et n'y aurait-il pas encore

dans votre vie bien des angoisses, bien des amertumes de moins ? Seriez-vous sujettes à tant de chutes ? Vos vertus elles-mêmes seraient-elles mêlées de tant de défauts ? Et le guide de votre âme aurait-il besoin d'épuiser ses industries pour vous rassurer et vous réconcilier avec vous-même ? Ah ! de grâce, n'enviez pas à d'autres un bonheur qui vous a manqué, et dont vous étiez dignes peut-être. Laissez le zèle du prêtre cultiver ces fleurs qui ne demandent qu'un souffle pour éclore. Laissez-le préparer dans ces cœurs des vertus qui seront marquées à un cachet de délicatesse, de fraîcheur et de virginité qu'une conversion tardive ne saura jamais imiter. C'est ce que répondait cet illustre chancelier Gerson, qui dans la plus éminente place de l'ancienne Université de France, après avoir été la lumière de deux grands conciles, passa sa vie à instruire et à confesser les petits enfants. Au reste, nous devons savoir gré aux détracteurs de ce grand homme ; car ils nous ont valu de sa part des écrits de justification, dont certes il n'avait pas besoin à nos yeux, mais qui seront à jamais le plus précieux monument ecclésiastique sur cette matière, et dans lesquels les dernières générations viendront encore apprendre par quelles saintes industries on peut tirer les petits enfants à Jésus-Christ (1).

(1) *Variantes.* — 1^o Je m'arrête ici, M. T. C. F. ; j'ai traité la partie de ma tâche que je m'étais imposée pour ce jour. La première éducation domestique est une chose si importante, si décisive, aux yeux de la religion, qu'elle ne désavoue pas en ce moment, j'en suis sûr, son indigne ministre d'avoir consacré à ce sujet tout le discours d'une fête si solennelle. Ah ! M. F., si ces paroles étaient comprises ; si ma faible voix pouvait les faire retentir d'un bout à l'autre de notre pays aux oreilles de toutes les familles ; si l'enfance devenait parmi nous l'objet de ces soins attentifs et délicats, comme la religion sécherait ses larmes ! comme la patrie et la société refleuriraient ! Quelle race de chrétiens et de citoyens ne serait-ce pas qu'une génération ainsi nourrie, dès le berceau, des fortes doctrines et des solides principes de la foi catholique ! Parents chrétiens, vous regrettez pour vos enfants la triste nécessité et vous redoutez les funestes influences de l'éducation publique ; je partage votre embarras et vos alarmes, et je vous dirai

M. F., j'ai accompli la première partie de ma tâche ; je n'ai parlé que de la première éducation de famille. Bientôt votre enfant quittera la maison paternelle, soit pour apprendre quelque profession utile, soit pour aller recevoir une éducation dans quelques maisons d'études. Que n'aurai-je pas à vous dire et sur l'importance du choix de ses maîtres, et sur les rapports que vous devez toujours conserver avec lui ? Enfin viendra le moment de décider

un autre jour toute ma pensée à cet égard. Mais ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que la plupart des parents n'ont pas le droit de se plaindre des maîtres, parce qu'ils ont rendu la tâche de ceux-ci difficile, impossible même. A Dieu ne plaise que je me fasse l'apologiste de ce que je réproûve de toute mon indignation de chrétien et de français ; mais pourtant je ne veux pas être injuste envers les institutions de mon pays, et je dois ici cet aveu : que dans la question de l'enseignement les premiers coupables ce sont les parents, et non pas les maîtres. L'éducation publique n'est si mauvaise parmi nous que parce que, avant tout, l'éducation domestique est nulle. Et le corps enseignant ne tiendrait pas un langage tout à fait déraisonnable, s'il disait aux familles en leur rendant leurs fils : vous vous plaignez de notre œuvre ; mais examinons ce que vous nous aviez donné, et voyez ce que nous vous rendons. M. F., oui, les temps sont difficiles, les institutions sont défectueuses. D'autre part, pourtant, je comprends votre perplexité, vos exigences de position, de fortune, la nécessité d'ouvrir une carrière à votre fils. Eh bien ! au milieu de tous ces embarras, je n'ai qu'un conseil à vous donner. Votre enfant est encore jeune ; sa première éducation dépend entièrement de vous ; donnez les soins les plus scrupuleux à cette éducation domestique. Et si plus tard vous êtes forcés de subir une des nécessités de votre siècle, vous aurez fait votre devoir de père, et la grâce d'en haut ne vous manquera pas. Il y a des privilégiés qui sortent sains et saufs de la fournaise ardente.

2^o Mais il est un autre devoir dont je dois vous parler en finissant. Vous d'abord, mères chrétiennes, la première marque de tendresse que vous puissiez donner à votre enfant, dès avant que vous l'ayez mis au monde, c'est de vous sanctifier à cause de lui ; parce qu'il est écrit que la génération des justes sera bénie, que Dieu est dans la génération des justes, que la piété des parents est attribuée aux fils. Et saint Jean Chrysostôme établit, par des preuves et des exemples tirés de l'Écriture, que c'est une règle générale, qui souffre très peu d'exceptions, que les enfants ressemblent à leurs parents, en sorte qu'un père, une mère selon le cœur de Dieu sont la première et la plus signalée faveur de la Providence. Mères chrétiennes, dites-le-nous, n'est-il pas vrai que, parmi vos enfants, le fils de bénédiction, celui qui fait votre bonheur et votre gloire, celui qui sera la conso-

de son avenir. C'est alors que votre paternité aura quelque chose de sacré et d'auguste. La nécessité de consulter Dieu sur la vocation des enfants ; l'outrage qu'une détermination arbitraire fait au souverain domaine de Dieu, et les malheurs qu'elle attire sur les individus, sur les familles et sur les sociétés ; la fureur de sortir de sa condition ; l'ambitieuse et funeste concentration de tous les goûts vers deux ou trois professions ; l'exclusion injuste

lacion de votre vieillesse, c'est celui que votre piété a enfanté ? Et vous, mère affligée, qui pleurez sur les égarements d'un de vos fils ; oh ! loin de moi que j'aigrisse votre douleur ! mais pourtant, descendez dans votre conscience et voyez si cet enfant ne pourrait pas vous reprocher à vous-même de l'avoir déshérité de la vertu qui est le partage de ses frères, de ses sœurs, parce que vous avez été plus négligente à vos devoirs, moins fidèle envers Dieu, moins délicate pendant que vous le portiez dans votre sein. M. F., l'impiété ne sied sans doute à personne ; mais il n'est point d'être à qui elle convienne moins qu'à une femme, à une mère. La légèreté même en matière de religion a quelque chose de blessant dans une mère ; la maternité est essentiellement religieuse, et la famille a perdu tout son charme quand la mère s'est dépourvue de l'ornement de la piété.

O mères, écoutez un instant encore les paroles que saint Grégoire de Nysse adressait aux mères de son temps : votre enfant, rapporté des fonts sacrés, vous a été rapporté plein de beauté, de pureté, d'innocence. Les anges le contemplant avec respect, et ils adorent Dieu qui réside dans son cœur comme dans un temple. Or dites-moi, mères pécheresses, si vous avez conservé la foi au dogme de la présence de Dieu dans le cœur des justes, votre conscience coupable ne vous dit-elle rien quand, tenant cet enfant sur votre sein, vous songez tout à coup à l'immense disproportion qu'il y a entre votre âme et la sienne ? Car enfin, si fort que vous le pressiez sur votre cœur, ce cher enfant, il y a de lui à vous une distance infinie, le dirai-je ? la distance du ciel à l'enfer ; car l'innocence, Dieu, qui sont dans le cœur de cet enfant, c'est bien le ciel ; et le péché, le démon, qui sont dans le vôtre, c'est bien l'enfer. Et n'entendez-vous pas autour de vous les anges qui s'offensent de voir l'innocence entre les mains du péché, et qui disent : *Sancta sanctis*, les choses saintes aux saints ! *Mundamini qui fertis vasa Domini*, purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur ! Non, une fleur si belle, si fraîche, si délicate n'est pas faite pour être portée par une tige immonde. Il faut que cet ange d'innocence soit porté par des mains innocentes, il faut que ses lèvres pures s'abreuvent d'un lait pur, et que son cœur, où réside le ciel, retrouve encore le ciel quand il se presse sur le sein de sa mère !

Et vous, ô pères, chefs de famille qui m'entendez, trop peu nombreux ici au gré de mes désirs, peut-être les temps malheureux dans

de la vocation ecclésiastique ou religieuse : voilà, M. F., une foule de questions importantes qui sont de notre sujet et que nous espérons traiter plus tard. Mais nous ne regretterons pas d'avoir insisté aujourd'hui sur les devoirs qui concernent la première éducation d'enfance, et nous serons trop heureux s'ils sont réduits en pratique.

Jésus-Christ, qui avait au cœur tant d'amour et d'intérêt pour les enfants, a versé quelques émanations de cet amour dans l'âme de ses prêtres. Aucun cœur ne ressemble à un cœur de mère comme un cœur de prêtre.

Laissez donc, laissez ces petits venir à nous : *Sinite parvulos venire ad me*. Faut-il vous le dire, chrétiens : s'il y avait à désespérer des enfants, hélas ! le sujet du désespoir viendrait du côté des parents eux-mêmes. Il y a dans ces jeunes cœurs d'heureuses dispositions et de tendres attraits pour la piété. Et presque jamais nous n'avons été en rapport avec eux sans nous dire à nous-mêmes : Faut-il que les parents viennent eux-mêmes défaire et détruire cet ouvrage ! Ah ! de grâce, M. F., si vous ne nous donnez pas votre coopération, du moins ne soyez pas des obstacles. Laissez donc, laissez ces petits enfants venir à nous : *Sinite parvulos*

lesquels nous vivons vous ont-ils éloignés de la religion. Ah ! c'est par vos devoirs de père que vous devez y être ramenés. Si un père avait perdu l'esprit de la prière, il devrait le retrouver dans le sentiment des besoins de son fils. Si l'individu n'est pas chrétien en vous, du moins que le père le soit. Prenez-y garde, votre enfant a les yeux ouverts sur vous ; toute son étude est de vous copier, de vous imiter ; rien de ce que vous dites, de ce que vous faites, de ce que vous omettez, n'est indifférent. De grâce, mon très cher frère, que votre enfant vous voie prier le matin et le soir ; qu'il ne demande pas à sa mère, quand elle le conduira à l'église, pourquoi vous ne les accompagnez jamais.

Ou bien, si vous êtes encore sourd à ce langage, du moins, vous dirai-je au nom de Jésus : laissez, laissez donc ces petits enfants venir à nous : *Sinite parvulos venire ad me*. Le temps est passé où un père, une mère pouvaient avoir quelque défiance de notre ministère pastoral. Grâce à Dieu, notre sacerdoce commence à être mieux compris ; nos concitoyens savent voir en nous des amis qui leur sont dévoués.

venire ad me. Mais non, j'ai meilleure idée de vous, M. F., ne laissez pas seulement vos enfants venir à Jésus-Christ, portez-les-y vous-mêmes par les voies que j'ai essayé de vous indiquer. Elles les conduiront, elles vous conduiront vous-mêmes à ce séjour de bonheur où il sera si doux à la mère de se voir encore entourée de ses fils qui seront sa couronne et sa joie. C'est la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 5, 49 ; A B, 29, 29 bis, 37, 39 bis, 39 ter, 39 sexies ; p. 21, 8 quinquies, 8 septies ; p. 22, n° 16, 17 bis : p. 25, n. 29 bis. — *Avertissement* : p. XXI.

IV

DEUXIÈME PRÔNE

SUR L'ÉDUCATION, PRÊCHÉ LE DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE : DEVOIRS DES PARENTS PAR RAPPORT A L'ÉDUCATION PUBLIQUE DE LEURS ENFANTS.

(1839)

Quanta mandavit Deus patribus nota facere ea filiis suis... ne flant sicut patres eorum, generatio prava et exasperans... et non est creditus cum Deo spiritus ejus.

Quels grands enseignements Dieu ne charge-t-il pas les pères de transmettre à leurs enfants, afin qu'ils ne ressemblent pas à la génération qui s'est écoulée, génération perverse ou exaspérante, et qui avait chassé Dieu de la société !

(Ps. LXXVII, v. 7 et suiv.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES

Dans notre dernière instruction, nous avons pris votre enfant à son entrée dans la vie, nous l'avons conduit par un sentier virginal jusque devant la table de l'Agneau. Cet ange de la terre s'est nourri du Pain des anges. Sa piété, sa modestie, et je ne sais quoi de divin qui reluisait dans son visage, vous ont richement payé de tous vos soins. Et cette grande action que vous lui aviez montrée de loin est venue terminer et couronner

cette première période de votre ministère, que j'ai appelée l'éducation de famille de votre enfant.

Mes Frères, vous avez posé une base solide ; mais ressemblerez-vous à cet insensé qui, après avoir élevé des fondements profonds jusqu'au niveau du sol, se reposait tranquillement sur sa tâche achevée ? Il n'était pas besoin d'un travail si coûteux pour laisser croître dessus les ronces et les épines. Mes très chers Frères, le fondement attend l'édifice ; il n'y a pas un moment à perdre. Cet enfant, jusqu'ici entre vos mains, va quitter peut-être la maison paternelle ; à l'éducation de famille succède, pour beaucoup d'enfants, l'éducation publique. Et, pendant cette deuxième période, que de devoirs encore pour les parents ! devoirs par rapport au choix de la maison et des maîtres auxquels ils doivent confier leurs enfants ; devoirs par rapport au genre de relations qu'ils doivent toujours entretenir avec eux. Voilà, M. F., ce dont j'ai à vous entretenir ; et mes paroles ne s'appliqueront pas si exclusivement à aucune classe de la société que les autres n'en puissent tirer quelque profit.

I. Et pour le dire en commençant, M. F., l'idée qui dominera cette instruction se trouve renfermée dans les paroles de mon texte. Elles présentent sous son véritable point de vue la mission des parents, et la direction qu'il faut donner à l'éducation des enfants dans notre siècle. La génération qui nous a précédés a été une génération perverse. Les hommes n'ont plus voulu que Dieu se mêlât des choses humaines ; ils ont déchiré le testament qu'il avait fait avec nos pères ; ils ont contesté les prodiges qu'il avait faits sous leurs yeux. Et afin de détruire cette empreinte surnaturelle que la religion avait gravée partout, ils ont tout altéré, tout défiguré. Ils ont fait mentir l'histoire, mentir la nature, mentir la conscience. Plus de faits authentiques,

plus de principes certains, plus de morale reconnue. Le doute a pesé sur tout. Et quand toutes les autres armes leur ont manqué, ils ont eu celles du ridicule ; je ne sais quel rire échappé de l'enfer passait sur leurs lèvres ; et le fait le mieux établi, le point même le plus profondément gravé dans l'âme, ne tenaient pas contre une ironie. Qu'est-il arrivé ? Tant de poisons semés dans la société ont produit une mortalité affreuse. Avec la religion, la paix et la vie ont quitté la terre. Tout s'est écroulé. Les empires ont péri. Les familles ont été noyées dans le sang et dans les larmes. Et surtout le suicide est venu terminer une vie onéreuse. Et il a été évident qu'il n'y a point de paix pour l'impie, et qu'un peuple sans Dieu est un peuple perdu. Certes, M. F., depuis un siècle Dieu nous a donné de grandes leçons, et c'est aux parents de les transmettre à leurs enfants. *Quanta mandavit Deus patribus nota facere ea filiis suis !*

Le soin dominant de l'éducation de ce siècle doit être d'établir un mur de séparation entre la génération qui a précédé et celle qui s'élève. Et comme il est impossible d'empêcher tout contact entre deux générations si rapprochées, c'est à l'éducation de prévenir la jeunesse contre l'influence de ce mauvais esprit, de l'éclairer sur la fausseté de ces sophismes, de faire ressortir le crime de ces ironies, et surtout d'exposer ces faits, ces résultats que l'expérience a démontrés, afin que la génération qui s'élève ne ressemble pas à la génération qui s'est écoulée, génération perverse, et dont le rire insultant avait flétri tout ce qu'il y a de saint, et qui avait rompu tout rapport avec Dieu. *Quanta mandavit Deus patribus nota facere ea filiis suis !*

Après cette idée générale, j'aborde le détail. Et je commencerai volontiers par ce récit de saint Jean Chrysostôme : « J'ai connu dans la ville, dit ce grand évêque, un homme ami des arts qui avait chez lui un bloc de marbre

dont il voulait faire une statue ; et il a été aux informations de toutes parts pour découvrir quel était le plus habile statuaire de Constantinople. Ce même homme avait un fils et une fille, et il fallait à l'un un maître, à l'autre une maîtresse. Il n'a consulté personne pour cela ; le hasard et la proximité ont décidé son choix. Et je me suis dit à moi-même : Quoi ! tant de pas et de démarches pour faire façonner une statue inanimée ! et tant de négligence pour la plus précieuse de toutes les statues, pour l'âme de cet enfant ! Comme si le maître capable de façonner ou de développer l'âme d'un jeune homme n'était pas mille fois plus important et plus difficile à trouver, et comme s'il n'était pas mille fois plus estimable que tous les peintres et tous les statuaires ! *Omni certè pictore, omni statuario excellentiorem hunc duco qui juvenum animas fingere non ignoret.* » De bonne foi, M. T. C. F., ce fait n'est-il arrivé qu'à Constantinople, et saint Jean Chrysostôme aurait-il pu mieux caractériser tant de parents de notre siècle, qui demanderont toutes sortes de sûreté avant de prêter une somme modique, et qui confient inconsidérément au premier venu le dépôt si précieux de leurs enfants ?

Et qu'avez-vous fait, mon très cher frère ? Peut-être dans cette maison où vous avez jeté votre fils, l'enseignement est-il irréligieux. Là peut-être règne encore cet esprit d'impiété et de mensonge qui commence à n'être plus de mise partout ailleurs. Là peut-être on envoie encore les jeunes gens puiser la science à ces sources impures d'où tant d'erreurs et de crimes ont débordé sur la société depuis cinquante ans. Là peut-être les noms de ces grands imposteurs que la génération nouvelle commence à vouer au mépris, sont-ils encore cités avec éloge et avec enthousiasme. Là peut-être encore, en présence de la haute majesté de nos Livres saints ou de quelqu'un de nos dogmes mystérieux, échappe-t-il à la bouche du maître un de ces

rires froids et cyniques dont Satan est le père. Là peut-être l'histoire n'est-elle présentée que sous un faux jour, avec tous les préjugés de la haine, et toutes les falsifications de la mauvaise foi. Là peut-être enseignera-t-on une de ces philosophies dégradantes qui détruisent la foi en tous les bons principes, qui ne permettent pas de croire au vrai, au beau et au bien, qui ne s'occupent qu'à décréditer la vérité, à soutenir d'ignobles hypothèses, à tirer des conséquences désespérantes.

S'il en était ainsi, M. T. C. F., laissez-moi le dire avec saint Jean Chrysostôme : non, je ne cède point à un mouvement de colère, mais je le dis sans passion : le crime des parents qui envoient leurs enfants dans de telles maisons est plus atroce que l'infanticide : *Patres parricidis ipsis crudeliores*. Il serait moins cruel de prendre le glaive et de le plonger dans la poitrine de cette innocente victime. Le crime du père ne rendrait pas l'enfant coupable, il ne ferait que séparer son âme de son corps ; tandis que vous livrez dès à présent son corps et son âme à l'enfer. Il portera l'enfer au dedans de lui toute sa vie, et il tombera ensuite dans les flammes éternelles. Retirez, parents inconsidérés, retirez promptement vos enfants, afin qu'ils ne ressemblent pas à la génération qui a précédé, génération perverse et cynique, possédée de la haine de Dieu. *Ne fiant sicut patres eorum, generatio prava et erasperans, et non est creditus cum Deo spiritus ejus.*

Je vous dirai la même chose, parents qui avez placé votre fils, votre fille dans un de ces ateliers, dans une de ces maisons de travail où l'impiété, la haine de la religion et des prêtres, font les frais ordinaires des conversations. Encore une fois, dit saint Jean Chrysostôme, je ne parle point avec colère ni avec passion ; mais votre crime est plus grand que l'infanticide ; et bientôt vos enfants, quand ils recueilleront les tristes fruits de cette éducation, pourront à bon

droit vous maudire par ces paroles que saint Cyprien leur met à la bouche : *Patres habuimus parricidas*. Parents malheureux, vous préparez au siècle qui va suivre tous les forfaits et toutes les douleurs du siècle qui a précédé. *Ne fiant sicut patres eorum, generatio prava et exasperans*.

Plût à Dieu, mes très chers Frères, que je n'eusse fait jusqu'ici qu'un tableau d'imagination ! Cependant, je l'avoue, il est devenu plus rare que l'on enseigne positivement l'irréligion ; mais ce qui est infiniment commun, c'est un enseignement complètement étranger à la religion. Ecoutez encore saint Jean Chrysostôme, et vous serez étonnés de l'à-propos de ses paroles ; il faut croire qu'il y a un grand rapport entre notre état social et celui du temps où il vivait. Je le cite d'abord en latin : *Eorum quæ superflua reverà sunt et indigna, veluti ea necessaria sint et principalia, curam gerere ingentem ; animas autem ut vile aliquid ac superfluum negligere* : Donner un soin excessif à des sciences superflues et indignes, et en faire la partie nécessaire et principale de l'éducation ; et, d'autre part, négliger la culture de l'âme comme un accessoire vil et superflu. Mes Frères, est-ce là l'histoire de l'éducation au iv^e ou bien au xix^e siècle ? Quelle chose n'est pas devenue une science aujourd'hui ? C'est peu d'apprendre les langues et l'histoire ; il y a dans nos gymnases des chaires de commerce et d'agriculture ; on apprend à monter à cheval et à nager ; il y a des cours de politesse et de bonne tenue ; que sais-je ! et mille autres sciences dont le nom même est encore un mystère pour bien du monde. Et si l'on réclame, au milieu de tant de choses diverses, quelques instants pour l'étude de la religion et pour la culture du cœur, on vous répond avec un grand sang-froid que l'on fait cas sans doute de la religion, mais que les autres branches de l'éducation absorbent tout le temps, et que l'on ne peut pas s'occuper de tout. N'est-ce pas bien ce que dit saint Jean Chrysostôme ?

Mais écoutez les résultats que ce grand homme avait déjà pu constater. « Qui ne sait, dit-il, qu'un jeune homme porte au dedans de lui-même une funeste inclination au vice, et qu'au milieu du développement physique et moral de ses facultés la religion seule est capable de maintenir son cœur pur ? N'espérez pas que les études dont vous accablez son esprit et sa mémoire fassent une diversion suffisante aux ardentes passions de son cœur. Non, encore une fois ; la grâce seule peut opérer ce miracle. Aussi écoutez l'histoire du jeune homme que les soins de la première éducation de famille avaient maintenu chaste jusqu'à quinze ans. Un jour, il avait lu quelques détails scandaleux de l'histoire des héros d'Homère ou de Virgile. Cédant à ses sombres rêveries, il pencha la tête sur son livre, il médita le mal et il le commit. Bientôt sa corruption devina la corruption de quelques autres. Ceux qui avaient le plus d'horreur du vice ne purent tenir contre l'exemple et contre les railleries. La plaie fut universelle, et quelle plaie ! » Ici saint Jean Chrysostôme entre dans des détails que je ne puis reproduire, mais qui ne sont pas moins l'histoire de nos lycées que de ceux de Constantinople, et il conclut qu'envoyer ses enfants dans une maison où la religion n'est comptée pour rien, c'est une pensée qui fait frémir. « Et c'est cependant, ajoute-t-il, le crime de bien des parents. Si nous les informions que la peste est dans la ville où résident leurs enfants, ils ne trouveraient point de paroles pour nous remercier. Et quand une peste mille fois plus affreuse a pénétré partout, on taxe nos conseils d'indiscrétion, et c'est tout au plus si on ne nous place pas parmi les ennemis du repos public. »

Quoi donc ! me dira-t-on, faudra-t-il détruire tous les collèges de Constantinople : *Scholasne omnes diruemus, inquam* ? Je ne dis pas précisément cela, répond le grand évêque ; mais je dis que rien ne peut vous autoriser à lais-

ser détruire l'édifice vivant de cette âme qui vous est confiée. Que faire donc, me répliquera-t-on ? Faudra-t-il laisser nos enfants sans science et sans instruction ? Ici, M. F., je confesse que ma réponse sera bien plus difficile qu'à saint Jean Chrysostôme. J'ose à peine vous dire la sienne, parents chrétiens, car elle n'est guère propre qu'à exciter vos regrets. Le discours auquel j'emprunte presque toute cette instruction est dirigé contre les dépréciateurs de la vie monastique ; et le saint, après avoir exposé les abus de l'éducation du siècle, reprend avec une éloquence triomphante : « Vous me demandez à quoi sont bons les religieux ; et moi je vous réponds qu'ils sont bons à élever vos enfants. » C'est qu'alors, M. F., tout le despotisme de ce pouvoir si absolu qui gouvernait le monde n'avait pas songé à attenter aux droits sacrés et inaliénables de la puissance paternelle ; et nous voyons qu'à cette époque toute la fleur de la jeunesse, retirée par les parents de ces gymnases publics changés en autant de Sodomes, allait dans les solitudes religieuses recevoir une éducation à la fois chrétienne et savante.

Mais encore une fois, la réponse ne peut plus se faire aujourd'hui et vous en savez les raisons, M. F. Je m'armerai néanmoins de courage, et je vous dirai encore avec le saint évêque de Constantinople, que si votre condition et votre fortune vous faisaient un devoir de donner une grande éducation à vos enfants, et que vous n'eussiez aucunes ressources d'enseignement chrétien auprès de vous ; eh bien ! fallût-il aller le chercher jusque chez un peuple étranger, jusqu'aux îles les plus éloignées, jusque dans un autre hémisphère, il n'y aurait pas à balancer : *Nam si ad externas gentes, si ad mare et extremas insulas, si ad eum qui citra nos est orbem, huc filii certè pertrahendî essent.* Car que ne doivent pas faire, et quels sacrifices ne doivent pas s'imposer des parents pour empêcher la démo-

ralisation de leurs enfants ? *Nonne omnia facere et pati debueram, ne hujusmodi flagitia fierent ?* Mais enfin, quelque grande que soit notre détresse, elle n'est pas encore si absolue. Il y a encore parmi nous des maisons chrétiennes et des maîtres religieux, et toute la France sait que, non seulement ces familles qui ont conservé les anciens principes, mais que des hommes même qui font profession d'avoir abjuré ces principes et qui les attaquent en public, choisissent néanmoins de préférence ces maisons où la religion est en honneur, quand il s'agit de placer leurs fils ou filles.

Ce que je sais aussi, c'est qu'il en est d'autres qui se refusent très positivement à suivre cet exemple. Et voulez-vous savoir quel est leur raisonnement ? Saint Jean Chrysostôme encore va vous l'apprendre : tant il est vrai que les hommes ont toujours été les mêmes. « Si je place mes enfants, dit-on, dans une maison chrétienne, son éducation y sera moins forte, et peut-être n'y sera-t-il pas plus vertueux. Et moi, dit le grand évêque, je vais retourner votre phrase et dire : Si vous laissez votre enfant dans une maison étrangère à la religion, il sera certainement moins vertueux, et peut-être son éducation ne sera-t-elle pas plus forte. Et je crois mieux raisonner que vous ; parce que s'il y a des chances à courir de part et d'autre, il est plus sûr de mettre les chances de succès du côté de la morale et de la religion. La raison en est que pour parvenir à l'éloquence et au savoir, il faut des mœurs et de la vertu ; tandis qu'on peut être probe et vertueux sans savoir et sans éloquence. Lequel des deux choisiriez-vous donc : ou d'avoir un fils qui aura effleuré toutes les sciences et qui, par défaut de principes religieux, deviendra un fardeau pour la société ; ou bien un enfant moins éloquent et moins lettré, qui remplira consciencieusement les charges qui lui seront confiées, et qui fera le bonheur de sa famille ? »

Mais il y a des parents qui ne m'écouteront pas, et qui ont tellement en vue la science et la gloire littéraire de leurs enfants que, si elles doivent gagner quelque chose au sacrifice de la religion et des mœurs, ils sont tout prêts à s'y résigner. Et saint Jean Chrysostôme prouve à ces parents qu'ils n'atteindront pas même le but auquel ils aspirent, et il rappelle le principe si connu : *Vir bonus, dicendi peritus*, et il prononce à l'avance cette sentence qu'un de nos poètes-philosophes, en cela prophète contre lui et contre les siens, devait promulguer plus tard dans ce vers célèbre : « Un esprit corrompu ne fut jamais sublime. » Il montre que le philosophe chrétien peut bien admirer dans les savants du siècle certaines sciences de détail, mais qu'il a pitié de leurs vues étroites ; et que c'est une science myope, pour ne pas dire aveugle, celle qui ne contemple pas les choses des hauteurs de la religion. Voulez-vous donc à tout prix la gloire et l'éloquence pour votre enfant ? Faites-le chrétien : *Fac eum christianum, inde fiet splendidior et gloria illustrior*.

Que dis-je la gloire et l'éloquence ? « Comme si l'on ne savait pas, dit toujours saint Jean Chrysostôme, que l'amour paternel est plus positif que cela dans notre siècle ; qu'on ne cherche tant à procurer la science aux enfants, que parce que c'est le chemin de la fortune, et qu'on ferait bien peu de cas de l'éloquence, si elle n'était un moyen de richesse. Eh bien ! je vous le dirai encore, vous voulez que votre enfant tente la carrière des charges publiques : faites-le chrétien. Car, dans cette carrière, on ne manque point de prétendants qui savent le grec et qui ont de la philosophie, *multi sunt illic et greci, et philosophi*. Ce qui est plus rare, ce sont les mœurs et la probité ; faute desquels toute la science de vos enfants, quelque grande qu'elle soit, ne leur rapporte rien : *Nullum erit lucrum rhetoricæ, quantumvis multa*. Il est tel jeune homme aux succès lit-

téraires duquel toute la ville avait applaudi et qui, après avoir promené son inutilité à travers le monde, est mort dans l'obscurité et dans la détresse. Et, puisque cet argument vous touche davantage, vous destinez votre enfant au monde : faites-le chrétien, il en sera plus propre même pour le monde : *Fac eum christianum, etiam in mundo ipso erit aptior.* »

II. Il me semble, M. T. C. F., que j'ai bien établi l'importance de faire donner aux enfants une éducation religieuse. Je vous conjure de ne considérer dans mes paroles que l'autorité et l'expérience du grand homme à qui je les ai empruntées, et sur les traces duquel je vais encore marcher pour le peu de développements que le temps me permettra de donner à ma seconde pensée : devoirs des parents par rapport au genre de relations qu'ils doivent toujours conserver avec leurs enfants.

Il n'y a que trop de parents qui, après avoir placé leurs enfants dans un collège ou ailleurs, ne s'occupent pas plus d'eux que s'ils cessaient de leur appartenir. Et cependant, il y a dans l'éducation des choses pour lesquelles l'action du père et de la mère ne saurait être suppléée. Il y a surtout, pour cet âge de l'adolescence, des besoins tout particuliers. C'est l'âge où les passions se développent, où il s'opère dans la constitution physique et morale des enfants une révolution qui ne peut être dirigée que par la prudence des parents. Il y a, pour l'adolescence, des dangers que les conseils du père peuvent seuls faire connaître, des questions mystérieuses auxquelles nulle autre bouche que celle de la mère ne peut répondre. Notre sacerdoce lui-même est incompetent et n'a pas le langage de ces enseignements ; la grâce n'en a été donnée qu'à la paternité. Je suis forcé d'abrégé ; mais les maîtres me comprendront, si je dis qu'une grande partie du succès de leur ministère dépend du concours des parents, et de la nature des relations

qu'ils entretiennent même de loin avec leurs enfants, relations qui doivent changer de caractère et de formes selon que l'enseignement du maître a besoin d'être soutenu et fortifié de telle ou telle façon.

Les maîtres me comprendront encore mieux, si je dis que, la plupart du temps, les relations des parents, au lieu d'être un secours, sont un obstacle, et que les parents semblent prendre à tâche de détruire et de contredire leurs enseignements. Le maître s'est épuisé à exciter le jeune homme à des sentiments nobles et généreux ; il veut qu'il s'accoutume à agir par principe de vertu et de religion. Et le père survient, qui ne propose que des motifs d'intérêt, d'ambition et de vanité. Ici encore il serait piquant d'entendre saint Jean Chrysostôme parler de ce père qui vient exhorter son fils à l'étude. *Audias patres, cum filios suos ad studia litterarum hortantur, hujusmodi verba jugiter insusurrare* : « Vois celui-ci, lui dit-il, il était né dans une classe obscure ; mais par l'éloquence qu'il a acquise, il est devenu grand avocat, il a passé à de hautes charges, il a fait un riche mariage, bâti de belles maisons, et il se fait craindre et honorer de tout le monde. Vois cet autre : il a eu des succès dans les lettres, il a pénétré jusque dans le conseil souverain, et il administre tout l'intérieur de l'empire, *cunctaque intus administrat*. » Enfin il lui en propose vingt les uns après les autres, tous qui se sont distingués dans le siècle ; mais des exemples d'honneur, de probité, de religion, il n'y songe pas même, et il est évident que quand le jeune enfant aurait déjà conçu quelque grand et généreux dessein, les discours de son père seraient comme une pluie violente qui étoufferait cette semence avant qu'elle produisît aucun fruit.

Et quand l'enfant revient à la maison paternelle, on semble y prendre à tâche de perdre tout le fruit de l'é-

ducation. On ne sait plus rien interdire à la jeunesse, on la conduit partout. « Mais faites donc, vous dit encore saint Jean Chrysostôme, faites pour l'innocence de vos fils ce que vous faites pour la sûreté de vos maisons. Quand un de vos serviteurs allume une lampe, vous lui recommandez souvent de ne point la porter au milieu de la paille et des matières combustibles. Et votre fils, ce jeune homme dont l'imagination est si facile à enflammer, vous le conduisez au théâtre, vous le promenez parmi les statues indécentes, vous laissez entre ses mains des livres licencieux, vous admettez auprès de lui des personnes dont la mise est immodeste. » Ah ! je vous entends dire qu'il faut qu'il connaisse le monde ; et moi je vous dis que vous devez surveiller son innocence comme on surveille celle d'une vierge, parce que le Seigneur veut que vous le lui conserviez pur, chaste, et que vous le lui remettiez vierge, au jour où il vous aura éclairés sur l'état auquel il le destine et sur le parti qu'il doit embrasser.

M. F., j'ai achevé les deux premières parties de ma tâche ; il me restera à remplir la troisième, devoirs des parents par rapport à la vocation de leurs enfants ; ce sera, s'il plaît à Dieu, l'objet de ma prochaine instruction.

Je finis en vous recommandant, parents chrétiens, un devoir plus essentiel que tous les autres. Vous devez à vos enfants l'enseignement, l'exemple ; mais vous leur devez, par-dessus tout, la prière. Il y a des choses qu'il serait plus pernicieux d'attaquer en eux que de tolérer ; il y a des choses qu'il faut abandonner à Dieu. Malgré tous vos soins, ils feront des chutes : priez Dieu pour qu'il fasse servir ces chutes mêmes à leur bien. Si un père avait perdu l'esprit de la prière, il devrait le retrouver dans le sentiment des besoins de son fils. Heureux les enfants dont le père, comme autrefois ce juste de l'Idumée, offre tous

les soirs un sacrifice au Seigneur en esprit d'expiation, dans la crainte que ses enfants ne l'aient offensé ! Heureux les pauvres jeunes gens qui, pendant qu'ils oublient peut-être tous les principes de morale et de vertu, ont, comme Augustin, une Monique pour mère, qui prie sans cesse pour la conversion d'un fils qui s'égare ! Oui, heureux ces pauvres jeunes gens ! La prière d'un père, la prière d'une mère a tant de puissance sur le cœur de Dieu, qu'elle portera ses fruits et dans cette vie jusqu'à la vie éternelle (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 6 ; AB, 30.

V

PRÔNE

POUR LE JOUR DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE LA
TRÈS SAINTE VIERGE (1).

(1839)

Beati immaculati in viâ !

Bienheureux ceux qui sont immaculés
dans leurs voies !

(Ps. cxviii.)

La fête que nous célébrons en ce jour, M. T. C. F., ne semble pas seulement la fête d'un privilège particulier à Marie. Elle a, ce me semble, un objet plus général ; c'est la fête de la pureté et de la sainteté chrétienne. L'immaculée Conception est, dans l'ordre des temps, le premier mystère de la loi nouvelle et la première des fêtes de l'année ecclésiastique. Il semble que la pureté ait été posée comme la première pierre de ce grand édifice. Et il en devait être ainsi, puisque la religion chrétienne est, avant tout, une religion de pureté. C'est là le premier caractère de cette philosophie qui nous est venue

(1) Ce prône fut prêché comme homélie à Notre-Dame de Poitiers, le 8 décembre 1850.

d'en haut : *Illa quæ desursum est sapientia, primum quidem pudica.*

Le mystère de la Conception immaculée de la mère de Dieu est la manifestation la plus expressive et la forme la plus sensible d'un des attributs de Dieu même. La fête de la Conception immaculée est la fête de la souveraine pureté et sainteté de l'essence divine, qui s'est reflétée avec éclat, et qui s'est en quelque sorte exprimée elle-même dans la pureté et la sainteté immaculée de Marie. La fête de la Conception immaculée est en même temps la fête de toutes les âmes délicates qui ont horreur du vice et qui aiment la pureté du cœur. Rassemblez, avec saint Paul, tout ce qu'il y a de pudique et de virginal, tout ce qu'il y a de juste et de saint, tout ce qu'il y a d'aimable, tout ce qu'il y a de vénéré, tout ce qu'il y a de vertueux et d'honorable. Tout cela appartient à la fête de ce jour; fête de tous ceux qui sont immaculés dans leurs voies. *Beati immaculati in via!*

I. Il est des personnes qui accueillent froidement la fête de l'Immaculée-Conception. Cette disposition d'indifférence n'aurait-elle pas son principe dans le peu de délicatesse de ces âmes? et n'auraient-elles pas leur raison pour ne pas aimer la fête de la pureté, qui n'est pas la leur peut-être, parce qu'elles n'ont pas le bonheur d'être immaculées dans leurs voies? *Beati immaculati in via.*

Dieu est par essence infiniment pur, et en quelques endroits de l'Écriture sa pureté est présentée comme la raison de plusieurs autres de ses attributs; il est dit, par exemple, que l'intelligence divine embrasse et atteint toutes choses à cause de sa grande pureté: *Attingens omnia propter suam munditiam.* Sera-t-il donc étonnant que ce Dieu, si pur en lui-même, cherche encore, en dehors de lui et dans ses rapports avec les hommes, cette pureté et

cette virginité qui nous rapprochent de sa nature, comme l'a dit encore l'Esprit-Saint ? *Incorruptio autem facit esse proximum Deo*. Sera-t-il étonnant surtout que ce Dieu, voulant s'incarner dans le sein d'une créature, choisisse une vierge toujours pure et immaculée ?

Pendant quatre mille ans que durèrent les sacrifices grossiers, n'avez-vous pas entendu le Seigneur, tantôt lui-même, tantôt par la bouche de son législateur Moïse, tantôt par celle des prophètes, réclamer des offrandes pures et des victimes immaculées ? *Agnos immaculatos, arietem immaculatam, vitulum immaculatum*, etc. J'ai compté cette recommandation jusqu'à quarante fois dans l'Écriture. Ces victimes, vous le savez, n'étaient que des figures du véritable Agneau immaculé et sans tache, qui est Jésus-Christ : *Quasi agni immaculati christiani et incontaminati*, comme parle saint Pierre. Or, si les figures de ces agneaux sans tache devaient être sans tache elles-mêmes, combien plus devra être immaculée la mère de l'Agneau ? C'est le raisonnement d'un Père : Puisque tout arbre se connaît par son fruit, dit-il, ne faut-il pas croire que la mère de l'Agneau a été immaculée comme l'Agneau ? *Quoniam omnis arbor ex fructu suo cognoscitur.... Talis agnus qualis mater agni*. Les teintes de cette aurore ont du être pures comme celles du soleil qui est sorti de son sein.

J'ai appris ailleurs, par l'Écriture, que la voie de Dieu est immaculée : *Deus, immaculata via ejus* ; et dans un autre endroit : *Deus meus, impolluta via ejus*. Et saint Augustin, appliquant cette pensée au Dieu incarné, a dit, dans le langage le plus gracieux, que cet Agneau sans tache, Jésus-Christ, ne marchait que par un sentier virginal : *Ecce agnus ille graditur itinere virginali*, assertion exactement justifiée par le récit évangélique. Sorti virginalement du sein de sa Mère, Jésus-Christ ne s'est laissé gouverner que par des mains saintes et virginales.

Joseph, son père, était vierge. Les anges au besoin venaient le servir. Jean, son bien-aimé, qui reposa sur sa poitrine et en faveur duquel il fit un si précieux testament du haut de la Croix, était vierge. Il n'y eut pas jusqu'à son tombeau qu'il voulut trouver vierge, tant il avait d'amour pour la virginité ! Et dans le ciel encore nous savons que son attrait n'a point changé, et que son cortège familial est tout composé de vierges. David et saint Augustin nous l'avaient donc bien dit : La voie de Dieu est immaculée.... son sentier, virginal ! *Deus, immaculata via ejus... Ecce agnus ille graditur itinere virginali.*

Cependant, ô mon Sauveur, revenons un peu sur vos pas. Je vois bien que vous avez fait votre course, escorté de la virginité ; mais, dites-moi, à votre point de départ, n'y a-t-il rien en vous dont vous ayez à rougir ? Quand vous quittâtes la gloire des cieux, sur quel sol avez-vous mis le pied d'abord ? Ce sein dans lequel vous êtes descendu, serait-il vrai qu'il avait été souillé autrefois, et que votre plus cruel ennemi l'avait habité un instant ? — Oh ! non, Seigneur, pardonnez-moi ce doute injurieux. Non, votre course a été immaculée dès son commencement ; elle a été virginale à son point de départ, comme à son terme. Le sein de Marie, votre premier séjour, n'a pas été de pire condition que votre sépulcre ; l'Esprit-Saint n'a pas été moins délicat envers vous que Joseph d'Arimathie. Quand son opération divine forma votre corps, ce fut d'une substance qui avait toujours été pure ; le sein où il le déposa était immaculé, et l'âme de votre mère était un sanctuaire vierge que nul n'avait souillé : *Posuit eum in sindone munda, et in monumento novo ubi nondum quisquam positus fuerat.*

Je n'entreprends point, M. T. C. F., une argumentation suivie en faveur de la croyance catholique de l'immaculée Conception ; je n'en ai ni le temps ni la volonté.

Toutefois les analogies que je viens de tirer de l'Écriture m'amènent à vous citer un beau texte d'un Père, qui prouve que s'il y a eu solution de continuité dans la chaîne de la tradition catholique par rapport à l'immaculée Conception de Marie, cette croyance n'en appartient pas moins aux siècles primitifs de l'Église. C'est le grand saint Cyrille, dans cet admirable discours que le concile d'Ephèse a enregistré dans ses actes. Qui a jamais entendu dire, demande ce grand homme, qu'un architecte, construisant une maison pour son usage, ait cédé à son principal ennemi le privilège de l'habiter le premier? *Quis unquam audivit architectum, qui sibi domum edificavit ejus, occupationem primò suo inimico cessisse?* L'argument n'est-il pas concluant pour l'immaculée Conception de Marie? Dieu qui, comme parle l'Église, a préparé, avec la coopération du Saint-Esprit, le corps et l'âme de la glorieuse Vierge et Mère Marie pour être la digne habitation de son Fils, *dignum Filii tui habitaculum*, a-t-il pu en céder le premier usage au démon? Non, encore une fois, le Verbe n'a pu descendre que dans un temple immaculé et dans un sanctuaire neuf : *In monumento novo ubi nondum quisquam positus fuerat.*

Marie a été immaculée dans sa conception, et vous apprendrez avec plaisir, M. F., que cette croyance a toujours été celle de notre Église de Chartres. Nos deux grands évêques saint Fulbert et saint Yves sont les deux premiers et peut-être les deux seuls docteurs de l'Église d'Occident, qui, antérieurement à l'établissement de la fête de l'Immaculée-Conception, aient parlé ouvertement de ce privilège de Marie. Saint Yves en particulier dit en toutes lettres que Marie n'a pas moins été exempte de la faute originelle que de toute faute actuelle, *tam originalis quam actualis culpæ.*

Oui, Vierge sainte, j'aime à le proclamer avec toute l'Église, vous avez été immaculée dans votre conception. Le Seigneur vous a possédée dès le commencement de vos

voies. J'entends l'Epoux qui vous appelle sa colombe, sa toute belle, son immaculée : *Columba mea, formosa mea, immaculata... tota pulchra est, et macula non est in te*. Marie a été immaculée dans sa conception. Qui de nous, M. T. C. F., comprend toute la beauté de ce mystère ? Bossuet, prenant son vol d'aigle, a célébré, dans ses élévations sublimes, l'éternelle et chaste génération du Verbe. Dégageant la fécondité de ces idées grossières de notre corruption, il l'a contemplée dans sa pureté primitive et originaire, et il s'est écrié avec l'Esprit-Saint : « Qu'elle est belle la fécondité virginale ! Qu'il est beau, le mystère d'une génération chaste ! » *Quam pulchra, casta generatio !* Il ne nous appartient, M. F., que de répéter les mêmes paroles, et de dire : Qu'il est beau le mystère d'une génération chaste et d'une conception immaculée ! *Quam pulchra, casta generatio cum claritate !*

II. Marie a été immaculée dans sa conception, c'est la croyance commune. Marie a été immaculée dans sa vie, c'est la foi catholique ; celui-là serait hérétique qui le nierait. Ce fleuve, pur à sa source, ne s'est point souillé dans son cours. Les fleurs de nos champs, belles et fraîches le matin, abandonnent aux feux du midi leur grâce avec leur parfum, et le soir elles tombent sans odeur et sans beauté. Marie, lys mystique, s'embellit jusqu'à la fin d'une blancheur plus suave et plus éclatante ; elle avait au milieu de sa course toute la fraîcheur de l'aube matinale. Quand le Verbe la sollicite de lui ouvrir son sein, j'entends ce divin Epoux lui dire qu'elle est toujours immaculée ; qu'elle est à son midi, et que sa tête est encore humide de la rosée ; que ses cheveux distillent les perles de la nuit, les gouttes de l'aurore. Et quand elle va quitter la terre, son Epoux, qui l'invite à monter aux cieux chercher sa couronne, lui répète qu'elle est encore toute belle,

toute pure, tout immaculée : *Veni, columba mea, formosa mea, immaculata mea, veni coronaberis*. Ainsi la vie de Marie a été immaculée comme sa conception ; et son dernier soupir n'était pas moins pur que son premier souffle. Il faut donc la placer en tête de ceux que David appelle heureux : *Beati immaculati in via !* Heureux ceux qui sont immaculés dans leurs voies !

Mais à la suite de Marie viendra-t-il s'en ranger d'autres qui puissent se dire immaculés ? Oui, M. F. ; écoutez saint Paul : Jésus-Christ, dit-il, a aimé l'Eglise, et il s'est livré pour elle afin de la sanctifier par l'eau du baptême et la parole de vie, afin qu'elle n'eût ni tache ni ride, mais qu'elle soit sainte et immaculée, *sed ut sit sancta et immaculata*. Or, vous le savez, l'Eglise ce sont tous les chrétiens. Nous pouvons donc tous être immaculés à notre façon. Je sais que nous ne pouvons pas l'être comme Marie ; je sais que par la faute d'Adam nous avons perdu cette sainteté immaculée de notre condition primitive ; je sais que nous ne pouvons pas déchirer une première page bien triste de notre histoire ; mais ce que je sais aussi, c'est que par le baptême notre âme est redevenue sainte et immaculée : *Mundans eam lavacro aquæ... ut sit sancta et immaculata*. Ce que m'apprend saint Paul, c'est qu'ayant pris avec le sang de l'Agneau immaculé une seconde naissance, notre conception à la foi a été immaculée dans le même sens que celle de Marie : *Renati non ex semine corruptibili, sed incorruptibili*.

Mais hélas ! M. T. C. F., cette robe immaculée de notre baptême, avons-nous su la conserver comme Marie a conservé celle de sa sainteté originelle ? Eh bien ! rien n'est désespéré, et nous pouvons encore devenir immaculés. Il y a dans l'Eglise une fontaine d'eau vive qui ne dissimule pas seulement les taches de nos âmes, mais qui les efface, qui les détruit, qui les anéantit, et qui

rend à la place la beauté première, la pureté immaculée. Car écoutez saint Paul : si le sang des boucs et des taureaux, et les cendres de la victime répandues sur des personnes souillées sanctifiaient et purifiaient leurs corps, combien plus le sang immaculé de Jésus purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, et nous rendra saints, immaculés et irrépréhensibles, *sanctos et immaculatos et irreprehensibiles* ! Oh ! M. T. C. F., le monde se targue de tolérance ; avec sa tolérance il ne sait rien pardonner, et il enregistre de sang-froid, avec la résolution de ne jamais les oublier, toutes les fautes qui nous échappent. La religion n'est pas si cruelle, elle qui vous dit que son sacrement ne couvre pas, ne dissimule pas seulement les fautes, mais qu'il les anéantit. Quelque pécheur que vous ayez été, eussiez-vous désespéré de la miséricorde divine, confessez votre faute, et votre âme, elle, plus rouge que l'écarlate, deviendra blanche comme la neige, et vous serez immaculé aux yeux de Dieu : *Tunc immaculatus ero, et emundabor a delicto.*

Donc, M. T. C. F., nous pouvons être immaculés dans notre condition : *Elegit nos in ipso ut essemus sancti et immaculati.* Que chacun marche dans sa vocation, et il sera immaculé aux yeux de Dieu : *Posuit immaculatam viam meam.* Il n'y a pas jusqu'à la sainteté nuptiale que l'Esprit-Saint n'appelle immaculée : *Thorus immaculatus.* La pratique des vertus, l'accomplissement de la loi du Seigneur vous rendra immaculés : *Lex Domini immaculata, convertens animas.* Dans tous les temps la sainteté nous convient, mais en ce jour plus spécialement pour imiter Marie, et dans ce temps consacré à la pénitence et à la pratique des vertus. Pendant l'Avent, l'Eglise nous entretient de ce deuxième avènement de Jésus-Christ, si terrible. Eh bien, écoutez l'apôtre saint Pierre : *Expectantes et properantes in adventum diei Domini, satagite immaculati et invio-*

tati ei inveniri. Ce temps de l'Avent est aussi consacré à nous préparer à l'anniversaire du premier avènement, à la naissance temporelle de Jésus-Christ. Eh bien, entendez encore les mêmes paroles : *Expectantes et properantes in adventum diei Domini, satagite immaculati et inviolati ei inveniri.* Oui, faites vos efforts pour être purs et immaculés quand il se donnera à vous.

O Dieu, l'immaculée Conception de Marie a été une œuvre de votre grande puissance : *Fecit mihi magna qui potens est.* Exercez la même puissance envers moi. Que mon cœur, ô mon Dieu, devienne immaculé : *Fiat cor meum immaculatum.* Oui, je le sens, et ma nature corrompue me le fait sentir profondément, il ne faut rien moins que cette parole créatrice qui a produit le monde : *Fiat cor meum immaculatum.* C'est une création que j'attends de vous : *Cor mundum crea in me.* Elle vous est possible, ô mon Dieu ; et quelque grande que soit notre inclination au mal, l'apôtre saint Jude me dit que vous voulez nous conserver sans péché et nous faire paraître immaculés en la présence de votre gloire au jour de l'avènement de Jésus-Christ. *Potens est vos conservare sine peccato et constituere ante conspectum gloriæ suæ immaculatos in adventu Domini nostri Jesu Christi* (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 7, 80.

VI

TROISIÈME PRÔNE

SUR L'ÉDUCATION, PRÊCHÉ LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL : DEVOIRS DES PARENTS PAR RAPPORT A LA VOCATION DE LEURS ENFANTS.

(1839)

Nolite conformari huic saeculo. sed reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quae sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta.

Ne vous pliez point aux préjugés de ce siècle, mais réformez et renouvelez votre façon de voir, pour découvrir le bon plaisir de Dieu, et sa volonté bonne et parfaite.

(ROM. XII, 2.)

Nous avons achevé d'établir les devoirs des parents par rapport à l'éducation privée et publique de leurs enfants. A une enfance nourrie du lait maternel et des premières insinuations de la vertu, nous avons vu succéder une jeunesse instruite à l'école de la religion, imbue des principes sacrés qui sont la garantie de la foi et des mœurs. Il nous reste à envisager les devoirs des parents dans une troisième période. Ce jeune homme, cette jeune personne ont achevé leur éducation et sont rentrés dans la maison paternelle. Le moment est venu où ils vont prendre un parti d'où dépend

toute leur vie. Oh ! c'est ici surtout, M. T. C. F., que la paternité a quelque chose de sacré et d'auguste, et qu'elle devient comme un sacerdoce, ainsi que l'a dit saint Augustin : *Disciplinam ecclesiasticam... et quodammodo episcopale implebit officium pater*. Malheur aux parents, oublieux de Dieu, qui ne consultent pas le ciel pour ces grandes déterminations ! Malheur à ceux qui partagent les erreurs et les fautes communes, par rapport à l'établissement de leurs enfants, et qui n'entendent pas ce précepte que leur fait l'apôtre : Ne vous pliez point aux préjugés de ce siècle, mais réformez et renouvelez votre façon de voir, pour découvrir le bon plaisir de Dieu, et sa volonté bonne et parfaite. *Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et bene placens, et perfecta*.

Vous comprenez, M. T. C. F., que je veux vous entretenir des devoirs des parents par rapport à la vocation de leurs enfants. J'entre tout d'abord en matière ; votre attention saisira facilement l'ordre et la suite naturelle de mes idées.

Tous les chrétiens ont une même vocation générale, qui est le ciel. Pour tous l'affaire du salut commence par la grâce du baptême et s'achève par celle d'une bonne mort. Mais entre ces deux grâces communes à tous les prédestinés, il s'ouvre une infinité de voies différentes par lesquelles la sagesse divine, si variée dans ses formes, opère le salut des hommes en mille manières mystérieuses. De là cette grande diversité de conditions et d'états qui partagent la société. Or voici les principes que j'établis en commençant : c'est que, si toutes les voies conduisent au salut, chacune n'y conduit pas également tout le monde, mais seulement ceux pour qui elle a été tracée.

Dieu de toute éternité nous a destinés à un état spécial ; et c'est cette destination divine que nous appelons ici vocation. Nier la vocation divine, c'est nier la Providence.

Car, ou bien Dieu ne se mêle aucunement des affaires de ce monde, ou il faut reconnaître qu'il nous assigne au moins ce rôle général que nous devons remplir sur la terre. En nous assignant une vocation, Dieu nous a destinés de toute éternité des grâces particulières, conformes à cette vocation ; il nous a créés avec un genre d'esprit, des facultés physiques et morales, coordonnées à cette fin. Manquer sa vocation, c'est désobéir à Dieu, et déconcerter l'ordre de la Providence, faute qui entraîne les plus affreux résultats. Donc les parents qui se constituent despotiquement arbitres et maîtres de la vocation de leurs enfants sont gravement coupables envers Dieu dont ils offensent le souverain domaine (cela est évident, et je n'aurai pas le temps d'y revenir) ; coupables envers leurs enfants, au bonheur et au salut desquels ils mettent le plus grand de tous les obstacles ; coupables envers la société à laquelle ils préparent des citoyens turbulents ou du moins inutiles. Donnons quelques développements à ces deux dernières assertions.

I. Je dis que les parents qui violentent la vocation de leurs enfants sont coupables envers eux, parce qu'ils leur ravissent presque toutes chances de salut, de bonheur et de succès. Toute notre prédestination roule presque sur le choix de l'état que nous embrasserons ; de là dépend presque uniquement l'affaire de notre salut et de notre éternité. Et voici la raison qu'en donne la théologie : c'est que la prédestination n'est rien autre chose, de la part de Dieu, qu'un certain enchaînement de grâces qui nous sont préparées ; or, comme la plupart de ces grâces sont des grâces déterminées à notre état, quand une fois on a déconcerté l'ordre de la Providence, on entre comme dans une impossibilité morale de se sauver, car Dieu ne change point l'immuable décret de ses conseils. Ce n'est plus alors cette providence attentive, intéressée en quelque sorte à nous

soutenir dans une carrière où elle nous a engagés elle-même, ce n'est plus cette volonté bonne et qui trouve son plaisir à nous tendre la main, *voluntas Dei bona et bene placens* ; ce n'est plus qu'une certaine providence générale, ce ne sont plus que certaines grâces communes, capables, il est vrai, de nous sauver, mais avec lesquelles on se sauve rarement. Ce n'est plus la grâce qui s'accommode à l'homme, qui le suit pas à pas, qui le mène, qui le dirige ; c'est l'homme qui doit s'accommoder à la grâce, elle ne lui est que présentée, il faut qu'il se l'applique, et rarement la faiblesse de l'homme se sauve de la sorte.

Voulez-vous savoir, M. T. C. F., le mot d'une énigme que vous avez cherché quelquefois à expliquer ? Comment se fait-il que certaines personnes d'un âge et d'un sexe fragile conservent toute leur innocence et toute leur piété parmi des éléments impies et corrupteurs, tandis que d'autres parmi un concours de circonstances plus heureuses perdent la foi et les mœurs ? Ah ! c'est que les premières sont dans la condition où Dieu les veut, et Dieu fait des miracles pour les sauver ; les autres sont dans une voie qu'elles se sont tracée elles-mêmes, et malgré tous les avantages apparents de leur position, elles ne savent pas en profiter. Il est donc vrai, ô mon Dieu, ce que disait déjà Tertullien, que toute la raison de la damnation se trouve souvent dans l'infidélité à la vocation. Cet homme qui a épouvanté la terre par ses crimes, peut-être, s'il avait écouté la voix de Dieu, serait-il un saint, et celui qui semble un démon eût été un ange. Il y a, M. F., des êtres bons, profondément vertueux, et qui néanmoins tombent souvent dans des fautes grossières ; leur vie est une suite de chutes et de rechutes ; il semble qu'un démon ait juré leur perte. Tertullien répondra toujours : *Tota ratio damnationis, perversa administratio conditionis.*

Donc, parents qui avez imposé une vocation à votre enfant, vous l'avez perdu pour l'éternité, et vous saurez un jour

que votre crime est toute la raison de sa damnation : *Tota ratio damnationis*. Ou plutôt, je l'espère, Dieu, qui a, dans sa miséricorde, des grâces de ressource, comme parle la théologie, même pour ceux qui ont volontairement et spontanément quitté leur vocation, sera plus miséricordieux encore envers ces malheureuses victimes dont la faiblesse et la condescendance sont en quelque sorte excusables, puisqu'en obéissant à leurs parents elles ont cédé, de bonne foi peut-être, à l'instrument naturel de la volonté divine. Mais toujours est-il que vous aurez gravement compromis leur salut, et que Dieu vous en demandera compte.

Hors de la vocation, il n'y a point de succès, ni de bonheur. Point de succès : Dieu n'a donné à personne un génie universel ; nous avons reçu chacun notre don conforme à l'état auquel nous sommes destinés. La Providence, qui est conséquente dans toutes ses dispositions, a mis nos facultés naturelles en harmonie avec notre fin. Tel homme, inhabile à tout le reste, réussit merveilleusement dans sa partie. On dit de lui qu'il a le génie de son état ; que personne ne l'égale dans sa spécialité. J'en conclus que c'est un homme qui est dans sa vocation.

Mais ce jeune homme qui avait annoncé dans son enfance de grandes dispositions, ce jeune homme dont les premiers succès avaient fait l'admiration de tous ses maîtres, il n'y avait point de science où il ne réussît. Chaque année, dans une circonstance solennelle, au milieu des applaudissements publics, les palmes s'abaissaient en ses mains, et les couronnes pleuvaient sur sa tête. C'était un concert de louanges, les mères portaient envie à sa mère ; chacun voulait tirer son horoscope, et tous auguraient pour lui un brillant avenir. Cependant, on ne sait pourquoi ni comment, cette étoile, si belle à son matin, a subitement pâli ; on ne parle plus de lui aujourd'hui, et il est rentré dans cette classe, assez insignifiante, d'êtres qui sont sans

couleur et sans talent. Comment a-t-il démenti à ce point toutes les espérances ? Comment est-il devenu si différent de lui-même ? Voulez-vous le savoir ? Il est sorti de sa vocation. Les parents, guidés par des vues d'intérêt, lui ont fait embrasser une carrière à laquelle il n'était pas appelé. C'est pour tout le reste de sa vie un homme manqué, son talent est enfoui. Fleur bénie de la rosée d'en haut, elle était brillante de grâce et de fraîcheur ; mais du jour où elle a été transplantée hors du sol providentiel, elle s'est fermée.

En dehors de la vocation divine, il n'y a point de perfection d'aucun genre, parce que l'homme ne peut rien de grand, rien de noble, rien d'élevé sans une inspiration céleste ; il faut que l'essor lui soit donné d'en haut, il faut que son action soit soutenue par l'action divine, et Dieu n'accorde point ces secours à ceux qui appliquent leur talent et leurs facultés à autre chose qu'à ce à quoi il les destinait. Donc, parents qui avez imposé la vocation à votre enfant, vous avez tué en lui le germe de tout haut talent, de toute vertu éminente, vous lui avez ravi toutes chances de succès. Désormais il se traînera terre à terre, et il est incapable d'exceller en rien, sinon dans le mal, ce qui n'arrive que trop souvent ; car le démon est aux aguets pour saisir ces êtres qui ont dévié de la volonté divine ; ce sont là les instruments qu'il choisit d'ordinaire, et quand, au lieu de l'inspiration céleste, c'est l'inspiration infernale qui les fait agir, ils vont loin dans le mal.

En dehors de la vocation, il n'y a point de bonheur. Cet illustre sénateur romain qui a tant souffert pour la justice et la foi, Boèce, dans cet immortel traité qu'il écrivit du fond de sa prison sur les consolations de la philosophie, a fait cette grande remarque : c'est, dit-il, un ordre général qui lie et embrasse toutes choses, que quiconque se sépare de l'ordre primitif retombe aussitôt dans un autre ordre, afin que la témérité ne puisse rien dans le règne de la

Providence : *Ne quid in regno providentiæ liceat temeritati.* Vous êtes sorti de l'ordre de la volonté miséricordieuse de Dieu ; vous n'échapperez point à l'ordre, et vous allez retomber dans celui de sa justice vindicative. N'espérez point que les décrets éternels se plient à votre caprice, et que Dieu, par des faveurs et des succès, autorise votre témérité. Non, cette volonté divine que vous avez offensée ne vous laissera point de relâche.

Point de paix, M. T. C. F., pour celui qui a résisté à Dieu : *Quis restitit Deo, et pacem habuit ?* Vous l'avez ordonné, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin, et il en est ainsi, que tout esprit dérégulé, qui sort de l'ordre de votre providence, devienne son propre supplice. Dieu a tracé à l'homme, comme à tous les agents physiques, la sphère dans laquelle il doit agir et se mouvoir ; la vocation de l'homme est comme sa sphère d'activité, *centrum omnis motus vocatio*, dit saint Augustin. Et comme l'aiguille aimantée s'agite jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son pôle, et comme le mobile oscille jusqu'à ce qu'il soit rendu à sa position centrique ; ainsi l'homme sorti de sa vocation est comme dans une sorte d'excentricité, où il ne saurait trouver de repos. On s'étonne de voir certaines personnes indécises toute leur vie ; passant d'un état à l'autre, elles sondent toutes les professions et ne s'attachent à aucune ; elles traînent leur chagrin dans toutes les conditions de la vie ; elles s'en vont mendiant partout un repos qu'elles ne peuvent trouver. La raison de cette perpétuelle indécision, c'est une vocation manquée et autour de laquelle elles tournoient sans pouvoir y entrer. Certains êtres une fois déplacés ne sont plus aptes à rien. Il n'y avait dans l'ordre de la Providence qu'une place qui pût leur convenir ; ils en sont sortis, ils ne se fixeront jamais plus ailleurs, et ils seront malheureux toute leur vie.

Oui, M. T. C. F., le malheur s'attache à ceux qui ont manqué leur vocation. Une vocation manquée, voilà la raison de

Les épouvantables catastrophes qui tombent quelquefois si rapidement, et avec une affectation évidente de la Providence, sur certaines familles. On est surpris tous les jours de voir des hommes éclairés, habiles dans le manie- ment des affaires, pleins de bonnes qualités, non seule- ment ne point avancer leur fortune, mais rouler d'abîmes en abîmes, de malheurs en malheurs. Si quelquefois la Providence, comme par distraction, leur laisse quelque petit succès, il est aussitôt payé par d'affreux revers. On cherche la cause de tant d'infortune ; on ne la devine pas ; on se contente de plaindre ces familles malheureuses.

Ecoutez, M. T. C. F., un trait de l'Écriture par lequel saint Augustin va vous expliquer ce mystère. Un jour, la parole du Seigneur s'adressa à Jonas et lui dit : Va dans la grande ville de Ninive, et annonce la destruction de cette cité coupable. Jonas fut triste ; la mission lui parut dangereuse, il ne se sentit pas le courage de répondre à la vocation de Dieu. La mer était calme, le ciel pur, la navigation favorable. Au lieu de s'embarquer pour Ninive, il s'embarque pour Tarse, s'imaginant échapper à la main de Dieu. Mais tout à coup une horrible tempête a mis le navire en danger. Le pilote inspiré juge que la cause d'un si soudain changement ne peut être naturelle, et que son vaisseau porte quelque secret ennemi du ciel. Pour en être éclairci, on jette le sort et il tombe sur Jonas. On l'interroge et on apprend de lui la faute qu'il a commise. Prenez-moi, dit-il, et jetez-moi dans la mer, car cette grande tempête n'est venue sur vous qu'à cause de moi, et n'espérez pas que la tourmente cesse tant que je serai dans le vaisseau. *Tollite me, et mittite in mare ; scio enim quoniam propter me tempestas hæc grandis venit super vos.*

M. F., voilà le secret de tant de souffrances et d'amertumes dont certaines familles sont abreuvées. Cette alliance avait été applaudie de tout le monde ; de part et

d'autre, il y avait fortune, talents, vertus, intelligence des affaires ; c'était l'union la plus heureuse ; chacun tressait en fils d'or la trame de leur destinée. Le ciel devait toujours être pur, cette barque devait glisser sur les ondes comme l'oiseau traverse les espaces. Quand tout à coup l'horizon s'est rembruni ; une tempête s'est élevée ; le malheur semble avoir pris possession dans cette famille ; la douleur y ronge ceux que le tombeau n'a pas engloutis. Entendez le mot : il y a un membre de la famille qui a désobéi à la voix de Dieu. Le Seigneur le voulait sur le chemin de Ninive et il s'est embarqué pour Tarse. C'est à cause de lui que la tempête s'est élevée ; n'espérez point que la tourmente cesse tant qu'il sera dans le vaisseau. *Tollite me, et mittite in mare ; scio enim quoniam propter me tempestas hæc grandis venit super vos.*

Donc, parents qui avez imposé une vocation à vos enfants, à vous la faute si le malheur a pris possession dans votre famille. Vous faites les vocations, mais vous les payez cher. Pour vous excuser, vous me direz que la vie est semée de peines pour tous ; et moi je veux bien vous accorder que quand votre enfant aurait suivi sa vocation, il aurait eu encore bien des revers ; mais au moins il aurait la consolation de savoir que ces revers lui venaient de la main de Dieu ; il aurait eu grâce pour souffrir, il aurait pu baiser cette main qui se plaît quelquefois à choisir des victimes parmi les justes ; tandis qu'il ne peut que maudire la main de ceux qui l'ont arraché au sentier de sa vocation.

II. Les parents qui disposent despotiquement de la vocation de leurs enfants sont coupables envers la société. Voulez-vous savoir, M. F., pourquoi le malaise social, pourquoi les émeutes et les révolutions si fréquentes ? Je vais vous en donner la raison avec un grand homme et un grand

politique, saint Augustin. On ne saurait douter que la Providence ne s'occupe très spécialement de la prospérité des empires et des monarchies, et qu'elle n'ait fixé à chacun le rang qu'il doit tenir dans la société, avec la grâce de sa position. Dieu a réparti ainsi, dans la société, des grâces toutes différentes : grâce de majesté, grâce de sacerdoce, grâce de magistrature, grâce d'homme public, grâce de personne privée, grâce de retraite, grâce de père de famille, grâce de mariage, grâce de célibat, grâce de veuvage. Le bien-être et l'heureuse administration de la société consistent à ce que chacun occupe le poste pour lequel il a reçu grâce et vocation d'en haut.

Mes Frères, écrivait saint Paul aux Romains, nous faisons tous un corps en Jésus-Christ; or, comme dans un corps tous les membres sont destinés à leur usage particulier, ainsi dans l'Eglise de Jésus-Christ tous les fidèles ont leur rang et leur emploi. Mais si chacun quitte la place que Dieu lui a marquée pour s'ingérer dans un autre ministère, que deviendra la chose publique ? Que fera le magistrat avec des grâces de sacerdoce, le prêtre avec des grâces de magistrature, l'homme public avec des grâces de retraite, le politique avec des grâces de littérateur ou d'écrivain, l'artiste avec des grâces d'artisan, l'époux avec des grâces de célibat ? Et la société ne ressemblera-t-elle pas à un corps monstrueux dans lequel l'oreille aurait pris la place de l'œil, et les pieds, la place de la tête ?

Ah ! M. F., voilà le mal de notre siècle. C'est parce que l'étude de la vocation n'est plus connue aujourd'hui, que le monde est victime de tant de bouleversements et que les générations turbulentes nous amènent désordre sur désordre. Quand personne n'est à sa place, comment la paix et l'harmonie régneraient-elles dans la société ? La vocation ne dépens plus que des caprices de chacun ; on a choisi une position toute de fantaisie ; on est hors de sa sphère, on

ne réussit en rien. Les jeunes gens s'avancent pêle-mêle vers un avenir inconnu, avec une pensée vague, des goûts indécis, des talents douteux. On ambitionne des postes que l'on est incapable de remplir ; on espère gagner dans le désordre. De là cette opposition à tous les pouvoirs. O hommes qui vous occupez de ce qu'on appelle la haute politique, écoutez saint Augustin : ses aperçus valent bien ceux d'un autre. Donnez-moi, dit-il, un parfait chrétien, qui se range de lui-même dans l'état que la Providence lui a marqué : quelle admirable administration de son emploi et de sa famille ! quelle égalité et quelle douceur dans sa vie ! Or un homme, dit le grand évêque, un homme, c'est le commencement d'un État. Si donc vous me donnez un composé d'hommes semblables à celui-là, y aura-t-il rien de mieux ordonné que l'État ? Les lois y fleuriront, l'ambition et le trouble en seront bannis.

M. T. C. F., que dans toute la France les parents redevennent chrétiens, qu'ils consultent Dieu sur l'avenir de leurs enfants, qu'ils favorisent leur vocation, et tout rentrera dans l'ordre, et il régnera une harmonie admirable dans la société. J'ai assez établi l'importance d'étudier la vocation des enfants. Parlons des moyens de le faire.

La vocation dépendant de la libre volonté de Dieu, le premier devoir des parents est de le consulter et de dire avec le saint roi Josias : *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui ut oculos nostros ad te dirigamus*. Mais, dit saint Augustin, il ne faut point marcher devant Dieu, il faut le suivre ; il ne faut point lui donner conseil, mais le recevoir de lui. Que de parents prennent leurs propres idées pour des inspirations d'en haut, et leur imagination pour la volonté de Dieu ! Ils consultent Dieu en lui faisant d'abord sa réponse ; ils ne reçoivent pas conseil de Dieu, ce sont eux qui le conseillent.

Le deuxième devoir des parents, c'est d'étudier les inclinations et les goûts de leurs enfants, Dieu déclarant presque toujours sa volonté par l'attrait qui incline le cœur vers tel ou tel état. Le sage recommande de ne pas mépriser les premières fantaisies de l'enfance : *Et primos cogitatus illius ne contempnas*. Turenne livrait des batailles à dix ans, Raphaël essayait des tableaux, saint Charles célébrait dans un petit oratoire ; il y a mille exemples semblables. C'est aux parents à recueillir précieusement ces premiers indices, à en suivre et à en favoriser le développement, à ne point opposer à ces vocations naissantes de trop grands obstacles, sous le prétexte de les éprouver ; souvent l'épreuve tue une vocation très réelle.

Enfin les parents doivent veiller à ne point se laisser entraîner, ni eux ni leurs enfants, au courant de l'habitude et du caprice du siècle. Il y a, dans chaque siècle, certains préjugés, certains engouements, certaines antipathies qui décident de tous les choix d'un état de vie. Pendant longtemps, dans beaucoup de familles, c'était un principe reçu que l'aîné était pour le monde et pour les affaires, le second pour l'Eglise, le troisième pour les armes ; celle qui était disgraciée pour le cloître, l'autre pour le mariage. Il fallait que la Providence s'arrangeât de ces principes, et peut-être s'en arrangeait-elle quelquefois ; mais il y avait aussi bien des mécomptes.

Autres temps, autres mœurs. Les écueils à signaler aujourd'hui seraient d'abord la fureur qu'ont les parents de faire sortir les enfants de leur condition. Le père serait honteux pour son fils de le voir marcher dans le même sentier que ses aïeux ; souvent les parents se hâtent de faire, aux dépens de la probité dans leur commerce, une fortune assez considérable pour pouvoir élever leurs enfants plus haut. Et que d'inconvénients ! Combien plus heureux ces temps où la vertu, la probité et la confiance publique étaient

héréditaires dans les familles, comme la profession et le commerce des parents !

Le deuxième écueil à signaler, c'est la concentration de tous les choix vers deux ou trois professions. C'est une remarque que l'on a faite : pour une nombreuse classe de la société, la préférence semble s'attacher presque exclusivement à deux états, la médecine et le barreau. Joignez à cela l'engouement pour les arts, et vous aurez plus d'une moitié de la jeunesse. La vocation n'est pour rien, le goût pas pour grand'chose dans cette concentration de choix ; c'est une manie, un entraînement irréfléchi. Sans doute ces vocations sont honorables, mais il n'est pas possible que la Providence les ait multipliées à ce point.

Enfin un dernier écueil à signaler aux parents, et je finis par là, c'est l'exclusion injuste de la profession ecclésiastique et religieuse. Le plus grand nombre des parents ont renoncé à consacrer aucun de leurs enfants à Dieu. Les grands et les riches du monde surtout, qui ont envahi l'Église tant qu'elle était opulente, l'ont abandonnée depuis qu'elle est pauvre, bien résolus à y rentrer le jour où le sanctuaire enchérirait sur le siècle. M. F., quelle injure c'est faire à Dieu et à l'Église ! Non pas que l'Église ait besoin des grands et des puissants : elle s'est établie sans eux, et dans tous les temps ils lui ont fait payer bien cher la considération qu'ils croyaient lui prêter aux yeux des hommes. Ce n'est donc pas tant le tort fait à l'Église que je déplore, que celui qui est fait à ces enfants. Ici je laisse parler saint Jean Chrysostôme :

« Ce jeune homme avait été, dans son enfance, plein de piété et de modestie ; il semblait religieux par caractère ; sa première jeunesse avait été exempte de passions, et toute la ville admirait sa vertu. Aujourd'hui il n'est plus du tout le même ; des rumeurs scandaleuses courent depuis quel-

que temps sur son compte ; on l'a vu sur les places publiques dans des compagnies suspectes ; que dis-je ? il a levé le masque, il est impie et corrompu. Infortunés parents, vous déplorez sa perte ; mais dites-moi, consultez vos souvenirs. N'est-il pas vrai que, dans les premières années de cet enfant, sa piété vous effrayait parce que vous redoutiez qu'elle ne le portât vers l'état ecclésiastique ? N'est-il pas vrai que vous jetiez çà et là quelques mots pour lui faire pressentir tous les obstacles qu'il trouverait à sa vocation ? N'est-il pas vrai qu'après qu'il vous eut manifesté un penchant prononcé pour le sacerdoce, vous avez affecté de le conduire plus souvent dans le monde, et de lui donner plus de liberté, sous prétexte d'éprouver sa vocation ? Ah ! votre tactique a parfaitement réussi ; elle a plus réussi que vous n'eussiez voulu. Le jeune homme a pris goût au monde, il y a oublié sa vocation ; vous pensiez qu'en renonçant à être prêtre il resterait au moins chrétien, vous vous êtes trompés. Voyez quel il est aujourd'hui. Malheureux parents, qu'avez-vous fait ? Il aurait honoré le sanctuaire, et il fait rougir le monde même ; il aurait sauvé ses frères, et il ne se sauvera pas lui-même ; ce serait lui peut-être aujourd'hui qui parlerait du haut de cette chaire, et, retenu par ses passions et par le respect humain loin de nos temples, ma faible voix n'arrivera pas jusqu'à lui pour lui faire ouvrir les yeux sur son état. J'en pourrais dire autant de cette infortunée qui gémit dans les liens d'un mariage qui lui a été imposé. Parents cruels, c'est votre œuvre : elle eût édifié le cloître, elle souillera peut-être le lit nuptial ; elle eût vécu heureuse dans la retraite, elle mourra de douleur dans le monde. »

Ah ! M. T. C. F., que ne puis-je suivre encore ici pas saint Jean Chrysostôme, réfutant l'un après l'autre tous les préjugés d'un père infidèle qui ne veut pas laisser son fils ou sa fille embrasser une vocation sainte ? Vous seriez

encore étonnés, M. F., de l'à-propos de ses discours. Il semble qu'il parle pour notre siècle. « Vous ne voulez pas, dites-vous, que votre fils embrasse le sacerdoce, parce que c'est un état vil et méprisé ? Et moi je vous dis : si votre fils reste dans le monde, il y trouvera quelques adulateurs, sans doute ; mais combien qui maudiront son luxe et sa richesse, combien qui porteront envie à sa fortune ! Qu'il soit prêtre, au contraire, tous l'admireront : comme il eût pu être riche dans le siècle, on ne dira pas de lui ce que le monde, injuste sans doute et menteur, dit des autres, *iniqua sane et mendacia verba*, qu'il a pris ce parti d'humilité apparente par vanité et par ambition. Et quand il traversera la ville, répandant parmi les pauvres sa riche fortune, tous l'admireront, et se le montreront l'un à l'autre comme un ange descendu des cieux.

« Vous ne voulez pas que votre fils embrasse le sacerdoce, parce qu'il est de haute extraction ; et moi je vous dis : mais si le sacerdoce a conféré à des plébéiens une sorte de noblesse aux yeux même du monde, si les fils des ouvriers et des villageois ont été rendus par leur caractère assez respectables pour que ceux qui sont dans les plus hautes dignités ne dédaignent point d'aller dans leur humble demeure chercher des conseils et des entretiens utiles, combien plus votre fils riche, noble et puissant dans le monde, sera-t-il ennobli encore par son état saint ? Car faut-il croire que le sacerdoce, qui ennoblit ce qui est vulgaire, déshonorera ce qui est déjà illustre ? »

Et saint Jean Chrysostôme continue : « Si vous étiez chrétiens, j'ajouterais encore qu'il n'y a de noblesse et de gloire qu'à servir l'Eglise ; et je vous demanderais depuis quand le Fils de Dieu n'est plus d'assez bonne famille pour être l'Époux de votre fille qui vous demande à entrer dans la retraite. Si vous étiez chrétiens, je vous parlerais encore du suffrage des prières et des sacrifices que votre fils

offrirait pour vous. Mais je vous vois dans les larmes ; soyez tranquilles, elles se changeront bientôt en des larmes de joie. Ecoutez ce que j'ai vu.

« J'ai eu autrefois, pendant mes études religieuses, un ami qui avait un père infidèle, homme riche et illustre dans le siècle. A la première ouverture que son fils lui fit du désir qu'il avait de quitter le monde, le père jeta les hauts cris, recourut aux tribunaux, refusa à son fils les vêtements et les aliments les plus nécessaires ; il essaya de tout, pensant le faire revenir au monde. Mais ensuite, voyant qu'il était inébranlable et admirant son angélique vertu, tout à coup il s'opéra une révolution dans le cœur de ce père, il se rendit, et il donna la main à tout : *Victus tandem manus dedit, et palinodiam cecinit*. Aujourd'hui il honore son fils, il le chérit, il le révère plus que s'il était son père : *Illumque amplius ac si pater esset colit et reveretur*. Et quoiqu'il ait d'autres fils en haute position dans le monde, il les juge à peine dignes d'être les serviteurs de celui-là ; et c'est en lui qu'il met toute sa fierté et toute sa gloire : *Atque ex eo ipso filio longe clarissimus est*. »

Cette histoire racontée par saint Jean Chrysostôme fut, depuis, celle du père de saint François de Sales. Longtemps il avait mis obstacle à la vocation de son fils ; mais plus tard avec quelle consolation il venait, comme autrefois le patriarche Jacob, baiser le sceptre pastoral de son fils ! Et l'évêque de Genève n'a-t-il pas plus illustré le nom de son père à lui tout seul que tous les autres membres de sa famille qui ont eu de grands emplois dans le monde ? Et la mère de ce grand saint, confessée et communie par son fils, voulait qu'il fût sans cesse auprès de son lit de mort ; et comme elle craignait quelquefois que ses autres enfants ne fussent jaloux : « Celui-là, disait-elle en le baisant avec tendresse, il est à la fois et mon fils et mon père. »

Oh ! oui, M. T. C. F., heureux les parents qui ont consacré un de leurs fils à Dieu ! Dieu ne demande jamais que pour donner ; ils recevront en retour mille et mille bénédictions (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 8, 76.

VII

QUATRIÈME PRÔNE

SUR L'ÉDUCATION, PRÊCHÉ POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE ET DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR : COMPLÈMENT DES TROIS INSTRUCTIONS SUR LES DEVOIRS DES PARENTS CONCERNANT L'ÉDUCATION DE LEURS ENFANTS (1).

(1840)

Tulerunt puerum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le consacrer au Seigneur.

(Luc, ch. II, v. 22.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Quel gracieux tableau la fête de ce jour ne présente-t-elle pas à nos yeux ? Joseph, chaste époux de la divine Vierge, et Marie Mère immaculée de Jésus, portant à Jérusalem leur enfant nouveau-né pour le consacrer au Seigneur ; ce fardeau précieux passant alternativement des mains virginales de la mère entre les bras de son

(1) Ce prône fut prêché comme homélie à Saint-Porchaire de Poitiers, le 2 février 1859.

chaste nourricier ; je ne sais quel rayon, échappé du front enfantin, qui se reflète gracieusement sur ses doux parents, comme la rose embellit le rosier ; l'enfant lui-même empruntant une grâce nouvelle aux charmes de ce qui l'entoure, comme le fruit qui pend à son arbre est plus frais et plus beau ; ce précoce Dominateur entrant dans son temple dont toutes les pierres ont tressailli à son approche ; puis, pour compléter le tableau, Marie, cette chaste et unique colombe, offrant à l'autel une tourterelle et son tourtereau, c'est-à-dire le rédempteur et la rédemptrice présentant les symboles de la rédemption. Et puis encore ce vieillard et cette veuve, représentants de la loi ancienne, à qui il est donné de contempler les doux objets de la consolation d'Israël : Siméon, touchante personnification de l'attente du Sauveur, vieillard attendri serrant dans ses bras et couvrant de baisers l'enfant divin et, après l'avoir béni, mourant en paix, heureux d'avoir vu le salut d'Israël ; Anne, pieuse veuve et sainte prophétesse, personnification de l'attente de cette Vierge qui devait enfanter le Sauveur, Anne félicitant la jeune mère et proclamant, sans doute la première, le bonheur de ces entrailles qui avaient porté Jésus et de ces mamelles qui l'allaitaient.

N'est-ce pas là, encore une fois, M. T. C. F., le plus touchant et en même temps le plus vaste tableau où les contrastes, les rapprochements se multiplient ; où les figures viennent se placer à côté des réalités pour se fondre avec elles après les avoir embellies et s'être embellies elles-mêmes ; où l'attente et la prophétie, se rencontrant avec leur objet, s'embrassent dans un baiser d'amour ? Au milieu de tout cela, ô mon bien-aimé, que vous êtes beau ! Oui, que tout cela fait ressortir vos grâces et celles de votre mère !
Ecce tu pulcher, dilecte mi ! Ecce quam pulchra es, amica mea, columba mea !

Mais ce n'est point assez, M. T. C. F., d'admirer le touchant objet de cette fête. Le double mystère que l'Eglise célèbre en ce jour est tout plein d'enseignements. Et c'est en cela que la religion est admirable, c'est que tous ses mystères ont une grâce propre et comme sacramentelle pour quelque âge ou quelque position de la vie. Jésus-Christ, Dieu de Dieu, Jésus-Christ en qui l'humanité, unie hypostatiquement à la divinité, était si admirablement consacrée par cette union, Jésus-Christ néanmoins porté au temple et consacré à Dieu par ses parents, n'est-ce pas là, M. T. C. F., n'est-ce pas évidemment une leçon, un enseignement donné à tous les parents ? Est-ce pour lui que l'Enfant-Dieu a pu être consacré à Dieu ? Non évidemment ; mais c'est pour enseigner aux parents ce qu'ils ont à faire. Et aussi la très sainte Vierge, immaculée dans sa Conception et dans toute sa vie, vierge avant son enfantement et dans son enfantement, se soumettant néanmoins à la cérémonie de la purification, n'est-ce pas là encore, n'est-ce pas évidemment un enseignement ? Car celle qui était pure n'avait pas besoin de purification ; mais elle voulait apprendre à toutes les mères à se purifier pour accomplir saintement les devoirs de la maternité. Voilà donc le double enseignement de la Présentation de Notre-Seigneur et de la Purification de Marie.

I. *Tulerunt puerum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.*
Ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le consacrer au Seigneur. Saint Jean Chrysostôme, dans un admirable sermon sur Anne et sur l'éducation de Samuel son fils : *De Anna et educatione Samuelis* : (J'aimerais à suivre ce grand homme proposant cet exemple à l'imitation non seulement des mères, mais aussi des pères.) « Qui de vous, dit ce grand évêque, qui de vous n'aimerait avoir eu Samuel pour son fils ? Voulez-vous avoir ce bonheur ? Il

ne tient qu'à vous, pères et mères. Longtemps d'avance offrez au Seigneur le fils que vous lui demandez, et je vous promets, de sa part, que ce fils sera un autre Samuel, aimable à Dieu et aux hommes. »

En effet, M. F., ouvrez la Vie des Saints, et vous verrez que presque tous avaient été consacrés à Dieu par leurs parents. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, ces deux jeunes fleurs qui conservèrent toute leur pureté au milieu des éléments les plus impurs ; ces deux Saints qui, étant jeunes écoliers au milieu de cette Grèce aussi corrompue que savante et dans cette vieille académie qui s'en allait en putréfaction, ne connaissaient dans la ville que deux rues, celle de l'école et celle du temple, et ressemblaient, dit leur historien, à ces fleuves heureux qui conservent leur douceur parmi l'amertume de la mer ; ces deux grands évêques qui furent le charme de leur siècle et la gloire de l'Eglise, m'apprennent eux-mêmes que dès le sein de leurs mères ils avaient été voués à Dieu, comme d'autres Samuels, et que souvent, dans leur première enfance, on les avait conduits au pied des autels... Saint Bernard m'apprend aussi qu'il avait été le fruit des longues prières de sa mère, *longarum fructus orationum*, et je vous ai déjà dit, M. T. C. F., que ce jeune comte d'Aquin, qui fut depuis le grand saint Thomas, et qui, à l'âge de seize ans, chassa, un tison à la main, le crime qui venait le solliciter, avait été, dès avant sa naissance, voué à Marie par sa mère.

Et saint Jean Chrysostôme pose en principe que la vertu des enfants est entre les mains de leur père et de leur mère, parce que Dieu ne sait point donner de démenti à la paternité, parce que Dieu est un débiteur qu'il fait bon d'engager envers nous : il rend au centuple. Aussi, M. T. C. F., combien j'aime ce père chrétien (que je pourrais nommer) qui a d'avance inscrit l'enfant qui doit lui naître sur le registre

des serviteurs du Cœur de Jésus et de sa Mère, et qui lui fait déjà payer tribut pour la propagation de la foi dans les pays infidèles ! En sorte que cet enfant est, pour ainsi dire, pieux avant de naître, comme les saints Pères ont dit de Samuel qu'il était Lévite et Nazaréen avant d'être homme, et qu'Anne l'avait enfanté pour le tabernacle et non pour elle-même ! Que j'aime cette mère pieuse (et je pourrais la nommer aussi) qui a d'avance suspendu le cœur de son fils sur la poitrine de Marie, et déposé son nom dans un de ces ornements sacrés qui touchent de si près à ce même Jésus qui caressait et bénissait les petits enfants ! Que j'aime encore cette mère qui conduit son enfant aux pieds de Marie, qui le revêt de ses blanches livrées; cette mère qui, portant son enfant dans ses bras ou peut-être encore dans son sein, va s'incliner devant le prêtre pour qu'il récite une prière sur sa tête !

Que certains chrétiens froids et systématiques, plus ou moins entichés d'incrédulité, s'amuse de ces pratiques populaires comme ils les appellent : leur rire et leur ironie ne sauraient démentir des faits et des résultats certains. Qu'ils lisent l'histoire des Saints. Eh ! dit le grand Bossuet, des branlements de tête ne sont pas des raisons. Par exemple, M. F., cette dernière pratique dont je viens de parler et qui, grâce à Dieu, se conserve toujours dans notre église, la pratique de faire réciter un évangile sur la tête des enfants ; savez-vous par qui je la trouve recommandée et depuis quand elle existe, cette pratique qu'une ignorance suffisante appelle nouvelle et populaire ? Saint Jean Chrysostôme, énumérant les devoirs des mères, dit qu'elles doivent souvent conduire leurs enfants devant le prêtre afin qu'il étende sur eux l'étole de la paix et qu'il récite une oraison sur leur tête.

Imitez donc, ô parents chrétiens, imitez la mère de Samuel, imitez les anciennes familles saintes, imitez surtout

Joseph et Marie dans le mystère de ce jour. Prenez comme eux votre enfant nouveau-né dans vos bras et venez le consacrer à Dieu et à Marie dans son temple : *Tulerunt puerum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.*

II. Mais pour que la présentation que vous ferez de vos enfants soit parfaitement agréable au Seigneur, imitez aussi le second mystère que nous célébrons en ce jour, je veux dire la Purification de Marie. La Vierge sans tache, la mère immaculée vient se soumettre aux cérémonies de la purification ; entendez cela, mères pécheresses, et n'oubliez plus de venir vous laver dans le bain salutaire de la grâce pour vous préparer à la maternité.

M. T. C. F., quelle négligence dangereuse la plupart des mères n'ont-elles pas à se reprocher à cet égard dans notre siècle ! Vainement des exemples terribles se multiplient : on affronte les périls de la maternité sans avoir songé à se rendre Dieu favorable. Mais si votre propre intérêt ne vous touche pas, soyez du moins sensibles à celui de vos enfants. La première marque de tendresse réelle que vous puissiez leur donner, c'est de vous sanctifier pour eux : *Ego pro eis me sanctifico* ; parce qu'il est écrit que la génération des justes sera bénie : *Generatio rectorum benedicetur*, que le Seigneur est dans la génération des justes : *Dominus in generatione justa est*, que la piété des parents est attribuée au fils.

Saint Jean Chrysostôme dit que c'est une loi générale qui souffre très peu d'exceptions, que les enfants ressemblent à leurs parents ; en sorte qu'un père et une mère selon le cœur de Dieu sont la première et plus signalée faveur qui puisse être accordée aux enfants. Mères chrétiennes, dites-le-nous, n'est-il pas vrai que parmi vos enfants le fils de bénédiction est celui que votre piété a enfanté ? Et vous, mère affligée qui pleurez sur les égarements d'un de vos fils, descendez dans votre conscience, et voyez s'il ne

pourrait pas vous reprocher à vous-même de l'avoir déshérité de la vertu parce que vous avez été négligente à vos devoirs. Oui, c'est la piété des parents qui fait les enfants vertueux et bien nés; c'est la piété des parents qui fait l'heureux succès de l'éducation des enfants.

L'impiété, M. F., ne sied sans doute à personne, mais il n'est point d'être à qui elle convienne moins qu'à une mère. La légèreté même et l'indifférence en matière de religion ont quelque chose de blessant dans une mère. La maternité est essentiellement religieuse, et la famille a perdu tout son charme quand la mère s'est dépouillée de l'ornement de la piété et de la vertu. O mères, écoutez-moi un instant encore.

Votre enfant, rapporté des fonts sacrés, vous a été rendu plein de beauté, de pureté et d'innocence. Les Anges le contemplant avec respect, et ils adorent Dieu qui réside dans son cœur comme dans un tabernacle. Dites-moi, si vous avez la foi à la présence intime de Dieu dans le cœur des justes, votre conscience coupable ne vous dit-elle rien, quand, pressant cet enfant sur votre cœur, vous songez tout à coup à l'immense disproportion qu'il y a entre votre âme et la sienne? Les choses saintes aux saints! et si l'Écriture a dit: « Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur », cet enfant n'est-il pas un vase vivant de l'Esprit-Saint? Et n'entendez-vous pas les Anges qui s'offensent de voir l'innocence entre les mains du péché, le ciel si rapproché de l'enfer? Non, une fleur si fraîche, si belle, si délicate n'est pas faite pour être portée par une tige immonde. Le miel n'est pas à sa place sur les poisons: *Sancta sanctis!* Oui, il faut, comme le chante notre Église de Jésus et de sa mère, que cet ange d'innocence soit porté par des mains innocentes; il faut que ses lèvres pures s'abreuvent d'un lait pur, et que son cœur, où Dieu réside, retrouve encore le ciel quand il se presse sur le sein de sa

mère. M. T. C. F., qu'il y ait plus de religion parmi les parents, et il y aura comme autrefois des milliers d'enfants de bénédiction (1) !

Voilà, M. T. C. F., voilà pour les parents chrétiens les enseignements du mystère de la Présentation de Notre-Seigneur au temple et de la Purification de Marie. O Seigneur Jésus, je vous le demande au nom de tous les parents et de toutes les mères, la grâce du mystère de ce jour fut une grâce toute de surabondance : vous n'en êtes aucun besoin pour vous ; cette grâce est trop précieuse pour être perdue : vous fûtes présenté par des mains si pures ! Oui, que les grâces de votre Présentation retombent sur tous les enfants qui sont dans ce temple ! regardez-les comme présentés et consacrés à vous par Marie. Et vous, ô Vierge sainte, la grâce de votre Purification fut aussi, pour vous, mère immaculée, une grâce toute de surcroît : que cette grâce de votre Purification reflue dans l'âme de toutes les mères qui sont ici ! O Jésus, ô Marie, que le sacrifice qui va être offert en mémoire de ce double mystère soit pour les enfants une grâce de consécration, pour les pères et les mères une grâce de purification (2) !

(1) Cf. pour les développements de cette seconde partie, le deuxième prône sur l'éducation, variante n° 2, p. 46.

(2) Cf. *Appendice I* : A, 9.

VIII.

PREMIER SERMON

SUR L'IMPORTANCE D'ÉTUDIER LA RELIGION CHRÉTIENNE, PRÊCHÉ
A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE 1^{er} DIMANCHE DE CARÊME (1).

(1840)

*Si quis non acquiescit sanis sermonibus
Domini nostri Jesu Christi... superbus
est, nihil sciens, sed languens circa
quæstiones et pugnas verborum.*

Quiconque n'acquiesce pas à la saine doctrine et à la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est un orgueilleux qui ne sait rien, mais qui languit, autour de questions triviales ou misérables.

(1 TIM. VI, 3-5.)

MONSEIGNEUR (2),

L'Évangile m'apprend qu'une seule connaissance est nécessaire et indispensable, c'est la connaissance de Dieu, et de Jésus-Christ son Fils et son envoyé. Toutes les autres sciences sont par elles-mêmes vaines et souvent criminelles ; elles ne deviennent louables et importantes qu'autant qu'elles paient tribut à la religion. Les études sacrées, a dit excellemment saint Thomas, se servent des sciences

(1) Ce sermon fut copié à Saint-Julien de Royaucourt, près Laon au mois de septembre 1841.

(2) Monseigneur Clausel de Montals, évêque de Chartres.

humaines comme de servantes qui sont en sous-ordre, de même que les architectes se font servir par des manœuvres chargés de leur fournir les matériaux : *Utitur eis tanquam inferioribus et ancillis, sicut architectonicæ utuntur ministrantibus.*

Ainsi, mes Frères, il n'y a qu'une seule étude première et essentielle ; les autres, quand elles ne sont pas des acheminements vers celle-ci, deviennent des futilités ou des crimes. Or, par un contre-sens inexplicable, les hommes s'occupent de tout, étudient tout, veulent tout savoir ; ils ne négligent que la religion. C'est la seule étude à laquelle ils se fassent un mérite et une gloire de demeurer étrangers. Orgueil bien déplacé sans doute ; et les savants du siècle trouveraient mon langage bien tranchant, si ma faible voix n'était l'écho d'une autre voix bien plus imposante, celle du grand apôtre, qui leur crie que s'ils excluent de leurs études Jésus-Christ et sa doctrine, ils sont des orgueilleux qui ne savent rien : *Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi, et ei, quæ secundum pietatem est, doctrinæ, superbus est, nihil sciens.* Ils peuvent avoir certaines connaissances de détail ; mais c'est une science bien bornée que celle qui ne sait pas envisager les choses des nobles hauteurs de la religion. Ils languissent, ils se dessèchent autour de vaines questions ; misérable objet d'un éternel conflit d'opinion entre des hommes qui ont l'esprit corrompu, et qui sont tous en dehors de la vérité : *Superbus est, nihil sciens, sed languens circa quæstiones et pugnas verborum..., conflictationes hominum mente corruptorum, et qui veritati privati sunt.*

S'occuper de tout le reste avec une sorte de fureur et dédaigner l'étude de la religion, voilà ce qui distingue notre époque : conduite inconséquente et coupable, dont il m'a semblé utile de vous faire voir tout le désordre, en établissant, dans une suite d'instructions, l'importance et la néces-

sité d'étudier la religion, ainsi que les moyens et la méthode à employer pour la bien connaître. Et pour faire ressortir dans tout son jour combien l'ignorance de la religion chrétienne est inexcusable, j'établis en commençant ces deux propositions :

1° Le christianisme, considéré sous un rapport purement humain, mériterait encore d'être connu et approfondi comme la plus étonnante de toutes les institutions.

2° A plus forte raison faut-il étudier et approfondir le christianisme, si on le considère sous son véritable point de vue, c'est-à-dire, comme une religion révélée de Dieu pour le salut des hommes.

Le développement de ces deux propositions tendra par conséquent à démontrer que ce serait déjà une inconséquence et une partialité injuste d'exclure le christianisme de nos études, si ce n'était de plus un crime contre Dieu et contre nous-mêmes. — Invoquons la lumière de l'Esprit Saint par l'entremise de la très sainte Vierge. *Ave Maria.*

I. Il est une classe nombreuse d'hommes qui prétendent s'être convaincus que le christianisme est une institution purement humaine et naturelle. Où ont-ils puisé cette conviction ? Je n'en sais rien, ils n'en savent rien eux-mêmes ; car, de leur aveu, ils n'ont jamais pris la peine d'étudier cette religion qu'ils condamnent, et il me semble que l'examen aurait dû précéder la condamnation. Quoi qu'il en soit, pour leur faire ouvrir les yeux sur leur inconséquence et leur partialité injuste, je veux bien tomber d'accord un instant avec eux que le christianisme n'est qu'une institution humaine ; mais je dis qu'alors c'est la plus étonnante des institutions, que c'est une institution unique dans l'histoire de l'humanité, institution par conséquent qui doit être étudiée et approfondie de tous ceux qui se flattent d'étudier et d'approfondir quelque chose. Je consens un

instant à ne plus voir dans l'Eglise de Jésus-Christ ces caractères de divinité que dix-huit siècles y avaient reconnus et vénérés ; je veux bien croire que tant de beaux génies se sont trompés, que l'univers a été dix-huit cents ans idolâtre, et que notre philosophie moderne a démasqué ce culte superstitieux et idolâtrique ; encore une fois, j'admets toutes ces faussetés comme autant de principes incontestables. Mais je me retranche à dire aujourd'hui (et cela suffit pour conduire bien loin cette classe d'hommes que j'ai en vue), je me retranche à dire que le christianisme, envisagé historiquement, a joué et joue encore un assez beau rôle dans l'univers pour mériter d'être l'objet de nos études. Et voici comment je raisonne.

Hommes du monde, vous faites profession d'étudier tout. L'histoire, par-dessus toutes choses, est l'objet de vos recherches et de vos méditations ; vous n'en négligez aucun détail, et toute institution a conquis des droits à votre intérêt et à vos études du moment qu'elle a figuré avec quelque éclat dans le monde, soit que des circonstances heureuses en aient favorisé l'établissement et la durée, soit qu'elle ait dans elle-même et dans sa constitution intime les principes de sa gloire et de son succès. Mais si je vous prouve, l'histoire à la main et par l'exposé des faits, que le christianisme est tout ce qui a paru de plus grand et de plus merveilleux au monde, ne serai-je pas en droit de conclure que vous ne pouvez en négliger l'étude sans une contradiction et une partialité déraisonnables ? Or tout cela est facile à établir.

N'est-ce pas un fait qu'une institution, qu'on appelle le christianisme, est aujourd'hui, à notre connaissance, répandue par tout le monde ? N'est-ce pas un fait historique que cette institution dure depuis dix-huit cents ans ? N'est-ce pas un fait historique encore que cette institution merveilleuse existait, pour ainsi dire, avant

de naître, et qu'arrivée à son fondateur, elle se noue à une autre institution qui remonte à l'origine du monde ; en sorte que ce même christianisme que nous voyons aujourd'hui , par un enchaînement visible peut faire dater sa naissance du jour où naquirent les jours ? N'est-ce pas un fait que cette institution a eu dans tous les temps les plus illustres et les plus merveilleuses destinées ? Jetez les yeux sur le magnifique tableau que nous offre l'*Histoire universelle* du grand Bossuet : vous y verrez, pendant quatre mille ans, toutes les nations s'inclinant pour livrer passage au christianisme ; l'univers entier, pendant quarante siècles, vous semblera comme dans les douleurs de l'enfantement. Enfin il paraît. Le fils d'un vil artisan en est le héros, ou, si vous le voulez, l'inventeur ; de pauvres pêcheurs en sont les apôtres ; il s'établit et se propage par trois cents ans de persécution ; l'instrument du supplice de son fondateur renverse les idoles de tout l'univers et prend leur place sur les autels. Bientôt le christianisme triomphe des Césars et va s'asseoir sur leur trône. De là il préside à la formation de tous les royaumes modernes, il se lie à tous les événements, s'identifie avec toutes les institutions.

Dans notre histoire nationale surtout, la remarque en est frappante. Là on voit le christianisme et la royauté présider de concert aux premières institutions françaises ; là le plus glorieux titre des souverains est celui de rois très chrétiens, fils aînés de l'Eglise ; là les lois les plus antiques sont des capitulaires et des canons ; là le premier ordre de l'Etat est le clergé, les premiers pairs sont des évêques, et l'on a dit d'eux qu'ils ont fait la monarchie comme des abeilles font une ruche. Il est impossible de lire une page de l'histoire de France, sans y trouver l'histoire du christianisme. D'affreux bouleversements sont survenus ; ils ont changé bien des choses, sans doute ; mais cette première union du christianisme et des institutions françaises

fut si étroite, cette étreinte fut si forte, que maintenant encore il n'est presque aucun point de la constitution sociale dont l'origine et la cause n'aillent se perdre dans le christianisme. Tant l'institution chrétienne s'est naturalisée sur le sol français; tant elle y a poussé avant ses racines !

Si de l'influence du christianisme sur les grandes institutions, nous passons à celle qu'il a exercée sur les mœurs et sur les habitudes communes, nous verrions que tout, dans notre vie civile, suppose l'action du christianisme. Nos jours de travail et de repos, nos fêtes populaires et nos grandes réunions commerciales, nos réjouissances domestiques, notre calendrier, les noms que nous portons, que sais-je ? tout, presque tout a une cause chrétienne. Le christianisme est comme l'élément dans lequel nous vivons; il s'est mêlé à l'air que nous respirons; rien ne nous est plus familier et plus intime. Le christianisme se retrouve encore dans le langage de ceux qui l'ont chassé de leur cœur; les habitudes sont encore chrétiennes, quand la volonté ne l'est plus. Tant le christianisme est devenu populaire, tant il est entré avant dans nos mœurs, tant il nous presse et nous investit de toutes parts ! L'expérience l'a prouvé depuis dix-huit cents ans : tout ce à quoi le christianisme se mêle devient éternel comme lui ; et tout ce à quoi il demeure étranger ne peut se maintenir. Rien n'est durable que ce que le christianisme a consacré.

II. Sont-ce là, mes Frères, des faits historiques assez remarquables ? Ne pourrais-je pas m'arrêter ici, et ne serais-je pas déjà en droit de conclure mon invincible argument sur l'injustice et la partialité déraisonnable de ceux qui étudient tout le reste, et qui dédaignent le christianisme ? Mais faut-il insister davantage ? Faut-il que le christianisme lui-même descende dans l'arène pour se mesurer

avec ces autres institutions, ces autres sciences qu'on lui préfère si injurieusement ? Faut-il que le géant vienne se mesurer avec le pygmée, le cèdre avec l'hysope ? Eh bien ! si la folie des adversaires du christianisme l'exige, à l'exemple de son grand apôtre Paul, il prendra la parole pour dire : S'il faut se glorifier, je suis en mesure de le faire : *Si gloriari oportet, libenter gloriabor*. Quel genre de célébrité trouvez-vous dans les autres institutions que je n'aie pas, moi aussi ? *In quo quis audet, audeo et ego* ; que je n'aie pas dans un degré plus éminent ? *plus ego*.

Me parlerez-vous de la durée ? Et quelle institution, quelle société viendra ajuster sa courte existence avec mon antiquité ? Rien de ce qui est n'était encore, et j'avais déjà plusieurs siècles de vie. J'ai vu naître, grandir, tomber dix empires sur le même sol. Thèbes, Babylone, Ninive ont entendu la voix de mes prophètes. Paul, mon apôtre, a diserté de moi devant l'Aréopage ; et la magistrature romaine a été ébranlée par sa parole. La grande puissance de Rome avait été préparée pour moi, et après avoir assisté à ses funérailles, j'ai placé mon trône sur son tombeau. Tout ce qui existe aujourd'hui, toutes les sociétés modernes sont mon ouvrage. Il siérait mal à des filles de disputer d'âge avec leur mère. Ne parlez donc pas de durée : j'en ai autant, j'en ai plus que vous toutes. *In quo quis audet, audeo et ego..... plus ego*.

Me parlerez-vous de l'étendue ? La vôtre, c'est celle d'une nation, c'est un coin du globe. La mienne n'a d'autres bornes que celles de la terre. J'habite tous les pays que le soleil éclaire ; et mon premier pontife étend ses bras d'un bout du monde à l'autre, commandant par ses intermédiaires à presque autant de sujets qu'il y a d'hommes, et réalisant par sa puissance cette monarchie universelle que quelques-uns de vos anciens conquérants avaient rêvée. Toutes les législations, toutes les religions ont été faites

pour un peuple particulier. Numa fit des lois et un culte pour Rome; Lycurgue travailla pour Sparte, Solon pour Athènes. Ma législation à moi est faite pour l'univers; mes enseignements, ma morale, mon culte s'allient avec toutes les mœurs, avec toutes les formes de gouvernement. Je parle toutes les langues, et si j'en ai préféré quelques-unes, mon adoption les a propagées et perpétuées sur toute la terre. Ne disputez pas d'étendue avec moi : votre étroite demeure contrasterait défavorablement pour vous à côté de mon immensité et de ma catholicité. *In quo quis audeat, audeo et ego.... plus ego.*

Me parlerez-vous des épreuves et des résistances que vous avez rencontrées, des combats que vous avez soutenus ? Ah ! c'est ici surtout que, montrant mes nobles cicatrices, je puis dire avec mon apôtre : *Plus ego.* C'est ici surtout que j'aurai matière à me glorifier : *Si gloriari oportet, libenter gloriabor in infirmitatibus meis.* Pendant trois siècles, on a épuisé contre moi toutes les formes de la cruauté, toutes les inventions de la rage : des angoisses sans nombre, les prisons, les supplices de tout genre, souvent la mort : *In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter.* Depuis ce temps la lutte a été moins terrible, moins continue peut-être ; cependant elle s'est ranimée souvent, et je n'ai jamais guère respiré sur un point sans être attaqué sur l'autre.

L'histoire des cruautés que j'ai endurées, des périls que j'ai encourus se mêle aux dernières pages de l'histoire humaine : dangers de toutes les sortes, *periculis in mari, periculis fluminum* ; il n'y a pas encore cinquante ans qu'ils étaient rougis de mon sang les fleuves, et vos pères vous ont parlé de ces noyades si tristement célèbres. Encore ne sont-ce pas là les pires de mes épreuves. Quand mes ennemis se sont reposés, hélas ! mes propres enfants se

sont soulevés contre moi : *Periculis ex genere, periculis ex falsis fratribus*. L'hérésie est venue sonder l'une après l'autre toutes les pierres qui composent mon vaste édifice. Puis, honteuse de son impuissance et de ses vains essais, l'erreur a affecté de passer auprès de moi avec une indifférence dédaigneuse. Enfin, pour m'avilir aux yeux des peuples, on a renouvelé contre moi la politique astucieuse de l'apostat Julien. Les services que j'avais rendus à l'humanité m'avaient entouré d'un certain éclat extérieur ; on m'en a dépouillé. Ces privilèges que j'avais si légitimement acquis, on me les a ravis ; et, dans la nation très chrétienne, le code du droit public ne parle plus de moi que pour me ranger dans la classe des enfants et des insensés qu'on tient en tutelle, parce qu'on les regarde comme incapables de se gouverner par eux-mêmes.

Tout a été permis contre moi. Ce qui, dans tout autre cas, s'appellerait injustice criante, devient juste quand ce n'est que moi qui en suis la victime. *Periculis latronum* : j'avais défriché les terres à la sueur de mon front, on m'a déposé. J'avais bâti et doté des asiles pour l'éducation de la jeunesse et le soulagement des douleurs, on m'en a chassé. Mes temples eux-mêmes ne sont plus à moi, dit-on, et je dois me trouver heureux qu'on me laisse l'usage de ceux que l'on n'a pas livrés à la licence et au crime. Moi qui n'aimais qu'à donner et à répandre, je me vois réduit à tendre la main, à mendier pour ma subsistance et pour le soutien des asiles où se préparent mes défenseurs, et où j'ai la douleur de ne pouvoir leur offrir que des privations en échange du sacrifice qu'ils m'offrent de leur vie tout entière ; *in fame et siti* : c'est à la lettre, le pain me manque pour eux et la voix de mes pontifes se fatigue presque en vain à le demander ; *in frigore et nuditate* : et tout en me dépouillant, il se trouve encore des hommes pour parler de mes empiétements, et des multitudes pour y croire. Et quand

une faction ennemie veille toujours, garde toutes les avenues de mon sanctuaire et saisit toutes les occasions de m'asservir, on me reproche encore je ne sais quel parti-prêtre ! Ah ! j'en atteste l'univers, si c'est le propre de la vérité d'être toujours combattue et persécutée sur la terre, je puis me flatter d'avoir la vérité, et de l'avoir moi seul. Car on tolère, on vante, on protège toutes les autres sectes, toutes les autres institutions ; il n'y en a qu'une contre laquelle l'intolérance et l'injustice sont universelles, c'est moi. *In quo quis audet, audeo et ego..... plus ego.*

Me parlerez-vous des sciences ? Et quelle institution oserait encore se comparer à moi sous ce rapport ? Et n'est-ce pas moi qui ai donné asile aux études, et qui ai sauvé du naufrage tous ces riches monuments de la science antique que vous admirez ? Les sciences ! elles sont toutes de mon ressort ; je les ai toutes à mes ordres, et au besoin je les mets toutes à contribution. C'est aux accents mélodieux de la lyre que je m'insinuais dans le cœur du sauvage Indien ; c'est le pinceau, le compas et le télescope à la main que je me faisais ouvrir les portes de l'inabordable empire de la Chine ; c'est par toutes les richesses de la philosophie, de la littérature, de la poésie que je dominais naguère le plus éclairé de tous les siècles.

Les sciences ! elles sont toutes pour moi ; celles même qui ont été entreprises avec un esprit d'hostilité, ont été amenées à me rendre témoignage. La science, par exemple, a creusé la terre pour mettre en défaut quelques détails de mes antiques annales ; mais dans les pages profondes de ce grand livre, elle a été forcée de lire comme une seconde édition de mon récit. Soixante ans d'études et d'observation ont amené la science à découvrir ce qu'apprend de moi, sans peine et sans effort, l'enfant que sa mère endort en lui lisant les deux chapitres de la création et du déluge. La science encore, dans ces derniers temps, a comparé entre elles tou-

tes les langues anciennes et modernes ; et après un demi-siècle de recherches laborieuses, elle vient de reconnaître qu'il a existé une langue unique et primitive dont toutes les autres ont emporté les débris. Sans avoir fait ce pénible travail, je l'enseignais ainsi depuis des siècles : *Terra autem erat labii unius et sermonum eorumdem*. Tout système en opposition avec ma doctrine a toujours fini par être démontré faux ; toute science véritable est en harmonie avec moi.

La science ! Et un de vos philosophes n'a-t-il pas proclamé que je suis le seul aromate qui l'empêche de se corrompre ? Et depuis un siècle qu'elles ne sont plus chrétiennes, les sciences n'ont-elles pas changé leurs lumières bienfaisantes en des torches incendiaires ? Les sciences ! j'en ai créé plusieurs et j'ai perfectionné toutes les autres. Il n'est pas une vérité un peu importante qui n'ait été chrétienne avant d'être philosophique, et il est impossible de m'attaquer un peu sérieusement sans me guerroyer de mes propres dons. Ne parlez donc pas des sciences : j'ai acquis en ce genre autant et plus de célébrité que vous toutes. *In quo quis audet, audeo et ego... plus ego.*

Me parlerez-vous de la civilisation ? Et quel autre plus que moi a contribué à civiliser le monde ? C'est moi qui ai réprimé parmi les nations en guerre cette férocité que le droit des peuples les plus civilisés avait introduite. C'est à moi que sont dues le petit nombre de lois raisonnables qui régissent le monde ; elles étaient dans les canons de mes conciles avant d'être dans vos codes. La civilisation ! Et n'est-ce pas moi qui ai aboli l'esclavage sur la terre ? Et, maintenant encore, si vous voulez affranchir et civiliser un peuple, n'est-ce pas vers moi que vous vous tournez, n'est-ce pas à moi que vous demandez secours ? L'émancipation des esclaves ! Vos politiques commencent à y penser, et ils en sont tout fiers. Moi, je puis vous montrer

un volume entier de pièces émanées de mes pontifes dans tous les temps pour cette œuvre si éminemment chrétienne. La civilisation ! Et n'est-ce pas moi qui ai affranchi la femme de ce despotisme brutal sous lequel elle languit encore partout où ma voix n'est pas entendue ? Et si je n'avais eu une fermeté d'airain, si mes pontifes n'avaient su manier les foudres et en frapper même les souverains, de hideuses passions n'auraient-elles pas mille fois anéanti ce dogme de l'indissolubilité du nœud conjugal, dogme si essentiel à la civilisation, puisqu'en dehors de là la maternité est flétrie, et les générations humaines tombent dans le pêle-mêle des brutes. Ne me vantez donc point votre influence sur la civilisation : j'y ai travaillé à moi seul autant et mille fois plus que vous toutes. *In quo quis audet , audeo et ego... plus ego.*

Me parlerez-vous des vertus ? Les vertus ! Serait-ce sérieusement, et oseriez-vous venir faire contraster votre ignominie à côté de mon front resplendissant d'innocence ? Les vertus ! Je ne dis que ce mot en ma faveur : il ne fallait à l'empire romain, pour l'entretien de son culte, que quelques vestales , et l'univers n'était pas assez grand pour les lui fournir ; des honneurs et des dignités compensaient leur sacrifice , et l'histoire constate qu'en un demi-siècle douze vestales infidèles encoururent le dernier châtement. Moi, j'ai peuplé l'univers de vierges. Mes villes, mes solitudes ont germé les vierges comme un arbre pousse ses fruits : vierges de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les sexes (ce qui était inouï) ; vierges, non pas seulement dans leur corps, mais aussi dans leur cœur, ce que la loi romaine ne demandait pas. Après cela, quelle institution, quelle secte philosophique viendra me parler de vertus ? J'en produis dont vous n'avez pas même l'idée ; et celles que vous pratiquez et qui semblent être devenues des vertus naturelles, c'est encore moi qui les ai apportées

ou entretenues dans le monde ; si elles n'étaient pas dans mon évangile, il y a longtemps qu'elles ne seraient plus dans la morale humaine. *In quo quis audet, audeo et ego... plus ego.*

Mais faut-il citer des noms et personnifier les choses ? Certes, continuera le christianisme, je redoute peu ce nouveau défi. S'agit-il d'abord des philanthropes, des bienfaiteurs de l'humanité ? Contemplez cette longue suite d'hommes que j'ai produits, depuis Jésus, mon fondateur, qui passa en faisant le bien, jusqu'à Vincent de Paul, l'instituteur des Filles de la Charité, ou, si vous voulez, jusqu'à ce grand archevêque de Paris dont toute l'Eglise de France pleure encore la perte, qui força la calomnie à l'admirer et qui ouvrit un asile aux enfants de ses persécuteurs. Les philanthropes ! Et qui donc a donné aux hôpitaux ces anges à forme humaine qui parlent si bien le langage de l'espérance et de la résignation ? Et qui donc a placé au milieu des neiges du Saint-Bernard ces frères hospitaliers ? Et qui donc a envoyé vers les côtes barbares ces Pères de la Rédemption des captifs ? Les Philanthropes ! Ce mot dont vous êtes si fiers, m'appartient ; il est chrétien ; saint Paul l'a dit de mon fondateur : *Apparuit Philanthropia Domini nostri Jesu Christi*. Ne parlez donc pas des bienfaiteurs de l'humanité : les vrais bienfaiteurs de l'humanité ne se trouvent que chez moi. *In quo quis audet, audeo et ego... plus ego.*

S'agit-il des savants, des hommes de génie ? O ciel ! on vante diverses écoles philosophiques parce qu'elles ont produit quelques pages ; et l'on n'étudierait pas ma doctrine, à moi, qui a produit les grands hommes par milliers ! ma doctrine, qui compte dans la chaîne de ses défenseurs les Paul, les Augustin, les Thomas d'Aquin et les Bossuet. Les grands hommes ! Mais les vôtres, si vous en avez eu, ne croyaient pas, la plupart, aux doctrines qu'ils

enseignaient. Socrate et Cicéron se sont amusés des fictions absurdes de la Grèce et de Rome. Mes grands hommes, à moi, m'appartiennent, jusque dans le fond de leur âme. Paul a prouvé par sa vie et par sa mort qu'il regardait tout le reste, ainsi qu'il le disait, comme de l'ordure à côté de ma céleste doctrine; la grande âme d'Augustin se sentait ravie dans les cieux quand elle contemplait l'ensemble de mes vérités; Thomas d'Aquin, par les savants travaux de la journée, se préparait pour la nuit un objet de douces méditations et de contemplations extatiques; et le sublime Bossuet, déjà penché vers la tombe, Bossuet dont la noble vie m'avait été consacrée tout entière, après plusieurs années de repos, parlant une dernière fois de ma doctrine en présence des rois, regrettait, en montrant ses cheveux blancs, que les forces lui manquassent à raconter mes louanges. Les grands hommes! Prenons les biographies, et comptons ceux qui vous appartiennent et ceux qui sont à moi. En quelque ville que ce soit, par exemple, je suis prêt à produire le catalogue de mes évêques, et je défie aucun corps social de me présenter une série de noms semblables. Les grands hommes! Ah! je les produis comme l'astre du jour produit la lumière. Ils forment autour de moi une auréole brillante comme le soleil s'entoure de ses rayons. Les grands hommes! A moi seul j'en ai enfanté, dans tous les genres, autant et plus que toutes les écoles, toutes les sectes, toutes les institutions réunies. *In quo quis audeat, audeo et ego.... plus ego.*

S'agit-il des héros, des guerriers? On étudie les fables païennes et les fictions mythologiques parce qu'elles se rattachent à l'histoire de héros souvent imaginaires. Et l'on n'étudierait pas ma doctrine, qui a produit les martyrs, enfanté la légion Thébaine, armé les Godefroy de Bouillon et les saint Louis; ma doctrine, à la voix de la-

quelle l'Europe tout entière se levait comme un seul homme, et partait pour délivrer la cité sainte de mon fondateur ! Les héros, les guerriers ! Et, ne l'a-t-on pas proclamé ? Il n'y a de vrais héros que le héros chrétien tous les autres pâlissent à côté de lui. *In quo quis audeo, audeo et ego... plus ego.*

Enfin s'agit-il des artistes ? Ah ! voilà surtout ce qui occupe notre siècle ; et il se flatte de descendre, comme il dit, dans le fond de l'âme des grands maîtres pour y chercher les motifs de leur inspiration, pour assister en quelque sorte au travail de leur intelligence. Et l'on n'étudierait pas ma doctrine, et l'on n'étudierait pas cette foi du catholicisme qui a fait sortir de terre ces merveilleuses cathédrales, qui a jeté dans les airs ces pyramides hardies, qui a courbé et arrondi ces ogives gracieuses, qui a ciselé ces pierres dociles à prendre toutes les formes, qui a tempéré la lumière par des milieux où se jouent les couleurs les plus vives et les plus durables ! Les artistes ! Et notre siècle n'a-t-il pas reconnu que la vérité catholique, laissée à elle seule et à ses belles, nobles et pures inspirations, a dépassé les plus grands efforts de la Grèce et de Rome ? Et tout ce qu'il y a aujourd'hui de plus admiré sur le globe n'est-il pas l'œuvre de l'art chrétien ? Et si je m'envolais dans les cieux avec tout ce que j'ai créé sur la terre, vos villes, vos palais et vos musées ne resteraient-ils pas quasi tous vides de monuments et de chefs-d'œuvre ? Les artistes ! Et qui donc a inspiré Michel-Ange ? Et n'avez-vous pas vu quelquefois la statue de mon grand évêque de Chartres, Fulbert, tenant en ses mains le dessin de cette admirable église dont on assure qu'il avait conçu à lui seul le plan vaste et merveilleux ? Trente autres de mes évêques, de mes religieux, dans ce même siècle et dans le siècle suivant, ont été les architectes de leurs églises. Ne parlez donc pas des arts : j'ai acquis, en

ce genre encore, autant et plus de gloire que toute institution, toute tribu et toute nation. *In quo quis audet, audeo et ego.... plus ego*

III. M. T. C. F., le christianisme pourrait continuer longtemps encore en sa faveur l'éloquent plaidoyer de l'Apôtre. Il pourrait se prévaloir de ce langage sublime qu'il a pris dans les cieux, et que nul autre que lui ne sait parler sur la terre : *Arcana verba quæ non licet homini loqui*. Mais il est temps de s'arrêter, et vous avouerez, M. F., que sous le rapport des seuls faits, le christianisme, s'il n'est pas une institution surnaturelle, est au moins la plus étonnante de toutes les institutions, et que par conséquent, même humainement parlant, il n'en est aucune sur la terre qui mérite davantage d'être étudiée. Or, M. T. C. F., c'est cependant cette institution, c'est précisément celle-là, que certains hommes, qui étudient tout d'ailleurs, ont choisie pour en faire l'objet de leur indifférence et de leur dédain. Tout le reste intéresse ; mais le christianisme, on ne le juge pas même digne d'occuper un instant la pensée ; on serait honteux de paraître y donner quelque importance ; on affecte même parfois sur cette matière plus d'ignorance encore que l'on en a. Et l'on croit en cela se rehausser et se grandir ; comme si ignorer tout ce qu'il y a de plus grand au monde, pouvait être un motif d'orgueil !

Si je vous disais, M. F., qu'un voyageur distingué, qui se pique d'observer toutes les curiosités, est venu dans notre ville ; qu'il l'a parcourue dans tous les sens, visitée dans tous les détails : pas un objet qui lui ait échappé, pas un souvenir historique qu'il n'ait salué sur les lieux, pas une inscription si énigmatique qu'il n'ait expliquée. Que sais-je ? Seulement il y a un monument qu'il a négligé, comme peu important sans doute, et peu digne d'occuper un homme de goût : c'est la cathédrale. A cela près, il est

l'homme du monde qui connaît le mieux la ville de Chartres ; il a tout vu, tout étudié, il est prêt à discuter sur tout. — Vous me dites, M. T. C. F., que ma supposition est absurde, que le fait de cet homme tiendrait de la folie, et surtout que son orgueil de prétendu connaisseur serait bien ridicule ; d'autant que dans un seul de ses portiques, dans une seule de ses colonnes et de ses pierres, la cathédrale renferme plus de curiosités que tout le reste de la ville ensemble. Eh bien ! cependant, mon très cher frère, je suis fâché de vous le dire, cet homme si ridiculement orgueilleux dans son ignorance, c'est vous, qui que vous soyez, qui vous piquez de n'être étranger à rien, et qui vous glorifiez d'ignorer le christianisme. Car autant cet édifice colossal et ses gigantesques pyramides dominent, écrasent le reste de la cité, autant le christianisme efface les autres institutions ; et sous un seul de ses aspects, dans un seul de ses détails, il est mille fois plus digne de vos études que toutes les choses que vous lui préférez. Comprenez-vous maintenant ma pensée dans le texte de saint Paul : « Si quelqu'un dédaigne Jésus-Christ et sa doctrine, c'est un orgueilleux qui ne sait rien ; il ne sait rien, car est-ce savoir quelque chose que de languir et de se dessécher toute sa vie autour de questions frivoles et misérables ? » *Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi superbus est, nihil sciens, sed languens circa quæstiones et pugnas verborum.*

En effet, M. T. C. F., dans la sphère des choses humaines le christianisme occupe le centre ; toutes les sciences, toutes les institutions sont dans sa circonférence. Son rayonnement atteint tout, et tout converge vers lui. Que fait par conséquent un homme qui a résolu de ne tenir aucun compte du christianisme dans ses études ? Il commence par tourner le dos au centre, il s'établit sur un des points de la circonférence. Là il prend une question, il l'isole de

tous ses rapports, il la restreint dans les plus étroites limites (car un peu plus loin elle toucherait au christianisme). Et encore cette question, ainsi isolée, ainsi rétrécie, s'il l'envisage avec quelque attention, plus d'une fois il sera forcé de fermer les yeux pour n'y pas rencontrer l'inévitable christianisme, qui est entré partout, qui s'est mêlé à tout, et dont l'imposante image vient toujours se présenter à celui qui parcourt le champ des sciences, à peu près comme nos inévitables clochers poursuivraient sans cesse celui qui voudrait parcourir notre ville sans les voir. Donc, M. F., en dehors du christianisme, la science est essentiellement étroite ; il n'y a que des vues isolées. Comprenez-vous saint Paul : « Si quelqu'un ne tient pas compte de Jésus-Christ et de sa doctrine, c'est un orgueilleux qui ne sait rien, mais qui languit autour de questions frivoles et misérables ? » *Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi superbus est, nihil sciens, sed languens circa quæstiones et pugnas verborum.*

On parle beaucoup, dans notre siècle, de ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire. Eh bien ! le plus grand de tous les historiens, Bossuet, dont l'autorité est bien quelque chose indépendamment de sa foi catholique, Bossuet a démontré par les faits que la véritable et unique philosophie de l'histoire, c'est le christianisme, et qu'avant comme depuis sa venue Jésus-Christ a été la raison de tout, comme l'enseigne saint Paul. Par conséquent, le christianisme est la clef de voûte de toute l'humanité, et dans l'étude des siècles, quiconque ne voit pas les choses au point de vue chrétien ne voit rien. Il peut avoir chargé sa mémoire de dates, de faits particuliers et de tout l'attirail ingrat et pénible de l'histoire ; il peut en avoir les détails, mais il n'en a pas la philosophie. Entendez saint Paul : « Quiconque n'étudie pas Jésus-Christ et sa doctrine est un orgueilleux qui ne sait rien, mais qui languit au-

tour de questions frivoles et misérables. » *Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi superbus est, nihil sciens, sed languens circa questiones et pugnas verborum.*

Cessez donc, ô hommes du siècle, cessez donc d'être si fiers de votre ignorance par rapport au christianisme, si vous ne voulez pas être fiers de votre petitesse et de votre médiocrité. Avouez que si quelque chose sur la terre mérite de fixer nos regards, c'est le christianisme, et que si l'on dédaigne de l'étudier, quand on étudie tout le reste, c'est une contradiction inexplicable, c'est une inconséquence, frappante ; ou plutôt, tranchons le mot dès aujourd'hui c'est une injustice qui a son principe dans des préventions et peut-être dans une aversion criminelle. Oui, on étudie tout le reste, parce que l'orgueil y trouve sa pâture sans que le cœur redoute d'y rencontrer des convictions gênantes. Mais le christianisme, du premier coup d'œil, paraît trop grand pour n'être qu'une institution ordinaire ; on ne tarde pas à s'apercevoir qu'exclure le prodige, c'est le ramener, que si l'Église chrétienne est une œuvre humaine, il n'y a plus moyen d'expliquer le succès, et que l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'un établissement divin. Oui, quoi qu'on en dise, dans le christianisme, le surnaturel perce tout d'abord, et voilà pourquoi on le rejette si loin. C'est l'œuvre d'en haut, c'est une religion, et l'on ne veut pas de la religion, parce qu'elle exigerait la soumission de notre esprit et le sacrifice de nos passions. La lumière du ciel est là, et l'on ne veut pas demander au ciel sa lumière, parce qu'on sent d'avance que l'on regretterait, et pour me servir de la belle expression du poète, que l'on gémirait de l'avoir trouvée. M. T. C. F., l'aversion du monde pour le christianisme s'explique tout entière par cette parole du démon à Jésus-Christ : « Je vous connais bien, et je sais bien qui vous êtes, Saint de Dieu ; vous êtes

venu pour nous perdre. » *Scio te quis sis, Sanctus Dei; venisti perdere nos.*

Si l'on était convaincu, ainsi qu'on le dit, que le christianisme est une œuvre purement humaine, comme il serait vide de conséquences pratiques, il n'y aurait plus assez de voix sur la terre pour l'exalter; on oublierait tout le reste pour l'étudier; chacun voudrait l'approfondir comme le dernier effort de la sagesse et de la raison. Mais il n'en est pas ainsi. Je demande à cet homme, que l'on appelle savant, ce que c'est que Platon et en quoi consistait sa doctrine. Cet homme satisfait aussitôt à ma demande; il serait humilié de ne pas connaître les maximes fondamentales de la plus célèbre école de l'antiquité. Il me semble pourtant que cette ignorance serait encore assez excusable, car il y a quelque mille ans qu'il n'y a plus de platoniciens sur la terre. Je demande à ce même savant ce que c'est que Jésus-Christ et en quoi consistait sa doctrine. Il balbutie quelques mots fort inexacts, et finit par me répondre, avec un rire ironique, que le catéchisme n'est plus de son âge. Cependant Jésus-Christ comme Platon, le christianisme comme le platonisme, ont eu leur existence historique; le monde est encore aujourd'hui peuplé de chrétiens, c'est un fait; et cet homme lui-même, on l'appelle chrétien. D'où vient donc cette contradiction et cette conséquence? Ah! c'est que la doctrine de Platon, doctrine purement humaine, n'oblige à rien; mais la doctrine du christianisme... : « Je vous connais bien, et je sais bien qui vous êtes, Saint de Dieu; vous êtes venu pour nous perdre ». *Scio te quis sis, Sanctus Dei; venisti perdere nos.*

Ecoutez, mes Frères, l'histoire de cet homme qui affecte de parler si dédaigneusement du christianisme. Dans sa jeunesse, les vérités chrétiennes avaient charmé son cœur innocent; mais bientôt, ce cœur s'étant corrompu, il a pris le christianisme en dégoût, parce que le christianisme con-

damnait ses vices. Arrivé à un certain âge, il aurait voulu se convaincre définitivement que le christianisme était faux; il le dé-irait si vivement qu'il espérait se le persuader sans peine. Un jour il entra dans le temple pendant qu'on annonçait l'Évangile aux fidèles. Il écouta avec attention, et, malgré ses préventions, il fut ébranlé. La vérité chrétienne lui apparut telle qu'il l'avait crue et chérie dans son enfance : *In modico suaves me christianum fieri*; il se sentait redevenir chrétien. Mais comme il avait bien résolu de ne plus l'être, il comprit que ses recherches n'aboutiraient qu'à lui faire constater des choses pénibles; il remit l'examen à une autre fois : *Audiemus te de hoc iterum*, et cette autre fois n'est pas encore venue. Et il est rentré dans la classe de ceux qui parlent avec mépris du christianisme, comme d'un amas de superstitions incapables de soutenir un instant d'examen éclairé. La vérité est qu'il sait bien ce que c'est que le christianisme, et qu'il en a peur : « Je vous connais bien, et je sais bien qui vous êtes, Saint de Dieu; vous êtes venu pour nous perdre ». *Scio te quis sis, Sanctus Dei; venisti perdere nos.*

Ces hommes qui s'enthousiasment pour tout le reste et qui ont rompu avec le christianisme, quelquefois des raisons de convenance les amènent encore dans nos temples. C'est, ou bien pour une cérémonie nuptiale, par exemple, ou pour un convoi funéraire. Dans le premier cas, le langage du rit chrétien est d'une grâce, d'une suavité et d'une délicatesse inimitables, conduisant en quelque sorte les époux à travers les tentes des patriarches, et jusque sous les berceaux du jardin de délices pour leur montrer les touchants modèles et le type divin de l'union conjugale. Dans le second cas, le christianisme emprunte tantôt la voix lugubre de Job, tantôt la lyre royale de David, jetant à la fois sur cette tombe des accents d'espérance et de sainte tristesse, des chants de frayeur et de consolation.

Cependant j'observe ces hommes qui se piquent de sentir tout ce qui est grand et beau. Je les vois, quelques-uns nonchalamment étendus sur leurs sièges, d'autres, entremêlant des rires et des causeries légères, ne prendre aucune part à la cérémonie. Y sont-ils donc complètement insensibles ? Non. Et même il y a dans leur attitude une inconvenance affectée qui révèle plutôt qu'elle ne déguise leur véritable disposition. Le christianisme est là de trop ; il les gêne, il les embarrasse. Transportez ces rites touchants et majestueux dans le temple de quelque divinité antique ; qu'au lieu du ministre catholique ce soit un prêtre païen ! On n'aura pas assez d'yeux, ni assez d'oreilles pour tout voir, pour tout entendre, pour se rendre compte de tout : on voudra se procurer à tout prix le livre liturgique afin de suivre toute la cérémonie. Mais ici c'est une cérémonie chrétienne. Les formes de ce culte recouvrent quelque chose qu'il ne faut pas regarder de trop près. Il y a là-dessous des pensées graves et sérieuses, des enseignements qu'on ne veut pas entendre : « Je vous connais bien, et je sais bien qui vous êtes, Saint de Dieu ; vous êtes venu pour nous perdre. » *Scio te quis sis, Sanctus Dei ; venisti perdere nos.*

N'est-il pas vrai, mes très chers Frères, que c'est là le mot de l'énigme ? N'est-il pas vrai que c'est là le principe de cette partialité qui donne partout l'exclusion au christianisme ? Saint Paul me l'avait dit dans la suite du texte que j'ai si souvent cité : « Si quelqu'un ne se fixe pas à Jésus-Christ et à sa doctrine, c'est un orgueilleux qui ne sait rien ; mais il languit, il se dessèche autour de questions frivoles et misérables, objet d'un éternel conflit entre des hommes dont le cœur est corrompu, et qui sont en dehors de la vérité : *Conflictationes hominum mente corruptorum, et qui veritate privati sunt.* Descendez dans votre cœur et répondez-moi si la raison de votre opposition au christianisme ne serait pas cette opposition secrète que

vous avez à la vérité ? Ne serait-ce pas que le christianisme respire une odeur de vertu et de pureté, et que votre cœur est corrompu ? Avouez-le, toutes vos raisons, toutes vos objections, toutes vos affectations méprisantes et dédaigneuses, tout cela n'est que prétexte et simulacre. La vérité est que vous rendez justice au christianisme, mais que vous en avez peur ; et que vous n'avez tant d'éloignement pour lui, que parce que vous êtes éloigné de Dieu. En sorte, mes Frères, que cette aversion des hommes pour le christianisme est le plus éclatant témoignage qui puisse lui être rendu. Oui, sainte Eglise de Jésus-Christ, votre crime c'est d'avoir en vous la vérité. Cessez d'être si sainte, si pure ; renoncez à votre origine céleste, et vous commencerez à plaire au monde. Mais non, plutôt soyez fière d'être haïe du monde. N'a pas qui veut ce privilège ; vous le possédez toute seule. Seule sur la terre, comme Jésus-Christ votre fondateur, vous pouvez dire à toutes les sectes, à toutes les autres prétendues religions : « Vous, le monde ne peut pas vous haïr ; mais moi, il me hait, parce que je le condamne ». *Mundus non potest odisse vos ; me autem odit quia testimonium perhibeo de eo quoniam mala sunt opera ejus.*

Mais, M. T. C. F., si la divinité du christianisme est un motif d'aversion pour certains hommes, pour tout homme sensé au contraire elle impose un nouveau devoir, un devoir absolu de l'étudier. Car si le christianisme est une religion divine, peut-il être permis d'en mépriser la connaissance ? Et c'est ainsi, M. F., que nous arriverions logiquement à notre seconde proposition : A plus forte raison est-ce un devoir d'étudier et d'approfondir le christianisme, si on l'envisage sous son véritable point de vue, c'est-à-dire, comme une religion révélée de Dieu pour le salut des hommes. Le développement de cette seconde proposition fera, s'il plaît à Dieu et avec l'aide de sa très sainte Mère, l'objet d'une autre instruction.

« Je sais qui vous êtes, Saint de Dieu; vous êtes venu pour nous perdre. » M. T. C. F., je suis heureux de vous le dire en finissant, cette phrase était vraie dans la bouche du démon, mais elle est fausse dans celle des hommes. Ah! si c'est le démon qui parle en vous, si c'est l'orgueil, si c'est le vice, si vous avez résolu de demeurer à tout jamais sous l'empire du mal, oui, cela est vrai encore; le christianisme a pour mission de détruire tout cela. Tous les vices réunis peuvent lui crier : *Scio te quis sis, Sanctus Dei; venisti perdere nos*. Mais vos passions mauvaises, ce n'est pas vous, M. T. C. F.; le vice, ce n'est pas l'homme, pas plus que la rouille n'est le fer et que l'ulcère n'est le corps. L'homme, écoutez Jésus-Christ fondateur du christianisme, « l'homme, je suis venu non pour le perdre, mais pour le sauver » : *Hominem non veni perdere, sed salvare*.

O vous donc, qui que vous soyez, à qui de tristes préventions ont fait éviter jusqu'ici le moindre contact avec le christianisme, approchez, contemplez-le de près; et vous verrez encore une autre merveille que je n'ai pu vous dire. Vous lirez dans toutes ses pages ces mots : Charité, amour. Charité, amour, c'était tout Jésus-Christ; charité, amour, c'est tout le christianisme. Non, le christianisme n'est venu rien perdre. Votre intelligence, le christianisme, au lieu de la perdre et de la rétrécir, ouvrira devant elle un nouvel horizon qu'elle ne connaissait pas. Votre cœur, le christianisme, au lieu de le resserrer et de le contraindre, le dilatera d'une manière ineffable; vos passions, il ne les anéantira pas, mais il les épurera, il les ennoblira, il les divinisera. Et bientôt, prosterné aux pieds de la vérité catholique, vous vous écrierez : « Saint de Dieu, ah! je sais, je sais maintenant qui vous êtes. Vous l'aviez bien dit : vous êtes venu, non pour nous perdre, mais pour nous sauver. » *Scio te quis sis, Sanctus Dei.... hominem veni non perdere, sed salvare*.

Vous communiquerai-je, en terminant, M. T. C. F., une observation que nous avons été à même de faire plus d'une fois ? De temps en temps il arrive que, soit dans les rapports de la vie civile, soit dans les cérémonies religieuses, le prêtre chrétien se trouve en face des prétendus ennemis ou contempteurs du christianisme. Et alors, à travers ces regards que l'on fixe sur nous, et où l'on pourrait ne voir que moitié haine et dédain, moitié de cet intérêt qu'on donne à un objet curieux, il est un autre sentiment mal déguisé que nous avons souvent surpris, et qui presque toujours est le seul réel. Comme on voit en nous la personification du christianisme, on cherche à découvrir sur notre front, à lire dans notre cœur, ce qu'on aurait à attendre de nous, et quelles dispositions nous inspirerait la religion dont nous sommes les ministres, dans le cas où l'on finirait par céder à ces remords et à ces inquiétudes qui veillent toujours au fond de l'âme. Ah ! mon très cher frère, regardez, lisez sur notre front et dans notre cœur : vous n'y trouverez que ce qui est l'esprit du christianisme. Amour, charité, pardon : c'était tout Jésus-Christ ; c'est tout le christianisme ; c'est tout le sacerdoce.

Encore une fois, mes Frères bien-aimés, vous que des préventions éloignent, approchez donc afin de voir par vous-mêmes. Venez donc faire du moins l'épreuve du christianisme. Ne le jugez pas sans l'avoir entendu. Il me semble avoir prouvé qu'il mérite bien cette justice. Venez, et si vous êtes de bonne foi, je suis assuré que bientôt vous vous jetterez entre ses bras en vous écriant : « Saint de Dieu, ah ! trop longtemps je vous ai méconnu ; je sais, oui, je sais maintenant qui vous êtes. Vous l'aviez bien dit, vous êtes venu, non pour nous perdre, mais pour nous sauver. » C'est ce que je vous souhaite, M. T. C. F., avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 10 ; AB 21, bis, 21 quater, 25 bis, 55, 61 ; p. 21, n° 10 bis, 11. — *Avertissement*, p. XXII.

IX

SECOND SERMON

SUR L'IMPORTANCE D'ÉTUDE LA RELIGION CHRÉTIENNE, PRÉ-
CHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE MERCREDI, FÊTE DE
L'ANNONCIATION (1).

(1840)

*Hæc est vita æterna ut cognoscant te,
solum Deum verum, et quem misisti
Jesum Christum.*

La vie éternelle consiste à connaître le
Dieu véritable, et Jésus-Christ son Fils
et son envoyé.

(S. JEAN, CH. XVII, V. 3.)

MONSEIGNEUR,

Dans notre précédente instruction, nous avons établi cette première proposition : Le christianisme, considéré sous un rapport purement humain, mériterait encore d'être étudié comme la plus étonnante des institutions. Nous avons montré que le christianisme réunissait à lui seul, et dans un degré infiniment plus éminent, tous les genres de célébrité qu'on trouve dans les autres institutions ; et nous en avons conclu que ceux mêmes qui ne verraient dans Jésus-Christ qu'un homme ordinaire et dans son Église

(1) La copie de ce sermon avec modifications, commencée à Saint-Julien en 1841, fut terminée aux Renaudières, au mois d'août 1842.

qu'une institution naturelle, ne pourraient, sans une contradiction et une inconséquence déraisonnables, étudier tout le reste et mépriser l'étude du christianisme. Mais, si vous l'avez bien remarqué, M. T. C. F., nous avons été plus loin ; et, comme nous vous l'avions annoncé, il y a un enchaînement tellement logique entre nos deux propositions, que le développement de la première nous a conduit à conclure par anticipation le point en apparence le plus difficile et le plus long à prouver de la seconde. Souffrez que je résume mon argumentation.

Je demande à cet homme du monde, à ce contempteur de la religion chrétienne : Pourquoi n'étudiez-vous pas le christianisme ? — Il me répond : Parce que je ne crois pas à la divinité du christianisme ; je le regarde comme une institution purement humaine. — Je reprends aussitôt : Est-ce que vous avez exclu de votre plan d'études toutes les choses purement humaines ? Qu'étudiez-vous donc à la journée ? Ne sont-ce pas les sciences humaines ? — Oui. — Eh bien ! si je vous montre que le christianisme est, même humainement parlant, ce qu'il y a de plus merveilleux, et par conséquent ce qui mérite davantage d'être étudié, qu'aurez-vous à répondre ? — Rien. — Vous êtes donc inconséquent ? — Oui. — Et pourquoi êtes-vous inconséquent ainsi, quand il s'agit du christianisme ? Car enfin on n'est pas inconséquent par plaisir et sans aucun intérêt à l'être... Vous hésitez. Laissez-moi conclure : Vous m'avez dit que vous n'étudiez pas le christianisme, parce que vous le regardiez comme une institution humaine ; et moi, je vous dis au contraire que vous ne l'étudiez pas, parce que vous sentez bien que ce n'est pas une institution humaine. Connaisant d'une part cette opposition secrète qu'ont les hommes à la vérité et à la religion, et voyant d'autre part que vous étudiez avidement tout sur la terre, excepté le christianisme, j'en conclus, et je

vous défie de rien répondre à ce raisonnement, j'en conclus que la vérité et la religion se trouvent dans le christianisme, et que vous n'affectez de le mépriser qu'à cause de cela. Votre dédain, votre aversion pour le christianisme, est, à mes yeux, le témoignage le plus authentique et la preuve la plus irrécusable de sa divinité.

Je n'ai donc pas à établir aujourd'hui la divinité du christianisme. Le christianisme se donne pour divin, et les prétendus incrédulessavent bien qu'il l'est réellement, ou du moins un instinct irrésistible les porte à le croire. On fait trop souvent à l'incrédulité l'honneur de la combattre. Pour avoir besoin d'être combattue, il faudrait qu'elle existât, et elle n'existe pas. N'est pas athée qui veut, disait Bonaparte sur son lit de mort (et athée dans sa bouche était synonyme d'incrédule). Tout homme qui a quelque franchise en dira autant. On a beau le vouloir, on n'est pas incrédule. La vérité est connue partout. Au ciel elle est connue, et on l'aime et on l'adore. Dans les enfers elle est connue, et on tremble et on la redoute. Sur la terre elle est connue, et tout ce qu'on peut faire, c'est de passer à côté d'elle avec mépris en disant qu'on ne la connaît pas ; mais, au fond, je sais bien qui vous êtes, Saint de Dieu : *Scio te quis sis, Sanctus Dei.*

Non, non, n'est pas incrédule qui veut. Ne doute pas qui veut de l'existence du soleil. Etudiez un peu celui qu'on appelle incrédule ; suivez-le dans ces circonstances où l'homme se révèle involontairement, et voyez s'il ne rend pas hommage à la vérité chrétienne. Quelquefois c'est par la haine dont il l'honore ; plus souvent par ses aveux de langage ou de conduite. D'où vient, par exemple, qu'au lit de mort, quand un incrédule se convertit (ce n'est pas si rare ; tous les principaux incrédules se sont convertis et confessés), d'où vient que c'est vers la religion catholique qu'il tourne aussitôt les yeux ? Jamais homme qui a

voulu se réconcilier avec Dieu à la mort, n'a délibéré un instant s'il appellerait un ministre protestant ou un prêtre catholique. Pendant sa vie pourtant, cet homme semblait regarder toutes les religions comme également bonnes ou également mauvaises. D'où vient qu'aujourd'hui il prend si vite son parti, sinon parce que cet incrédule converti n'est, dans la bonne vérité, qu'un croyant, qui pendant toute sa vie a tâché de déguiser aux autres et de se déguiser à lui-même sa croyance ?

Ainsi, M. T. C. F., prouver la divinité du christianisme à la plupart de ceux que l'on appelle incrédules, c'est entreprendre de leur prouver ce qu'ils savent bien, ce qu'ils sentent du moins qu'il leur serait facile de se constater, mais ce qu'ils ont résolu de ne point examiner, de ne point étudier. Et c'est précisément cette disposition d'indifférence vis-à-vis de la véritable religion, connue ou du moins fortement pressentie comme telle, que je veux combattre aujourd'hui en établissant cette seconde proposition : A plus forte raison, si le christianisme est une religion révélée de Dieu, est-ce un devoir rigoureux de l'étudier et de l'approfondir ; devoir dont l'infraction est un grand crime contre Dieu, et entraîne les plus dangereux résultats pour nous-mêmes. Deux réflexions sérieuses qui intéressent tout le monde, et que j'exposerai dans le langage le plus simple et le plus familier ; me réservant de terminer par quelques considérations qu'il eût été facile de fondre avec le reste du sujet, mais qui, présentées à part, pourront produire un plus grand effet. Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

I. Dieu a créé l'homme pour le connaître, l'aimer et le servir de la façon dont il veut être servi : voilà ce qu'enseignerait le bon sens tout seul à défaut du catéchisme. Dieu, qui ne fait rien et ne peut rien faire que pour sa

gloire, ayant créé en dehors de lui un être intelligent et raisonnable, doit être nécessairement le premier objet qui occupe cette raison et cette intelligence. Et s'il plaît à Dieu de se révéler d'une façon particulière à sa créature, il est évident encore que celle-ci est tenue de prêter l'oreille à la voix de son Créateur, sous peine de l'offenser très gravement.

M. T. C. F., si pendant qu'une personne respectable nous adresse la parole, nous affectons de n'y faire aucune attention et de nous occuper d'autre chose, qui ne verrait dans cette conduite une malhonnêteté et un outrage ? Si cette personne avait autorité sur nous, et que, tandis qu'elle nous intime ses ordres, nous détournions la tête pour ne la point entendre, n'y aurait-il pas là une désobéissance insolente et une révolte ? Or, M. F., dites-moi, n'est-ce pas le moins que nous ayons envers Dieu, permettez-moi ce mot, autant de politesse et de bons procédés que nous en avons envers nos semblables ? Quoi ! celui qui règne dans les cieux veut bien, du haut de son trône, entrer en communication avec les enfants des hommes, abaisser sur eux un rayon de sa lumière divine ; il daigne leur révéler quelque chose de sa science et de ses perfections infinies, les entretenir de leurs plus chers intérêts... Et voilà que l'homme, cet humble vermisseau, ne juge pas à propos d'écouter la voix du Dieu de gloire, auquel il ne renvoie que des rebuts et des dédains en échange de ses saintes avances ! Quoi ! c'est le souverain Maître de toutes choses, celui de qui dépend notre vie et tout ce que nous avons ; c'est ce Roi puissant qui nous trace les règles de notre conduite, qui nous enseigne le chemin à suivre pour arriver à lui... Et voilà que l'homme, orgueilleuse créature, ne veut pas recevoir les ordres du Créateur, et se distrait par des bagatelles pour ne les point entendre ! Quelle insolence et quelle révolte !

Mais encore quelle ingratitude ! Car, dit le grand Bossuet, ce qui rend notre audace et notre indifférence plus inexcusable, c'est que la vérité éternelle n'a pas fait comme le soleil, qui, demeurant toujours dans sa sphère, se contente d'envoyer ses rayons aux hommes. Elle, dont le ciel est le lieu natal, a voulu aussi naître sur la terre : *Veritas de terra orta est*. Elle ne s'est pas contentée de nous envoyer de loin ses lumières ; elle-même est venue nous les apporter. Et les hommes, toujours obstinés, ont fermé les yeux, et les ont fermés avec une opiniâtreté nouvelle et plus insurmontable. Ingrats qui repoussent un bienfait si précieux !

Car savez-vous, M. F., ce qu'il en a coûté à Dieu pour nous faire cette révélation, pour nous donner cette religion dont nous ne tenons aucun compte et dont nous ne voulons pas même prendre connaissance ? Quand nos savants arrivent de ces longs voyages, entrepris à travers mille dangers pour recueillir quelques renseignements sur des peuples inconnus, pour rapporter quelques productions utiles à la société, aussitôt tout le monde se presse autour d'eux ; on ambitionne d'apprendre de leur bouche le détail de ce qu'ils ont vu dans ces autres climats. Cette curiosité est fort naturelle et tout à fait permise. Or, M. T. C. F., c'est le Fils du Dieu vivant, c'est la Vérité substantielle qui s'arrache du sein de la divinité, qui descend du haut des cieux pour révéler à la terre les merveilles du royaume céleste ; il se revêt de notre misérable nature ; c'est au prix des plus ignominieuses souffrances et de la mort la plus cruelle qu'il nous laisse le code sacré de sa doctrine, et nous n'en faisons aucun cas ! Ce céleste étranger, ce divin voyageur venu de l'éternité, est accueilli avec indifférence. Vainement ses récits sont appuyés de témoignages authentiques ; vainement il nous entretient de ce qui nous touche de plus près, de l'histoire

de notre famille, de sa première noblesse, de sa chute malheureuse, de son admirable restauration, de son avenir éternel ; vainement il nous offre de nous emmener avec lui dans ce beau royaume dont son Père est le roi, et où il est roi lui-même, et où il nous promet des trônes et des couronnes, nous ne l'écoutons pas, et il n'est rien que nous ne lui préférions.

Et voilà, M. F., ce qui aggrave encore le crime des contempteurs de la religion : c'est l'odieuse préférence qu'ils donnent à tout le reste. O ciel ! il n'est point de si fades productions qu'on ne lise ; et la doctrine céleste, le livre divin n'a pas de lecteurs. Que dis-je ? et c'est la pensée de l'éloquent prêtre de Marseille, Salvien : qu'un charlatan débite des absurdités sur la place publique, il aura des auditeurs, il fera des dupes ; et Jésus-Christ n'est écouté de personne.

O hommes de la science, que faites-vous ? Vous cherchez avec vos instruments quelque astre nouveau dans les cieux ; mais le Dieu qui a suspendu ces mondes au firmament, ne le cherchez-vous jamais ? Infortunés ! si vous alliez trouver le Créateur derrière un de ces globes, n'est-il pas vrai qu'effrayés de cette découverte fatale vous briseriez à l'instant votre instrument dangereux ? C'est-à-dire que vous n'appréciez l'ouvrage qu'autant qu'il vous cache l'ouvrier. L'ouvrier ! vous n'en voulez pas. Hommes de la science, que faites-vous encore ? Vous remuez les montagnes et les vallées, vous fouillez la terre dans ses entrailles pour en extraire quelques débris de je ne sais quelles ébauches d'anciens mondes brisés. Mais dites-moi, n'est-il pas une autre ruine qui vous touche de plus près, et sur laquelle vous devriez bien méditer avant tout ? C'est vous-même. Interrogez la religion, elle vous parlera de cette chute épouvantable que vous avez faite, de ces dons surnaturels que vous avez perdus, de la brèche terrible

qui a été faite à votre nature, et de l'admirable réparateur qui vous a été donné, Jésus-Christ. Mais vous m'écoutez à peine. Hommes de la science, que faites-vous encore ? Vous étudiez avec soin les règles sévères du langage, tracées souvent par l'ignorance ; mais les règles de foi et de conduite, tracées par Dieu lui-même, vous ne les étudiez pas. La grammaire, à vos yeux, l'emporte sur l'Évangile.

Il n'est pas jusqu'aux folies du paganisme qui aujourd'hui encore, comme au temps de saint Augustin, n'obtiennent la préférence sur le christianisme. Dites-moi, n'est-ce pas un outrage bien révoltant, fait à Dieu, que d'attacher plus de prix à la mythologie qu'au catéchisme ? Et pourtant, s'écrie le saint évêque d'Hippone, combien y a-t-il d'hommes qui seraient honteux de ne pas savoir que je ne sais quelle déesse de la sagesse est sortie tout armée du cerveau du maître des dieux, et qui n'ont jamais rien appris de l'éternelle génération du Verbe ? Combien qui vous raconteront toute l'histoire d'un Apollon devenu berger, et qui sont absolument étrangers à l'histoire du Fils de Dieu, Jésus-Christ, le bon Pasteur descendu sur la terre pour courir après la brebis égarée ? Combien qui connaissent dans le détail toutes les observances superstitieuses de l'antiquité, et qui n'ont pas la première idée du sacrifice chrétien, de la doctrine des sacrements, ni d'aucune des pratiques catholiques ?

Et vous, hommes de travail et de peine, de quelles études vous occupez-vous, depuis que le siècle a voulu vous donner, à vous aussi, l'orgueil du savoir, faire de vous des savants ? Au lieu de ces livres qui vous parlaient de Dieu, de Jésus-Christ, du ciel et des moyens d'y arriver, de l'enfer et des moyens de l'éviter ; au lieu de ces livres qui faisaient de vos pères des hommes religieux et probes, qu'aperçois-je entre vos mains ? L'histoire des coquillages, des insectes et des minéraux : comme si Dieu nous avait

mis au monde pour connaître avant tout les insectes, les minéraux et les coquillages ! On vous apprend l'histoire des mœurs et de la religion des peuples les plus éloignés ; mais votre religion, ses dogmes et ses règles morales, on ne vous en parle plus ; et vous êtes arrivés sur ce point à un tel état d'indifférence, que je ne sais pas trop ce qu'on pourrait dire de votre culte et de votre Dieu aux autres peuples qui seraient curieux de les connaître.

Je vous vois encore étudier je ne sais quelles nouvelles sciences. Car, M. F., tout est devenu science parmi nous, depuis que la religion n'en est plus une : science d'agriculture, science de commerce, que sais-je ? Tout cela, sans doute, peut avoir son utilité ; mais la culture du cœur, mais ce noble commerce que toute créature doit entretenir avec le Créateur, et où il s'agit des intérêts éternels, n'est-ce donc plus rien ? Est-il donc devenu superflu d'aller au temple entendre la parole divine, depuis qu'on a élevé des chaires d'où l'on vous instruit de vos intérêts matériels ? Disons-le : chacun donne ce qu'il a, enseigne ce qu'il sait. Notre siècle sait compter ; il compte à merveille ; c'est ce qu'il a le plus perfectionné. Que je parcoure la France entière : j'y verrai dans toutes les chaumières des hommes fort occupés de s'instruire d'une certaine nouvelle façon de calculer et de mesurer. Cela peut être louable ; mais Celui en qui se trouvent à la fois l'unité et le nombre, Celui qui a tout fait avec poids, nombre et mesure, Celui à qui il faudra rendre un compte terrible, êtes-vous donc dispensé de le connaître ?

Où en sommes-nous, M. T. C. F., où en est le monde par rapport à ce principe que j'établissais en commençant : Dieu a créé l'homme pour le connaître ? N'est-il pas vrai que si c'est là l'intention de Dieu en créant l'homme, cette intention est totalement méconnue, et que les hommes s'occupent de connaître tout, hormis Dieu et la religion qu'il

leur a donnée ? Outrage, révolte, ingratitude, préférence injurieuse : voilà les caractères du crime que commet envers Dieu quiconque méprise d'étudier la religion chrétienne.

Mais ce crime restera-t-il impuni ? Et si l'homme oublieux de la religion est coupable envers Dieu, n'a-t-il rien à craindre pour lui-même ? Nous avons vu le crime de cette ignorance ; voyons-en les dangereux résultats, et pour la vie à venir, et pour la vie présente.

II. Permettez-moi, M. F., de rassembler ici et d'approprier à mon sujet quelques pensées de Pascal. « La vérité du christianisme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence à cet égard. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon que la religion est vraie ou fausse, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point important... Entre l'indifférent et l'enfer ou le néant, il n'y a que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile. Car le ciel n'étant certainement pas pour ceux qui méprisent la religion, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant. Il n'y a rien de plus réel que cela, rien de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. C'est en vain que les hommes détournent la pensée de cette éternité, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance ; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement bientôt dans l'horrible nécessité d'être ou éternellement anéantis si la religion est fausse, ou éternellement malheureux si la religion est vraie... C'est pourquoi, continue ce grand homme, il n'y a sur la terre que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur

cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas encore... Cependant l'expérience prouve que la plupart des hommes n'appartiennent à aucune de ces deux classes. Ils ne doutent pas même de la divinité de la religion ; ils la connaissent ou du moins ils la sentent, mais ils la méprisent et ils ne veulent pas l'approfondir. Ce sont des gens qui se contrefont, et qui, n'étant pas au fond incrédules, tiennent à honneur de le paraître et de le devenir, s'il est possible. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. Quant à moi, je l'avoue, cette négligence des hommes dans une affaire où il s'agit de leur éternité, cette ignorance affectée d'une religion qui peut seule procurer leur salut, cette insensibilité pour les choses les plus terribles, ce repos brutal dans lequel il faudrait encore craindre le néant à défaut de l'enfer, tout cela est un monstre pour moi ; et je n'ai point de termes pour qualifier de si extravagantes et de si stupides créatures... » Voilà, M. F., de quelle façon ce beau génie, un des plus grands penseurs qu'ait produits le monde, envisageait l'indifférence et le mépris des hommes pour la religion.

Et en effet, si notre ignorance en matière de religion pouvait nous excuser, si l'on pouvait éviter l'enfer en n'y pensant pas, je verrais un motif à cette prodigieuse insouciance. Mais n'y pas penser est au contraire le plus sûr chemin pour y arriver. Détourner son esprit de la vérité, y être indifférent, c'est là précisément le crime que Dieu punira avec plus de sévérité et de justice. Mes Frères, il y a pourtant des hommes qui ressemblent très sérieusement à ce stupide animal, lequel, assure-t-on, croit n'être plus aperçu et s'être mis hors de danger quand il a fermé les yeux et qu'il ne voit plus rien. Il y a des hommes qui se persuadent qu'à force d'oublier Dieu, il les oubliera eux-

mêmes, qu'à force d'oublier l'enfer, l'enfer oubliera de les engloutir ; ils se flattent d'être devenus comme étrangers, d'avoir été mis hors la loi, d'avoir conquis une sorte de position exceptionnelle dans la création, et ils espèrent traverser clandestinement le monde et se dérober au souverain Etre. Quelle folie ! Et qu'est-ce que ce demi-assoupissement qu'on parvient peut-être à se procurer à force de sophismes enivrants, comparé à ce réveil horrible qui lui succédera nécessairement et auquel rien ne succédera plus ? Vos mépris, vos sourires, vos branlements de tête, comme parle Bossuet, tout cela est facile. Mais attendez. Dieu aussi sourira et branlera la tête : *Deus irridebit et subsannabit eos*. Il est évident, mes Frères, que la seule ignorance volontaire de la religion est par elle-même un crime digne de mort, parce qu'elle renferme le mépris de Dieu et la volonté d'échapper à sa main toute-puissante.

Mais d'ailleurs, Dieu, qui nous destine au ciel, nous ayant donné la religion pour y parvenir, du moment que nous ne connaissons pas cette religion, nous ne connaissons pas le chemin du ciel, impossible par conséquent d'y arriver ; Dieu a pu prescrire dans sa religion, et le christianisme enseigne qu'il a prescrit en effet certaines choses comme moyens nécessaires, et d'une nécessité que rien ne peut suppléer, pour obtenir le bonheur éternel. Or, si vous ne connaissez les moyens, vous ne pouvez pas les employer ; et ne les employant pas, comme ils sont d'une nécessité absolue et indispensable, que devenez-vous ? Dieu en outre a pu promulguer dans sa religion, et il a promulgué en effet des lois ; il a ordonné certaines pratiques, certaines observances. Il en avait bien le droit. Ne les connaissant pas, vous ne pouvez pas les accomplir ; et ne les ayant pas accomplies, qu'aurez-vous à prétexter pour éviter la sanction terrible que Dieu y a apposée ? Irez-vous au tribunal redoutable faire valoir votre ignorance comme

une excuse ? Mes Frères, quand une loi a été proclamée publiquement et affichée sur tous les points de la ville, celui qui n'a voulu ni l'entendre ni la lire est-il admis auprès des tribunaux à justifier son infraction par son ignorance ? Donc, mes très chers Frères, l'ignorance de la religion compromet nécessairement notre éternité. Certes, et c'est bien quelque chose que notre éternité !

Mais j'ajoute que la connaissance de la religion est nécessaire à notre bonheur dès cette vie, et que sans elle il nous manquera toujours quelque chose. Je ne fais qu'effleurer cette matière souvent traitée, mais toujours digne d'attention cependant. Dieu, mes très chers Frères, en nous donnant la religion, ne nous a point fait un présent superflu et que nous puissions refuser sans conséquence. En nous donnant la religion, Dieu n'a fait que consulter notre besoin et y satisfaire. Car de même qu'en nous donnant l'organe de la vue, Dieu nous devait la lumière ; de même en nous donnant une conscience, un sens moral et religieux, Dieu nous devait une religion. En sorte que l'ignorance et l'oubli de la religion laisse en nous une faculté oisive, et par conséquent nous met dans l'impossibilité d'être heureux, puisque le bonheur ne peut être que le résultat du parfait développement de nos facultés. Que dis-je ? et quelle faculté ne souffre pas en nous de l'absence de la religion ? Notre esprit, qui a soif de la vérité, ne sera jamais rassasié que par la contemplation des vérités infinies ; et, à défaut de la vérité infinie, il se précipitera dans les erreurs et dans les systèmes absurdes.

Et ici, mes Frères, ah ! je pourrais développer avec une nouvelle vigueur ce texte de saint Paul qui avait déjà tant de signification, lors même que nous consentions à ne voir dans le christianisme qu'une institution humaine : « Qui-conque ne s'attache pas à Jésus-Christ et à sa doctrine, est un orgueilleux qui ne sait rien, mais qui languit, qui se dessè-

che autour de questions frivoles et misérables. » Car qu'est-ce, mes Frères, qu'est-ce que toutes les sciences qui occupent les mondains, à côté de cette science divine que Jésus-Christ nous a apportée ? Qu'est-ce que les institutions humaines, comparées à cette Fille du ciel dont les destinées, un instant liées à celles de la terre, donnent seules quelque intérêt aux événements d'ici-bas, et qui, lorsqu'elle s'envolera dans les cieux, laissera ce globe, désormais inutile aux desseins de Dieu, en proie aux flammes et à tous les éléments qui s'en disputeront la destruction ?

Non, mes Frères, hormis Dieu et la religion, rien ne peut satisfaire l'esprit de l'homme, non plus que son cœur. Comme l'a si bien dit saint Augustin, ce cœur, fait pour Dieu, sera toujours inquiet et ne pourra se fixer, hors de son centre ; à défaut de cet objet infini de son amour qu'il ne connaît pas, il se prostituera aux vices, à l'égoïsme, il tombera dans l'ordure. Car qui enchaînera les passions d'un cœur incrédule ? et si ses passions ne connaissent pas de frein, où s'arrêteront-elles ? C'est ainsi, mes Frères, que l'ignorance de la religion laisse au fond de l'homme un vide épouvantable que rien ne peut combler ; il lui manque un élément essentiel de son bonheur. Vainement il le demande à toutes les créatures l'une après l'autre ; sa vie est une suite de déceptions et d'amertumes qui se terminent souvent par le désespoir. Voilà, mes Frères, voilà l'histoire de tant d'infortunés qui ne connaissent pas la religion, et qui, ne l'ayant jamais connue, ne savent pas, ne peuvent pas, même à l'instant de la mort, lever ses yeux vers elle pour implorer ses consolations et ses pardons. Voilà, mes Frères, le principe de ces crimes qui désolent les familles et les sociétés.

Qui pourrait décrire le bonheur de ces familles antiques où la religion était si bien connue dès le plus bas âge ? Que sont devenus ces temps heureux, où le père, au milieu de

ses nombreux enfants rangés autour du foyer, racontait et faisait redire aux plus jeunes les histoires naïves et touchantes du Vieux Testament, ou les actions merveilleuses des Saints et des héros de la religion ? Ah ! la simplicité et aussi la félicité de ces maisons patriarcales n'existent plus que dans le souvenir. Depuis que la religion n'est plus la première étude de l'enfance ni la plus importante étude de la jeunesse, qui pourrait dire combien de maux cette négligence a causés dans les familles, et à combien de mères elle a fait verser des larmes de douleur ? Qui pourrait dire surtout combien l'ignorance de la religion a causé de bouleversements et de crimes dans la société ?

Mes Frères, ce qui s'est passé depuis un demi-siècle ne nous crie-t-il pas assez haut qu'il n'y a point de paix pour la nation où Dieu n'est point connu ? Ah ! c'est vraiment de nos jours que s'est accomplie cette parole d'Isaïe : « Ecoutez, enfants d'Israël, ce que le Seigneur a dit : La terre est dépourvue de la connaissance de Dieu, et pour cela elle sera réduite dans un état si lamentable que, si elle pouvait pleurer, elle fondrait, elle se consumerait en larmes. L'ignorance de la doctrine et de la discipline céleste est la cause de tous les crimes qui désolent le monde. Les homicides, les larcins (c'est toujours Isaïe qui parle), le mensonge, l'impudicité ont couvert la terre, par cette grande raison que la science de Dieu ne s'y trouve pas. »

Il est donc vrai, M. F., que la seule espérance de notre régénération sociale repose sur l'étude de la religion ; que le premier pas de retour à la paix et au bonheur sera le retour à la science du christianisme. Mais une connaissance telle que celle de la religion ne suffirait pas. Quels doivent en être les caractères ? Quels sont les moyens et la méthode à employer ? Autant de questions que nous traiterons successivement. Et avant tout, pour connaître la religion, il est nécessaire de venir entendre la parole de

Dieu : sujet grave et important de notre prochaine instruction.

Mais nous avons promis d'ajouter ici quelques considérations qui compléteront ce que nous avons déjà dit, et qui jetteront d'avance quelque lumière sur ce que nous devons traiter plus tard. Il nous a semblé que ces réflexions pourraient être utiles à certains esprits, élevés d'ailleurs, mais qui ont encore la faiblesse de regarder l'étude de la religion révélée comme déshonorante pour la raison. C'est donc cette grande objection contre l'étude de la religion révélée que nous allons réfuter dans une troisième réflexion, et dont nous allons discuter la valeur et les motifs, après avoir respiré un instant.

III. Il se rencontre souvent des hommes qui nous disent : Dieu m'a donné la raison pour m'élever à lui ; j'ai dans ma raison toute ma religion ; je trouve dans mon propre fond, dans mon sens naturel, un culte digne de Dieu. Pourquoi donc irai-je chercher au dehors la science de la religion ? Ce serait faire outrage à ma raison, et par conséquent à Dieu, dont elle est l'ouvrage le plus parfait.

Mon très cher Frère, Dieu vous a donné la raison, je le sais. Je suis loin de contester la noblesse, l'excellence et l'origine céleste de votre raison. Ces Ecritures même, que vous dédaignez comme outrageantes pour la raison, m'ont parlé d'elle en termes bien magnifiques. Elles m'ont appris que Dieu, en créant l'homme, inspira en lui un souffle de vie intelligente, qu'il imprima dans son âme le sceau de sa lumière divine, et qu'il lui donna un sens droit. Elles me disent encore que le Verbe divin est la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde ; que le royaume de Dieu est au dedans de l'homme ; que Dieu n'est pas loin de nous, mais qu'il a son trône dans notre intelligence et dans notre cœur.

Dieu vous a donné la raison... j'aime à voir que vous reconnaissez l'avoir reçue de lui. Mais, dites-moi, un des premiers enseignements de votre raison, n'est-ce pas que si Dieu parle, vous êtes tenu de l'écouter et de le croire ? Votre raison vous dit-elle que Dieu a dû s'imposer silence, et se condamner à un mutisme éternel vis-à-vis de vous après qu'il vous a créé ?

Qu'est-ce que votre raison ? Je viens de le dire d'après les Ecritures : c'est ce souffle divin qui a été inspiré en vous ; c'est cette étincelle qui a été déposée dans votre âme. Dieu, en vous créant, a gravé dans votre esprit et dans votre cœur certaines vérités premières, certains principes fondamentaux : ce sont ces vérités, ces principes qui constituent votre raison. La raison, c'est cette première irradiation, cette première illumination du Verbe, ou plutôt c'est le Verbe lui-même, en tant qu'il illumine tout homme venant dans ce monde : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Et qu'est-ce que la révélation ? C'est une parole divine qui vous est adressée, et qui est surajoutée à ce que la même bouche divine avait inspiré primitivement en vous ; c'est une seconde illumination du Verbe, révélation faite d'abord à nos pères par le ministère des anges et des prophètes, faite ensuite par le Verbe lui-même incarné. La révélation, c'est le Verbe, en tant qu'il illumine tout homme qui renaît par la foi et par la grâce : *His qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus... sed ex Deo nati sunt.*

Or, ces notions de la raison naturelle et de la révélation surnaturelle une fois supposées, en quoi la seconde peut-elle être un outrage à la première, et comment pouvez-vous être si docile envers la raison et si opposé à la révélation ? Puisque vous reconnaissez avoir reçu la première de Dieu, pourquoi faites-vous tant de difficultés pour accepter la seconde ? Cette même vérité divine qui a été

gravée au commencement sur les tables de votre cœur, pourquoi vous répugne-t-il tant de la lire plus développée, plus étendue, dans les tables de la loi ? Pourquoi être fier de ce que Dieu a écrit dans votre âme, et humilié de ce qu'il veut vous révéler par l'ouïe ? Ce même soleil qui vous éveilla le matin par les lueurs de son aurore, pourquoi et de quel droit lui interdiriez-vous de vous guider, de vous éclairer pendant la journée par de nouvelles effusions de sa lumière ?

Le Verbe incarné, Jésus-Christ, en se présentant à votre raison par la révélation, se présente devant son propre domaine : *In propriu venit*. Il vient frapper à la porte de sa propre demeure, puisque la raison c'est le christianisme naturel, comme parle Tertullien, c'est-à-dire la raison ; c'est ce même Jésus-Christ qui, en tant que Verbe éternel, illumine notre âme à son entrée dans le monde. La révélation par rapport à la raison, c'est un second rayon qui vient se superposer au premier.

Dieu, en imposant à votre raison des vérités révélées, ne fait que perfectionner son ouvrage : c'est un droit, il me semble, qu'on ne peut contester à l'ouvrier. Ou plutôt, l'homme raisonnable, au sortir des mains de l'ouvrier, était un ouvrage parfait en son espèce ; mais il plaît à l'ouvrier de l'élever à une perfection d'une espèce et d'une nature supérieures. L'arbre était bon, et il eût produit de bons fruits : je le veux bien ; mais la main qui l'a planté veut en tirer des fruits encore plus excellents, et, pour cela, sur le tronc de la nature elle greffe les rameaux de la grâce. Les yeux de l'homme, je le veux encore, étaient assez bons, assez perçants, et ils suffisaient pour une portée ordinaire et naturelle ; mais il plaît à l'auteur de l'homme d'ouvrir devant lui un horizon nouveau par delà les espaces visibles ; et pour mettre l'homme en rapport avec ce monde surnaturel, Dieu (permettez-moi ce langage) ajoute à l'œil

de la raison le télescope de la foi. Pourquoi refuser ce second présent, qui est une ampliation du premier, comme parle la théologie ? Encore une fois, pourquoi l'homme est-il si fier de la raison et si opposé à la révélation, l'une et l'autre venant de la même source ?

Ah ! M. F., c'est que la raison, l'homme en fait à peu près ce qu'il veut. L'homme se sert de sa raison pour contempler et pour admirer la vérité tant que la vérité lui plaît, et il la fait taire dès que la vérité le gêne et le contrarie. La raison, c'est l'enseignement vague, complaisant, de la vérité ; la volonté en fait l'interprétation et le commentaire à sa guise. La raison, c'est un rayon de la lumière divine du Verbe déposé dans le cœur de l'homme ; cette lumière qui est en lui, l'homme, par un attentat sacrilège, par un forfait adultère, peut la dénaturer, la décomposer, l'altérer, la corrompre : *Adulterantes verbum*. La raison, l'homme s'en sert au besoin contre la vérité, contre la vertu, contre Dieu.

Mais la révélation, le christianisme, c'est l'enseignement précis de la vérité ; il n'y a pas à l'éluder. La révélation, c'est la lumière incorruptible de la vérité, elle est au-dessus de nos atteintes. Jésus-Christ, Fils de Dieu, a dit, *magister dixit* ; et, si vous élevez des difficultés sur le sens de la parole de Jésus-Christ, l'Eglise, seule chargée de l'interprétation, prononce ; il n'y a plus qu'à croire et à se soumettre. La révélation, c'est une parole nette, c'est une décision clairement énoncée ; ce sont des pratiques très positives. Là on vous enseigne, par exemple, qu'il y a un enfer éternel, que le mariage est indissoluble, qu'il faut se confesser et communier une fois par an. Tout cela est bien tranché, bien articulé ; et l'on ne veut point de la vérité ainsi formulée, ainsi rendue inévitable.

Permettez-moi de reproduire à ce sujet un mot ingénieux de saint-Grégoire. Nous sommes, par rapport à la

vérité, dit ce grand pape, comme des hérissons : quand cet animal est un peu éloigné de vous, il vous regarde assez hardiment, et vous pouvez apercevoir sa tête, ses pieds et son corps. Mais dès que vous approchez pour mettre la main dessus, vous ne trouvez plus qu'une boule hérissée de pointes, et vous êtes forcé de retirer votre main toute ensanglantée. C'est ainsi que, dans un lointain nuageux et incertain, M. T. C. F., l'homme contemple la vérité assez volontiers, il se pose avec une certaine complaisance devant elle, et tant qu'elle se tient à une assez grande distance pour que l'admiration soit purement spéculative, cet amateur de la vérité est à l'aise, il y a dans son attitude du laisser-aller, de l'abandon, de la bienveillance. Mais si ce quelque chose de vague et d'éloigné vient à se rapprocher et à se préciser, si la vérité veut mettre la main sur lui, c'est-à-dire, appliquer ses principes à sa conduite, ah ! tout à coup cet admirateur de la vérité change de contenance, il s'effarouche, il se retranche et s'enveloppe en lui-même, et la vérité ne trouve plus qu'une masse informe, insaisissable, sur laquelle il n'y a pas de prise, et qui cherche à blesser.

Je suis la vérité, disait Jésus-Christ : *Ego sum veritas* ; et vous, vous voulez me tuer parce que ma parole n'a pas de prise sur vous : *Vos vultis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis*. Oui, M. F., les hommes font encore assez volontiers la question de Pilate à Jésus-Christ : *Quid est veritas ?* Qu'est-ce que la vérité ? Quelle chose est-ce ? *Quid ?* Mais si, au lieu du neutre que l'on attend, la réponse se fait par des termes plus précis, par des noms personnels : *Ego sum veritas*, c'est moi qui suis la vérité, moi qui vous parle, *principium, qui et loquor vobis* ; et vous, vous êtes cet homme que moi, la vérité, je condamne, et dont la conduite n'est pas en conformité avec mes principes : *Tu es ille vir*. Oh ! alors, dit saint Grégoire, cette ré-

ponse a beaucoup trop de précision ; on n'a plus d'oreilles pour entendre, et, au besoin, l'on s'arme pour combattre et pour tuer la vérité ainsi personnifiée : *Vos vultis me interficere quia sermo meus non capit in vobis.*

Voilà, pourquoi, M. F., la révélation est si peu goûtée des hommes ; elle est trop précise et trop nette. Il est des hommes qui parlent emphatiquement de Dieu, de l'Être suprême : cela coûte peu. Après tout, Dieu c'est une sorte d'abstraction ; tant qu'il reste dans son ciel, il n'est pas trop à craindre, et puis notre raison lui donne les couleurs que nous voulons qu'il ait. Mais Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu fait homme, Dieu au milieu de nous, Dieu parlant, commandant, menaçant, ah ! voilà qui est beaucoup trop sérieux. Que Dieu règne sur nous du haut du ciel, à la bonne heure ! mais celui-ci, *hunc*, nous n'en voulons point : *Nolumus hunc regnare super nos.* D'autres admettront encore Jésus-Christ et son Évangile. Jésus-Christ a prouvé sa divinité, il faut bien y croire. Il nous a donné l'Évangile, il faut bien le recevoir. D'ailleurs l'Évangile renferme de grandes beautés. Certains hommes protègent l'Évangile. Passe donc pour l'Évangile ! Mais l'Église catholique avec son tribunal suprême, son interprétation sévère et inflexible de chaque mot de l'Écriture, ah ! voilà encore qui est beaucoup trop précis ; il n'y a pas même un petit raisonnement à glisser entre la vérité et nous. L'Évangile, à la bonne heure ! mais cette Église, ce corps enseignant, ce Pape, ce Concile, *hunc*, nous n'en voulons point : *Nolumus hunc regnare super nos.* Il est encore d'autres hommes, M. F., qui acceptent la religion telle qu'elle est ; ils aiment la religion, elle est nécessaire ; elle a été avant nous, elle sera après. Mais les prêtres, c'est-à-dire les instruments immédiats, les seuls instruments par lesquels la religion, sortant de la généralité, puisse s'appliquer à l'individu, à l'homme, oh ! c'est autre chose. La

religion, c'est une sorte d'abstraction encore qui ne gêne pas beaucoup. La religion, par exemple, dit bien qu'il faut se confesser ; mais s'il n'y avait qu'elle, elle ne confesse pas, la religion. Mais le prêtre, l'homme de la religion, l'homme de la confession, oh ! voilà qui nous touche de trop près. La religion, oui ; mais le prêtre, celui-ci, *hunc*, nous n'en voulons pas : *Nolumus hunc regnare super nos*.

Comprenez-vous bien maintenant, M. F., toute la justesse de la comparaison de saint Grégoire, et ne puis-je pas dire avec ce grand Pape, en me servant d'un passage de l'Écriture, qu'il y a ici, dans notre cœur, quelque chose qui ne ressemble pas trop mal au hérisson : *Ibi fovea Ericii* ? Et c'est ce quelque chose, M. T. C. F., qui a une si grande opposition à la révélation, laquelle est beaucoup trop claire, trop explicite sur une infinité de points où la raison serait de bien meilleure composition. On fait taire la raison, on la fait mentir ; on ne fait point taire, on ne fait point mentir la révélation, la révélation entendue catholiquement. Avec la seule raison, faible, débile, telle que nous l'héritons de nos parents prévaricateurs, nous sentons que nous serions excusables jusqu'à un certain point, et que nous pourrions faire valoir notre ignorance ; et nous ne voulons point de la révélation, parce qu'ayant résolu de ne pas en tenir compte, nous comprenons qu'elle nous rendrait inexcusables, mais cela même nous ôte toute excuse. D'ailleurs, dit saint Augustin, vainement notre raison tourne le dos à la révélation pour se cacher dans son ombre. Cette lumière divine nous enveloppe par trop d'endroits, et si elle ne nous éclaire pas de front, nous ne pouvons néanmoins éviter ses rayons incommodes. C'est pourquoi la raison, fatiguée, irritée, finit par prendre les armes contre elle.

M. F., je termine par une considération qui flattera

peut-être votre espérance. Ce combat de la raison et de la révélation, de la philosophie et de l'Évangile, peut, ce me semble, être envisagé de deux façons différentes. Si on l'envisage comme l'opposition du cœur de l'homme pécheur à la vérité et à la vertu, comme la résistance de la nature à la grâce, comme l'inimitié du monde avec Jésus-Christ, comme l'effort de l'enfer contre le ciel, cette lutte durera jusqu'à la fin des siècles. Jusqu'à la fin, ce sera notre devoir de combattre pour Dieu contre le mal, pour Jésus-Christ contre le monde. L'opposition de la raison à la révélation sera un désordre de tous les temps, parce qu'il tient au fond même de notre nature corrompue. Mais on peut dire aussi que cette lutte a pris un caractère particulier depuis trois siècles. Jésus-Christ, en descendant sur la terre, l'a trouvée couverte des brouillards et des nuages qu'y avait amoncelés la raison humaine ; sa lumière divine dissipa ces ténèbres, l'Évangile triompha de la philosophie, la foi imposa le joug à la raison. Il y eut bien, dans tous les temps, quelques tentatives de la raison pour secouer le joug par quelque côté : car toute hérésie, M. F., est un effort de la raison contre la révélation, puisque l'hérésie tend à constituer la raison interprète et juge suprême de quelque point de la révélation ; et voilà pourquoi, dans les premiers siècles, on comprenait tous les hérétiques sous le nom générique de gnostiques, c'est-à-dire rationalistes. Dans tous les temps donc, la raison chercha bien à relever la tête, mais toujours avec ménagement, et elle n'attaquait un point qu'en protestant de son respect pour tout le reste.

Ce fut seulement il y a environ trois siècles, que la raison humaine entreprit de livrer un assaut général à la révélation. Une secte surgit qui posa pour principe fondamental le rationalisme le plus absolu. Depuis trois cents ans, les hommes, s'armant d'un don pour en combattre un autre,

ont dit à Dieu : La raison est à moi, je ne veux pas de vous ni de votre révélation : *Dixerunt Deo : recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus*. Dieu s'est retiré, en effet, et il a semblé ne s'occuper de cette lutte que pour fournir des armes à ses adversaires. Tout est venu favoriser la révolte de la raison humaine. L'imprimerie venait d'être découverte ; la liberté de tout imprimer ne se fit guère attendre. Les arts ont trouvé le secret d'effacer les distances ; on parcourt presque le globe, comme on parcourt des yeux la mappemonde. La science a pu consulter les monuments de tous les pays et de tous les âges, interroger les montagnes et les mers, la terre et les cieux. La raison, depuis trois cents ans, a pu amonceler et publier à son aise tous ses griefs contre la révélation. La lutte a été longue, terrible. Mais voilà qu'une des combattantes commence à s'affaiblir ; la raison humaine se lasse, toutes les armes sont émoussées, elle a épuisé en vain son carquois. Déjà sur différents points on entend la science, la science qui semblait naguère encore l'ennemie irréconciliable de la révélation, on l'entend çà et là déplorer d'avoir fait si longtemps une guerre ruineuse ; on l'entend regretter de ne s'être pas associée tout d'abord à la révélation au lieu de la combattre, et de ne l'avoir pas prise pour point de départ de toutes ses recherches. Oui, le terme de ce grand combat avance ; le dénouement approche ; ce grand drame va finir. La raison, rejetant son bandeau, son masque, va reconnaître enfin dans la révélation sa sœur, sa sœur qui la tenait par le pied le jour où elles naquirent toutes deux, sa sœur qu'elle s'était trop longtemps obstinée à combattre, sa sœur puinée à laquelle elle doit céder et obéir.

Réconciliées enfin, la raison et la révélation, la science et la foi vont s'embrasser comme filles d'un même père. L'homme naturel reconnaîtra dans le Dieu du christia-

nisme le Dieu de son cœur, dans l'auteur de la révélation l'auteur de la raison. Et celle-ci, confuse de ses longues persécutions contre la révélation, viendra, comme autrefois les frères de Joseph, se prosterner devant sa sœur, et la conjurer, au nom de leur père commun, d'oublier son crime et de la prendre désormais pour esclave. Et la religion, attendrie, versera des larmes, et voyant la raison prosternée à ses pieds, elle lui dira : Point de douleurs, ni de regrets ; dans votre persécution même, Dieu avait ses desseins. Vous avez médité le mal contre moi, mais Dieu l'a changé en bien, et il s'en est servi pour m'élever à cet état de gloire où vous me voyez maintenant, et pour opérer le salut de plusieurs peuples. Ma sœur, ne craignez point : nous serons toujours sœurs ; votre soumission ne sera point celle de l'esclave ; je vous nourrirai et vous traiterai avec bonté ; il y a dans les royaumes de la foi de riches domaines pour la raison. Et la religion consolera ainsi sa sœur, et lui parlera avec amour. Et celle-ci lui demeurera fidèle ; elle ne reconnaîtra plus qu'un seul Jésus-Christ parlant intérieurement et extérieurement, qu'un seul soleil illuminant l'homme de deux rayons parallèles et non contraires, de nature différente mais non opposée, la raison et la foi ; astre unique dont les lumières naturelles et surnaturelles arrivent à notre âme fondues, mêlées, amalgamées divinement.

Oh ! qui nous donnera, Seigneur, qui nous donnera d'assez longs jours pour être témoins de ce rapprochement de la raison et de la foi ! Hâtez, ô mon Dieu, hâtez le retour de ce grand prodigue, l'esprit humain, qui a demandé la portion de son héritage, qui s'en est allé dans des régions lointaines, qui a dissipé toute sa substance et qui est réduit à se nourrir de la pourriture ! Hâtez, ô mon Dieu, le retour de ce grand prodigue vers la religion, vers la religion qui est sur les chemins à l'attendre, qui va tous

les jours sur les montagnes pour voir s'il ne revient pas, et qui déjà plus d'une fois a tressailli d'amour, parce qu'il lui semblait apercevoir dans le lointain ce pauvre égaré qui revenait vers elle.

O Seigneur Jésus, quand vous descendîtes des cieux, il y a bientôt deux mille ans aujourd'hui, la sagesse humaine avait plongé le monde dans les ténèbres et les ombres de la mort; et votre lumière éclaira le monde, et à la lueur de votre flambeau, vous dirigeâtes nos pas dans la voie de la paix. Mais la clef de l'abîme a été donnée de nouveau à Satan; la terre a été recouverte d'une fumée épaisse; plus fière et plus indocile que jamais, la philosophie, autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se venger et triompher d'elle à son tour. O Jésus, c'est un nouveau triomphe que vous avez préparé à votre religion. Il en est temps, Seigneur; le monde le reconnaît, sa sagesse n'a enfanté que des nuages. Revenez illuminer ceux qui sont assis dans les ombres de la mort, revenez diriger nos pas dans les voies de la paix. *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.*

Et vous, ô Marie, vous qui êtes la porte par laquelle la lumière s'est levée pour le monde : *Porta ex quâ mundo lux est orta*, de votre main maternelle rouvrez les yeux de cet aveugle qui ne veut plus voir la lumière; de votre main puissante inclinez nos cœurs et nos esprits à l'étude de la foi et de la religion que Jésus-Christ, votre Fils, nous a en ce jour apportée des cieux. C'est, M. F., la grâce que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice*, I : A, 11 ; AB, 55 bis.

X

INSTRUCTION

**SUR LA NÉCESSITÉ D'ENTENDRE LA PAROLE DE DIEU, PRÊCHÉE A LA
CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE MERCREDI DE LA 4^e SEMAINE DE
CARÊME.**

(1840)

Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt ? Aut quomodo credent ei, quem non audierunt ? Quomodo autem audient sine prædicante ?... Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.

Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils ne croient pas ? Ou comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point ouï parler ? Et comment en entendront-ils parler sans la prédication ?... Donc la foi vient de l'ouïe, et l'on ne peut ouïr qu'en assistant à la prédication de la parole de Dieu.

(Ép. aux ROMAINS, ch. x, v. 14, 17.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Rarement l'Esprit-Saint a employé, dans les Ecritures, cette forme d'argumentation sévère et méthodique, qu'il inspira plus tard à l'Eglise catholique comme moyen de défense contre les astucieuses attaques de l'hérésie. Ici cependant écoutez combien les raisonnements de l'Apôtre sont pressés, combien sa logique est vigoureuse ;

il semble qu'il parle le langage de l'école : « Comment invoqueront-ils celui en qui ils ne croient pas ? Ou comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas ouï parler ? Et comment en entendront-ils parler sans la prédication ?... Donc la foi vient de l'ouïe, et l'on ne peut ouïr qu'en assistant à la prédication de la parole de Dieu. *Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt ? Aut quomodo credent ei, quem non audierunt ? Quomodo autem audient sine prædicante ?*

Or, M. F., ce langage de l'Apôtre a conservé toute sa force, et s'il prouvait alors la nécessité de la prédication pour amener les infidèles au christianisme, il ne prouve pas moins aujourd'hui l'indispensable nécessité de ce même moyen pour confirmer les chrétiens dans la foi, et surtout pour y ramener cette génération coupable qui a rompu depuis un siècle avec toutes les pratiques et toutes les croyances du christianisme. On parle d'une réaction religieuse qui se manifeste de toutes parts. J'y veux bien croire, si j'apprends que de toutes parts il se réveille un empressement et une sorte d'enthousiasme pour la parole de Dieu. Mais là où cet ébranlement n'est pas encore parvenu, là où les chaires sont encore désertes, là où l'insouciance et le respect humain enchaînent encore la société ; là il n'y a aucun indice de retour à la religion, le premier pas est encore à faire. Car, comment invoqueront-ils celui en qui ils ne croient pas ? Ou comment croiront-ils en celui qu'ils ne connaissent pas ? Et comment le connaîtront-ils sans la prédication ? *Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt ? Aut quomodo credent ei, quem non audierunt ? Quomodo autem audient sine predicante ?*

Donc, M. T. C. F., la nécessité de venir entendre la parole de Dieu, voilà le sujet grave et important de notre entretien de ce jour. Et comme cette question intéresse à la fois les fidèles et les incrédules, j'aurai égard aux besoins

des uns et des autres, soit dans le développement des principes sur lesquels repose la nécessité d'entendre la parole de Dieu, soit dans la réfutation des prétextes pour lesquels on se dispense de venir l'entendre.

I. La nécessité d'entendre la parole de Dieu repose sur la doctrine de Jésus-Christ et de son Église : doctrine confirmée par des promesses pour ceux qui sont fidèles à entendre la parole divine, et par des menaces terribles contre ceux qui la méprisent ou la négligent.

M. T. C. F., c'est une vérité, mystérieuse sans doute, mais fondamentale néanmoins, que Dieu qui nous a rachetés par son Verbe, c'est-à-dire, par sa parole incréée, a attaché notre salut, dans les voies ordinaires, à la parole évangélique. C'est pour cela que saint Augustin et plusieurs docteurs illustres appellent la prédication un grand sacrement : *Verbum Dei.... sacramentum magnum*. Et voici comment ces grands hommes prouvent cette assertion, laquelle tend à établir, non pas que la parole de Dieu est rigoureusement un sacrement, mais participe beaucoup à la nature des sacrements. Le Verbe incarné, étant descendu sur la terre pour instruire et sauver les hommes, devait nécessairement se manifester à eux, partout et toujours. Or, ne pouvant pas rester toujours sur la terre, ni être partout tel qu'il a été vu parmi les Juifs conversant avec eux, avant de remonter dans les cieux il a laissé à la terre trois sortes de sacrements : l'Eucharistie, par laquelle il habite au milieu de nous dans la vérité de sa chair ; le Baptême, la Pénitence et les autres sacrements proprement dits, par lesquels il habite au milieu de nous dans la vérité de sa grâce ; et la prédication, par laquelle il habite au milieu de nous dans la vérité de sa parole.

Entendez ce divin Sauveur sur le point de retourner à son Père : Allez, dit-il, enseignez toutes les nations, et bap-

tisez ; et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. *Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes... Et ecce ego vobiscum sum, usque ad consummationem sæculi.* Remarquez... de même qu'il dit : Je suis avec vous quand vous conférez le Baptême, de même je suis avec vous quand vous enseignez : *Docete omnes gentes, baptizantes eos... Et ecce ego vobiscum sum.* Quand vous administrez le sacrement, je suis avec vous mêlant ma grâce à la matière que vous employez ; ce n'est pas l'eau naturelle qui lave l'âme, c'est la vertu de mon Esprit qui vient se mêler à ces éléments : *In aqua et Spiritu Sancto.* Quand vous exercez le ministère de la prédication, je suis avec vous mêlant ma grâce à votre voix ; ce n'est pas votre parole, votre éloquence qui produit la foi dans les cœurs, c'est la vertu de mon Esprit qui vient emprunter votre parole : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris mei qui loquitur in vobis.* Votre voix n'est qu'un son qui va frapper les oreilles, c'est ma grâce qui enseigne et qui touche au dedans : *Magnum sacramentum,* s'écrie saint Augustin, *sonus verborum nostrorum aures percutit ; magister intus est.*

Ce que sont les espèces eucharistiques par rapport au corps de Jésus-Christ, nos paroles le sont par rapport à sa vérité ; ce ne sont que des signes, mais signes que l'institution divine a rendu efficaces et nécessaires, dit Bossuet. Car comme on ne reçoit la grâce du Baptême, et celle de la Confirmation qu'en employant l'eau et l'huile, comme on ne reçoit le corps de Jésus-Christ qu'en recevant les espèces ; ainsi on ne reçoit la lumière divine que par cette parole sensible et extérieure à laquelle elle a été unie d'une certaine façon sacramentelle : *Fides ex auditu.* C'est une loi établie, continue Bossuet, que, pour passer à l'intelligence, les mystères du christianisme doivent premièrement se présenter aux sens : *Fides ex auditu.* Et il l'a fallu en cette sorte pour honorer celui qui, étant invi-

sible par sa nature, a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible.

La parole de Dieu, M. F., est donc une sorte de sacrement que le prêtre administre par la prédication. Ce que la théologie enseigne touchant le prêtre qui confère un sacrement, Tertullien nous l'assure du prêtre dans le moment où il enseigne ; c'est que dans cet instant il est élevé lui-même à l'état sacramental : *Homo mixtus Deo*. Ce sont les paroles de Tertullien, qui ne sont qu'une reproduction de celles de Jésus-Christ : Allez, enseignez, baptisez, je suis avec vous ; avec vous quand vous enseignez, de la même façon que quand vous baptisez : *Docete... et ecce ego vobiscum sum*. Le prêtre dans l'acte de la prédication est donc, aussi bien que dans l'acte de l'administration d'un sacrement, un homme mêlé à Dieu, c'est-à-dire, un homme sacramental : *Homo mixtus Deo*.

De tout ceci, M. T. C. F., il résulte que la prédication a presque le caractère d'un sacrement. Elle est d'institution divine, elle est un signe sensible de l'action secrète de Jésus-Christ, elle a son ministre déterminé. La seule différence qu'il y ait entre la parole de Dieu et les sacrements proprement dits, c'est que ceux-ci confèrent immédiatement la grâce justifiante, tandis que la prédication confère les grâces qui disposent à la justification. La parole de Dieu est le sacrement préparatoire pour tous les autres sacrements : *Docete... baptizantes*. La porte du salut, c'est la foi, et la foi vient par l'ouïe, par l'ouïe recevant la parole de Dieu : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*. Dans l'enfant sans raison, la foi sans doute est conférée par le Baptême indépendamment de la prédication : c'est là l'exception que Dieu a mise dans sa miséricorde pour le salut d'un grand nombre qui meurent avant l'usage de la raison, mais encore le Baptême ne leur a-t-il conféré que l'habitude de la foi ; et quand ils sont arrivés

à l'âge de la raison, il faut la parole extérieure, l'enseignement religieux pour qu'ils produisent l'acte de foi : *Fides ex auditu*. Et pendant toute sa vie, le chrétien ne se maintient dans la foi que par le même moyen qui l'a produite en lui : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* ; et dans les voies ordinaires, il faut que ce soit la parole, non pas écrite, mais la parole articulée du prêtre, seul ministre constitué de la prédication : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi... et quomodo audient sine prædicante ? quomodo vero prædicabunt nisi mittantur ?*

Cette belle doctrine, bien établie et bien comprise, a répondu d'avance à plusieurs des objections que nous aurions eu à examiner. Car ne venez plus nous dire : Je supplée à la prédication, je converse avec des personnes instruites, je lis d'excellents livres de piété. Tout cela est bon, M. F., mais s'il est vrai que Jésus-Christ n'a attaché ses grâces de foi, d'enseignement, d'illumination intérieure qu'à la prédication, rien ne pourra la suppléer entièrement. N'avons-nous pas en Syrie des fleuves qui valent mieux que ceux de la Judée, disait un lépreux au prophète qui l'envoyait se laver dans le Jourdain ? Mauvais raisonnement. Car comme ce n'est pas la vertu naturelle de l'eau qui doit vous guérir, mais une vertu surnaturelle ; s'il plaît à Dieu de ne l'attacher qu'à l'eau de tel fleuve, tous vos raisonnements sur la limpidité et la beauté des fleuves de votre pays ne font rien à la question.

Vous avez de bons livres où vous trouvez des choses meilleures que celles qu'on prêche ; mais s'il plaît à Dieu d'attacher plus de grâces à la prédication qu'à la lecture, qu'avez-vous à répondre ? Or il en est ainsi : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*. Vous lisez des sermons qui valent mieux que ceux qu'on prêche ; mais il plaît à Dieu d'attacher plus de grâces à un sermon médiocre entendu, qu'à la lecture d'un sermon

excellent: *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*. Le sermon que vous lisez, dans la bouche du prédicateur a opéré des merveilles; mais entre vos mains, il n'a plus cette grâce d'alors. Un sermon lu est, par rapport à un sermon entendu, à peu près ce qu'est l'eau sainte et vénérable sans doute, qui repose dans les fonts sacrés, comparée à cette même eau élevée à l'état sacramentel, dans l'instant où la main du prêtre la verse en prononçant les paroles. Oui, un sermon lu est à peu près comme la matière prise en dehors des circonstances qui constituent le sacrement. Vous lisez l'Écriture sainte; et cet eunuque d'Ethiopie ne la lisait-il pas aussi? et pourtant la prédication de saint Philippe fut nécessaire pour lui ouvrir les yeux. Vous lisez; mais ce n'est pas le résultat naturel de l'enseignement qui conduit à la foi, c'est une certaine vertu divine, et encore une fois cette vertu n'est attachée dans les voies ordinaires qu'à la prédication: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*. Pour engendrer la vérité dans un cœur, il faut l'intervention du ministère de la parole: *Genuit nos verborum veritatis*.

Voilà pourquoi l'Église, interprète de la doctrine de Jésus-Christ, fait à tous les chrétiens une obligation étroite et indispensable d'entendre souvent la parole de Dieu; voilà pourquoi l'Église de France en particulier exige de tous les fidèles qu'ils assistent à la messe paroissiale, où se fait ordinairement l'instruction des pasteurs. Et si dans les grandes villes, pour la nécessité ou l'utilité des chrétiens, les supérieurs ecclésiastiques autorisent d'autres messes, c'est qu'ils supposent qu'on a d'autres ressources pour entendre la parole de Dieu. Mais si vous êtes dans l'habitude de n'assister ni à l'instruction paroissiale, ni à quelque autre instruction; si vous n'entendez la parole de Dieu que dans les rares circonstances d'une

grande solennité, ou de la station quadragésimale, il est incontestable que vous n'accomplissez pas la loi de Jésus-Christ et les intentions de l'Église. En assistant à une messe autorisée, vous avez accompli le précepte de sanctifier le dimanche par l'audition de la sainte messe ; mais il vous reste à accomplir un autre précepte très distinct, celui d'entendre la parole de Dieu. Si vous connaissez dans la théologie quelque chose qui vous en dispense, faites-le-moi connaître, car je n'y ai jamais rien vu de semblable. Et pour excuser ceux qui n'entendent jamais ou presque jamais la parole sainte, il faudrait effacer plusieurs textes bien précis de la doctrine de Jésus-Christ et de saint Paul, déchirer une page tout entière du Concile de Trente, et détruire en particulier un grand nombre de monuments de notre Eglise gallicane.

Ainsi, M. F., nécessité d'entendre la parole de Dieu, établie d'abord par la doctrine de Jésus-Christ et de l'Église. Mais voyons encore cette doctrine confirmée par les promesses faites à ceux qui entendent la parole de Dieu, et par les menaces portées contre ceux qui la méprisent.

M. T. C. F., une des promesses les plus consolantes que Dieu puisse attacher à l'accomplissement d'une loi ou d'une pratique quelconque, c'est d'en faire comme un gage assuré de prédestination ; et aussi une des menaces les plus terribles qui puissent être portée contre une infraction ou une négligence, c'est de la présenter comme un caractère et un gage de réprobation : or voilà ce que Jésus-Christ a fait par rapport à la question qui nous occupe.

Écoutons saint Bernard parlant à ses religieux : J'éprouve une grande consolation, M. F., quand je songe à cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Celui qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu : Qui ex Deo est verba Dei audit.* Car, M. F., un de nos grands tourments sur la terre, c'est d'ignorer si nous sommes prédestinés, et si nous

sommes dans la grâce de Dieu : *Quis potest dicere : Ego de electis sum, ego de prædestinatis ad vitam, ego de numero filiorum?* Cependant, si personne ne peut avoir sur la terre de certitude à cet égard, il y a néanmoins certains signes rassurants, que dis-je, des signes manifestes et presque indubitables. Or le premier de tous les signes de la prédestination nous est enseigné par les paroles de Jésus-Christ : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* Vous l'entendez, M. T. C. F., vous qui aimez la parole de Dieu, qui la recevez avidement, vous possédez une assurance morale de votre prédestination : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* Mais aussi, M. F., entendez-le, et tremblez, vous qui faites si peu de cas de la parole de Dieu : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* Vous n'êtes si insensibles, si étrangers à la parole de Dieu, que parce que vous n'êtes point destinés au ciel ; vous n'appartenez point à Jésus-Christ, vous n'êtes point au nombre des élus : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*

Oui, M. F., c'est la doctrine de Jésus-Christ. La fidélité ou l'infidélité à la parole de Dieu sont des signes de prédestination ou de réprobation ; et ce sont des signes efficaces, c'est-à-dire des signes qui concourent à causer et à produire ce qu'ils signifient. On s'effraie souvent, M. F., à propos du grand mystère de la prédestination ; mais je puis vous dire que notre prédestination est entre nos mains, et que c'est surtout par notre fidélité ou notre infidélité à la parole de Dieu que s'accomplissent et se réalisent les décrets éternels. Vous, mon Frère, qui aviez des habitudes coupables sur lesquelles vous n'aviez jamais réfléchi, qui négligiez des devoirs essentiels dont vous n'aviez jamais apprécié l'importance ; parce que vous aimez la parole de Dieu : un jour que vous étiez venu auprès de cette chaire, vous avez été éclairé sur l'état de votre âme, vous avez réformé votre conduite ; c'est l'instruction que vous avez

entendue en ce jour qui fera votre salut, c'est de ce jour-là que l'éternel décret de votre prédestination a été justifié par vous-même. Vous êtes de Dieu, parce que ce jour-là vous êtes venu entendre la parole de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.*

Mais vous, mon Frère, vous père chrétien, mère chrétienne, qui, tout en remplissant vos devoirs religieux, aux yeux de Dieu cependant, n'êtes pas assez éclairés, assez délicats, par exemple, sur certains devoirs par rapport à vos enfants : un de ces dimanches où, selon votre ordinaire, vous avez négligé d'entendre la parole de Dieu, votre pasteur du haut de cette chaire a parlé de l'éducation que vous devez à vos enfants ; il a signalé certains vices, dévoilé certaines illusions ; ses paroles ne pouvaient s'appliquer à personne mieux qu'à vous. Comme vous avez le cœur droit, la conscience timorée, si vous eussiez été présents, vous auriez recueilli et mis en pratique ces avis salutaires ; mais vous n'y étiez pas, et par votre absence, ce jour-là même, vous avez posé la cause de votre réprobation. De ce jour-là les décrets éternels ont été justifiés. Cette instruction qui a été faite et qui ne se reproduira jamais devant vous, vous jugera au dernier jour : *Sermo quem locutus sum vobis, ipse vos judicabit in novissimo die.* Oui, ce jour-là vous avez été fort tranquilles, vous avez entendu une messe solennelle peut-être, vous aviez par conséquent rempli un des préceptes de l'Église ; vous êtes rentré chez vous avec une certaine satisfaction, un certain applaudissement de votre conscience, et ce jour-là même a été décisif pour votre éternité. Il fallait en accomplissant un précepte n'en pas omettre un autre. Vous n'êtes pas de Dieu, parce que ce jour-là vous n'avez pas entendu la parole de Dieu : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*

Ah ! M. T. C. F., si l'empressement ou l'éloignement pour la parole de Dieu sont des signes de prédes-

tion ou de réprobation, quelles conséquences pour un grand nombre de chrétiens ! Quand, du haut de cette chaire, je considère l'auditoire, qu'y aperçois-je ? J'y cherche les hommes d'abord ; j'en vois à peine quelques-uns çà et là. Ah ! ceux-là sans doute, Seigneur, qui osent résister au torrent, oui, ceux-là sont vos élus ; j'aime à le leur dire de votre part : *Qui ex Deo est, verba Dei audit* ; oui, ils sont de Dieu, Dieu se les destine puisqu'ils viennent entendre sa parole. Peut-être ne sont-ils pas encore purifiés de leurs fautes, peut-être sont-ils amenés par des dispositions encore imparfaites, peut-être quelques-uns viennent-ils même avec des intentions difficiles à justifier ; mais n'importe, leur assistance à la prédication sera récompensée, si elle ne porte pas son fruit aujourd'hui, ce sera plus tard. Parce qu'ils viennent entendre la parole de Dieu, je conclus que ce sont des élus et que Dieu se les destine : *Qui ex Deo est, verba Dei audit*.

Mais, M. F., qu'ils sont en petit nombre, les hommes qui viennent entendre la parole de Dieu ! J'aperçois bien encore un grand nombre de femmes, de jeunes personnes ; et celles-là aussi j'aime à le leur dire, surtout connaissant leurs dispositions : elles sont de Dieu, puisqu'elles aiment la parole de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit*. Mais tant d'hommes d'ailleurs probes et consciencieux, tant de pères de famille, où sont-ils ? Seigneur, y a-t-il donc un mystère de votre justice dans leur désertion de la parole sainte, et ne seraient-ils si étrangers à notre auditoire que parce qu'ils sont étrangers au ciel ? S'ils venaient seulement une fois, leur droiture accueillerait nos paroles et les ramènerait à la religion. Mais ils ne viennent point, et, ne venant point, eux-mêmes sont les auteurs de leur réprobation. Cette parole qui est prêchée dans le temple et qu'ils n'ont point entendue les jugera au dernier jour : *Sermo quem locutus sum vobis, ipse vos judicabit in novissimo die*.

Ah ! je m'explique le petit nombre des élus et des prédestinés, puisqu'il y en a tant qui s'excluent eux-mêmes de la prédestination. Je m'explique qu'il y en a si peu qui entendent la parole de Dieu : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis*. Du haut de cette chaire, je jette les yeux dans le temple ; et, si ce n'est aujourd'hui, souvent du moins j'aperçois des chrétiens qui font si peu de cas de la parole de Dieu qu'ils ne daignent pas se déplacer quelques instants pour venir l'entendre. Et la parole terrible de Jésus-Christ me vient aussitôt à l'esprit : Celui qui est fils de Dieu aime à entendre la parole de Dieu. Vous ne l'entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.

Oui, mes très chers Frères, vous me permettez bien de trembler sur votre destinée éternelle, quand je vois que vous portez jusqu'à ce point d'affectation l'indifférence pour la parole de Dieu. Vainement vous me direz que pendant ce temps vous priez aux pieds des autels : cette prière inopportune n'est pas écoutée ; Dieu n'a point d'audience pour vous au sanctuaire tandis qu'il vous entretient du haut de la chaire ; il cesse en quelque sorte de résider au tabernacle tandis qu'il se manifeste ici dans la vérité de sa parole. Ecoutez donc aujourd'hui ce que vous risqueriez d'apprendre au dernier jour. Tandis que vous étiez devant l'autel à dire « Seigneur ! Seigneur ! » Dieu a mis sur les lèvres de son ministre une parole à laquelle était attaché votre salut éternel. Ces trois pas que vous eussiez faits pour entendre la prédication vous auraient placé parmi les prédestinés ; par votre négligence, vous êtes la cause de votre réprobation. De ce moment, les décrets éternels ont été justifiés en ce qui vous concerne. Cette parole qui a été annoncée vous jugera au dernier jour : *Sermo quem locutus sum vobis, ipse vos judicabit in novissimo die*. Vous n'êtes point destinés au ciel, puisque vous êtes si indifférents

à la parole de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit. Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* Je sens, M. F., que je vous annonce des vérités terribles et redoutables. Adoucissez, si vous pouvez les paroles de Jésus-Christ, et volontiers, ah ! bien volontiers j'adoucirai mon enseignement.

Il est encore, M. T. C. F., une autre menace de Notre-Seigneur Jésus-Christ contre les contempteurs de la parole évangélique, menace terrible et qui vient souvent nous glacer le cœur tandis que nous annonçons la vérité. « Quand vous entrerez dans une ville, dit-il à ses apôtres, et que l'on ne voudra pas vous y entendre : *Quicumque non receperit vos, nec audierit sermones vestros, sortez aussitôt et secouez la poussière de vos pieds ; en vérité je vous le dis, Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur au jour du jugement que cette ville : Tolerabilius erit terra Sodomorum et Gomorrhæorum in die judicii, quam illi civitati.* » M. T. C. F., nous ne pouvons nous le dissimuler à nous-mêmes, cette ville que nous habitons est une des villes du monde catholique où la parole de Dieu est la plus abandonnée, où elle est l'objet des plus injustes dédains ; que faisons-nous donc quand nous annonçons la parole sainte ? Ah ! infortunés que nous sommes, nous amassons des charbons ardents sur la tête de nos concitoyens. Nous prêchons afin qu'au dernier jour notre parole serve de témoignage contre eux : *In testimonium illis.* Nous prêchons afin de justifier les vengeances sévères de Dieu, qui dira à tant d'hommes : Mes ministres annonçaient la vérité auprès de vous, et vous n'avez pas été les entendre. Avec ces secours je voulais vous sauver ; en les employant des milliers d'autres se seraient sauvés. Allez, maudits, aux feux éternels.

M. F., en ce moment où je vous parle, et où je vous annonce des vérités qui pourraient être utiles à un si grand

nombre de ceux qui sont absents, je ne saurais vous dire tout ce qu'éprouve mon âme en songeant à ces paroles de Jésus-Christ : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum in die judicii, quam illi civitati.* Seigneur, ne nous avez-vous donc constitués prophètes que pour la ruine de nos frères, ne sommes-nous donc prêtres que pour justifier vos rigueurs ? Faut-il, ô mon Dieu, faut-il que les hommes convertissent notre ministère tout de miséricorde en un ministère terrible ? Faut-il que nos paroles allument vos foudres au lieu d'appeler vos grâces ? M. T. C. F., délivrez-nous de cette pensée amère qui fait notre supplice, en venant désormais plus fidèlement entendre la parole que Dieu met en notre bouche, et en n'alléguant plus tant de mauvais prétextes pour vous en dispenser.

II. Quels sont-ils, M. T. C. F., ces prétextes ? Il y a, je l'avoue, il peut y avoir des raisons valables de dispense : raisons de dépendance, d'infirmité, de position. Nous admettons, M. T. C. F., toutes les raisons légitimes. Et nous vous conjurons en grâce de ne point nous prêter une fausse exagération, pour vous croire ensuite le droit d'infirmier le reste de notre doctrine. Grâce à Dieu, nous redoutons jusqu'à l'ombre de l'exagération. Mais comment admettre ces prétextes que l'on apporte communément ?

On dit, par exemple, que l'on est assez instruit. Oh ! M. F., n'est-il pas certain au contraire que l'on n'a jamais été plus ignorant en matière de religion que dans notre siècle ? Le monde même savant est sous ce rapport d'une ignorance inconcevable. *Erudimini qui judicatis terram :* Sachez donc au moins votre catéchisme, vous qui gouvernez le monde. Nous n'entendons jamais parler religion dans le monde ; je dis dans le monde même éclairé, parmi les hommes chrétiens, pieux, sans avoir à souffrir beaucoup, tant il y a d'inexactitude dans leurs paroles, dans leurs

pensées. Il faut, pour prêter à leur langage quelque couleur d'orthodoxie, en faire une interprétation tout à fait complaisante ; et encore n'y parvient-on pas toujours. M. T. C. F., ces chrétiens assez instruits souvent ne savent pas même ce qui est essentiellement et rigoureusement nécessaire.

Vous êtes assez instruits ! Non, M. F., dans un siècle où il y a tant de fausses idées si accréditées depuis longtemps, au milieu d'un monde tout rempli de préjugés, si vous ne venez pas de temps en temps vérifier, contrôler la religion telle qu'elle est dans votre esprit et dans votre cœur, en la confrontant avec l'enseignement de l'Eglise, il est impossible que vous n'ayez bientôt une religion toute défigurée. C'est un certain amalgame de religion et de mondanité, c'est je ne sais quel christianisme sécularisé ; ce n'est plus la religion de Jésus-Christ. M. F., l'homme le plus instruit en matière de religion a besoin de venir souvent rallumer son flambeau au foyer de la doctrine évangélique. Et d'ailleurs, je l'ai dit et je l'ai prouvé ; quelque instruits que vous soyez, vous n'êtes point exceptés de la loi de Jésus-Christ et de son Eglise qui commande d'entendre souvent la parole de Dieu : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.*

On dit encore : Je n'ai pas le temps, c'est trop matin. Vous n'avez pas le temps une fois la semaine de trouver une demi-heure pour entendre la parole de Dieu ? M. T. C. F., on ne peut pas dire cela sérieusement ; nous savons si bien comment vous employez votre temps. Mais, c'est trop matin, nous dit-on par rapport à notre instruction paroissiale. On le disait déjà du temps de saint Augustin. Il est vrai qu'alors (avant l'aurore) on annonçait la parole de Dieu, au moins à certains jours ; et saint Augustin n'en reprenait pas moins vivement ceux qui n'y venaient pas. Alléguant l'exemple des Juifs qui devaient aller recueillir la manne avant le lever du soleil, il s'indignait de ce que les

chrétiens étaient moins zélés et moins diligents pour recueillir une manne mille fois plus précieuse, la manne qui nourrit les âmes. Nous n'avons pas besoin, nous, M. T. C. F., d'alléguer l'exemple des Juifs, ce serait une dépense d'érudition tout à fait superflue ; car, à l'heure où nous vous distribuons chaque dimanche la parole de Dieu, le soleil, même d'hiver, a déjà franchi la moitié de la hauteur des cieux.

Si c'est trop matin, je n'y comprends rien ; à moins que vous ne me disiez aussi, car j'ai encore vu cela dans saint Augustin, à moins que vous ne me disiez comme les chrétiens d'alors, que vous avez passé une partie de la nuit précédente dans des veilles au pied des autels, chantant des psaumes et des oraisons pour vous préparer à la solennité du lendemain. C'était là une objection assez forte que saint Augustin avait à résoudre. Nous objectez-vous la même chose, M. F ? Ah ! je vous entends bien aussi parler de certaines veilles nocturnes ; mais quelles veilles ? Vous avez fait de la nuit qui précède le jour consacré au Seigneur une nuit de plaisir ; et puis le lendemain la manne des cieux tombe trop matin : Dieu et l'Eglise seraient injustes d'exiger de vous que vous alliez sitôt la cueillir. Dormez, dormez, hommes, femmes du monde ; mais ne soyez point étonnés que cette parole qui va être annoncée pendant votre sommeil, dépose contre vous au jour du réveil universel et appelle sur votre tête la sentence de mort : *Sermo quem locutus sum vobis, ipse vos iudicabit in novissimo die.*

Autre prétexte : J'irais aux sermons, si les sermons étaient plus intéressants ; j'y ai été une fois, et je m'y suis ennuyé ; je n'y retournerai pas. — Vous iriez aux sermons, si les sermons étaient plus intéressants. M. F., que penseriez-vous d'un homme qui, parce qu'il n'aurait pas d'aliments exquis pour soutenir son existence, renoncerait complètement à manger ? Je me nourrirais, si j'avais à ma

disposition une table splendidement servie ; mais puisque je n'ai guère que du pain, j'aime mieux mourir. Voilà le beau raisonnement de ceux qui ne veulent point nourrir leur âme du pain de la parole de Dieu, parce que ce pain n'est pas toujours accompagné de certains autres assaisonnements.

Vous avez été au sermon une fois, vous vous y êtes ennuyé, vous n'y retournerez pas. Mais est-ce que vous n'avez jamais été une deuxième fois dans un endroit où vous vous êtes ennuyé ? Au sortir du théâtre je vous entends dire : La pièce était mauvaise et ennuyeuse ; mais dimanche peut-être nous serons plus heureux. Au sortir de l'église vous dites : Le sermon m'a ennuyé, je n'y reviendrai plus. Pourquoi ces conclusions si différentes ? — Vous n'y reviendrez plus. Et où irez-vous donc, au lieu d'aller au sermon ? Vous irez vous ennuyer ailleurs ; car M. F., qui ne sait quel épouvantable ennui pèse aujourd'hui sur l'espèce humaine ? Les moralistes de ces derniers temps l'ont remarqué : les plus brillantes réunions ne sont qu'un rassemblement de gens ennuyés. Notre siècle d'égoïsme est un siècle livré à l'ennui. Les gens du monde sont embarrassés d'eux, ils ne savent comment tuer le temps ; tout leur est bon pour cela, excepté la parole de Dieu dont ils ont peur.

Vous avez été au sermon une fois, le sermon a été médiocre, le prédicateur était languissant, et vous n'y reviendrez plus. Bien. Mais voici une chose que vous ne savez pas et qui va vous étonner. C'est que, si la parole sainte a été mal annoncée ce jour-là, c'est vous qui en avez été la cause, et la cause unique. Car, M. F., c'est une vérité souvent enseignée par les saints Pères et en particulier par saint Augustin, saint Pierre Chrysologue et Bossuet, tous trois si grands et si renommés prédicateurs : c'est que ce sont les bons auditeurs qui font les bons

sermons. Dieu, M. F., ne nous donne son assistance qu'à proportion des dispositions de notre auditoire : *Hoc accipit doctor, quod meretur auditor.*

Ainsi, M. F., ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut cette divine parole, dit Bossuet. Ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémence contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, il faut qu'elle descende d'elle-même : *Non exigitur, sed donatur.* Quand nous montons en chaire, il se passe en nous quelque chose de mystérieux ; et s'il arrive souvent que Dieu nous donne une vertu qui n'est évidemment pas de nous, à certains jours aussi, il est sensible pour nous que Dieu enchaîne et resserre notre puissance même naturelle, à cause de telle ou telle disposition de nos auditeurs : *Hoc doctor accipit, quod meretur auditor.*

Eh bien, mon très cher Frère, le jour où vous avez assisté à la prédication, Dieu a vu dans le fond de votre âme que vous veniez chercher un prétexte pour vous autoriser à n'y plus revenir ; il a lu dans votre cœur que vous seriez satisfait de prendre le prédicateur en défaut, et pour votre malheur, et par un commencement de justice contre vous, il vous a exaucé. Comme votre disposition était mauvaise, ce même Dieu, qui nous a recommandé de ne pas jeter les perles devant les animaux immondes, nous a refusé dans cette circonstance ces paroles pleines de grâce et d'onction qu'il nous donne quelquefois à distribuer. Allez, mon Frère ; amusez-vous tout à l'aise d'un mal qui a été votre œuvre ; applaudissez-vous du châtement que Dieu vient de vous infliger ; exécutez fidèlement votre résolution de ne plus venir. Demain, d'autres auditeurs plus dignes que vous recevront, par la bouche du même prédicateur inspiré de l'Esprit-Saint, des grâces qui les toucheront et qui opéreront leur salut. Et quant à vous, au dernier jour, cette parole que vous avez

entendue, et celle que vous ne venez plus entendre, porteront contre vous un jugement de mort : *Sermo quem locutus sum vobis, ipse vos judicabit in novissimo die.*

Mes Frères, nous entendons souvent reprocher au sacerdote de n'avoir plus d'orateurs tels qu'il en produisait autrefois. Oh ! mes Frères, un grand homme de notre siècle, dont la voix s'est trop vite éteinte, savait opposer à ce reproche des vérités bien amères et des personnalités bien sanglantes. Laissez-moi emprunter un instant, sinon son langage, du moins sa pensée. Dites-moi, si la doctrine évangélique n'est plus annoncée parmi nous avec le même éclat qu'autrefois, à qui la faute ? Ne seraient-ce pas vos dédains et vos superbes dégoûts pour la parole sainte qui auraient amené sur vous cette grande famine, non pas la disette du pain ni de l'eau, mais la famine de la parole de Dieu : *Non famem panis neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini* ; fléau le plus terrible dont Dieu menaçait son peuple par les prophètes.

Est-ce bien à cette génération coupable, après qu'elle a précipité le pontife, le prêtre et le lévite dans un même tombeau, est-ce à elle de reprocher à la tribu sainte mutilée l'affaiblissement de son éclat et de ses forces ? A-t-elle le droit d'exiger que nous, faibles rejetons plantés par la tempête sur les débris de cette église de France naguère si illustre et si florissante, nous fassions nous seuls revivre toute sa gloire, et nous soutenions tout le poids de son antique renommée ? Hélas ! réduits à un si petit nombre, au sortir de ces asiles où nous commencions à creuser les fondements de la science, jetés tout à coup au milieu d'un ministère pénible, partagés entre mille fonctions diverses, dénués de ces secours de tout genre dont la piété généreuse de vos pères avait enrichi l'Eglise, où est notre loisir, où sont nos ressources, pour nous livrer aux études et aux méditations profondes dans lesquelles nos

devanciers consumaient toute une moitié de leur vie? Ah! au lieu de dédaigner nos efforts et d'achever ainsi d'abattre nos courages, ne serait-il pas plus juste de consoler nos peines et d'animer notre confiance par plus d'empressement que jamais? Et, si la divine prédication a perdu quelque chose de ses ornements extérieurs et de sa magnificence dans nos bouches, ne doit-elle pas d'autre part vous être d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare? Ne devriez-vous pas conserver avec un soin plus jaloux ces dernières étincelles du feu sacré qui vous restent, et qui menacent à tout moment de s'éteindre?

Oh! mes très chers Frères, je vous dirai ce mot en finissant. Vous vous plaignez de la faiblesse des orateurs; il ne tient qu'à vous d'en avoir de meilleurs. Venez les entendre. Votre présence doublera, triplera, centuplera la force de leur voix. Venez donc, mes très chers Frères: ce n'est pas pour nous que nous le demandons, c'est pour votre âme, c'est pour votre salut. Méprisez tant qu'il vous plaira nos personnes, nous vous le permettons sans peine; mais ne méprisez pas votre âme, et notre ministère établi pour la sauver.

Nous lisons en plusieurs endroits des sermons de Bossuet ces paroles qu'il adressait à son auditoire: Laissez-moi, disait-il, vous représenter avec saint Augustin, doucement et en simplicité de cœur, que nous menons une vie laborieuse à cause de vous. Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, ce qui s'accommode davantage à notre siècle. Ces peines nous ne vous les reprochons pas; après tout, c'est notre devoir. Mais quand nous montons dans la chaire évangélique, et que nous voyons que ceux-là même à qui notre parole serait le plus utile n'ont pas daigné venir nous entendre,

alors notre âme est remplie d'amertume, toutes nos facultés sont anéanties. La foi ne nous permettant pas de douter que notre parole ne revient jamais vide, nous sentons que tout notre travail n'aboutit qu'à rendre nos frères plus coupables, et cette pensée nous brise le cœur.

Venez donc, M. T. C. F., venez ; votre présence augmentera nos forces ; bientôt vous trouverez notre parole moins indigne de notre ministère ; et un jour peut-être viendra, où un trait salutaire, échappé de notre bouche, ira blesser votre cœur de cette blessure qui guérit les cœurs. C'est la grâce que je demande pour vous, M. F., à Dieu et à sa très sainte Mère (1).

(1) Cf. *Appendice I : A, 12.*

XI

INSTRUCTION

SUR LA MÉTHODE A EMPLOYER POUR BIEN CONNAITRE LA RELIGION ;
PRÊCHÉE A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE MERCREDI DE
LA CINQUIÈME SEMAINE DE CARÊME.

(1840)

*Semper discentes, et nunquam ad scientiam
veritatis pervenientes.*

Ces personnes apprennent toujours, et ne par-
viennent jamais à la connaissance de la vérité

(II TIM. c. III, v. 7.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Pendant le cours de cette station quadragésimale, nous avons établi, dans plusieurs entretiens, la nécessité de s'instruire de la religion. Nous avons commencé par faire ressortir l'inconséquence, puis le crime et le malheur de ceux qui restent indifférents à la connaissance de la religion chrétienne. Abordant ensuite les moyens de parvenir à cette connaissance, nous avons prouvé l'indispensable obligation qu'il y a pour tout chrétien d'entendre la parole de Dieu. Il nous reste encore, à ce sujet, des choses importantes à vous dire; mais nous les réservons pour un autre jour.

Aujourd'hui, mes très chers Frères, il nous a paru utile de tracer certaines règles et de communiquer certaines observations à une classe assez nombreuse d'hommes qui commencent à s'occuper un peu sérieusement de l'étude du christianisme. Il faut le reconnaître et l'avouer, mes Frères : notre siècle en rappelle beaucoup des détestables maximes du siècle qui vient de s'achever. La plus belle et la plus intéressante portion de la jeunesse française a conçu un juste dédain et une noble indignation pour cette impiété grossière qui a été quelque temps à la mode, et qui ne se trouve plus guère aujourd'hui que dans la classe la plus abjecte de la société. Mettons de côté quelques vieillards qui ont conservé sous leurs cheveux blancs la pitoyable légèreté et la criminelle ironie du siècle passé ; joignons leur ces jeunes gens infortunés qui passent les plus belles années de leur vie dans la dissipation et la débauche. A cela près, où est l'impiété aujourd'hui ? Elle se traîne dans la boue ; c'est là qu'elle se trouve dans toute sa puissance.

Il faut bien, mes Frères, qu'il n'y ait pas un grand mérite à être incrédule, qu'il ne soit pas besoin d'un grand savoir ni d'une belle éducation pour être impie, puisque l'impiété et l'incrédulité ont pu obtenir de si grands succès dans les têtes les plus ignorantes. Il n'y a pas aujourd'hui un docteur de village, qui n'ait toute l'impiété de Voltaire résumée en cinq ou six axiomes devenus populaires. Et le rire cynique, qui avait passé des lèvres de Satan sur celles de cet homme infernal, se retrouve dans toute sa laide et criminelle expression sur le visage de ses plus grossiers adeptes. Mes Frères, le règne de l'impiété est passé ; le bel esprit philosophique est réduit aujourd'hui à la triste condition du prodigue : *Misit eum in villam ut pasceret porcos*. Voltaire ambitionnait d'être le Voltaire des chaumières ; son vœu est accompli, il ne se trouve plus que là aujourd'hui, et encore n'est-il là que quand il y a absence de

tout sentiment honorable : *Misit eum in villam ut pasceret porcos.*

La philosophie du XVIII^e siècle se promène en hail-lons dans nos rues. J'ai rencontré, il y a peu de jours, en conduisant les dépouilles d'un chrétien vers leur dernière demeure, un homme à peu près ivre, qui disait devant tout le cortège : « Quand on est mort, tout est bien mort. » Et il accompagna ces paroles d'un rire effroyable, qui me fit prendre un instant son visage pour celui dont on colporte encore parmi nous, à peu près en vain, les traits devenus bientôt exécrables à tout le monde ; car je l'ai appris d'un homme qui exerce cette sorte d'industrie, il faut aller chercher les acheteurs jusque dans les plus obscurs vil-lages. C'est là qu'un certain rebut de l'humanité, c'est là que l'immoralité et l'ignorance irréligieuse se font encore un ornement de ses traits, et une pâture de ses livres. Et quand on connaît les mœurs de cette classe d'hommes, qui sont aujourd'hui la personnification de l'esprit voltai-rien, on peut sans crainte appliquer la parole de l'Évan-gile : *Misit eum in villam ut pasceret porcos.*

Saint Paul l'avait ainsi prédit. Sachez, disait-il, qu'il y aura, dans les derniers temps, des hommes d'un esprit cor-rompu et dont la science est réprouvée par la foi : *Homines corrupti mente, reprobi circa fidem.* Or comme Iannès et Mam-brès ont résisté à Moïse, voulant égaler ses miracles par leurs prestiges, de même ceux-ci résisteront à Jésus-Christ, se flatteront par exemple de détruire et de remplacer sans peine ce que le fils d'un pauvre charpentier et douze miséra-bles preneurs de poissons avaient établi. Mais, continue saint Paul, leurs succès seront bien courts : *Sed ultra non proficient* ; et bientôt leur folie sera manifeste pour tout le monde comme le fut celle de ces magiciens : *Insuperbia enim eorum manifesta erit omnibus sicut et illorum fuit.*

Je le répète donc, mes Frères : le règne de l'impiété est

passé; le mal peut encore faire de longs ravages dans les jambes où il est descendu; mais enfin la tête est plus saine. Quiconque viendrait salir le christianisme et se glorifier de son ignorance et de son mépris par rapport à la religion, serait mal accueilli dans notre société actuelle. Sur plusieurs points de la France, on remarque un grand empressement à entendre la parole de Dieu. Les études chrétiennes sont revenues en faveur; l'art fait profession d'être chrétien, l'histoire redevient chrétienne, et nous connaissons, dans le siècle, des jeunes gens qui se destinent aux charges publiques, et qui n'approfondiraient pas les dogmes chrétiens avec plus de soin qu'ils ne le font, s'ils se destinaient au sanctuaire. Il est aussi un certain nombre d'hommes plus graves, qui sentent le défaut de l'éducation qu'ils ont reçue d'un siècle incrédule, et qui cherchent à le réparer.

Mes très chers Frères, c'est en présence de ces efforts et de ces premières tentatives qu'il convient aux ministres du sanctuaire de seconder l'impulsion donnée par la grâce et par la triste expérience des résultats passés et présents. C'est du sanctuaire que doit briller l'étoile lumineuse qui éclairera, qui dirigera la marche. Car il faut le dire aussi: si notre siècle revient à l'étude de la religion, ah! cette réaction a grand besoin d'être conduite et réglée. Beaucoup ne cessent d'apprendre et n'aboutissent néanmoins presque à rien: *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*, parce qu'ils n'ont pas une méthode qui conduit à la vérité, ou parce qu'ils ne sont pas en garde contre certains écueils qu'ils ne connaissent pas.

C'est donc, mes très chers Frères, c'est à ces hommes qui cherchent de bonne foi à s'instruire de la religion, que nous nous adressons aujourd'hui; c'est à eux que nous allons 1^o enseigner une méthode courte et facile pour arriver à bien connaître toute la religion; et 2^o nous leur signalerons cer-

tains dangers particuliers aux études religieuses dans notre siècle.

I. Oui, Mes Frères, nous voyons souvent des hommes qui cherchent de bonne foi la vérité, n'avancer presque pas dans leur travail; après plusieurs années d'études, ils ne sont encore parvenus à peu près à rien; ils ont acquis, en matière de religion, beaucoup d'idées et peu de convictions. Leur esprit est tout plein de difficultés; s'ils trouvent parfois quelque rayon de lumière qui les encourage, ils rencontrent bientôt mille nuages obscurs qui les désespèrent; ils examinent l'un après l'autre tous les dogmes chrétiens, tous les points de morale, toutes les pratiques de discipline; ils entrevoient la raison de certaines choses, et ne voient rien à la plupart des autres. Ils étudient toute leur vie avec une persévérance infatigable, et la mort arrive plutôt que le résultat de leurs travaux : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*. D'autres se plaignent que l'étude de la religion demande trop de temps et de peine, qu'elle soit au-dessus de leur portée, et ils abandonnent tout. Le fruit de plusieurs années d'études et de recherches consciencieuses est perdu : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*. M. T. C. Fr., tout cela tient à ce que l'on prend une mauvaise méthode pour étudier la religion. Par rapport à la religion, comme par rapport à toutes les sciences, l'important est d'avoir la méthode. Au lieu de heurter une porte dans tous les sens pour l'ouvrir, tournez la clef dans son sens, et la porte sera ouverte.

M. F., rien n'est si commun dans le monde que d'oublier par rapport à la religion les règles de la méthode, dont la nécessité est généralement reconnue par rapport aux autres sciences. Dans toute science la méthode consiste à procéder du connu à l'inconnu, du plus clair au plus obscur,

du plus facile au plus épincux. On commence par poser ces principes incontestables, ces axiomes évidents, ces vérités en quelque sorte palpables et sensibles, à l'aide desquelles on s'élève ensuite plus haut. Ce que l'esprit n'aurait pu atteindre directement, il l'obtient par conclusion des principes posés ; ce que l'œil n'aurait pu saisir par intuition, il le voit comme dans un miroir de réflexion. C'est ainsi que l'on procède, par exemple, dans les sciences exactes. Que diriez-vous d'un homme qui se fatiguerait à vouloir résoudre un problème de mathématiques transcendantes, et qui n'aurait jamais étudié l'arithmétique ? C'est vouloir arriver à la fin sans le commencement ; c'est prétendre se trouver tout d'un coup transporté au terme du voyage, *impertransito medio*, comme parle l'école, sans avoir traversé le milieu des distances.

Or, voilà, M. Fr., la manière déraisonnable dont on étudie tous les jours la religion. Nous rencontrons des hommes du monde qui sont tout occupés de quelque dogme élevé et difficile de la religion, et qui n'ont jamais examiné un peu attentivement les bases sur lesquelles repose cette religion. Au lieu de commencer par approfondir les éléments, au lieu de s'attacher à l'examen de ces vérités premières qui se laissent en quelque sorte toucher et manier et qui répondraient de toutes les autres, au lieu de discuter selon les règles de la saine critique certains faits éclatants et sensibles dont la religion s'est comme enveloppée tout entière ; on commence au contraire par vouloir juger les points les plus relevés et les plus obscurs de la révélation chrétienne, on substitue à une question de fait, toujours facile à éclaircir, une foule de questions métaphysiques très difficiles et presque inaccessible à l'intelligence humaine. On ne possède pas les principes, et l'on veut tout d'abord résoudre les difficultés les plus spéciieuses et les plus embarrassantes.

C'est là évidemment une méthode vicieuse, méthode avec laquelle on étudiera longtemps sans trouver rien que des embarras : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.*

M. T. Ch. F., pour être entièrement convaincu de la religion, la voie est courte et facile ; il faut peu de temps. Il n'est pas besoin d'une grande portée d'esprit. Et il en doit être ainsi, puisque Dieu a dû faire sa religion pour tout le monde. Pour être convaincu de toute la religion, il n'y a que trois choses à examiner, et ces trois choses reposent sur des faits : 1^o Existe-t-il un Dieu ? 2^o Jésus-Christ est-il l'envoyé de Dieu ? 3^o L'Eglise est-elle l'organe de Jésus-Christ ? Ces trois vérités une fois admises, tout est fini. Existe-t-il un Dieu ? Oui. Vous n'êtes donc plus athée. Jésus-Christ est-il envoyé de Dieu ? Oui. Vous n'êtes donc ni déiste, ni payen, ni juif. L'Eglise est-elle l'organe de Jésus-Christ ? Oui. Vous n'êtes donc pas hérétique, vous êtes chrétien, catholique tout autant que moi. Voilà, M. Fr., une méthode bien courte, puisqu'il n'y a que trois choses à examiner ; bien facile, puisque ces choses reposent sur des faits, et rien n'est plus facile à vérifier que des faits, surtout quand ce sont des faits sensibles et éclatants.

On a dit quelquefois que Dieu aurait dû écrire sa religion dans le soleil. Mais c'est ce qu'il a fait : *In sole posuit tabernaculum suum* ; car ces trois grandes vérités fondamentales de la religion, qui en sont la garantie, ces trois grandes vérités reposent sur des faits aussi éclatants que le soleil. D'abord le fait de notre propre existence, de l'existence du langage, le fait de l'existence du monde, de l'ordre qui préside à l'univers : ce sont là des faits éclatants, qui nous conduisent pour ainsi dire d'eux-mêmes et sans raisonnement à reconnaître l'existence d'un Dieu. Ouvrez les yeux : l'existence de Dieu est une vérité aussi lumineuse que le soleil : *In sole posuit tabernaculum suum.*

2 L'étonnante révolution opérée dans le monde par la prédication de Jésus et des Apôtres, la diffusion rapide du christianisme et son existence actuelle par tout le monde : voilà encore des faits éclatants qui démontrent aux moins clairvoyants la divinité de Jésus-Christ et du christianisme. Ouvrez les yeux : le christianisme n'est-il pas, au milieu de nous, ce qu'est le soleil dans la nature ? *In sole posuit tabernaculum suum*. Enfin le seul fait de l'origine de toutes les sociétés séparées de l'Eglise Romaine, et les grands caractères d'unité, de sainteté et de catholicité, d'apostolicité qui ne se trouvent que dans celle-ci, démontrent assez qu'elle est, et qu'elle est toute seule la véritable société fondée par Jésus-Christ pour être son organe et son interprète. Ouvrez les yeux : l'Eglise catholique n'est-elle pas au milieu de toutes les sectes ce qu'est le soleil comparé aux plus pâles étoiles ? *In sole posuit tabernaculum suum*. Or, ces trois grandes vérités une fois admises, si une fois vous avez reconnu qu'il existe un Dieu, que Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, que l'Eglise est l'organe de Jésus-Christ, tout est fini ; il n'y a plus à raisonner, il ne s'agit plus que de croire tous les dogmes et de pratiquer tous les préceptes. Vous voilà parfait catholique.

Eh ! comment, me dites-vous ? Parce que j'admets un Dieu, la divinité de Jésus-Christ et la mission de l'Eglise, vous jugez mon examen fini. Il s'en faut beaucoup, ce me semble. Je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ, je crois à l'Eglise. Mais les mystères, nous n'en avons pas parlé : la Trinité, par exemple ; et puis les préceptes, celui du jeûne et de l'abstinence, par exemple ; je n'admets pas tout cela. — Vous admettez tout cela, mon très cher Frère. Dites-moi, croyez-vous en Jésus-Christ ? Oui, c'est la supposition. Jésus-Christ parle-t-il clairement de la Trinité ? Oui ! bien ; voyez maintenant dans quelle alternative vous êtes placé. Dites-moi lequel des deux est le plus

raisonnable, ou de dire : Jésus-Christ envoyé de Dieu s'est trompé; ou bien : Jésus-Christ envoyé de Dieu a révélé une vérité que ma raison ne comprend pas bien ? Laquelle de ces deux assertions est la plus raisonnable ? Je vous fais juge. De même le précepte du jeûne et de l'abstinence. Croyez-vous à l'autorité de l'Eglise ? Oui, c'est la supposition. L'Eglise ordonne-t-elle le jeûne et l'abstinence ! Oui ; voyez encore dans quelle alternative vous êtes placé. Dites-moi lequel des deux est le plus raisonnable, ou de dire : l'Eglise, organe inspiré de Jésus-Christ, ne sait ce qu'elle fait ; ou bien : l'Eglise a des raisons que je ne puis comprendre ? Encore une fois, laquelle de ces deux assertions est la plus raisonnable ? M. Fr., il n'y a pas à balancer.

Admettre que l'envoyé de Dieu et l'organe infallible de cet envoyé se trompent dans leurs paroles et dans leurs actes, c'est admettre une chose déraisonnable ; admettre au contraire que l'envoyé de Dieu et son organe nous révèlent, nous commandent des choses dont la raison surpasse notre esprit, c'est admettre la chose la plus raisonnable du monde. Car n'est-il pas souverainement évident que, si la raison divine veut se manifester à la nôtre infiniment plus bornée, il doit nécessairement y avoir du mystère pour nous dans ces communications ? Et la religion n'aurait pas le caractère de l'infini d'où elle vient, si elle ne surmontait pas notre courte et faible intelligence. Nous ne concevons pas le grain de sable que nous foulons aux pieds, et nous voulons concevoir les vérités célestes ; notre raison ne se comprend pas elle-même, et elle voudrait comprendre la raison divine ! Impossible. Non : du moment qu'il est prouvé que Dieu a parlé, il est souverainement raisonnable de le croire sur parole. Et si la chose qu'il nous révèle est mystérieuse, comme elle doit l'être presque toujours, c'est alors, dit Bossuet, qu'il faut tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoi qu'on n'en voie pas bien toute la suite.

D'après ces principes, M. F., si un incrédule venait me faire des objections contre la Trinité, par exemple, je lui demanderais d'abord : Croyez-vous en Dieu, croyez-vous en Jésus-Christ, croyez-vous à l'Eglise ? Et s'il me répondait qu'il ne s'est jamais occupé de ces questions, je serais en droit de lui dire : mon très cher Frère, apprenez d'abord l'arithmétique, avant de me faire des objections sur les hautes mathématiques. Je n'ai rien à vous répondre. Vous ne comprenez pas votre objection, et vous êtes encore moins capable de comprendre ma réponse. Vous n'avez pas la première notion de la religion, et vous voulez parler des questions les plus difficiles. Vous pouvez avoir beaucoup d'esprit, vos objections peuvent être faites d'une manière ingénieuse ; mais vous n'avez pas de logique, vous n'avez pas de méthode. Vous bouleversez la méthode, vous substituez à une question de fait très facile à éclaircir une foule de questions métaphysiques très relevées et presque inaccessibles à l'intelligence humaine. Ainsi, M. T. C. F., pour avoir le droit d'être incrédule et de faire une objection, il faudrait avant tout s'être déterminé négativement par rapport à ces trois grandes vérités : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, après un examen attentif des faits sur lesquels nous les faisons reposer. Tout incrédule qui n'a pas étudié ces trois points, est un ignorant qui n'a pas le droit de parler religion. Comme aussi un homme qui examine sérieusement ces questions, sera nécessairement catholique s'il est raisonnable, et pratiquera sa religion s'il est conséquent.

Mais continuons quelques instants à examiner combien cette méthode est féconde pour répondre à toutes les objections. Ce qui me choque dans la révélation, me dira certain chrétien, c'est le dogme du péché originel ; il ne peut, d'après moi, se concilier ni avec la justice ni avec la bonté de Dieu. — Et moi, ce qui me choque, répondrai-je à ce

chrétien, c'est que la raison humaine, raison *finie*, sorte ainsi de sa sphère pour argumenter contre la raison *infinie* de Dieu. Dites-moi, avez-vous des idées bien nettes, d'une part sur la nature et les conséquences du péché originel, et de l'autre sur les attributions de la justice et de la bonté divines ? Tout cela est lettre close pour vous, et vous voulez partir de ces mystères pour combattre un fait bien avéré et bien authentique. N'est-ce pas un fait que Dieu a révélé par Jésus-Christ et par l'Église l'existence du péché originel ? Oui. Dieu peut-il n'être pas juste ou n'être pas bon ? Impossible. Donc reconnaissant d'une part que Dieu est essentiellement juste et bon, reconnaissant de l'autre qu'il a révélé l'existence du péché originel, concluez que ce dogme ne blesse certainement ni sa justice ni sa bonté. Si votre raison n'en voit pas bien le comment, c'est le cas de faire l'acte de foi. Et si vous faites cet acte de foi, je me charge ensuite, avec l'aide de Dieu, de vous lever au moins les plus grandes difficultés en vous exposant différents systèmes des théologiens, celui de Suarez, par exemple, qui expliquent ce mystère d'une manière plus ou moins plausible.

Et je répondrais ainsi, M. F., aux objections qu'on me ferait sur tous les points de la révélation chrétienne : éternité de l'enfer, présence réelle, et tous les autres. Dès qu'il s'agit des mystères, il faut, pour ne pas extravaguer, partir, avec les catholiques, du fait avéré de la révélation, et en conclure que Dieu, qui est l'équité aussi bien que la bonté souveraine, ne pouvant révéler rien que de vrai, que de conforme à la justice et à la miséricorde, il n'y a pas d'autre parti raisonnable que d'admettre ce qu'il lui convient de révéler, et de croire sur sa parole des dogmes incompréhensibles : dogmes dont on peut ensuite chercher à approfondir la nature et les convenances, quand une fois la raison a fait acte de soumission à la révéla-

tion. Et c'est ainsi, M. F., que l'exposé de cette méthode montre comment, dans l'étude de la religion, la raison et la foi se concilient.

On a souvent mal compris ces termes, employés par la théologie mystique, de foi obscure, de foi aveugle. Et si l'on a maintes fois trop accordé à la raison, on lui a aussi quelquefois trop refusé. La foi sans doute aura toujours de grandes obscurités dans son objet, et nous avons vu qu'il en doit être ainsi ; mais, en même temps, elle très claire dans ses motifs, très raisonnable dans les principes de sa crédibilité. Si Dieu me parle par un envoyé, si cet envoyé me laisse un organe, un interprète de sa parole, il est évident pour ma raison même que je dois croire cet envoyé divin et son organe. Seulement si Dieu veut ainsi se manifester à moi, il est nécessaire qu'il donne à son envoyé, à son organe, des caractères d'authenticité auxquels ma raison puisse reconnaître qu'ils viennent réellement de lui. C'est une garantie qui est due à ma raison, et qu'elle a droit d'exiger.

Quand un ambassadeur est envoyé dans une cour étrangère, la première chose qu'on lui demande, ce sont ses lettres de créance ; ces lettres une fois lues et reconnues authentiques, on ne peut plus douter de sa mission. Et voilà aussi, M. F., ce que la religion livre à l'examen de notre raison. Jésus-Christ, en descendant sur la terre, nous a exhibé, si j'ose ainsi parler, des lettres de créance ; examinez-les : lui-même vous y engage. Je ne vous demande point de croire d'abord mes paroles, mais voyez mes œuvres ; consultez les Écritures, voyez si elles parlent de moi ; interrogez ces aveugles auxquels j'ai rendu la vue, ces sourds auxquels j'ai rendu l'ouïe, etc. Mais ensuite, si une fois vous avez reconnu à mes œuvres que je suis réellement l'envoyé et le Fils de Dieu, croyez à la vérité que je vous annonce. Ce que Jésus-Christ disait aux Juifs, M. F., la religion le dit à tous. Examinez les bases sur lesquelles je

repose ; armez-vous de la critique que vous employez dans les autres faits historiques, pour discuter les faits divins sur lesquels je m'appuie. Je livre ces faits à votre curiosité. Creusez autour de ces fondements ; essayez de les ébranler ; descendez, avec le flambeau de la philosophie, jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient les édifices, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. Là votre raison doit s'arrêter. Dès que vous avez reconnu que ma doctrine est véritablement divine, il ne vous reste plus qu'à croire.

Ainsi, mes frères, dans l'étude de la religion, c'est la raison qui fait le premier pas ; elle pose comme les préliminaires, en examinant et en reconnaissant que la religion vient de Dieu. Sans doute, dans ce premier travail même, la raison a déjà besoin d'être dirigée par certains secours d'en haut ; et je crois, avec saint Augustin, que Dieu donne à chaque homme un premier germe de grâce intime et secrète qui se mêle imperceptiblement avec la raison. C'est ce que saint Augustin nomme : *Inchoationes quædam fidei, conceptionibus similes*. C'est un commencement très éloigné pour arriver de proche en proche jusqu'à la foi, comme un germe très informe est le commencement de l'enfant qui doit naître longtemps après. Dieu mêle le commencement du don surnaturel avec les restes de la bonne nature, en sorte que l'homme qui les tient réunis ensemble dans son propre fond, ne les démêle point et porte déjà au dedans de soi un mystère de grâce qu'il ignore profondément. Ce n'est que quand le germe commence à éclore, que la foi se montre distincte de la raison. Jusque-là, c'est donc proprement la raison qui prend l'initiative dans l'étude de la religion, en reconnaissant que Dieu existe, qu'il est raisonnable de le croire s'il parle, et qu'il a réellement

parlé par Jésus-Christ et par l'Eglise. Mais ici s'arrête le contrôle de la raison ; ici l'intelligence se soumet à la foi. L'homme n'a plus qu'à croire, à adorer, à aimer, à pratiquer. Et en croyant sans raisonner, l'homme fait encore acte de raison, puisque sa raison elle-même lui explique qu'il doit ainsi croire.

Certes, mes Frères, c'est une salutaire et glorieuse humiliation que celle de la raison humaine devant la raison divine, humiliation au reste qui devient le principe d'une nouvelle exaltation ; car, mes Frères, ne croyez pas que désormais la raison soit condamnée à une éternelle inaction par rapport aux vérités révélées. Non, Dieu traite la raison avec plus d'honneur que cela. Et après qu'elle s'est soumise à la foi, la religion ne lui défend point de chercher encore, sans doute avec réserve, avec humilité, les convenances et les raisons naturelles des mystères qui lui sont proposés. Alors, si elle veut examiner l'un après l'autre les dogmes et les préceptes, ce sera en faisant toujours précéder son examen d'un acte de foi. Puis, Dieu éclairant l'homme de sa lumière, celui-ci verra d'abord toujours, que ces mystères n'ont rien de formellement contraire à la raison, et souvent même il découvrira qu'ils sont merveilleusement appropriés à notre nature et à notre saine façon de penser et de sentir.

C'est ainsi, mes Frères, qu'après que la raison s'est soumise à la foi, il y a réaction de la foi sur la raison. L'intelligence humaine, partant des principes connus par la révélation, peut voler jusque dans les cieux et dérober à la divinité ses plus intimes secrets : reconnaître, par exemple, avec le grand saint Hilaire de Poitiers, que le dogme de la Trinité est tellement raisonnable qu'il serait impossible de croire à un Dieu en une seule personne ; reconnaître avec saint Augustin et plusieurs autres, dans le dogme du péché originel, le mot d'une longue énigme, l'ex-

plication d'une infinité de mystères, inconcevables avant qu'ils eussent été éclairés par celui-ci. Et ainsi de tous les mystères et de tous les points de la religion l'un après l'autre. Car, mes chers Frères, la raison et la foi, provenant d'une même source, ne peuvent pas être contraires. Il y a plus : la foi ayant été surajoutée à la raison, la grâce ayant été entée sur la nature, il doit y avoir entre ces deux choses faites l'une pour l'autre une parfaite harmonie.

On a beaucoup trop critiqué les grands hommes qui, dans ces derniers temps, se sont occupés de faire admirer le côté humain de la religion. Si ce n'est pas en lui-même le côté principal, c'est du moins un de ses côtés vrais. Et il a pu y avoir telle ou telle disposition dans un siècle particulier, qui ait exigé que l'on commençât par ce côté pour opérer le rapprochement. Pascal et Fénelon, témoins de la naissance de cette incrédulité qui a tant grandi depuis, pensaient déjà qu'il était essentiel de présenter la religion comme aimable et utile, de faire désirer du moins qu'elle fût vraie, se réservant ensuite d'en prouver solidement la vérité par la méthode que nous venons d'exposer. Ainsi, montrer la religion dans ses points de contact immédiats avec l'homme naturel, cela peut être un travail utile. Jésus-Christ, auteur de la religion, est Dieu et homme ; la religion, placée entre le ciel et la terre pour unir ces deux termes, participe de l'un et de l'autre. Elle est à la foi divine et humaine ; si les premiers anneaux de cette chaîne se perdent dans la divinité, les derniers anneaux sont attachés à notre cœur, et il est bien permis de l'observer sous ce dernier rapport. Cette échelle, appuyée d'une part dans les cieux, est de l'autre fortement posée et habilement assise sur notre cœur.

Ce n'est donc point être en dehors du vrai, que de faire ressortir la convenance qu'il y a entre la religion et notre nature, que de parler de l'aliment qu'elle fournit à notre esprit, à notre cœur, à notre imagination, à tous nos sens, à

l'homme tout entier. Ce n'est donc point être en dehors du vrai, que de parler du génie, de la poésie, de la philosophie et des hautes harmonies sociales du christianisme. Non ; ces expressions renferment des vérités, vérités dont le développement ne serait pas indigne de la plume d'un ministre de la religion ; à plus forte raison doit-on savoir gré aux grands hommes qui, placés dans les rangs des simples fidèles, ont eu la noble pensée d'exécuter ce dessein. Et si la terre n'a pas assez reconnu leurs services, à cause de quelques imperfections inséparables de l'humanité, le ciel sera plus indulgent et moins ingrat, l'éternité leur en sera reconnaissante ; il faut espérer même que l'équitable histoire les rangera parmi ces docteurs laïques qui, dans plusieurs siècles de l'Église, ont été, à leur façon, de dignes apologistes du christianisme. Leur travail, mis à sa place, est utile. Que la raison commence par examiner les faits, qu'elle se soumette ensuite à la foi, que, toujours soumise et unie à la foi, elle poursuive ces investigations avec humilité et réserve ; et la religion ne trouvera rien à reprendre à ce que la raison et la révélation se prêtent ainsi, dans une mutuelle intelligence, les secours qu'elles peuvent et qu'elles doivent attendre l'une de l'autre.

Mes très chers Frères, ce serait une entreprise bien digne de notre ministère évangélique d'exécuter cet admirable plan. Commencer par examiner ce qui concerne les trois questions fondamentales : Dieu, Jésus-Christ, l'Église ; discuter tous les faits avec la critique de l'histoire et avec tout le soin que demande une matière si importante ; et puis, ces trois vérités admises, plus de discussion, la discussion est close pour toujours. Exposer ensuite toute la doctrine chrétienne, en examiner la beauté, la convenance, les raisons mystérieuses : ce serait là, mes Frères, d'après saint Augustin, l'ensemble le plus complet et le plus logique de l'enseignement chrétien. Mes chers Frères, s'il

plait à Dieu, entre les mains de qui nous sommes, nous et toutes nos paroles, nous ne désespérons pas de remplir ce vaste cadre dans les instructions que nous devons vous adresser plus tard, et pour lesquelles celles-ci n'ont été qu'un préliminaire.

Aujourd'hui, après avoir exposé la méthode courte et facile pour connaître la religion, il me reste à vous signaler en peu de mots quelques dangers particuliers aux études religieuses dans notre siècle.

II. M. T. C. F., une dernière recommandation à faire à tous ceux qui veulent étudier un peu sérieusement la religion, c'est d'aller puiser aux sources pures de l'enseignement catholique. Je ne parlerai point du danger de la plupart des histoires ni du mauvais esprit de la plupart des historiens : votre pasteur vous a trop bien éclairés sur ce point, beaucoup plus important qu'on ne le pense communément ; d'autant que, comme nous l'avons dit, Dieu ayant mis toute la religion dans les faits, si les faits sont constamment défigurés, la religion en souffre beaucoup dans notre esprit. Après avoir lu l'histoire, écrite par tel et tel auteur catholique, on se demande si véritablement les promesses divines se sont réalisées par rapport à l'Eglise, laquelle nous est représentée comme ayant toujours eu tort, comme n'ayant jamais bien fait. Mais je veux parler d'autre chose.

Tout le monde se mêle aujourd'hui de parler et d'écrire sur les matières religieuses ; quelques grands hommes du siècle l'ont fait avec éclat, et dans des circonstances opportunes. C'est le propre de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est utile, de traîner après soi d'inutiles, d'oiseuses et de mauvaises imitations. Dans les œuvres de ces grands génies, il y a eu quelques taches, comme on en découvre dans le soleil ; dans celles de leurs obscurs imita-

teurs, il y a quelques perles, comme on en trouve dans le fumier. Aux yeux du sévère théologien qui pèse rigoureusement tous les termes, rien n'est exact, rien n'est vrai dans la plupart de ces productions modernes; souvent même il y a des erreurs grossières, des traces d'ignorance impardonnables. Et cependant, M. F., nous sommes étonnés tous les jours de trouver entre les mains de gens instruits ces œuvres si pitoyables, et d'entendre tous les échos de la presse, échos payés il est vrai, louer à l'envi ce qui est si peu digne de louange. Si vous voulez connaître la religion chrétienne, M. F., les ouvrages solides ne vous manquent pas; et sans remonter à ceux des premiers siècles, nous avons à vous offrir Bossuet, Pascal, et tant d'autres écrivains du grand siècle, comme aussi tant d'ingénieux et de solides apologistes qui ont combattu la philosophie du XVIII^e siècle, et enfin les œuvres de plusieurs grands hommes de nos jours. Mais le christianisme des brochures, le christianisme des écrivains à la mode, le christianisme des volumes à sept francs cinquante, le christianisme de la plupart des gazettes; c'est, M. F., un christianisme bâtard et dégénéré, c'est un christianisme tout sensuel, tout matériel, un christianisme habillé de toutes les folies de notre époque; c'est une copie infidèle et grossière, dans laquelle la religion de Jésus-Christ ne se reconnaît pas.

Permettez-moi, M. F., cette citation familière : on voyait l'année dernière à l'exposition un magnifique tableau représentant une procession du Saint-Sacrement. Comme chose de l'art, c'était une pièce remarquable et qui fut remarquée; mais comme représentation, c'était un tableau très infidèle, car, par exemple, entre autres choses, le prêtre qui portait le Saint-Sacrement avait un bonnet carré sur la tête. C'est un de ces quiproquos impardonnables, qui feraient croire que l'artiste n'avait jamais vu la cérémonie qu'il voulait représenter. Eh bien ! M. F., pour un esprit un peu so-

lidement instruit, tout ce qu'on écrit aujourd'hui sur la religion est rempli de pareilles bévues, en sorte qu'il paraît évident que ces apologistes du christianisme n'ont jamais appris leur catéchisme. Aussi notre siècle, qui sait lui-même définir admirablement ses travers, appelle-t-il ce simulacre de religion une religiosité, et ces espèces de croyants des catholicistes. Je l'avoue, il y a du vrai dans ces productions, il y a de bonnes intentions quelquefois dans les auteurs ; mais toujours est-il que ce n'est pas là qu'il faut aller étudier la foi chrétienne, parce que s'il y a du vrai, il y a encore plus de faux, souvent même il y a du mauvais. Et cela me conduit à une deuxième observation bien plus sérieuse encore.

Serions-nous tombés, M. T. C. F., d'un écueil dans un autre ? Notre siècle ne voudrait-il cesser d'être étranger à la religion, que pour exploiter la religion au profit des passions ? Ces jours seraient-ils venus où, selon la prédiction de saint Paul, des hommes corrompus doivent mendier le vice à la religion elle-même, cherchant dans le christianisme leur volupté plutôt que Dieu : *Voluptatum magis amatores quam Dei* ? Je ne sais quels nouveaux romanciers, assez semblables à ceux que le chancelier Gerson a si bien démasqués dans un traité composé tout exprès, et dont la reproduction serait aujourd'hui bien piquante d'intérêt ; je ne sais, dis-je, quels nouveaux romanciers font un alliage monstrueux, un amalgame sacrilège du christianisme et des passions les plus criminelles. La France est inondée de ces productions qui, sous des formes religieuses, distillent le poison le plus subtil de l'impudicité ; aux récits les plus chrétiens, les plus pieux, viennent se mêler les plus lubriques descriptions ; il semble que la plume de l'écrivain ait été trempée à la fois dans la religion et dans la volupté. Si l'on parle du prêtre catholique, c'est pour jeter dans sa belle et noble vie des faiblesses

sacrilèges, indignes de son caractère; si l'on va prendre un ange dans les cieux, c'est pour lui prêter des sens, afin de le traîner dans une boue où il ne pouvait pas tomber par nature. Poète qui vous disiez chrétien, vous avez fait là une mauvaise œuvre !

Nunc dicere de dulci Jesu, fonteque dulcissimo, et agno castissimo, et mox recensere vitia turpissima, ce sont les paroles de Gerson, qualifiant un romancier du moyen âge. Et il ajoute : quoi de plus épouvantable que ces tableaux où les noms de Jésus et de la Vierge Mère sont mêlés à des intrigues dégoûtantes, et où les saintes et douces joies du ciel viennent diviniser le vice et donner à la volupté une pudeur mystique et une odeur céleste ! Ces ouvrages, M. F., seraient à la fois la ruine de la religion et des mœurs, puisqu'ils tendent à confondre toutes les idées en conciliant le christianisme avec le vice. Non, M. F., non, ce n'est pas là l'enseignement chrétien. *Illa quæ desursum est sapientia, primum quidem pudica* : Cette religion qui vient des cieux est, avant tout, pudique. La pureté est un article sur lequel la religion chrétienne, catholique, n'a jamais capitulé. Voilà ce dont il était indispensable de dire quelques mots dans le siècle où nous vivons.

Enfin, M. F., une dernière observation. Nous vivons à une époque où l'on aime beaucoup le nouveau, et notre société malade ressemble un peu à celle de ces Athéniens dégénérés dont parle saint Paul. On cherche le nouveau partout, on veut le trouver aussi dans la religion. On serait humilié de suivre les voies battues. On veut absolument mettre le christianisme en progrès. M. F., c'est là une prétention ridicule. Le christianisme ne change point, et c'est un de ses caractères remarquables qu'il a été également à l'abri des altérations et des perfectionnements que le temps apporte à toutes les autres institutions. Le christianisme, selon le besoin des temps et des lieux, a

bien pu modifier quelques formes disciplinaires. Et quant à son enseignement, il est bien vrai encore que les esprits élevés peuvent découvrir certaines vérités sous des points de vue jusqu'alors inaperçus, les exprimer d'une manière nouvelle. Mais le fond sera toujours le même, c'est-à-dire l'ensemble des choses révélées par Notre-Seigneur Jésus-Christ il y a deux mille ans, et enseignées depuis, plus ou moins explicitement, par tous les siècles : *Non nova, sed nove*. Tout au plus peut-on trouver quelques formes nouvelles, mais le fond ne peut pas être nouveau.

C'est ce que disait déjà saint Vincent de Lérins dans son monitoire, ouvrage aussi admirable de style que de doctrine : quiconque voudrait enseigner du nouveau dans la religion serait hérétique, puisque la religion est toute de tradition. Impossible de faire aujourd'hui que Notre-Seigneur ait dit, il y a deux mille ans, une chose qu'il n'a réellement pas dite et que la tradition ne nous a pas transmise. D'ailleurs, M. T. C. F., soyons humbles dans notre étude de la religion. Laissons aux hommes éminents ces hautes investigations qui, après tout, sont complètement inutiles pour le salut. Attachons-nous à ces vérités premières qui seules sont indispensables, et qui sont déjà bien admirables et bien relevées. Ce ne sont pas ces nouveaux astres que l'art découvre avec ses instruments qui servent à diriger nos pas. Non, c'est ce père des jours, cet antique soleil, ce sont ces astres moins éloignés que l'œil aperçoit tout d'abord, et dont la lumière a suffi depuis le commencement du monde pour éclairer nos pères.

Je m'arrête, M. T. C. F. O Seigneur Jésus, nous avons essayé, dans plusieurs instructions, de convaincre ces chrétiens nos Frères de la nécessité, et aussi nous avons voulu leur enseigner les moyens de revenir à l'étude et à la connaissance de votre sainte religion. Vous le savez, Seigneur,

nous n'avons qu'une pensée, qu'un désir, c'est de porter la lumière et la conviction dans leurs âmes. Bénissez donc, ô mon Dieu, bénissez nos faibles efforts. Encouragez nos indignes travaux, animez nos forces naissantes, en nous montrant quelques résultats autour de nous. Mon Dieu, vous nous permettez de le dire, cet encouragement vous nous l'avez donné; nous avons eu la consolation de voir un grand nombre de nos frères revenir se presser autour de cette chaire de vérité, ils semblent avoir pris goût à votre parole sainte; quelques-uns ont eu la générosité d'aller plus loin, et ils ont tiré des conclusions que nous n'avions pas même indiquées. Continuez, Seigneur, continuez votre œuvre. Continuez de ramener à vous le pauvre esprit humain qui s'est égaré dans tous les chemins, qui a erré sur toutes les mers, qui n'a plus d'étoile ni de boussole, et qui commence à sentir le besoin de revenir à vous, et de fixer les yeux sur votre sainte religion.

O Marie, tendre protectrice de cette ville, de cette contrée qui est vôtre, faites que Notre-Seigneur Jésus-Christ votre fils ne soit plus inconnu parmi nous, mais que tous nous fassions nos délices d'étudier, d'aimer et de pratiquer cette religion sainte qui peut seule nous rendre heureux ici-bas et dans l'éternité (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 13.

Voir M. Gosselin : *Méthode courte et facile pour se convaincre de la vérité de la religion catholique*. — Fénelon : *Lettres*. — Bourdaloue : *Pensées ; accord de la raison et de la foi*. — Guénard : *Discours sur l'esprit philosophique*. — Loriquet : *Mes doutes*, t. 1. (Note de M. l'abbé Pie).

XII

PRÔNE

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO, PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE :
SUR LA PAIX ET LA JOIE QUI SONT LE FRUIT DES SOLENNITÉS
PASCALES.

(1840)

Gaudium et pax.

La joie et la paix soient avec vous.

(S. PAUL.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Jésus-Christ ressuscité ne savait dire que ce mot à ses apôtres : La paix soit avec vous ! Nous ne voyons point que, pendant sa vie, il eût coutume de les aborder avec cette forme de salutation ; il ne l'emploie qu'après sa résurrection, mais alors il l'emploie avec une sorte de profusion : « Ses disciples étant assemblés, Jésus vint, et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous... Jésus leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous... Et huit jours après, Jésus vint de nouveau, et leur dit : La paix soit avec vous. » *Venit Jesus et stetit in medio discipulorum et dixit eis : Pax vobis... Dixit eis iterum : Pax vobis... Et post dies octo, venit Jesus et dixit : Pax vobis.* A ce triple salut de paix, l'apôtre saint Paul ajoute un tri-

ple commandement de joie : « Au reste, mes Frères, réjouissez-vous dans le Seigneur ; réjouissez-vous dans le Seigneur toujours ; je le répète encore, réjouissez-vous ». *De cætero, fratres mei, gaudete in Domino... Gaudete in Domino semper ; iterum dico, gaudete.* La joie, dit le grand Bossuet, c'est le commandement de Jésus-Christ ressuscité.

Cette paix, mes très chers Frères, accordée entre le ciel et la terre par la médiation du Sauveur Jésus, et la joie qui doit en résulter pour nous, étant le sujet principal de notre évangile, sera la matière de cet entretien. Et cherchant les motifs de cette paix, de cette joie que l'Eglise nous prêche à tant de reprises et de toutes les façons pendant ces jours, nous verrons qu'elles doivent découler et des mystères que nous avons célébrés, et des sacrements que nous avons reçus.

I. Mes très chers Frères, disait Bossuet, en expliquant l'évangile de ce jour, le déluge est passé, les cataractes du ciel se sont refermées ; tous les flots de la colère divine qui devaient accabler les hommes ayant passé sur la tête de Jésus, les eaux maintenant se sont retirées ; la colombe s'approche de nous avec une branche d'olivier ; Jésus-Christ s'avance au milieu des siens et leur annonce que la paix est faite : *Et dixit : Pax vobis.* A ce mot de paix, tous les cœurs sont saisis de joie, tous les troubles s'évanouissent, les apôtres épouvantés se rassurent, ils tressaillent de bonheur à la vue du Seigneur : *Gavisi sunt discipuli viso Domino.*

Quelle est cette branche d'olive, quel est ce signe de la paix que le doux Jésus apporte et montre à ses disciples ? Apprenez-le de l'Évangile, mes très chers Frères : « Et Jésus-Christ ayant dit ces mots, il leur montra ses mains et ses pieds » : *Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes.*

Voilà donc, mes Frères, voilà Jésus-Christ qui présente les blessures de ses membres glorieux, comme motif de la paix et de la joie qu'il souhaite à ses disciples et, dans leurs personnes, à tous les hommes. Et voilà pourquoi j'ai dit aussi que la paix et la joie du temps pascal doivent découler d'abord des mystères que nous avons célébrés : mystère de la passion et de la mort, mystère de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais en quoi le souvenir et la représentation des souffrances et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ peuvent-ils être une source de paix et de joie ? Le supplice de Jésus-Christ, mis à mort autrefois par des hommes nos semblables et nos frères, n'est-il pas plutôt l'opprobre éternel de l'humanité tout entière ? Ici, dit Bossuet, j'avancerai une chose qui n'a d'exemple dans aucune histoire : c'est que la paix ayant été troublée entre Dieu et les hommes, elle ne devait se conclure que par la mort de l'ambassadeur député pour la négocier. Voilà une proposition inouïe parmi tous les peuples du monde : car vous savez, mes Frères, que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable ; que Dieu même, comme protecteur de la société, est intéressé dans leur cause, et que toute injure qui leur est faite est, sous ce rapport, une espèce de sacrilège. Et voici que Jésus, Jésus Dieu et Fils de Dieu, Jésus ambassadeur céleste, envoyé aux hommes pour faire leur paix, a été jugé, condamné, crucifié par eux. Toute la majesté de Dieu a été violée manifestement par cette action, non seulement parce que Jésus est son ambassadeur, mais parce qu'il est son Fils. Et néanmoins cette mort qui devait ramener une guerre éternelle, c'est ce qui conclut l'alliance. Un crime qui a tant de fois armé les peuples, désarme tout à coup le Père éternel, et la personne sacrée de son ambassadeur ayant été violée par un attentat épouvantable, aussitôt il a fait et signé la

paix. Et cet ambassadeur, se relevant de terre, dit à ses ennemis en leur montrant les plaies dont ils l'ont couvert : La paix soit avec vous ; voyez mes pieds et mes mains : *Dixit eis : Pax vobis... Et ostendit eis manus et pedes.*

Voilà, mes Frères, un mystère incroyable. Saint Augustin va nous l'expliquer. Ce grand docteur, dans les traités qu'il a faits sur la première épître de saint Jean, a remarqué que trois sortes de personnes ont concouru d'une manière bien différente à la mort de Notre-Seigneur. Il a été livré par son Père : le Père n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous : *Qui proprio filio suo non pepercit.* Il a été livré par ses ennemis : Judas l'a livré aux Juifs : *Ego vobis eum tradam* ; les Juifs à Pilate : *Tradiderunt Pontio Pilato* ; Pilate l'a livré aux soldats : *Tradidit militibus* ; et ceux-ci l'ont livré à la mort. Enfin livré par son Père, livré par ses ennemis, il s'est aussi livré lui-même : *Tradidit semetipsum pro me.* Son Père l'a livré par justice ; ses ennemis par envie ; il s'est livré par obéissance et par amour.

Dans ses volontés si diverses, cherchons ce qui a pu faire la paix des hommes. Est-ce l'action des Juifs ? Non, car en livrant Jésus, ils ont mis le comble à leurs crimes. Est-ce celle du Père éternel ? Non, car le Père était dirigé par une pensée équitable sans doute, mais par une pensée de rigueur et de vengeance, exigeant de son propre Fils ce qui lui était dû. Jusque-là je ne vois pas notre paix conclue ; je vois, au contraire, d'une part un Dieu qui se venge, de l'autre les hommes qui s'enfoncent plus avant dans le mal. Mais entre ces Juifs injustes et méchants, et ce Dieu juste sans doute, mais sévère et vengeur, je vois un fils obéissant et plein d'amour, qui prend sur soi toute la dette des hommes et qui la paie tout entière à son père. Les hommes doivent ; Dieu exige ; Jésus-Christ paie. Les hommes, instruments de la mort de Jésus-Christ,

multiplient leurs dettes; Jésus-Christ se charge de cette nouvelle obligation, son mérite infini est capable de porter et de payer tout. En tant que répandu par les Juifs, le sang de Jésus-Christ crie vengeance ; en tant que présenté par Jésus-Christ, ce même sang crie miséricorde, et la voix de Jésus-Christ est sans doute la plus puissante. Quelque grande que soit la malice d'un attentat commis contre un Dieu, il y a encore plus de valeur et de mérite dans l'obéissance et dans l'amour de Dieu. Ainsi la miséricorde l'emporte. L'ambassadeur est mort, et la paix est enfin conclue.

Comprenez-vous maintenant, mes Frères, ce grand mystère du christianisme? Comprenez-vous comment la mort de l'ambassadeur a été la purification du monde? Comprenez-vous comment, ainsi que le dit saint Paul, Jésus-Christ est notre paix : *Ipse enim est pax nostra* ? et comment Dieu était en lui, se réconciliant le monde : *Deus erat in Christo, reconcilians sibi mundum* ? Comprenez-vous, mes Frères, la parole de Jésus-Christ ressuscité : « La paix soit avec vous... Voyez mes pieds et mes mains? » C'est ainsi, mes Frères, que les mystères douloureux que nous avons célébrés sont eux-mêmes des motifs de paix et de joie : « La paix soit avec vous... Et il leur montra ses pieds et ses mains. » Ah ! c'est que ces blessures ont fait notre paix ; c'est qu'il veut que nous en lisions le traité, la conclusion, la ratification authentique dans ses plaies sacrées. Ces plaies, il les veut porter jusque dans le ciel, afin que si la malice des hommes irrite de nouveau son Père, il puisse continuellement lui représenter dans ces empreintes sacrées une image du sacrifice qui l'a apaisé, et perpétuer ainsi les liens de notre paix, comme le chante l'Eglise. Oui, mes Frères, au milieu même des joies éternelles et de la paix des cieux, le mystère du Calvaire est comme en une continuelle représentation : *Agnum stantem tanquam occi-*

sum. Il y a comme un vendredi saint perpétuel dans les cieux. Oui, Jésus est dans les cieux avec des cicatrices salutaires, encore toutes fraîches et toutes vermeilles, toutes teintes, si j'ose le dire avec Bossuet, de ce sang précieux et innocent qui a pacifié le ciel et la terre.

Mais, en emportant aux cieux ses plaies adorables, Jésus-Christ a voulu en laisser les empreintes sacrées sur la terre, où le sacrifice de la croix est aussi en perpétuelle représentation sur les autels. Voyez du couchant à l'aurore partout le monde catholique : *Agnum stantem tanquam occisum*. Et aussi, une fois chaque année, voyez dans toute l'Eglise la représentation solennelle et anniversaire de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Cette semaine-là, l'Eglise l'appelle la Grande Semaine. Quelles sont imposantes, M. F., quelles sont tristes et consolantes à la fois les cérémonies de l'Eglise dans ces jours de si salutaire mémoire ! Toute cette suite de mystères qui se succèdent, la voix des prophètes qui vient se mêler à celle des évangélistes pour raconter les douleurs de Jésus, ces bruits, mystérieux échos de la secousse qui annonça la mort d'un Dieu, ce feu sacré qui se cache et s'éteint comme s'éclipsa l'astre du jour, cette croix que le peuple chrétien va adorer, ce tombeau qui rappelle le sépulcre où Joseph d'Arimatee ensevelit le Sauveur, cette complainte et ces chants de condoléance aux douleurs d'une mère : encore une fois, M. F., que tout cela est beau ! que tout cela est grand ! que tout cela est digne d'intérêt !

M. F., faut-il vous le dire ? il ne manquait qu'une chose à ces mystères que l'Eglise célébrait : c'était votre présence. Un si beau spectacle, et presque point de spectateurs ! Il nous semblait que cette basilique, accoutumée autrefois à se voir, en ces jours, remplie d'une multitude immense de fidèles, maintenant montrait ses vastes nefs vides et désertes, et se lamentait, avec l'accent de

Jérémie, de ce que personne ne venait à ses solennités : *Vix Sion lugent eò quòd nemo sit qui veniat ad solemnitates*. Et du fond de son sépulcre, Jésus-Christ semblait dire aussi par la bouche du même prophète : « J'ai foulé tout seul le pressoir de la douleur ; j'ai regardé tout autour de moi, et il n'y avait personne qui vint compatir à mes maux » : *Torcular calcavi solus. Circumspexi, et non erat qui consolaretur*.

Nous entendons tous les jours des personnes d'un certain monde, personnes d'ailleurs chrétiennes et pieuses, excuser certaines lectures frivoles, dangereuses, dégradantes ; nous entendons, dis-je, des personnes chrétiennes excuser ces lectures, et se les permettre, parce que, disent-elles, il n'y en a pas d'autres qui les intéressent et qu'il faut bien employer le temps à quelque chose. Le beau raisonnement ! Mais, dites-moi, au lieu de lire les sombres, tristes et dégoûtantes pages d'une femme qui est l'opprobre de son sexe, au lieu de dévorer les fangeuses descriptions d'une plume qui joue avec l'ordure et qui met en scène la prostitution et le bague, ne serait-il pas mille fois plus digne de vous, mille fois plus intéressant de venir suivre les attendrissantes et majestueuses solennités de l'Eglise, dont la liturgie admirablement belle est toute parfumée d'onction et de douce tristesse, et ne laisse point dans l'imagination de ces idées folles ni de ces émotions fiévreuses qui vous rendent à charge à vous-mêmes, à vos maris, à vos enfants et à la société ? Il y a plus de beautés mille fois dans votre livre d'offices et en particulier dans les offices de la Semaine Sainte, que dans toutes les productions de la littérature contemporaine.

Et vous qui nous alléguez vos travaux, et qui n'avez pu trouver un instant pour venir adorer la croix de Jésus et répandre quelque prière devant son tombeau, vous savez bien trouver du temps pour aller voir une scène d'horreur. Le calvaire et le tombeau de mon

Jésus sont déserts ; et des hommes de toutes les conditions, et la vieillesse en cheveux blancs, et la mère de famille, et les filles de la cité et des alentours se pressent sur la place d'une exécution sanglante : *Non hunc, sed Barabbam !* On n'a pas de temps à perdre pour mon Jésus ; on ne regrette pas toute la moitié d'une journée pour un autre. Mais tirons le voile sur ces tableaux. N'oublions pas que nous prêchons la paix et la joie.

Paix et joie à vous, fidèles chrétiens, que nous avons vus suivre, avec tant d'intérêt et de piété, toutes les cérémonies et tous les mystères de l'Eglise ! Vous nous rappelez ce disciple fidèle et ces saintes femmes qui suivirent Jésus jusqu'au Calvaire. Paix et joie à vous, mères chrétiennes, que nous avons vues entourées de vos enfants, à qui vous tâchiez de faire comprendre ces grands mystères, à qui vous appreniez à prier et à pleurer devant le tombeau de Jésus ! Ah ! ne regrettez pas quelques instants dérobés à leurs études ; il y a dans ces mystères de hautes leçons, de grands enseignements et pour l'esprit et pour le cœur ; et surtout il y a des grâces bien efficaces et bien durables. Paix et joie à vous tous, M. F., qui êtes venus baiser la croix du Sauveur, et consoler les douleurs de sa mère ! Paix et joie à vous tous qui avez célébré les mystères de la passion et de la mort de Jésus-Christ ; mais aussi paix et joie à cause du mystère de sa résurrection !

Oh ! M. F., pour celui qui a suivi les cérémonies lugubres de la Semaine Sainte, combien la fête de Pâques est douce et consolante ! La fête de Pâques est la fête de la joie et de l'allégresse chrétienne : c'est ainsi qu'en parlent tous les saints Pères dans leurs homélies. Rien n'est beau comme le rayon du soleil après une longue pluie ; et le sourire de la joie n'a jamais plus de charmes que quand il succède à de longues tristesses. Il y a pour le cœur un charme inexplicable, une ineffable suavité dans cette transition de la

douleur au plaisir. Aussi, qu'il est doux de saluer l'aurore du jour de Pâques ! La veille encore, c'était un tombeau, Jérémie et ses chants de mort ; le tabernacle était vide, le sacrifice avait cessé ; les cloches avaient perdu jusqu'à cette voix lugubre qu'elles ne refusent pas aux autres mortels, quand ils descendent dans la tombe ; la foule était triste, pensive, silencieuse. Et le lendemain matin, je ne sais quoi de nouveau avait changé la face de toutes choses ; je ne sais quelle lumière avait donné au saint lieu un aspect tout différent ; c'était comme un rayon de vie chassant les ténèbres de la mort ; les murs du temple et le visage des chrétiens semblaient rajeunis.

Les alleluia commencèrent à retentir sous la voûte sacrée. Tout l'univers catholique chantait à la fois : Le Christ est ressuscité, alleluia ! Et dans son extase de bonheur, l'Église entrecoupait toutes ces phrases de ce cri d'allégresse : Alleluia ! Puis le soir, elle mettait sur nos bouches cette hymne si naïvement joyeuse, cette histoire rimée de la résurrection qu'un de nos vieux rois a composée, et que savent les petits enfants. Est-il, M. F., est-il un cœur si indifférent qui ne soit ému quand tous les fidèles, répondant à la voix de l'enfant de chœur, redisent avec tant d'enthousiasme et avec une jubilation si expansive le refrain du triple alleluia, et que les échos de nos églises répètent cet air qu'ils savent depuis si longtemps, et ce chant de félicitation à Marie, qui succède si bien à celui des condoléances à ses douleurs, ce chant qu'un ange a composé pour la terre : « Reine du ciel, réjouissez-vous, parce que celui que vous avez été digne de porter dans votre sein est ressuscité ? »

Et ce qui augmente la joie de nos fêtes chrétiennes, c'est la pensée qu'on se réjouit à pareil jour où se sont réjouis nos pères. Cette Pâque que nous célébrons, l'Israélite voyageur en célébrait déjà la figure, les premiers chrétiens la célébraient dans leurs catacombes et c'était le

grand jour de leurs agapes, nos pères l'ont célébrée avec transport. Ce fut pour eux dans tous les temps la solennité la plus joyeuse, la plus révéérée, la plus populaire du christianisme. M. T. C. F., je l'ai appris dans saint Grégoire de Nazianze, qui n'a pas dédaigné de nous transmettre ces détails : il y a mille quatre cents ans, comme à présent, les chrétiens renouvelaient en ce jour leurs vêtements, la mère faisait étrenner à son enfant un habit neuf. Et la petite marguerite blanche, au cœur empourpré, qui fleurit à cette époque, nos pères l'ont appelée pâquerette. Oh ! oui, M. F., combien les fêtes chrétiennes empruntent de charme à leur antiquité ! Toute la joie des souvenirs passés semble se refléter sur la solennité présente.

Réjouissez-vous donc, M. T. C. F., paix et joie : *Gaudium et pax*, à cause des mystères que nous avons célébrés depuis quinze jours ; paix et joie à cause des souffrances et de la mort, comme à cause de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! M. T. C. F., laissez-moi le dire ici : les personnes même pieuses sont devenues trop étrangères à l'esprit des mystères chrétiens. Dieu, nous l'avons dit souvent, a mis toute la religion dans des faits. Que l'on entre dans l'esprit des fêtes du christianisme et que l'on se pénétre de la pensée de l'Eglise, que l'on pleure avec elle sur la mort de Jésus, que l'on se réjouisse avec elle de sa résurrection : voilà les plus excellentes pratiques de piété. Ainsi faisaient nos pères. Où sont ces temps antiques où l'histoire, parlant d'un fait remarquable, nous apprenait que la chose était arrivée tandis que le roi, la cour et presque toute la ville, étaient aux matines de Pâques ? Où sont les temps plus rapprochés où le plus grand de nos poètes, après avoir célébré sur sa lyre les solennités de Sion, allait aux ténèbres, accompagné de l'immortel fabuliste son ami, admirer la poésie de Jérémie et de Baruch ? Alors on savait s'identifier avec la pensée de l'Eglise ; comme on avait par-

tagé son deuil, on partageait ses joies et son allégresse.

Aujourd'hui M. F., les solennités passent et ne nous laissent rien. Pour la plupart des hommes, il n'y a plus de vendredi saint, ni de Pâques. M. F., nos siècles froids et raisonneurs ont tout glacé. On a dépouillé la religion des ornements dont la main sage et prévoyante de Dieu l'avait embellie. Par un prétendu respect pour elle, on a voulu qu'elle ne conservât que ses dogmes essentiels, qu'elle ne s'adressât qu'à la raison. On l'a placée dans un certain sanctuaire désenchanté. Puis on vient nous dire que la religion doit avoir sa part, sans doute, dans notre vie, mais qu'il faut des délassements, qu'elle est trop sérieuse pour qu'on s'en occupe toujours ; c'est-à-dire que nous nous autorisons contre la religion de nos propres méfaits. Dieu avait fait la religion pour l'homme tout entier : c'est-à-dire elle avait de quoi satisfaire son esprit, son cœur, ses sens, son imagination ; on a voulu qu'elle ne parlât plus qu'à l'esprit, à peine au cœur ; et les sens et l'imagination vont mendier au monde, à ses futilités et à ses vices des agréments dont l'homme a besoin, et que la religion se chargeait de lui offrir. La religion s'appelait Noémi ; ils ont voulu qu'elle s'appelât Mara, et ils viennent ensuite lui reprocher son amertume. Oh ! M. F., n'y aura-t-il donc pas un jour de résurrection pour cette foi simple et naïve qui offrait à nos pères, dans la célébration des solennités du christianisme, tant de paix et de joie : *Gaudium et pax* !

II. J'avais dit, M. F., que le second motif de la joie et de la paix que l'Église nous prêche dans le temps pascal résulte des sacrements que nous avons reçus. Le temps me manque : *Et nunc justificati, pacem habete*, disait saint Paul.

M. F., dans les 1^{ers} siècles de l'Église, c'était l'usage, sauf le cas de danger, de ne conférer le baptême qu'à la fête de Pâques. On voulait que les eaux baptismales fussent en

quelque sorte mêlées au sang de Jésus-Christ fraîchement répandu pour les hommes. Depuis ce temps, à cause des dangers trop fréquents, et aussi afin que les habitudes de la foi se mêlent de meilleure heure aux habitudes de la nature, l'Eglise a changé sa discipline ; mais elle n'a point changé ses rites et ses cérémonies. Voilà pourquoi cette procession aux fonts, voilà pourquoi ces prières pour les néophytes, voilà pourquoi ces touchantes homélies des saints Pères que nous lisons encore, voilà pourquoi cette belle hymne que nous chantons ce soir à Vêpres, et dans laquelle les nouveaux baptisés, ayant quitté les robes blanches de leur baptême, *in albis depositis*, rendent grâce au Seigneur de la seconde naissance qu'ils ont conquise. Entrons tous, M. F., dans l'esprit de l'Eglise ; apprécions le bienfait de ce premier sacrement. Mères chrétiennes, entretenez vos enfants de ces cérémonies de l'Eglise, et apprenez-leur à être reconnaissants envers Jésus-Christ qui leur a procuré, avec la grâce du baptême, tant de paix et de bonheur. Voilà, M. F., voilà d'importants objets de conversation, voilà pour vos enfants la matière d'instructions pleines d'intérêt : *Et nunc justificati, pacem habete.*

Mais il est d'autres sacrements que nous avons reçus dans ces jours. Oh ! c'est à vous tous, qui avez été déposer vos iniquités dans le sein de la miséricorde divine, c'est à vous qui vous êtes rangés autour de la Table du Seigneur, que je dois dire avec saint Paul : *Et nunc justificati, pacem habete.* Oui, à vous surtout qui depuis plusieurs années aviez résisté à la grâce, à vous qui avez eu le courage enfin de secouer ces chaînes pesantes qui vous accablaient : *Et nunc justificati, pacem habete.* Et vous, M. F., que les grâces pascales ont touchés, ont ébranlés, vous qui avez fait un pas de plus vers la réconciliation, mais n'avez pas encore osé franchir toute la distance qui vous sépare de Dieu, que vous dirai-je ? Oh ! de tout mon cœur aussi, je vous dirai :

Paix et joie : *gaudium et pax* ! Mais je sais, hélas ! que cette joie, que cette paix seront bien imparfaites, tant que je ne pourrai pas vous dire avec vérité : *Et nunc justificati, pacem habete*. La justification est une condition essentielle de la paix et de la joie. Que craignez-vous donc, M. F. ? Pourquoi rester si longtemps malheureux ? Vous avez peur de la confession et de nous, et en cela vous avez tort. Vous avez peur, et en cela, si j'ose vous le dire, vous manquez de jugement, car nous vivons au milieu de vous, vous avez pu lire souvent dans nos cœurs, et il est impossible qu'avec un peu de discernement vous n'y découvriez bientôt ce trésor immense de miséricorde et de tendresse que Dieu a versé dans une âme sacerdotale. Oui, c'est en vain que vous faites des objections et des difficultés sur la confession : la vérité est que vous en avez peur, que vous avez peur de nous, et en cela, je le répète, vous avez tort.

Oh ! Seigneur Jésus, voilà que les jours du festin général sont terminés. Les noces sont achevées ; mais la table est toujours ouverte. Ramenez-y souvent, Seigneur, ceux qui s'y sont assis, ceux qui se sont nourris de votre froment, enivrés de votre vin. Et si quelques-uns ont oublié de venir prendre leur part, Seigneur, faites qu'ils ne résistent pas plus longtemps aux touchantes invitations que vous leur adressez par notre bouche, afin qu'ils puissent partager, et sur cette terre et dans l'éternité, la paix et la joie que vous avez promises à vos élus. C'est la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice 1* : A. 14.

XIII

PRÔNE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES : SUR LES PRACTIQUES DE DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

(17 mai 1840)

Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Voilà que désormais toutes les générations n'appelleront bienheureuse.

(S. LUC., c. I, v. 48.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Il y a bientôt deux mille ans, une jeune vierge qui se nommait Marie, saisie tout à coup d'un esprit prophétique, osa prononcer cet oracle dont l'accomplissement était naturellement bien peu probable : Voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Eh quoi ! jeune enfant, y pensez-vous ? Toutes les nations, tous les siècles s'occuperont de vous ! Mais comment cela pourra-t-il se faire ? Je sais bien, aimable enfant, que vous êtes pleine de grâce et de modestie ; mais l'histoire n'enregistre pas la modestie, et le monde ne la fête guère. Je sais bien que vous êtes un des derniers rejetons de la famille de David ; mais votre noblesse est oubliée, votre nation elle-même

vous regarde à peine, et l'univers ne s'intéresse guère au malheur.

Qui aurait entendu cette jeune vierge se présager à elle-même cet avenir si glorieux, l'aurait accusée de confiance téméraire, d'illusion présomptueuse. Cependant jamais prophétie n'a eu un plus éclatant accomplissement. Il semble que, depuis mille huit cents ans, l'univers entier prenne à tâche de réaliser l'oracle que l'aimable vierge de Nazareth prononça dans le secret de la famille, et qui devait rester enseveli dans les montagnes d'Hébron. Les saints Pères ont fait cette remarque, et le grand et dévot cardinal Hugues de Saint-Victor l'a dit après eux : il n'y a ni nation, ni sexe, ni état, ni condition qui n'ait contribué à l'accomplissement de cette prédiction. Les Juifs, les Gentils, les Grecs, les Barbares, les hommes, les femmes, les rois, les sujets, les riches, les pauvres, les empires, les particuliers l'ont honorée, invoquée et comblée de bénédictions. Le Ciel et la terre, les Anges et les hommes lui ont rendu leurs respects à l'envi les uns des autres.

Parmi les différentes prophéties qui prouvent la divinité de la religion, on n'a pas fait assez valoir celle-ci dont l'accomplissement est cependant si éclatant, si merveilleux, si contraire aux prévisions humaines, si évidemment surnaturel : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Je voudrais pouvoir aujourd'hui vous montrer, M. F., tout ce que l'Eglise a fait depuis sa naissance pour la gloire de Marie; mais le sujet est trop riche pour être épuisé. Cueillant seulement quelques fleurs dans ce beau jardin, je vous entretiendrai des principales dévotions que l'Eglise a autorisées. Il y a bientôt un an, nous avons consacré plusieurs instructions à établir les fondements de la dévotion à la sainte Vierge; je veux vous entretenir aujourd'hui des pratiques et des formes de cette dévotion, en disant successivement quelques mots des fêtes, des

prières, des confréries et des pèlerinages en l'honneur de Marie (1).

I. L'Eglise, M. F., a multiplié avec une sorte de profusion les fêtes en l'honneur de la très sainte Vierge. Il n'y a pas une circonstance importante de la vie de Marie qui ne soit l'objet d'une fête : le premier instant où cette Vierge pure et immaculée commença d'exister, celui où cette belle aurore nous éclaira de ses rayons naissants ; la précoce immolation qu'elle fit d'elle-même au Seigneur ; son mariage virginal avec le chaste Joseph ; l'apparition de l'archange Gabriel apportant la grande nouvelle, et le moment solennel de la maternité divine ; la visite charitable et pressée qu'elle fit à la mère du Précurseur. Puis, conduisant Marie au temple pour sa purification et la présentation de son divin Fils, l'Eglise recueille de la bouche de Siméon un douloureux oracle dont l'accomplissement commence dès ce jour ; aussi, plus de fête en l'honneur de Marie, hormis la fête de ses douleurs, jusqu'à ce qu'elle quitte la terre, emportée par les Anges jaloux de donner au ciel ce beau trésor. C'est là la grande fête de Marie ; mais ce n'est pas la dernière. Le cœur de Marie dans les cieux est toujours un cœur de mère, et l'Eglise veut encore fêter ce cœur maternel.

Voilà certes une grande profusion de fêtes en l'honneur de Marie ; cependant ce ne sont là que les fêtes célébrées par l'Eglise universelle. Il y a en outre une infinité de fêtes locales, les unes qui consacrent soit un prodige, soit

(1) M. l'abbé Pie avait probablement l'intention de faire un second prône sur les *pèlerinages* en l'honneur de Marie, puisqu'il avait intitulé le présent prône : *Premier prône sur les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge*. De fait, il n'a parlé, dans celui-ci, que des *fêtes*, des *prières* et des *confréries* en l'honneur de Marie, et la note exacte des sermons et instructions n'indique aucun prône sur les *pèlerinages*.

un attribut de Marie ; les autres qui appartiennent à un ordre religieux ou à une association. C'est, par exemple, la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, c'est la fête de Notre-Dame de Bon Conseil, c'est la fête de Notre-Dame du Carmel et du Rosaire. Il existe M. F., un calendrier quotidien des fêtes de Marie, en sorte qu'il n'y a pas un seul jour qui ne soit, sur quelques points du monde catholique, consacré à la très sainte Vierge : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

La plupart des fêtes de la très sainte Vierge sont de la plus haute antiquité. Nous lisons dans les ouvrages de saint Athanase, de saint Ambroise, de saint Jean-Chrysostôme, de saint Augustin, des sermons et des homélies qu'ils prononçaient devant le peuple dans ces solennités. Pendant une longue suite de siècles, ces fêtes ont été célébrées avec tant de zèle qu'elles avaient toutes un nom et une désignation populaires. Dans la ville que nous habitons, les fêtes de la très sainte Vierge étaient tellement révérees que quatre d'entre elles furent longtemps l'occasion d'autant de réunions commerciales. Dans le recueil des édits des rois de France, on trouve, sous l'an 1369, une ordonnance concernant la durée des réunions marchandes qui suivirent les fêtes de la Chandeleur, de l'Annonciation, de l'Assomption et de la Nativité. Ces assemblées populaires se tenaient dans le cloître, et n'étaient autre chose que le résultat du grand nombre de pèlerins qui affluaient à Chartres dans ces fêtes.

La fête de la Nativité, en particulier, amenait à Chartres des chrétiens de toutes les conditions et de toutes les contrées. Aussi cette fête est-elle la seule qui nous offre encore quelques débris historiques de l'ancien temps. Cette fête, très ancienne dans l'Eglise orientale, était peu connue dans l'Eglise latine, ou du moins elle n'était pas célébrée solennellement en France avant saint Fulbert, évêque de

Chartres, le premier qui l'ait établie dans cette Eglise. Nous avons de lui trois sermons qu'il prêcha en ce jour, et dans l'un de ces sermons, il dit que la fête de la Nativité de Marie est la fête particulière de notre ville, parce que c'est en ce jour qu'ont été accomplis les oracles même des Gentils concernant la Vierge qui devait enfanter le Sauveur. Ce qui suppose, M. F., que le grand saint Fulbert croyait à l'antique tradition de notre Église. Ce saint personnage a composé aussi des hymnes et des antiennes pieuses à la gloire de la Nativité de Marie, chants d'amour que les voûtes de ce temple ont répétés pendant près de dix siècles.

Mais, en même temps que je ne sais quel esprit de destruction, introduit par le souffle de l'erreur, faisait tomber sous les coups de la hache et du marteau tant de gracieuses, légères et délicates sculptures, pour les remplacer par des colonnes grecques et par des enduits plus ou moins précieux, mais d'un genre uni, monotone et symétrique; un travail analogue de destruction rejetait de notre antique liturgie ces hymnes et ces proses dont l'accent pieux et le charme naïf offensaient un siècle malade de préjugés, un siècle où les bons eux-mêmes, par une malheureuse contagion, participaient à l'esprit raisonneur de l'erreur et de l'incrédulité. Oh ! le bon goût, en effet, et la judicieuse critique, celle qui ravageait et qui enfouissait ces chefs-d'œuvre de l'art que nous achèterions aujourd'hui au poids de l'or, et qui déchirait de nos bréviaires et de nos missels des prières que l'Eglise romaine nous a empruntées et qu'elle chante encore !... Mais n'entrons pas sur ce terrain, nous en aurions trop à dire. Les fêtes de Marie étaient donc autrefois célébrées avec grande piété par tout l'univers catholique, et spécialement par nos aïeux. Mais hélas ! M. F., quel changement maintenant ! Je sais bien que des raisons sages ont amené l'E-

glise à supprimer l'obligation qu'entraînaient autrefois ces fêtes ; mais l'Eglise n'a fait cette suppression qu'à regret, et en recommandant très instamment à la dévotion des fidèles de faire désormais par amour ce qu'ils faisaient autrefois par nécessité. Aussi l'Eglise a-t-elle conservé à ces fêtes le même degré de solennité.

Ah ! M. F., ne laissons pas tomber parmi nous les fêtes de la sainte Vierge ; ne nous accoutumons pas à les laisser passer inaperçues. Qu'elles soient toujours chères à notre piété ! Préparons-nous-y par des exercices religieux. Nous avons tant de besoins ! Demandons à Marie une grâce, une vertu à chacune de ses fêtes. Ainsi faisaient les saints. Lisez les lettres de saint François de Sales : vous verrez qu'à l'approche des fêtes et spécialement de celles de Notre-Dame, sa piété en était tout occupée. L'objet de cette fête était tellement dans son esprit et dans son cœur qu'il venait tout naturellement se présenter sous sa plume. M. T. C. F., la célébration des fêtes chrétiennes est de la plus haute importance, et de là dépend en grande partie notre religion et notre piété. Les fêtes, c'est la foi devenue sensible, c'est le surnaturel devenu intelligible, c'est la vertu devenue facile et praticable pour tous ; les fêtes, en un mot, c'est le christianisme rendu populaire. Qui aurait bien célébré toutes les fêtes que ramène l'année chrétienne, serait assuré de posséder tout l'esprit du christianisme. Ne négligez donc pas, M. F., les fêtes de la très sainte Vierge. D'ailleurs, j'ose dire que si l'obligation a cessé pour tous les autres, elle demeure en quelque sorte pour les fidèles de cette paroisse.

Non contente d'avoir établi en l'honneur de Marie des fêtes correspondantes à toutes celles de Notre-Seigneur, l'Eglise a voulu encore qu'il y eût chaque semaine un jour consacré à Marie comme il y en a un consacré à Dieu. Mes très chers Frères, l'usage d'honorer Marie le samedi

est fort ancien, et il existait déjà depuis longtemps, quand le Pape Urbain II, dans le célèbre concile de Clermont, ordonna qu'on dirait tous les samedis la messe et l'office de la sainte Vierge, toutes les fois que ce jour ne serait pas empêché. Dans nos anciens écrivains, le samedi est appelé quelquefois le sabbat de Notre-Dame, *sabbatum Mariale*, et d'autrefois le dimanche de Marie. Chaque semaine donc, par tout le monde catholique, il y a un jour où toute l'Eglise est occupée à chanter les louanges de Marie : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*.

Mais ce n'est pas encore assez aux yeux de l'Eglise ; comme dans l'ancienne loi il y avait un mois entier réservé au Seigneur, elle veut aussi consacrer un mois à la Mère de Dieu. Et dans le choix qu'elle a fait, quel sujet de réflexions aimables et consolantes ! Il est un mois de l'année où tout s'embellit dans la nature, où les fleurs renaissent, où la terre se pare d'un vêtement de fête ; et c'est ce mois que l'Eglise consacre à celle de qui la religion emprunte ses vérités les plus douces et la vertu ses couleurs les plus aimables. Non, mes très chers Frères, je ne puis me lasser d'admirer l'heureuse inspiration qui a porté l'Eglise, dans les derniers temps, à faire du plus beau mois de l'année celui de la plus belle des vierges : dévotion touchante qui lie par de gracieuses harmonies la saison la plus fleurie et la plus riante de l'année avec ce que la religion a de plus attrayant. Cette idée aurait mérité de naître six ou huit siècles plus tôt, alors que la Vierge Mère de Dieu était la grande pensée qui dominait toutes les conceptions des hommes, quand tout ce qu'il y avait de plus gracieux dans la nature s'appelait de son nom ou devenait un de ses emblèmes, et que, par exemple, les plus belles fleurs s'appelaient la Rose de la Vierge, le Soulier de Marie, les Gants de Notre-Dame. Simplicité sublime et intelligente, qui touchait aux idées les plus relevées, et qui restaurait la création dégradée par

le péché ! Admirable économie, qui rendait aux créatures une voix pour nous élever à Dieu, et qui les embellissait elles-mêmes en leur prêtant une pensée sacrée !

Les tableaux de la nature, mes Frères, prennent un charme divin quand la religion vient y fondre ses douces couleurs. Placées sur les autels, les fleurs ont une odeur plus exquise ; c'est une émanation des cieux. Et voilà que le mois des fleurs et des parfums, devenu le mois jubilaire de Marie, fait le tour de l'univers chrétien, comme un grand autel d'où tout ce que la terre a de plus suave et de plus enchanteur s'élève comme une fumée d'encens vers le trône de Marie. Oh ! mes très chers Frères, avec quelle consolation ne vous voyons-nous pas venir, tous les soirs, aux pieds de notre tendre Mère, méditer sa vie si belle et si pure, et, s'il était permis de le dire, sa vie si délicatement, si gracieusement retracée par une bouche de laquelle les Anges eux-mêmes aimeraient à entendre parler de leur Reine ! Oh ! oui, mes Frères, le ciel doit contempler avec complaisance cette pieuse dévotion de nos fidèles, qui viennent dans le silence offrir leurs hommages à la Reine du mois des fleurs.

Et ce qui se passe ici, mes Frères, se retrouve dans toute l'Eglise catholique : *Beatam me dicent omnes generationes*. Presque point d'églises où le déclin du jour n'amène dans ce mois les serviteurs de Marie au pied de ses autels. Dans la capitale du monde chrétien, dans toute l'Italie, dans la Pologne, que dis-je ? jusque sur les rives des Indes, et près de ces beaux lacs d'Amérique, le néophyte et le sauvage vont déposer les fleurs de mai devant la statue de la Vierge. Sous ces autres cieux comme sous les nôtres, le mois de mai est le mois de Marie. Quel accomplissement de cette prophétie : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes !* Non, mes Frères, le siècle qui a pu comprendre et accueillir une pensée si poétiquement chrétienne n'est pas

aussi étranger qu'on l'en accuse aux conceptions de la foi. Le mois de Marie, devenu populaire en France, prouve que la main glacée de l'incrédulité n'y a pas paralysé tous les cœurs, et que notre patrie du XIX^e siècle n'a pas perdu tous les caractères de notre patrie d'autrefois.

II. Après avoir parlé des fêtes en l'honneur de la très sainte Vierge, disons quelques mots des prières les plus usitées que les chrétiens lui adressent. Il faudrait toute une instruction pour expliquer cette prière pleine de grâce que le ciel et la terre se sont partagé l'honneur de composer. Qui pourrait compter combien de fois cette salutation a été répétée, depuis que Gabriel et Elisabeth l'ont adressée à Marie? Depuis bientôt mille ans, combien de millions d'hommes tous les jours redisent ces paroles : « Je vous salue Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » La seule récitation de la Salutation angélique est un accomplissement prodigieux de cette prophétie : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes*.

Et l'Angelus, M. T. C. F., ah ! écoutez encore. L'humble Vierge de Nazareth, devenue la Mère de Dieu avait dit : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Et voilà que dix-huit cents ans après, trois fois le jour, par tout le monde catholique, le son des cloches fait redire à tous les chrétiens ces paroles : « L'ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit ; et le Verbe s'est fait chair dans ses entrailles. » Quel événement, M. F., que celui dont le retentissement, (cela est vrai physiquement) ne cesse pas un seul instant sur la terre ! Car, vu l'inégale répartition que le soleil fait successivement de sa lumière aux différentes contrées du globe, il n'y a pas un moment où les trois points les plus opposés de la terre ne félicitent Marie de son bonheur : *Ecce ex hoc beatam me*

dicent omnes generationes. C'est en France d'abord, M. F., que l'usage public de cette prière fut introduit par un de nos rois très chrétiens. Hélas ! longtemps notre belle et religieuse France fut en quelque sorte la patrie de la dévotion à la sainte Vierge. Aujourd'hui nous nous laissons surpasser par plusieurs autres pays, du moins en ce qui concerne la récitation de l'Angelus. En Italie, en Espagne, lorsque le son de la cloche annonce l'Angelus, on voit encore sur les places publiques toute la multitude se mettre à genoux. Récitons donc exactement cette prière, M. T. C. F. ; l'Eglise d'ailleurs y a attaché de grandes indulgences.

Je ne vous parlerai point du chapelet, je l'ai fait dans une de mes instructions du Rosaire. Mais que ne pourrais-je pas vous dire du *Memorare*, la prière la plus pressante qu'on puisse faire ! Il est impossible à la sainte Vierge d'y résister. Avec cette prière on obtiendrait la résurrection d'un mort. C'est cette prière, rencontrée fortuitement, qui a délivré saint François de Sales d'une perplexité mortelle. Avec cette prière le Père Bernard faisait ce qu'il voulait. Il n'y a pas de grâces que l'on ne puisse en quelque sorte arracher par un Souvenez-vous récité avec ferveur. Que vous dirai-je ensuite du *Salve Regina*, prière la plus douce, la plus mélodieuse ! « Je vous salue, Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut ! Nous crions vers vous ; pauvres exilés, enfants d'Eve, nous soupignons vers vous, gémissant dans cette vallée de larmes. » La sainte Vierge a révélé que toutes les fois que l'on chantait ces mots : *Eia ergo, illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, elle ne pouvait s'empêcher d'abaisser sur nous ses yeux pleins de miséricorde. M. T. C. F., qui de vous n'a souvent été touché en entendant, dans cette belle église, les offices du soir se terminer par le chant de cette antienne, chant tout empreint d'onction, de suavité et de sainte tristesse ? Et ces

paroles qui terminent : « Montrez-nous Jésus, le fruit de vos entrailles, après cet exil, ô clément, ô débonnaire, ô douce Vierge Marie ! » Que dire aussi, M. F., de ce chant de félicitation à Marie, tout mêlé d'alleluia, le *Regina cœli*, qu'un ange a composé et chanté le premier, et qui est pour la terre comme un échantillon de la poésie des cieux ? — Je m'arrête ici, M. F., car je tiens à ajouter quelques mots sur les confréries établies en l'honneur de Marie.

III. M. T. C. F., dans les premiers jours du christianisme où l'esprit de Jésus s'était répandu sur tous les fidèles, où tous comprenaient le grand précepte d'amour qu'il venait de laisser au monde, alors l'Eglise entière offrait l'image de la plus belle et de la plus parfaite association. Ils n'étaient, dit l'Évangéliste, qu'un cœur et qu'une âme. Heureux siècle où une association partielle eût été déplacée dans l'Eglise, parce que l'Eglise n'était elle-même qu'une grande confrérie ! Mais bientôt l'esprit de Jésus s'étant affaibli sur la terre, et les idées du siècle étant rentrées dans la communauté chrétienne, l'Eglise sentit le besoin de soutenir les fidèles par de pieuses associations, appelées du doux nom de confréries. Les confréries les plus anciennes consistaient dans une certaine union de prière des personnes du siècle avec les ordres religieux et monastiques. Plus tard des confréries indépendantes des ordres religieux furent établies dans la plupart des églises. Quand on considère, M. F., avec les yeux de la foi, cette multitude presque infinie d'édifiantes associations proposées à l'émulation des fidèles, ne croit-on pas reconnaître ce riche et précieux tissu, varié de mille couleurs, dont le prophète a vu la Reine, c'est-à-dire l'Eglise parée au jour de la gloire ?

Parmi ces confréries, un grand nombre ont pour objet d'honorer la très sainte Vierge. C'est la confrérie du scapulaire, tout embaumée du parfum du Carmel, avec la ma-

jesté de ses souvenirs, de ses traditions, la richesse de ses indulgences, la multitude de ses miracles, la sûreté de ses promesses. C'est la confrérie du saint Rosaire dont les pieux exercices, suite et complément de l'office divin, contribuent à la sanctification du dimanche et des jours de fête, en prolongeant le temps de la prière, en donnant à la louange de Marie, au culte de l'innocence, les heures de la dissipation et des amusements frivoles : touchante association qui place une couronne de roses sur le front de la Reine des vierges, chaque fois qu'elle récite la couronne de prières qui lui est consacrée ! C'est la confrérie du Rosaire vivant, qui veut former à Marie un diadème royal de fleurs vives et animées, je veux parler des cœurs de ses dévots serviteurs. C'est enfin la confrérie du Cœur de Marie, précieuse dévotion réservée à ces derniers temps, et dont le ciel lui-même se fait l'apologiste et le zéléteur par des prodiges de conversion qui se multiplient sur tous les points de l'Église.

La confrérie en l'honneur du Cœur de Marie existe depuis plus de douze ans, dans cette paroisse ; combien il est important qu'elle y fleurisse de plus en plus ! C'est elle qui préserve l'innocence, qui maintient la jeunesse dans les habitudes vertueuses. Par elle la piété est honorée, les sacrements sont fréquentés : doux appât offert aux jeunes vierges pour les détourner des joies dissolues et des chants profanes par l'attrait des pompes saintes et des mélodieux cantiques. Elle édifie l'assemblée des fidèles, elle ajoute à l'élan des cérémonies saintes par le bel ordre de ses lignes et la gravité de sa marche. Quel beau spectacle de voir dans nos processions publiques la jeunesse, et ce sexe surtout dont la piété fait la plus belle parure, suivre pieusement sa bannière déployée !

Nous avons entendu l'impiété s'étonner du grand nombre de jeunes vierges qui venaient embellir le cortège

de Jésus-Christ dans sa marche triomphale ; comme si la cité de Marie ne devait pas être, entre toutes, une cité virginale. Ah ! de grâce, jeunes personnes qui m'entendez, ne donnez pas à l'Enfer la consolation et la joie de voir vos rangs moins pressés, vos lignes moins prolongées. Ne cédez point à des raisons frivoles et à de légères susceptibilités. On a beau dire, il sera toujours glorieux à une jeune vierge, à une vierge chrétienne, de marcher sous les étendards de la Vierge des vierges.

O Marie, vous dont tous les siècles et toutes les nations célèbrent la gloire, Vierge sainte, vous êtes spécialement la patronne de cette cité. Si votre amour était oublié du reste de la terre, il devrait se réfugier dans nos cœurs. Tendre mère, que nous paraissions toujours en tête de ceux qui vous louent, qui vous honorent et qui vous proclament Bienheureuse, afin qu'ayant habité sur la terre une contrée qui est si particulièrement chérie de vous, nous obtenions aussi auprès de vous dans les cieux une place privilégiée ! (1)

(1) Cf. *Appendice I* : A, 15, 69.

Pour les confréries, voir le mandement de Mgr Giraud, évêque de Rodez. (Note de M. l'abbé Pie.)

XIV

ALLOCUTION

POUR LE MARIAGE DE MON FRÈRE.

(22 Juin 1840)

Dans les temps antiques, et avant que Jésus-Christ eût apporté sa loi aux hommes, lorsqu'un membre de la famille voulait s'unir à une épouse, c'était l'usage que le père, ou à son défaut le frère aîné, au milieu de tous les parents et de tous les amis, consacraît cette union, et bénit au nom de Dieu les jeunes époux. La maison servait alors de temple; le chef de famille en était le prêtre, ou du moins le sacerdoce de la paternité suppléait celui de la religion. Usage touchant que les récits de l'Écriture nous font admirer dans l'histoire des patriarches, et que les nations étrangères au christianisme conservent encore. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant élevé le mariage à la dignité de sacrement, a chargé dans la nouvelle loi les prêtres seuls de consacrer et de bénir à la face des autels l'union et les engagements sacrés des chrétiens.

Ces deux genres de bénédictions différentes, dont la seconde est sans doute infiniment plus auguste, mais dont la première est néanmoins assez vénérable pour que l'Église ait conservé dans l'expression de son sacrement les paroles d'un père de l'ancienne loi unissant sa fille au

jeune Tobie, ces deux genres de bénédictions, dis-je, vont aujourd'hui se rencontrer sur votre tête. Et c'est avec une douce consolation, mon bien-aimé frère, que, réunissant par rapport à vous le double sacerdoce de la religion et de la famille, je vais à la fois bénir et consacrer votre union avec mon pouvoir de prêtre et avec ma tendresse de frère. Des vœux bien ardents s'échappent de mon cœur, en même temps que mon ministère sacré fera descendre sur vous et sur votre jeune épouse les bénédictions d'en haut.

L'union que vous allez contracter est sainte, elle l'a été dès le commencement ; mais, je le répète, elle a été élevée par Jésus-Christ à la dignité de sacrement, c'est-à-dire elle a été placée au nombre de ces signes religieux qui produisent la grâce dans les âmes. Ce sacrement est grandement utile, et je vous félicite, chers époux, de la préparation sérieuse que vous y avez apportée. Car hélas ! il y a tant d'amertumes dans les mariages que Dieu ne bénit pas ! Dieu sait si bien reprendre sur nous ce que nous lui avons refusé ! Oh ! que vous vous applaudirez de n'avoir point méprisé un trésor de grâces si utiles, de grâces qui correspondent à de si grands besoins !

Vous, mon frère, vous aimerez tendrement votre épouse. Vous lui serez doux et bon. Vous vous appliquerez à la rendre heureuse, et l'empire que vous acquérez aujourd'hui sur elle sera tout d'amour. Et vous, mon enfant (que j'appellerai bientôt d'un autre nom), vous serez envers votre mari pleine de tendresse et d'une soumission aimable. Par la douceur et la grâce dont vous assaisonnerez toutes vos relations, vous ferez le charme de la famille. Une épouse qui comprend bien ses devoirs fait toute la joie d'une maison. Elle exerce sur son mari, et sur tout ce qui l'entoure, une sorte de séduction qui porte partout le bonheur. C'est pour cela que l'Eglise, dans les prières

qu'elle va adresser à Dieu, sera particulièrement occupée de vous, mon enfant. Elle demandera pour vous, l'une après l'autre, chacune des vertus qui ont brillé avec le plus d'éclat dans les saintes femmes de l'ancienne loi. Priez bien Dieu, mon enfant, que les prières de l'Eglise obtiennent leur effet.

Enrichis des grâces de ce sacrement, vous craindrez Dieu, chers époux, vous le prierez, et dans le secret de la famille, et dans le temple saint aux jours qui lui sont consacrés. Vous serez humbles et irréprochables dans la condition où Dieu vous a fait naître. Vous n'envierez point de vous élever par le luxe à un rang où la Providence divine ne vous a pas placés. Vous serez contents du sort qui vous a été donné dans la société.

Si Dieu vous donne des enfants, vous les élèverez dans la crainte et dans l'amour de sa loi. Vous surtout, jeune épouse, vous consacrerez de bonne heure à Dieu et à sa sainte Mère le fruit que vous porterez dans votre sein. Vos enfants seront bercés dans les bras de la religion, et surtout dans la dévotion à la très sainte Vierge : ils la sucerront avec le lait. Devenue mère, vous trouverez dans le souvenir de votre jeunesse le modèle des vertus que vous devrez inspirer à vos enfants.

Je m'arrête. Que le ciel, chers époux, accède à tous les vœux que je vais former avec vous ! Que la très sainte Vierge Mère de Dieu joigne sa bénédiction à celle de son divin Fils ! J'ai placé votre union sous ses auspices. Qu'elle-même dirige ma main quand elle va tout à l'heure unir vos cœurs pour jamais ; et que ce jour soit pour vous, pour moi, et pour tous nos parents, un jour à jamais heureux et précieux ! Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 18.

XV

PRÔNE

POUR ANNONCER LA QUÊTE A L'OCCASION
DE L'ACQUISITION DES CLOCHES.

(2 Août 1840)

*Locutus est Dominus ad Moysen, dicens :
Fac tibi duas tubas argenteas, quibus
convocare possis multitudinem.... Filii
Aaron sacerdotes clangent tubis ; eritque
hoc legitimum sempiternum in generatio-
nibus vestris.*

Le Seigneur parla à Moïse, et il lui dit : Fais deux trompettes d'argent, au moyen desquelles on puisse assembler toute la multitude... Les lévites, enfants d'Aaron, s'en serviront à cet effet ; et ce sera une loi pour toute la suite des générations.

(Au livre des Nombres, ch. X.)

Dieu, mes très chers Frères, qui est admirable dans toutes ses œuvres, a mis une égale perfection dans la magnificence des ensembles et dans la délicatesse des détails. L'univers est un plan divin dont toutes les parties ont été exécutées par une main divine. Une goutte d'eau n'est pas une moindre merveille que le bassin des mers ; et la divinité infinie se révèle dans un atome aussi bien que dans l'immensité des cieux. Et si cette remarque a été faite souvent dans l'ordre de la nature, elle n'est pas moins frappante dans l'ordre de la religion.

Si vous contemplez l'ensemble de la religion, si, comme autrefois Balaam, vous vous placez sur la montagne pour embrasser d'un coup d'œil l'Eglise catholique tout entière, à la vue de tant de hauts mystères, de tant de préceptes relevés, de cet ordre et de cette hiérarchie sublime, vous êtes saisis d'un étonnement indéfinissable. Plus vous regardez, et plus l'horizon s'éloigne et se recule devant vous. Quand vous croyez pouvoir reposer votre admiration, tout à coup, à travers je ne sais quelles échappées, des mondes inconnus se présentent à vous, de sublimes aperçus vous révèlent de nouvelles vérités ; c'est un firmament où à chaque instant de nouveaux astres apparaissent ; c'est un nuage des flancs duquel s'échappent, à tout moment et dans tous les sens, des éclairs qui viennent sillonner vos yeux éblouis. Au milieu de tant de merveilles, votre esprit se confond et se perd, et vous vous écriez avec le Prophète, sur la montagne : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël !* Sainte Eglise de Dieu, que de grandeur, que de magnificence, quelle merveilleuse beauté dans votre ensemble ! Que vos tentes sont belles et que vos pavillons sont admirables !

Puis, après avoir admiré l'Eglise dans son tout, si vous voulez considérer quelques-unes de ses parties ; si, dans cet immense tableau, vous vous attachez à fixer avec attention quelques-uns des détails, une nouvelle surprise vous attend. Partout vous rencontrez une perfection, une convenance, une harmonie admirable. Les plus petites pratiques catholiques appartiennent par quelque côté à un ordre d'idées infiniment élevées. Tout ce que l'Eglise touche, elle le rehausse et le divinise. Tout est grand dans l'Eglise, jusqu'aux plus petites choses, tout y est admirable, tout y est divin. Les caractères de sa divinité se retrouvent et dans l'eau qu'elle bénit, et dans l'encens qu'elle brûle, et dans les chants qu'elle emploie, et dans les vibrations de l'airain

qu'elle a consacré. Il n'y a pas, dans la liturgie de l'Eglise catholique, une cérémonie, une pratique, un usage, si peu importants qu'on les suppose, qui n'ait fourni à quelque Père ou à quelque Docteur des considérations infiniment plus hautes et plus relevées que tout ce que la philosophie ancienne a jamais pu produire. Sainte Eglise de Dieu, que d'à-propos, que de perfection, que de convenance, que d'harmonie dans tout ce qui vous concerne, et que vos pavillons sont admirables ! *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël !*

Mes très chers Frères, dans quelques semaines vous serez rassemblés dans ce temple pour une cérémonie à laquelle il est de notre devoir d'intéresser à la fois votre piété et votre générosité. Nous avons donc jugé utile de vous entretenir aujourd'hui de ces trompettes de la loi nouvelle par lesquelles l'Eglise vous convoque à ses solennités. Après quelques détails historiques, nous tâcherons d'expliquer les prières et les cérémonies de la bénédiction des cloches, et les effets merveilleux de cette bénédiction.

I. Les cloches sont une de ces nombreuses merveilles dont l'invention est due proprement au christianisme. L'antiquité juive et païenne n'a connu en ce genre que des instruments de très faible dimension qu'elle n'a jamais perfectionnés. Nous savons, par les Livres saints et par l'historien Josèphe, que chez les Hébreux le grand-prêtre portait dans les cérémonies une tunique garnie de sonnettes d'or. De semblables usages se retrouvent dans les mystères du paganisme ; et un des historiens de Rome m'apprend que l'empereur Auguste avait couronné le toit du Capitole de petits instruments qui, pour le dire en passant, avaient plutôt un but d'embellissement que d'utilité, ainsi que ceux qui ornaient déjà les pavillons de la Chine avant que cette

nation eût appris des chrétiens à fabriquer les cloches et à les placer dans ses temples. C'est donc bien à tort que, dans ces derniers temps, la science, toujours jalouse d'arracher au christianisme quelques-uns de ses titres de gloire, a voulu lui contester l'invention des magnifiques instruments qui retentissent au faite de ses temples.

Je ne veux point étaler dans cette chaire l'érudition d'un dissertateur ; mais je me contenterai de dire que, tout ce que l'antiquité a connu en ce genre, elle l'appelait équitablement du nom de sonnettes, *tintinnabula*. Le nom de cloche, *nola*, *campana*, est un mot d'origine chrétienne. Le premier auteur qui l'ait employé est un poète chrétien du cinquième siècle ; et les pyramides qui s'élèvent au-dessus des temples n'ont jamais eu que chez les chrétiens le nom de clochers. *Tintinnabulis fastigium ædis redimivit*, voilà tout ce que l'empereur Auguste avait fait pour le temple de Jupiter Capitolin. Qui oserait établir un rapprochement sérieux entre cela et les bourdons énormes dont la piété de nos ancêtres avait chargé le front de ces tours ? Il faut avoir une grande envie de déprécier l'Eglise catholique pour s'armer contre elle de semblables autorités. Avant le cinquième siècle du christianisme, ce moyen de convoquer toute une population était inconnu. Et c'est à ces trompettes dont je vous parlais dans mon texte, que l'Eglise de la nouvelle loi a substitué les cloches ; non pas dès les commencements : l'Eglise alors habitait les souterrains et les catacombes, et elle se fût bien gardée d'éveiller l'attention et la rage des persécuteurs par un signal aussi solennel. Saint Ignace martyr nous apprend que, dans ces jours malheureux, c'était la fonction du diacre, et plus souvent encore celle d'un clerc inférieur, de convoquer nommément pour les assemblées chacune des familles chrétiennes. Mais à peine le christianisme put-il sortir de ses réduits ténébreux et se montrer au grand jour ; à peine eut-il élevé des temples dans les cités et sous la pro-

tection des Césars, que Dieu, qui autrefois, pour la construction du tabernacle, avait suscité Béséleel et lui avait appris à travailler toutes sortes de métaux, inspira à son Eglise l'heureuse découverte de ces instruments dont la voix puissante fait naître à la même minute un même sentiment dans mille cœurs divers, et force les vents et les nuages à devenir les messagers de la religion.

Par qui cet heureux secret fut-il révélé à la terre ? A qui faut-il attribuer le mérite de cette rare invention ? La tradition sur ce point est partagée entre saint Paulin et le pape Sabinien. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au commencement du cinquième siècle les cloches étaient usitées dans l'Eglise, et qu'elles portaient alors le nom latin qu'elles ont encore aujourd'hui, soit qu'elles l'aient retenu du saint évêque de Nole, soit plus probablement qu'elles aient été fabriquées d'abord avec le métal célèbre de la Campanie, *æris palma Campano*, a dit le naturaliste Pline, et à son défaut nous l'apprendrions par l'organe d'un de nos docteurs, saint Isidore de Séville, qui faisait déjà dériver de là le nom des cloches : *Campanum vocatur à Campaniâ, utensilibus et vasis omnibus probatissimum.*

II. C'en est assez, M. T. C. F., concernant l'origine des cloches. Il reste prouvé que l'invention en appartient au christianisme, et que l'antiquité n'a rien connu en ce genre qui ressemblât aux cloches chrétiennes. Ici, M. F., je pourrais, avec l'auteur du *Génie du Christianisme*, envisager un instant les cloches sous le rapport purement naturel. La cloche, considérée comme harmonie, a indubitablement une beauté de la première sorte, celle qu'on appelle le grand. Le bruit de la foudre, celui des vents, des flots, est sublime, et ce n'est que par sa grandeur. C'est à cet ordre de beauté qu'appartient le son de sa cloche. Avec quel plaisir Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron,

n'eût point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solennité de l'Eglise !

Mais pourquoi nous arrêter à la beauté naturelle des cloches, puisqu'elles en ont des effets essentiellement surnaturels ? Produites par la pensée chrétienne, elles sont tellement affectées au christianisme qu'elles en sont inséparables. Le caractère des cloches est essentiellement religieux. Les sentiments qu'elles font naître sont d'autant plus doux qu'il s'y mêle un souvenir du ciel. Attachées à tout autre monument qu'à des églises, elle perdraient leur beauté, parce qu'elles perdraient leur sympathie morale avec nos cœurs, et le caractère surnaturel que la religion leur a donné en les consacrant.

Les bénédictions de l'Eglise, M. T. C. F., consistent dans des prières et des cérémonies par lesquelles elle applique certains objets au culte de Dieu, ou attache aux créatures une vertu pour déterminer et produire certains effets surnaturels. C'est là le double objet de la bénédiction des choses matérielles : les affecter au culte divin, et leur donner une certaine puissance morale et surnaturelle. Depuis le péché, M. F., la nature tout entière a été asservie au mal, l'esprit de désordre s'est mêlé à tout, et, selon la belle expression de saint Paul, toute créature gémit dans les entraves de l'iniquité. La nature ainsi dégradée a besoin d'une réparation pour être appliquée aux choses saintes. Il faut qu'une main puissante, après l'avoir soustraite à toute influence ennemie, la dégage de l'ignominie des usages profanes et lui rende sa première et glorieuse destination de louer le Créateur. Voilà pourquoi, M. F., ces traditions primordiales, et ces lustrations usitées dans toutes les religions antiques.

Mais l'Eglise catholique surtout, dépositaire du sang et du prix infini de la rédemption, l'Eglise a reçu mission du ciel pour restaurer toutes choses en Jésus-Christ, *instaurare*

omnia in Christo. C'est pourquoi elle est dans l'usage de ne rien faire servir au culte de Dieu, qu'elle n'ait préalablement purifié et sanctifié par des bénédictions particulières. C'est ainsi qu'elle dédie les temples bâtis à la gloire de Dieu et destinés à son culte ; elle consacre les autels et les vases du sacrifice ; elle bénit jusqu'à l'encens dont les nuages s'élèvent en odeur de suavité, jusqu'à la cire qui se consume devant le tabernacle. L'airain destiné à couronner le faite des temples, à proclamer le nom de Dieu dans les airs, à mêler ses accents à ceux de la prière, doit être préparé aussi à ce noble usage et consacré par des bénédictions. La bénédiction des cloches remonte aux siècles les plus reculés. Les cérémonies en sont imposantes, et l'Eglise y emploie les aspersions, les onctions et les parfums comme dans ses consécutions les plus solennelles. Les prières en sont magnifiques, et nous aurons occasion d'y revenir.

Ce que nous avons dit jusqu'ici suffit pour répondre à toutes les questions que peut suggérer l'esprit d'ignorance et de malignité. La consécration des cloches n'est donc pas un véritable baptême ; et quoique l'Eglise y emploie l'eau, l'huile des infirmes et le saint chrême, ce n'est point un sacrement, mais une simple bénédiction, une sorte de dédicace comme celle qu'on fait de nos temples pour les consacrer au culte du Seigneur. On impose des noms aux cloches, comme on place les temples et les autels sous l'invocation d'un Saint. Ceux qui sont choisis pour imposer les noms aux cloches ne sont point proprement des parrains et des marraines, puisqu'il n'y a ni promesses à faire ni engagements à prendre ; ils sont comme les représentants et les députés de tous les fidèles pour faire à Dieu l'offrande de ces vases qu'on destine au service de son temple, et qu'on charge en quelque sorte d'être les hérauts et les trompettes retentissantes de la foi, de la prière et des adorations de toute la communauté chrétienne. Et ici, M. F., entrons

dans l'esprit de cette cérémonie, et concluons, avec les saints docteurs, combien doivent être purs et le cœur et les lèvres de ceux qui prient, qui chantent les louanges de Dieu ou qui annoncent sa parole, puisqu'il faut une consécration si particulière pour des vases inanimés, destinés seulement à servir la religion et à convoquer le peuple aux offices divins.

Cependant la bénédiction des cloches a encore un autre objet. Et pour le bien comprendre, il faut savoir que, par suite du péché, la nature, devenue muette envers le Créateur, s'est aussi révoltée contre l'homme. Dans l'ordre primitif, tout obéissait à l'homme et le portait à Dieu ; dans l'état de désordre actuel, tout est un piège pour l'homme, tout l'incline vers le mal. Les éléments soumis à la puissance du démon sont conjurés avec lui pour notre perte. Sous ce rapport encore, il appartient à l'Eglise catholique de restaurer toutes choses avec Jésus-Christ et à l'exemple de Jésus-Christ, *instaurare omnia in Christo*. Jésus-Christ, fils de Dieu et rédempteur des hommes, voulant perpétuer les fruits de sa rédemption sur la terre, et jusqu'à la fin des siècles faire descendre son sang sur nos âmes par des canaux mystérieux ; Jésus-Christ, usant de sa toute-puissance divine, a élevé certains éléments communs et naturels à un état surnaturel et mystérieux ; il en a fait les signes sensibles et les moyens efficaces de sa grâce. C'est en cela, M. F., que consiste l'admirable théorie des sacrements : c'est la nature devenue l'instrument physique de la grâce ; c'est la matière agissant sur l'esprit.

Sans doute Jésus-Christ, en sa qualité de Fils de Dieu et d'auteur de la grâce, a pu opérer cette création, et attacher la grâce à ces signes. Mais si cette puissance extraordinaire n'a appartenu qu'à Jésus-Christ, il lui a plu de conférer à son Eglise des pouvoirs du même genre qui, pour être plus restreints, sont encore bien admirables. Jé-

sus-Christ d'une part a donné à son Eglise un pouvoir absolu sur les démons, et d'autre part il a promis de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Riche de cette double prérogative, l'Eglise tantôt se contente de purifier les éléments, de les soustraire à toute puissance maligne et ennemie : c'est ce qu'elle fait dans la bénédiction des maisons, des habits, des aliments. Tantôt l'Eglise fait plus, et elle attache à certains objets matériels une véritable puissance surnaturelle, demandant au Seigneur d'accorder certaines grâces à l'occasion d'un signe qu'elle a adopté et consacré : c'est ce qu'elle fait dans la bénédiction de l'eau qu'elle met à l'entrée de ses temples, et dans celle du pain qu'elle distribue pendant le sacrifice ; c'est quelque chose d'analogue qu'elle fait aussi dans la bénédiction des cloches. Ce ne sont pas des sacrements proprement dits que l'Eglise établit : Dieu seul peut instituer un sacrement ; mais ce sont des pratiques qui tiennent de la nature du sacrement. Les théologiens, après saint Thomas, les appellent des sacramentaux, et nous pouvons aussi les appeler des sacrements du deuxième ordre. Ils ne produisent point la grâce sanctifiante et ne confèrent aucune grâce par eux-mêmes ; mais Dieu, en considération de la demande que l'Eglise lui en a faite, est déterminé à communiquer certaines grâces chaque fois que l'on emploie ces signes. Par exemple, chaque fois que les cloches retentissent aux oreilles des chrétiens, Dieu est excité à produire en eux les sentiments de piété et les effets de grâce que l'Eglise a demandés, comme aussi à éloigner des fléaux et des calamités, selon le vœu que l'Eglise a exprimé dans les prières de la bénédiction de ces cloches.

Ces principes une fois posés, il nous sera facile de connaître les effets merveilleux des cloches chrétiennes, puisque ce doivent être ceux mêmes que l'Eglise demande en les bénissant, assurés que nous sommes que Dieu s'est engagé à l'exaucer toujours. Et il nous est facile de conclure

aussi combien est grande l'erreur de ceux qui ne regardent les cloches que comme un moyen matériel de convoquer le peuple aux temples. C'est là une de leurs fins sans doute, c'est leur fin la plus directe si vous voulez ; mais ce n'est pas l'unique ni la plus excellente.

III. Puissance des cloches pour honorer Dieu. C'est leur première destination : *Laudo Deum verum*. Le peuple chrétien, impuissant à faire retentir assez haut ses chants d'amour et ses cantiques de louanges, place dans les nues cette voix d'airain, organe sonore qu'il charge de porter dans les cieux les accents de son âme et les tressaillements de son cœur. Les accords d'une majestueuse sonnerie sont le plus bel ornement des fêtes chrétiennes. Les solennités nationales et la fête des princes de la terre s'annoncent au bruit des canons et des instruments de guerre. Les cloches, comme parle un concile, sont les trompettes de l'Eglise militante, et, comme a dit un guerrier célèbre, c'est l'artillerie de la religion pour rendre grâce au Dieu des armées : *Ut sint tubæ Ecclesiæ militantis*. Oui, les majestueux balancements des cloches se font entendre jusque dans les cieux, et ils les intéressent aux fêtes de la terre. L'Eglise elle-même me l'apprend, demandant au Seigneur que le son de ces cloches invite la milice nombreuse des Anges du ciel à descendre autour des autels : *Quatenus in templo sancto gloriæ tuæ invitare valeant multitudinem angelorum*.

Mais ce qui est plus étonnant, Dieu lui-même est attendri par ces instruments mélodieux, ébranlés en son honneur. Nous le savons de sa propre bouche : « Aux jours de vos fêtes, dit-il, en présentant vos holocaustes et vos sacrifices, vous sonnerez de la trompette, afin que le Seigneur Dieu se ressouvienne de vous : *Canetis tubis ut sint in recordationem Dei vestri*. » Et l'Eglise demande dans ses cérémonies que comme autrefois l'Esprit-Saint, charmé par la lyre de

David, descendait sur la tête de Saül et calmait ses sens, de même, séduit en quelque sorte et ravi par la mélodie de ces accords aériens, il descende sur le temple chrétien et le remplisse de grâce et de consolation : *Ac sicut citharâ Davidicâ delectatus desuper descendat Spiritus Sanctus.*

Puissance des cloches pour toucher le cœur des hommes. La vertu surnaturelle et la puissance religieuse des cloches sont démontrées par deux preuves incontestables : c'est d'une part l'aversion qu'en ont les impies, et de l'autre le plaisir qu'elles causent à tous ceux dont le cœur n'a pas cessé de battre pour la religion. D'où vient, dites-moi, que le son mélodieux des cloches est désagréable aux oreilles de l'impie, comme les rayons du soleil aux yeux de certains oiseaux nocturnes; sinon parce que le premier hait la religion comme le deuxième hait la lumière, et que les vibrations de l'airain sacré sont essentiellement religieuses comme les rayons du soleil sont essentiellement lumineux ? Mahomet a brisé les cloches partout où il en a trouvé. Le protestantisme a répudié les cloches ; Calvin, pour céder à la volonté impérieuse de quelques souverains, consentit à conserver une cloche dans chaque temple comme moyen de convoquer le peuple, mais il a hautement blâmé ce qu'il appelait le luxe superstitieux des sonneries. Nos tyrans de la Révolution ont commencé par briser les cloches : ils ne voulaient pas que leur sommeil fût effrayé par ces bruits religieux. Je ne suis pas prophète ; mais je puis assurer d'avance que les organes et les échos de l'impiété n'applaudiront pas à cette mélodie qui retentira bientôt dans nos tours. Il est remarquable qu'aucun méchant n'aime le son des cloches ; et cela se comprend. Cet homme voulait s'endormir du sommeil de l'indifférence : que les prêtres prêchent dans leur temple, peu lui importe, il n'y va pas ; mais l'airain sacré est un prédicateur dont la parole importune arrive jusqu'à lui. Il croyait être parvenu défi-

nitivement à oublier Dieu, et voilà que Dieu lui-même semble retentir à ses oreilles : *Tolle, tolle* ; enlevez, brisez ces objets importuns. Cet autre ne songe qu'à son plaisir, il va de fête en fête ; sa vie se passe de voluptés en voluptés. Et voilà qu'au milieu de son ivresse une voix sérieuse vient lui rappeler la religion, le ciel, la mort : *Tolle, tolle* ; enlevez, brisez ces objets importuns.

M. F., les méchants, les impies haïssent les cloches, parce qu'ils haïssent Dieu. Au contraire, ces cloches ont une douce mélodie pour les chrétiens. Et selon que l'Eglise l'a demandé dans ses prières, elles excitent en eux les plus tendres sentiments de piété ; elles donnent à leurs chants le mâle retentissement de la trompette, la mélodie de la lyre à dix cordes, la vive allégresse du tambour, la douceur de la cymbale. Il n'y a, M. F., que quelques chrétiens à l'esprit chagrin, à l'âme sèche, à la foi raisonneuse, qui, parmi les nombreux objets de leur contradiction, ne manquent pas de placer ces cloches dont la mélodie les importune et les impatiente. Il y a dans ces âmes-là quelque chose à refaire, car les cloches sont agréables, non pas seulement aux chrétiens fervents, mais à quiconque n'a pas perdu le sens religieux. Je ne doute pas, M. F., que la grâce qui a déterminé le salut éternel d'un grand nombre d'hommes, ne leur soit descendue du ciel parmi les vibrations de l'airain sacré. Le confident et l'historien de Bonaparte rapporte qu'étant à la campagne, souvent il s'arrêtait dans les avenues pour écouter le son d'une cloche voisine. Les bras croisés sur la poitrine, il recueillait avidement le pieux murmure, il craignait d'en perdre le moindre frémissement ; et il s'impatientait quand on troublait son admiration ou qu'on ne la partageait pas. Et il disait parfois : « Cela me rappelle Brienne et mon enfance ; j'étais heureux alors. » Le triomphateur célèbre oubliait toutes ses victoires, pour ressaisir dans le son d'une cloche

le souvenir de son premier âge, et de ses émotions religieuses d'alors, les seules, comme il l'a dit souvent, qui eussent conservé quelque empire sur sa raison.

On s'étonne parfois de voir des hommes tenir si fortement au lieu de leur naissance ; mais on oublie donc ce qu'ils ne sauraient oublier, eux, que cette cloche a retenti le jour de leur naissance, qu'elle a répondu au premier battement de leur cœur, qu'elle a rassemblé les fidèles pour prier sur la tombe de leur mère, que tous les dimanches elle a été, comme une céleste messagère, les chercher dans leurs demeures pour les conduire auprès de l'autel de Dieu, et que chaque fois elle leur mettait dans le cœur une bonne et sainte pensée ! *Et cum clangorem illarum audierint filii christianorum, crescat in eis devotionis augmentum, ut festinantes ad piæ matris Ecclesiæ gremium cantent tibi in Ecclesiâ sanctorum canticum novum, deferentes in sono præconium tubæ, modulationem psalterii, suavitatem organi, exultationem tympani, jucunditatem cymbali.* Voilà pourquoi, après une longue absence, ils reconnaissent la voix de la cloche de leur village comme la voix de leur mère.

Puissance des cloches pour écarter les fléaux. Dans vos angoisses, dit le Seigneur, vous sonnerez de la trompette et vous pousserez vers moi des cris de détresse, car je me ressouviendrai de vous : *Clangetis ululantibus tubis, et erit recordatio vestrum coram Domino Deo vestro.* Et l'Eglise, dans la bénédiction de ces cloches, demande au Seigneur que, toutes les fois qu'elles retentiront dans les airs, elles chassent les esprits de ténèbres et toutes leurs illusions, qu'elles enchaînent la fureur des vents, qu'elles brisent la force des orages, qu'elles éloignent toutes les calamités.

Et ici, M. F., je dois protester contre une injure qu'on a faite à l'Eglise dans ces derniers temps. On a supposé qu'elle sonnait les cloches pendant les orages, parce qu'elle croyait que ce son avait la puissance naturelle de les écarter ;

et l'on a crié à l'erreur, à l'ignorance. M. T. C. F., il y a trois cents ans, un auteur ecclésiastique parlait déjà en ces termes : « Nous n'attribuons point, dit-il, cet effet à la forme ni aux vibrations du métal ; les catholiques ne sont pas encore si ignorants : *Non obtusa adeo catholici pectora gestamus*, et le soleil de la vérité et de la science ne leur a pas encore refusé à ce point ses lumières : *Nec sol veritatis ab Ecclesia tam procul aversus radios suos elongavit*. Nous ne prétendons point que les orages soient dissipés par la vertu naturelle du son. Une détonation de guerre obtiendrait cet effet avec plus d'efficacité : *Fecerit hoc efficacius sulfurea belli machinatio*. Mais nous attribuons cet effet à la bénédiction et à la consécration de l'Eglise, aux prières de laquelle il a plu à Dieu d'accéder, en accordant aux cloches cette puissance et cette vertu surnaturelle. » L'Eglise d'ailleurs part de deux principes incontestables : elle sait d'une part, par la parole de Jésus-Christ, qu'elle a pouvoir sur les démons ; elle sait de l'autre, par les Ecritures, que les démons qui infectent toute la nature, aiment surtout à exercer leur action dans les moments de crise et de violence. Le désordre est leur élément naturel, ils s'en servent partout où ils le trouvent. Aussi l'Ecriture les appelle quelque part les esprits des orages : *Spiritus procellarum* ; et parlant des tempêtes, elle dit qu'elles sont l'ouvrage des anges mauvais : *Immisiones per angelos malos*. L'Eglise alors se sert des cloches comme d'un instrument pour chasser ces ennemis contre lesquels Dieu lui a donné toute autorité.

Mais, dit-on, l'effet des cloches est d'attirer le tonnerre ! Je le veux bien. L'effet de la boue appliqué sur les yeux n'est-il pas aussi d'aveugler ? et avec de la boue Jésus-Christ a guéri un aveugle. Mais il est souvent arrivé des accidents ! Oui, et c'est parce que notre peu de foi nous rend indignes des prodiges longtemps constatés par nos pères, que l'Eglise s'abstient aujourd'hui d'employer ce moyen.

Mais alors contentons-nous de gémir sur notre incrédulité, qui a suspendu des effets surnaturels subordonnés à la foi, et n'accusons point l'Eglise de superstition et d'ignorance. On a toujours tort quand on accuse l'Eglise. Aussi, malgré toutes les déclamations, elle n'en demandera pas moins au Seigneur dans quelques jours, pour les cloches qu'elle bénira, une vertu contre les orages et les tempêtes.

Oh ! M. F., que la foi simple de nos pères était admirable et qu'elle était efficace ! Il y avait autrefois dans une de nos tours une cloche qu'on appelait « la cloche des biens ». Deux prêtres vénérables avaient fait une donation pour qu'elle fut sonnée tous les jours, de six à sept heures du soir, depuis Pâques jusqu'après les récoltes, à l'intention des biens de la terre. Et dans toute la campagne des alentours, au premier son de cette cloche, le *bon monde* faisait un signe de croix, et récitait un *Ave, Maria*. La terre ensuite était plus facile à labourer, les moissons semblaient plus belles, et les récoltes plus abondantes.

M. T. C. F., notre église, célèbre dans tout l'univers par ses clochers, devait naturellement se faire remarquer aussi par la célébrité de ses cloches. En effet, nous avons possédé pendant longtemps la plus belle sonnerie du monde catholique. Elle faisait le ravissement de toute la contrée qu'elle excitait au respect et à l'amour envers Marie. Un saint prêtre, dont l'Eglise de France ne cessera jamais de bénir la mémoire, le pieux et vénérable fondateur de Saint-Sulpice, écrivait, il y a environ deux cents ans, à la suite de peines et d'épreuves épouvantables, qu'il avait commencé à respirer aux pieds de Notre-Dame de Chartres, et il éprouvait le besoin de raconter devant le Seigneur de quelles émotions il avait été pénétré un jour de Fête-Dieu, étant éveillé le matin par ce doux bruit et par ce célèbre résonnement des cloches de Notre-Dame.

A plusieurs reprises, M. T. C. F., des accidents, en détruisant nos pyramides, ont détruit la belle sonnerie qu'elles renfermaient, et notre histoire remarque que toujours la générosité de nos pères s'est exercée avec un empressement admirable. Imitons-les, M. F. Notre belle église et nos tours, l'orgueil de cette ville et de toute la contrée, viennent d'être restaurées magnifiquement. C'est à nous de compléter l'œuvre en meublant ces clochers, dont le nom seul exige qu'ils ne demeurent pas vides ; et puisqu'ils sont le plus beau monument, pour ne pas dire le seul, de notre pays, soyons inspirés par notre patriotisme au défaut des inspirations de la piété.

Il existe, M. F., une lettre de notre grand évêque saint Yves, par laquelle il remercie la pieuse reine d'Angleterre, Mathilde, des cloches qu'elle avait envoyées à son église cathédrale. C'était, M. F., avant la construction des clochers, qui furent commencés alors, et achevés un demi-siècle après, précisément pour recevoir ces cloches, qui devaient sans doute être fort belles, puisqu'on leur éleva une si haute et si magnifique demeure. La lettre de saint Yves est pleine de grâce. « J'ai reçu, dit-il, au nom de Notre-Dame, les cloches que vous lui avez données ; je les ai fait placer provisoirement sur un lieu élevé du temple. Et chaque fois que leur douce harmonie vient frapper nos oreilles, tout le bon peuple chartrain ne peut s'empêcher de penser à vous ; votre nom semble se mêler aux vibrations de ces cloches. Et ce n'est pas une petite faveur que ce souvenir de vous qui se renouvelle dans des moments si précieux, par exemple, lorsque la Victime de propitiation descend sur les autels, lorsque les chants de la nuit commencent à louer le Seigneur, et lorsque le Dieu d'amour visite un pécheur à l'agonie. »

M. T. C. F., imitez la piété de cette princesse, et nous vous dirons les mêmes choses. L'airain que vous aurez

placé dans nos tours parlera de vous aux cieux et à la terre. Ce sera comme une fondation de prières que vous aurez faite. Votre nom planera sous ces voûtes avec les vibrations de l'airain qui semblera intercéder pour vous. Nos neveux diront la générosité de leurs pères, comme nous rappelons en ce moment celle de nos ancêtres et de la reine Mathilde. Et surtout, comme il est écrit sur une pierre au haut de cette tour, Dieu vous pardonnera, parce que vous aurez travaillé pour lui. C'est la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 20.

XVI

PRÔNE

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION,

(1840)

*Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula
fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris
et universi pulveris pigmentarii ?*

Qui est celle-ci qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums ? (CANT. G. III, V. 6.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Vous avez entendu ce langage des Anges, et vous vous associez à eux pour me demander : « Quelle est donc celle qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums ? » Et je m'empresse de vous répondre : Celle qui monte ainsi vers les cieux, c'est la Vierge Mère de Jésus, c'est Marie. Marie immaculée dès le premier instant de son existence, Marie toujours pure, toujours vierge, Marie dont le cœur a été brisé par la douleur, Marie pour qui son fils a été longtemps un bouquet de myrrhe, Marie dont l'âme était un vase odoriférant rempli de toutes sortes d'aromates et de parfums, c'est elle que vous voyez portée sur ce nuage,

se détacher de la terre et s'envoler vers les cieux. *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii ?*

I. Me demandez-vous de quelle main elle a reçu le coup de la mort ? Bossuet vous répondra pour moi : Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums n'en est pas arrachée par force ni poussée avec violence ; une chaleur douce et tempérée la détache délicatement et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que Marie vient de quitter la terre ; sans aucune secousse violente, une divine chaleur l'en a doucement détachée et l'a élevée à son Bien-Aimé sur une nuée de saints désirs. Comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi cette âme va se réunir et se perdre avec l'objet de son amour.

« Quelle est celle-ci qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums ? » Anges saints, je vous l'ai dit : celle-ci est Marie. Assez longtemps elle a embaumé la terre de ses parfums. Il est temps que le ciel cueille cette fleur. Ce fruit mûr ne nous appartient plus. Encore une fois, celle-ci, je vous l'ai dit, c'est Marie : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales.* « Princes des cieux, ouvrez vos portes, élevez-vous, portes éternelles, et la reine de gloire entrera. »

Que se passa-t-il, mes Frères, au moment où Marie entra dans les cieux ? Qui peut le dire ? Pour moi, continue l'Aigle de Meaux, s'il m'est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse, voyant cette reine, ne put s'empêcher de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : « Il sortira une étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël. » Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta dans un raviss-

ment indicible : « Voilà donc cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils. » Et nos aïeux, mes Frères, se joignirent à lui pour répéter cette belle prophétie qu'ils avaient eu le bonheur de connaître. Ézéchiël reconnut cette porte close par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et, au milieu d'eux, le prophète royal animait une lyre par ce céleste cantique : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* : « A votre droite, ô mon prince, je vois s'asseoir une reine en habillement d'or, enrichie d'une merveilleuse variété. » Puis la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, et elle tirait encore une fois du fond de son cœur ces belles paroles : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit est saisi d'une joie infinie. Et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Cependant le Père éternel s'est incliné avec amour, il a déposé la couronne sur la tête de Marie ; elle est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, « dans ce midi éternel », comme parle saint Bernard.

II. Sans doute, M. T. C. F., parmi les solennités glorieuses qui ont réjoui les cieux, la plus illustre de toutes, après l'Ascension du Sauveur, ce fut l'exaltation de la Mère du Sauveur dans le trône que son Fils lui destinait. Cependant, jusqu'à la fin des siècles, le ciel aura ses solennités et ses triomphes, ses jours d'entrées et ses cérémonies, ses magnificences et ses spectacles. David même me l'a appris : l'Assomption de Marie commence une suite d'autres triomphes du même genre ; d'autres viendront après elle : *Adducentur regi virgines post eam.*

« Quelle est donc celle-ci qui s'élève comme la fumée odoriférante ? » *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi ?* Celle-ci est une jeune vierge qui a toujours gardé

intacte la fleur de sa pureté. Elle était au milieu du monde, comme un lys entre les épines. Son cœur était un vase tout plein de myrrhe, d'encens et d'aromates. Sa vie était celle d'un ange, sa vie a été semblable à celle de Marie. Elle a été vierge comme elle, et comme elle elle est mère pour le ciel. *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales* : Et je vois le ciel entier réjoui par cette autre assumption qui lui rappelle celle de Marie. David reprend sa lyre et, continuant son cantique, il chante devant le trône de Marie : *Adducentur regi virgines post eam*. Elle va recevoir des mains de Marie la couronne des vierges, avec lesquelles elle suivra désormais tous les pas de l'Agneau.

« Quelle est cette autre qui s'élève encore comme la fumée odoriférante ? » *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi ?* C'est une femme pieuse qui, engagée dans les liens du mariage, a constamment gardé le trésor de son innocence. Son âme délicate n'a jamais été souillée par aucun amour défendu. La sainteté nuptiale a succédé dans cette âme à la virginité, et, si j'ose le dire, elle a été comme Marie une épouse vierge, tant sa pudeur était délicate. Son cœur, à elle aussi, était un vase de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums. Elle a embaumé sa famille de ses vertus. A la fleur de ses ans, privée de l'époux que le ciel lui avait donné, elle a méprisé tous les plaisirs du monde, elle n'a vécu que pour former ses enfants à la vertu. Sa chaste viduité a dépassé la pureté même de la virginité. *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales* : Et je vois le ciel encore réjoui par cette nouvelle assumption qui rappelle celle de Marie. Et je vois Esther, et je vois Judith, toutes deux figures de Marie, l'une par la sainteté nuptiale, l'autre par celle de la viduité, accueillir cette âme et l'introduire dans le chœur des vierges parmi lesquelles elle a mérité une place.

Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumî ? « Quelle est cette autre encore qui s'élève comme la fumée odoriférante ? » Cette âme, c'est celle d'un jeune chrétien qui meurt à la fleur de ses ans. Pieux enfant, il a conservé toute l'intégrité de la grâce baptismale. Il a toujours aimé la pureté du cœur, il a fui les plaisirs et les fêtes du monde, il ne se plaisait qu'au pied des autels. Son cœur, à lui aussi, était un vase de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums. Aujourd'hui, bien jeune encore, il est déjà mûr pour le ciel. *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales* : Et le ciel encore applaudit à cette entrée virginale. Et je vois le disciple chéri, le disciple vierge, et avec lui les Louis de Gonzague, les Stanislas, les Berchmans qui viennent accueillir ce nouvel ange, et qui le conduisent à la suite de Jésus parmi les vierges.

M. T. C. F., je pourrais continuer, mais le temps m'arrête. Puissions-nous, M. F., en imitant les vertus de Marie, mériter de partager un jour sa gloire, et donner tous au ciel comme une autre représentation de son assomption glorieuse ! (1)

(1) Cf. *Appendice I . A, 21.*

XVII

SERMON

SUR LA CROIX (1).

*Si quis vult venire post me..., tollat cruce-
m suam, et sequatur me.*

Si quelqu'un veut venir après moi..., qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive.

(S. MATTH. C. XVI, V. 24.)

MONSEIGNEUR,

Telles sont les paroles par lesquelles Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a institué le Chemin de la Croix : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. » Ces paroles de Jésus durent être pour ses disciples, à l'époque où il les prononça, un mystère et une énigme bien inexplicables. C'était dans les premiers temps de sa mission divine ; le supplice qui devait mettre fin à sa vie était encore éloigné, et les circonstances leur en étaient inconnues. Rien par conséquent ne pouvait encore leur rendre ce langage intelligible : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ; »

(1) Prêché pour la première fois à Rouvres, le 14 septembre 1840, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, en présence de Mgr l'évêque de Chartres ; copié aux Rouaudières, au mois d'août 1843.

tollat crucem suam, et sequatur me. Mais la suite des événements ne tarda pas à leur révéler le sens de cette façon de parler. Cette croix que Jésus-Christ voulait que chacun portât après lui, on la vit d'abord peser sur ses épaules meurtries pendant tout le trajet du prétoire au Calvaire; puis on le vit attaché sur cette même croix, du haut de laquelle il semblait dire, en montrant le chemin qu'il venait de tracer avec son sang : Comprenez-vous maintenant ce que je vous ai dit autrefois : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ? » *Si quis vult venire post me..., tollat crucem suam, et sequatur me.*

Depuis lors, tous les disciples de Jésus, tous ceux qui ont voulu marcher après lui, ont marché par cette voie royale qui est la sainte voie de la croix ; et l'Église ne connaît pas d'autre chrétien que celui qui porte sa croix et qui suit Jésus : *Si quis vult venire post me, tollat crucem suam et sequatur me.* Mais il s'est trouvé, dès le commencement, des âmes ferventes et pieuses, qui ont voulu accomplir d'une façon toute littérale la parole de Jésus-Christ. Non contentes de porter sa croix dans leur cœur, et de le suivre dans la voie des afflictions, elles ont voulu le suivre encore, matériellement pour ainsi dire, dans la route sanglante qu'il avait tracée. C'est une tradition vénérable, consacrée par les bulles pontificales, que la très sainte Vierge faisait souvent le Chemin de la Croix, visitant sans cesse les divers lieux qui avaient été le théâtre des douleurs de son Fils. Depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne, les saints lieux n'ont cessé d'être fréquentés par une affluence considérable de pèlerins, encouragés dans cette pratique par les exhortations et plus tard par les indulgences de l'Église, laquelle, pour faciliter davantage cet exercice si utile, a institué la dévotion du Chemin de la Croix, telle qu'elle est connue de nos jours, telle que nous allons l'établir aujourd'hui parmi vous. « Si quel-

qu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » *Si quis vult venire post me..., tollat crucem suam, et sequatur me.*

Mes très chers Frères, déjà vous êtes instruits, et nous vous instruirons encore sur tout ce qui concerne le Chemin de la Croix. Nous vous dirons, en particulier, que toutes les faveurs spirituelles, accordées pendant une longue suite de siècles aux chrétiens qui visitaient la terre sainte, deviennent le riche apanage de quiconque accomplit avec piété l'exercice du Chemin de la Croix. Je veux aujourd'hui vous parler de deux grands avantages de cette dévotion :

1^o La croix de Jésus vous enseigne toutes les vérités que vous êtes tenus de connaître ;

2^o La croix de Jésus vous prêche toutes les vertus que vous êtes tenus de pratiquer.

Enseignements dogmatiques de la croix ; enseignements pratiques de la croix : tel est l'objet de ce discours familier, dans lequel nous nous garderons bien de substituer les vains ornements de l'éloquence humaine à l'éloquence plus puissante de la croix : *Ut non evacuetur crux Christi. Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi !* Oh ! oui, loin de moi que je m'oublie à chercher la gloire ailleurs que dans la croix de mon Seigneur Jésus ! Invoquons la vertu divine de la croix par l'intercession de l'auguste Mère du Crucifié : *Ave, Maria*, en chantant : *O Crux, ave.*

I. La Croix est la lumière des hommes. Saint Augustin a développé cette pensée, et nous marcherons sur ses traces : *Crux pendentis facta est cathedra docentis.* La croix est une chaire éloquente d'où le Verbe éternel nous parle, d'où Jésus nous révèle tout ce que nous sommes tenus de savoir. La plupart des hommes, mes Frères, ne sont pas susceptibles de retenir des vérités abstraites, des choses

purement intellectuelles. Et voilà pourquoi Dieu, qui a voulu, qui a dû mettre sa religion à la portée de tous les esprits, l'a placée tout entière dans des faits ; c'est comme une écorce sensible, matérielle, dont il l'a enveloppée. Or il est un fait qui résume à lui seul toute la religion ; et ce fait, c'est la croix. La croix, évangile abrégé mais substantiel ; courte et merveilleuse prédication qui se complète par un seul regard, qui s'applique à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les intelligences. Voulez-vous, mes très chers Frères, une démonstration irréfragable de la divinité de la religion ? Interrogez la croix, et tout à l'heure elle va vous satisfaire. Voulez-vous en un clin d'œil vous instruire de tous les points principaux de cette religion ? Interrogez la croix encore, et la croix, la croix toute seule, va répondre à toutes vos questions.

Et d'abord, mes Frères, y aurait-il ici de ces hommes qui rejettent dédaigneusement la religion chrétienne et qui lui contestent toute preuve solide ? Qu'ils me permettent, ces hommes, de leur demander s'ils ont jamais réfléchi, médité quelques instants en présence d'une croix ? Quant à moi, je n'ai que cette question à leur adresser : comment se peut-il faire, par quel concours bizarre de circonstances singulières a-t-il pu arriver qu'aujourd'hui, en cet instant, nous soyons rassemblés ici pour honorer la croix ? (1) C'est là une question qui les étonne, dont ils ne voient pas la portée peut-être, et à laquelle il n'y a cependant pas d'autre réponse plausible et raisonnable, sinon que celui qui a été crucifié était véritablement Dieu, et que par conséquent sa religion est divine. Suivez avec attention.

Je suppose, M. F., qu'un infidèle, un barbare, qui n'a jamais entendu parler de la religion ni du culte catholique,

(1) *Variante* : Pour instituer, pour faire le Chemin de la Croix.

soit tout à coup transporté du fond de son désert au milieu de ce temple où nous sommes réunis. Quel n'est pas son étonnement d'apercevoir çà et là, dans une maison que tout lui indique être destinée à la prière, des instruments de supplice, à peu près comme ceux sur lesquels sa peuplade farouche attache les malheureux étrangers qui abordent dans son île ! Bientôt il porte son regard vers le sanctuaire, et là, qu'aperçoit-il encore ? Sur l'autel même, au point qui est comme le centre vers lequel aboutissent toutes les adorations, toutes les prières, il voit encore une croix. Il se retourne, et sur les murailles il voit toutes les scènes d'un crucifiement représentées par des peintures ; et, ce qu'il ne saurait expliquer, il remarque que tout le peuple va d'une station douloureuse à l'autre, vénérant le Crucifié comme son Dieu. Il ne comprend rien à ce spectacle, toutes ses idées se confondent, il m'interroge, et je lui répons :

Il y a bientôt deux mille ans, dans un pays de l'Orient, vivait un homme qui se nommait Jésus et qu'on surnommait le Christ. Cet homme, le plus doux, le plus vertueux, le plus charitable des hommes, se disait le Fils de Dieu, et il faisait des miracles en preuve de sa divinité. Partout où il allait, il guérissait les malades, et parfois même il ressuscitait les morts. Quelques-uns croyaient en lui ; mais d'autres n'y croyaient pas. Ceux-ci avaient résolu de le perdre ; ils lui faisaient un crime de tout, même de ses prodiges et de ses bienfaits. Quant à lui, il ne cessait de dire qu'il fallait qu'il mourût, et que, quand il serait attaché en croix, il attirerait tout à lui ; que sa croix deviendrait comme un grand arbre qui étendrait ses rameaux par tout l'univers, et à l'ombre duquel l'humanité entière viendrait se reposer et s'asseoir. Ses disciples ne comprenaient rien à ce langage ; ils n'imaginaient pas comment le plus vil de tous les instruments de

supplice pourrait jamais faire la conquête du monde, et devenir un objet d'honneur et de gloire. Cependant les ennemis de Jésus arrivèrent à leurs fins. Au jour qu'il avait désigné, il fut jugé, condamné, abreuvé d'outrages et attaché sur une croix.

A peine avait-il rendu le dernier soupir, sa prédiction commence à s'accomplir. Tout à coup le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent. Effrayé par ces prodiges, plusieurs s'en vont en se frappant la poitrine, et en disant : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. Quelques jours après, ses disciples, auparavant timides, mais encouragés par la vue de leur maître ressuscité, vont prêcher partout le Dieu crucifié. La croix à la main, ils partent de la Judée et se répandent dans tout l'univers. Ils ne savent, ne prêchent, ne montrent aux nations étonnées que la croix. Et tout cède devant eux ; et les idoles ébranlées tombent partout devant la croix, qui prend leur place sur les autels. Bientôt la croix brille au front des rois et des empereurs ; elle est arborée au sommet de tous les temples. La croix domine comme une reine sur la terre. Tous les jours, à la maison, sur les places publiques, dans les temples, les hommes de toutes les conditions font le signe de la croix, s'agenouillent devant la croix. Et nous-mêmes en ce jour, après plus de dix-huit cents ans, vous nous voyez réunis pour honorer la croix de ce Jésus qui avait dit que, dès qu'il serait attaché en croix, il attirerait tout à lui.

Mes très chers Frères, en entendant ce récit, je crois voir cet infidèle, ce sauvage, tomber à genoux devant la croix, et se joindre à vous pour suivre la voie douloureuse du Crucifié dans lequel il reconnaît son Dieu. Et cela avec justice, mes Frères ; le raisonnement qui ferait impression sur ce barbare est de nature à convaincre les esprits les plus cultivés. Car enfin n'est-ce pas un fait qu'aujourd'hui,

à notre connaissance, la croix est vénérée par toute la terre, que tous les jours presque autant de chrétiens qu'il y a d'hommes font, quelques-uns vingt fois par jour, le signe de la croix ? Or ce fait a une cause, une origine : et quelle cause, quelle origine naturelle peut-il avoir ? Aucune, si l'on réfléchit. Car enfin, dit Bossuet, ce n'était pas une petite entreprise, ce n'était pas une entreprise humaine, de rendre la croix vénérable. Il n'est pas dans la nature de l'homme d'aimer, de vénérer un instrument de supplice qui lui prêche le crucifiement de ses passions : *Non est secundum hominem crucem amare, crucem portare.* Si cela arrive, c'est un phénomène de l'ordre moral qu'il faut placer au rang des plus insignes miracles. Donc le fait du culte rendu présentement, et sous nos yeux, à la croix, est une démonstration de la divinité du Crucifié et de sa doctrine. Et nous-mêmes, mes Frères, qui nous trouvons ici réunis pour suivre et baiser les traces de Jésus, après dix-huit siècles, à presque mille lieues du théâtre de cet événement, nous sommes, j'ose le dire, par le seul fait de notre présence et du but de notre réunion, une preuve irréfragable de la divinité du christianisme : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis.*

Mais ce n'est pas vous, mes très chers Frères, qui avez besoin de cet enseignement de la croix ; vous qui venez avec tant de zèle faire ce saint exercice du Chemin de la Croix, vous croyez tous à la divinité de la religion chrétienne. Votre foi, du moins sous ce rapport, aura été confirmée ; et la croix en outre aura pour vous d'autres enseignements. Vous le savez, mes Frères, la religion est un ensemble de vérités révélées par Jésus-Christ. Quelques-unes de ces vérités ne peuvent être ignorées sans crime, et la science des autres est infiniment utile et désirable. Ce qui nous désole, ce qui nous remplit d'amertume, nous pasteurs des âmes, c'est la profonde ignorance où presque

tous les hommes de nos jours sont plongés par rapport à la religion. Des hommes, d'ailleurs instruits dans les sciences humaines, sont plus étrangers que des enfants à la science des mystères du christianisme.

Cependant ce n'est pas là notre plus vive inquiétude. Car enfin cette classe d'hommes a rompu avec la religion, ils n'en veulent pas, ils ne viennent pas nous entendre ; nous n'y pouvons que faire, nous n'avons qu'à gémir et qu'à prier au pied des autels. Mais ce qui nous donne de fréquentes alarmes, ce qui vient parfois troubler notre conscience et faire hésiter notre ministère de réconciliation, ah ! c'est la crainte que certaines âmes, d'ailleurs chrétiennes et vertueuses, ferventes même, ne soient pas assez instruites des vérités de la foi. Quand nous cherchons à nous rendre compte à nous-mêmes de notre administration en la présence de Dieu, parfois il nous semble entendre ce grand Dieu du sein de la lumière inaccessible où il habite dans les cieux, nous reprocher de ce que si souvent nous le forçons à s'ensevelir dans des tombeaux que la nuit de l'ignorance enveloppe de si profondes et de si épaisses ténèbres. Oui, mes très chers Frères, votre instruction religieuse, voilà l'objet de nos craintes les plus ordinaires et de nos plus vives appréhensions. Mais ces craintes, ah ! nous ne saurions les concevoir par rapport à ces chrétiens que nous voyons faire avec attention et piété le Chemin de la Croix. Car, pour une âme attentive, la croix de Jésus est l'Évangile tout entier.

Je demande à ce chrétien, fidèle à honorer la croix, ce que c'est que Dieu ; quelle est sa puissance, sa bonté, sa justice ; quels sont ses droits à nos hommages, à nos adorations, à notre obéissance. Il me répond en me montrant la croix. La croix a résolu pour lui toutes ces questions ; car il y lit à la fois la vérité et la miséricorde de Dieu, sa bonté et sa justice. Sur la croix est gravé en caractères

ineffaçables comment Dieu, qui n'avait pas besoin des hommes, a cependant aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique ; comment, avec ce don inestimable, il nous a livré tous les trésors de sa grâce et toutes les richesses de son royaume ; comment un Dieu, pour rendre à la divinité le culte qui lui est dû, s'est fait obéissant jusqu'à la mort.

Je demande à ce même chrétien ce que c'est que Jésus-Christ ; ce que c'est que l'Incarnation, la Rédemption. Il me répond encore en me montrant la croix : la croix résumé de toute la vie, expression de tous les sentiments de Jésus, au point que pour connaître à fond Jésus-Christ, c'est sur la croix, et là seulement, qu'il faut l'étudier : *Jesum Christum, et hunc crucifixum.*

Je demande encore à ce fidèle ce que c'est que le ciel, ce que c'est que l'enfer. Et il me répond, en me montrant la croix. Quelles joies, quel bonheur, puisqu'ils ont été achetés par le sang d'un Dieu ! Quels affreux tourments, quelle perte horrible, puisqu'un Dieu est mort pour nous en préserver, et qu'ils sont destinés à des ingrats qui auront négligé, refusé, rejeté les prévenances, les poursuites, les libéralités d'un rédempteur qui n'a rien omis pour les sauver.

Je continue mes questions. Je lui demande ce que c'est que ce sacrifice de la messe qui est offert chaque matin et auquel il assiste au moins chaque dimanche. Il me répond encore en me montrant la croix, et il me dit : Ce qui s'est passé une fois sur ce bois ensanglanté, c'est là ce qui se renouvelle tous les jours sur l'autel. — Je lui demande ce que c'est que les sacrements ; et il me répond en me montrant la croix : ce sang divin et réparateur que Jésus a répandu sur le calvaire, les sept sacrements sont autant de canaux destinés à le distribuer, à le faire circuler dans les âmes par tout l'univers et jusqu'à la fin des siècles. —

Enfin, je lui demande ce que c'est que son âme ; et il me répond toujours en me montrant la croix. La croix lui a révélé combien Jésus-Christ a estimé cette âme, cette âme créée à l'image de Dieu, et qui, pour être relevée de sa chute, et rendue à sa noble et éternelle destination, a eu besoin des humiliations, des anéantissements et des souffrances d'un Dieu.

M. T. C. F., j'ai parcouru toutes les vérités principales de la religion, et j'ai trouvé le chrétien, fidèle adorateur de la croix, instruit sur tous ces points fondamentaux : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis*. Que personne ne vienne donc nous alléguer son peu d'intelligence, de mémoire, de loisir ! Dieu qui a fait sa religion pour toutes les intelligences, pour toutes les mémoires et pour toutes les conditions, a pourvu à ce que sa religion fût saisissable pour tous. Vous ne savez pas même lire, me dites-vous. Et moi, je vous dis qu'il est un livre que vous pouvez lire, ce livre c'est la croix, et il vous apprendra tout ce que vous êtes tenu de savoir : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis*. Vous comprenez à peine les instructions, les prédications que vous entendez, et que vos pasteurs vous adressent du haut de la chaire. Et moi, je vais vous conduire au pied d'une chaire dont la prédication sera intelligible pour vous. Cette chaire, cette prédication, c'est la croix : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis*. Enfin, mille occupations vous absorbent, vous ravissent le temps de vous instruire, d'examiner les preuves de la religion. Et moi je ne vous demande qu'un coup d'œil sur la croix : *In quem qui aspexit vivet*. Un regard sur la croix, il n'en faut pas davantage pour tout savoir, pour tout comprendre : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis*.

Mais en ai-je dit assez des enseignements de la croix, et seraient-ils donc restreints à ces vérités fondamentales dont la connaissance est indispensable pour le salut ? Oh !

à Dieu ne plaise que je donne des bornes aussi étroites à la vertu de la croix ! quand j'entends saint Paul, le docteur des nations, cet apôtre si étonnant par ses lumières, ses révélations et sa prodigieuse connaissance des profondeurs et des sublimités de la science chrétienne, s'écrier qu'il ne sait rien que Jésus, et que Jésus crucifié ; quand j'entends saint Thomas, le docteur angélique, qui a traité avec tant de savoir toutes les questions religieuses et théologiques, assurer qu'il a plus appris dans un quart d'heure de méditation au pied de son crucifix, que de tous les livres qu'il a lus et de tous les maîtres qu'il a entendus : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis*. M. F., il n'est rien de si profond, de si sublime, de si mystérieux, de si obscur, que la croix ne puisse révéler à une âme, simple d'ailleurs. Il n'est pas nécessaire de littérature pour cela ; elle est même souvent nuisible parce qu'elle engendre l'orgueil. La croix de Jésus-Christ se plaît à chercher des âmes humbles et sans culture pour les introduire dans les puissances du Seigneur. Et à l'instant où je vous parle, M. F. (la piété de cette paroisse ne me permet pas d'en douter), il y a dans cet auditoire de pieux fidèles, des âmes ferventes, de pauvres femmes, à qui, dans un instant de silence et de méditation, la croix de Jésus a communiqué des lumières mille fois plus brillantes, des aperçus mille fois plus élevés que tout ce que j'essaierais de leur dire. La croix de Jésus est l'école où se sont formés tous les théologiens et tous les docteurs ; mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'à cette école, des ignorants d'ailleurs sont devenus plus savants que tous les docteurs et tous les théologiens : *Cruce pendentis facta est cathedra docentis*.

Mais la croix de Jésus ne nous enseigne pas seulement toutes les vérités que nous sommes tenus de connaître ; elle nous prêche encore toutes les vertus que nous sommes

tenus de pratiquer. Après avoir écouté les enseignements dogmatiques de la croix, entendons maintenant ses enseignements pratiques.

II. Ce ne sont pas précisément les philosophes et les moralistes qui ont jamais manqué aux hommes. Il semble qu'ils aient abondé davantage dans les siècles les plus corrompus. Mais les bonnes maximes ne suffisent pas toutes seules. Quand un maître enseigne d'une façon et qu'il agit de l'autre, le disciple se porte aisément à négliger le précepte difficile pour s'autoriser de l'exemple plus commode. Plusieurs sages de l'antiquité eurent une morale assez saine, assez parfaite, et, sous quelques rapports même, assez voisine de la morale chrétienne. Mais ces sages, dans leur conduite privée, ne tenaient aucun compte de leur propre sagesse. Aussi leurs plus grands admirateurs, ne se croyant pas tenus de mieux faire que leurs maîtres, tout en applaudissant à leurs belles maximes, n'imitaient néanmoins que leurs actions mauvaises. Il sera toujours fâcheux, observe saint Augustin, qu'on ait à dire à des disciples : suivez les maximes de votre maître et n'imitiez pas sa conduite. Non, dit le grand docteur, pour persuader efficacement les hommes et les amener à la pratique de la vertu, il leur fallait un maître qui commençât par faire et qui enseignât ensuite, un maître qui joignit toujours la pratique au précepte. Or ce maître, quel est-il, M. F. ? Ce maître, c'est la croix de Jésus : *Cruce Christi, pædagogus christiani* ; la croix de Jésus, véritable manuel de sagesse et de morale, où à côté de la leçon se trouve toujours un exemple, en sorte qu'il n'y a plus d'excuses pour le disciple, puisqu'il aperçoit d'un même coup d'œil l'action du maître et son enseignement. C'est à la croix surtout que Jésus fait et qu'il enseigne : *Cæpit Jesus facere et docere*. Ou plutôt sur la croix Jésus-Christ n'enseigne plus,

il se contente de faire, et c'est précisément son exemple qui devient un enseignement.

O vous, chrétien infortuné, qui ne l'êtes plus que de nom ; vous dont toute la vie s'écoule sans rien produire pour le ciel, vous qui songez si peu à Dieu, qui lui payez si rarement, hélas ! peut-être qui ne lui payez jamais le tribut de prière, de reconnaissance et d'amour, approchez, cœur indifférent ; regardez la croix ; entendez ces mots qui retentissent à vos oreilles : *Sic Deus dilexit !* O homme, voilà jusqu'à quel point il a pensé à toi, jusqu'à quel point il t'a aimé, le Dieu que tu négliges, toi, de connaître et d'aimer ! *Diligamus ergo Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* : Aime donc, ô homme, aime donc ton Dieu à titre de retour, puisqu'il t'a tant aimé le premier : *Aspice, et fac secundum exemplar.*

Et vous, âme orgueilleuse, qui ne savez pas vous humilier ; vous à toutes les actions de qui la vanité préside, et que le moindre mécompte d'amour-propre révolte ; vous, esprit dominant, qui commandez avec tant de hauteur et de fierté, mais en même temps cœur indocile et rebelle, qui ne savez obéir ni à Dieu ni aux hommes, qui avez rejeté toute espèce de frein et de loi, approchez de la croix ; entendez ces paroles : *Christum exinanivit semetipsum... Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem...* Voilà jusqu'à quel point un Dieu s'est abaissé ! jusqu'à l'anéantissement. Voilà jusqu'à quel point un Dieu a été obéissant ! jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Et quand un Dieu s'humilie, quand un Dieu se fait obéissant pour sauver l'homme, un homme ne voudrait pas s'humilier et obéir pour se sauver lui-même ! Regarde donc, ô homme, et fais selon le modèle qui t'a été donné sur la montagne : *Aspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

Et vous dont le cœur est un vase d'amertume et de fiel,

homme vindicatif, qui ne savez rien oublier, rien pardonner ; cœur égoïste, qui ne savez pas faire un sacrifice à la paix d'une famille ou à la félicité sociale, vous aussi approchez de la croix ; entendez ces paroles : Mon Père, mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Voyez ce sang versé jusqu'à la dernière goutte pour unir ce qui était séparé, ces bras étendus pour ne faire de tous les hommes qu'une grande famille de frères. Entendez ; voyez la croix, et vous abjurerez vos passions inquiètes, pour imiter le modèle qui vous a été montré sur la montagne : *Aspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

Et vous, homme de plaisir, homme vain et léger, qui ne cherchez qu'à rire, approchez, et voyez ces lèvres abreuvées de fiel et de vinaigre ; vous qui mettez tant de prix à une vaine beauté, approchez, et voyez ce visage meurtri et couvert d'infâmes crachats ; et vous qui prenez part quelquefois à des jeux coupables, à des orgies nocturnes, à des danses licencieuses, approchez, et voyez ces mains et ces pieds cruellement transpercés ; vous tous enfin, qui que vous soyez, qui aimez à vous couronner de roses, approchez, et voyez cette tête couronnée d'épines, et dites-moi si les membres d'un tel chef peuvent être traités si délicatement ? *Aspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

Mais je m'arrête ici à une leçon plus importante que toutes les autres, et que je regrette de ne pouvoir développer autant que je le voudrais. La croix nous apprend à souffrir, et à opérer notre salut par des douleurs que nous ne pouvons pas d'ailleurs éviter. Le dernier chapitre du second livre de l'*Imitation* est admirable sur ce point, et il explique divinement la haute philosophie de la croix. Quant à moi, je m'attacherai ici à un beau texte de saint Augustin qui revient merveilleusement à mon sujet. Au

Calvaire, dit-il, le genre humain tout entier était en croix en même temps que Jésus. Car nous y voyons trois hommes : au milieu, l'auteur de la grâce ; d'un côté, un qui en profite ; de l'autre, un qui la rejette. *Tres erant in cruce : unus Salvator, alius salvandus, alius damnandus.* Remarquez, mes Frères : ces deux hommes, dont le sort devait être si différent, sont tous deux attachés en croix avec Jésus, tous deux compagnons de son supplice ; hélas ! et il n'y en a qu'un qui sera compagnon de sa gloire. Tous deux auront passé par le même chemin, par le chemin de la croix ; et le terme aura été le ciel pour l'un, l'enfer pour l'autre. D'où vient cette différence ? C'est que l'un a expiré sur sa croix, en bénissant celle de Jésus, en unissant sa croix à celle de Jésus ; et les mérites réunis de la croix de Jésus et de la sienne l'ont sauvé. L'autre a expiré sur sa croix aussi, mais en maudissant celle de Jésus ; et sa croix, séparée de celle de Jésus, n'a servi qu'à sa damnation. Ils ont également souffert sur la terre, et l'un se réjouit présentement dans le ciel, et l'autre souffrira éternellement dans les enfers. Quels enseignements, mes Frères, ne pouvons-nous pas tirer de là ?

Qu'est-ce en effet, mes Frères, que le genre humain, sinon une grande victime attachée en croix ? Depuis que l'homme a péché, quel est l'enfant des hommes qui ne porte pas sa croix ? Impossible d'éviter la croix : *Non potes effugere.* Tournez-vous de quelque côté vous voudrez, regardez au-dessus de vous, regardez au-dessous, regardez au dedans de vous, regardez au dehors, et partout vous trouverez la croix : *Converte te supra, converte te infra, converte te intra, converte te extra et in his omnibus invenies crucem.* Vous vous trompez si vous croyez pouvoir passer à côté de la croix : *Erras, erras, si aliud quæris.*

[Vous riches du siècle, grands du monde, dont il semble que tout vienne prévenir les désirs, vous vous trompez si

vous croyez éluder la croix : *Non potes effugere*. Les richesses elles-mêmes se changent en des épines. Et puis, il y tant d'autres avenues pour la douleur ! Mon Frère, vous aurez votre croix, vous ne lui échapperez pas. Et vous, jeune homme à la fleur de vos ans, qui ne rêvez qu'avenir, succès et bonheur ; jeune femme, sous les pas de qui naissent les hommages et les plaisirs, et que le monde berce de ses douces illusions : peut-être, dans votre naïve inexpérience du malheur, vous vous tressez à vous-mêmes en fils d'or la trame de votre destinée ! Mon Frère, ma Sœur, la croix vous attendra ; vous aurez votre croix ; et plaise au ciel qu'elle ne soit pas effroyable : *Erras, erras si aliud quæris ; non potes effugere*. Encore un coup, mes Frères, c'est folie d'espérer décliner la croix (1).] La terre entière n'est qu'un vaste tertre, qu'un immense calvaire, tout planté de croix : *Quia vita ista... plena miseriis, et circumsignata crucibus*.

Que faire donc, mes Frères ? que faire ? Écoutez. Au milieu de toutes ces croix auxquelles nous sommes attachés, n'en apercevez-vous pas une plus grande que toutes les autres ? Celle-là c'est la croix de Jésus, c'est la croix d'un Dieu. Venez, enfants de la douleur, venez vous ranger autour d'elle ; et de cette croix divine découlera une vertu qui adoucira la vôtre, qui la fécondera, qui la fera fleurir, qui lui fera produire des fruits de salut. — Mais, que vois-je ? Hélas ! parmi ces infortunés crucifiés, quelle ligne de séparation aperçois-je ? Les uns viennent se ranger à la droite de la croix de Jésus ; les autres s'obstinent à demeurer à sa gauche : *Tunc crucifixi sunt cum eo duo latrones, unus à dextris alter à sinistris*. Les premiers, je les vois qui regardent avec consolation,

(1) Ce passage, entre parenthèses, a été ajouté en 1843 au texte primitif de 1840.

avec amour, la croix de Jésus, et qui s'écrient à cette vue : Ah ! comment pourrions-nous nous plaindre ? car, nous du moins, nous souffrons avec justice des peines que nous avons méritées : *Et nos quidem justè, nam digna factis recipimus.*, tandis que celui-ci est innocent : *Hic verò nihil mali ges sit.* Seigneur, Seigneur, ajoutent-ils, ayez pitié de nous ; communiquez à notre croix les mérites de la vôtre ; que ce supplice, que nous avons encouru, emprunte quelque valeur du vôtre qui est tout gratuit : *Memento mei, Domine !* Et j'entends Jésus leur répondre à tous : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis : *Amen, amen, dico tibi, hodiè mecum eris in paradiso.* Et dès ce jour-là, en effet, ces âmes deviennent heureuses ; car, dit l'auteur de l'*Imitation*, quand une âme en est venue à ce point que sa croix lui est douce à cause de celle de Jésus-Christ, alors elle a trouvé le paradis sur la terre : *Tunc invenisti paradisum in terrâ,* jusqu'à ce que sa croix, adoucie ici-bas par celle de Jésus, la conduise au paradis des cieux. Voilà pour ceux qui savent conformer leur croix à celle de Jésus.

Mais j'en aperçois d'autres : hélas ! ils sont nos frères, nos concitoyens, nos amis.... Mes yeux se remplissent de larmes ; car je les vois, qui sont sur la croix aussi, mais qui détournent les yeux pour ne pas voir la croix de Jésus. Que dis-je ? En proie à d'horribles douleurs, ils semblent ne recueillir leurs forces que pour blasphémer : *Unus verò de his qui pendebant, blasphemabat eum.* Vainement des voix amies cherchent à leur représenter que puisqu'ils sont condamnés, bon gré mal gré, à souffrir et à partager le supplice de Jésus, ils ont tout intérêt à utiliser et à sanctifier leurs souffrances en les unissant aux siennes : *Respondens autem alter repabat eum dicens : Netu qui nec times Deum, quòd in eadem damnatione es ?* Conseils inutiles. Ils persistent à devenir plus criminels à mesure qu'ils souffrent

davantage. Leur défaut de religion et de confiance en Dieu rend leurs croix de plus en plus pénibles ; c'est un joug qui les blesse davantage par le mouvement de révolte qu'ils font pour s'y soustraire ; la douleur de leurs blessures se renouvelle et s'augmente à chaque instant par leurs efforts désespérés. Ils meurent, ils meurent sur la croix, sur une croix plus douloureuse que celle des élus ; et ils passent des douleurs de la croix dans les abîmes des douleurs éternelles. Voilà pour ceux qui n'ont pas su conformer leur croix à celle de Jésus.

S'il en est ainsi, mes Frères, ah ! dites-le-moi, n'est-il pas vrai qu'il est bien important d'apprendre de la croix de Jésus-Christ comment il faut souffrir ? S'il en est ainsi, de quel côté désormais voulez-vous planter votre croix auprès de celle de Jésus ? du côté de celui qui implorait cette croix divine et qui obtenait une promesse de salut, ou bien du côté de celui qui blasphémait la croix de Jésus et qui méritait un arrêt de réprobation ? Non mes Frères, vous ne balancerez pas. Puisque, tous tant que nous sommes, nous sommes des victimes attachées en croix, vous voudrez du moins tirer profit de vos souffrances, et pour cela vous les unirez à celles de Jésus.

[Et vous avez un moyen bien efficace : c'est, mes Frères, cet exercice du Chemin de la Croix, lequel tend à opérer une sorte de fusion, de mélange, entre vos douleurs et celles de Jésus. Oui, mes Frères, l'exercice du Chemin de la Croix adoucira, sanctifiera toutes vos douleurs. Vous, par exemple, homme de travail et de peine, qui tracez à la sueur de votre front un sillon difficile, vous faites votre Chemin de la Croix. Mais si la veille, si un jour consacré au Seigneur, vous avez fait dans le temple l'exercice du Chemin de la Croix de Jésus, ah ! cette sainte pratique vous aura consolé et comme délassé à l'avance de toutes vos fatigues. Votre voie, à vous, vous semblera moins dou-

loureuse par le souvenir de celle de Jésus. Moi, du moins, direz-vous, je souffre un châtement que j'ai mérité. Mais lui ! *Hic verò !* — Vous encore qui traînez une vie languissante, usée par les infirmités, vous faites votre Chemin de la Croix. Mais si vous allez de temps en temps suivre les traces de Jésus crucifié, ah ! vous apprendrez à souffrir courageusement ce qu'un Dieu a souffert avant vous. En un mot, mes Frères, notre vie à tous, pauvres habitants de la terre, notre vie est un Chemin de la Croix. Eh bien ! puisqu'il faut absolument marcher par ce chemin, tâchons donc tous de cheminer avec Jésus. Retenez ce mot, mes Frères : Etre chrétien, c'est porter sa croix, suivre Jésus, et arriver au ciel. N'être pas chrétien, c'est porter sa croix et une croix plus lourde, mais ne pas vouloir suivre Jésus, et arriver aux supplices éternels (1)].

[Et maintenant, malheur, vous dirai-je, M. T. C. F., malheur au siècle imprévoyant et malavisé qui prend à dégoût, qui prend en haine la croix du Sauveur : *Quos, et flens dico, inimicos crucis Christi*. Ce siècle est ennemi de lui-même, de sa paix et de son bonheur. Tant que le christianisme a régné dans les cœurs, la croix brillait partout. Elevée au sein des villes, elle étouffait les discordes. Plantée au milieu des campagnes, elle attirait les bénédictions du ciel sur les plaines. Reposant au sein de toutes les familles, elle en était la conseillère et la consolatrice. M. F., si la croix n'avait été renversée que de nos édifices, ou profanée seulement sur nos places publiques, notre douleur serait moins inconsolable. Nous pourrions ne rejeter cette impiété que sur quelques frénétiques, l'attribuer à un moment d'effervescence. Mais ce qui nous désole beaucoup plus amèrement, ce qui nous conduit malgré nous à des

(1) Ce paragraphe, entre parenthèses, a été ajouté en 1843 au texte primitif de 1840. pour servir à l'exercice du Chemin de la Croix.

conséquences bien pénibles, c'est que la croix est absente de la plupart de vos maisons. Nous sommes appelés auprès d'un malade, il est sans voix, il entend nos paroles; nous demandons une croix, nous voulons lui faire entendre le langage éloquent des plaies du Sauveur, verser sur sa douleur le baume de la croix. Mais, chose inouïe chez un peuple chrétien, il n'y a pas de croix dans la maison; on n'en trouve pas dans la maison voisine; parfois on finit par en découvrir une, reléguée dans je ne sais quel coin; et il nous faut promptement dégager la face adorable de Jésus de la poussière qui la souille, pour la faire reconnaître au moribond plus étonné qu'attendri. Oui, M. F., voilà ce qui est profondément affligeant, parce que c'est la preuve certaine que l'indifférence a envahi et détruit jusqu'aux derniers restes de la foi. Tout le temps que la famille a été chrétienne, le crucifix en était le premier meuble; c'était le plus précieux trésor du sanctuaire domestique; il était transmis de générations en générations. L'aïeul avait collé ses lèvres mourantes sur ce bois sacré, déjà noirci par le temps et par les baisers de ses pères; une mère désolée avait souvent fait cette croix confidente de ses douleurs; on la montrait aux tout petits enfants, en leur parlant du Dieu du ciel qu'ils apprenaient de bonne heure à confondre avec le Dieu de la souffrance. Plus rien de semblable aujourd'hui.

[Hélas! et comme la douleur n'a pas disparu de la maison avec la croix du Sauveur, faut-il s'étonner si le foyer domestique est devenu un enfer? O vous, qui vous dites les amis du peuple, amis imprudents, à la vue de tant de crimes et de suicides, frappez votre poitrine et confessez votre faute. En arrachant au peuple son crucifix, vous avez mis un poignard dans sa main. Nous, nous lui disions: Mon frère, cette terre n'est qu'un lieu de passage. Entre l'Éden d'où le péché vous a banni, et le ciel où

vous rentrerez un jour, le Christ Rédempteur a planté sa croix, et il veut que nous la portions avec lui dans cette vallée de larmes. Péché dans le passé, bonheur dans l'avenir: donc douleur dans le présent, douleur comme moyen d'expiation, douleur comme moyen de conquête; mais douleur adoucie, sanctifiée, divinisée par la douleur d'un Dieu, par la croix de Jésus. Ah! de grâce, n'arrachez pas au pauvre la croix qui lui fait aimer sa souffrance, la croix qui lui enseigne à mêler ses larmes aux larmes d'un Dieu, ses privations aux privations d'un Dieu, son agonie à l'agonie d'un Dieu. Ou bien, si vous arrachez au pauvre sa croix, ôtez-lui donc aussi la douleur; il serait trop cruel à vous de laisser sur sa tête le glaive du bourreau, et de lui enlever la palme du martyr. Sainte croix de Jésus, que ceux-là se passent de vous, à qui le présent suffit et qui savent se passer de l'avenir! Pour moi, ô croix de mon Dieu, sans vous je n'aurais pas la force de la vertu, je n'aurais pas le courage de la douleur.

[Aussi, M. F., regardez autour de vous : à mesure qu'on abattait les croix, n'a-t-il pas fallu agrandir les prisons, multiplier les échafauds? Mahomet l'avait compris : où cesse la morale de la croix, doit commencer la morale du glaive. La privation qui n'est pas endurée religieusement, engendrera nécessairement un crime qu'il faut réprimer par la force matérielle. M. F., il est des hommes qui consacrent leur existence à étudier les moyens de rendre leurs semblables moins turbulents, plus heureux et meilleurs. Et ces hommes nous reprochent parfois de ne pas nous associer à eux, de ne pas écrire comme eux des livres, de ne pas discuter des projets, et ils vont jusqu'à nous accuser de perdre de vue les grands intérêts de la société et de nous attacher à des soins futiles, à d'inutiles démonstrations. M. F., il y a, je ne dirai pas de l'injustice, mais une grande irréflexion dans ce langage de nos concitoyens.

Non, vraiment, le sacerdoce n'est pas oisif, il est toujours à son poste, il va droit au fait. Par exemple, quand aujourd'hui nous instituons le Chemin de la Croix, au milieu de cette ville qui renferme tant de douleurs inconnues, tant de misères et de privations secrètes, nous croyons avoir bien mérité de la cité et de nos semblables. Vous ne les trouverez point dans les rues et parmi les émeutes, ceux qui viendront apprendre, en parcourant la voie douloureuse de Jésus-Christ, à endurer les souffrances dont le chemin de la vie est hérissé. Ah ! que de douleurs seront ici consolées, que de désespoirs apaisés !

[Voyez-vous ce vieillard, chargé du double fardeau des ans et de la misère sous laquelle il succombe ? Il entre dans le lieu saint ; il s'assied, car il est épuisé. Là peut-être il songerait à son malheur, à sa triste destinée ; il blasphémerait le Dieu qui l'a déshérité des faveurs accordées aux heureux de la terre ; il maudirait les riches qui étalent dans les rues de la cité le luxe de leurs habits et de leurs équipages, tandis que lui, pauvre infortuné, meurt de faim. Mais il lève les yeux, et que voit-il ? Un autre avant lui a succombé jusqu'à trois fois sous le fardeau ; celui-là était un Dieu, c'était l'innocent, le juste, le saint ; tandis que lui, il est pécheur. Il se relève, et il a retrouvé le courage de souffrir et de mourir.

[Voyez-vous cet homme aux yeux hagards ? La consternation est peinte sur sa figure ; il médite quelque projet sinistre. Cet homme est un père ; son fils lui a manqué, il s'est ligué contre lui avec de perfides amis. Cette peine est trop lourde pour son cœur de père, il ne la portera pas, il veut se détruire ; ou du moins, il veut se venger ; le ressentiment est à son comble, il ne pardonnera jamais. Mais tandis qu'il erre au hasard dans ce temple, voilà qu'une scène imprévue fixe ses regards distraits. Un autre avant lui a été trahi par un hypocrite dont il acceptait le baiser ;

et cet homme était un Dieu, et il n'avait aucun reproche à se faire envers le traître ; tandis que lui, hélas ! a méconnu souvent ses devoirs, et recueille peut-être le triste fruit de l'éducation qu'il a donnée. Il se retire, calme et résigné, prêt à donner au coupable le baiser de la réconciliation.

[Voyez-vous cette femme, au front sillonné par la douleur ? La tristesse semble avoir fixé sa demeure sur son visage. Hélas ! sa chaîne est si lourde à porter ! Mille secrètes afflictions, mille angoisses domestiques accablent son âme. La pauvre épouse a le cœur bien blessé, et elle ne prévoit point de terme à ses chagrins. Cependant elle est tranquille et soumise ; et l'on peut admirer en elle ce je ne sais quoi de vénérable que donne à une femme une profonde douleur endurée religieusement. D'où vient cette sérénité dans le malheur, cette patience, ce sourire dans la tribulation ? Ecoutez. Tandis que Jésus marchait au supplice, une femme pieuse, venant à sa rencontre, offrit à ce divin Sauveur un linge sur lequel il imprima sa face adorable : empreinte précieuse, qu'elle emporta chez elle et qu'elle garda toujours avec vénération. Imitatrice de cette sainte femme, celle que vous voyez a emporté dans son cœur, et elle regarde vingt fois par jour la face sanglante du Sauveur. C'est là tout le secret de sa douce résignation.

[Voyez-vous cette autre femme, éplorée et inconsolable ? C'est une mère, jeune encore, c'est une veuve. Il ne lui restait sur la terre qu'une consolation : c'était un fils, portrait vivant de son père, image fidèle de son cœur plus encore que de ses traits. Elle aimait à conduire souvent ce précieux rejeton au pied des autels. Mais, hélas ! d'autres mains que les siennes l'y ont apporté une dernière fois ; et sa froide dépouille repose aujourd'hui sous la tombe. La mère infortunée vient pleurer dans le temple, arroser de

ses larmes les pierres sur lesquelles cet objet si cher a été déposé quelques instants. Mais voilà qu'un jour sa piété lui inspire de suivre la trace du sang de Jésus ; et, arrivée à une des stations douloureuses : Ah ! s'écrie-t-elle, il y a eu avant moi une autre mère qui a perdu, qui a pleuré son fils. Et quelle mère ! la plus innocente, la plus pure des mères ! Et quel fils, puisque ce fils unique était en même temps son Dieu ! Depuis ce jour, la mère vient souvent mêler ses larmes aux larmes de Marie ; et elle attend, avec un vif désir, mais sans murmure, le jour où elle reverra son fils dans les cieux (1).]

M. F., je finis par là. Souvenez-vous qu'en suivant le chemin de la croix de Jésus, vous y rencontrerez Marie : Marie la plus affligée parce qu'elle était la plus tendre des mères, et que son fils était le plus parfait de tous les fils. Et ce ne sera pas une petite consolation pour vous, pour vous surtout, mères chrétiennes, de trouver une mère affligée avec qui vous puissiez parler de vos afflictions.

Vierge sainte, les paroles me manquent pour dire combien j'aime à penser à vos douleurs, et à vous rencontrer sur le Calvaire. Vous me semblez belle dès votre aurore ; je vous aime dans votre berceau ; je vous aime revêtue du charme céleste de votre virginité ; je vous aime portant entre vos bras ce divin Enfant, dont la grâce se reflète sur vous, et vous embellit, comme la fleur qui embellit la tige qui la supporte ; je vous aime régnaant dans les cieux, où le soleil est votre vêtement, la lune votre marche-pied, les étoiles votre couronne. Mais je vous aime davantage sur le Calvaire : *Miseris sapit dulcius* ; sur le Calvaire où vous avez acquis un indéfinissable charme, ce je ne sais quoi

(1) Les paragraphes entre parenthèses ont été ajoutés en 1843 au texte primitif de 1840, pour servir à l'établissement du Chemin de la Croix.

d'achevé que le malheur ajoute à la vertu, comme parle Bossuet. Ah ! il est si doux à celui qui prie de rencontrer dans l'objet de son culte les mêmes douceurs, les mêmes angoisses qu'il éprouve !

Vierge sainte, ô vous qui savez par expérience ce que c'est que la douleur, vous avez appris à avoir pitié des misérables. Mère de compassion et de miséricorde, et, comme vous appelle ce bon peuple, Notre-Dame de Pitié, ayez pitié de nous, enseignez-nous à suivre vos traces ; nous suivrons par là celles de Jésus. Et la croix de bois, et la couronne d'épines, que nous aurons portées avec vous à sa suite, se changeront un jour en un sceptre de gloire et en une couronne d'immortalité : que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 22, 64. — AB, 23, 24, 39 quater, 39 sexies, 41 quater, 48 ter, 53, 55 ter, 58 quater, 58 septies, 59 quater, 59 quinquies, 68 bis. — P. 20, 8 quater ; p. 21, 11 bis ; p. 22, 16 bis ; p. 24, 9^o, 26 bis ; p. 25, 28 bis ; p. 26, 2^o ; p. 27, 41 ter, 44 ter ; p. 28, 44 quinquies, 45 ter ; p. 29, 52 bis, 53 bis ; p. 30, 57 quinquies, 59 bis, 61 bis ; p. 31, 61 quater, 61 sexies ; p. 32, 63 ter, 63 quater, 64 bis, 65 bis ; p. 33, 72 ter, 73 bis.

XVIII

PRÔNE

POUR LE XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE, PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES : PRÉPARATION A LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

(25 OCTOBRE 1840)

Ergo jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei.

Donc vous n'êtes plus des étrangers et des inconnus pour le ciel, mais vous êtes les concitoyens des Saints, et vous faites partie de la maison de Dieu.

(Ephes., c. II, v. 19.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

L'Église, il y a quelques jours, faisait retentir à vos oreilles ces paroles qui, prises dans leur sens le moins rigoureux, ne laissent pas d'être toujours bien effrayantes : *Multi sunt vocati, pauci vero electi* : Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Cependant cette tendre mère, craignant que nous ne nous exagérions à nous-mêmes une doctrine qui pourrait devenir désespérante, s'empres- sera, dans quelques jours, d'en tempérer la rigueur par d'autres paroles bien consolantes. Ces paroles, elles retentiront parmi les chants joyeux de cette douce solennité

en laquelle l'Église de la terre et l'Église du ciel se donnent la main, avec un échange d'hommages, de félicitations d'une part, et d'encouragements, de secours, de consolations de l'autre.

Nous vous l'avons dit plusieurs fois, M. T. C. F., il y a de grandes grâces attachées à la célébration des fêtes chrétiennes : grâces d'enseignement, grâces de conversion, grâces de consolation, grâces de toutes les sortes. La fête des Saints, soit de ceux qui sont déjà dans la gloire, soit de ceux à qui la gloire est assurée quoiqu'ils n'en aient pas encore la jouissance, cette fête est toute pleine d'enseignements. Parmi une infinité de considérations qui se présentent à mon esprit, il en est une à laquelle je me suis principalement arrêté. On reproche souvent à la religion catholique son enseignement concernant le petit nombre des élus ; on nous dit que nous faisons l'enfer bien grand et le ciel bien étroit ; que cette doctrine décourage nos esprits en ce qu'elle nous fait regarder le salut comme impossible, et qu'elle blesse nos cœurs en ce qu'elle nous donne lieu de croire à la damnation de presque tous ceux que nous avons chéris sur la terre. Et moi, je vous ferai voir que l'enseignement catholique est beaucoup plus précis et plus net par rapport au nombre des élus que par rapport à celui des réprouvés, et que la doctrine de l'Église est au contraire tout à fait encourageante pour ce qui concerne notre salut, et consolante pour ce qui concerne le salut de ceux qui nous sont chers. Cette matière, M. F., demande une grande attention. A Dieu ne plaise que je retranche rien de sa justice et de la sévérité de sa parole ! Mais aussi qu'il me préserve d'être coupable envers sa miséricorde pour des exagérations qu'elle désavouerait !

Vous nous l'avez dit, Seigneur, et cela est écrit dans presque toutes les pages de nos saints Livres : vous êtes bon

par-dessus tout ; vous ne faites rien que pour votre gloire et pour le bonheur de vos créatures ; votre gloire, c'est de pardonner ; votre bonheur, c'est de faire des heureux. Voilà ce dont je ne puis douter, parce que cela est dit expressément et fréquemment dans les saints Livres. Mais, Seigneur, je suis dans un grand embarras pour concilier vos paroles. Vous avez fait les hommes pour être heureux, et j'apprends d'ailleurs que la plupart des hommes ne sont pas prédestinés : *Pauci electi*. Vous ne faites rien sinon pour votre gloire ; votre gloire, c'est la miséricorde ; et presque tous les hommes seront, par le fait, éternellement misérables. Votre but est donc manqué ; la malice des hommes et celle de l'enfer a donc été plus puissante et plus efficace que votre volonté ? ou votre volonté n'a donc pas été sincère ? Mon esprit se perd, se confond : montrez-moi vos élus, Seigneur.

« Et je vis un ange qui s'élevait du côté de l'aurore, et qui avait en ses mains le sceau du Dieu vivant ; et j'entendis le nombre de ceux qui avaient été marqués de ce sceau. Parmi les tribus des enfants d'Israël, ce nombre était de cent quarante-quatre mille : de la tribu de Juda, douze mille, de la tribu de Ruben, douze mille, de la tribu de Gad, douze mille, etc. ; ainsi de chacune des tribus, hormis la tribu de Dan, qui est la tribu d'où naîtra l'Antechrist. Et je vis ensuite une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues et de toutes les nations ; ils étaient debout devant le trône et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches et portant des palmes dans leurs mains, et ils criaient à haute voix en disant : Gloire à Dieu et à l'Agneau ! »

Cette vision prophétique du disciple bien-aimé ne commence-t-elle pas à vous rassurer, M. T. C. F. ? C'est d'abord, pour la seule nation d'Israël, un nombre immense de prédestinés et d'élus, nombre que le langage mystérieux de

L'Écriture a exprimé par celui de cent quarante-quatre mille ; et vous savez, M. F., que la façon de compter des prophètes n'est pas la nôtre, que leurs jours sont des années, et leurs mille, des millions de myriades. Et puis, M. F., n'avez-vous pas entendu avec étonnement, n'avez-vous pas remarqué avec consolation cette répartition des élus dans toutes les tribus d'Israël ? Et la tribu royale de Juda, et la tribu sacerdotale de Lévi et les tribus aristocratiques et privilégiées de Joseph et d'Ephraïm, et la tribu guerrière de Benjamin et les tribus agricoles d'Issachar et d'Azer, et la tribu lettrée et studieuse de Nephthali, et les tribus maudites et vagabondes de Siméon et de Ruben, tribus nomades qui posent la tente ici aujourd'hui et là demain, et qui, avec de maigres montures et de pauvres équipages, faisaient le petit commerce de résine, de myrrhe et d'aromates. Toutes indistinctement ont fourni au ciel leur portion d'élus : témoignage aussi rassurant qu'incontestable qu'il y a des saints dans tous les états, dans toutes les conditions, et que le ciel, si j'ose ainsi parler, va recruter dans tous les rangs ses légions heureuses. Mais voici qui est plus rassurant encore.

Ensuite, dit le prophète, j'ai vu une foule immense, *turbam magnam*, et que personne ne pouvait compter, *quam dinumerare nemo poterat*, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, *ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione*. Remarquez, M. F. : quand il s'est agi des enfants d'Israël, l'Esprit-Saint a pu encore se servir d'un chiffre tel quel ; mais quand il s'agit du reste des élus, impossible de compter, il n'y a plus de nombre qui puisse suffire : *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat*. Et les nations les plus reculées, et les tribus les plus sauvages, et les peuples les plus corrompus, et les langues les plus barbares, tout, tout a concouru à grossir ces troupes innombrables. Seigneur, la gentilité elle-même n'a donc pas été

inféconde pour le ciel ; la terre d'Idumée a eu des milliers de justes qui ont suivi les traces de celui que vous nous avez fait connaître, et le roi de Salem a eu des imitateurs dans ses Etats : *Ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione*. Mais c'est surtout au sein des nations chrétiennes que se sont formés les élus ; c'est là qu'il est devenu impossible de compter : *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat*.

Seigneur, mais toutes vos paroles sont vraies : comment donc concilier ce nombre innombrable d'élus avec ce que nous disent d'autre part les Livres saints ? Là j'ai appris qu'au temps de Noé, huit justes seulement furent sauvés dans l'arche ; là j'ai appris que sur quarante mille Israélites qui traversèrent le désert, deux seulement entrèrent dans la terre promise : exemples effrayants, figures terribles du petit nombre des élus. Mais je vous entends, Seigneur, qui me répondez : Aux jours de Noé, j'ai sauvé seulement huit âmes de la mort temporelle ; mais le reste du genre humain, englouti dans les flots du déluge, ne fut pas pour cela englouti dans les enfers. Méditez mieux les Ecritures, et mon apôtre saint Pierre te donnera à entendre que la plupart de ceux qui n'avaient pas voulu croire à la parole de Noé se convertirent à la vue de l'accomplissement de cette parole, et que les eaux du déluge furent pour eux le baptême du salut. Sur quarante mille Israélites, deux seulement entrèrent dans la terre promise ; mais en conclus-tu que ces deux-là seulement sont entrés dans la patrie céleste ? Prétends-tu donc damner mon serviteur Moïse, et exclure de la gloire tant d'autres justes à qui je n'ai refusé la consolation de voir la terre promise que pour n'avoir plus rien à leur refuser après la mort ? Garde-toi donc de te créer des difficultés, et d'élever des doutes contre ma miséricorde, par des exemples qui ne sont pas concluants ou par des figures qui sont très imparfaites.

C'est ainsi, M. T. C. F., que nous ne devons pas trop

presser des comparaisons, ni trop insister sur des similitudes qui nous conduiraient véritablement à l'exagération. Mais j'arrive à la parole la plus effrayante de toutes, puisqu'elle est sortie de la bouche adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Beaucoup sont appelés, a dit ce tendre Sauveur, mais peu sont élus : *Multi sunt vocati, pauci vero electi*. Ici, M. F., je le répète, oh ! que Dieu me garde de donner aux pécheurs une folle présomption, et de les endormir dans leurs iniquités ! Et qui ne le sait pas, et qui ne le voit pas, que la multitude prend le chemin de la damnation, et que le monde, ce monde si souvent maudit par Jésus-Christ, est toujours le même, c'est-à-dire, ennemi de Dieu et de la vertu, idolâtre de l'argent et du plaisir ? *Separamini, separamini* : voilà ce que nous ne nous laissons pas de faire retentir aux oreilles des chrétiens. Séparez-vous, séparez-vous du monde ; ne vous laissez pas entraîner au torrent, ce torrent aboutit aux abîmes sans fin. Et si nous pouvions faire entendre notre voix au milieu de la place publique, rassembler autour de nous toute cette classe d'hommes qui ont rompu complètement avec Dieu, qui ont juré de ne regarder que la terre, animé du zèle de saint Jean Chrysostôme, nous leur dirions : Que faites-vous là ? et quel chemin prenez-vous ? Ne voyez-vous pas que vous vous perdez ? Parmi vous peut-il y en avoir cent, peut-il y en avoir vingt, peut-il y en avoir dix qui soient sauvés ? Vous êtes tous appelés ; mais combien peu d'entre vous seront élus ! *Multi vocati, pauci vero electi*.

Ce langage, M. F., serait terrible ; pourtant il serait vrai. Mais il ne le serait plus, quand nous sommes au milieu de vous, M. T. C. F. Et je le répète aussi, je me croirais coupable envers la miséricorde de Dieu, si je me contentais de citer ces paroles : *Multi vocati, pauci vero electi*, sans y ajouter le reste du récit évangélique. A Dieu ne plaise qu'isolant un texte effrayant de toutes les autres paroles et des

circonstances qui peuvent l'adoucir, j'établisse sur ce fondement imaginaire tout un édifice bâti en l'air ! Faut-il vous le dire, M. F. ? Les Ecritures renferment peu de passages aussi rassurants, concernant le nombre des élus, que celui d'où sont tirées ces paroles effrayantes. Suivez-moi un instant.

Jésus-Christ s'adresse aux Juifs, peuple privilégié de Dieu, mais peuple coupable et ingrat, peuple qui a massacré les serviteurs du Père de famille, c'est-à-dire les prophètes, et enfin son fils, c'est-à-dire Jésus-Christ. C'est à eux que le Sauveur dit que le Père de famille est irrité contre eux, que puisqu'ils ont mis à mort ses serviteurs et son fils, il les rejette de son banquet, et qu'à leur place il va en substituer d'autres. Et alors il envoie ses serviteurs dans les chemins et dans les places publiques ; il leur ordonne de rassembler tout le monde, et les aveugles, et les boiteux, et les bons, et les méchants, et de les forcer à entrer. Et quand la salle du festin est pleine, le roi lui-même y entre, et avec son regard sévère, il observe tous les convives, et sur un si grand nombre il en aperçoit un, un seulement, qui n'avait pas la robe nuptiale. Celui-là il le rejette de sa face, et tous les autres sont admis au banquet. Et pour conclusion de cette parabole, Jésus-Christ, adressant toujours la parole aux Juifs, les avertit que parmi ceux qui avaient été appelés les premiers, il y aura peu d'élus. Je vous en fais juges, M. F. : cette parabole, prise dans son ensemble, n'est-elle pas plus consolante que terrible, ou plutôt, si elle est terrible pour les Juifs déshérités de leur privilège, n'est-elle pas singulièrement consolante pour nous qui leur sommes substitués ?

Une autre fois, quelqu'un s'approche de Jésus et lui demande : Seigneur, est-il vrai que c'est le petit nombre qui se sauve ? *Domine, si pauci sint qui salventur*. L'adorable Sauveur, éludant cette question téméraire, et ne voulant

pas révéler un secret qui n'appartient qu'à Dieu, répond à ce Juif et à ceux qui l'accompagnaient : Quant à vous, faites vos efforts pour entrer par la porte étroite, car beaucoup d'entre vous viendront faire valoir leur titre d'enfants d'Israel, et je ne les recevrai pas. Mais d'autres viendront de l'aquilon et du midi, de l'occident et de l'aurore, et ils seront reçus dans le royaume de Dieu. Vous le voyez, M. F., c'est toujours la même pensée : substitution des Gentils aux Juifs.

Concluons de tout cela, M. T. C. F., que le nombre des élus n'est connu que de Dieu, et qu'il ne nous appartient point de percer ce mystère. Ce qui semble certain, dit saint Augustin, c'est que le nombre des élus sera pour le moins égal au nombre des Anges, et ce nombre est immense. Le serpent, comme dit l'Écriture, ayant de sa queue entraîné la troisième partie des Anges, Dieu a créé les hommes, afin de remplir ces rangs que la révolte a ravagés. C'est à cette fin qu'il leur a envoyé Jésus-Christ, *instaurare omnia sive quæ in cælis sive quæ in terra* ; en sorte, dit ce saint docteur, que notre patrie, la Jérusalem des cieux, ne sera frustrée d'aucun de ses citoyens, mais au lieu d'y perdre y aura gagné au contraire.

Saint François de Sales, M. F., cet esprit si élevé, pensait que parmi les chrétiens le plus grand nombre se sauvait ; et il fondait son sentiment sur ce texte de saint Paul : *Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu* : Il n'y a pas de damnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Et ce passage du grand Apôtre peut être expliqué par la belle doctrine qu'il établit ailleurs. Écrivant aux nouveaux chrétiens de Corinthe, il leur dit : En sage architecte, j'ai posé ce fondement qui est la foi en Jésus-Christ : *Ut sapiens architecta, posui fundamentum*. Maintenant, c'est à vous de bâtir sur le fondement, et de bâtir de votre mieux ; car le feu fera un jour l'épreuve

du travail de chacun. Si quelqu'un n'a employé que des matières solides, des pierres bien polies, de l'or, de l'argent, son édifice ne craint rien, et il aura une grande récompense. Mais s'il y a mêlé du bois, de l'herbe, de la paille, *lignum, fœnum, stipulam*, le feu fera justice de ces choses; cet homme aura de la perte : *Detrimentum patietur*. Cependant quant à lui, il sera sauvé, toutefois après avoir passé par le feu, *ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem*.

M. T. C. F., l'Apôtre ne pouvait pas dire plus clairement ce que je voulais vous dire moi-même ici, c'est que dans la question du nombre des élus, le dogme catholique du purgatoire est d'une grande ressource. S'il n'y avait point d'expiation temporaire entre la terre et le ciel, comme rien d'impur ne peut être admis en la présence de Dieu, c'est alors qu'il faudrait bien croire au petit, très petit, infiniment petit nombre des élus. Car, M. F., il faut bien le dire, il se mêle toujours du mal même au bien que nous faisons, dans notre plus pur froment il y a encore de l'ivraie, dans notre construction il se glisse toujours de la paille, du foin et du bois; nous avons beau faire, malgré les sacrements, malgré nos confessions, il reste encore bien à redire. M. F., *si cujus opus arserit, detrimentum patietur* : tout ce qu'il y aura en nous d'imparfait, d'indigne du ciel brûlera, nous aurons de la perte. Mais enfin, si, avec la grâce de Dieu, nous avons respecté ce fondement essentiel, qui est Jésus-Christ, nous serons sauvés, après avoir passé par le feu sans doute, mais enfin nous serons sauvés : *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem*.

Ces différentes considérations n'ont-elles pas suffi, M. T. C. F., pour relever vos courages abattus, et pour vous faire comprendre que, dans la doctrine catholique, le ciel n'est pas aussi inabordable que nous nous le sommes persuadés quelquefois ? Ne commencez-vous pas à voir que

nous aurions tort de désespérer de notre salut et de celui de ceux que nous avons chéris sur la terre ? Sous ce dernier rapport , écoutez combien la religion est consolante.

Les principes du christianisme, nous dit-on, sont parfois bien désolants pour le cœur, puisqu'ils nous forcent à croire à la damnation éternelle d'êtres que nous avons chéris, et en qui nous avons trouvé d'ailleurs tant de bonnes qualités. M. F., laissez-moi vous dire, au contraire, que les principes du christianisme vous font un devoir de bien espérer du salut de chacun de vos parents et de vos amis, en quelque état que la mort les ait surpris. Car voici trois principes fondamentaux de la doctrine catholique : 1° c'est que Dieu est infini en miséricorde, toujours prêt à pardonner, attendant, épiant le retour des pécheurs ; 2° c'est que de la part de l'homme il suffit d'un mouvement de cœur, d'un élan d'amour, d'une illumination de la grâce pour que son salut soit opéré ; 3° c'est qu'il y a certaines qualités, certaines vertus naturelles que Dieu a promis de récompenser toujours par des grâces de conversion finale.

Ce sont ces trois principes, rapprochés les uns des autres, qui nous font un devoir, non seulement de ne pas prononcer la damnation, mais d'espérer le salut de tous. C'est ainsi, M. F., que l'Église espère le salut de tous, qu'elle prie pour tous. Elle a des jugements solennels pour définir la sainteté de quelques-uns de ses enfants ; mais elle n'a point de jugements pour définir la réprobation de personne. Si parfois elle refuse ses prières publiques à certains pécheurs qui ont persévéré dans leur vie scandaleuse, et qui ont refusé jusqu'à la fin les offres de pardon, en cela elle ne prétend que donner une leçon aux vivants ; mais pour le mort, elle ne sait rien. Cette mère qui fumait encore a pu jeter quelques dernières lueurs vers le ciel. Qui sait s'il n'y a pas eu telle touche de la grâce, tel

mouvement du cœur qui l'a sauvé, du moins de la peine éternelle!

Je suis appelé auprès d'un mourant, j'arrive, il est trop tard ; à peine si j'ai pu prononcer l'absolution sur sa tête expirante, il a fermé les yeux. Je vois une mère chrétienne qui fond en larmes, et qui se désespère. Faut-il ! me dit-elle ; il avait tant de qualités d'ailleurs ! Il était si charitable, qu'il n'avait rien à lui ; son bonheur était de donner. Il était plein de respect et de tendresse pour ses parents. Il avait des faiblesses, mais il était bon. Sa perte en est mille fois plus cruelle pour moi.

Écoutez, pauvre mère, et consolez-vous. Votre fils était plein de charité ; et Jésus-Christ, la Vie éternelle, a dit que la charité couvrait la multitude des péchés, et que tout est pur pour celui qui fait l'aumône. Votre fils était plein de respect et de tendresse pour vous ; et Dieu s'est engagé de récompenser le respect rendu aux parents, par une longue vie. S'il l'a refusée à votre fils sur la terre, c'est qu'il veut la lui donner dans les cieux. Votre fils a eu des faiblesses, a commis des fautes ; eh ! ne savez-vous pas qu'il est écrit que les publicains et les pécheresses publiques nous précéderont dans le royaume des cieux ? Pauvre mère, je vous dirai ce que le saint évêque de Genève disait de notre bon roi Henri, frappé tout à coup de mort par un poignard assassin : Il faut croire, disait-il, que Dieu a mis le repentir dans son âme, et qu'il a fait miséricorde à celui qui a fait miséricorde à tant d'autres. Priez, pauvre mère, priez sans cesse, et espérez, et bientôt vous aurez la douce confiance que votre fils est au nombre des bienheureux.

Je finis par cette pensée qui est bien douce, M F. C'est que la vérité catholique réalise ce culte des ancêtres qui se trouve chez quelques nations idolâtres. La fête que

nous célébrerons dans huit jours, qu'est-elle, sinon la fête de nos parents ? puisque nous avons lieu d'espérer que tous sont dans la gloire, ou que du moins ils y seront reçus. C'est donc en l'honneur de nos amis, de nos proches, c'est pour célébrer une grande fête de famille entre le ciel et la terre, que l'Eglise déploiera la pompe de ses solennités, et que les murs retentiront, nous l'espérons, de ces accords aériens qui sembleront confondre les joies de la patrie céleste et celles de notre exil.

Courage donc, M. F., courage et espérance ! *Ergo jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei* : Vous n'êtes donc plus des étrangers et inconnus pour le ciel, mais vous êtes les concitoyens des Saints et vous faites partie de la maison de Dieu. Quand vous arriverez au ciel, vous n'y semblerez pas des étrangers ; votre visage n'y sera pas nouveau ; les Anges reconnaîtront dans vos traits ceux de vos ancêtres qui déjà partagent leur bonheur. *Quàm similis est juvenis iste consobrino meo* : Que ce jeune homme ressemble à notre frère dans la gloire ! Ce jeune homme, répondra votre Ange gardien, c'est le fils de celui dont vous parlez. Et tous les Anges et les bienheureux se précipiteront à votre cou, et vous couvriront de baisers : *Benedictio tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es tu*. Entrez, entrez avec nous. Vous ne pouvez pas quitter votre famille ; toute votre maison doit entrer dans celle de Dieu : *Cives sanctorum et domestici Dei*.

Et vous, pauvre mère, qui avez perdu un jeune enfant à peine sorti des eaux du baptême : ah ! que cette fête sera consolante pour vous ! Il ne vous est pas permis d'en douter, la fête de tous les Saints sera la fête de votre fils. Pauvre mère, si votre plaie est encore récente, ne m'écoutez pas, car je dois respecter votre douleur, c'est celle de Rachel qui pleure et qui ne veut pas être consolée, parce que son fils n'est plus. Mais si déjà le temps commence à fermer cette

blessure, blessure hélas ! toujours bien fraîche, bien saignante, je le sais, laissez-moi vous dire : Oh ! que le Seigneur vous a élevée haut en gloire ! Vous êtes la mère d'un Saint, la mère d'un ange. Heureux jardin, dans lequel le Seigneur est venu cueillir une fleur qu'il se destinait, fleur qui s'est épanouie un instant pour recevoir les gouttes de la rosée baptismale, et qui s'est refermée ensuite sous le doigt de Dieu, fleur aussi pure que celles qui naissent dans le premier jardin d'innocence. O heureuse mère, c'est vous surtout qui n'êtes plus étrangère et inconnue au ciel : votre plus belle image vous y a précédée. Courage, ô mère. La fleur redemande sa tige ; un jour votre fils se jettera encore dans vos bras, et vous ne craignez plus de le perdre.

Disposons-nous, M. F., à célébrer tous si bien cette grande fête de famille, que nous puissions mériter d'être associés à tous ceux de nos parents et de nos amis qui sont dans la gloire. C'est la grâce, etc. (1)

(1) Cf. *Appendice 1* : A, 23.

XIX

SERMON

PRÊCHÉ AU GRAND SÉMINAIRE DE CHARTRES, POUR LA FÊTE
PATRONALE DE SAINT CHARLES.

(4 novembre 1840)

*Gloria in altissimis Deo, et in terra
pax hominibus.*

Gloire à Dieu au plus haut des cieux,
et paix aux hommes sur la terre.
(Luc, c. II, v. 14.)

MESSIEURS,

La terre n'avait plus de voix pour louer Dieu, et les hommes s'épuisaient en vain à chercher le bonheur, quand, pour rétablir les deux grandes fins de la création, le Verbe descendit des cieux ; et les Anges en chœur entonnèrent sur le berceau de Celui qui venait restaurer toutes choses l'hymne de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus.*

Or, Messieurs, ce double but de la venue du Fils de Dieu est aussi le double objet du ministère sacerdotal. Continuateur de la mission de Jésus-Christ, le prêtre de sa main de sacrificateur fait monter vers les cieux le seul encens digne de la divinité, et, par sa puissance sacramentelle, appliquant aux âmes les dons célestes de la grâce, il dote

la nature humaine de cette félicité que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; en sorte que chaque fois qu'un nouveau prêtre entre dans l'Eglise, les Anges encore peuvent répéter cette hymne, entonnée sur le berceau du Christ : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus.*

Et c'est en cela principalement que la hiérarchie ecclésiastique est formée sur le modèle de la hiérarchie des Anges. Car toutes les fonctions des ordres angéliques tendent à cette double fin de glorifier Dieu et de secourir les hommes. Et tandis que les uns se prosternent sur les parvis célestes dans un silence d'adoration, ou chantent l'éternel hosanna à la gloire de Dieu et de l'Agneau, les autres veillent auprès des hommes pour protéger l'innocence, soulager l'infirmité, éloigner les dangers et secourir toutes les misères; en sorte que les Anges se sont pour ainsi dire définis eux-mêmes, et nous ont fait l'histoire de leur ministère sacré en célébrant celui du Verbe incarné : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus.*

Voilà donc bien en deux mots, Messieurs, toute l'essence, toute la nature, tout l'esprit du sacerdoce chrétien; voilà en quoi il est la continuation du sacerdoce de Jésus-Christ, et la copie du ministère des Anges. Tout cela, Messieurs, est renfermé dans ces deux mots : Gloire de Dieu, bonheur des hommes : *Gloria in altissimis et in terra pax hominibus.* Gloire de Dieu, bonheur des hommes : voilà la devise du prêtre, voilà toute la définition du sacerdoce, voilà les deux fins de l'état auquel vous aspirez. Et c'est, Messieurs, afin que vous répondiez dignement à cette haute vocation, que je vais, avec l'aide du Saint-Esprit, vous développer tout ce que peut un prêtre catholique pour la gloire de Dieu et pour le bonheur de ses frères.

J'aurais aimé, Messieurs, à rattacher à ces deux idées

principales toute la vie du grand Saint que vous célébrez en ce jour ; j'aurais ainsi placé l'exemple à côté de la leçon. Mais le temps ne me permettra pas même de traiter tout mon sujet. Et d'ailleurs, Messieurs, comme vous connaissez tous la vie de votre saint Patron, il vous sera facile de suppléer à ce que j'aurai omis, et vous conclurez tout naturellement que saint Charles a possédé à un degré éminent l'esprit de son sacerdoce, puisqu'il a tant fait pour la gloire de Dieu et pour le bonheur des hommes. Mon langage, Messieurs, sera simple et familier. Il me siérait mal de venir essayer de l'éloquence au milieu de vous. Je n'ai oublié ni mon âge, ni la date récente de mon sacerdoce. Messieurs, je me replace en ce moment, je rentre, par la pensée, dans cet asile lévitique que j'habitais encore naguère, et il me semble de nouveau entretenir simplement mes confrères chéris de quelques pensées que l'Esprit-Saint m'a suggérées dans l'oraison. Invoquons, etc.

I. Dieu a créé toutes choses pour sa gloire, et c'est faute de connaître ce premier principe que tant d'hommes, d'ailleurs instruits, n'ont pas la moindre notion de la véritable philosophie de la religion, et qu'ils sont, en particulier, incapables d'apprécier la noblesse et l'excellence de l'état sacerdotal. Toujours restreints dans la sphère des choses humaines et dans les intérêts secondaires de la créature, ils n'aperçoivent rien au delà de cet horizon, et dans leur étroite philosophie, un être placé au milieu de l'univers pour procurer uniquement la gloire de Dieu est un être surnuméraire et inutile. La vertu de religion, qui, selon le sens littéral, est le lien qui rattache la terre au ciel, est pour eux un mot vide de sens, parce que de ces deux termes entre lesquels elle est placée, il en est un qu'ils ignorent complètement. Que peut être par conséquent à leurs yeux le prêtre, en tant qu'homme religieux

par excellence? C'est une arche jetée vers un rivage qu'ils ne connaissent pas; c'est une colonne qui leur semble perdue dans les airs, parce qu'elle tend à une voûte vers laquelle leurs faibles regards ne se sont jamais élevés; ce sont, comme ils le disent quelquefois, des êtres d'un autre monde, et ils ont raison. Mais leur malheur est de ne pas connaître cet autre monde avec lequel le sacerdoce est chargé de nous mettre en commerce, et de ne voir qu'une folie, qu'une inutilité, là où ils devraient reconnaître la sagesse et l'économie d'en haut.

Je viens de le dire, Messieurs, et je vais m'attacher à le développer, le prêtre a une grande puissance pour honorer Dieu; et ses deux moyens principaux, c'est de prier et de souffrir. La prière et l'immolation de soi-même, l'esprit d'oraison et de sacrifice, voilà les deux éléments du sacerdoce en tant qu'état religieux par excellence. C'est par là que tout chrétien a quelque participation au sacerdoce; c'est par là, Messieurs, que nous en aurons la plénitude, et que nous compléterons la grâce de notre ordination.

Et d'abord, pour expliquer en quoi les prêtres sont plus spécialement obligés à prier que le reste des hommes, revenant sur une pensée que j'ai déjà énoncée, je reprends les choses de plus haut. Dans l'économie, etc. (1).

Le prêtre, Messieurs, c'est celui qui, revêtu de Jésus-Christ comme d'une grande tunique : *Christus magna sacerdotum tunica*, pendant tous les jours de sa vie, offre au Seigneur ses prières et ses supplications accompagnées de cris et de larmes : prières, supplications qui sont exaucées à cause du respect dû à la personne de Jésus-Christ, incarnée en quelque sorte de nouveau dans celle du prêtre; à cause du respect dû à l'Eglise, dont le prêtre est la personnification, à l'Eglise, chaste colombe qui gémit et qui soupire par

(1) Le développement n'existe pas dans le manuscrit.

le cœur et par les lèvres du prêtre : *Qui in diebus carnis suæ preces, supplicationesque cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.* Voilà, Messieurs, voilà pourquoi les prêtres sont si spécialement tenus à la prière : c'est qu'ils sont, par leur sacerdoce, associés à l'esprit de religion de Jésus-Christ ; et voilà pourquoi aussi leur prière a plus de puissance pour honorer Dieu, c'est qu'elle est, en quelque façon, plus authentique, puisqu'elle est faite comme en la personne de Jésus-Christ et de l'Eglise.

Après cela, Messieurs, voulez-vous être prêtres ? Oui, me répondez-vous, je veux consacrer ma vie au salut de mes frères. Et moi, je recommence à vous le demander, voulez-vous être prêtres ? Le salut de vos frères, très bien ; mais ce n'est là que la deuxième partie de la définition du prêtre. Voulez-vous être prêtres, c'est-à-dire, voulez-vous avant tout être des hommes de prière ? Le sacerdoce auquel vous aspirez, c'est cette échelle le long de laquelle les Anges montent et descendent : montent d'abord, portant à Dieu la ferveur de leur oraison et les hommages de toutes les créatures ; descendent ensuite, rapportant à la terre les grâces qu'ils ont puisées dans le trésor de Dieu. Vous voulez être prêtres ; votre sainte devise, c'est donc celle-ci : gloire à Dieu au plus haut des cieux. Voilà le premier cri qui doit partir de votre cœur ; vous achevez ensuite : *Et in terrâ pax hominibus.* Ne mettez pas au deuxième rang ce qui doit être au premier ; ne regardez pas comme l'accessoire de votre sacerdoce ce qui en est l'esprit principal. Comprenez le langage des Apôtres, ces hommes en qui se trouvaient la source et la plénitude de l'esprit sacerdotal ; entendez-les se réserver ce qu'il y avait à leur yeux de plus inaliénable dans leurs fonctions : *Nos verò orationi et prædicationi instantes erimus.*

Le prêtre, Messieurs, c'est cet Ange que le disciple bien-

aimé a vu dans les cieux, qui se tient devant l'autel, ayant en main un encensoir d'or rempli de tous les parfums, et qui les offre sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. Oui, le cœur du prêtre, toujours uni à Dieu par la prière, doit être un encensoir d'or, dans lequel il rassemble les hommages de toute la création, pour les déposer sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu, c'est-à-dire pour les offrir à Jésus-Christ et par Jésus-Christ à Dieu son Père. Ce devoir du prêtre était admirablement figuré dans l'ancienne loi. Sur un des vêtements du grand-prêtre était représenté tout l'univers : *In veste poderis quamha bebat totus erat orbis terrarum* ; afin, dit saint Jérôme, qu'il comprit qu'il ne devait pas prier pour lui seul, qu'il n'était pas seulement l'interprète de quelques êtres, mais qu'il était le délégué de toute la nature, et qu'il devait prier pour toute créature, pour le ciel, pour la terre, pour le soleil, pour les astres, pour tous les éléments. Oui, Messieurs, le monde tout entier doit être sur la poitrine du prêtre qui prie : *In veste poderis quam habebat totus erat orbis terrarum*. La nature entière doit être dans l'encensoir qu'il agite devant l'autel d'or : *Habens thuribulum aureum, et data sunt ei incensa multa ; ut daret de orationibus sanctorum omnium super altare aureum*.

Messieurs, bientôt vous serez envoyés au milieu du monde. Vous serez au milieu d'une population qui ne priera point ou qui priera mal. Ce sera de vous, Messieurs, de vous seuls que le Seigneur attendra son dédommagement. Vous serez comme l'ange d'oraison pour toute cette contrée : *Angelus orationis*. Là où tout est muet pour le ciel, il y a encore deux asiles d'où la prière doit sans cesse monter vers le trône de Dieu : c'est le tabernacle et le cœur du prêtre. Le tabernacle, Messieurs, ah ! Celui qui y réside ne s'endormira point, et n'oubliera point de prier : *Non dormitabit neque dormiet*. Le tabernacle, Messieurs,

hélas ! souvent il sera solitaire. Jésus-Christ y sera délaissé, abandonné. Allez, Messieurs, allez tous les jours unir votre prière à la sienne. Ah ! si vous n'étiez pas fidèles à la prière, si vous, prêtres de Jésus-Christ, vous le délaissiez, vous l'oubliez, combien serait grande votre faute, vous placés au milieu de tout ce peuple pour y délasser en quelque sorte le Seigneur ! Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes : tous les autres l'oublient, il comptait sur vous ; si vous lui manquez, dit saint Bernard, où ira-t-il donc converser ? *Si tu non oras, quis orabit ?* Semblables à ces consuls et à ces chargés d'affaires, envoyés dans tous les pays barbares par quelque grande nation qu'ils représentent, vous êtes parmi ce peuple infidèle, parmi ces hommes tout terrestres, comme les chargés d'affaires du ciel ; seuls sur cette rive ingrate vous représentez cette grande patrie. Si vous venez à l'oublier vous-mêmes, elle n'y sera plus représentée : *Si tu non oras, quis orabit ?*

Le prêtre qui a juridiction sur une paroisse est comme un ange, dit saint Thomas, chargé de présider à cette contrée, et de la mettre en rapport avec Dieu. Souvent, en parcourant les campagnes, il verra une population toute concentrée dans les affaires de la terre ; il entendra des hommes blasphémer le nom de Dieu, tout en recueillant les dons de la terre qu'ils doivent à sa libéralité. C'est à lui de réparer ce désordre, de chanter à Dieu l'hymne de la reconnaissance que les ingrats lui refusent ; c'est à lui de faire cesser le gémissement de ces créatures inanimées qui souffrent, qui se plaignent d'être asservies au péché. Le prêtre qui parcourt sa paroisse est chargé de donner une voix aux fleuves et aux montagnes pour louer Dieu ; c'est par sa bouche que toute créature animée, inanimée, doit chanter : gloire à Dieu au plus haut des cieux ; l'hymne de parfum que les fleurs abandonnent au souffle des vents, c'est à lui de le porter aux pieds du trône de Dieu ; son cœur doit être l'autel com-

mun de toutes les créatures qui sont dans les limites de sa juridiction ; sa paroisse tout entière doit être sur sa poitrine lorsqu'il prie : *In veste poderis quam habebat totus erat orbis terrarum*. Si le prêtre ne prie pas, toute la contrée devient muette pour Dieu : *Si tu non oras, quis orabit?* Messieurs, le jour où vous cesseriez d'être des hommes de prière, ce jour-là vous cesseriez d'être prêtres, puisque le prêtre est l'homme de Dieu, et que le premier et principal moyen qu'il a de glorifier Dieu, c'est la prière.

II. J'ai ajouté, Messieurs, que votre deuxième devoir, et votre deuxième moyen de glorifier Dieu, c'est de souffrir. L'esprit d'immolation et de sacrifice : élevons-nous encore aux principes.

Dans l'état primitif, toutes choses étaient bonnes, et c'était par l'usage légitime de ces choses que Dieu était glorifié. Le culte alors était un culte d'adoration, de prière, d'action de grâces. Mais, depuis le péché, les choses ont changé. Depuis le péché, il a fallu un culte d'expiation ; il a fallu, pour la gloire d'un Dieu irrité, la destruction de la créature, le sacrifice proprement dit. Dieu le commanda à son peuple ; il se trouve dans toutes les traditions. Mais le sacrifice des boucs et des taureaux n'était qu'un sacrifice figuratif. Jésus-Christ parut enfin, Jésus-Christ prêtre à la fois et victime, qui n'était venu sur la terre que pour souffrir. Il fit le grand acte de son sacerdoce en mourant sur la croix. Puis, ressuscité d'entre les morts, et voulant conserver un sacerdoce éternel, il a trouvé le moyen de perpétuer son sacrifice, dans les cieux où il est en perpétuelle représentation : *Agni stantis tanquam occisi*, et sur la terre où ce sacrifice se renouvelle à tous les instants, du couchant à l'aurore. Mais il a plu encore à Jésus-Christ d'associer les hommes à son sacrifice, à son immolation ; de les y associer comme ministres de son sacri-

fice, à lui, mais aussi comme ministres de leur propre sacrifice, de leur propre immolation. Ecoutez, Messieurs, la doctrine de saint Augustin, si conforme à celle de l'Apôtre.

Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, et avoir pour cela un caractère particulier, voilà en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grâce (1). Joindre au sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ le sacrifice de soi-même, et s'immoler à Dieu au même temps qu'on lui offre le divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est, dans la doctrine de saint Augustin, ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grâce, et ce qui lui donne sa dernière perfection. Je sais bien que sous ce double rapport tout chrétien est prêtre, parce qu'il a quelque participation à l'oblation du sacrifice des autels, et qu'il est tenu de s'offrir lui-même à Dieu comme un complément du sacrifice de Jésus-Christ. Mais cependant, dit saint Augustin, comme c'est la fonction propre du prêtre de consommer le sacrifice de Jésus-Christ, c'est aussi son devoir propre, et son obligation particulière d'accomplir en sa personne ce qui manque à ce sacrifice. Le prêtre est donc par excellence l'homme du sacrifice.

Il est l'homme du sacrifice de Jésus-Christ, et par là quelle gloire ne rend-il pas à Dieu? Messieurs, quand on y pense, l'esprit se perd, se confond. Une créature mortelle qui tous les jours fait descendre Dieu des cieux, qui renouvelle par sa parole et entre ses mains le mystère de l'incarnation et celui de la croix; un homme qui tous les jours offre un Dieu à Dieu! Oh! Messieurs, c'est bien du prêtre qui descend de l'autel, que l'on peut dire qu'il vient de faire monter un hymne à la gloire de Dieu jusqu'au plus haut

(1) *Bourdaloue*: Panégyrique de saint André, second point; *Mussillon*.
(Note de M. l'abbé Pie.)

des cieux : *Gloria in altissimis Deo*. Mais le prêtre n'en demeure pas là ; son sacerdoce demande qu'en quittant l'autel il ne cesse pas d'être sacrificateur. Il faut qu'il achève, qu'il consume par son immolation celle de Jésus-Christ, ou bien il n'est prêtre qu'à moitié, et le sacrifice est incomplet : *Adimpleo in me quæ desunt passionum christi*. Il le faut, dit saint Augustin, car le chef ne peut être sacrifié, sans que les membres le soient avec lui ; il le faut, car il serait révoltant qu'un prêtre renouvelât le sacrifice de la croix, sans porter la croix dans son cœur. C'est là, dit toujours saint Augustin, c'est là le beau caractère du prêtre de la nouvelle loi : c'est qu'à l'exemple de Jésus-Christ il est à la fois prêtre et victime ; c'est que, si tous les jours il immole son Dieu sur l'autel, tous les jours aussi il s'immole lui-même sur l'autel de la croix : *Quotidiè morior* ; c'est que le sacrifice qu'il commence le matin aux dépens de son Dieu, il le poursuit ensuite à ses propres dépens ; c'est que son glaive de sacrificateur a deux tranchants, et qu'après avoir versé le sang de son Dieu, il sait tourner le glaive contre lui-même.

Oui, Messieurs, le prêtre est, par-dessus tout, un homme de renoncement, un homme de sacrifice, un homme de douleur. C'est par là qu'il est la vive représentation de Jésus-Christ ; c'est par là qu'il fixe les regards de Dieu ; c'est par là que le mystère de la croix se continue. Et si un ancien a dit qu'aucun spectacle n'était plus digne de la divinité que celui du juste aux prises avec l'adversité, moi je puis dire avec plus de fondement encore que Dieu aime l'encens de la souffrance et de l'immolation du prêtre, et qu'après l'holocauste de son Fils il n'en est aucun qui lui soit plus agréable. La souffrance du prêtre, comme celle de Jésus-Christ, a une voix puissante pour crier gloire à Dieu au plus haut des cieux : *Gloria in altissimis Deo*. Malheur donc, Messieurs, malheur au prêtre qui est un homme

de plaisir ! malheur au prêtre léger et mondain ! il n'a que la moitié du sacerdoce ; il n'est prêtre que par l'ordination, mais il ne l'est pas par le cœur ; il en a le caractère, mais il n'en a pas l'esprit. Malheur au prêtre qui mène une vie douce, facile, exempte d'épreuves et de sacrifices ! il n'est pas l'homme de Dieu, Dieu ne l'a pas destiné à de grandes choses pour sa gloire. Quand Dieu, Messieurs, veut opérer de grandes choses par un homme, oh ! que ce choix il le fait payer cher ! Dieu ne se sert jamais d'un instrument sans commencer par le briser, par le broyer : *Dominus voluit conterere eum*. C'est ainsi que Dieu règne toujours par la croix, qu'il gouverne toujours l'Eglise par la croix.

Messieurs, je vous effraierai peut-être, mais je dois vous le dire : si vous voulez être de bons prêtres, de vrais prêtres, des prêtres pour la gloire de Dieu, de grandes douleurs, de grandes tribulations vous attendent. Ne craignez pas que la matière du sacrifice vous manque ; le démon, le monde, vos confrères, vous-mêmes, et le Seigneur y pourvoient assez. Les simples fidèles ne soupçonnent pas, et vous, Messieurs, qui avez déjà un pied dans le sanctuaire, vous entrevoyez à peine toutes les amertumes de la vie du prêtre. Le ministère ecclésiastique ne se présente à vous que sous des formes agréables et par son côté attrayant. On voit le prêtre parler en chaire, et l'on admire sa facilité. On le voit ramener des pécheurs, et l'on envie ses succès. Mais ce qu'on ne voit pas, dans cette espèce de conjuration qui semblait s'être acharnée contre lui, ce sont ces obstacles, ces obscurités, ces ennuis, ces impuissances par lesquelles il lui a fallu passer pour arriver à la chaire. Ce que le monde ne sait pas, c'est que le prêtre prend sur lui tout le fardeau dont il décharge les autres ; c'est qu'en rendant la paix à une âme, il prend souvent sur lui toutes ses perplexités ; c'est qu'il s'empoisonne souvent en guérissant les autres.

Oh ! Messieurs, saint Bernard disait, en parlant des religieux, que le monde voit leurs croix, mais n'en voit pas l'onction : *Cruces vident, unctiones non vident*. Je crois, Messieurs, qu'on peut dire tout le contraire des prêtres. Le monde voit nos consolations, mais il ne voit pas nos croix : *Unctiones vident, cruces non vident*. Messieurs, retenez ce mot : un prêtre est condamné à porter la peine de tout ce qu'il fait pour la gloire de Dieu ; et ce qu'un poète a dit de la fortune, on peut le dire de la grâce divine : elle nous vend bien cher ce qu'on croit qu'elle donne. Le simple fidèle porte souvent envie au prêtre ; et le prêtre, au contraire, qui connaît l'état du fidèle et qui connaît le sien, porterait envie aux âmes qu'il conduit, s'il ne savait que toute la gloire de son sacerdoce c'est de souffrir beaucoup. *Anima quæ tristis est super magnitudine mali, et incedit curva et afflicta, et oculi deficientes, et anima esuriens, dat tibi gloriam et justitiam, Domine.*

Messieurs, je n'ai pu qu'effleurer mon sujet, je n'ai pu vous présenter que quelques considérations éparses, et déjà je m'arrête. Je vous ai montré ce que le prêtre peut pour la gloire de Dieu ; si jamais la Providence me rappelle au milieu de vous, je vous exposerai, avec bien plus de consolation encore, ce qu'il peut pour le bonheur des hommes. Mais je dois faire ces deux remarques avant de finir.

C'est d'abord que le reste de mon sujet est, en grande partie, prouvé à l'avance ; car, Messieurs, les prières et les souffrances du prêtre retombent en bénédictions sur la société. Un être qui prie et qui s'immole pour la gloire de Dieu est l'être le plus utile à ses frères. Les hommes parlent souvent de ce qu'ils appellent la science de la politique, ils forment mille combinaisons, ils usent de mille stratagèmes, et ils croient encore que le monde est re-

devable à leur habileté de cette paix telle quelle, que Dieu nous laisse (1). Eh, Messieurs, le Seigneur sait bien leur montrer quand il veut que leur habileté n'y est pour rien, et d'un souffle il renverse tout leur prétendu ouvrage. Messieurs, un chrétien, mais surtout un prêtre qui prie et qui s'immole, a plus de pouvoir pour le bien des États que tous les politiques ensemble.

Une seconde remarque, Messieurs, c'est que réciproquement tout ce qui nous resterait à dire serait une confirmation de ce que nous avons dit déjà. Car la plus grande gloire de Dieu étant le bonheur et le salut de ses créatures, tout ce que le prêtre fait pour la paix des hommes retourne encore à la gloire de Dieu, en sorte qu'il y a une union très intime entre ces deux choses qui sont les deux éléments constituants du sacerdoce : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus.*

Mon Dieu, en contemplant cette assemblée si intéressante aux yeux de la religion, mon esprit et mon cœur sont partagés, traversés par des pensées et des sentiments bien différents. Je sais qu'il est ici de jeunes lévites de qui la religion a le droit d'attendre beaucoup, de jeunes lévites que leurs talents et leurs vertus semblent destiner à faire un grand bien dans l'Eglise. Hélas ! et c'est pour cela que je les plains, et que je m'attendrais sur eux, s'il m'était permis de m'arrêter à cet attendrissement trop humain. Leur candeur ne le soupçonne pas encore ; leurs talents, leurs vertus seront la mesure de leurs peines. Et si en ce moment je déroulais devant eux l'histoire de toutes les amertumes qu'ils rencontreront dans leur vie sacerdotale, peut-être qu'effrayés, ils reculeraient, comme autrefois les prophètes, et trembleraient devant leur terrible

(1) Voir *Massillon* : De l'excellence du sacerdoce ; 2^e Réflexion. (Note de M. l'abbé Pie.)

mission. Aussi, Seigneur, j'éloigne cette idée. Seulement, je vous en prie, ô mon Dieu, durcissez à l'avance leur front, et entourez-les d'une triple cuirasse. Enseignez-leur surtout à trouver leur consolation dans la prière et dans la souffrance ; qu'ils sachent qu'en priant, qu'en souffrant, ils accomplissent la première loi de leur sacerdoce.

Une autre pensée plus consolante, ô mon Dieu, s'empare de moi. En considérant ces jeunes élus, qui bientôt seront répandus sur tous les points de notre diocèse, je songe à tout ce qu'ils doivent faire pour votre gloire, à tout ce qu'ils doivent faire pour la paix de leurs frères. Je songe à tant de prières ferventes, à tant de sacrifices, à tant d'âmes réconciliées, à tant de douleurs consolées, Seigneur ; et, tout plein de cette pensée, j'ai besoin d'inviter vos Anges à reprendre leur lyre et à chanter au-dessous de ces voûtes, dans cet asile qui est le berceau du sacerdoce, le cantique qu'ils ont entonné sur le berceau du grand-prêtre Jésus-Christ : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus.*

Puisse, Messieurs, ce même cantique retentir un jour au-dessus de notre lit funéraire ! Puissent les Anges emporter notre âme dans les cieux et la présenter au Seigneur en lui disant : Voilà un prêtre qui a fait beaucoup pour votre gloire et pour la paix des hommes ! C'est, Messieurs, la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : AB, 25 ; p. 28, n° 45 bis.

XX

PRÔNE

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE DEUXIÈME DIMANCHE D'AVENT : SUR LES MAUX DE L'ÉGLISE ET SUR LA PART QU'Y DOIVENT PRENDRE TOUS LES VRAIS FIDÈLES (1).

(1840)

Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui ; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.

Que ma langue se sèche et s'attache à mon palais, si Jérusalem n'est pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne mets Jérusalem en tête de toutes mes joies.

(Ps. cxxxvi).

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

L'Arche d'alliance, Jérusalem et son Temple n'étaient que des figures imparfaites et que certaines ébauches prophétiques de la sainte Eglise catholique. Et à ce titre combien n'étaient-ils pas chers aux enfants d'Israël ! Parmi toutes les horreurs de la guerre, Israël n'est occupé que

(1) Voir Bossuet : *Unité de l'Eglise ; Pensées sur l'Eglise ; Oraisons funèbres*. — M. Boyer : *Contre l'hérésie constitutionnelle*. — Mgr de Langres et Mgr d'Avignon : *Mandements de 1838*. — Mandements de M. Fayet, sous le nom de Mgr l'archevêque de Rouen. (Note de M. l'abbé Pie.)

d'une chose : c'est de l'Arche du Seigneur qui est tombée aux mains des ennemis. Entendez toutes les collines, toutes les montagnes, tous les fleuves de la Judée retentir de ces cris désolants : *Arca Domini, arca Domini* : l'Arche du Seigneur ! l'Arche du Seigneur ! Les tribus captives oublient leurs propres malheurs, et elles se consoleraient parmi l'abondance de l'exil ; mais le temple violé, le temple détruit : *Templum Domini ! Templum Domini !* mais Jérusalem humiliée, Jérusalem déserte, Jérusalem en proie aux ennemis ! Voilà pourquoi leurs luths silencieux sont suspendus aux saules du rivage ; voilà pourquoi les fleuves de Babylone n'ont recueilli que leurs larmes, et que ces paroles accentuées avec le double sentiment d'une profonde tristesse et d'une religieuse indignation : *Quomodo cantabimus !* Il faudrait avoir le cœur bien mal placé pour chanter, quand Jérusalem est dans l'opprobre ! Jérusalem, Jérusalem, que ma droite se dessèche, que ma langue immobile soit glacée sur mes lèvres, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne place pas Jérusalem en tête de toutes mes joies. *Adhaereat lingua mea faucibus meis si non meminero tui ; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.*

Mes très chers Frères, si tous les bons, si tous les saints de l'ancienne loi aimaient déjà si vivement l'Eglise catholique dans l'Arche, dans le Temple, dans Jérusalem qui en étaient les figures, ah ! depuis que Jésus-Christ est venu la fonder parmi nous, cette Eglise, elle a été plus tendrement, plus fortement aimée encore. L'amour de l'Eglise est le grand héritage que Jésus-Christ nous a laissé ; c'est le caractère distinctif des chrétiens catholiques : *Christus dilexit Ecclesiam... quam acquisivit sanguine suo* : Jésus-Christ a aimé l'Eglise son épouse qu'il a acquise au prix de son sang. Tout vrai chrétien aime l'Eglise sa mère qui l'a enfanté au prix de son sang. Mes très chers Frères, tous les jours à l'autel le prêtre, commençant la grande action, prie pour

l'Eglise : *In primis pro Ecclesia sancta catholica quam pacificare, custodire, adunare digneris*. Et quand la victime est descendue sur l'autel : « Seigneur qui avez dit : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, jetez les yeux sur votre Eglise », *eamque secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris*. Tous les jours donc, nous prions pour l'Eglise. Mais dans ces jours de pénitence et de larmes, de nouvelles prières nous sont prescrites ; tout le temps de l'Avent nous récitons au saint sacrifice des prières spéciales pour l'Eglise, pour les triomphes de l'Eglise, pour qu'il plaise à Dieu d'humilier les ennemis de l'Eglise.

Ce sera donc remplir un devoir que de vous parler des maux présents de la sainte Eglise, et de la part qu'y doivent prendre tous les chrétiens fidèles.

I. L'Eglise a reçu de son divin fondateur des promesses d'immortalité, mais aussi il lui a prédit de grands combats et de fréquentes épreuves ; en sorte que sa destinée est de souffrir et de durer toujours. C'est une reine, mais une reine combattue qui domine au milieu de ses ennemis. Cependant l'Eglise n'est pas toujours également malheureuse et triomphante à la fois. Tantôt elle est persécutée à outrance, exilée, emprisonnée, égorgée ; tantôt elle semble avoir triomphé de tous les obstacles, elle est entourée d'éclat et de gloire. Il est, pour l'Eglise, des siècles entiers de persécution, et des siècles de triomphe : dans les premiers, ses ennemis se flattent de l'avoir anéantie ; dans ceux-ci, ses enfants se flattent qu'elle n'a plus de larmes à verser. Sentiment exagéré de la part des uns et des autres ; car, dans ses plus grandes persécutions, l'Eglise n'est pas sans triomphes, et dans ses plus grands triomphes, elle n'est pas sans douleurs.

Mais il est d'autres siècles qui ne sont ni ceux des persécutions sanglantes, ni ceux de l'éclat et de la gloire. Il est

des siècles où cette illustre étrangère, qui chemine à travers les temps vers l'éternité et qui ne demande à la terre que le droit de passage, n'est ni assaillie brutalement sur le chemin par le glaive des Néron, des Mahomet et des Robespierre, ni conduite et protégée par le sceptre des Constantin, des Charlemagne et des saint Louis. En ces temps-là, l'Eglise est soumise à la plus cruelle de toutes les épreuves; elle est sourdement combattue, et elle n'a pas le droit de se plaindre. Elle s'aperçoit que l'on conspire contre elle, que l'on médite sa ruine; mais comme on lui jette sur les épaules quelques lambeaux de pourpre, elle est forcée de se taire et de porter sa peine dans le silence. Encore si le ciel la dédommageait de tant d'angoisses qu'elle trouve sur la terre ! Mais Dieu lui-même semble l'avoir oubliée. En ces temps-là, le ciel a des silences mystérieux et des apparences de neutralité. Le sacerdoce est sans vertu; la prière elle-même est comme désarmée; que dis-je? Dieu semble du haut du ciel briser tous les instruments du mal. En ces temps-là, l'épreuve est à son comble; les méchants triomphent, les justes sont désolés, et peu s'en faut qu'ils n'accusent la Providence.

Mes très chers Frères, à ce tableau n'avez-vous pas reconnu les temps malheureux où nous vivons? Oh! mes Frères, mes très chers Frères, que la sainte Eglise, notre mère, est en souffrance de nos jours! Sa douleur est presque sans consolation, ses pertes sont sans dédommagement. Je cherche au loin si de nouveaux enfants viendront, comme autrefois, sécher les larmes qu'elle verse sur des enfants ingrats. Hélas! mes Frères, les missions les plus lointaines sont infructueuses. Si j'en excepte une île qui a quelques lieues de circonférence et où la foi renouvelle les merveilles du Paraguay, puis un autre coin du globe où la persécution rend du moins à l'Eglise l'antique éclat de ses douleurs et la gloire de ses martyrs; partout ailleurs, par-

tout l'engourdissement et l'apathie, le froid de la mort et du tombeau. Indifférent adorateur de ses idoles, l'infidèle ne sait plus ni jeter son carquois aux pieds de la croix de Jésus-Christ, ni élancher ses flèches dans le sang du missionnaire. Là aussi c'est un ministère entravé par des tracasseries et des vexations de détail.

Mes très chers Frères, c'est encore en Europe que se trouve, à proprement parler, l'Eglise. Hélas! et que d'amertumes, que d'angoisses n'y trouve-t-elle pas! Oh! depuis un siècle surtout, que les nations et que les rois ont été coupables envers l'Eglise! *Deus, venerunt gentes in hereditatem tuam.* Les peuples ont cru avoir remporté une grande victoire quand l'Eglise a été humiliée. L'Eglise gardienne de leurs libertés, l'Eglise protectrice de leurs droits, ils n'ont pas vu qu'en détruisant son influence ils détruisaient l'unique contrepoids de la tyrannie, qu'en la réduisant au silence ils faisaient taire leur avocate: *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania.* Mais les rois ont encore été plus coupables que leurs peuples. Les rois se sont ligués contre l'Eglise. L'Eglise qui leur élevait un trône dans la conscience de leur sujets, ils l'ont détrônée et asservie; et ils n'ont pas vu que l'abaissement de cette pacifique rivale ferait naître en face d'eux une autre puissance dont les réactions violentes n'auraient point de terme: *Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* Dans leurs congrès politiques, ils n'ont tenu aucun compte de l'Eglise, ils se sont partagé les enfants de l'Eglise comme un vil troupeau: *Dixerunt hereditate possideamus sanctuarium Dei.* Toute leur politique a été d'empiéter sur le sanctuaire, de se saisir de l'encensoir, et de gouverner l'Eglise aussi souverainement que l'Etat.

Hélas! jusqu'où le mal n'est-il pas arrivé? Ce n'est plus à moi de parler, mes Frères; c'est celui qui a la sollicitude

de toutes les Eglises, c'est notre Saint-Père Grégoire XVI, abreuvé de tant d'amertumes depuis le commencement de son douloureux pontificat, et qui ne craint pas de dire que les afflictions et le deuil présent de l'Eglise dépassent de beaucoup tous les maux dont il avait eu à gémir jusqu'ici. Mes Frères, la plaie qui vient d'être faite à l'Eglise est encore saignante. Plusieurs millions de catholiques détachés de la vérité par les sourdes manœuvres de la tyrannie qui a corrompu les sources de la foi, préparé de lâches évêques, proscrit la fidélité et couronné l'apostasie ! O noble Eglise de Pologne, tes dominateurs ingrats et injustes t'ont séparée de celle qui te prêchait la soumission et le dévouement aux puissances de la terre ! Catholique Pologne, que d'autres déplorent la perte de ton indépendance et de ta nationalité ! Nous, nous ne cesserons de nous attendrir sur ta foi qui t'est ravie ; sur tes enfants qui désormais suceront le lait de l'erreur, brebis errantes qu'aucun pasteur ne conduira plus dans les pâturages de la vérité, et qui se perdront dans les abîmes de la séduction.

Mais qu'ai-je entendu ? Sommes-nous revenus aux siècles de persécution ? Sur qui ces verroux viennent-ils de se fermer ? Je vois de nouveaux Athanases, de nouveaux Thomas de Cantorbéry, arrachés violemment de leurs sièges et jetés dans les fers. Quel est leur crime ? Leur crime, ô sainte Eglise, c'est de ne pas vouloir te trahir ; leur crime, c'est d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; leur crime, c'est de ne pas souscrire à une mesure qui avant un demi-siècle achèvera de détruire le catholicisme dans les provinces rhénanes. Pleurez, pleurez, antique Eglise de Cologne : pleurez sur vos enfants trompés par plusieurs de ceux qui devaient les éclairer et les conduire, pleurez sur tant d'apostats, pleurez sur les dangers de ceux qui sont restés fidèles, pleurez sur les chaînes de votre

pasteur ; mais demandez à Dieu qu'il meure plutôt dans ses fers ou dans son exil, que de se prêter à des mesures conciliatrices que Rome n'avoue pas encore et qui ne semblent pas dignes de lui. Mes Frères, je ne fais pas ici de politique, je ne parle que de l'Eglise, je ne pleure que sur les malheurs de l'Eglise ; hélas ! et de quelque côté que je me tourne, je rencontre toujours un sujet de larmes.

O toi, île célèbre, que l'Eglise entendait autrefois avec complaisance appeler la terre des Saints, qu'es-tu donc devenue ? Je sais bien qu'il s'opère dans ton sein un travail, jusqu'ici secret, mais qui ne peut tarder à se produire. Je sais que la sainte séduction du catholicisme s'étend parmi tes enfants avec presque autant de rapidité que le fit autrefois la contagion de l'erreur. Mais les verrons-nous ces jours où tes yeux s'ouvriront à la lumière ? François de Sales espéra de les voir. Bossuet a cru (et il dit que les sages concouraient à ce sentiment), que les jours de ton aveuglement étaient écoulés et qu'il était temps désormais que la lumière revînt. Hélas ! et tu es encore enveloppée dans les brouillards de l'hérésie, mille fois plus épais que ceux qui s'élèvent de la mer et qui pèsent sur tes cités.

Mais c'est ici, M. F., qu'il faut demander à nos yeux de nouvelles larmes, parce que nous ne sommes pas étrangers aux maux que nous allons parcourir. Ici, c'est la nation dont les princes s'appelaient les rois très fidèles, c'est l'Eglise zélée du Portugal, qui envoya François Xavier dans les Indes, qui communiqua sa foi à mille nations diverses, et qui l'a perdue pour elle-même. Depuis bientôt dix ans, M. F., le Portugal est détaché du centre de l'unité, et l'enfer seul connaît les victimes qu'il y a moissonnées. Là enfin, c'est la catholique Espagne, dernier asile de la foi, devenue aujourd'hui si malheureuse que l'on ne peut égaler les lamentations à ses malheurs. Plus d'épiscopat, bientôt presque plus de sacerdoce. M. F., le ciel a-t-il

voulu étouffer dans le sang les premiers germes d'impiété qui commençaient à se développer parmi ce peuple catholique, ou bien a-t-il voulu que cette Église, comme il y a cinquante ans notre Église de France, portât aux nations voisines le spectacle de sa foi et de sa noble piété ? Laissons à Dieu ses desseins. Mais nous, disons que les jours sont bien mauvais, et les maux de l'Église bien grands.

Ne parlerons-nous que des malheurs des autres, et ne verserons-nous pas aussi des larmes sur nous-mêmes ? L'Église est-elle donc en paix parmi nous ? N'a-t-elle pas d'alarmes, n'a-t-elle pas d'amertumes ? Ah ! M. F., M. F., qu'est devenue la religion au milieu de nous ? Qu'est devenue l'innocence dans nos villes et dans nos campagnes ? L'enfance est devenue précoce pour le mal ; les adolescents sont sans mœurs et les vierges sans pudeur ; nos villes ne peuvent plus cacher des vices qui débordent. Et la foi, qu'est-elle devenue parmi nous ? La foi, ce n'est plus moi qui parle, ce sont tous les évêques de France qui depuis deux ans dans leurs instructions pastorales ne cessent de jeter le cri d'alarme ; la foi est attaquée en France, elle est minée sourdement. On parle de protection accordée à l'Église : qu'est-ce que cette protection ? On place l'Église catholique sur un même rang avec les sectes hérétiques ; et si elle se plaint de cette position, on l'accuse d'intolérance. M. F., est-elle intolérante l'épouse légitime qui rougit d'être assimilée et associée aux adultères ?

Il y a cinquante ans, les ennemis de l'Église l'ont renversée ; ils l'ont chassée de partout ; partout ils se sont mis à sa place. Et aujourd'hui que les crimes inondent le monde, et qu'ils sentent le besoin de la religion, ils viennent, par force, demander à l'Église catholique sa participation et son concours, mais en lui imposant des conditions. Ils consentent à lui emprunter sa morale, et ils ne veulent point des dogmes sur lesquels elle est basée, et sans lesquels cette

morale n'a aucune consistance. Les hommes du siècle prétendent régenter et discipliner l'Eglise : nous qui n'avons reçu notre sacerdoce que de l'Eglise, et qui ne relevons que de l'Eglise et de notre conscience, ils prétendent circonscrire notre enseignement ; ils veulent que nous transigions sur différents points de la révélation ; ils ne nous permettent pas de prémunir les esprits contre le doute et l'incrédulité. Et si le sacerdoce est autre chose qu'un sel affadi, leur haine et leur indignation recommencent.

Comme autrefois les Samaritains, les ennemis de l'Eglise viennent nous demander à se joindre à nous pour bâtir le temple : *Ædificemus vobiscum, quia ita ut vos, quærimus deum vestrum : Ecce nos immolavimus victimas*. Nous qui aimons leurs personnes, mais qui connaissons le fond de leur cœur, comme les princes d'Israël, nous leur répondons : *Non est vobis et nobis ut ædificemus domum Deo nostro, sed nos ipsi soli ædificabimus Domino Deo nostro*. Non, dit un de nos évêques, si vous avez besoin de l'Eglise, acceptez-la telle qu'elle est, avec son enseignement tout entier ; car Jésus-Christ n'est pas divisé. Si vous avez besoin de l'Eglise, laissez-lui la liberté de son action. La fille du ciel ne saurait être en sous-ordre. Non, dit saint Augustin, elle ne sert pas, mais elle domine : *Non servit, sed dominatur*. Résignez-vous donc à la laisser toute-puissante, à la mettre à la première place, ou bien ne songez pas à lui rien demander : *Non servit, sed dominatur*.

C'est là, M. F., c'est là le grand désordre ; c'est que la reine des nations est devenue tributaire : *Domina gentium facta est sub tributo*. L'Eglise est asservie, nous ne saurions le dire trop. A la vue des désordres qui couvrent la France, certaines voix se sont écriées : Mais que font les prêtres ? que fait l'Eglise ?... Que fait l'Eglise ? vous lui avez lié les pieds et les mains, et vous demandez ce qu'elle fait ? Que font les prêtres ? une autre voix que la mienne, celle

de notre premier pasteur, répondra dans quelques jours à cette question.

Arrêtons-nous ici, mes Frères, et convenons que les maux de l'Eglise sont bien grands, que les jours sont bien mauvais. Mes Frères, tous les justes sont dans la douleur, toutes les âmes fidèles sont éprouvées. Pas un prophète que Dieu suscite en Israël. Si quelques étoiles viennent à briller au milieu de cette nuit, elles ne tardent pas à s'obscurcir et à tomber. Si quelque main veut soutenir l'arche, elle en est comme punie aussitôt. Ce n'est qu'en tremblant, Seigneur, qu'on ose travailler pour votre Eglise. Tout réussit à ses ennemis ; tout manque entre les mains de ses défenseurs. Nous travaillons toute la nuit pour ne rien prendre ; à peine si quelque capture incertaine tombe çà et là dans nos filets. La prière elle-même semble être l'objet de votre colère : *Quousque irasceris super orationem ?* Le bien est enchaîné ; le mal seul opère librement. Voilà, mes Frères, voilà les maux de l'Eglise. Je n'ai rien exagéré ; au contraire, je suis bien resté en arrière de la vérité.

II. L'Eglise votre mère est dans la souffrance ; est-il donc besoin de vous le dire, mes Frères, que vous devez prendre part à ses maux ? Des enfants peuvent-ils être insensibles à l'affliction de leur mère ? O mes Frères, que les premiers chrétiens sentaient vivement les maux de l'Eglise ! Quand Pierre était prisonnier et Paul dans les fers, toute l'Eglise était en prière. Ces hommes qui s'étaient enfermés dans les déserts, qui ne savaient pas si l'on bâtissait encore des maisons, qui étaient étrangers à toutes les nouvelles du siècle, étaient toujours occupés de l'Eglise. Tous les Saints ont beaucoup aimé l'Eglise, beaucoup prié pour l'Eglise. Aimons donc, mes Frères, aimons l'Eglise.

Parfois, mes Frères, nous entendons des chrétiens nous dire : Mais l'Eglise n'est point en souffrance. Notre temple

n'est pas fermé. Rien n'empêche mes dévotions, mes exercices ; je vais au temple, je reviens chez moi. Personne ne me dit rien. Ah ! mon très cher Frère, si c'est là tout ce que vous demandez pour l'Eglise, vous savez vous contenter de peu. L'Eglise n'est pas persécutée, parce que les temples ne sont pas fermés et que la célébration des offices n'est pas empêchée ! Bien des catholiques de Pologne ont dit sans doute la même chose, et le lendemain ils n'étaient plus catholiques ; les temples étaient toujours ouverts, les rites étaient les mêmes, seulement ils étaient devenus schismatiques. Mon Frère, il est parmi nous un grand nombre de chrétiens qui passeraient ainsi dans le schisme sans s'en apercevoir. L'Eglise n'est pas persécutée, car rien ne trouble notre piété ! Mais dites-moi, n'êtes-vous pas catholique, et catholique ne veut-il pas dire universel ? L'Eglise ne vous intéresse-t-elle donc que dans ce qui vous concerne, et votre amour pour elle ne va-t-il pas plus loin que l'égoïsme ? Tout vrai chrétien est, comme saint Paul, occupé de la sollicitude de toutes les Eglises, et il dit avec lui : *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? quis scandalizatur, et ego non uror ?* Tous les coups portés contre l'Eglise retombent sur lui.

Malheur, malheur à ces chrétiens qui ne sentent pas les maux de l'Eglise, qui ne souffrent pas des souffrances de l'Eglise !... *Et nihil patiebantur super contritione Joseph.* Malheur à ceux qui préfèrent quoi que ce soit à l'Eglise, qui pleurent sur les dynasties et qui ne pleurent pas sur l'Eglise, qui s'occupent peu dans les événements des résultats qui peuvent concerner l'Eglise !... *Et nihil patiebantur super contritione Joseph.* Jérusalem, Jérusalem ! ceux-là seront maudits qui t'auront méprisée, ceux-là seront damnés qui t'auront blasphémée : *Maledicti erunt qui contempserint te, et condemnati erunt qui blasphemaverint te.* Jérusalem, ceux qui t'auront aimée seront bénis. Sainte

Eglise, bienheureux tous ceux qui t'aiment et qui se réjouissent de ta paix : *Beati omnes qui diligunt te, et qui gaudent super pace tuâ!* Sainte Eglise de Jésus-Christ, malheur, malheur à moi si je vous oublie ! Que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais si, ô sainte Eglise, vous cessiez d'être la première dans mon souvenir, si je ne vous mettais pas en tête de toutes mes joies ! *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* Mes Frères, Bossuet l'a dit en deux mots : toute la philosophie comme toute la politique du chrétien, c'est la relation de toutes choses à l'Eglise et de l'Eglise à toutes choses.

Mais ce n'est pas assez de sentir les maux de l'Eglise ; il faut y compatir efficacement, et pour cela, mes Frères, il faut prier pour l'Eglise. Et ici, mes Frères, écoutez la belle doctrine que Bossuet a empruntée de saint Augustin et qu'il a développée, en terminant son admirable discours sur l'unité de l'Eglise, prononcé dans des circonstances si critiques pour l'Eglise de Rome. Priez, disait-il, âmes justes, âmes fidèles, priez. Car tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise, et même par les pasteurs, se fait par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre. Ames humbles, âmes innocentes, puisque tel est votre pouvoir auprès de Dieu, c'est vous, dit toujours Bossuet, c'est vous dont je demande les prières. En reconnaissance pour le don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Eglise, offrez vos communions pour son Eglise ; faites offrir le sacrifice pour son Eglise, c'est là une de ses fins principales : *Inprimis pro Ecclesiâ sanctâ catholicâ.* Priez, justes ; mais priez, pécheurs.

Ecoutez, mes Frères, vous qui peut-être gémissiez sous le fardeau de vos péchés que vous n'avez pas encore eu la force de secouer ; écoutez, ces belles paroles de Bossuet : Pécheurs, priez pour l'Eglise, c'est un commencement de

conversion que de prier pour l'Eglise. On cherche vainement dans la médecine, dit ailleurs ce grand homme, un remède unique et universel qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, qu'il soit capable de guérir toutes les maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine se trouve dans la science sacrée. C'est l'amour de l'Eglise, vertu qui rétablit si heureusement le principe de la religion qu'elle renferme entièrement en elle-même la condamnation de toutes les erreurs, l'antidote de tous les poisons, la guérison infaillible de toutes les maladies.

Prions donc, mes Frères, prions pour la sainte Eglise. L'Écriture nous fournira de belles effusions, par exemple les deux magnifiques psaumes 78 et 79 : O Dieu qui conduisez Israël, écoutez, écoutez, ô vous qui paisez les brebis de Joseph. Vous qui êtes assis sur les chérubins, manifestez-vous :... *Qui sedes super Cherubim, manifestare*. Réveillez votre puissance qui semble endormie, et venez : *Excita potentiam tuam, et veni*. Seigneur, jusqu'à quand traiterez-vous avec courroux la prière de votre serviteur ? *Usquequò, Domine, irasceris in finem ?* Jusqu'à quand serons-nous rassasiés du pain des larmes, et abreuvés du calice des pleurs ? Seigneur, les nations ont envahi votre héritage ; elles ont profané votre saint temple. Nous sommes devenus un sujet d'opprobre pour nos voisins, la fable et la risée des peuples. Tournez votre courroux, Seigneur, sur les nations qui ne vous connaissent pas, sur les royaumes où n'a pas été invoqué votre nom. Ils ont dévoré Jacob, ils ont désolé sa demeure. Seigneur, il en est temps, secourez-nous ; délivrez votre Eglise, pour votre gloire, pour l'honneur de votre nom ; afin qu'on ne dise pas chez les nations : Où est donc leur Dieu ? Où est-elle donc leur Eglise ?

Seigneur, vous avez transporté d'Égypte votre vigne, vous avez chassé les nations, vous l'avez plantée à leur

place. Elle a rempli la terre ; son ombrage a couvert les montagnes, et les branches ont passé la hauteur des cèdres. Elle a étendu ses rejetons jusqu'à la mer, et ses rameaux jusqu'aux rives du grand fleuve. Pourquoi donc, Seigneur, avez-vous détruit les murailles qui la défendent ? Pourquoi est-elle ravagée par tous ceux qui passent sur la route ? *Vendemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam.* Le sanglier est sorti des forêts et l'a dévastée ; la bête sauvage en a fait sa pâture. Dieu des vertus, retournez-vous, regardez du haut du ciel, et voyez, et visitez de nouveau votre vigne.

Prions ainsi, mes Frères, prions afin que ce qui doit finir finisse bientôt. Heureux s'il nous est donné, à nous et à nos neveux, de voir la gloire de Jérusalem ! *Beatus ero si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem.* C'est, mes Frères, la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 24 ; AB, 51.

XXI

SERMON

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES : SUR L'UNION DE LA
MORALE AVEC LA FOI ET LES PRATIQUES CHRÉTIENNES (1).

(1841 et 1847)

*Nos autem prædicamus Christum,
Dei virtutem et Dei sapientiam.*

Pour nous, nous prêchons Jésus-
Christ, la force et la sagesse de Dieu.
(S. Paul, 1 Cor. c. 1, v. 23, 24.)

MONSEIGNEUR,

Si ce n'était, pour le sacerdoce, le premier et le plus indispensable devoir d'annoncer la parole divine ; si les saints oracles n'étaient remplis d'anathèmes contre les pasteurs muets ; si la mission principale donnée par Jésus-Christ à ses prêtres n'était celle-ci : *Euntes ergo docete*, allez et enseignez ; si le grand apôtre n'avait prescrit à son disciple de prêcher sans relâche, à temps et à contre-

(1) Ce sermon et les deux suivants, prêchés à la cathédrale de Chartres pendant le carême de 1847, avaient été donnés sous forme d'instruction pendant le carême de 1841. Le fond des instructions et des sermons est le même ; mais les modifications sont nombreuses. Nous trouvant dans l'impossibilité de les indiquer en variantes au bas des pages, nous nous sommes contenté de reproduire intégralement le texte des sermons, comme expression plus parfaite de la pensée du prédicateur.

temps, peut-être, mes Frères, que, fatigués d'exercer un ministère impuissant, nous nous abstiendrions d'élever la voix parmi vous. Car laissez-moi vous dire sous quelle impression nous montons dans cette chaire.

Hélas ! que le monde est malade, mes Frères ! Que la société dont nous faisons partie est couverte de plaies ! *Omne cor mœrens et omne caput languidum*. Tout cœur est dans l'amertume, et toute existence semble défaillir. Si quelqu'un est étranger à cette souffrance, c'est qu'il a perdu ce sens chrétien qui lui avait été donné par le baptême. Pour nous, qui n'avons qu'une pensée, qui n'envisageons dans les choses humaines que la cause de Dieu et de son Eglise, oh ! mes frères, que de fois, comme l'apôtre, nous sommes désolés outre mesure, au point que la vie nous est à charge : *Suprà modum gravati sumus, ità ut etiam nos tæderet vivere*. Non pas, sachez-le bien, que nous craignons pour l'avenir de l'Église : elle a des promesses d'immortalité. Non pas même que nous craignons la perte de la foi pour notre patrie ; au contraire, il nous semble avoir lu clairement sur le front de l'aurore l'annonce d'un jour plus serein.

Mais enfin, présentement, nous subissons une épreuve terrible. Nous cheminons à travers un siècle de transition, et l'étude de l'histoire nous a révélé combien de tels siècles sont obscurs, pénibles, éprouvants. Les ténèbres et la lumière, depuis longtemps confondues, cherchent à se démêler ; toutes les passions, toutes les erreurs se heurtent au sein de la société. Le ciel regarde cette lutte en silence, et avec une apparence de neutralité. Et dans cette nuit profonde, sillonnée çà et là de quelques éclairs, à peine si le *panache blanc* de la vérité s'est fait reconnaître au milieu de la mêlée. Aucun doute pourtant que l'aurore n'éclaire son triomphe, et qu'elle n'apparaisse, demain, victorieuse et debout sur les ruines fumantes du vice et du mensonge.

Mais, en attendant ce jour, en attendant cette aurore, qu'il nous en coûte, mes Frères, ah ! qu'il nous en coûte de descendre dans l'arène ! Volontiers nous laisserions aux erreurs et aux passions à se dévorer les unes les autres ; volontiers nous nous en tiendrions au rôle de Moïse, qui priait sur la montagne tandis que le combat se livrait dans la plaine.

Vous le savez, ô mon Dieu, souvent au pied de vos autels nous vous avons demandé si ce ne serait pas assez pour nous de pleurer et de gémir devant votre arche brisée. Souvent nous vous disons : Seigneur, le monde est trop malade, vous seul pouvez le guérir. Le faux a pénétré partout dans notre siècle ; il s'est mêlé à l'air que cette génération respire ; le juste lui-même n'est pas vierge de toute erreur ; toutes les vérités sont amoindries, diminuées, on ne trouve plus de haine énergique et vigoureuse contre le mal, plus de noble enthousiasme pour le bien. Le feu sacré semble s'être éteint sur la terre. Seigneur, Seigneur, il n'y a plus que vous qui ayez le droit de parler. Car qui sommes-nous, faibles ministres de votre parole, qui sommes-nous pour que notre voix domine le bruit de la tempête ? Seigneur, les maux de ce siècle ne peuvent céder qu'au bras tout-puissant qui fait gronder le tonnerre dans les cieux, qui enchaîne les vents sur la mer, qui brise les flots contre le rivage, et qui a des ressources même contre les crimes et les erreurs des nations. Agissez donc vous-même, Seigneur, parlez vous-même ; et nous, laissez-nous pleurer, laissez-nous prier toute la nuit, jusqu'à ce qu'un rayon de l'aurore, jusqu'à ce que l'aube d'un jour meilleur nous ait rendu la force et le courage.

Voilà, mes Frères, ce que souvent nous avons dit au pied des tabernacles. Mais Dieu ne nous a pas exaucés. Et nous l'avons entendu qui nous répondait par la voix de ses anciens prophètes : Pourquoi donc es-tu entré dans ma

sainte milice, si ce n'est pour combattre les combats du Seigneur ? T'ai-je fait une loi du succès en te commandant le travail ? Va, et combats jusqu'à la mort pour la vérité. Si tu ne sauves pas leurs âmes, du moins tu délivreras la tienne. Et puis, tu n'es pas seulement le ministre de ma justice. Ton sacerdoce est aux ordres de mes vengeances, comme il est au service de ma bonté. Tu es prêtre pour sauver les uns, et pour rendre les autres inexcusables. Les élus te seront redevables de la bonne sentence qu'ils entendront, et moi je te serai redevable de la justification de mes arrêts sévères. Parle à ce peuple, et dis-lui ses erreurs et ses crimes ; ma grâce sera avec toi ; parle, et si la vérité le blesse, je te donnerai un front plus dur que le sien, je verserai dans ton cœur un courage et surtout un amour plus fort et plus inépuisable que sa haine. Mes Frères, puisque Dieu le veut, puisque c'est notre devoir, nous vous parlerons. Qu'elle soit entendue ou non, nous proclamerons la vérité parmi vous. Nous prêcherons pour tous, pour les présents et pour les absents. Les uns en profiteront pour eux-mêmes : puisse le juste Juge n'en pas profiter un jour contre les autres !

Mes Frères, mille doctrines contradictoires se disputent de nos jours l'empire des intelligences : doctrines plus mobiles et plus changeantes encore que les passions qu'elles excitent et que les révolutions qu'elles enfantent. Mais nous, s'écrie l'Apôtre, nous ne prêchons qu'une seule chose, toujours la même, qui est Jésus-Christ : *Nos autem prædicamus Christum*. J'essaierai de vous montrer, mes Frères, que la foi chrétienne, cette pierre qui a été rejetée, répudiée par le monde moderne, est encore et sera, jusqu'à la fin des siècles, la pierre angulaire et la base fondamentale de tout l'édifice de la société humaine. Je vous montrerai qu'il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, dans lequel les peuples aussi bien que les individus puissent

être sauvés, si ce n'est le nom de Jésus-Christ. Et pour commencer dès aujourd'hui, j'établirai cette proposition, savoir : que sans la foi et sans les pratiques catholiques, il n'y a point de morale assurée sur la terre.

Nous entendons dire de toutes parts qu'il faut prêcher la morale ; moraliser, et puis moraliser encore. Si nous enseignons le dogme catholique et les preuves solides sur lesquelles il repose ; si nous parlons de la grâce surnaturelle et des moyens de l'obtenir, on nous dit hardiment que nous sommes en dehors de la question, que le temps est venu de prêcher la morale et la seule morale : c'est-à-dire alors que le temps est venu de bâtir les maisons sans jeter de fondements, et de marcher sans avoir de jambes. Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, nous disons, nous, que la morale n'est pas fondée en raison sans le dogme qui en est le motif, et qu'elle n'est pas possible en pratique sans la grâce qui en est le moyen. Le dogme est le *pourquoi* de la morale ; la grâce en est le *comment*. Et c'est ainsi que nous vous prêcherons Jésus-Christ, qui est à la fois la sagesse de Dieu qui dicte les règles, et la puissance de Dieu qui donne la facilité de les observer : *Nos autem prædicamus Christum, Dei virtutem et Dei sapientiam*. Tel est donc notre sujet : Sans les croyances chrétiennes, la morale n'a pas de raison déterminante ; sans les pratiques chrétiennes, la morale n'a pas d'accomplissement possible.

Vierge sainte, ô vous qui êtes la mère de l'éternelle sagesse et la mère de la grâce divine, aidez-moi aujourd'hui et pendant toute cette carrière à venger les droits de Jésus-Christ votre fils, et à faire rentrer sa vérité et sa grâce dans le cœur de mes frères : *Ave Maria*.

I. Si l'homme avait conservé sa première innocence, si son intelligence était toujours éclairée et sa volonté toujours régie par la droiture originelle, peut-être qu'à la

rigueur, entraîné par un heureux penchant vers le bien, il céderait aux charmes de la vertu, sans que celle-ci se montrât appuyée sur le trône même d'un Dieu tout-puissant et vengeur. Et encore, M. F., y avait-il pour l'homme primitif des dogmes, une sanction, et un secours surnaturel. Peut-être encore que si tout le genre humain ressemblait à certaines âmes d'élite qu'on dirait n'avoir point participé à la dégradation commune, et à qui leur nature commande en quelque sorte le bien ; si ces phénomènes de vertu étaient aussi communs qu'ils sont rares, peut-être qu'à la rigueur la morale subsisterait sans autre motif que sa beauté, sans autre sanction que l'applaudissement de la conscience. Mais, quoi qu'il en soit de ces hypothèses plus ou moins chimériques, hélas ! il n'est que trop constant que les réalités sont bien différentes.

Nous portons tous une nature corrompue. Notre volonté, dangereusement affaiblie et mortellement blessée, comme un soldat touché par le fer, n'a plus guère de forces pour les combats et les sacrifices que commande la vertu. Notre esprit, moins altéré peut-être, moins dégénéré que notre volonté, mais tyrannisé par elle, descend aisément à douter de toute obligation gênante. La vertu est donc devenue pour nous une chose difficile à cause de notre volonté mauvaise, une chose d'obligation douteuse à cause des sophismes trop facilement accueillis par notre intelligence. D'autre part, il est contre la nature de l'homme, essentiellement désireux de son bonheur, poussé instinctivement vers son bien-être actuel, de se soumettre jamais à une pratique onéreuse si on ne lui en démontre l'obligation. La première chose donc que la vertu ait à faire, quand elle se présente à nous avec ses privations et ses sacrifices, c'est de nous montrer ses titres authentiques. Vous voulez m'imposer le joug de la morale ; mais de quel droit ? Moi je sens que la morale me gêne et je ne

me gênerai qu'à bon escient. Où est le fondement de votre morale? sur quoi pose-t-elle? dites-m'en le motif, le pourquoi?

M. F., je délie tous les moralistes humains, de quelque nom qu'ils s'appellent et à quelque école qu'ils appartiennent, je les défie de trouver une autre base solide de la morale, si ce n'est le dogme religieux, la croyance chrétienne; et par là j'entends le dogme et la croyance catholiques, parce que, en dehors de l'Eglise catholique, comme on attente à la pureté du dogme, on peut attenter aussi à la pureté de la morale. Partout où l'autorité divine est amoindrie dans les choses de la foi, elle le sera aussi dans les choses des mœurs; là où l'arbitraire s'exerce sur les croyances, il ne tarde pas à s'exercer aussi sur les devoirs. Je l'affirme, M. F., et il est facile de le prouver, en dehors de la foi catholique, il n'y a pas une raison sérieuse et suffisante en faveur de la morale. Ecoutez-moi.

La pratique de la vertu me coûte; l'observation de certains devoirs me gêne; j'ai besoin d'être heureux, et je crois qu'un de ces actes que l'on appelle crimes, en me donnant de la fortune, du plaisir, de la puissance, me donnerait du bonheur. Je ne sais quels moralistes s'avancent, qui me disent: Vous ne le pouvez pas; la société, la nature, votre intérêt, votre honneur vous le défendent. La société, dites-vous; et qu'est-ce donc que la société? Voulez-vous dire que ceux qui sont riches, puissants, voluptueux défendent d'attenter à leurs biens? Mais je vais me faire riche, puissant, heureux comme eux, peut-être par les mêmes moyens qu'eux; et ensuite, jaloux de garder ma position favorable, je dirai à ceux qui voudraient me l'enlever: Restez dans l'état où vous êtes; la société vous défend d'en sortir; il existe chez les peuples une convention tacite qui a déterminé certaines bornes que les

citoyens ne devront jamais franchir. Pacte social ! c'est bien facile à dire à ceux qui ont tous les bénéfices de la société. Et quand donc ai-je fait ce pacte insensé par lequel je me suis dépossédé du droit inaliénable que j'ai de tendre au bonheur ? Pacte social, solidarité mutuelle, ordre légal ! ce sont des mots pompeux que je ne comprends guère, mais qui à coup sûr ne m'imposeront jamais un sacrifice.

Un autre apôtre de la morale intervient, et il me dit : Mais ne respectez-vous pas la voix de la nature ? La nature n'a-t-elle pas écrit certains principes dans votre cœur ? La nature ! Ah ! pour quelques nobles instincts qu'elle a laissés en moi, je trouve mille inclinations, mille convoitises qu'elle a également déposées dans mon cœur ; elles sont nées, et elles ont grandi avec moi. Et tant que vous ne m'alléguerez aucune autorité supérieure à la nature, je vous dirai que je dois commencer par satisfaire les penchants les plus forts, les plus irrésistibles, les plus insatiables de ma nature, c'est-à-dire l'égoïsme, l'envie, la cupidité, le plaisir des sens, la recherche à tout prix du bien-être personnel.

Un autre se présente qui me parle de mon propre intérêt, et qui veut me prouver que, malgré toutes les misères qui pèsent sur moi, il ne tient qu'à moi d'être le plus heureux des hommes dans la position que la nature m'a faite. Travail, économie, tempérance : voilà, selon ce langage conservateur, le triple élément d'un bonheur qui m'est assuré. Et moi je reprends : Le travail ! mais c'est la fatigue, et si je puis parvenir comme vous à ne pas connaître d'autre fatigue que celle de donner des conseils à mes semblables, l'occupation me semblera beaucoup plus douce. Economie, tempérance ! mais si je puis devenir de ceux qui ont le droit de dissiper et de ne se refuser rien, mon sort me paraîtra infiniment meilleur.

Enfin d'autres font briller à mes yeux l'honneur, l'honneur le premier de tous les biens. Et je réponds : L'honneur ! mais qu'y a-t-il de plus méprisé sur la terre que la misère et l'infortune ? Et la richesse, au contraire, n'est-elle pas toujours infailliblement considérée, toujours honorée de quelque façon qu'on l'ait acquise ? D'ailleurs, que d'infractions de la morale sont soustraites à l'œil de la loi et à celui de l'opinion, et par conséquent ne compromettent pas l'honneur ! Et, après tout, que m'im porte l'honneur si d'autres passions plus puissantes me subjuguent !

Et c'est ainsi, M. F., que l'un après l'autre pourront être rejetés tous les appuis fragiles de la morale, si l'on n'arrive pas à la foi religieuse, au dogme chrétien. Et c'est ainsi que, s'il n'existe pas d'autres lois que celles de la société, de la nature, de l'intérêt ou de l'honneur, toutes les vertus périront l'une après l'autre parce qu'elles n'auront plus de raisons d'exister. Mais faites intervenir la croyance chrétienne, le dogme catholique : dès ce moment la morale trouve un motif déterminant, un fondement inébranlable.

En effet, le dogme catholique consiste tout entier dans l'enchaînement de ces trois vérités : un Dieu qui réside au ciel ; Jésus-Christ le Fils de Dieu et son envoyé vers les hommes ; l'Eglise organe et interprète permanent de Jésus-Christ sur la terre. Or ces trois vérités liées l'une à l'autre sont le triple faisceau qu'il est impossible de rompre. Mais ne touchez pas à une seule de ces vérités ; bientôt il ne resterait plus rien des deux autres.

Il est au ciel un Dieu, un Dieu bon mais juste, un Dieu qui commande la vertu et qui défend le vice, un Dieu qui promet à la vertu d'éternelles récompenses et qui menace le vice d'éternels châtimens. Voilà sans doute la raison première de la morale, voilà la racine de toute obligation. Mais bientôt je m'aperçois qu'à elle seule cette vérité sera

impuissante à régler ma vie, à comprimer mes penchans. Je sens que mon intelligence, maîtrisée par mes passions, va se figurer cet être suprême selon ses caprices ; je sens que ma raison complaisante, s'érigant en juge de ce qui convient ou de ce qui ne convient pas à Dieu, va lui forger, lui inventer une nature conforme à ma volonté. Si Dieu ne s'exprime pas plus clairement qu'il ne le fait par notre raison affaiblie, à coup sûr Dieu sera bientôt tout ce que notre propre intérêt voudra qu'il soit. Trente siècles d'idolâtrie sont là pour le prouver. L'homme corrompu adorera ses vices dans sa divinité, et toutes les infamies descendront pour lui des autels mêmes devant lesquels il brûlera son encens. Vous me donnez Dieu, sa volonté, son éternelle loi pour principe de la morale : cela suffit assurément ; mais au moins que ce Dieu parle, qu'il s'exprime d'une façon claire et positive !

En effet, vous dit le dogme chrétien, ce Dieu est descendu sur la terre, il s'est incarné, il a habité parmi nous ; il nous a laissé le code de sa morale, le livre de sa doctrine, l'expression de ses volontés. Jésus-Christ et son évangile, sans doute, voilà le régulateur de notre vie, voilà le guide de toutes nos actions. Mais je prends cet évangile, et je ne tarde pas à m'apercevoir que, s'il est abandonné entre mes mains, bientôt toute la substance de ce livre céleste va se dissiper et se réduire à néant. L'évangile n'est qu'une lettre morte ; le caprice et l'intérêt de chacun en feront l'interprétation et le commentaire ; tous les mauvais penchans feront parler l'évangile selon leur bon plaisir : les incroyables attentats de l'hérésie contre l'évangile sont là pour le prouver. Par exemple, sur le lit de mort, le monstre chargé de crimes trouvera le repos de la conscience dans la doctrine évangélique qui lui garantira que, s'il a été juste à une époque reculée de sa vie, cette justice persévère toujours et lui assure un Dieu propice et miséricor-

dieux ; et la sécurité insolente du vice sortira de l'interprétation même du livre dicté aux hommes par le Dieu des vertus. Vous me donnez Jésus-Christ, l'évangile pour principe de la morale : cela suffit assurément ; mais si Dieu est venu sur la terre, et s'il a laissé aux hommes l'évangile, que lui-même se charge d'en fixer le sens, d'en expliquer la pensée : autrement il y aura autant d'évangiles différents que de différentes passions qui le liront.

Et en effet, vous dit le dogme catholique, Jésus-Christ a établi sur la terre une autorité infaillible, un tribunal suprême chargé, jusqu'à la fin des siècles, d'interpréter l'évangile. Il a remis son code aux mains de l'Eglise, et il l'assiste de sa grâce pour qu'elle en explique toujours le véritable sens. A elle le soin de dirimer les discussions, de trancher les doutes, de prononcer les jugements. Ah ! voilà cette fois la raison dernière, et sans réplique, du devoir ; voilà le fondement inébranlable de la morale : c'est le roc immobile du dogme catholique. Devant ces trois autorités jointes ensemble, Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, toutes mes objections tombent d'elles-mêmes : je n'ai qu'à m'incliner et à obéir. L'évangile de Dieu entre les mains du prêtre, *sacerdos Christi evangelium tenens*, oui, voilà le rempart inexpugnable de la morale et du devoir ; je pourrai encore enfreindre la vertu par faiblesse ou par malice, mais la contester et en nier l'obligation, jamais.

Mais, encore une fois, ne touchez pas à cela, n'ébranlez ma foi par aucun côté ; car je ne connaîtrais plus de frein, et je n'en devrais plus connaître. *Credidi propter quod locutus sum* : j'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé, j'ai agi. J'ai cru en Dieu mon Créateur, mon Père et mon Juge ; j'ai cru à la parole de Jésus-Christ, son Fils et son envoyé ; j'ai cru à l'autorité infaillible de l'église, organe de Jésus-Christ ; j'ai cru, et je conforme ma conduite à ma croyance : *Credidi propter quod locutus sum*.

Retranchez pour moi l'autorité de Dieu et la sanction éternelle du ciel et de l'enfer ; ou bien retranchez Jésus-Christ et son évangile ; ou bien seulement l'Eglise et son interprétation qui ne trompe pas : alors je ne croirai plus rien que ce qu'il me plaira de croire, et par conséquent je ne ferai plus rien que ce qu'il me plaira de faire. Retranchez l'Eglise, je ne croirai plus à l'évangile ; car je comprends et j'adopte la logique du grand Augustin. Impossible que Dieu ait voulu jeter aux hommes un éternel brandon de discorde : si Dieu n'a pas établi sur la terre un interprète de sa parole, il faut dire que Dieu n'a jamais parlé ; s'il n'existe pas d'Eglise, il n'existe pas d'évangile : *Evangelio non crederem nisi me Ecclesie commoveret auctoritas*. Retranchez l'évangile, et j'arriverai aisément à douter de Dieu ; car je comprends David : *Dixit impius in corde suo, non est Deus* : l'impie a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu. Je le dirai dans mon cœur, mais je le dirai aussi dans mon esprit ; de puissantes raisons viendront se joindre à mes passions pour me rendre sceptique et athée. Car si l'évangile est une imposture, si Jésus-Christ n'est pas l'envoyé du ciel, il faut dire qu'il n'existe au ciel ni providence ni divinité, puisque assurément le premier soin de la divinité, de la providence, ce doit être de ne pas conférer au mensonge un ascendant aussi irrésistible, et un succès aussi universel. Donc, retranchez l'évangile, et je douterai de Dieu. Doutant de toute vérité, je douterai de toute vertu et de tout bien, hormis de mon intérêt. Mon intérêt, je le chercherai par tous les moyens possibles, *per fas et ne fas*. Je ne connaîtrai d'autre frein que la peur, d'autre droit que la force. Et encore, si je suis arrivé à un degré extrême, si le crime doit me procurer un grand avantage, eh bien ! je saurai courir les chances du gendarme et de l'échafaud. Après tout, ici bas je suis dans la misère, la prison me donnera du pain, et l'échafaud

ou au besoin le suicide, me replongera dans le néant auquel j'aspire de rentrer, plutôt que de vivre dans l'opprobre et dans la douleur.

Ce langage farouche vous fait frémir, M. F., et pourtant ce langage est malheureusement celui d'une multitude d'infortunés qui vous entourent ; et plus malheureusement encore ce langage est raisonné, il est conséquent et logique dans leur bouche s'ils sont incrédules. Pour en venir à ce degré de perversité qui vous épouvante, il suffit de trois choses : 1^o de n'être pas catholique ; 2^o d'être doué d'une certaine puissance de logique et de raisonnement ; 3^o d'avoir intérêt à mettre ses actions en harmonie avec ses principes. Admettez ces trois choses, et il n'est rien que vous ne deviez craindre. Parmi ceux qui se disent incrédules, il en est beaucoup qui ne le sont pas véritablement ; et parmi ceux qui le sont, il en est peu qui aient le courage d'être logiciens, et qui n'aient pas intérêt au contraire à être meilleurs que leurs principes : heureusement pour le genre humain, sans quoi cette terre serait inhabitable ; la société, depuis trois siècles, ne subsiste que par de précieuses inconséquences. Mais enfin, quant au fond, le principe moderne de l'hérésie et de l'incrédulité, le principe de l'autorité individuelle et de la souveraineté de la pensée, l'absence de la foi catholique, en un mot, renferme toutes les horribles conséquences dont je viens de parler ; et, ces conséquences, les passions de la multitude finissent toujours par les déduire.

Oui, M. F., toujours les erreurs d'un peuple enfantent ses crimes ; et de fausses doctrines ne peuvent s'insinuer dans une société sans y causer, dans un avenir prochain, d'épouvantables renversements. J'ose l'assurer, si un principe faux se présentait d'abord avec tout le cortège hideux de ses résultats, l'homme le plus pervers reculerait à cet aspect. Il n'y aurait pas de monstre capable d'introduire un

principe mauvais, s'il en apercevait toutes les suites. Mais enfin, dès que vous l'avez admis, vous en subirez tous les effets. N'espérez point enchaîner le cours des idées, emprisonner la marche et le développement des choses. Non ; dès que vous avez déposé le germe, soyez sûr qu'échauffé par la chaleur des passions, il éclora tôt ou tard, quoi que vous fassiez pour en étouffer les fruits.

Il s'est trouvé, M. F., dans le siècle dernier, des protestants, hommes graves, consciencieux, qui ont consacré leur vie entière à combattre l'incrédulité voltairienne. Et nous voyons, dans les rangs élevés de la société actuelle, des incrédules qui se dévouent à combattre énergiquement la corruption et l'immoralité publique. De tels efforts sont louables sans doute. Pourtant, il faut le dire, de ces zélés combattants à leurs adversaires, il n'y a d'autre distance que le chemin qui sépare la cause de son effet. De Calvin à Voltaire et de Voltaire à ces hommes dont la scélératesse a effrayé la terre, la filiation est très directe. Le plus récent historien de nos révolutions a le courage de reconnaître cette parenté, et l'audace inexcusable de la célébrer. Oui, assurément, de l'hérésie à l'incrédulité, de la Réforme à la déesse Raison, il n'y avait qu'une génération. Le droit de l'interprétation arbitraire conduisait nécessairement à la suprématie absolue de l'intelligence humaine ; le rationalisme était fils du protestantisme, et il faut s'étonner même que cet enfantement ait tant tardé. De l'incrédulité à tous les désordres et à tous les crimes dont nous sommes témoins, le trajet était encore plus court. De l'anarchie des croyances on passe naturellement, logiquement, à l'anarchie des devoirs et des mœurs.

Mes Frères, il importe que nous le sachions : tous nos maux sont le produit de nos maximes. Selon l'expression du prophète, nos pères ont planté des raisins amers, et les dents de leurs enfants en seront longtemps agacées. Ils

semaient des vents, et nous avons recueilli des tempêtes. Pour apprécier un principe, mes Frères, il ne faut pas trop l'examiner à l'état de principe; le monde poli saura toujours lui donner un tour spécieux, le défendre par des arguments plausibles. Mais regardez-le à l'état de conséquence; voyez comment ce peuple grossier se charge de le traduire dans ses œuvres. Ouvrez les yeux, M. F. : ces mêmes doctrines, nées dans les sociétés savantes, et que notre siècle a pronées tant qu'elles sont demeurées dans le grand monde, ce sont elles que notre siècle poursuit et condamne aujourd'hui dans les bagnes et dans les rues où elles se montrent avec toute leur laideur. Combien de fois depuis soixante ans le coupable traduit devant le tribunal d'un moraliste incrédule n'aurait-il pas eu le droit de lui dire : Vous qui me condamnez, songez donc qu'il n'y a entre vous et moi qu'une différence, c'est que je suis conséquent et que vous ne l'êtes pas. Je le suis, moi, parce que des circonstances malheureuses m'ont amené à l'être; vous ne l'êtes pas, vous, parce que votre position sociale vous intéresse à ne l'être pas. Changeons de place, et peut-être alors, moi serai-je assez lâche pour parler comme vous, et vous assez conséquent pour agir comme moi.

Je ne le dirai jamais assez, M. F., il n'y a qu'au nom de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise qu'il soit possible de commander à la conscience. Quand Dieu dictait des règles à son peuple, il motivait chaque précepte en le signant de sa signature divine : *Ego Dominus* ; moi, le Seigneur. Et saint Paul prêchant la morale, établissant les devoirs, a soin de dire qu'il parle dans le Seigneur : *In Domino* ; dans le Christ et dans son Eglise : *Ego dico : in Christo et in Ecclesia*. En effet, nulle autre autorité n'a droit de se faire obéir. Donc, quand nous prêchons le dogme, quand nous développons le symbole, quand nous établissons l'autorité de l'Eglise, celle de son chef et de ses pasteurs, c'est toujours

la morale que nous prêchons ; car n'est-ce pas travailler pour la morale que de poser les fondements de la morale ? La foi et les mœurs, voilà comme parlaient nos pères ; c'est-à-dire l'arbre et le fruit, la cause et l'effet, le principe et la conséquence. Aujourd'hui l'on a trouvé plus logique d'intervertir ce langage ; une locution nouvelle a pénétré dans le vocabulaire légal et dans les rédactions administratives : *la morale religieuse*. La morale religieuse, M. F., cette façon de dire exhale une forte odeur d'hérésie et d'indifférence. La morale, semble-t-on insinuer, voilà ce qui est fixe, inébranlable, voilà ce qu'il nous faut quand même. Quant à la religion, quant au dogme, ah ! c'est ici la partie mobile et variable. La morale par le catholicisme, la morale par le déisme, la morale même par le matérialisme s'il le faut. Peu importe le culte ; la forme est indifférente, pourvu que le fond soit maintenu, qui est la morale, une saine morale.

M. F., il est des hommes sensés qui pensent, qui parlent, qui écrivent ainsi. Où en sommes-nous, grand Dieu ? Permettez-moi une comparaison familière. A-t-on jamais entendu ces mêmes hommes dire à leur jardinier : Mon ami, je veux avoir des raisins. En conséquence tu planteras ce que tu voudras : de la vigne, si tu y tiens, je te le permets ; mais je ne suis pas exclusif : il ne faut jamais être exclusif ; plante, si tu veux, des ronces, des épines, peu m'importe à moi quel arbre tu planteras ; pourvu que tu me récoltes de beaux raisins, c'est tout ce qu'il me faut. M. F., vous riez de cette folie, et pourtant, on cueillerait plus aisément des raisins sur les ronces, que l'on ne cueillerait les fruits de la morale et de la vertu sur les plantes de l'erreur.

Et ne m'objectez pas qu'on retrouve encore des qualités solides et brillantes chez des individus ou des peuples qui ont dévié de la foi : je vous dirai dans quelques instants

toute ma pensée à cet égard. Mais n'avez-vous pas vu parfois, M. F., une branche détachée de l'arbre qui l'a remplie de sa sève, pousser encore quelque temps des feuilles verdoyantes ? L'enfant, témoin de ce prodige, relève et plante ce rameau à la surface de la terre, se réjouissant dans la pensée qu'un jour il y viendra cueillir des fleurs et des fruits. Mais c'est un enfant. Or, M. F., toute société hérétique ou incrédule est une branche détachée de l'arbre chrétien ; elle emporte avec elle un peu de sève chrétienne, elle conserve pour un temps de précieux restes de cette substance divine, elle poussera donc encore quelques feuilles ; mais ne soyons pas des enfants, et ne revenons pas, après quelques jours écoulés, constater auprès de cette branche desséchée notre puérité et notre inexpérience.

Si la société, M. F., ne doit pas périr, si nous ne sommes pas à la veille de descendre dans la barbarie, avant qu'il soit un demi-siècle, la foi chrétienne sera reconstituée parmi nous comme la base de tout l'édifice social. L'expérience commence à mûrir ceux qui gouvernent le monde, et qui avaient cru trop facilement pouvoir se passer de la religion. Il leur reste encore quelques mauvais essais à faire, quelques demi-mesures à tenter ; quelque temps encore, ils feront des livres et bâliront des systèmes. Mais il en faudra bientôt venir à reconnaître que le seul livre qui puisse nous sauver, c'est le livre par excellence, c'est-à-dire l'évangile ; que le seul système qui soit à la hauteur des circonstances, c'est la foi catholique, et que le temps est arrivé de lui rendre par tous les moyens sa juste puissance et son légitime ascendant.

Nous avons dit que, sans la foi chrétienne, la morale n'a pas de motif suffisant ; montrons que, sans la grâce et les pratiques chrétiennes qui la confèrent, la morale n'a pas d'accomplissement possible : objet d'une seconde réflexion qui sera très courte.

II. Il est de foi divine, M. F., que sans la grâce de Dieu, sans un secours surnaturel, l'homme pécheur est incapable d'observer même la loi naturelle dans son entier. Allègue-rais-je ici l'autorité de l'évangile, le jugement de l'Eglise? A quoi bon, M. F., puisque vous êtes convaincus à l'avance, et par votre expérience personnelle, que l'homme laissé à lui-même ne peut porter tout le fardeau de la morale : je ne dis pas seulement de la morale que lui enseigne l'évangile, mais encore de la morale que lui prescrit la voix intérieure de la raison, et la loi souveraine de la nature. N'entendons-nous pas le monde excuser tous les jours les passions les plus criminelles, les attribuant à la faiblesse de l'homme et à la difficulté de la loi? Quand donc, M. F., on pourrait supposer l'existence d'un code de morale, parfaitement connu, parfaitement établi, indépendamment de l'évangile et de la foi chrétienne, il resterait encore à fournir les moyens pratiques d'observer cette morale.

Or, ici encore, ici surtout, je défie tous les moralistes humains de suppléer aux moyens fournis par la religion chrétienne. Ici encore, il nous faut Dieu, source première de la grâce, Jésus-Christ qui nous l'a méritée par son sang, l'Eglise qui l'applique à nos âmes par les sacrements. Vous me parlez de morale ; vous m'en montrez la beauté, la nécessité. Bien. Mais le moyen? le *comment*? Le vaisseau est dans le port ; vous me prouvez par de très bonnes raisons qu'il est expédient de partir. Mais tant qu'un vent favorable ne vient point enfler les voiles, le navire s'agitiera en vain sur une mer endormie. Vous m'avez convaincu, je vous en sais gré ; en cela vous avez éclairé mon esprit. Maintenant, il s'agit de m'aider ; en cela vous fortifierez ma volonté faible et impuissante. Tant que vous ne me donnerez que la lumière et non la force, je vous répondrai avec le poète : *Video meliora proboque, deteriora sequor* ; je vois le bien , je l'approuve, et pourtant je suis entraîné

vers le mal. Il y a en moi deux hommes : l'homme de la raison, l'homme spirituel, vous l'avez persuadé ; l'homme charnel, il vous reste à le soutenir. Et ce second secours n'est ni le moins nécessaire, ni le moins difficile. Car l'esprit est prompt, il est dégagé, il saisit, il adopte aisément la vérité ; mais la chair est faible, elle répugne, elle résiste à la vertu. Tandis que d'une main vous portez le flambeau devant mes yeux, j'ai besoin que vous me tendiez l'autre main pour guider et affermir mes pas. Oui, M. F., la véritable morale, la morale descendue du ciel doit se présenter d'une part avec l'autorité qui enseigne et qui commande, de l'autre avec les secours et les moyens qui facilitent. Sans cela, la morale ne sera qu'une belle théorie qui ne passera jamais dans la pratique : les préceptes dormiront dans les livres, seront développés dans des périodes plus ou moins sonores ; mais ils ne s'empareront pas de la vie, et ils ne gouverneront pas la conduite des hommes.

Or, voilà en quoi l'Eglise catholique diffère essentiellement de toutes les sectes et de toutes les écoles qui débitent des maximes, sans jamais pouvoir obtenir des actes. A côté du précepte, Jésus-Christ a placé le moyen ; auprès des tables de la loi, il a creusé et fait jaillir la fontaine des grâces. Le monde parle de morale, il nous demande la morale. Et certes, de l'aveu de tous, l'Eglise catholique enseigne une morale mille fois plus parfaite que toutes les morales humaines. Que dis-je ? Le seul grief que le monde ait jamais pu articuler contre la morale évangélique, c'est qu'elle est trop parfaite, c'est qu'elle ne condescend pas assez aux penchans de la nature, c'est qu'elle est au-dessus des forces humaines.

L'Eglise n'en disconvient pas ; aussi commence-t-elle par dire à ses enfans : Abandonnés à vous-mêmes, vous êtes incapables d'observer la loi que je vous propose ; mais avec la grâce, vous pouvez tout ; et cette grâce, il ne tient

qu'à vous de l'obtenir ; j'ai mille ressources pour la faire couler dans vos cœurs. Et aussitôt elle leur enseigne à prier, et à demander à Dieu la nourriture quotidienne de l'âme, qui est la grâce, et elle leur ouvre encore la source des grâces par ces canaux sanctificateurs que l'on appelle les sacrements. L'homme vient-il d'ouvrir les yeux à la lumière du jour ? aussitôt, par les soins de l'Eglise, son âme s'épanouit sous la rosée bienfaisante de la grâce baptismale ; il est incorporé irrévocablement à Jésus-Christ par le baptême, et désormais, membre du Dieu incarné, il recevra jusqu'à la fin, même à son insu, les divines influences de son chef. A-t-il grandi ? l'Eglise va lui conférer avec éclat la robe virile, et, par une solennité dont le souvenir parfamera tout le reste de la vie, après lui avoir rendu tout le lustre, déjà terni peut-être, de la première innocence, elle le conduit de sa main maternelle aux autels du Dieu qui aime la jeunesse et les cœurs purs, elle le fait asseoir pour la première fois à la table divine. Et, le lendemain, elle le présente au pontife, lequel, pour consacrer cette nouvelle phase de la vie qui s'ouvre par l'adolescence, lève les yeux vers le ciel, étend les mains, et fait descendre l'Esprit de force et de conseil dans cette âme que tant de dangers, d'assauts, de tentations, d'épreuves attendent à la porte du temple. Plus tard, quand de nouveaux liens amèneront pour cet homme de nouveaux devoirs, l'Eglise aura pour lui de nouvelles bénédictions et de nouvelles grâces appropriées à ses obligations. En face même de la mort, et auprès du lit de douleur, l'Eglise apportera encore une assistance et des adoucissements surnaturels contre les angoisses de ces derniers moments.

Et pendant tout l'intervalle qui aura séparé le berceau de cet homme de sa tombe, l'Eglise l'aura purifié dans les eaux de la pénitence autant de fois qu'il aura préva-

riqué ; elle lui aura offert, tous les jours s'il le faut, le pain de vie et la nourriture des forts ; elle l'aura accoutumé à l'empire de l'esprit sur les sens, par ses temps de jeûne et d'abstinence ; à l'esprit d'abnégation et de sacrifice, en le conduisant chaque semaine au pied des autels où un Dieu s'immole ; ou au culte de Dieu et à l'union avec ses semblables, par ses jours de repos et ses pompes solennelles ; enfin, par un ordre régulier de pratiques simples et sublimes, par une succession et un enchaînement de moyens doux et puissants, elle aura constamment soutenu sa faiblesse et secouru sa volonté : en sorte que, dans cette lutte violente des passions contre le devoir que l'évangile appelle si bien le combat de la chair contre l'esprit, moyennant les pratiques chrétiennes, il n'y a que les lâches qui succombent et qui périssent volontairement.

Moralistes humains, qu'avez-vous à substituer à tous ces moyens, à tous ces secours, à toutes ces grâces ? Que mettez-vous à la place de la prière, cet auxiliaire indispensable de la vie, cet instrument de toutes les vertus ? Quelles fêtes et quels spectacles donnerez-vous aux hommes pour élever leur âme et leur inspirer les nobles sentiments du cœur, quand vous aurez supprimé le culte et fermé les temples, ou quand, par votre exemple, vous aurez appris à les discuter ? Par quelles institutions plus efficaces remplacerez-vous l'admirable institution du dimanche, contre laquelle vous blasphémez avec autant de passion que d'ignorance ; l'institution du dimanche qui, avec les salutaires observances qu'elle réclame, suffirait à elle seule pour faire fleurir la plus parfaite morale sur la terre ? Quels autres trésors jusqu'ici inconnus de secours et de grâce pour toutes les positions de la vie tenez-vous en réserve pour suppléer aux sacrements ? Quelle création nouvelle avez-vous rêvée pour obtenir toutes les conséquences morales qui résultent de la confession ; la con-

fession, cette institution de Jésus-Christ, sans laquelle la pratique constante et soutenue de la vertu est impossible à l'homme tel qu'il est constitué dans sa nature actuelle ?

Eh quoi ! enfants de ce siècle, vous vous étonnez de la corruption qui vous entoure ; et à la vue des progrès tous les jours de plus en plus effrayants du vice et de la démoralisation, vous vous écriez parfois : Mais que font donc les prêtres ? Ne sont-ils pas les gardiens et les protecteurs de la morale ? Où sont les résultats de leur zèle, de leurs efforts ?

Que font les prêtres ? Vous leur arrachez l'un après l'autre, vous ne cessez de décrier tous les moyens que Dieu leur a donnés pour conduire efficacement les hommes à la pratique difficile de la vertu ; et vous leur demandez ce qu'ils font ? Que font les prêtres ? Ils se tiennent de distance en distance sur le chemin de la vie auprès de fontaines bienfaisantes, pour offrir au faible voyageur un breuvage salutaire et fortifiant ; vous vous approchez, et vous fermez violemment sous leurs yeux ces sources précieuses, vous brisez la coupe du salut entre leurs mains ; et quand ensuite l'infortuné pèlerin glisse et tombe sur l'aride sentier, vous vous écriez : que font les prêtres ?

Que font les prêtres ? Ils avaient pris cet être débile à son entrée dans le monde, ils l'avaient revêtu de la cuirasse de la grâce, et à mesure qu'il grandissait, ils avaient rendu cette cuirasse tous les jours plus impénétrable ; tout à coup vous arrachez cet adolescent de leurs mains, vous le dépouillez de son armure, vous l'exposez, lui si faible et si vulnérable, à tous les traits du vice et des passions ; et quand il périt par votre faute, vous vous demandez ce que nous faisons.

Que font les prêtres ? Ils font sur la terre tout le bien que vous ne leur empêchez pas de faire ; ils dispensent la grâce, et par la grâce les vertus, dans toutes les âmes que vous ne leur fermez pas ; ils entretiennent, par l'admi-

nistration des sacrements, le peu de morale qui subsiste encore. Et puisque vous demandez ce que font les prêtres, ne délaitez pas ce qu'ils font, et vous reconnaîtrez bientôt leur ouvrage.

M. F., la société que nous avons sous les yeux offre à cet égard une démonstration évidente : sans la grâce de Dieu, sans les pratiques qui la confèrent, l'accomplissement de la morale est impossible. Et quand vous verrez une nation qui a abjuré la prière, dont les temples sont devenus des solitudes, dont les autels ne sont plus entourés d'adorateurs, dites à coup sûr : la morale est perdue au milieu de cette nation ; ce peuple est gangrené par la cupidité et la corruption. Il n'y a plus de vertu, là où la source des vertus est fermée, là où les secours offerts aux hommes par le Dieu des vertus sont tombés dans l'abjection et le mépris.

Vous me faites une objection ; je me hâte d'y répondre avant de finir. Nous connaissons, me dites-vous ici encore, des hommes étrangers à toutes les observances religieuses, des hommes qui n'accomplissent pas les pratiques chrétiennes, et qui professent une morale exemplaire, qui se distinguent par mille vertus publiques et privées. Je veux vous l'accorder, M. T. C. F. ; mais vous avez appris que c'est mal raisonner que de conclure du particulier au général. Que savez-vous d'ailleurs si ces vertus qui frappent vos regards ne sont pas encore les fruits de la grâce qui a gardé de secrètes intelligences dans ces âmes ; le résultat de certaines habitudes surnaturelles de prière, d'aumône, précieusement conservées par ces chrétiens imparfaits ? Mais ne me parlez pas des autres, mon très cher Frère ; vous n'avez pas sondé le fond de leur cœur, ni pénétré dans l'intime secret de leur vie.

Tournez vos regards sur vous-même. Vous êtes à bon

droit honoré, estimé de vos concitoyens. Mais, dites-moi, n'étiez-vous pas meilleur, même à vos propres yeux, alors que vous aviez le bonheur d'être fidèle aux saintes pratiques qui confèrent la grâce et qui distillent en quelque sorte la vertu ? N'est-il pas vrai que, depuis que vous vous êtes éloigné de ces sources sacrées, vous n'avez plus trouvé en vous la force nécessaire pour réprimer tous vos penchans coupables, tous vos instincts mauvais ? Oui, mon Frère, avouez-le, non pas à moi, mais à vous-même : votre vertu humaine, votre sainteté humaine s'est au moins quelquefois démentie. Juste devant les hommes, vous ne l'êtes pas à vos propres yeux ; vous connaissez dans votre vie plus d'une page ignominieuse. Si le foyer domestique nous révélait tout ce qu'il a entendu ! Si l'ange qui préside à votre maison nous disait tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il lit dans votre cœur ! Là, dites-moi, la morale a-t-elle un autel vénéré devant lequel l'orgueil, la jalousie, l'égoïsme, la luxure viennent éteindre tous leurs feux ? Oseriez-vous, tel que vous êtes, entrer en jugement avec votre Créateur ?

Or, mon très cher Frère, si vous qui avez reçu une éducation savante et polie, si vous qui avez été traité avec faveur par la Providence, si vous qui avez toujours conservé de vives étincelles de la foi ; si, dis-je, depuis que vous vous êtes isolé des sources de la grâce, votre pied a glissé dans le mal, si vous n'avez pu observer toute la morale dont vous connaissiez cependant la beauté, dont vous vantiez les charmes, croyez-moi, ne me dites plus que sans les pratiques chrétiennes on peut accomplir ici-bas toute la loi du devoir. Je vous affirme que le reste des hommes n'est pas plus privilégié que vous, et que les multitudes au contraire se perdront infailliblement dans des égarements lamentables et dans de grossiers désordres dont vous avez été préservé.

M. F., quand on a un peu vécu, quand on a un peu vu

le monde, on ne tarde pas à reconnaître qu'il n'y a rien de parfaitement pur sur la terre que ce qui est parfaitement chrétien. Avec les enseignements de la foi, avec les secours de la grâce, on peut encore faire des chutes passagères, chutes profondes et déplorables ; mais sans les enseignements de la foi et sans les secours de la grâce, il est impossible de demeurer toujours debout, impossible de ne pas glisser sur la pente des passions. *Credo unam sanctam catholicam Ecclesiam* : Je crois à la sainte Eglise catholique ; oui, je crois à la sainteté dans l'Eglise catholique ; hors de là je doute de toute sainteté, par conséquent de toute morale, constamment et délicatement observée. *Quoniam tu solus sanctus* : Seigneur Jésus, vous seul êtes saint, vous seul, et ceux qui se rangent autour de vous.

Voulez-vous donc, M. T. C. F., voir renaître au milieu de nous les fruits de la morale publique ? jetez-vous entre les bras de l'Eglise de Jésus-Christ. Demandez-lui ses enseignements, qui sont la raison du devoir ; demandez-lui ses grâces, qui sont le moyen du devoir. Ne séparez pas ce que le fondateur de la religion a lui-même uni. Prenez la loi, prenez le décalogue tel qu'il vous est offert, entre le symbole sur lequel il s'appuie comme sur sa base et les pratiques sacrées au moyen desquelles seules il peut être réduit en action. Celui-là, et celui-là seul vivra saintement, mourra paisiblement, se présentera devant le Juge suprême avec confiance, qui aura cru à la parole de Jésus-Christ enseignée par l'Eglise, et qui se sera désaltéré aux sources de la grâce de Jésus-Christ dispensée par l'Eglise. C'est, M. F., la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 24 ; p. 25, n. 32 ; p. 30, n. 59 ; p. 31, n. 4^o.
— Avertissement, p. XXIII.

XXII

SERMON

PRÊCHE A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES : SUR LE SACERDOCE, SA
NÉCESSITÉ ET SA VÉRITABLE INFLUENCE DANS LA SOCIÉTÉ.

(1841 et 1847)

Erat enim docens eos sicut potestatem habens, et non sicut scribæ eorum et Pharisei.

Il les enseignait comme ayant puissance, et non comme leurs scribes et leurs Pharisiens.

(S. Matth.. c. VII, v. 29.)

MONSEIGNEUR,

S'il est démontré que la morale publique ne peut subsister sans les enseignements de la foi et sans les secours de la grâce, il devient inutile, ce semble, de prouver l'indispensable nécessité du sacerdoce parmi les hommes. La société a besoin que les vertus fleurissent dans son sein ; les vertus ne fleurissent que sur le sol de la foi, fécondé par les rosées de la grâce ; et le dépôt de la foi et de la grâce n'a été confié par Jésus-Christ à aucune puissance sur la terre, si ce n'est à l'Église et à ses ministres. C'est aux prêtres, et aux prêtres seuls, que Jésus-Christ a dit : Allez et enseignez ; allez et baptisez. Quelle magistrature profane ex-

pliquera l'évangile de Jésus-Christ, et administrera les choses saintes ?

S'il arrivait donc qu'une société humaine mît son orgueil à se suffire à elle-même, qu'elle se glorifiât d'avoir exclu du milieu d'elle toute puissance qui ne serait pas exercée directement en son nom, qu'elle affectât de proclamer que toutes ses institutions sont laïques et qu'elles doivent l'être, cette société qui ne chercherait qu'en elle-même son point d'appui verrait infailliblement bientôt la morale publique chanceler et s'anéantir. Et pourtant, il le faut dire, mes Frères, se passer de toute intervention surnaturelle de Dieu et de son Église, se gouverner et s'administrer soi-même souverainement dans l'ordre de la conscience et du devoir comme dans l'ordre des intérêts matériels, tel n'a cessé d'être le rêve de notre orgueilleuse raison depuis le jour où elle a fièrement décrété son indépendance. Et il se rencontre aujourd'hui des hommes qui croient qu'une certaine nouvelle religion est à la veille de se produire, religion toute séculière dans laquelle les fonctions du sacerdoce seront ressaisies par la société, s'accompliront sous son bon plaisir et avec les ressources dont elle dispose.

En présence de tant de fausses idées qui ont cours dans le monde, il m'a semblé utile de vous entretenir aujourd'hui sur le véritable caractère du sacerdoce catholique et la nature exacte de son influence. Et voici les deux idées principales auxquelles je m'arrête : 1^o le sacerdoce a reçu de Jésus-Christ une puissance que rien ne peut suppléer sur la terre ; 2^o le sacerdoce a été placé par Jésus-Christ dans des conditions qui doivent lui faire pardonner sa puissance. En d'autres termes, la société humaine ne peut se passer du sacerdoce : voilà ma 1^{re} proposition ; la société humaine n'est pas fondée à se montrer jalouse des prérogatives du sacerdoce : voilà ma 2^o proposition.

Invoquons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, la mère du Prêtre par excellence. *Ave Maria.*

I. Le monde était plongé dans les plus épaisses ténèbres. Toutes les passions et toutes les erreurs se disputaient l'empire de la terre. Le mensonge et le vice siégeaient dans les temples et sur les autels ; ils régnaient dans les écoles et les académies ; la synagogue elle-même était livrée à un sacerdoce dégénéré et corrompu, qui s'asseyait dans la chaire de Moïse et qui ne connaissait plus l'esprit de Moïse. Pontifes des idoles et sages du Portique, philosophes et poètes, princes des prêtres et pharisiens, tous avaient plus ou moins altéré le dépôt des vérités fondamentales.

Et ce n'est point là, mes Frères, un lieu commun, un thème de déclamations banales. Plus on étudie à fond l'état moral du monde ancien, plus on reconnaît que la raison humaine s'était obscurcie, et qu'en perdant le fil des traditions divines elle s'était égarée et ne pouvait plus se reconnaître dans son propre domaine. Incapable de prononcer d'une façon claire et absolue sur le vrai et le faux, sur le bien et le mal, n'ayant que des barrières faibles et incertaines à opposer aux mauvais penchants de la nature, la philosophie pouvait varier ses maximes et prendre des noms différents selon les différentes écoles où elle était enseignée ; mais la seule philosophie pratique était celle qui flatte les sens et qui favorise les instincts corrompus.

La vérité et la vertu semblaient s'être retirées dans les cieux, quand, au milieu de la société défailante, de la société fatiguée de paradoxes et de sophismes, tout à coup le Fils de Marie fit entendre sa voix. A sa parole, l'humanité releva la tête. Pareille à l'aveugle qui retrouve enfin la lumière, elle ne se lassait point d'entendre la doctrine de Jésus. Ses discours avaient une autorité qui convainquait les esprits, et une grâce qui satisfaisait tous les cœurs. L'ad-

miration, l'étonnement étaient universels : jamais homme n'avait parlé comme cet homme. Et ce qu'il disait, et la façon dont il le disait avaient un égal ascendant. Car, nous dit l'Évangéliste, il enseignait comme ayant puissance, et non pas comme leurs scribes et leurs pharisiens, comme leurs docteurs et leurs philosophes : *Erat enim docens eos sicut potestatem habens, et non sicut scribæ eorum et Pharisei*. Parfois ses enseignements étaient des enseignements nouveaux : *Mandatum novum* ; il révélait aux hommes des mystères qu'ils n'avaient jamais connus ; il leur donnait des préceptes, des conseils qu'ils n'avaient jamais entendus ; il proclamait des béatitudes qu'ils n'avaient jamais soupçonnées ni comprises ; il leur apprenait à prier en des termes qui n'avaient jamais été sur les lèvres d'aucun adorateur. Une partie donc de sa doctrine se composait de paroles si secrètes et si rares qu'on y reconnaissait une sagesse puisée dans les trésors même de la divinité. D'autres fois, il se contentait de rappeler les principes déjà enseignés par la nature, par la tradition ou par la philosophie ; mais, en cela encore, sa voix avait un accent divin qu'il était impossible de méconnaître : car il n'y avait qu'un Dieu qui pût ainsi remettre en corps de doctrine les débris de la raison dispersés çà et là, sans ordre, sans cohésion, sans utilité et sans efficacité pratique.

Pendant quelque temps, ce Dieu Sauveur parcourut une province assez étroite, répandant par lui-même le double trésor de la vérité et de la grâce. Puis, après avoir passé par la croix et par le sépulcre, un jour, avant de remonter dans les cieux, il rassembla, non point les rois ni les sages, les gouverneurs ni les philosophes, mais douze pauvres artisans qu'il nommait ses Apôtres : Recevez, leur dit-il, recevez le Saint-Esprit : *Accipite Spiritum Sanctum*. Puis, allez, et enseignez tous les peuples, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Portez à toutes

les nations jusqu'à la fin des siècles la foi par votre enseignement, la grâce par le baptême et les sacrements.

Jésus-Christ avait parlé ; et comme, à sa voix, le soleil aux premiers jours du monde s'était élancé dans les cieux d'où il n'a cessé de verser des flots de lumière ; ainsi le sacerdoce s'élança dans le monde, soleil des intelligences et des cœurs, pour les éclairer, les échauffer jusqu'à la fin des siècles par les rayons brillants de la foi et la vivifiante chaleur de la grâce. Voyez-le, cet astre de l'apostolat, qui prend son essor comme un géant pour courir sa voie : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* ; sa vitesse est presque celle de l'éclair qui brille au même instant aux deux extrémités de l'horizon : *A summo cœlo egressio ejus*. C'est d'hier que Jésus a fait brûler ce flambeau dans le monde, et déjà il n'est plus personne qui soit à l'abri de sa lumière et de sa chaleur : *Nec est qui se abscondat a calore ejus*. La croix de Jésus à la main, le sacerdoce parcourt toute la terre, il prêche et il baptise : *Docete... baptizantes*.

Il prêche, et comme il a reçu sa mission de celui qui est l'auteur et le consommateur de la foi, comme il a au dedans de lui le même Esprit divin qui a inspiré l'évangile, son enseignement, qui descend du ciel, subjugue, enchaîne les intelligences, on sent qu'il parle comme ayant puissance, et non pas comme la troupe insignifiante des philosophes et des moralistes : *Erat enim docens eos sicut potestatem habens, et non sicut scribæ eorum et pharisæi* Il prêche, et aussitôt après il baptise ; et comme il a reçu la puissance de celui qui renferme la plénitude de la grâce, comme il baptise non seulement dans l'eau, mais dans l'Esprit-Saint, les mystères sacrés qu'il dispense renouvellent les âmes, touchent, convertissent les cœurs, adoucissent les caractères les plus féroces, civilisent les natures les plus barbares, domptent les passions les plus cruelles. On sent que son ministère possède une onction, qu'il est

doné d'une efficacité que n'ont jamais eue les juges ni les docteurs : *Erat enim docens eos sicut potestatem habens, et non sicut scribæ eorum et pharisæi.* Il prêche et il baptise; et après avoir fait des martyrs, après avoir été surtout martyr lui-même pendant trois siècles, le sacerdoce chrétien a renouvelé la face du monde. Dans le bain de la vérité et de la grâce, dans le baptême de sa doctrine et de son sang, il a régénéré la société. Alors de nouveaux jours se lèvent sur la terre. Hier, c'était le vieux monde payen avec tout son cortège d'infamies, c'est-à-dire, c'était le règne insolent du démon parmi les hommes. Aujourd'hui, c'est le monde conquis à Jésus-Christ, c'est-à-dire, c'est une image du ciel sur la terre.

M. F., que l'on songe donc un peu à tout ce que le sacerdoce chrétien a détruit de mal, à tout ce qu'il a fait de bien ! Que l'on arrête donc un peu les yeux sur cette grande transformation du monde, du monde payen devenant chrétien ! Et quand on aura admiré ce premier travail, qu'on étudie ensuite, qu'on observe, qu'on suive l'action du sacerdoce dans la société devenue chrétienne ! Le peuple était esclave; le sacerdoce brise ses fers, il lui assure la liberté mais une liberté soumise. Les empereurs et les rois étaient des tyrans, des bêtes féroces; le sacerdoce les adoucit et les humanise, au besoin il a des foudres et des anathèmes pour la tyrannie des rois comme pour la rébellion des peuples. La femme était déshonorée et flétrie; le sacerdoce la réhabilite; il lui rend à la fois sa dignité et sa vertu qu'elle avait oubliée et perdue dans les opprobres. Les pauvres étaient méprisés; le sacerdoce les canonise, et il leur apprend à aimer et à honorer leur position. Le peuple était ignorant; le sacerdoce l'instruit, et les lumières qu'il lui donne ne le conduisent pas dans la voie des abîmes. On compterait plutôt toutes les étoiles du ciel et tous les sables de la mer, qu'on ne compterait les

services rendus aux hommes par le sacerdoce, pendant près de quinze siècles où la religion a marché de concert avec la société. Ah! pourquoi faut-il que cet heureux concert ait été rompu? pourquoi faut-il que la terre ait voulu se passer du ciel, que l'homme se soit isolé de son Dieu, que la patrie ait brisé le pacte qu'elle avait fait avec l'Eglise?

M. F., le sacerdoce catholique, qui avait créé et fondé toutes les sociétés modernes, et qui, en particulier, dans la personne des évêques, avait bâti la monarchie française comme les abeilles bâtissent une ruche; le sacerdoce qui avait fait fleurir pendant tant de siècles toutes les institutions, le sacerdoce devint tout à coup odieux aux hommes. Un jour vint, jour des ingratitude et des apostasies, où la société, nourrie, engraisée des bienfaits du sacerdoce, se crut désormais assez forte pour se passer de son bienfaiteur. L'homme, dans l'excès de son orgueil, se persuada qu'il n'avait plus besoin de Dieu : *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum* : Brisons ces liens dans lesquels les prêtres nous tiennent enchaînés, en jetant loin de nous leur joug insupportable. Voilà, M. F., ce qui a retenti depuis soixante ans sur tous les points de notre pays. Neutraliser l'influence la plus légitime du sacerdoce : voilà toute la pensée des hommes qui gouvernaient. L'habileté consistait alors (et plaise au ciel qu'il n'en soit plus ainsi) à mettre Dieu le plus possible en dehors des affaires, à ne laisser au christianisme et au sacerdoce le mérite de rien, à supplanter toutes les institutions chrétiennes par de nouvelles institutions dues, non plus à l'Eglise mais à la société, et dont assurément la société n'aurait jamais eu l'idée, si le christianisme ne lui en avait fourni la forme et le modèle.

Voulez-vous, M. F., que je place sous vos yeux quelques détails de cette guerre de rivalité? J'y consens, pourvu, M. F., que vous teniez compte de la déclaration que je vais

faire : c'est que nous ne condamnons aucune des institutions de notre pays ; nous les trouvons louables en elles-mêmes, et nous savons gré à des gens honorables et consciencieux de la part qu'ils y prennent, du dévouement qu'ils y apportent. Nous croyons plusieurs de ces institutions des auxiliaires utiles de la religion et de la morale ; mais nous affirmons qu'elles ne pourront jamais suppléer à l'esprit chrétien dont malheureusement elles ont été déstituées à leur principe. Interrogeons les faits ; ils sont du domaine de l'histoire : qu'a-t-on dit il y a un demi-siècle ?

Le sacerdoce gouvernait les hommes par la religion, par la foi ; nous les gouvernerons autrement. Nous ferons au peuple une religion d'un autre genre : la religion, le culte des intérêts matériels. Nous lui donnerons des livres dans lesquels nous lui prouverons par le calcul tout ce qu'il gagnera à ne perdre aucun jour de la semaine, à fuir l'ivrognerie et la dépense. Nous lui formerons des habitudes et nous lui créerons des moyens d'épargne et de sobriété. Nous lui prouverons que, tous les intérêts privés et publics étant bien balancés, il vaut mieux être honnête homme que perturbateur. Le christianisme établissait le devoir sur le dogme et sur la conscience ; nous l'établirons sur la nécessité et sur les exigences générales. Ainsi nous gouvernerons les hommes, et nous nous passerons de Dieu et du sacerdoce.

Le sacerdoce s'emparait des esprits par l'éducation, nous le chasserons de l'éducation. Nous tiendrons la société tout entière enlacée dans une administration savante dont tous les fils aboutiront à un centre d'où nous pourrons diriger l'action et conduire les mouvements avec exactitude et précision. Nous aurons nos maîtres, et ils enseigneront nos livres. Toute doctrine que nous n'aurons pas vue et approuvée sera frappée d'anathème légal ; la génération entière sera jetée dans le moule de nos idées comme

la monnaie du pays est frappée à l'effigie de son souverain. Ainsi nous nous serons emparés des esprits, et nous nous passerons de Dieu et du sacerdoce.

Le sacerdoce commandait l'amour par ses institutions bienfaisantes; nous lui enlèverons ces institutions. Désormais ce ne sera plus au nom de Dieu, mais au nom de la société que les infortunes seront soulagées. Toutes les ressources dues aux inspirations chrétiennes et accumulées pendant une longue suite de siècles rentrent dans le domaine national, et nous nous réservons de les dispenser à notre gré. Tout cela n'est-il pas habilement concerté? Que nous manque-t-il donc maintenant, et qu'avons-nous à demander au sacerdoce?

Ce qui vous manque, ô hommes! c'est ce qui manque à l'ouvrier qui vient de faire une statue. A l'homme il est donné de tailler la matière, de la revêtir de formes; au souffle divin seul il appartient de lui inspirer la vie. Ce qui vous manque, c'est cet esprit de vie. Jésus-Christ n'a point étendu ses mains divines sur votre tête en vous disant : *Accipite Spiritum sanctum*. Il n'est pas descendu en vous, cet Esprit créateur et vivifiant : *Spiritum sanctum et vivificantem*; et comme vous ne l'avez pas, vous ne pouvez pas le répandre sur vos œuvres. Aussi voyez toutes vos créations : elles sont d'hier, et déjà elles périclitent de toutes parts. Elles ne marchent qu'appuyées sur le fragile soutien des statuts, des chapitres, des sections et des paragraphes; l'or même et l'argent sont un nerf impuissant; à la raideur de leur attitude, à la multiplicité des ressorts qui les mettent en mouvement, on sent que c'est un bras de chair qui les a façonnées. Notre sacerdoce au contraire, parce que Jésus-Christ a mis le trésor de la grâce à sa disposition, communique la vie à tout ce qu'il touche. Les œuvres qui sortent de ses mains sont animées, et elles marchent d'elles-mêmes. Ne cherchez point, vous

dira le prophète, quel est le moteur de ce char mystérieux ; car c'est l'esprit de vie lui-même qui réside dans ses roues : *Spiritus vitæ erat in rotis.*

Ce qui vous manque, ô hommes ! Ah ! il vous manque bien des choses ; car il vous manque Dieu et son Esprit, et votre esprit est loin d'être l'Esprit de Dieu. Singulier sacerdoce, celui que vous avez voulu substituer au nôtre. Le sacerdoce fondé par Jésus-Christ s'adressait à l'âme, il l'élevait au-dessus de ce monde grossier, il la nourrissait des principes de la foi, il fortifiait sa faiblesse, guérissait ses blessures par les sacrements qui répandent la grâce. Vous, que faites-vous ? vous vous adressez à la chair, aux sens, à la cupidité, à l'égoïsme. Nous étions les prêtres de l'esprit et de l'éternité, vous vous êtes faits les prêtres de la matière et du temps ; nous avons spiritualisé l'homme, vous l'avez matérialisé ; nous élevions ses yeux vers le ciel, vous avez collé son cœur à la terre. Vous ne lui parlez que d'argent, que de bien-être physique, vous le renfermez tout entier dans le cercle de sa destinée éphémère.

Et quel ordre, grand Dieu ! quelle paix, quelles vertus possibles dans une société où la matière asservit l'esprit, où l'intérêt domine le devoir, où le corps tyrannise l'âme, où le lucre est le mobile universel ! Vous prenez la cupidité pour régulateur, et précisément la cupidité est le principe de tous les dérèglements. Vous demandez à l'ulcère ses écoulements et ses suppurations les plus fétides, et vous dites : voilà le remède. La corruption devient en vos mains le moyen ; et la génération issue de ces maximes pourra se définir elle-même avec vérité par cette parole de l'Iduméen : J'ai dit à la pourriture : « vous êtes ma mère », et à la lèpre : « c'est vous qui m'avez donné le jour ».

Mais, encore une fois, ce n'est pas là la vie ; ce sont tout au plus les transes violentes d'une agonie désespérée. O vous qui avez usurpé la tâche difficile de commander aux

consciencés, vous ferez tout ce que vous voudrez : jamais la cupidité n'enfantera les prodiges de dévouement et les sacrifices héroïques qui sont le fruit de la grâce divine. Jamais un peuple de mercenaires ne pourra se comparer à un peuple de chrétiens. Jamais les inspirations du barême n'égalèrent les inspirations de l'évangile. Jamais vous n'obtiendrez pour l'instruction de l'enfance, pour le soulagement de la douleur et de la captivité, ce que nous obtenons par la doctrine de Jésus-Christ.

Si le sacerdoce chrétien veut un instituteur pour l'enfance, il le touche au front, il verse dans son âme une portion de l'esprit sacerdotal, il le fait entrer en participation de son autorité et de sa mission : *Euntes ergo, docete*. Si le sacerdoce veut placer une fille de charité auprès du lit des malades, il répand en elle une émanation de son esprit d'amour, il lui confie quelque chose de sa prérogative surnaturelle : *Et dedit illis potestatem curandi infirmitates*. Après cela, il n'est plus besoin d'argent, à peine même de règlements et de statuts. A quoi bon les rouages d'un mécanisme là où circule la vie ? Une âme vaut mieux que mille ressorts.

Ce qui vous manque, je le répète, il vous manque tout, car il vous manque Dieu et son Esprit. Vous ne l'avez pas, vous ne pouvez pas le donner ; nous, nous l'avons et nous le communiquons à nos œuvres. Aussi, M. F., quand on suit de l'œil cette rivalité de la sagesse humaine voulant remplacer la vertu divine et surnaturelle du sacerdoce, on se rappelle involontairement les magiciens d'Égypte s'industriant à faire par leurs prestiges ce que Moïse, l'envoyé du ciel, faisait avec la toute-puissance d'en haut. Les misérables essais de leur art restèrent bien en deçà des prodiges de l'homme de Dieu. Qui donc peut lutter avec l'Esprit-Saint ?

C'est ce que certains esprits observateurs commencent à

reconnaître. La société renferme quelques hommes de pratique et non plus de théorie, qui avouent que le christianisme, que l'Église, que le sacerdoce possèdent une vertu secrète à laquelle il n'a pas été possible d'arriver. Ils envient, ils ambitionnent, au delà de tout, cette puissance de fécondité et de vie ; ils seraient disposés à l'acquérir à tout prix, à l'acheter au poids de l'or.

Entendez ce récit des Actes des Apôtres : Il y avait un certain Simon, charlatan célèbre, qui avait séduit toute la contrée de Samarie. Il avait fasciné tous les yeux par ses enchantements ; tous l'écoutaient depuis le premier jusqu'au dernier, et disaient : c'est lui qui est la grande vertu de Dieu. Ce Simon ayant vu les prodiges opérés par les Apôtres, les morts ressuscités, les paralytiques et les boiteux guéris, se sentit vaincu ; les signes et les miracles excitèrent son admiration et aussi son envie. Il va donc trouver les Apôtres, et leur offrir une somme d'argent en leur disant : Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. Mais Pierre lui répond : Que votre argent périsse avec vous, puisque vous avez cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir à prix d'argent. Vous n'avez aucune part, aucun droit à ce ministère. Faites pénitence de la mauvaise pensée que vous avez conçue, car je vois que vous êtes « dans le fiel de l'amertume et dans les liens de l'iniquité. »

M. F., ce que Pierre dit à ce charlatan célèbre, l'Église de Jésus-Christ aurait à le dire à ces nouveaux Simon, lesquels voudraient emprunter, acheter, s'arroger la vertu de notre sacerdoce, sans en subir les obligations ni les charges, tout prêts à tourner contre Dieu et l'Église le don qu'ils en auraient reçu.

J'entends dire de toutes parts qu'il s'opère un rapprochement de la société vers les idées et les pratiques chrétiennes. Je le crois fermement, et il en existe des preuves

précieuses ; mais avouons qu'il manque encore bien des choses à ce rapprochement : *Video te esse in felle amaritudinis, et in vinculo iniquitatis*. Il y aura encore bien des venins dans la société. Après avoir flétri d'un long et coupable mépris la religion et le sacerdoce, après avoir traîné dans la boue tout ce qui était un objet de culte et d'hommage, l'orgueil humain reconnaît qu'il nous a conduits au bord des abîmes, qu'il faut rétrograder ou périr. Et voilà qu'il crie : Religion ! religion ! comme un homme en détresse crie : au secours !

La puissance humaine s'aperçoit qu'elle est débordée, que la terre tremble sous ses pieds, que l'ordre public chancelle, que la propriété est compromise, et elle appelle l'évangile à son aide, mais c'est encore en lui faisant des conditions. La société veut de tous les bienfaits de la religion et du sacerdoce, mais elle ne veut pas de leur influence. Et si le sacerdoce prend trop au sérieux l'appel que lui fait la société, celle-ci s'alarme tout à coup. Rien n'effraierait cette pauvre malade comme la présence visible et avouée du médecin ; elle voudrait être délivrée du mal qui la ronge, mais avant tout elle a horreur du remède. La société actuelle ne veut devoir à l'évangile que ce qu'elle ne peut absolument se procurer sans lui. Puisque cela est indispensable, laissons une petite part au sacerdoce, un peu de religion, un peu de Dieu et de Jésus-Christ, mais rien de plus. M. F., écoutez cet apologue :

Un homme possédait un vaste jardin dans la plus belle et la plus heureuse exposition. Le soleil, de sa chaleur vivifiante, y fécondait les germes, développait les plantes, faisait éclore les fleurs, mûrissait les fruits. Cette cause unique suffisait à tous ces effets et les produisait comme sans y penser. Longtemps cet homme recueillit les plus beaux fruits de toute la contrée. Mais un jour, il fit réflexion en lui-même, et se dit : Pourquoi donc laisserai-je au soleil

tout le mérite, toute la gloire de cette belle végétation ? Ne pourrai-je pas me passer de lui, et ne rien devoir qu'à moi-même ? Vraiment oui, je m'en passerai. Et aussitôt il fait bâtir une vaste serre chaude, et il transporte entre ces quatre murs, loin des rayons du soleil, toutes ses plantes et tous ses arbres. Puis il met en œuvre tous les progrès de l'industrie, toutes les découvertes des arts ; il crée une atmosphère factice, il invente des pluies de printemps et des brises d'été, des rosées du matin et des vapeurs du soir. Mais voilà que, malgré tous ses soins, malgré mille procédés ingénieux, voilà que tout se meurt. Que faire ? Que faire ? Eh bien ! puisque le soleil est une condition de vie, il faudra bien en donner un peu. Il pratique une ouverture, et laisse pénétrer quelques rayons, qu'il fait passer à travers plusieurs milieux artificiels : et moyennant cela, avec beaucoup de mal et de dépense, il obtient une petite végétation telle quelle, et il est satisfait.

Mais, lui dites-vous, remettez donc toute cette culture en plein air ; ne prenez pas tant de peine inutilement ; le soleil à lui seul opérera tous ces résultats divers pour lesquels il faut que vous employiez mille petits moyens supplémentaires ; il donnera aux germes leur fécondité, aux feuilles leur verdure, aux fleurs leur éclat, aux fruits leur saveur et leur maturité. — Non, non, vous répond-il, je renoncerais à tout plutôt que de céder au despotisme de cet astre qui veut être nécessaire, et qui prétend faire tout à lui seul.

M. F., savez-vous dans quel pays du monde la chose est arrivée ? Hélas ! c'est chez nous-mêmes. Brillant soleil qui illuminait toutes les intelligences et qui réchauffait tous les cœurs, le christianisme, par son influence salutaire et par les mille rayons de son sacerdoce, vivifiait à lui seul toutes les parties du corps social. Cette grande cause produisait sans effort d'innombrables effets, répan-

dant à la fois sur les hommes tous les biens de la nature et tous ceux de la grâce, toutes les richesses du temps et de l'éternité ; élevant l'enfance, nourrissant les pauvres, attendrissant les riches, soulageant les sujets, affermissant les rois, pacifiant la terre et peuplant les cieux. Mais la société se lassa de tant de faveurs ; elle rougit de les devoir à Dieu et à l'Eglise, elle résolut de se soustraire à l'évangile et au sacerdoce. En peu de temps l'œuvre fut consommée, un grand peuple fut totalement sécularisé, la loi fut toute profane et l'Etat tout laïque.

Pendant ce court intervalle où la religion ne fut plus comptée pour rien, et où l'homme voulut se suffire à lui-même, la société enfanta chaque jour plus de lois, de décrets, de règlements, de circulaires et d'ordonnances que tous les fondateurs d'empires n'en avaient fait depuis l'origine du monde. Le mécanisme se compliquait tous les jours et n'en marchait que plus mal. Et bientôt, voyant qu'elle périssait, sentant qu'il y allait de sa vie, la société fut forcée de consentir à laisser glisser dans son sein quelques rayons atténués de ce soleil qu'elle avait voulu bannir de l'horizon. Elle donna une place à la religion parmi les mille autres rouages de la machine. Par exemple, le Frère des écoles chrétiennes, la Fille de charité furent enveloppés dans les cadres officiels; la société leur donna un brevet et un diplôme, afin que ce fût en son nom autant qu'au nom de Dieu qu'ils accomplissent leur ministère sacré. Le prêtre fut admis, moyennant une mission des pouvoirs humains, à faire pénétrer quelque souffle de la vertu divine dans des asiles livrés d'ailleurs à mille exhalaisons impures. Moyennant cela, les choses vont tellement quellement. La prétention des hommes est satisfaite. Nous vivons, ou du moins nous végétons ; et nous nous passons à peu près de Dieu : c'était tout ce que nous voulions.

Mais laissez donc franchement le soleil des institutions

catholiques illuminer et féconder le corps social des rayons de la vérité et du feu de la grâce. — Non, non. Plutôt rien que cela. *Nolumus hunc regnare super nos*. Le sacerdoce chrétien est un despote qui se passerait de nous, et qui ferait presque tout à lui seul. Plutôt tous les maux sans lui, que tous les biens par lui et avec lui. Voilà, M. F., voilà la façon de penser, voilà le fond de l'âme de beaucoup d'hommes de nos jours. Ils aimeraient mieux voir périr la société que de laisser la religion exercer la légitime influence que Dieu lui a donnée. Ils ne peuvent contenir leur jalousie, en voyant les signes et les prodiges qui s'opèrent par les mains du sacerdoce. L'éclat de cet astre blesse leurs paupières envieuses. C'est bien mal, en effet, que Dieu se soit ainsi rendu nécessaire, et qu'il n'ait pas fait sa créature assez puissante pour qu'elle se passe de lui !

Mais ici, M. F., voyez en quelques mots combien la société humaine est peu fondée à se montrer ainsi jalouse et ennemie des prérogatives du sacerdoce catholique. Je ne développerai pas cette seconde proposition ; je ne ferai qu'en indiquer les preuves.

II. Si le sacerdoce exerçait en son propre nom, et non pas au nom de Dieu, ses fonctions augustes ; si ce glorieux ministère était l'apanage exclusif d'une condition privilégiée ; enfin si le pouvoir spirituel dont il est investi était sans tempérament et sans correctif, ah ! je pourrais comprendre la jalousie des hommes. Mais il n'en est pas ainsi, vous le savez, mes Frères.

Le sacerdoce se présente aux hommes, non point en son nom, mais au nom de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils. Le prêtre n'est point un souverain ; il n'est qu'un ambassadeur : *Pro Christo ergo legatione fungimur*. S'il parle, c'est parce qu'il est l'envoyé du Roi, son maître. Il a reçu du

ciel les vérités qu'il annonce. Les faveurs qu'il dispense, il n'en est que le canal. Soit qu'il enseigne, soit qu'il baptise, soit qu'il lie, soit qu'il délie, c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Sa personne, le prêtre en fait volontiers l'abandon, ou du moins il le doit faire. Mais comme le maître qu'il représente doit être connu et glorifié, voilà pourquoi le prêtre soutient et défend sa dignité d'ambassadeur. Du reste, il n'exerce ici-bas d'autres droits que ceux de son maître. Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit Jésus-Christ ; et le prêtre de Jésus-Christ ne s'occupe des choses de ce monde que dans leur rapport avec les intérêts des âmes. Réservez donc, ô hommes, réservez votre jalousie pour les charges et les dignités du siècle qui s'exercent avec domination, qui assurent la puissance, la fortune, les biens, les honneurs, et ne regardez pas d'un œil d'envie ceux qui proclament hautement qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, qu'ils n'ont droit à rien, et que toute leur ambition est de procurer la gloire de Dieu et l'éternelle félicité de leurs semblables.

Du reste, si cette mission vous semble belle et noble ; si vous trouvez que, même aux yeux des hommes, elle imprime sur le front de ceux qui en sont honorés un rayon de gloire, une auréole de considération ; s'il vous semble que les avantages même temporels attachés à cette carrière ne sont pas à dédaigner, eh bien ! la porte du sanctuaire est ouverte à tous. Le sacerdoce de la loi nouvelle n'est point, comme celui de la loi judaïque, réservé à une tribu distincte des autres ; il n'est point, comme chez les païens ou chez certaines nations schismatiques, l'apanage exclusif d'une caste privilégiée, le bénéfice héréditaire de quelques familles opulentes. Le sacerdoce de Jésus-Christ est un bien commun dont tous peuvent prétendre leur part, dès l'instant qu'ils s'en rendront dignes. Le divin Sauveur l'a confié de préférence à des pauvres, et l'esprit de l'Eglise

n'a point varié à cet égard. Dans tous les temps, et lors même que l'appât des biens de ce monde attirait la foule des riches dans son sein, jamais elle n'a cessé d'y admettre les plus humbles conditions.

Le langage du concile de Trente est remarquable, et l'on y sent toute la vigueur de la doctrine primitive. Il s'agit des pépinières du sacerdoce : *Pauperum autem filios præcipuè eligi vult sancta Synodus, nec tamen ditiorum excludit*. L'exclusion n'est pas donnée aux riches, mais le sacerdoce doit se recruter principalement parmi les pauvres : l'Eglise le veut ainsi. Le sacerdoce est donc un héritage ouvert à tous, et le patrimoine des chrétiens de toutes les classes et de tous les rangs. Si donc vous êtes envieux de ses droits, au lieu de vous irriter contre lui, il se présente un moyen facile de vous donner satisfaction. Faites-vous prêtres ; qui vous en empêche ? Faites vos enfants prêtres. Infailliblement quelques-uns d'entre eux ont reçu cette vocation ; loin de la combattre, secondez-la. Mais non ; vous voudriez avoir la vertu divine du prêtre, sans avoir son caractère ; vous voudriez ses droits, et vous ne voulez pas ses devoirs ; vous voudriez lui arracher son influence, et lui laisser ses sacrifices et son immolation. Cela est impossible. Et c'est ici surtout que vous comprendrez que le sacerdoce a été placé par Jésus-Christ dans des conditions qui devraient lui faire pardonner sa puissance.

Oui, sans doute, M. F., Dieu nous a conféré de grands, d'incomparables pouvoirs ; il nous a donné la juridiction sur l'esprit, le gouvernement des âmes. Voilà, certes, un ministère qui pourrait enfler notre vanité et nous faire lever la tête. Mais voici une admirable économie. Je l'avoue, tout pouvoir sur la terre, même un pouvoir surnaturel et divin, dès là qu'il est exercé par des hommes, a besoin d'être tempéré ; le pouvoir sacerdotal comme les autres, plus que les autres peut-être, car il est immense, il serait

enivrant. Où sera-t-il donc placé, ce contrepois, ce correctif de la haute puissance du prêtre? Il sera, M. F., dans toutes les mauvaises passions du genre humain, incessamment occupées à surveiller, à contrôler la vie et les actions du prêtre. Entendez le divin Sauveur au moment où il donne l'investiture à ses disciples : « Allez et enseignez », leur dit-il; puis il ajoute : « Le disciple ne sera pas traité autrement que son maître; ils vous persécuteront comme ils m'ont persécuté; vous serez un objet de haine pour les hommes à cause de mon nom ».

Ainsi, sauver le monde et néanmoins tout endurer de la part du monde, telle est la double mission du prêtre. Prêcher est notre droit; souffrir est notre devoir. Voilà ce que fut toute la vie de Jésus-Christ, rédempteur et docteur, lumière du monde et victime du monde. Et si vous lisez l'histoire de l'Eglise chrétienne, ce n'est rien autre chose que l'histoire du sacerdoce souffrant, enseignant, portant aux hommes le salut et recevant des hommes la malédiction et l'outrage. Et aujourd'hui, après dix-huit siècles, nous pouvons nous flatter que si d'une part notre vertu d'enseignement et notre puissance pour le bien du monde sont aussi fortes qu'au moment où Jésus-Christ les a communiquées à ses apôtres, d'autre part la haine du monde est arrivée jusqu'à nous selon toute la plénitude des promesses du Sauveur. Je l'affirme donc, la jalousie et la rivalité des hommes du siècle n'est pas fondée contre un ministère qui, indépendamment de l'esprit dont il est animé, porte avec lui de si sévères compensations, et s'achète à la condition de tant de devoirs et de sacrifices.

Sachez-le pourtant, M. F., nous sommes loin de nous plaindre de notre sort; et quoique nous ayons hérité du sacerdoce dans des jours mauvais et difficiles, notre partage n'a cessé d'être, à nos yeux, consolant et magnifique. Que nous importent le mépris et la pitié du monde, pourvu que

nous puissions sauver le monde ? Ces haines aveugles sont un hommage rendu à notre sacerdoce, parce qu'elles sont l'accomplissement de la parole de Jésus-Christ. Nous ne serions pas les disciples du divin Maître, si nous étions traités autrement que lui. Que le monde nous méprise, nous nous y attendons ; et nous nous y résignons facilement, pourvu que nous puissions encore nous rendre ce témoignage que la grâce de Dieu n'est pas stérile entre nos mains !

Or, M. F., quand nous voyons tout ce qui reste encore de vertu sur la terre, et de quelle source découlent ces vertus ; quand nous voyons à quel foyer viennent s'allumer et se réchauffer tous les nobles sentiments ; quand nous voyons d'où partent les inspirations de pureté et d'innocence, par quelles rosées sont fécondées les solitudes qui se peuplent d'anges et les déserts qui se couvrent de fleurs ; quand nous voyons de quel côté se tournent tous les cœurs droits, à quels bras la faiblesse va demander un appui, sous quelle égide la jeunesse va s'abriter, sur quelles lèvres la souffrance va chercher la consolation, à quels confidents la pénitence va porter ses aveux et ses larmes, entre quelles mains les mourants veulent en quelque sorte remettre leur âme ; quand nous voyons ces choses, oui, M. F., nous sommes encore et nous avons lieu d'être fiers de notre sacerdoce, autour duquel tout ce qu'il y a d'honorable et de pur sur la terre vient encore se ranger, comme autour de son principe et de son centre. Que le siècle, qui nous méprise, imite donc les signes et les prodiges de notre apostolat ! Qu'on nous cite une vie sans tache, une vertu éminente qui n'ait pas été l'œuvre de la grâce divine dispensée par le sacerdoce !

Entendez-vous, autour de ce cercueil qui s'achemine vers la tombe, résonner un concert de louanges univer-

selles (1)? Celle qui vient de s'endormir, vous dit-on, n'appartenait pas à la terre; c'était un ange du ciel; la douceur avait établi sa demeure sur son front; la bonté était empreinte dans tous ses traits; la compassion et l'indulgence étaient nées et avaient grandi avec elle. Quelle misère s'est jamais présentée à ses yeux sans que ses entrailles se soient émues! Ses mains s'ouvraient largement comme son cœur, et ses pieds n'étaient jamais tardifs pour seconder son zèle; donner faisait toute sa joie. La tranquille paix de son âme se répandait autour d'elle et produisait une impression ineffable. Dans des jours mauvais, sa détresse devint la providence de plusieurs familles reconnaissantes; les trésors de son cœur, du moins, furent toujours inépuisables. Auprès d'elle on se sentait meilleur. Elle faisait les délices des siens qui étaient autant d'émules de ses qualités. Sous son modeste toit, où toutes les vertus étaient sœurs, plusieurs siècles de bienfaisance s'écoulèrent à la fois. Ses dernières inspirations ont été des inspirations de charité; sa dernière parole un vœu pour le soulagement d'une infortune. Elle a vu sans effroi sa fin approcher, et n'a pas refusé à la mort le même sourire qu'elle accordait toujours avec tant de grâce. Son trépas est pleuré comme une calamité publique. Toute la cité raconte ses bienfaits et ses aumônes; les pauvres entourent sa tombe en montrant les tuniques et les vêtements qu'elle leur faisait; l'assemblée des chrétiens est unanime à proclamer sa sainteté; nul ne peut douter que son âme n'ait été reçue dans le sein du Dieu qu'elle a si souvent nourri, vêtu, soulagé dans les pauvres; et sur la pierre qui recouvre sa dépouille mortelle, l'évangile demande à écrire les paroles de Jésus-Christ : Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils pos-

(1) Cf. *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 174 : Mort de madame la baronne de Coussay, la mère des pauvres et des orphelins.

séderont la terre; bienheureux les pacifiques, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur!

Or, M. F., cette existence toute de charité, je l'invoque comme une preuve de la religion qui l'a inspirée et soutenue, comme un témoignage, comme une déposition sans réplique en faveur de la source d'où elle a découlé. Le principe de tant de vertus, demandez-le à ce temple où elle était si assidue et qui regrettera longtemps sa place vide, à cette chaire dont elle venait si fidèlement recueillir les accents, à cette table sainte où elle s'asseyait avec tant de piété, à ces autels couverts de ses dons, à ce trône de Marie devant lequel elle passait des heures toujours trop rapides à son gré; demandez-le à cet illustre pontife qui a voulu bénir son cercueil, pasteur affligé d'avoir perdu la plus douce brebis de son troupeau.

Est-ce dans les vagues maximes du siècle, ou dans les principes de la foi que nous enseignons, dans les secours de la grâce que nous distribuons, que de telles âmes vont puiser leur héroïque perfection? Ah! qu'on ne poursuive donc plus notre sacerdoce d'une défiance injuste; que son action ne soit pas suspecte, que l'on ne mesure pas son influence avec des précautions soupçonneuses! Qu'il nous soit donné de rendre la paix aux âmes, de faire fleurir la vertu dans les cœurs; qu'on nous permette de proclamer hautement au milieu des peuples les seuls principes véritablement conservateurs, les principes chrétiens qui affermissent les nations, qui donnent la paix et la prospérité à notre patrie de la terre, et qui préparent des tribus d'élus à notre patrie des cieux (1)!

(1) Cf. *Appendice I*: A, 28; AB, 39, 44; p. 25, n. 33; p. 31, n° 6°.

XXIII

SERMON

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES : SUR L'INTOLÉRANCE
DOCTRINALE.

(1841 ET 1847)

*Unus Dominus, una fides, unum
baptisma.*

Il n'y a qu'un seul Seigneur, qu'une
seule foi, qu'un seul baptême.

(Saint Paul aux Ephésiens, c. IV, v. 5.)

MONSEIGNEUR,

Un sage a dit que les actions de l'homme sont les filles de sa pensée, et nous avons établi nous-même que tous les biens comme tous les maux d'une société sont le fruit des maximes bonnes ou mauvaises qu'elle professe. La vérité dans l'esprit et la vertu dans le cœur sont des choses qui se correspondent à peu près inséparablement; quand l'esprit est livré au démon du mensonge, le cœur, si toutefois l'obsession n'a pas commencé par lui, est bien près de se livrer au démon du vice. L'intelligence et la volonté sont deux sœurs entre lesquelles la séduction est contagieuse; si vous voyez que la première s'est abandonnée à l'erreur, jetez un voile sur l'honneur de la seconde.

C'est parce qu'il en est ainsi, M. F., c'est parce qu'il n'est aucune atteinte, aucune lésion dans l'ordre intellectuel qui n'ait des conséquences funestes dans l'ordre moral et même dans l'ordre matériel, que nous nous attachons à combattre le mal dans son principe, à le tarir dans sa source, c'est-à-dire dans les idées. Mille préjugés sont accrédités au milieu de nous : le sophisme, étonné de s'entendre attaquer, invoque la prescription ; le paradoxe se flatte d'avoir acquis le droit de cité et de bourgeoisie. Les chrétiens eux-mêmes, vivant au milieu de cette atmosphère impure, n'en évitent pas toute la contagion ; ils acceptent trop facilement bien des erreurs. Fatigués de résister sur les points essentiels, souvent, de guerre lasse, ils cèdent sur d'autres points qui leur semblent moins importants, et ils n'aperçoivent pas toujours, et parfois ils ne veulent pas apercevoir jusqu'où ils pourraient être conduits par leur imprudente faiblesse. Parmi cette confusion d'idées et de fausses opinions, c'est à nous, prêtres de l'incorrupible vérité, de nous jeter à la traverse, et de protester du geste et de la voix ; heureux si la rigide inflexibilité de notre enseignement peut arrêter le débordement du mensonge, détronner des principes erronés qui règnent superbement dans les intelligences, corriger des axiomes funestes qui s'autorisent déjà de la sanction du temps, éclairer enfin et purifier une société qui menace de s'enfoncer, en vieillissant, dans un chaos de ténèbres et de désordres où il ne lui serait plus possible de distinguer la nature et encore moins le remède de ses maux.

Notre siècle crie : Tolérance ! tolérance ! Il est convenu qu'un prêtre doit être tolérant, que la religion doit être tolérante. M. F., en toutes choses rien n'égale la franchise ; et je viens vous dire sans détour qu'il n'existe au monde qu'une seule société qui possède la vérité, et que cette société doit nécessairement être intolérante. Mais, avant

d'entrer en matière, pour nous bien entendre, distinguons les choses, convenons du sens des mots et ne confondons rien.

La tolérance peut être ou civile ou théologique ; la première n'est pas de notre ressort, je ne me permets qu'un mot à cet égard. Si la loi veut dire qu'elle permet toutes les religions parce qu'à ses yeux elles sont toutes également bonnes, ou même encore parce que la puissance publique est incompétente à prendre un parti sur cette matière, la loi est impie et athée ; elle professe, non plus la tolérance civile telle que nous allons la définir, mais la tolérance dogmatique, et, par une neutralité criminelle, elle justifie dans les individus l'indifférence religieuse la plus absolue. Au contraire, si, reconnaissant qu'une seule religion est bonne, elle supporte et permet seulement le tranquille exercice des autres, la loi en cela, comme on l'a observé avant moi, peut être sage et nécessaire selon les circonstances. S'il est des temps où il faut dire avec le fameux connétable : *Une foi, une loi* ; il en est d'autres où il faut dire comme Fénelon au fils de Jacques II : « Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience ce que Dieu souffre ». Mais je laisse de côté ce champ hérissé de difficultés, et, m'attachant à la question proprement religieuse et théologique, j'exposerai ces deux principes :

1° La religion qui vient du ciel est vérité, et elle est intolérante envers les doctrines.

2° La religion qui vient du ciel est charité, et elle est pleine de tolérance envers les personnes.

Prions Marie de venir à notre aide, et d'invoquer pour nous l'Esprit de vérité et de charité : *Spiritum veritatis et pacis. Ave Maria.*

I. Il est de l'essence de toute vérité de ne pas tolérer le

principe contradictoire. L'affirmation d'une chose exclut la négation de cette même chose, comme la lumière exclut les ténèbres. Là où rien n'est certain, où rien n'est défini, les sentiments peuvent être partagés, les opinions peuvent varier. Je comprends et je demande la liberté dans les choses douteuses : *In dubiis libertas*. Mais dès que la vérité se présente avec les caractères certains qui la distinguent, par cela même qu'elle est vérité, elle est positive, elle est nécessaire, et, par conséquent, elle est une et intolérante : *In necessariis unitas*. Condamner la vérité à la tolérance, c'est la forcer au suicide. L'affirmation se tue, si elle doute d'elle-même ; et elle doute d'elle-même, si elle laisse indifféremment la négation se poser à côté d'elle. Pour la vérité, l'intolérance c'est le soin de la conservation, c'est l'exercice légitime du droit de propriété. Quand on possède, il faut défendre, sous peine d'être bientôt entièrement dépouillé.

Aussi, mes Frères, par la nécessité même des choses, l'intolérance est partout, parce que partout il y a bien et mal, vrai et faux, ordre et désordre ; partout le vrai ne supporte pas le faux, le bien exclut le mal, l'ordre combat le désordre. Quoi de plus intolérant, par exemple, que cette proposition : 2 et 2 font 4 ? Si vous venez me dire que 2 et 2 font 3, ou que 2 et 2 font 5, je vous réponds que 2 et 2 font 4. Et si vous me dites que vous ne contestez point ma façon de compter, mais que vous gardez la vôtre, et que vous me priez d'être aussi indulgent envers vous que vous l'êtes envers moi ; tout en demeurant convaincu que j'ai raison et que vous avez tort, à la rigueur je me tairai peut-être, parce qu'après tout il m'importe assez peu qu'il y ait sur la terre un homme pour lequel 2 et 2 font 3 ou 5.

Sur un certain nombre de questions, où la vérité serait moins absolue, où les conséquences seraient moins graves, je pourrai jusqu'à un certain point composer avec vous.

Je serai conciliant, si vous me parlez de littérature, de politique, d'art, de sciences agréables, parce qu'en toutes ces choses il n'y a pas un type unique et déterminé. Là le beau et le vrai sont, plus ou moins, des conventions ; et, au surplus, l'hérésie en cette matière n'encourt d'autres anathèmes que ceux du sens commun et du bon goût. Mais s'il s'agit de la vérité religieuse, enseignée ou révélée par Dieu lui-même ; s'il y va de votre avenir éternel et du salut de mon âme, dès lors plus de transaction possible. Vous me trouverez inébranlable, et je devrai l'être. C'est la condition de toute vérité d'être intolérante ; mais la vérité religieuse étant la plus absolue et la plus importante de toutes les vérités, est par conséquent aussi la plus intolérante et la plus exclusive.

Mes Frères, rien n'est exclusif comme l'unité. Or, entendez la parole de saint Paul : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*. Il n'y a au ciel qu'un seul Seigneur : *Unus Dominus*. Ce Dieu, dont l'unité est le grand attribut, n'a donné à la terre qu'un seul symbole, une seule doctrine, une seule foi : *Una fides*. Et cette foi, ce symbole, il ne les a confiés qu'à une seule société visible, à une seule Église dont tous les enfants sont marqués du même sceau et régénérés par la même grâce : *Unum baptisma*. Ainsi l'unité divine, qui réside de toute éternité dans les splendeurs de la gloire, s'est produite sur la terre par l'unité du dogme évangélique, dont le dépôt a été donné en garde par Jésus-Christ à l'unité hiérarchique du sacerdoce : Un Dieu, une foi, une Église : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*.

Un pasteur anglais a eu le courage de faire un livre sur la tolérance de Jésus-Christ, et le philosophe de Genève a dit en parlant du Sauveur des hommes : « Je ne vois point que mon divin Maître ait subtilisé sur le dogme ». Rien n'est plus vrai, mes Frères : Jésus-Christ n'a point subtilisé sur le dogme. Il a apporté aux hommes la vérité, et il a dit :

Si quelqu'un n'est pas baptisé dans l'eau et dans le Saint-Esprit ; si quelqu'un refuse de manger ma chair et de boire mon sang, il n'aura point de part dans mon royaume. Je l'avoue, il n'y a point là de subtilité ; c'est l'intolérance, l'exclusion la plus positive, la plus franche. Et encore Jésus-Christ a envoyé ses Apôtres prêcher toutes les nations, c'est-à-dire, renverser toutes les religions existantes, pour établir l'unique religion chrétienne par toute la terre, et substituer l'unité du dogme catholique à toutes les croyances reçues chez les différents peuples. Et prévoyant les mouvements et les divisions que cette doctrine va exciter sur la terre, il n'est point arrêté, et il déclare qu'il est venu apporter non la paix mais le glaive, allumer la guerre non seulement entre les peuples, mais dans le sein d'une même famille, et séparer, quant aux convictions du moins, l'épouse croyante de l'époux incrédule, le gendre chrétien du beau-père idolâtre. La chose est vraie, et le philosophe a raison : Jésus-Christ n'a point subtilisé sur le dogme.

Le même sophiste dit ailleurs à son Emile : « Moi, je fais comme saint Paul, et je place la charité bien au-dessus de la foi. Je pense que l'essentiel de la religion consiste, en pratique, que non seulement il faut être homme de bien, humain et charitable, mais que quiconque est vraiment tel, en croit assez pour être sauvé, n'importe quelle religion il professe ». Voilà certes, mes Frères, un beau commentaire de saint Paul qui dit, par exemple, que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu ; de saint Paul qui déclare que Jésus-Christ n'est point divisé, qu'en lui il n'y a pas le oui et le non, mais seulement le oui ; de saint Paul qui affirme que, quand par impossible un ange viendrait évangéliser une autre doctrine que la doctrine apostolique, il faudrait lui dire anathème. Saint Paul, apôtre de la tolérance ! saint Paul qui marche abattant toute science orgueilleuse qui

s'élève contre Jésus-Christ, réduisant toutes les intelligences sous la servitude de Jésus-Christ.

On a parlé de la tolérance des premiers siècles, de la tolérance des Apôtres. Mes Frères, on n'y pense pas ; mais l'établissement de la religion chrétienne a été au contraire par excellence une œuvre d'intolérance religieuse. Au moment de la prédication des Apôtres, l'univers entier possédait à peu près cette tolérance dogmatique si vantée. Comme toutes les religions étaient aussi fausses et aussi déraisonnables les unes que les autres, elles ne se faisaient pas la guerre ; comme tous les dieux se valaient entre eux, c'étaient autant de démons, ils n'étaient point exclusifs, ils se toléraient : Satan n'est pas divisé contre lui-même. Rome, en multipliant ses conquêtes, multipliait ses divinités ; et l'étude de sa mythologie se compliquait dans la même proportion que celle de sa géographie. Le triomphateur qui montait au Capitole, faisait marcher devant lui les dieux conquis avec plus d'orgueil encore qu'il ne traînait à sa suite des rois vaincus. Le plus souvent, en vertu d'un sénatus-consulte, les idoles des Barbares se confondaient désormais avec le domaine de la patrie, et l'Olympe national s'agrandissait comme l'empire.

Le christianisme, au moment où il apparut (remarquez ceci, mes Frères, ce sont des aperçus historiques de quelque valeur par rapport à la question présente), le christianisme, à sa première apparition, ne fut pas repoussé tout d'un coup. Le paganisme se demanda si, au lieu de combattre cette religion nouvelle, il ne devait pas lui donner accès dans son sein. La Judée était devenue une province romaine ; Rome, accoutumée à recevoir et à concilier toutes les religions, accueillit d'abord sans trop d'effroi le culte sorti de la Judée. Un empereur plaça Jésus-Christ aussi bien qu'Abraham parmi les divinités de son oratoire, comme on vit plus tard un autre César propo-

ser de lui rendre des hommages solennels. Mais la parole du prophète n'avait pas tardé à se vérifier : les multitudes d'idoles, qui voyaient d'ordinaire sans jalousie des dieux nouveaux et étrangers venir se placer à côté d'elles, à l'arrivée du Dieu des chrétiens tout à coup poussèrent un cri d'effroi, et, secouant leur tranquille poussière, s'ébranlèrent sur leurs autels menacés : *Ecce Dominus ascendit, et commovebuntur simulacra à facie ejus*. Rome fut attentive à ce spectacle. Et bientôt, quand on s'aperçut que ce Dieu nouveau était l'irréconciliable ennemi des autres dieux ; quand on vit que les chrétiens dont on avait admis le culte ne voulaient pas admettre le culte de la nation ; en un mot, quand on eut constaté l'esprit intolérant de la foi chrétienne, c'est alors que commença la persécution.

Ecoutez comment les historiens du temps justifient les tortures des chrétiens : ils ne disent point de mal de leur religion, de leur Dieu, de leur Christ, de leurs pratiques ; ce ne fut que plus tard qu'on inventa des calomnies. Ils leur reprochent seulement de ne pouvoir souffrir aucune autre religion que la leur. « Je ne doutais pas, dit Pline le Jeune, quoi qu'il en soit de leur dogme, qu'il ne fallût punir leur entêtement et leur obstination inflexible : *Pervicaciam et inflexibilem obstinationem*. Ce ne sont point des criminels, dit Tacite, mais ce sont des intolérants, des misanthropes, des ennemis du genre humain. Il y a chez eux une foi opiniâtre à leurs principes, et une foi exclusive qui condamne les croyances de tous les autres peuples : *Apud ipsos fides obstinata, sed adversus omnes alios hostile odium*. Les païens disaient assez généralement des chrétiens ce que Celse a dit des Juifs, que l'on confondit longtemps avec eux parce que la doctrine chrétienne avait pris naissance en Judée : « Que ces hommes adhèrent inviolablement à leurs lois, disait ce sophiste, je ne les en blâme pas ; je ne blâme que

ceux qui abandonnent la religion de leurs pères pour en embrasser une différente ! Mais si les Juifs ou les chrétiens veulent se donner les airs d'une sagesse plus sublime que celle du reste du monde, je dirai qu'on ne doit pas croire qu'ils soient plus agréables à Dieu que les autres. »

Ainsi, mes Frères, le principal grief contre les chrétiens, c'était la rigidité trop absolue de leur symbole, et, comme on disait, l'humeur insociable de leur théologie. Si ce n'eût été qu'un Dieu de plus, il n'y aurait pas eu de réclamations ; mais c'était un Dieu incompatible qui chassait tous les autres : voilà pourquoi la persécution. Ainsi l'établissement de l'Eglise fut une œuvre d'intolérance dogmatique. Toute l'histoire de l'Eglise n'est pareillement que l'histoire de cette intolérance. Qu'est-ce que les martyrs ? des intolérants en matière de foi, qui aiment mieux les supplices que de professer l'erreur. Qu'est-ce que les symboles ? des formules d'intolérance, qui règlent ce qu'il faut croire et qui imposent à la raison des mystères nécessaires. Qu'est-ce que la Papauté ? une institution d'intolérance doctrinale, qui par l'unité hiérarchique maintient l'unité de la foi. Pourquoi les conciles ? pour arrêter les écarts de la pensée, condamner les fausses interprétations du dogme, anathématiser les propositions contraires à la foi.

Nous sommes donc intolérants, exclusifs en matière de doctrine : nous en faisons profession ; nous en sommes fiers. Si nous ne l'étions pas, c'est que nous n'aurions pas la vérité, puisque la vérité est une, et par conséquent intolérante. Fille du ciel, la religion chrétienne, en descendant sur la terre, a produit les titres de son origine ; elle a offert à l'examen de la raison des faits incontestables, et qui prouvent irréfragablement sa divinité. Or, si elle vient de Dieu, si Jésus-Christ, son auteur, a pu dire : Je suis la vérité : *Ego sum veritas* ; il faut bien, par une conséquence inévitable, que l'Eglise chrétienne conserve incorrupti-

blement cette vérité telle qu'elle l'a reçue du ciel même ; il faut bien qu'elle repousse, qu'elle exclue tout ce qui est contraire à cette vérité, tout ce qui la détruirait. Reprocher à l'Eglise catholique son intolérance dogmatique, son affirmation absolue en matière de doctrine, c'est lui adresser un reproche fort honorable. C'est reprocher à la sentinelle d'être trop fidèle et trop vigilante ; c'est reprocher à l'épouse d'être trop délicate et trop exclusive.

Nous vous tolérons bien, disent parfois les sectes à l'Eglise, pourquoi donc, vous, ne nous tolérez-vous pas ? Mes Freres, c'est comme si les esclaves disaient à l'épouse légitime : Nous vous supportons bien, pourquoi être plus exclusive que nous ? Les étrangères supportent l'épouse, c'est une grande faveur, vraiment ; et l'épouse est bien déraisonnable de prétendre seule à des droits et à des privilèges, dont on veut bien lui laisser une part, du moins jusqu'à ce qu'on réussisse à la bannir tout à fait !

Voyez donc cette intolérance des catholiques ! dit-on souvent autour de nous : ils ne peuvent souffrir aucune autre Eglise que la leur ; les protestants les souffrent bien ! M. F., vous étiez dans la tranquille possession de votre maison et de votre domaine ; des hommes armés s'y précipitent ; ils s'emparent de votre lit, de votre table, de votre argent, en un mot ils s'établissent chez vous, mais ils ne vous en chassent pas, ils poussent la condescendance jusqu'à vous laisser votre part. Qu'avez-vous à vous plaindre ? Vous êtes bien exigeants de ne pas vous contenter du droit commun !

Les protestants disent bien qu'on peut se sauver dans votre Eglise ; pourquoi prétendez-vous qu'on ne peut pas se sauver dans la leur ? M. F., transportons-nous sur une des places de cette cité. Un voyageur me demande la route qui conduit à la capitale ; je la lui enseigne. Alors un de mes concitoyens s'approche, et me dit : J'avoue que

cette route conduit à Paris, je vous accorde cela; mais vous me devez des égards réciproques, et vous ne me contesterez pas que cette autre route, la route de Bordeaux par exemple, conduise également à Paris.

En vérité, cette route de Paris serait bien intolérante et bien exclusive de ne pas vouloir qu'une route qui lui est directement opposée conduise au même but. Elle n'a pas un esprit conciliant; jusqu'où ne se glisse pas l'envahissement et le fanatisme? M. F., et je pourrais céder encore, car les routes les plus opposées finiraient par se rencontrer peut-être, après avoir fait le tour du globe, tandis qu'on suivrait éternellement le chemin de l'erreur sans jamais arriver au ciel. Ne nous demandez donc plus pourquoi, quand les protestants avouent qu'on peut se sauver dans notre religion, nous nous refusons à reconnaître que, généralement parlant et hors le cas de la bonne foi et de l'ignorance invincible, on puisse se sauver dans la leur. Les épines peuvent avouer que la vigne donne des raisins, sans que la vigne soit tenue de reconnaître aux épines la même propriété.

M. F., nous sommes souvent confus de ce que nous entendons dire sur toutes ces questions à des gens sensés d'ailleurs. La logique leur fait entièrement défaut, dès qu'il s'agit de religion. Est-ce passion, est-ce préjugé qui les aveugle? C'est l'un et l'autre. Au fond, les passions savent bien ce qu'elles veulent, quand elles cherchent à ébranler les fondements de la foi, à placer la religion parmi les choses sans consistance. Elles n'ignorent pas qu'en démolissant le dogme elles se préparent une morale facile. On l'a dit avec une justesse parfaite: c'est plutôt le décalogue que le symbole qui fait les incrédules. Si toutes les religions peuvent être mises sur un même rang, c'est qu'elles se valent toutes; si toutes sont vraies, c'est que toutes sont fausses; si tous les dieux se tolèrent, c'est qu'il

n'y a pas de Dieu. Et quand on a pu en arriver là, il ne reste plus de morale bien gênante. Que de consciences seraient tranquilles, le jour où l'Eglise catholique donnerait le baiser fraternel à toutes les sectes ses rivales!

L'indifférence des religions est donc un système qui a ses racines dans les passions du cœur humain. Mais il faut dire aussi que, pour beaucoup d'hommes de notre siècle, il tient aux préjugés de l'éducation. En effet, ou bien il s'agit de ces hommes, déjà avancés en âge, et qui ont sucé le lait de la génération précédente; ou bien il s'agit de ceux qui appartiennent à la génération nouvelle. Les premiers ont cherché l'esprit philosophique et religieux dans l'*Emile* de Jean-Jacques; les autres, dans l'école éclectique ou progressive de ces demi-protestants et demi-rationalistes qui tiennent aujourd'hui le sceptre de l'enseignement.

Jean-Jacques a été parmi nous l'apologiste et le propagateur de ce système de tolérance religieuse. L'invention ne lui en appartient pas, quoiqu'il ait audacieusement enchéri sur le paganisme qui ne poussa jamais aussi loin l'indifférence. Voilà, avec un court commentaire, les principaux points du catéchisme genevois, devenu malheureusement populaire : Toutes les religions sont bonnes ; c'est-à-dire, autrement pour le français, toutes les religions sont mauvaises. Il faut pratiquer la religion de son pays; c'est-à-dire que la vérité en matière religieuse dépend du degré de longitude et de latitude: vérité en deçà des monts, mensonge au delà des monts. Par conséquent, ce qui est encore plus grave, il faut ou n'avoir aucune religion sincère et faire l'hypocrite partout, ou, si l'on a une religion au fond du cœur, se rendre apostat et renégat quand les circonstances le veulent. La femme doit professer la même religion que son mari, et les enfants la même religion que leur père ; c'est-à-dire que ce qui était faux et mauvais avant le contrat de mariage, doit être vrai et bon après,

et qu'il serait mal aux enfants des anthropophages de s'écarter des pratiques estimables de leurs parents !

Mais je vous entends me dire que le siècle de l'Encyclopédie est passé, qu'une réfutation plus longue serait un anachronisme. A la bonne heure ; fermons le livre de l'Éducation. Ouvrons à sa place les savants Essais qui sont comme la source commune d'où la philosophie du XIX^e siècle se répand par mille canaux fidèles sur toute la surface de notre pays. Cette philosophie s'appelle éclectique, synchrétique, et, avec une petite modification, elle s'appelle aussi progressive. Ce beau système consiste à dire qu'il n'y a rien de faux ; que toutes les opinions et toutes les religions peuvent être conciliées ; que l'erreur n'est pas possible à l'homme, à moins qu'il ne dépouille l'humanité ; que toute l'erreur des hommes consiste à croire posséder exclusivement toute la vérité, quand chacun d'eux n'en tient qu'un anneau et que de la réunion de tous ces anneaux doit se former la chaîne entière de la vérité. Ainsi, selon cette incroyable théorie, il n'y a pas de religions fausses, mais elles sont toutes incomplètes l'une sans l'autre. La véritable religion serait la religion de l'éclectisme synchrétique et progressif, laquelle rassemblerait toutes les autres, passées, présentes et à venir : toutes les autres, c'est-à-dire, la religion naturelle qui reconnaît un Dieu ; l'athéisme qui n'en connaît pas ; le panthéisme qui le reconnaît dans tout et partout ; le spiritualisme qui croit à l'âme, et le matérialisme qui ne croit qu'à la chair, au sang et aux humeurs ; les sociétés évangéliques qui admettent une révélation, et le déisme rationaliste qui la repousse ; le christianisme qui croit le Messie venu, et le judaïsme qui l'attend toujours ; le catholicisme qui obéit au pape, et le protestantisme qui regarde le pape comme l'antechrist. Tout cela est conciliable ; ce sont différents aspects de la

vérité. De l'ensemble de ces cultes résultera un culte plus large, plus vaste, le grand culte véritablement catholique, c'est-à-dire universel, puisqu'il renfermera tous les autres dans son sein.

M. F., cette doctrine, que vous avez tous qualifiée absurde, n'est point de ma création; elle remplit des milliers de volumes et de publications récentes; et, sans que le fond en varie jamais, elle prend tous les jours de nouvelles formes sous la plume et sur les lèvres des hommes entre les mains desquels reposent les destinées de la France. — A quel point de folie sommes-nous donc arrivés? — Nous en sommes arrivés, M. F., là où doit logiquement en venir quiconque n'admet pas ce principe incontestable que nous avons établi, savoir: que la vérité est une, et par conséquent intolérante, exclusive de toute doctrine qui n'est pas la sienne. Et, pour rassembler en quelques mots toute la substance de cette première partie de mon discours, je vous dirai: Vous cherchez la vérité sur la terre, cherchez l'Eglise intolérante. Toutes les erreurs peuvent se faire des concessions mutuelles; elles sont proches parentes, puisqu'elles ont un père commun: *Vos ex patre diabolo estis*. La vérité, fille du ciel, est la seule qui ne capitule point.

O vous donc qui voulez juger cette grande cause, appropriiez-vous en cela la sagesse de Salomon. Parmi ces sociétés différentes entre lesquelles la vérité est un objet de litige, comme était cet enfant entre les deux mères, vous voulez savoir à qui l'adjuger. Dites qu'on vous apporte un glaive, feignez de trancher, et examinez le visage que feront les prétendantes. Il y en aura plusieurs qui se résigneront, qui se contenteront de la part qui va leur être livrée. Dites aussitôt: celles-là ne sont pas les mères. Il en est une au contraire qui se refusera à toute composition, qui dira: la vérité m'appartient et je dois la conserver tout entière,

je ne souffrirai jamais qu'elle soit diminuée, morcelée. Dites : celle-ci est la véritable mère.

Oui, sainte Eglise catholique, vous avez la vérité, parce que vous avez l'unité, et que vous êtes intolérante à laisser décomposer cette unité. C'était là, M. F., notre premier principe : La religion qui descend du ciel est vérité, et par conséquent elle est intolérante, quant aux doctrines. Il me reste à ajouter : La religion qui descend du ciel est charité, et par conséquent elle est pleine de tolérance, quant aux personnes. Cette fois encore, je ne ferai guère qu'énoncer et n'entreprendrai pas le développement. Respirons un moment.

II. C'est le propre de l'Eglise catholique, M. F., d'être ferme et inébranlable sur les principes, et de se montrer douce et indulgente dans leur application. Quoi d'étonnant? N'est-elle pas l'épouse de Jésus-Christ, et, comme lui, ne possède-t-elle pas à la fois le courage intrépide du lion, et la mansuétude pacifique de l'agneau? Et ne représente-t-elle pas sur la terre la suprême Sagesse, qui tend à son but fortement et qui dispose tout suavement? Ah! c'est à ce signe encore, c'est à ce signe surtout que la religion descendue du ciel doit se faire reconnaître, c'est aux condescendances de sa charité, aux inspirations de son amour. Or, M. F., considérez l'Eglise de Jésus-Christ, et voyez avec quels ménagements infinis, avec quels respectueux égards elle procède avec ses enfants, soit dans la manière dont elle présente ses enseignements à leur intelligence, soit dans l'application qu'elle en fait à leur conduite et à leurs actions. Bientôt vous reconnaîtrez que l'Eglise c'est une mère, qui enseigne invariablement la vérité et la vertu, qui ne peut jamais consentir à l'erreur ni au mal, mais qui s'industrie à rendre son enseignement aimable, et qui traite avec indulgence les égarements de la faiblesse.

Souffrez que je vous communique, M. F., une impression qui assurément ne m'est pas particulière et personnelle, et qu'ont éprouvée comme moi tous ceux de mes frères qui se sont livrés avec loisir et réflexion à l'incomparable étude de la science sacrée. Dès les premiers pas qu'il m'a été donné de faire dans le domaine de la sainte théologie, ce qui m'a causé le plus d'admiration, ce qui a parlé le plus éloquemment à mon âme, ce qui m'aurait inspiré la foi si je n'avais eu le bonheur de la posséder déjà, c'est d'une part la tranquille majesté avec laquelle l'Eglise catholique affirme ce qui est certain, et d'autre part la modération et la réserve avec laquelle elle abandonne aux libres opinions tout ce qui n'est pas défini. Non, ce n'est pas ainsi que les hommes enseignent les doctrines dont ils sont les inventeurs, ce n'est pas ainsi qu'ils expriment les pensées qui sont le fruit de leur génie.

Quand un homme a créé un système, il le soutient avec une ténacité absolue; il ne cède ni sur un point ni sur un autre. Quand il s'est épris d'une doctrine issue de son cerveau, il cherche à la faire prévaloir, avec empire; ne lui contestez pas une seule de ses idées: celle que vous vous permettez de discuter est précisément la plus assurée et la plus nécessaire. Presque tous les livres sortis de la main des hommes sont empreints de cette exagération et de cette tyrannie. S'agit-il de littérature, d'histoire, de philosophie, de science? chacun s'érige en oracle, ne veut être contredit en rien; c'est une affirmation perpétuelle; c'est une critique étroite, mesquine, hautaine, absolue. La science sacrée, au contraire, la sainte théologie catholique offre un caractère tout différent. Comme l'Eglise n'a point inventé la vérité, mais qu'elle en est seulement dépositaire, on ne trouve point de passion ni d'excès dans son enseignement. Il a plu au Fils de Dieu descendu sur la terre, en qui résidait la plénitude de la vérité, il lui a plu de dé-

voiler clairement certaines faces, certains aspects de la vérité et de laisser seulement entrevoir les autres. L'Eglise ne pousse pas plus loin son ministère, et, contente d'avoir enseigné, maintenu, vengé les principes certains et nécessaires, elle laisse ses enfants discuter, conjecturer, raisonner librement sur les points douteux.

L'enseignement catholique a été tellement calomnié, M. F., les hommes sont tellement accoutumés à le juger avec leurs préventions, que vous croirez difficilement peut-être à ce que je vais vous dire. Il n'y a pas une seule science au monde qui soit moins despotique que la science sacrée. Le dépôt de l'enseignement a été confié à l'Eglise; or savez-vous ce que l'Eglise enseigne? un symbole en douze articles qui ne forment pas douze lignes, symbole composé par les Apôtres et que les deux premiers conciles généraux ont expliqué et développé par l'addition de quelques mots devenus nécessaires.

Nous proclamons, nous catholiques, que l'interprétation authentique des saintes Ecritures appartient à l'Eglise; or savez-vous, M. F., par rapport à combien de versets de la Bible l'Eglise a usé de ce droit suprême? La Bible renferme trente mille versets environ, et l'Eglise n'a peut-être pas défini le sens de quatre-vingts de ces versets; le reste est abandonné aux commentateurs, et, je puis le dire, au libre examen du lecteur chrétien, en sorte que, selon la parole de saint Jérôme, les Ecritures sont un vaste champ dans lequel l'intelligence peut s'ébattre et se délecter, et où elle ne rencontrera que quelques barrières çà et là autour des précipices, et aussi quelques lieux fortifiés où elle pourra se retrancher et trouver un secours assuré.

Les conciles sont le principal organe de l'enseignement chrétien; or le concile de Trente voulant renfermer dans une seule et même déclaration toute la doctrine obligatoire, il n'a pas fallu deux pages pour contenir la profession de foi la

plus complète. Et si l'on étudie l'histoire de ce concile, on reconnaît avec admiration qu'il était également jaloux de maintenir les dogmes et de respecter les opinions ; et il est tel mot que l'assemblée des Pères a rejeté et auquel elle n'a pas eu de repos qu'elle n'en ait substitué un autre, parce que sa signification grammaticale semblait dépasser la mesure de la vérité certaine et dérober quelque chose aux libres controverses des docteurs.

Enfin, l'incomparable Bossuet ayant opposé aux calomnies des protestants sa célèbre Exposition de la foi catholique, il se trouva que cette même Eglise, que l'on accusait de tyranniser les intelligences, pouvait réduire ses vérités définies et nécessaires dans un corps de doctrine beaucoup moins volumineux que n'étaient les confessions, synodes et déclarations des sectes qui avaient rejeté le principe de l'autorité et qui professaient le libre examen.

Or, je le répète, M. F., ce phénomène remarquable qui ne se trouve que dans l'Eglise catholique, cette tranquille majesté dans l'affirmation, cette modération et cette réserve dans toutes les questions non définies, voilà, selon moi, le signe adorable auquel je dois reconnaître la vérité venue du ciel. Quand je contemple sur le front de l'Eglise cette conviction sereine et cette bénigne indulgence, je me jette entre ses bras, et je lui dis : Vous êtes ma mère. C'est ainsi qu'une mère enseigne, sans passion, sans exagération, avec une autorité calme et une sage mesure.

Et ce caractère de l'enseignement de l'Eglise, vous le retrouvez chez ses docteurs les plus éminents, chez ceux dont elle adopte et autorise à peu près sans restriction les écrits. Augustin entreprend son immortel ouvrage de la Cité de Dieu qui sera jusqu'à la fin des âges un des plus riches monuments de l'Eglise. Il va venger contre les calomnies du paganisme expirant les saintes vérités de la foi chrétienne ; il sent au dedans de lui bouillonner

les ardeurs du zèle; mais s'il a lu dans les Ecritures que Dieu est la vérité, il a lu aussi que Dieu est charité : *Deus charitas est*; il comprend que l'excès de la vérité peut devenir le défaut de la charité; il se met à genoux, et il envoie vers le ciel cette admirable prière : *Mitte, Domine, mitigationes in cor meum, ut charitate veritatis non amittam veritatem charitatis* : Envoyez, Seigneur, envoyez dans mon cœur l'adoucissement, le tempérament de votre esprit, afin qu'entraîné par l'amour de la vérité je ne perde pas la vérité de l'amour : *Mitte, Domine, mitigationes in cor meum, ut charitate veritatis non amittam veritatem charitatis*. Et, à l'autre extrémité de la chaîne des saints docteurs, entendez ces belles paroles du bienheureux évêque de Genève : La vérité qui n'est pas charitable cesse d'être la vérité; car en Dieu, qui est la source suprême du vrai, la charité est inséparable de la vérité. Ainsi, M. F., lisez Augustin, lisez François de Sales : vous trouverez dans leurs écrits la vérité dans toute sa pureté et, à cause de cela même, tout empreinte de charité et d'amour.

O prêtre de Carthage, illustre apologiste des premiers âges, j'admire le nerf de votre langage énergique, la puissance irrésistible de votre sarcasme; mais le dirai-je ? sous l'écorce de vos écrits les plus orthodoxes, je cherche l'ouction de la charité; vos syllabes incisives n'ont pas l'accent humble et doux de l'amour. Je crains que vous ne défendiez la vérité comme on défend un système à soi, et qu'un jour votre orgueil blessé n'abandonne la cause que votre zèle amer avait soutenue. Ah! M. F., pourquoi Tertullien, avant de consacrer son immense talent au service de l'évangile, n'a-t-il pas prié le Seigneur, comme Augustin, d'envoyer dans son cœur les adoucissements, les tempéraments de son esprit ? L'amour l'aurait maintenu dans la doctrine. Mais parce qu'il n'était pas dans la charité, il a perdu la vérité.

Et vous, ô célèbre apologiste de ces derniers jours, vous dont les premiers écrits furent salués par les applaudissements unanimes de tous les chrétiens, vous le dirai-je, ô grand écrivain, cette logique apparente dans les étreintes de laquelle vous voulez étouffer votre adversaire, ces raisonnements pressés, multipliés, triomphants dont vous l'accablez, tout cela me laisse à désirer quelque chose ; votre zèle ressemble à de la haine, vous traitez votre adversaire en ennemi, votre parole impétueuse n'a pas l'onction de la charité ni l'accent de l'amour. O notre infortuné frère dans le sacerdoce, pourquoi faut-il qu'avant de consacrer votre beau talent à la défense de la religion, vous n'ayez pas fait au pied de votre crucifix la prière d'Augustin ? *Mitte, Domine, mitigationes in cor meum, ut charitate veritatis non amittam veritatem charitatis.* Plus d'amour dans votre cœur, et votre intelligence n'aurait pas fait une si déplorable défection ; la charité vous aurait maintenu dans la vérité.

Et si l'Eglise catholique, M. F., présente à nos esprits l'enseignement de la vérité avec tant de ménagements et de douceur, ah ! c'est encore avec plus de condescendance et de bonté qu'elle applique ses principes à notre conduite et à nos actions. Incapable de supporter jamais les doctrines mauvaises, l'Eglise est tolérante sans mesure pour les personnes. Jamais elle ne confond l'erreur avec celui qui l'enseigne, ni le péché avec celui qui le commet. L'erreur elle la condamne, mais l'homme elle continue de l'aimer ; le péché elle le flétrit, mais le pécheur elle le poursuit de sa tendresse, elle ambitionne de le rendre meilleur, de le réconcilier avec Dieu, de faire rentrer dans son cœur la paix et la vertu.

Elle ne fait point acception de personnes : il n'y a pour elle ni juif, ni grec, ni barbare ; elle ne s'occupe point de vos opinions ; elle ne vous demande pas si vous vivez dans une monarchie ou dans une république. Vous avez une âme

à sauver, voilà tout ce qu'il lui faut. Appelez-la, elle est à vous, elle arrive les mains pleines de grâces et de pardon. Vous avez commis plus de péchés que vous n'avez de cheveux sur la tête; cela ne l'effraie point, elle efface tout dans le sang de Jésus-Christ. Quelques-unes de ses lois sont pour vous trop onéreuses, elle consent à les accommoder à votre faiblesse; leur rigueur cède devant votre infirmité, et l'oracle de la théologie, saint Thomas, pose en principe que si nul ne peut dispenser de la loi divine, la condescendance au contraire ne doit pas être trop difficile dans les lois de l'Eglise, à cause de la suavité qui fait le fond de son gouvernement: *Propter suave regimen Ecclesiæ*. Aussi, M. F., quand la loi civile est rigide et inflexible, autant la loi de l'Eglise est souple et pliable. Quelle autre autorité sur la terre gouverne, administre comme l'Eglise? *Suave regimen Ecclesiæ*.

Ah! que le monde, qui nous prêche la tolérance, soit donc aussi tolérant que nous! Nous ne rejetons que les principes, et le monde rejette les personnes. Que de fois nous absolvons, et le monde continue de condamner! Que de fois, au nom de Dieu, nous avons tiré le voile de l'oubli sur le passé, et le monde se souvient toujours! Que dis-je? les mêmes bouches qui nous reprochent l'intolérance, nous blâment de notre bonté trop crédule et trop facile; et notre inépuisable patience envers les personnes est presque aussi combattue que notre inflexibilité contre les doctrines.

M. F., ne nous demandez donc plus la tolérance par rapport à la doctrine. Encouragez au contraire notre sollicitude à maintenir l'unité du dogme, qui est le seul lien de la paix sur la terre. L'orateur romain l'a dit : l'union des esprits est la première condition de l'union des cœurs. Et ce grand homme fait entrer dans la définition même de l'ami-

tié l'unanimité de pensée par rapport aux choses divines et humaines : *Eadem de rebus divinis et humanis cum summa charitate juncta concordia.*

Notre société, M. F., est en proie à mille divisions ; nous nous en plaignons tous les jours. D'où vient cet affaiblissement des affections, ce refroidissement des cœurs ? Ah ! M. F., comment les cœurs seraient-ils rapprochés, là où les esprits sont si éloignés ? Parce que chacun de nous s'isole dans sa propre pensée, chacun de nous se renferme aussi dans l'amour de soi-même. Voulons-nous mettre fin à ces dissidences sans nombre, qui menacent de détruire bientôt tout esprit de famille, de cité et de patrie ? Voulons-nous n'être plus les uns pour les autres des étrangers, des adversaires et presque des ennemis ? Revenons à un symbole, et nous retrouverons bientôt la concorde et l'amour.

Tout symbole concernant les choses d'ici-bas est bien loin de nous ; mille opinions nous divisent et il n'y a plus de dogme humain depuis longtemps, et je ne sais s'il s'en reconstituera jamais un parmi nous. Heureusement le symbole religieux, le dogme divin s'est toujours maintenu dans sa pureté entre les mains de l'Eglise, et par là un germe précieux de salut nous est conservé. Le jour où tous les Français diront : « Je crois à Dieu, à Jésus-Christ et à l'Eglise », tous les cœurs ne tarderont pas à se rapprocher, et nous retrouverons la seule paix vraiment solide et durable, celle que l'Apôtre appelle la paix dans la vérité. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I. A*, 29 ; p. 25, n. 34 ; p. 31, n° 5°.

XXIV

INSTRUCTION

PRÊCHÉE LE CINQUIÈME VENDREDI DE CARÊME A LA CATHÉDRALE
DE CHARTRES : QUE LA VÉRITÉ EST NÉCESSAIREMENT COM-
BATTUE SUR LA TERRE (1)

(1841)

Et criticis odio omnibus propter nomen meum.

Et vous serez hais de tous à cause de moi.
(S. Matth. c. x, v. 22) (2).

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Nous avons vu, dans la précédente instruction, que le caractère de la vérité, c'est d'être intolérante en matière de doctrine. Nous vous avons dit : Vous voulez trouver l'Eglise de Dieu sur la terre, cherchez l'Eglise intolérante ; celle-là seule est la véritable Eglise. Les autres qui se font des concessions mutuelles sont toutes également mauvaises. Avant de passer outre, nous devrions tirer aujourd'hui cette conclusion, savoir que la véritable Eglise est celle qui est stationnaire en matière de doctrine, parce que la vérité repousse toute erreur, et qu'en matière de

(1) Voir M. Fayet : *Mandements de Rouen*. (Note de M. l'abbé Pie.)

(2) Variante : *Positus est hic in signum cui contradicetur*.

Celui-ci est établi comme un objet de contradiction. (S. Luc. c. II, v. 34.)

dogme toute nouveauté est une erreur. Nous répondrions ainsi à ce beau mot de progrès qui est dans toutes les bouches, et nous ferions ressortir la ridicule idée et le projet *anti-catholique* de ceux qui veulent faire *progresser* la religion et qui prétendent *actualiser* le christianisme : entreprise qui ressemble assez à celle d'un homme à qui il paraîtrait que le soleil n'éclaire plus assez le genre humain, et qui imaginerait, lui, d'ajouter de la lumière à ce grand flambeau allumé par le Créateur. Le christianisme ne suffit plus aux besoins de l'époque et de nos sociétés *avancées*. Je crois en effet, M. F., que la société est *avancée*, tellement avancée que la putréfaction et la dissolution seraient imminentes et inévitables, s'il n'y avait pas dans le christianisme un baume souverain et incorruptible, capable de guérir même les plaies des nations. Mais brisons avec ce sujet, M. F. ; je le livre à vos méditations.

La sainte carrière approche de son terme, et je dois développer aujourd'hui une proposition qui tient étroitement à la précédente, savoir que la vérité, qui est nécessairement intolérante, est aussi nécessairement *intolérée*, et que c'est son caractère propre d'être attaquée de toutes parts. Les plus hautes questions religieuses se rattachent à ce sujet qu'il me sera tout au plus permis d'effleurer. J'entre en matière sans autre ordre que celui de l'enchaînement naturel de mes pensées. Ce que j'ai à dire pourra être ramené à ce double principe : 1^o que la véritable Eglise est celle qui est persécutée de tous les côtés ; 2^o que l'Eglise catholique romaine est la seule qui puisse se flatter d'être ainsi persécutée.

O divin Jésus, dans huit jours nous célébrerons la Compassion de la très sainte Vierge, c'est-à-dire le mystère de votre sainte Mère au pied de la croix, endurent toutes vos souffrances dans son cœur où elles se reflétaient comme dans un miroir. Aujourd'hui je vais annoncer à ce peuple

le mystère de la compassion de l'Église, c'est-à-dire, le mystère de votre épouse, debout, depuis dix-huit siècles, au pied de votre croix, où elle ne cesse d'endurer et de reproduire en elle-même toute l'histoire de vos douleurs.

I. Disons à l'avance et dès en commençant, M. F., ce que nous devons redire en finissant : c'est que, quoi que nous fassions, nous servons nécessairement au triomphe de la vérité, car, comme dit saint Paul, nous n'avons aucun pouvoir contre la vérité, mais seulement pour la vérité. Il en est de la religion comme de Dieu : Dieu est placé si haut qu'il nous est impossible de l'atteindre. Malgré nous, nous servons ses desseins : si nous l'aimons, nous lui donnons lieu de manifester sa miséricorde ; si nous le blasphémons, nous lui donnons lieu de manifester sa justice. Quoi que nous fassions, ses attributs y gagneront ; il n'y a que nous qui puissions perdre. Ainsi de la religion. Nous ne pouvons rien contre la vérité ; si nous l'attaquons, en cela même nous travaillons pour elle, parce que c'est une de ses gloires d'être attaquée, c'est une de ses preuves. Bon gré mal gré, nous servons à son triomphe : *Non enim possumus aliquid contra veritatem sed pro veritate*. Ne vous donnez pas tant de mal. Cette haine, ces blasphèmes, ces persécutions, tout cela ne prouve qu'une chose, c'est que la religion qui est ainsi haïe, blasphémée, persécutée, est la religion véritable. On ne s'acharne pas aussi sérieusement contre une chimère. *Non enim possumus aliquid contra veritatem sed pro veritate*.

La véritable Église doit être combattue sur la terre : *Et eritis odio omnibus propter nomen meum* (1), et cela pour des raisons évidentes. La véritable Église, c'est le règne de Dieu sur la terre, par conséquent elle doit avoir contre

(1) Variante : *Positus est hic in signum cui contradicetur*.

elle tous les ennemis de Dieu. Or, M. F., nous sommes tous plus ou moins ennemis de Dieu. Il y a dans notre cœur corrompu une haine secrète de la divinité. Nous sommes tous plus ou moins déicides. Celui qui hait son frère, dit saint Jean, celui-là est homicide : c'est-à-dire, M. F., qu'il y a dans la haine un désir de l'anéantissement de l'objet haï. Qui de nous, dans ses mauvais moments, ne s'est pas surpris à haïr Dieu ? Oh ! oui, qui de nous n'a pas senti dans son cœur cette racine d'amertume, dont parle saint Paul, qui pousserait d'horribles fruits, si nous la laissions germer et croître ? *Rudix amaritudinis sursum germinans.*

C'est, M. F., c'est ce principe d'amertume qui doit nécessairement s'exercer contre l'Eglise véritable, contre l'Eglise qui réalise le règne de Dieu sur la terre, contre l'Eglise qui rapproche de nous la divinité que nous voudrions reléguer dans les cieux, contre l'Eglise par qui la loi divine, sortant de l'abstraction et de la généralité, s'applique et, si j'ose ainsi parler, *s'individualise* à chacun de nous. Oui, la véritable Eglise doit être haïe de tous : *Eteritis odio omnibus* ; de tous indistinctement, des bons eux-mêmes lorsqu'ils ne s'observent pas, lorsqu'ils laissent ce je ne sais quoi de mauvais qui est là montrer la tête ; mais elle doit être haïe surtout des méchants, de ceux qui laissent croître et pousser librement cette racine d'amertume que le péché originel a glissée dans nos cœurs et que la grâce même du baptême n'a pas arrachée tout à fait. Ceux-là constituent sur la terre cette puissance ennemie du bien qu'on appelle *le monde*, et qui se lie par des intelligences secrètes aux puissances infernales.

Si elle n'appartenait à la foi, ce serait encore une vérité historiquement et traditionnellement démontrée, que, par le péché de l'homme, le démon a acquis un grand empire sur la terre, et que jusqu'à la fin des temps il y combattra l'œuvre de Dieu, et par lui-même, et par ces hommes qui,

pleins de son esprit, sont sous sa main comme des instruments dociles. De là ces deux cités ennemies dont on parle si souvent, Babylone et Jérusalem, l'Eglise et le monde. Car il n'y a point de composition entre la vérité et l'erreur, entre Dieu et Bélial. Le mensonge et le mensonge peuvent bien se supporter, puisqu'ils sont fils d'un même père ; mais le mensonge et la vérité ne se toléreront jamais. La vérité étant inflexible, le mensonge la haïra, la persécutera toujours. La véritable Église étant seule dépositaire de l'œuvre de Dieu, possédant seule le trésor de la vérité et de la vie, nécessairement le monde et l'enfer doivent se déchaîner contre elle, et, prenant tour à tour le glaive et la plume, tenter par les persécutions et par la mort de tarir ce principe de vie, et par l'hérésie et le sophisme d'obscurcir ce flambeau de vérité : *Positus est hic in signum cui contradicetur.*

Autre considération. La véritable Eglise doit porter avec elle le cachet de sa divinité, et pour cela elle doit se maintenir sur la terre d'une manière surnaturelle. Bâtie par la main de Dieu même, il faut qu'il soit évident pour tous que c'est la main de Dieu qui la conserve et la supporte. Or, si cette Eglise s'avancait dans le monde toujours flattée et toujours applaudie, on serait en droit de ne voir en elle qu'une institution purement humaine qui se maintient par la faveur et la protection des hommes ; qu'une théorie heureuse, un système qui se soutient par le nombre et la docilité de ses adeptes, ou par l'apparence plausible de ses arguments dont aucun contradicteur ne dévoilerait le faible et le vicieux. Donc, pour manifester aux hommes sa céleste origine, la véritable Eglise doit être attaquée et se soutenir au milieu des plus violents assauts : *Positus est hic in signum cui contradicetur.*

Il suit de ces principes qu'un philosophe qui cherche la vérité devrait raisonner ainsi : au milieu de tant de sociétés

ennemies, s'il en est une contre laquelle toutes les autres, oubliant leurs mutuelles divisions, conspirent d'un commun accord; au milieu de cette sphère immense de contradictions, s'il est un point vers lequel convergent de toutes parts les rayons impurs de l'erreur, c'est là le centre de la vérité, c'est là que je reconnais l'arche de salut, l'Eglise de Dieu. A peu près comme dans la mêlée on reconnaît le général à cette grêle de traits ennemis dirigés vers lui de toutes parts, ou, mieux encore, comme on reconnaît l'homme de bien dans l'assemblée des méchants, l'agneau dans un troupeau de loups, à cette rage avec laquelle ils le déchirent de concert. En d'autres termes, M. F., si vous cherchez l'Eglise véritable, cherchez l'Eglise attaquée constamment par toutes les passions et toutes les erreurs; cherchez celle qui est l'objet de toutes les persécutions, de toutes les contradictions, de toutes les injustices, celle qui est haïe de tout le monde : *Et eritis odio omnibus propter nomen meum* (1).

C'est Jésus-Christ lui-même, M. F., qui nous a révélé cette note distinctive de la vérité. Voyons-la d'abord dans la personne de ce divin Sauveur : toute sa vie est l'histoire de ses persécutions. Voyons-la ensuite dans l'Eglise catholique, seule associée, depuis dix-huit siècles, au crucifiement de son Époux. Suivez avec attention, et ne vous étonnez pas si notre sujet se complique encore ici par de nouvelles considérations. La question présente touche à des idées fondamentales qui constituent toute l'économie du christianisme, qui est la religion de la croix et de la souffrance. S'il y a un instant confusion dans votre esprit, le jour ne tardera pas à se faire, et nos conclusions finiront par coordonner vos idées.

Et ici vous répéterai-je, M. F., ce que déjà je vous ai dit, c'est que la religion véritable doit n'être pas seulement un

(1) Variante : *Positus est hic in signum cui contradicetur.*

grand et magnifique enseignement, mais qu'elle doit être avant tout une expiation infinie. L'ignorance originelle eut pour père un crime originel ; il faut donc que le sacrifice qui expie le crime, précède et accompagne l'enseignement qui éclaire l'ignorance. Sous ce rapport encore donc, la religion véritable doit être une religion d'épreuves, de contradictions, de persécutions : *Positus est hic in signum cui contradicetur*. De là une admirable économie. Tout pouvoir sur la terre, même un pouvoir surnaturel et divin, dès là qu'il est exercé par des hommes, a besoin d'être tempéré ; le pouvoir sacerdotal comme les autres, plus que les autres, car il est immense, il serait enivrant. C'est la domination la plus élevée, la domination des âmes. Mais si le sacerdoce est au service d'une religion dont l'essence est d'être combattue et contredite, il trouve alors le correctif et le contrepoids de sa puissance et de sa noblesse dans les sacrifices et les humiliations qu'il entraîne après lui. Le prêtre devient, comme l'Eglise dont il est le ministre, un objet de toutes les contradictions. Donc encore sous ce rapport, il est bon que l'Eglise soit constamment éprouvée : *Positus est hic in signum cui contradicetur*.

Voilà ce que fut la vie de Jésus, de Jésus rédempteur et docteur, de Jésus victime du monde et lumière du monde. A peine est-il né, qu'un vieillard trace prophétiquement son histoire en ces mots qui sont tout l'évangile et toute l'histoire de l'Eglise : *Positus est hic in signum cui contradicetur* : Celui-ci est établi comme un signe de contradiction. Déjà c'est Hérode qui feint de vouloir l'adorer et qui médite et qui exécute un massacre épouvantable ; voilà la vérité incarnée déjà exilée. Mais attendez : Jésus-Christ commence sa mission, et toutes les passions se déchainent contre lui. Jamais il n'a bien fait ni bien dit : il guérit les aveugles, oui, mais c'est le jour du sabbat ! il ressuscite les morts, oui, mais n'aurait-il pas mieux fait de les empêcher de mourir ?

C'est chose curieuse, M. F., de suivre dans l'évangile de saint Jean toutes les phases de la haine pharisaïque, tous les plis et replis dans lesquels le mauvais vouloir se déguise à peine. Le bénin Sauveur ouvre la bouche, et ils frémissent contre lui, *et fremebant in eum*. Ils viennent l'écouter, ils l'interrogent ; mais c'est pour le prendre dans ses paroles, *ut caperent eum in sermone*. Ils le mettent sur le terrain de la religion, et de ses paroles mal interprétées ils concluent qu'il est un impie et un blasphémateur. De là ils le transportent sur le terrain si délicat de la politique, et, malgré la prudence de ses réponses, ils le font passer pour un ennemi de César, pour un homme séditieux et dangereux. Enfin le divin Sauveur, qui connaît toutes leurs mauvaises pensées, leur dit nettement ce qui en est : Tout mon crime, c'est que je suis la vérité, et que vous, vous êtes les ennemis de la vérité : *Ego sum veritas*. Ne vous enveloppez pas dans tous ces beaux semblants de zèle ; vous savez bien, vous sentez bien que je dis la vérité, et voilà pourquoi vous voulez me tuer, parce que la vérité vous blesse : *Vos quæritis me interficere, qui vobis veritatem locutus sum*. Vous affectez d'aimer mon Père qui est dans les cieux : vous vous abusez vous-mêmes ; si vous aimiez mon Père, vous m'aimeriez, parce que mon Père et moi ne sommes qu'un. C'est mon Père que vous haïssez en moi ; c'est Dieu, c'est la vérité que vous voulez tuer en moi : *Me quæritis interficere, qui vobis veritatem locutus sum*.

Nous, nous voulons vous tuer ! reprennent-ils ; quel est donc ce langage fanatique et démoniaque ? *Respondit turba, et dixit : Dæmonium habes : quis te quærit interficere ?* Qui est-ce donc qui songe seulement à vous tuer ? Mes Frères, et le jour ne tarda pas à venir où ces Juifs qui avaient fait longtemps les hypocrites demandèrent tout haut la mort de Jésus : *Petierunt à Pilato ut interficerent eum* ; et à force d'intrigues ayant obtenu une sorte de

condamnation légale (car ils tenaient beaucoup à envelopper leur haine forcenée dans les apparences de la légalité : *Nobis non licet interficere quemquam*), ils le crucifièrent de leurs propres mains, et firent apposer les sceaux sur son tombeau.

Voilà donc, M. F., dans la personne de Jésus, voilà l'éternelle Vérité, exilée, contredite, condamnée, flagellée, crucifiée, et scellée dans son sépulcre. Insensés, qui ne savaient pas que l'homme ne peut rien contre la vérité mais pour la vérité, et qui ne voyaient pas que leur rage ne pouvait qu'une chose, savoir que cet homme qu'ils haïssaient tant était vraiment le Fils de Dieu : celui qui avait dit que le Christ devait souffrir, et ainsi entrer dans sa gloire : *Oportebat Christum pati, et ita intrare in gloriam* ; celui qui avait dit qu'après qu'il aurait été élevé sur la croix il attirerait tout à lui. *Non enim possumus aliquid contra veritatem sed pro veritate.*

Mais entendez-le, ce Dieu persécuté, entendez-la cette Vérité crucifiée, adresser la parole aux Apôtres et prophétiser les destinées de l'Eglise. « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le disciple n'est point au-dessus de son maître. Si donc ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a haï le premier. Voilà que je vous envoie comme des agneaux parmi les loups. Les hommes vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous flagelleront dans leurs synagogues ; vous serez conduits devant les magistrats et les rois pour me rendre témoignage. Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Ils vous mettront à mort ; mais ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent rien sur l'âme. Car je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, et je vous maintiens la double puissance de souffrir et de durer toujours. »

Voilà, M. F., toute l'histoire de l'Eglise tracée par Jésus-

Christ : souffrir et durer toujours. Partez de Jérusalem, apôtres de l'Eglise naissante, mais n'oubliez pas en partant la croix de votre maître. Allez par toute la terre achever dans votre personne ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. Présentez à toutes les nations la croix de Jésus-Christ, non pas seulement une croix de bois ou de métal, mais la croix vivante de vos souffrances et de vos tortures. Souvenez-vous bien de la parole qu'il vous a dite : vous ne serez pas traités autrement que lui, ils vous haïront comme ils l'ont haï. Il faut que vous passiez par la souffrance pour arriver à la gloire, et vous compterez vos victoires par vos tortures.

La voyez-vous, M. F., l'Eglise chrétienne attaquée de toutes parts dès sa naissance ? Voyez-vous comme tout se ligue contre elle ? Les voyez-vous, les Apôtres, les premiers prêtres de Jésus-Christ, conquérir le monde, trouvant partout de nouveaux périls, des embûches sur la terre, des naufrages sur la mer, des pièges dans les faux frères, la rage chez les Juifs, le martyre parmi les Gentils ? Les rhéteurs leur jettent des sarcasmes et des calomnies ; les beaux esprits rédigent élégamment contre eux des accusations capitales ; des conjurés font serment de ne boire et de ne manger tant qu'ils ne leur auront pas arraché la vie ; les magistrats se plaignent que par leurs doctrines ils troublent la cité, et ils veulent leur fermer la bouche. Et quand les fidèles s'épouvantent de tant de cruelles persécutions : Rassurez-vous, leur dit le grand Paul, ne vous effrayez pas de ces tribulations, car vous savez bien que nous sommes établis pour souffrir : *Nemo moveatur in tribulationibus istis: ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus*. Rassurez-vous, il n'appartient qu'à une Eglise crucifiée, qu'à un sacerdoce crucifié de continuer sur la terre l'œuvre d'un Dieu crucifié.

M. F., elles n'ont pas manqué à l'Eglise catholique, les

croix et les contradictions. Seule, depuis dix-huit siècles, elle porte constamment sur ses épaules la croix de son Maître. Contradictions par le glaive : comptez tous les martyrs, je ne dirai pas, comme Jésus, depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zacharie que vous avez tué entre le vestibule et l'autel, mais depuis le sang du diacre Etienne jusqu'à celui qui rougit encore l'église des Carmes, depuis les martyrs qu'a faits Néron jusqu'à ceux que le glaive du barbare fait encore tous les jours. Contradictions dans la doctrine : il n'y a pas un mot, pas une syllabe du symbole catholique qui n'ait été, quelquefois pendant plusieurs siècles, l'objet des plus violentes attaques. Un seul *iota* du symbole a coûté à l'Eglise des fleuves de sang. Comptez, si vous le pouvez, comptez tous les contradicteurs de la vérité catholique ; comptez tous les hérétiques, depuis les ariens jusqu'aux protestants, depuis Simon le Magicien jusqu'aux prêtres de l'Eglise française de la Porte-Saint-Martin ; comptez tous les sophistes ennemis de l'Eglise catholique, depuis Celse et Porphyre jusqu'à Voltaire et Jean-Jacques, depuis Julien l'Apostat jusqu'à ses derniers imitateurs. Sainte Eglise catholique, vous n'avez pas respiré un seul moment depuis le jour où vous êtes née. Au milieu même de vos triomphes, il y avait des douleurs. Depuis dix-huit siècles, vous n'avez cessé de boire le calice de Jésus et d'être baptisée de son baptême sanglant.

Or, M. F., d'après les principes que nous avons posés, ne pourrions-nous pas déjà conclure : Elle est donc la véritable Eglise, cette société contredite par toutes les autres sectes. Elle est donc la colonne de vérité, puisque la main du mensonge et de l'erreur est venue dans tous les siècles chercher à l'ébranler. Elle est donc vraiment l'Eglise de Jésus-Christ, puisqu'on n'a cessé de renouveler contre elle les attentats qu'on a commis contre la personne adorable du Sauveur. En appliquant les mêmes principes à nos ad-

versaires, en voyant toutes ces sectes si opposées se tolérer entre elles ; en voyant, par exemple, le glaive de Mahomet, implacable contre les catholiques, s'adoucir envers les hérétiques descendants d'Eutychès ; en voyant la secte philosophique de Voltaire, ennemie si acharnée de Dieu, ne pas daigner honorer d'un blasphème la religion de Luther et de Calvin, mais au contraire la traiter avec des égards flétrissants, ne faut-il pas s'écrier : Aucune de ces sectes n'est l'Eglise, puisqu'elles se souffrent mutuellement, puisqu'elles n'inspirent aucune haine au monde ni à l'enfer ? Si une seule d'elles avait la vérité, toutes les autres s'élèveraient à l'instant contre elle. Elles sont toutes d'intelligence : donc elles sont toutes filles de ce Satan dont le royaume n'est pas divisé contre lui-même.

C'est ainsi, M. F., que l'Eglise catholique contemple sa blessure avec triomphe, comme le guerrier s'enorgueillit de ses balafres. Fille du Dieu crucifié, elle aime à porter dans sa chair les stigmates de son divin fondateur. Si, un seul instant, elle n'apercevait plus d'ennemis autour d'elle, elle se dirait avec effroi : Suis-je donc encore la colonne de la vérité, puisque la haine du vice et de l'erreur se tait devant moi ? Et le souvenir de la parole de son Jésus qui lui a promis qu'elle serait haïe de tout le monde, et la voix du grand Paul, criant depuis dix-huit siècles qu'il faut des persécutions et des hérésies, lui feraient craindre à cette fois d'être abandonnée de Dieu. Mais non, cet oracle s'accomplira jusqu'à la fin, et il s'accomplira avec une persévérance en quelque sorte surnaturelle. Toutes les haines cesseront : les haines de familles les plus invétérées, les haines nationales ; il n'y a qu'une haine que le temps ne calmera point, c'est la haine de l'Eglise catholique. Elle est et elle sera jusqu'à la fin aussi fraîche, aussi animée, aussi vivace qu'au commencement.

Et en effet, M. F., n'est-il pas prodigieux qu'après dix-

huit siècles de bienfaits répandus par l'Eglise catholique, après dix-huit siècles de triomphes remportés sur tous les persécuteurs, il se trouve encore des hommes qui aient le courage d'attaquer l'Eglise, de la persécuter ; des hommes qui osent se flatter de l'anéantir ? Il y a longtemps que le peuple romain fit frapper un jour une médaille en l'honneur de son très clément empereur pour éterniser la gloire qu'il avait acquise en étouffant ce qu'on appelait la superstition chrétienne. Ah ! et le christianisme assista aux funérailles de cet empereur ; il assista aux funérailles de l'empire et à celles de beaucoup d'autres nations. Et néanmoins il se trouve encore des hommes qui osent se flatter que le christianisme expire, des hommes qui se promettent de rire aux funérailles de ce grand culte. Les insensés ! et n'est-il pas prodigieux qu'après que toutes les erreurs ont été pulvérisées, toutes les hérésies anéanties depuis dix-huit cents ans, quand il n'y a plus rien à objecter, il se trouve encore des hommes qui aient le courage de se faire chefs de sectes et de rhabiller à neuf de vieilles objections mille fois réfutées ? Si de tous les vaisseaux qui sont partis depuis mille ans pour la recherche d'un nouveau monde, aucun n'avait échappé au naufrage, en serait-il encore beaucoup qui osassent tenter l'entreprise ? Et quand les plus grandes hérésies ont échoué pendant dix-huit siècles, nous voyons des insensés recueillir de vils débris échappés au naufrage et de ces planches à demi pourries reformer une barque telle quelle pour s'élaner encore contre le roc de l'Eglise. C'est là ce qu'on ne peut appliquer qu'à un aveuglement manifeste pour l'accomplissement de cet oracle, qu'il faut des persécutions et des hérésies. Oui, et il y en aura jusqu'à la fin.

II. Jetons un coup d'œil autour de nous, M. F. : que voyons-nous encore ? Qu'y a-t-il de plus saint, de plus

utile, de plus bienfaisant sur la terre que l'Eglise catholique, et cependant qu'y a-t-il de plus contredit, de plus persécuté, de plus combattu ? Il existe des hommes possédés de la haine de Dieu, des hommes ennemis de tout bien, de toute vérité. Or de toutes les sectes, de toutes les sociétés, de toutes les religions, quelle est celle qui leur déplaît ? Laquelle semble se désigner d'elle-même à leur haine ? L'Eglise catholique, et l'Eglise catholique toute seule. Parmi les incrédules, qui est-ce qui combat les juifs, les mahométans, les protestants ? on est plein d'égards pour eux. Ils ont toujours raison, on se range toujours de leur côté. L'Eglise catholique, au contraire, n'a jamais bien fait ni bien dit. On veut la trouver en défaut : qu'elle dise blanc, qu'elle dise noir, elle aura toujours tort. Il existe sur la terre des organes de l'enfer, des hommes dont le blâme est un éloge et dont l'approbation fait trembler. Pour qui sont leurs applaudissements ? pour tout ce qui est opposé à l'Eglise. Contre qui leurs emportements furibonds ? contre l'Eglise, contre le sacerdoce catholique. Donc, M. F., l'Eglise catholique est l'Eglise de Dieu.

Que deux prêtres catholiques et deux ministres protestants partent, le même Évangile à la main, pour convertir un peuple barbare ! Ces derniers, on les reçoit sans peine, l'idolâtrie ne s'effraie point de leur évangile ; on ne songe pas seulement à les persécuter. Ils n'auront pas les honneurs du martyre, et, à dire vrai, ils en sont peu jaloux. On ne verra en eux que des commerçants, des industriels, qui viennent prêcher la décence pour vendre quelques aunes de calicot. C'est ainsi que sont accueillis tous les jours les ministres anglicans. Mais les prêtres catholiques, c'est autre chose : voilà tout à coup que les idoles s'émeuvent, qu'elles tremblent sur leur piédestal ; une haine, sortie de l'enfer, s'empare du cœur de ces barbares, le sang catholique est versé, et ce n'est qu'après en avoir été arrosée pendant

longtemps que cette terre finit par germer la foi chrétienne. Voilà ce qui arrive encore de nos jours : preuve incontestable que l'enfer n'a pas intérêt à combattre les autres sectes, et qu'il ne déteste que l'Eglise catholique, parce que seule elle possède la vérité.

Et sans parler des autres, descendons dans notre propre cœur. Laissons agir un instant nos passions, et parmi cet horrible désir qui naîtra dans notre âme : *Dixit in corde suo : non est Deus* ; dans ces instants où nous voudrions anéantir Dieu, écoutons quelle est celle de toutes les sociétés visibles qui va être nommée par notre haine, cherchons quelle est celle qui nous gêne, qui nous déplaît, etc. C'est l'Eglise catholique, et l'Eglise toute seule. Tout le reste ne nous porte point ombrage.

M. F., qui pourrait énumérer dans le détail toutes les injustices, toutes les contradictions dont l'Eglise catholique est l'objet ? Tout ce qu'elle fait de bien, on le regrette, on le diminue, on le conteste. Tout ce qui est à sa gloire, on l'atténue. Tout ce qui peut prouver sa vérité, on désire le trouver faux, on a mille prétextes pour en douter. L'Eglise, c'est toujours ce que le vieillard Siméon a prédit : *Positus est hic in signum cui contradicetur* ; c'est toujours Jésus poursuivi, attaqué ; Jésus provoquant la haine par ses bienfaits ; Jésus épié dans ses paroles ; Jésus condamné dans ses actions ; Jésus à qui l'on jette un morceau de pourpre sur les épaules ; Jésus à qui l'on donne un sceptre de roseau et une couronne d'épines ; Jésus devant qui l'on passe avec un rire ironique et des branlements de tête. L'Eglise, c'est toujours Jésus flagellé, crucifié ; Jésus qu'on veut ensevelir, dont on veut sceller le tombeau et le clore d'une si grosse pierre qu'il ne puisse en sortir. M. F., je le répète avec un nouvel accent de conviction : cette Eglise est donc bien l'Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise de la vérité, l'Eglise surnaturelle, l'Eglise de l'expiation, l'Eglise de la croix.

Donc, vous dirai-je, ô vous qui seriez ennemis de l'Eglise, vous ne pouvez rien contre la vérité, mais seulement pour la vérité. Vous attaquez l'Eglise, et en cela vous aidez à l'accomplissement des destinées de l'Eglise. Quand vous rameneriez de nouvelles persécutions, eh bien, il naîtrait de notre sang un autre sacerdoce, et vous auriez prouvé, une fois de plus, au monde que l'Eglise catholique est l'Eglise de Dieu. Cet instinct mauvais qui vous anime contre elle, est tout en sa faveur. Prenez garde : l'Eglise est constituée de telle sorte qu'elle gagne à vos outrages. Les écueils sont pour elle le port, les tempêtes hâtent sa navigation. Vous lui voyez des épines, et ces épines font sa couronne. C'est là le plus beau de tous les diadèmes, le diadème de la douleur. Tout ce que vous ferez aboutira comme les sceaux, comme les gardes apposés par les Juifs au tombeau de Jésus. Tout ce que vous ferez, dis-je, aboutira à mieux constater le prodige ; car la religion est placée si haut que l'homme ne peut rien contre elle, mais que tout ce qu'il fait tourne pour elle : *Non enim possumus aliquid contra veritatem sed pro veritate.*

Et vous, chrétiens fidèles, qui pleurez sur les maux de l'Eglise, qui gémissiez sur ses afflictions, ah ! loin de moi que je condamne vos larmes ; au contraire, il est beau dans un fils de compatir aux douleurs de sa mère. Mais que votre douleur ne soit pas du désespoir, oh ! non. Et je vous dirai hardiment avec saint Paul : qu'aucun de nous ne soit ébranlé à la vue de ces tribulations ! Car vous savez bien que nous sommes établis pour souffrir : *Nemo moveatur in tribulationibus istis, nam et ipsi scitis quia in hoc positi sumus.*

Seigneur, soyez béni ! Comme vos premiers apôtres, nous sommes pleins de joie de ce qu'au bout de dix-huit siècles nous sommes trouvés encore dignes de souffrir : *Quia digni habitus sunt pro nomine Jesu pati.* Seigneur, soyez béni de ce

qu'après dix-huit siècles la haine du monde nous arrive encore dans toute la plénitude de vos promesses ! Seigneur, soyez béni de ce que le démon et le monde sont encore aussi ennemis de votre Église qu'ils l'étaient de votre personne et de votre Église naissante ! Entourés de contradictions, abreuvés d'amertumes, ah ! qu'il nous est doux, Seigneur, de relire ces oracles sortis de votre bouche, et qui changent notre douleur en joie, notre défaite en triomphe ! Que nous sommes fiers, quand nous nous souvenons de la parole que vous avez dite : Le disciple n'est point au-dessus de son maître ! S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. S'ils vous haïssent, sachez qu'ils m'ont haï le premier. Quand les hommes vous maudiront, vous tendront des pièges, seront injustes et cruels envers vous, réjouissez-vous, car c'est ainsi que leurs pères ont traité les prophètes : *Gaudete, secundum hæc enim faciebant prophetis patres eorum.* Si le monde vous bénissait, si les hommes vous applaudissaient, je vous plaindrais, car c'est ainsi que leurs pères faisaient envers les faux docteurs et les pseudo-prophètes : *Væ vobis, cum benedixerint vobis homines, secundum hæc enim faciebant pseudo-prophetis patres eorum.* Si vous étiez du monde, ah ! le monde aimerait ce qui lui appartiendrait ; mais, parce que vous n'êtes pas du monde, à cause de cela le monde vous hait : *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret ; quia vero de mundo non estis, ... propterea odit vos mundus.*

C'est ainsi, mes Frères, que l'Église se console. Car souvent, dit saint Paul, la pesanteur des maux dont nous sommes accablés nous paraît excessive ; toutes nos forces n'y suffisent pas, et la vie nous devient à charge. Mais au milieu de ces cruelles perplexités, plus nous sentons notre faiblesse, plus nous avons confiance en celui qui ressuscite les morts ; lui seul nous a délivrés de tous les

périls, et nous en délivrera toujours, comme nous l'espérons de sa bonté. Nous pouvons être persécutés, mais jamais abandonnés ; abattus, mais non détruits. Et dans cette divine espérance, au milieu des malédictions et des outrages (c'est toujours saint Paul qui parle), nous veillerons encore plus, s'il est possible, à n'offenser personne, de peur de faire retomber le blâme sur notre ministère : *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum*. Nous nous montrerons recommandables en toutes choses, comme de vrais ministres de Jésus-Christ, par une grande patience dans les afflictions, par la pureté, la science, par une douceur persévérante et franche, *in castitate, in scientiâ, in longanimitate, in charitate non fictâ* ; dans l'honneur et dans l'ignominie, dans la bonne et dans la mauvaise réputation ; comme des séducteurs quoique sincères, comme des inconnus quoique très connus, *per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti*.

En nous faisant prêtres, nous savions bien que nous encourions la haine du monde. Nous n'ignorions pas qu'à un Dieu crucifié il faut un sacerdoce crucifié. Aussi n'attendons-nous point pour nous des jours meilleurs que ceux où ont vécu nos pères. Chaque fois que l'ordre paraîtra se rétablir sur la terre, on demandera contre nous de nouvelles persécutions ; on s'étonnera de notre ambition, quand on nous verra au grand jour porter les saintes huiles aux infirmes et le pain du viatique aux mourants ; on avertira sagement les pouvoirs humains de nos redoutables envahissements, quand nous aspirerons à la puissance de prier Dieu publiquement et d'invoquer ses miséricordes sur notre patrie ; on nous accusera de troubler les consciences, quand notre ministère d'union et d'amour calmera toutes les passions, et fera rentrer la paix et la vertu dans les cœurs.

Ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin des siècles. Alors l'Église,

après avoir cheminé au milieu de ses ennemis, les verra placés sous ses pieds, tandis que les bons, ceux qui ont le cœur droit, et qui l'auront aimée sur la terre malgré ses opprobres, partageront dans les cieux son éternelle gloire. C'est, mes Frères (1), etc.

(1) Cf. *Appendice I : A, 30.*

XXV

INSTRUCTION

PRÊCHÉ A LA CATHÉDRALE DE CHARTRES, LE VENDREDI DE LA
COMPASSION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE : SUR LES MYSTÈRES A
CÉLÉBRER ET LES SACREMENTS A RECEVOIR (1).

{ (1841)

*Proximum autem erat Pascha ; et
ascenderunt multi Ierosolymam de
regione ante Pascha, ut sanctifi-
carent seipsos.*

Or la fête de Pâque approchait , et
une grande multitude se rendait de
toute la contrée à Jérusalem avant la
Pâque pour se purifier.

(S. Jean, ch. x, v. 55.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Pendant cette sainte Quarantaine nous avons médité ensemble sur des vérités d'un ordre général. Nos entretiens ont eu pour objet de dissiper des préjugés, de réfuter de fausses idées qui ont cours aujourd'hui dans le monde. Quatre importantes propositions nous ont occupé successivement.

(1) Le sujet de cette instruction a déjà été traité en partie sous forme de prône. Nous indiquerons en note les emprunts faits par l'instruction de 1844 au prône de 1840

Nous avons établi d'abord que la morale n'a pas d'existence sans le dogme qui en est le fondement, et sans la grâce qui en est le moyen d'exécution. Les croyances catholiques, avons-nous dit, sont le *pourquoi* de la morale ; les pratiques catholiques en sont le *comment*. Otez la foi avec ses dogmes, ôtez la grâce avec ses sacrements : la morale n'est plus qu'un préjugé sans force obligatoire, qu'une théorie sans réalisation possible. De cette proposition nous avons tiré une conclusion toute naturelle : savoir que le sacerdoce catholique est le seul conservateur efficace de la morale, puisque seul il a le double dépôt de la foi qui est le motif de la morale, et de la grâce qui en est le moyen. Et là, mes Frères, nous vous avons fait voir combien tous les efforts des hommes, même les mieux intentionnés, sont loin de pouvoir remplacer l'action surnaturelle et divine de l'Église, de l'Église qui seule a reçu du ciel et de l'Esprit-Saint cette puissance de fécondité et de vie qui crée, qui anime et qui perpétue les institutions véritablement utiles à l'humanité. De là, nous avons passé à deux autres propositions, savoir que c'est le caractère distinctif de la véritable Église d'être intolérante et exclusive en matière de doctrine, et aussi d'être attaquée et combattue de toutes parts ; et nous vous avons fait voir que ces deux traits caractéristiques de la vérité ne se trouvaient que dans l'Église catholique, seule inflexible et inébranlable sur le terrain des croyances, seule poursuivie et persécutée par toutes les passions et toutes les erreurs.

Il me resterait, mes Frères, bien des considérations à vous exposer encore. Je le ferai avec bonheur ; car, c'est justice à moi de le dire, mes Frères, il y a peu d'auditoires aussi encourageants que celui devant lequel il m'a été donné d'annoncer la parole sainte pendant cette station. Sans doute, comme dit saint Paul, notre ministère n'a pas été sans tribulation. La chaire chrétienne sera éternellement

le but provocateur des colères du monde. C'est un tribunal d'où il part des sentences, et il est si rare que le condamné soit content de la sentence qui le frappe ! Mais si la tribulation ne nous a pas manqué, les consolations ont été plus abondantes encore. Je ne saurais assez vous remercier, mes Frères, de l'attention silencieuse et bienveillante que vous m'accordez toujours.

Aujourd'hui, mes Frères, il m'a semblé que la grande semaine dans laquelle nous allons entrer exigeait que je traitasse un sujet plus pratique et moins général que les précédents. C'est surtout à vous, chrétiens fidèles, que je m'adresserai aujourd'hui ; c'est à vous surtout que je vais parler : 1° des mystères que nous devons célébrer pendant les jours où nous entrons, 2° des sacrements que nous devons recevoir. Les bornes que je me suis prescrites ne me permettront que quelques réflexions sur chacune de ces importantes matières.

Vierge sainte, ô mère de douleur, ah ! qu'il m'eût été doux de ne parler que de vous en ce jour consacré à la mémoire de vos souffrances ! Qu'il m'eût été doux de vous présenter à ce peuple comme le type de la femme chrétienne qui est l'être de l'amour et de la douleur ! Ah ! souvenez-vous, mes Frères, qu'en suivant, pendant cette semaine, le Chemin de la Croix de Jésus, vous y rencontrerez Marie, Marie la plus affligée parce qu'elle était la plus tendre des mères ; et ce ne sera pas une petite consolation pour vous, pour vous surtout, mères chrétiennes, de trouver une mère affligée avec qui vous puissiez parler de vos peines.

Quant à moi, Vierge sainte, les paroles me manquent pour dire combien j'aime à penser à vos douleurs, et à vous rencontrer sur le Calvaire. O Marie, vous me semblez belle dès votre aurore ; je vous aime dans votre berceau ; je vous aime revêtue du charme céleste de votre virginité ; je vous aime portant entre vos bras ce divin Enfant dont la

grâce se reflète sur vous, et vous embellit comme la fleur embellit la tige qui l'a produite ; je vous aime régnañt dans les cieux où le soleil est votre vêtement, la lune votre marchepied, les étoiles votre couronne. Mais je vous aime davantage encore sur le Calvaire, sur le Calvaire où vous avez acquis un indéfinissable charme, le charme que donne la souffrance, ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu, comme parle Bossuet. Ah ! il est si doux à celui qui prie de rencontrer, dans l'objet de son culte, les mêmes douleurs, les mêmes angoisses qu'il éprouve.

Vierge sainte, ô vous qui savez ce que c'est que la douleur, vous avez appris à avoir pitié des misérables. Mère de compassion et de miséricorde, et, comme vous appelle encore le bon peuple de nos hameaux, Notre-Dame de Pitié, ayez pitié de nous ; enseignez-nous à suivre vos traces, nous suivrons par là celles de Jésus. Et puisque la fête de ce jour nous rappelle la part que vous avez prise aux grandes choses qui se sont opérées en Jérusalem, aidez-moi à entretenir ces fidèles de la part qu'ils doivent prendre, dans ces mêmes jours, aux mystères et aux sacrements de l'Église leur mère.

I. La semaine dans laquelle nous allons entrer est appelée dans l'Église la Grande Semaine. Non pas, dit saint Jean Chrysostome, que les jours en soient plus longs et plus nombreux, mais à cause des grandes choses que Dieu y a opérées. Mes Frères, on n'y songe pas sérieusement. Quels autres faits historiques comparables à ceux dont l'Église va nous rappeler la mémoire ? Les souffrances du Dieu fait homme, la mort de ce Dieu crucifié par les hommes, la résurrection de ce Dieu-Homme ! Quels événements que ceux-là ! Et qu'il faudrait être négligent pour n'y prendre aucun intérêt ! Qu'il faudrait être indifférent envers Dieu, et peu soucieux de son propre bonheur !

C'a été, mes Frères, une admirable économie de la sagesse divine de placer toute la religion dans des faits. La religion chrétienne ne porte point sur des raisonnements ; ce n'est pas un système philosophique, une doctrine abstraite qui serait nécessairement au-dessus de la portée des esprits vulgaires. La religion chrétienne consiste tout entière dans des faits, et les faits sont à la portée de tout le monde. Le Dieu éternel se révèle par le fait de la création ; sa puissance, sa bonté, sa justice se manifestent par le fait de ses œuvres et de ses miracles. La religion, pendant les quarante siècles qui ont précédé la venue du Messie, n'est autre chose qu'une histoire. L'incarnation, la rédemption et tous les mystères du christianisme ne sont autre chose que des faits historiques. Il n'est pas besoin d'un esprit élevé ni d'un jugement extraordinaire pour connaître les points essentiels de la religion chrétienne. Tout le monde est capable de comprendre des faits. Et d'ailleurs Dieu a pourvu encore à ce qu'ils fussent rendus saisissables pour tous.

Car, M. F., et c'est encore une économie admirable de la religion chrétienne, les grands faits sur lesquels repose la religion tout entière, Dieu a voulu en quelque sorte les perpétuer parmi nous. Il n'a pas voulu que le récit nous en fût seulement lu ; mais, comme l'esprit est plus frappé de ce qui entre par l'ouïe, Dieu a voulu que jusqu'à la fin des siècles ces faits fussent renouvelés chaque année dans l'Église. Dans l'ancienne loi, à chaque merveille que le Seigneur opérait, il voulait qu'on élevât aussitôt un monument, afin que quand les arrière-petits-enfants demanderaient le pourquoi de ce monument, on leur rappelât le prodige qui en avait été l'occasion. Ainsi l'Église chrétienne, dans le courant de l'année ecclésiastique, fait passer sous nos yeux toute l'histoire et par conséquent tout le dogme du christianisme.

Nous vous l'avons dit déjà plusieurs fois, mes Frères, la

célébration des fêtes chrétiennes est de la plus haute importance : de là dépend en grande partie notre religion et notre piété...! Les fêtes, c'est la foi devenue sensible et saisissable, c'est la vertu devenue facile et pratique pour tous ; les fêtes, c'est comme la forme, le vêtement et, si j'ose le dire, c'est comme la personnification, l'incarnation de nos dogmes. En d'autres termes, les fêtes, c'est le christianisme populaire. Qui aurait célébré toute la série des fêtes et des mystères de l'année chrétienne serait assuré de posséder tout l'esprit du christianisme (1). Si vous pouviez faire comprendre à un sourd-muet toute cette suite de scènes religieuses que la piété de nos pères a sculptées avec tant de légèreté, de délicatesse et de grâce autour du chœur de notre admirable église, vous lui auriez appris tout son catéchisme. Ainsi en est-il des fêtes que la main de l'Église a semées, comme une riche broderie d'une admirable variété, sur ce fond par lui-même si rembruni que l'on appelle le temps, et qui se partage si uniformément en mois et en années. Tout le catéchisme chrétien est dans le calendrier des fêtes.

Si la froide philosophie, cette secte rationnelle qui est née du protestantisme, parvenait à donner à la société les mœurs qu'elle a rêvées dans ses idées de perfectibilité et de progrès, toute l'année se ressemblerait, et n'aurait aucun de ces aspects différents qu'elle emprunte à la religion. Tous les mois, tous les jours seraient les mêmes. Point de temps consacré aux pensées graves, aux saintes tristesses, au recueillement du cœur ; point de solennités et de fêtes pleines d'allégresse et de tressaillements religieux. L'année d'un bout à l'autre serait comme un pays plat et monotone, sans collines et sans vallons, sans effets de soleil et d'ombre. Ah ! sous prétexte d'épurer le culte, de le rendre

(1) Voir plus haut, p. 210.

plus spirituel, que c'est mal connaître les hommes et les routes du cœur ! Si vous ne donnez rien aux sens, si vous ne cherchez pas à frapper l'imagination, à aider la faiblesse de l'esprit, vous aurez un culte froid, sec et triste, qui ne dira rien au cœur ; pour vouloir trop donner à l'esprit, vous le fatiguerez ou vous l'exalterez ; dans les uns ce culte en quelque sorte métaphysique finira par dégénérer en indifférence, et dans les têtes ardentes il pourra bien dégénérer en fanatisme. Et ne dites pas que ces moyens extérieurs de fixer la pensée et d'éveiller de pieux sentiments sont bons pour la multitude ! Ici, M. F., tous les hommes sont peuple, et depuis le plus beau génie jusqu'à l'esprit le plus borné, il n'en est pas un qui ne soit soumis à l'influence des signes et des symboles qui frappent les sens (1).

Ah ! que la religion entend bien mieux que le philosophisme ce qui convient à notre pauvre humanité, à cette intelligence unie à des organes ! Elle sait qu'il nous faut des spectacles, et elle nous en donne. Elle sait qu'il faut à notre nature légère et inconstante de la diversité, et elle en a répandu sur l'année chrétienne. L'homme se lasse de tout, même du plaisir. Aussi rien n'était plus frappant autrefois dans un pays catholique que l'avènement du Carême, après la suite des joyeuses fêtes de Noël, du premier de l'an, des Rois, de la Chandeleur. Quand, au milieu de la nuit, à onze heures du soir, le grand bourdon de cette tour annonçait le mercredi des Cendres à la cité fatiguée de plaisirs, chacun s'en allait et retrouvait les pensées graves et religieuses, peut-être un instant trop oubliées parmi l'enivrement des joies du monde. Et maintenant encore, M. F., si le Carême n'est pas pour nous ce qu'il était pour nos pères, cependant il opère, chaque année encore à cette

(1) M. Frayssinous : *Religion envisagée dans le culte*. (Note de M. l'abbé Pie.)

époque, un travail mystérieux, un certain rapprochement de l'humanité vers Dieu. Nos églises sont plus fréquentées ; on éprouve le besoin d'y venir. Ah! venez-y donc, M.F., venez surtout assister aux saintes tristesses de l'Eglise pendant cette grande semaine qui commence par le récit du triomphe de Jésus dans Jérusalem, qui se poursuit par l'histoire de ses souffrances, de son crucifiement et de sa sépulture, et qui se termine par la solennité de sa résurrection.

Qu'elles sont imposantes, M. F., qu'elles sont tristes et consolantes à la fois les cérémonies de l'Eglise pendant ces jours de si salutaire mémoire ! Toute cette suite de mystères qui se succèdent, la voix des prophètes qui vient se mêler à celle des évangélistes pour raconter les douleurs de Jésus, ces bruits mystérieux échos de la secousse qui annonça la mort d'un Dieu, ce feu sacré qui se cache et s'éteint comme s'éclipsa l'astre du jour, cette croix de bois qui a sauvé le monde et dont le peuple chrétien va adorer une parcelle précieuse, ce tombeau silencieux qui rappelle le sépulcre où Joseph d'Arimathie ensevelit le Sauveur, cette complainte et ces chants de condoléance aux douleurs d'une mère virginale qui pleure sur la mort d'un fils ! Encore une fois, M. F., que tout cela est beau, que tout cela est grand, que tout cela est digne d'intérêt ! M. F., faut-il vous le dire, chaque année il ne manque qu'une chose à ces grands mystères que l'Eglise célèbre : un si beau spectacle, et point de spectateurs ! Ah ! souvent il nous a semblé que cette basilique, accoutumée autrefois à se voir en ces jours remplie d'une multitude immense de fidèles, nous montrait ses vastes nefs, vides et désertes, et nous l'entendions qui se lamentait avec l'accent de Jérémie de ce que personne ne venait à ses solennités : *Vix Sion lugent eo quod nemo sit qui veniat ad solemnitates*. Et du fond de son sépulcre, Jésus-Christ semblait dire aussi par la bouche du même prophète : J'ai foulé tout seul le pressoir de la douleur ; j'ai

regardé tout autour de moi, et il n'y avait personne qui vint compatir à mes maux : *Torcular calcavi solus... circumspexi et non erat qui consolaretur* (1).

Ah ! vous du moins, vous viendrez, fidèles chrétiens. Cette année encore nous vous verrons suivre avec intérêt et piété toutes les cérémonies et tous les mystères de la Sainte Semaine. Vous continuerez de nous rappeler ce disciple fidèle et ces saintes femmes qui, alors même que tout le monde abandonnait Jésus, eurent le courage de le suivre jusqu'au Calvaire. Vous viendrez aussi, mères chrétiennes. Il nous sera donné de vous voir encore entourées de vos enfants, à qui vous tâcherez de faire comprendre ces grands mystères, à qui vous apprendrez à prier et à pleurer devant le tombeau de Jésus. Ah ! ne regrettez pas quelques instants dérobés à leurs études : il y a dans ces mystères de hautes leçons, de grands enseignements et pour l'esprit et pour le cœur, et surtout il y a des grâces bien efficaces et bien durables. Tous tant que vous êtes ici, M. F., vous viendrez du moins baiser le matin la croix qui a sauvé le monde, et le soir consoler les douleurs de votre mère, la Vierge d'Israël (2).

Et pour ceux qui auront suivi les cérémonies lugubres de la Semaine Sainte, combien la fête de Pâques sera douce et consolante ! La fête de Pâques est la fête de la joie et de l'allégresse chrétienne : c'est ainsi qu'en ont parlé tous les saints Pères dans leurs homélies. Rien n'est beau comme le rayon du soleil après une longue pluie, et le sourire de la joie n'a jamais plus de charmes que quand il succède à de longues tristesses. Il y a, pour le cœur, un charme inexprimable, une ineffable suavité dans cette transition de la douleur au plaisir. Aussi qu'il est doux de saluer l'aurore du jour de Pâques ! La veille encore,

(1) Voir plus haut, p. 197.

(2) Voir plus haut, p. 199.

c'était un tombeau, Jérémie et ses chants de mort ; le tabernacle était vide, le sacrifice avait cessé ; les cloches avaient perdu jusqu'à cette voix lugubre qu'elles ne refusent pas aux autres mortels, quand ils descendent dans la tombe ; la foule était triste, pensive, silencieuse. Et le lendemain matin, je ne sais quoi de nouveau a changé la face de toutes choses ; je ne sais quelle lumière a donné au saint lieu un aspect tout différent : c'est comme un rayon de vie chassant les ténèbres de la mort ; les murs du temple et le visage du chrétien semblent rajeunis.

Les alleluia commencent à retentir sous la voûte sacrée. Tout l'univers catholique chante à la fois : Le Christ est ressuscité ! Alleluia ! Et dans son extase de bonheur, l'Eglise entrecoupe toutes ses phrases de ce cri d'allégresse : Alleluia ! Puis le soir, elle met dans nos bouches cette hymne si naïvement joyeuse, cette histoire rimée de la résurrection qu'un de nos vieux rois a composée et que savent les petits enfants. Est-il, M. F., un cœur si indifférent qui ne soit ému quand tous les fidèles, répondant à la voix de l'enfant de chœur, redisent avec tant d'enthousiasme et avec une jubilation si expansive le refrain du triple alleluia, et que les échos de nos églises répètent ce vieil air qu'ils savent depuis si longtemps, et ce chant de félicitation à Marie qui succède si bien à celui des condoléances à ses douleurs, ce chant qu'un ange a composé pour la terre et qui est comme un échantillon de la poésie des cieux : Reine du ciel, réjouissez-vous parce que celui que vous avez été digne de porter dans votre sein est ressuscité (1) ?

Laissez-moi vous le dire ici, M. F., les personnes même pieuses sont devenues trop étrangères à l'esprit des mystères chrétiens. Dieu, nous l'avons dit souvent, a mis toute

(1) Voir plus haut, p. 199, 200.

la religion dans des faits. Que l'on entre dans l'esprit des fêtes du christianisme et que l'on se pénètre de la pensée de l'Eglise, que l'on pleure avec elle sur la mort de Jésus, que l'on se réjouisse avec elle de sa résurrection : voilà les plus excellentes pratiques de piété. Ainsi faisaient nos pères. Où sont ces temps antiques où l'histoire, parlant d'un fait remarquable, nous apprenait que la chose était arrivée tandis que le roi, la cour et presque toute la ville étaient aux matines de Pâques ? Où sont les temps plus rapprochés où le plus grand de nos poètes, après avoir célébré sur sa lyre les solennités de Sion, allait aux ténèbres, accompagné de l'immortel fabuliste son ami, admirer la poésie de Jérémie et de Baruch ? Alors on savait s'identifier avec la pensée de l'Eglise ; comme on avait partagé son deuil, on partageait ses joies et son allégresse (1).

O vous qui négligez de fréquenter nos temples, laissez-moi vous le demander, n'est-il pas vrai que vous vous privez des plus pures jouissances de la terre ? N'est-il pas vrai qu'il y a un grand vide dans votre existence, et qu'il vous manque quelque chose ? Ce qui vous manque, ah ! venez, vous le trouverez ici. Que faites-vous dans le monde ? Vous vous y ennuyez. On l'a remarqué avant moi, nos siècles d'égoïsme sont des siècles d'ennui ; les plus brillantes réunions sont des rassemblements de gens ennuyés. On ne sait comment tuer le temps.

M. F., nous entendons tous les jours des personnes d'un certain monde, personnes d'ailleurs chrétiennes, excuser certaines lectures frivoles, dangereuses, parce que, disent-elles, il n'y en a pas d'autres qui les intéressent et qu'il faut bien employer le temps à quelque chose. Mais dites-moi, au lieu de lire les sombres, tristes et dégoûtantes pages d'une femme qui est l'opprobre de son sexe ; au

(1) Voir plus haut, p. 201.

lieu de dévorer la fangeuse description d'une plume qui joue avec l'ordure et qui met en scène la prostitution et le bague, ne serait-il pas mille fois plus digne de vous, mille fois plus intéressant de venir suivre les attendrissantes et majestueuses solennités de l'Eglise, dont la liturgie, admirablement belle, est toute parfumée d'onction et de douce tristesse, et ne laisse point dans l'imagination de ces idées folles, de ces émotions fiévreuses, qui vous rendent à charge à vous-mêmes, à votre famille, à la société ? Il y a plus de beautés mille fois dans votre livre d'office et, en particulier, dans les offices de la Semaine Sainte, que dans toutes les productions de la littérature contemporaine (1).

Et vous, jeunes gens qui m'entendez, souvent vous sortez de vos théâtres ou de vos fêtes nocturnes avec des corps fatigués, des esprits agités, des cœurs brûlants des feux des passions. Vos divertissements sont plutôt une ivresse qu'un plaisir ; c'est comme une coupe enchantée qui flatte d'abord, mais qui recèle le fiel et l'amertume. Venez dans nos assemblées de religion, et vous en sortirez avec une âme plus calme, plus maîtresse d'elle-même, et les impressions de je ne sais quelle paix intérieure que vous ne connaissez pas. Venez et vous en sortirez plus vertueux. Car les solennités catholiques font plus que de réjouir les âmes, elles les rendent meilleures ; elles ne répandent pas seulement des fleurs sur la terre, elles y font germer les semences du ciel et mûrir les fruits de l'éternité.

Et vous qui par votre rang, votre éducation, vos lumières, exercez un si grand empire sur l'esprit de la multitude, grands du monde, pourquoi donc rougiriez-vous de paraître dans nos temples, pour y donner comme pour y recevoir des exemples d'une utile édification ? Vous voulez

(1) Voir plus haut, p. 198.

que le peuple soit religieux : mais, dites-moi, la religion ne peut se soutenir, se perpétuer que par le culte ; et si ce culte est abandonné au peuple comme une superstition, ne finira-t-il pas par tomber aux yeux du peuple lui-même dans le discrédit et l'avilissement ? Vous vous dites les amis du peuple : eh bien ! écoutez ces considérations qu'un autre avant moi a présentées aux amis du peuple : « Tous les hommes portent avec eux le sentiment de l'égalité primitive ; le peuple jette des regards d'envie sur le riche qui vit dans l'abondance, sur le puissant qui l'écrase de son faste : de là le penchant à briser les liens de la subordination, penchant dont le peuple a été excité si souvent à abuser. »

Eh bien ! M. F., voulez-vous adoucir ces rigueurs du sort de la multitude, lui faire supporter et aimer sa condition ? Venez vous mêler avec elle dans les temples : ici les rangs disparaissent, tout est confondu, anéanti devant la majesté infinie ; ici le peuple sent que, devant Dieu, le premier ce n'est ni le plus riche, ni le plus puissant, ni le plus habile, mais le plus vertueux. Venez donc assister aux mystères et aux solennités de l'Eglise, et vous en sortirez meilleurs vous-mêmes, et vous aurez rendu les autres meilleurs.

II. Je vous ai parlé, M. F., des mystères que l'Eglise va célébrer ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur les sacrements que l'Eglise vous commande de recevoir.

Il y a plus de dix-huit cents ans, un soir, c'était la veille de sa mort, Jésus, ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin. Les ayant rassemblés dans une salle de festin, et ayant célébré avec eux la Pâque figurative, il leur dit qu'il avait longtemps soupiré après ce moment où les réalités allaient succéder aux figures : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum*. Et il prit du pain entre ses mains, il le

bénit et dit à ses disciples : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Puis semblablement il prit le calice, le bénit, et dit à ses disciples : Prenez et buvez, ceci est mon sang. Toutes les fois que vous ferez ces choses (et vous les ferez tous les jours jusqu'à la fin des siècles), faites-les en mémoire de moi. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, il n'aura pas la vie éternelle.

M. F., voilà le grand prodige de la miséricorde divine, voilà l'étonnant privilège et la douce obligation du chrétien. Admirable sacrement du catholicisme, qui consomme la plus étroite de toutes les unions entre Dieu et sa créature, et qui constitue par conséquent la plus intime religion. Car ce mot de religion signifie le lien qui rattache le ciel à la terre, l'homme à Dieu. Or voyez comment, par la communion, le ciel s'abaisse jusqu'à la terre, et la terre s'élève jusqu'au ciel. Le Verbe éternel, uni essentiellement au Père et à l'Esprit-Saint, s'unit en Jésus-Christ à la nature humaine, et s'y unit d'une façon si parfaite que, selon la pensée de saint Augustin commenté par saint Thomas, l'humanité sainte est plus unie au Verbe que le Verbe n'est uni au Père et au Saint-Esprit, parce que le Verbe n'est dans le Père et dans l'Esprit-Saint que par l'unité d'essence, tandis que l'humanité est dans le Verbe par l'unité d'hypostase.

Il est vrai que le Verbe ne s'est uni de cette sorte qu'à l'humanité sainte du Sauveur, et non pas à la nature humaine dans tous ses individus ; mais voyez comme cette union se poursuit jusqu'à nous tous, voyez comme l'incarnation va, par ses conséquences, atteindre jusqu'au fond de nos entrailles, et jusqu'aux entrailles de la création. Dans le sein de Marie, le Verbe s'incarne, s'unit hypostatiquement à un corps et à une âme. Puis ce Verbe incarné, ce Verbe fait chair, s'unit spirituellement par la grâce,

corporellement et physiquement par la communion, à toutes les créatures humaines : en sorte que l'humanité tout entière, déifiée dans son chef qui est l'humanité du Christ par l'union hypostatique, est déifiée dans le reste des membres par l'union sacramentelle de l'Eucharistie. *O altitudo, o profundum !* O altitude ! ô profondeur ! Seigneur, ah ! quand votre Père, cessant de retenir vos généreux élans, vous permit enfin de prendre l'essor vers la terre pour la réconcilier avec les cieux, oh ! que vous avez marché à grands pas ! Du ciel dans le sein virginal, du sein virginal dans l'étable, de l'étable sur la croix, de la croix dans le tabernacle, du tabernacle dans notre cœur ; et là nous prenant, nous saisissant par le fond de notre être, vous remontez triomphant dans les cieux comme l'aigle qui emporte sa proie.

Ah ! que je ne sais quels esprits troublés de notre siècle renouvellent le vieux système païen du panthéisme ! Quant à moi, je ne connais qu'un panthéisme ; celui-là est bien réel, c'est cette déification, cette participation de la substance et de la nature divine, *divinæ consortes naturæ*, qui résulte pour la création tout entière du dogme catholique de la communion du mystère eucharistique. C'est à la façon de saint Paul que j'entends ce panthéisme-là : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*. Tout le reste de la création est à l'homme ; l'homme se l'incorpore ou par la manducation, ou par la vue, ou par les autres sens : *Omnia vestra sunt*. L'homme, en qui tout le reste est comme rassemblé, est incorporé à Jésus-Christ par la communion : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi*. Et le Christ tient à Dieu par l'union hypostatique avec le Verbe qui est éternellement dans le sein du Père : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*. Voilà comme cet océan infini qui rejailit du sein du Père, et qui inonde l'âme et la chair du Sauveur, arrive par le Christ

jusqu'à nous, et descend par nous jusqu'aux entrailles de la création. La création tout entière communit à l'homme, l'homme communit au Christ, le Christ communit à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Dieu, dans l'Incarnation, a emprunté à notre nature la chair et le sang : *Participavit carni et sanguini.* Mais Dieu n'emprunte que pour rendre avec usure ; et cette chair, et ce sang, il nous les rend par la communion, et il nous les rend surnaturalisés, divinisés. Il nous a emprunté la chair et le sang pour se faire homme, lui qui était Dieu ; et en nous les rendant, il nous fait des dieux, nous qui étions hommes. C'est saint Augustin qui parle ainsi. Encore une fois, *o altitudo, o profundum !* Oh ! oui, que je comprends bien la parole du Psalmiste : le Seigneur a résumé dans un seul prodige tous ses autres prodiges, il s'est donné en nourriture à ceux qui l'aiment : *Memoriam fecit mirabilium suorum... escam dedit timentibus se.*

Et il se trouve des hommes qui rient de la communion, des hommes qui rient du devoir pascal. Impossible, M. F., de descendre des hauteurs où ce mystère vient de nous placer, pour répondre aux attaques de l'ignorance et aux railleries de la haine. Disons seulement encore ce mot avec saint Paul, c'est que la communion qui opère une sorte de fusion entre le ciel et la terre, entre la nature divine et la nature humaine, réalise aussi dans la grande famille des hommes la plus étroite fraternité et l'égalité la plus véritable. Ne sommes-nous donc pas devenus un seul corps, disait le grand Apôtre, nous qui nous asseyons tous à la même table, qui mangeons du même pain, et qui buvons au même calice ? *Unum corpus multi sumus qui de uno pane participamus.* Qu'on parle d'égalité tant que l'on voudra : il n'y a sous le soleil qu'une table où le pauvre vienne s'asseoir à côté du riche ; cette table, c'est l'autel ; cette salle de festin, c'est le temple catholique. Ah ! heureux, M. F., heu-

reux ceux qui viendront s'asseoir à cette table sacrée ! Ce banquet, vous le savez tous, est plein de délices ; tous vous y avez goûté, au moins une fois, et ce jour-là fut le plus beau de votre vie. Pourquoi donc, M. F., pourquoi n'y pas revenir ? Revenez-y tous, M. F., et que nous fassions ce banquet en famille, il en sera plus doux encore. Venez-y tous, qu'est-ce qui s'y oppose ?

Je communiquerais volontiers, dites-vous, mais je n'en suis pas digne. Que dites-vous là ? Prenez-y garde. Ce que vous dites là prouve une chose, c'est la nécessité d'un sacrement préparatoire à la communion. J'ai connu un homme d'un âge mûr, qui avait longtemps et glorieusement servi la patrie, il en portait les marques authentiques sur son visage. Ce guerrier retiré des camps voulut s'instruire de la religion. Il lut l'Évangile ; il y trouva ces paroles de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie ». Il referma le livre, et il se dit : Il faut communier, cela est évident par les paroles que je viens de lire. Or, s'il faut communier, il faut se confesser. Car j'aurais beau pleurer mes péchés et en demander pardon à Dieu, je sens que je n'aurai jamais l'audace de communier sans me confesser avant. Il se confessa et il communia. Et aujourd'hui il confesse et il communique les autres, car il est prêtre. Et cela ne m'étonne pas ; car ce guerrier avait le coup d'œil d'un théologien, et il avait saisi ainsi dans le fond même de la nature de l'homme un argument irrésistible sur la nécessité de la confession. En effet, M. F., posé le précepte de la communion, où est l'homme loyal qui oserait s'approcher de l'autel sans s'être confessé ? Donc, M. F., il faudrait fermer à la fois les tabernacles et les confessionnaux, parce que sans ceux-ci, impossible d'aborder ceux-là.

Mais comment donc faire de si pénibles confidences à celui qui n'est après tout qu'un homme comme moi ? Que

dites-vous là encore ? Oui, après tout, M. F., et à part la puissance qu'il a reçue de Dieu, le prêtre par sa nature est un homme comme vous ; un homme qui peut-être est tombé dans les mêmes faiblesses que vous, qui, dans tous les cas, sent que son cœur corrompu peut l'y entraîner tous les jours. Et c'est pour cela, vous dirai-je en appliquant à mon sujet les paroles de saint Paul, que la confession doit moins vous effrayer ; c'est que le prêtre, étant homme et passant par les mêmes épreuves que vous, sera plus miséricordieux et saura mieux compatir à vos fautes : *Tentatum per omnia, ut pontifex fieret... Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris*. Le prêtre, parce qu'il est homme, pourra vous dire comme Augustin (écoutez ces paroles, elles m'ont toujours attendri dans la bouche de ce grand homme, si miséricordieux parce qu'il était revenu de si loin lui-même) : Mon fils, mon fils, pourquoi craindre, pourquoi fuir celui qui a partagé toutes vos chutes ? *Fili mi, consortem casuum tuorum quid fugis ?* Oui, le prêtre est un homme qui d'une part est incliné à la miséricorde par le sentiment qu'il a de sa propre faiblesse, et qui d'autre part a reçu de Dieu toute puissance pour pardonner. Dieu nous a mis en main une éponge avec laquelle nous effaçons et pour toujours tout ce qu'on nous montre. La confession n'est pas autre chose que cela.

Il est bien pénible de s'ouvrir ainsi à un homme ! Dites-moi, M. F., n'y a-t-il pas d'autres intérêts moins essentiels pour lesquels il faut bien s'ouvrir à un homme ? Le coupable qui veut éviter la condamnation de la justice, ne s'ouvre-t-il pas à un homme, à son avocat ? Celui-ci peut-il plaider la cause, si le client ne lui fait des révélations ? Et, M. F., cette confession du coupable à son défenseur ne suppose-t-elle pas une bien grande confiance ? n'est-elle pas bien pénible ? ne va-t-elle pas bien loin quelquefois ? Tous les jours, pour des intérêts temporels, ne fait-on pas des

confidences bien délicates à un notaire ? Le malade n'est-il pas souvent forcé de montrer au médecin des plaies secrètes ? comment le médecin les guérirait-il sans cela ? Et, M. F., cette confession du malade au médecin, jusqu'où ne faut-il pas qu'elle aille quelquefois ? Or, M. F., si la nature des choses exige que l'homme ait foi à l'homme pour des intérêts passagers et périssables, pourquoi l'homme ne devrait-il pas avoir foi à l'homme pour des intérêts éternels ? Est-ce donc parce que cet homme se présente au nom de Dieu, et avec un caractère religieux, ce qui est une garantie de plus ? Non, M. F., puisque vous avez l'homme de vos affaires, l'homme de votre santé, Dieu n'a point agi en tyran en exigeant que vous ayez aussi l'homme de votre âme, de votre conscience.

M. T. C. F., on ne dit tant de mal de la confession que parce qu'on en a peur, et on a tort d'en avoir peur. On a tort, car, M. F., nous vivons au milieu de vous, nous sommes vos concitoyens tous tant que nous sommes prêtres ; vous pouvez nous connaître, vous pouvez lire sur nos fronts, dans nos cœurs, et il doit vous être facile de voir que nous n'avons que les pardons à la main, que nous ne cherchons point à fatiguer les consciences, mais seulement à les délier, à les décharger, à les renvoyer absoutes.

On a dit quelquefois des prêtres qu'ils voudraient faire confesser tout le monde. Rien n'est plus vrai, M. F. Et quel mal y aurait-il donc, M. F. (excepté pour nous), quel mal y aurait-il, par exemple, si toute la ville de Chartres se confessait et communiait à Pâques ? Dites-moi, M. F., les consciences en seraient-elles moins tranquilles ? Les familles en seraient-elles moins unies ? Le commerce se ferait-il avec une probité moins scrupuleuse ? La chose publique en serait-elle plus mal gouvernée ? Ah ! M. F., M. F., ne dites pas de mal de la confession, ne riez pas de la confession. Les protestants la regrettent. Un célèbre

médecin protestant vient de faire un livre dans lequel il dit que pour ses malades catholiques il a une ressource qui lui manque pour les malades protestants, c'est la confession. Il assure qu'après la confession, il a toujours trouvé ses malades mieux ; et, M. F., tout prêtre catholique pourra vous dire qu'après une confession bien faite, il en arrive encore ainsi tous les jours. Et ce médecin protestant conclut que, même au point de vue sanitaire, la suppression que l'hérésie a faite de la confession est un mal. Donc, M. F., vous êtes peut-être homicide, vous qui avez fermé la porte au prêtre catholique, de peur qu'il ne portât ses consolations à une âme plus usée peut-être par le remords que par la maladie.

Chrétiens fidèles (il en est dans toutes les conditions, dans toutes les positions sociales), vous vous confesserez ; vous n'en serez pas moins estimés des hommes, et vous serez plus heureux et plus tranquilles. Vous vous confesserez, et nous nous confesserons nous-mêmes, et tous, nous aurons la consolation de nous asseoir à la même table et de partager le même banquet.

Et vous, chrétiens encore incertains et flottants, peut-être quelques-uns de vous, touchés, ébranlés, se décideront-ils : ah ! que ceux-là seront heureux ! D'autres tarderont encore, ils prolongeront encore leur tourment. Puissiez-vous, Seigneur, aplanir les obstacles devant eux, ramener leur cœur par une pente douce, ranimer du moins la foi dans leurs âmes, et les bien convaincre que, s'ils n'en avaient pas le courage pendant la vie, du moins à la mort ils seraient cruels envers eux-mêmes s'ils repoussaient votre miséricorde.

Mes Frères bien-aimés, les noces du Seigneur vont commencer ; bientôt les jours du festin général seront achevés. Si quelques-uns n'y participaient pas, qu'ils se souviennent

que la table est toujours ouverte, qu'ils trouveront toujours des amis pour les introduire et les présenter, et que si notre voix se tait désormais, notre cœur ne cessera de prier, nos mains ne cesseront d'offrir la Victime sainte pour le salut de ceux qui ont recueilli avec tant d'avidité et d'empressement la parole sainte que nous leur avons annoncée.

Vierge, mère de douleurs, terminez vous-même ces instructions en bénissant de votre main sacrée et les pasteurs et les fidèles (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 31, 67 bis.

XXVI

PRÔNE

POUR LE JOUR DE PAQUES.

(1841)

Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.

C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.

(Ps. cxvii, 24.)

C'est aujourd'hui, M. F., la fête des triomphes de l'Eglise ; c'est aujourd'hui le grand jour que le Seigneur a fait, et dans lequel il faut se réjouir : jour où le divin chef de l'Eglise a triomphé, jour depuis lequel il n'est plus possible de douter que l'Eglise doive triompher à jamais : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.*

Jusqu'à ce jour, la foi a pu hésiter, l'espérance a pu être ébranlée, les disciples ont pu attendre avec inquiétude le dénouement des promesses de leur Maître. Mais aujourd'hui que sa parole s'est accomplie, aujourd'hui qu'il est ressuscité comme il l'avait dit, plus d'hésitation, plus de doute : il est Dieu, sa religion est divine ; il a triomphé de la mort, sa religion triomphera comme lui. Ah ! nous

avons confiance sans doute, ô mon Dieu, et nous espérons; mais enfin nous étions, malgré nous, dans la perplexité; nous n'osions pas parler, nous craignions de nous flatter. Et voilà pourquoi, maintenant que nous sommes assurés du prodige, voilà pourquoi de notre poitrine un instant oppressée par le sentiment inquiet de l'attente, s'échappe un cri de joie que nous ne pouvons plus retenir : Alleluia ! le Christ est ressuscité ! Il est ressuscité comme il l'avait dit, alleluia ! Donc tout ce qu'il a dit est vrai ; donc l'immortalité qu'il a promise à sa religion lui est assurée. Donc en ce jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.*

Réjouissons-nous, chrétiens, mes Frères, car la question est décidée. Jésus-Christ est Dieu, sa religion est divine. La malice des hommes a été trompée; elle a marqué la vérité des sceaux de l'authenticité, alors qu'elle croyait la sceller à jamais dans un tombeau. Ecoutez le récit des saintes femmes qui sont venues ce matin au lever du soleil; écoutez celui de Pierre et de Jean qui ont couru au sépulcre; écoutez la déposition des gardes; voyez la pierre renversée, le linceul pendant hors du tombeau vide; interrogez cet Ange au regard pénétrant comme l'éclair, aux vêtements blancs comme la neige : Vous cherchez Jésus de Nazareth? il est ressuscité comme il l'avait dit : *Surrexit, non est hic.* Chrétiens, c'est bien ici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.*

Réjouissez-vous, vous qui avez pleuré avec Jésus, vous qui avez partagé son agonie, qui vous êtes associés à ses souffrances et à son crucifiement; réjouissez-vous, vous qui avez été ensevelis avec lui. Réjouissez-vous, car sa résurrection est le gage et le modèle de la vôtre. Ah! pour vous, c'est ici le jour que le Seigneur a fait, et dans lequel

il faut se réjouir : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.*

Réjouissez-vous, jeunes enfants, et soyez fiers des vêtements nouveaux que la tendresse de vos mères vous a fait essayer en ce jour. C'était autrefois l'usage de ne conférer le baptême qu'au jour de Pâques. Mères chrétiennes, enseignez à vos enfants à se réjouir en ce jour, et dites-leur ce que disait déjà saint Grégoire de Nazianze, que le renouvellement de leurs habits extérieurs est un symbole du vêtement de la grâce et du renouvellement de l'âme. Dites-leur que c'est pour remercier Dieu de la grâce de leur baptême, que l'Eglise, pendant huit jours, va se rendre processionnellement aux fontaines sacrées dans lesquelles ils ont reçu ce bain salutaire ; dites-leur que, dans les temps antiques, les nouveaux baptisés étaient ainsi conduits toute la semaine en vêtements blancs, et que maintenant encore c'est pour eux que l'Eglise prie. Mères chrétiennes, dites cela à vos enfants, et vous-mêmes priez le Seigneur que la grâce de leur baptême soit toujours fraîche, nouvelle, intacte dans leur âme, et qu'ils la conservent, s'il se peut, jusqu'aujourd'hui où ils feront leurs premières Pâques. Dites-leur de se réjouir, car c'est pour eux le jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.*

Et vous, chrétiens de tous les âges, vous qui avez mangé la Pâque du Sauveur, vous qui avez obéi aux lois de l'Eglise, vous qui avez déchargé votre cœur des iniquités qui l'oppressaient, vous qui vous êtes assis au banquet de la vie, réjouissez-vous. Il n'est pas de noces plus douces que celles que vous avez célébrées, pas de pain plus délicieux que celui dont vous vous êtes nourris, pas de calice plus enivrant que celui dont vous vous êtes abreuvés. Celui qui mange de ce pain et qui boit de ce calice vivra éternellement. C'est aujourd'hui le jour de la Pâque, c'est-à-dire,

du passage du Seigneur : *Phase, id est transitus Domini*. Réjouissez-vous, vous dont la maison a été teinte du sang de l'Agneau : l'Ange exterminateur respectera ce sanctuaire. Réjouissez-vous, vous tous chez qui le Seigneur a passé, chez qui il demeure en ce moment : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ*.

Mais, Seigneur Jésus, achevez votre triomphe. Ah ! il est encore des âmes qui dorment, qui sommeillent du sommeil de la mort. Il est des âmes encore ensevelies, des âmes sur qui pèse la lourde pierre du péché. Seigneur, ces âmes vous ont appartenu autrefois, elles vous appartiennent encore, vous y avez laissé des traces de votre séjour ; il y a encore de bons sentiments, des mouvements pieux ; dans ces jours, vous avez renouvelé des intelligences dans cette place ; elles ont senti une recrudescence d'esprit chrétien, elles sont ébranlées. Seigneur, Seigneur, soulevez, soulevez la pierre, rejetez-la bien loin, et levez-vous triomphant sur ces cœurs trop longtemps engourdis par le froid de la mort. Divin Jésus, le vieillard Siméon l'a dit de vous quand vous veniez de naître, vous êtes établi pour la ruine, mais aussi pour la résurrection de plusieurs. Aujourd'hui que vous êtes ressuscité, faites donc ce prodige de ressusciter les âmes qui sont mortes.

Ressuscitez votre Eglise. Eh quoi ! est-elle donc morte, l'Eglise ? Oh ! non, M. F., Dieu me garde de ce blasphème, mais elle est dans des jours d'épreuves. Elle est baptisée du sang de son Maître, et abreuvée de son calice. Elle est iniquement proscrite, condamnée, flagellée ; elle est dérisoirement habillée de lambeaux de pourpre, tandis qu'on se dispute et qu'on se partage ses dépouilles. Divin Jésus, votre Passion n'est pas achevée. Elle se renouvelle tous les jours contre votre Eglise, c'est-à-dire encore contre vous. Depuis bientôt un siècle, ce n'a été pour votre Eglise qu'un long Vendredi Saint. Seigneur Jésus, on espère vous remet-

tre dans le tombeau ; des gardes sont commandés pour vous surveiller ; on demande à Pilate les sceaux de l'Etat pour vous y sceller authentiquement, officiellement, en sorte que ce soit un crime légal à vous d'en sortir. Seigneur, et les âmes pieuses, dans ces tristes jours, ne savent que porter des larmes et des parfums à votre sépulcre ; et nous, vos prêtres, nous ne pouvons quasi plus rien. Seigneur, ah ! y aura-t-il bientôt un matin où nous verrons la pierre renversée, le sépulcre ouvert, les gardes chassés par la frayeur, un Ange qui nous dira : Jésus-Christ est ressuscité ? Vous le pouvez, ô mon Dieu ; vous savez ressusciter les nations comme les individus. Vous le pouvez, et vous le ferez : *Positus est hic... in resurrectionem.*

Seigneur, soyez la résurrection de tous les pécheurs ; soyez la résurrection des nations. A la place des vices, faites ressusciter les vertus ; à la place de la cupidité, faites ressusciter l'amour ; à la place de la morale des intérêts, faites ressusciter la morale des devoirs ; à la place de la torpeur et de l'indifférence, faites ressusciter la foi et la ferveur ; à la place de la luxure, faites ressusciter la pureté et l'innocence. Seigneur, et à la place de notre désespoir, de notre abattement, faites ressusciter le courage et l'espérance. Soyez, Seigneur, la résurrection du troupeau ; soyez la résurrection du pasteur.

Oh ! oui, ô divin Jésus, nous vous le demandons en ce jour avec une foi bien vive et un désir bien ardent. Jésus ressuscité, rendez la santé et la force au tendre et bien-aimé pasteur de cette paroisse (1) ; ne laissez pas plus longtemps dans les liens de la souffrance celui dont le cœur est si pur, dont l'âme est si tendre, celui qui peut tout pour votre gloire. L'épreuve a été assez longue ; l'agonie, la croix et le sépulcre ont eu leur part ; Seigneur, ressuscitez votre

(1) M. Lecomte, curé de Notre-Dame de Chartres.

Christ, il en est temps et pour lui et pour nous, nous en avons besoin. Nous souffrons quand son œil paternel n'est pas là pour nous encourager; notre langue alors ne sait que balbutier, et tout notre ministère est empreint de je ne sais quel cachet d'hésitation et de défiance. Il en est temps pour le troupeau, car nul ne sait le guider comme lui. Aucune autre main n'a cette touche à la fois délicate et forte pour le maniement des âmes. Les François de Sales sont rares : ne brisez pas, Seigneur, celui que votre miséricorde avait ressuscité pour ce peuple qui vous est cher.

Je sais, ô mon Dieu, combien la souffrance du juste est un holocauste de bonne odeur devant vous ; mais je sais aussi tout le prix que vous attachez à la pureté des cœurs, à la virginité des âmes. Que ceux-là qui vous cherchent et qui ne cherchent que vous, ô Dieu d'Israël, ne soient point confondus sur votre serviteur ! Vierge sainte, c'est alors surtout que vous vous réjouirez, quand celui que vous aviez choisi pour votre temple privilégié sera par vous rendu à la santé et à toutes ses fonctions. Epargnez-moi désormais, ô Vierge sainte, de prendre la parole à sa place.

(1) Cf. *Appendice I* : A, 32 ; p. 22, n° 17.

XXVII

ALLOCATION

POUR LE MARIAGE D'UN CATHOLIQUE ET D'UNE PROTESTANTE, DANS
LA SACRISTIE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

(14 avril 1841)

Les engagements que vous allez prendre, mon très cher Frère, et vous aussi, Mademoiselle, pour n'être pas contractés au pied des autels et en présence du Dieu qui réside dans les tabernacles, n'en sont pas moins des engagements sacrés et solennels que l'Eglise, dans sa maternelle indulgence, veut bien accepter sur la terre, et que ratifie dans les cieux Celui qui est à la fois l'auteur de la religion et de la nature. Indépendamment des rites du sacrement catholique, le mariage est encore une chose sainte et religieuse. Voilà pourquoi vous vous y êtes préparés, vous, mon très cher Frère, par les pratiques que l'Eglise commande à ses enfants, et vous, je n'en doute pas, Mademoiselle, par de bons désirs et par le recueillement de la prière.

Vous, mon très cher Frère, vous serez attentif à rendre votre religion sainte et vénérable aux yeux de votre épouse. Vous devrez être si délicat envers elle, qu'elle en devienne pleine d'estime pour une religion qui inspire si bien ceux qui l'observent. Puissent vos bons exemples, vos douces in-

sinuations, lui faire regretter de ne pas venir s'agenouiller devant les mêmes autels, partager les mêmes sacrements, accomplir les mêmes pratiques que vous!

Désormais, mon très cher Frère, vous êtes d'autant plus tenu, pour le reste de votre vie, à être sincèrement religieux, que votre piété seule pourra vous obtenir du ciel des grâces qui suppléent à celles auxquelles votre qualité de catholique vous donnerait droit en ce moment, si le culte différent de votre épouse n'arrêtait ma main prête à vous bénir.

Et vous, Mademoiselle, en regrettant de ne vous accorder qu'une faible partie de mon ministère, permettez-moi de vous dire néanmoins que ce n'est pas sans bonheur et sans joie que, de la part de l'Eglise catholique, je viens recevoir vos engagements. Oui, je me réjouis, parce que la sainte Eglise, notre Mère, va rentrer dans des droits précieux. Il ne faut remonter que de quelques générations, pour retrouver dans vos ancêtres nos frères, enfants de l'Eglise comme nous. Cette chaîne, rompue dans quelques anneaux seulement, va se renouer bientôt, et l'Eglise, cette mère si tendre, si pleine d'amour (car c'est le caractère propre de l'Eglise catholique d'être pleine d'amour), l'Eglise baignera des larmes de sa joie le berceau de vos enfants qui redeviendront les siens. Ainsi s'accomplira la parole de saint Augustin, qui a dit que Jésus-Christ se donne des enfants non seulement par le sein de son épouse qui est l'Eglise catholique, mais aussi par le sein des servantes qui sont les sectes séparées : *Sed et ex utero ancillarum*.

Toutefois, ô ma chère Sœur, puissiez-vous n'être pas seulement Agar, mais devenir Sara! Je l'ai demandé pour vous avec un sentiment bien tendre et bien vif au Seigneur, je le lui demanderai encore. Peut-être qu'un jour, devenue mère, lorsque vous presserez sur votre sein votre jeune enfant rapporté des fonts catholiques, la grâce passera de

son cœur dans le vôtre. Et vous voudrez avoir avec lui, en Dieu un même père, en l'Eglise une même mère, celle qui a fleuri dans votre pays pendant tant de siècles, et qui doit élever et nourrir toute votre postérité. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I . A*, 33.

XXVIII

PRÔNE

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES, VEILLE DES ROGATIONS : SUR L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE INTERVENANT DANS LES CHOSES NATURELLES.

(1841)

Populo huic factum est cor incredulum et exasperans, recesserunt et abierunt. Et non dixerunt in corde suo : Metuamus Dominum Deum nostrum, qui dat nobis pluviam temporaneam et serotinam in tempore suo ; pleritudinem annuæ messis custodientem nobis.

Le cœur de ce peuple est devenu un cœur incrédule et rebelle ; ils se sont retirés et s'en sont allés loin de Dieu. Ils n'ont point dit en eux-mêmes : Craignons le Seigneur notre Dieu, qui nous donne à terme les premières et les dernières pluies, et qui nous garde tous les ans une riche et pleine moisson.

(Jérémie, ch. v, v. 23 et 24.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

L'Eglise va pendant trois jours invoquer le Dieu créateur pour qu'il abaisse un regard de bonté sur les œuvres de ses mains, et pour qu'il féconde, conserve et mûrisse les biens de la terre. Pendant trois jours, les campagnes vont retentir des chants sacrés, la religion va porter ses

bénédictions à la nature, et la prière va lutter contre les éléments de désordre.

Hélas ! mes très chers Frères, disons-le, quoique avec regret : à part quelques humbles hameaux où la foi a conservé son empire, les Rogations n'existent plus guère pour nous qu'en souvenir, et que dans les belles et touchantes descriptions qui en ont été faites. Dans les plaines de notre riche pays, le laboureur philosophe rougirait de s'associer au cortège saint qui va prier autour de ses moissons en fleur ; et, dans nos villes, une insouciance que je ne sais trop à quoi attribuer, réduit à une cérémonie obscure, négligée et solitaire, ces grandes litanies et ces solennelles processions qui ont pendant plus de mille ans émerveillé et en même temps édifié la cité et ses alentours. Oh ! que le genre humain se fait froid et qu'il devient sec envers son Dieu, depuis qu'il n'a plus d'ardeur et d'empressement que pour la matière ! Et pourtant l'égoïsme bien entendu devrait savoir qu'il a besoin de Dieu, et que si sa main féconde vient à se fermer, toute richesse disparaîtra de la terre.

Le cœur de ce peuple, engraisé des bienfaits de Dieu, est devenu un cœur incrédule et rebelle. Ils se sont retirés et s'en sont allés loin de Dieu. Ils n'ont point dit en eux-mêmes : Craignons le Seigneur notre Dieu, qui nous donne à terme les premières et les dernières pluies, et qui nous garde tous les ans une riche et pleine moisson. *Populo huic factum est cor incredulum et exasperans, recesserunt et abierunt. Et non dixerunt in corde suo : Metuamus Dominum Deum nostrum, qui dat nobis pluviam temporaneam et serotinam in tempore suo ; plenitudinem annuæ messis custodientem nobis.*

M. T. C. F., parce que la science a constaté dans ces derniers temps quelques merveilles de plus parmi les œuvres du Très-Haut ; parce que l'observation et l'expé-

rience des siècles passés ont amené quelques découvertes dans l'ordre des choses naturelles, l'homme se croit dispensé désormais de recourir à celui qui est la cause première d'où procèdent toutes les autres causes. Nous marchons comme si nous étions sous l'empire d'une nécessité fatale, comme si nous relevions uniquement des causes secondes à qui nous supposons une direction aveugle et des lois immuables. Je vais essayer, M. F., de répondre à ces fausses idées de notre siècle, en établissant non pas successivement, mais concurremment, ces deux vérités :

1^o Que les découvertes des sciences physiques ne portent aucune atteinte à la puissance ni à la providence de Dieu ; par conséquent :

2^o Que ces découvertes ne diminuent en rien la nécessité et l'efficacité de la prière.

Mon sujet me forcera d'effleurer quelques questions un peu scientifiques peut-être et d'employer quelques termes techniques inusités dans la chaire ; je tâcherai d'être intelligible pour tous. Et puisque les objections tirées de la science ont été rendues populaires et traduites dans un langage que la chaumière n'a que trop compris, je tâcherai d'approprier aussi mes réponses à tous les esprits.

Première proposition : La découverte des lois qui régissent le monde naturel ne porte aucune atteinte à la puissance ni à la providence de Dieu. Donc, deuxième proposition : Ces découvertes ne diminuent en rien la nécessité et l'efficacité de la prière.

I. C'est une chose remarquable, M. T. C. F., et qui a été remarquée, que cette sage et prévoyante économie de la providence de Dieu, qui préside à tout, a laissé les hommes pendant plus de cinquante siècles sur la terre avant de leur livrer certains secrets de la nature. Depuis que Adam avait été puni pour avoir attenté au fruit mystérieux

de l'arbre de la science, la nature fut pour l'homme comme un livre fermé. La physique des anciens, si supérieurs à nous dans tout le reste, était à peu près nulle ; ils méprisaient cette science, et, comme l'a observé le comte de Maistre, ils y attachaient je ne sais quelle légère idée d'impiété. Il ne faut pas, disait Platon, trop pousser la recherche des causes, car, en vérité, cela n'est pas pieux. Ce scrupule d'un sage de l'antiquité n'était que trop fondé, comme on le vit bien plus tard. Pendant les quatre mille ans qui précédèrent le christianisme, et pendant plus de mille ans après que cette grande lumière se fut levée sur le monde, les hommes, dans leur pieuse et vénérable simplicité, regardaient comme des effets dus à l'action immédiate de la puissance et de la providence divines, un grand nombre de phénomènes que les calculs et les expériences des modernes ont montrés n'être que des résultats réguliers des lois ordinaires de la nature inerte.

Assurément je ne regrette pas ces progrès de la science, jamais la véritable science ne nuira à la religion ; mais je le dirai courageusement, la religion des anciens gagnait à cette précieuse ignorance, en ce que, ne connaissant pas les causes secondes, ils n'étaient point tentés de s'y arrêter et de fermer les yeux sur la cause première : n'étant pas occupés à l'étude, à l'observation et à l'analyse des moyens et des lois de la nature, ils se reportaient vers l'auteur et le législateur. Tout dans la nature leur parlait de Dieu, et en cela ils étaient dans le vrai, et j'ose le dire, en définitive ils étaient plus avancés que nous. Nous connaissons mieux qu'eux les causes secondes ; ils connaissaient mieux que nous la cause première. Ils ne savaient pas, mais, après tout, ils croyaient tout ce que la science la plus perfectionnée les eût amenés à croire ; nous, nous savons, mais nous ne croyons plus, parce que notre demi-science ne nous a appris qu'à douter. La conduite de la

Providence était donc bien profondément sage. Dieu comprenait que la science de ses lois et de ses moyens serait un piège pour l'homme ; il cachait donc ses ressorts, de peur qu'en les voyant l'homme ne leur attribuât tout, sans songer désormais à la main du créateur et du moteur.

Mais enfin, quand le chrétien eut subjugué toute science, quand l'action du sacerdoce catholique eut *dématérialisé* toutes les écoles, quand la théologie eut pris place à la tête de l'enseignement, et que les autres facultés se furent rangées autour d'elle comme des dames d'honneur autour de leur souveraine, selon la pensée de saint Thomas, le genre humain étant ainsi préparé par les doctrines du spiritualisme, il sembla que le temps était venu de l'initier à l'étude de la matière, les sciences naturelles lui furent données. Hélas ! et malgré toutes ces précautions de la Providence, l'expérience prouva bientôt qu'il était dangereux à l'homme pécheur, c'est-à-dire à l'homme trop malheureusement disposé à laisser dominer la matière sur l'esprit, qu'il lui était dangereux, dis-je, de lire le livre de la nature, livre insidieux dont je ne sais quel breuvage fatal fait oublier l'auteur, sitôt qu'on en a lu quelques pages.

Quelques esprits géants, comme ceux des Copernic, Descartes, Klepper et Galilée, surent à peu près s'élever au-dessus de l'écran que la matière allait interposer entre le genre humain et son auteur. Bacon et Locke, de plus basse stature, commencèrent à perdre de vue les doctrines spiritualistes, et préludèrent à cette philosophie matérialiste et fataliste qui ne tarda pas à envahir le monde savant, et à se traduire, dans la société et jusque dans le peuple, par l'abandon de tout culte et de toute prière. A quoi bon prier, en effet, si ce sont des lois immuables et éternelles qui gouvernent le monde ? A quoi bon faire intervenir le vœu de l'intelligence dans des effets amenés par des causes aveugles, qui ne connaissent qui ni quoi,

et qui vont leur train quand même ? Entrons un peu dans le détail.

On croirait, M. F., que l'homme qui étudie et qui découvre les secrets de la nature, quand son esprit vient de saisir une loi longtemps cachée, va se prosterner devant le Créateur pour adorer sa puissance et sa providence dans cette merveille nouvelle. Il en devrait être ainsi, et c'est à la malice et à l'ignorance de l'homme qu'il faut s'en prendre, si le plus souvent il en arrive autrement.

En effet, M. F., la puissance de Dieu en est-elle moins admirable, soit qu'elle produise immédiatement certains effets, soit qu'elle ait attaché la reproduction constante de ces effets à une loi permanente de sa volonté ? Par exemple, le monde avait longtemps admiré la puissance et la magnificence du Très-Haut dans ces admirables globes suspendus à la voûte des cieux, et qui décrivent si régulièrement le cercle de leurs révolutions dans le firmament. La poésie et la prière avaient souvent exalté Celui qu'elles se représentaient soutenant les astres dans sa main, ou les dirigeant au moyen d'une intelligence angélique. Des hymnes d'amour semblaient s'échapper du sein de ces harmonies célestes, et le prophète royal chantait : *Coeli enarrant gloriam Dei.*

Tout à coup, je ne sais quelle muse au visage désenchanté, le crayon et le compas à la main, se présente froidement, et proteste contre l'ignorant enthousiasme de tous les siècles passés. C'est la science naturelle ; écoutez-la. Elle vient de découvrir que ni Dieu ni les Anges ne sont pour rien dans la direction des astres ; elle a, par de savants calculs et par les riches ressources de l'analyse mathématique, constaté la loi naturelle d'après laquelle tous les astres s'équilibrent mutuellement. Le génie de Newton a dérobé à la nature l'admirable loi de la gravitation, dans

laquelle se combine une vertu attractive et répulsive, dont les forces, soumises au calcul, expliquent à la fois et la terre et les cieux. Donc, s'écrie la troupe insensée de ce qu'on appelle les savants, donc ce n'est pas Dieu, mais c'est une loi du monde naturel qui soutient les astres et qui équilibre l'univers.

Quelle déraisonnable conclusion ! Le génie d'un homme vient de découvrir une admirable loi, et de la découverte de cette loi vous triomphez contre le législateur ! Moi, je tire une conclusion toute contraire, et cette loi constante et régulière me semble infiniment propre à relever la puissance du Dieu créateur, lequel nous est montré par là pourvoyant dès l'origine des choses à une infinité d'effets divers par un ou deux principes d'une admirable simplicité. Parce que les lois de la nature, toujours constantes et toujours uniformes, ne ressemblent en rien à nos législations humaines, flottantes au gré du vent et fragiles appuyés d'un ordre périssable, s'usant d'un soleil à l'autre et réclamant sans cesse la main de l'ouvrier pour être restaurées ; parce que toutes ces lois se déploient au milieu de l'univers dans une merveilleuse hiérarchie de causes et d'effets, régissant doucement et fortement sur le monde, soumises les unes aux autres suivant leur importance, gardant leur rang sans se heurter ni se confondre, et concourant ensemble, comme les rouages infinis d'une machine infinie, au but adorable que s'est proposé l'ouvrier tout-puissant qui l'a formée, vous voulez que je nie l'intervention et la nécessité d'un législateur !

Ce n'est pas Dieu qui par lui-même ou par ses Anges conduit et soutient les astres, c'est la loi de la gravitation ! Et qui a fait la loi de la gravitation ? Et qu'est-ce que la gravitation ? M. F., que les calculs et les théories se perfectionnent tant qu'on voudra, pour déduire les phénomènes physiques les uns des autres et en faire une chaîne par

faite, il faudra pourtant bien que cette chaîne d'effets et de causes arrive à une cause première, à un premier anneau ! Or, cette cause première, quelle est-elle ? Cet anneau, qui en est l'auteur ?

Un des hommes les plus savants que notre siècle ait vu s'éteindre, après avoir exposé à l'Institut une suite d'admirables calculs par lesquels, au moyen d'un fluide dont l'existence est d'ailleurs démontrée, il établissait irréfragablement, ce semble, la cause physique et la loi constante du flux et du reflux de la mer, terminait son rapport par ces paroles ironiques : Le voilà donc, Messieurs, celui qui met un frein à la fureur des flots ! M. F., quelque éminent qu'ait été cet homme, je voudrais trouver dans mon cœur autre chose qu'un sentiment de pitié, non pas seulement pour lui, mais pour la pauvre science humaine, si faible, si arrogante, à qui le moindre succès fait tourner la tête jusqu'à la rendre insolente envers Dieu.

Ingrat ! Dieu vient de vous révéler un de ses mystères, et vous le blasphémez ! Ce fluide dont vous avez découvert la vertu et calculé la puissance, qui donc l'a fait ? Cet équilibre qui en résulte, qui donc le maintient ? Que Dieu, par une cause si simple, par un agent invisible dont soixante siècles ont ignoré l'existence, obtienne un effet si prodigieux, n'est-ce pas chose admirable ? Après votre découverte, est-il donc moins vrai que c'est Dieu qui met un frein à la fureur des flots, et que c'est lui qui a dit à la mer en lui montrant le grain de sable : Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin ? M. F., c'est une vérité d'expérience, vérité désolante, que les hommes qui étudient la nature rejettent Dieu de plus loin, à mesure qu'il se révèle davantage à eux, et qu'ils se concentrent et s'enfoncent plus avant dans les causes et dans les lois purement matérielles et mécaniques, à mesure que le législateur suprême

et intelligent veut les appeler dans les hautes régions de sa puissance et de sa sagesse (1).

II. Mais c'est surtout contre l'action providentielle de Dieu, et par conséquent contre l'utilité et l'efficacité de la prière, que l'on objecte les causes naturelles et les lois générales. L'Eglise, par exemple, a ordonné à diverses époques des prières et des processions solennelles. Qu'est-ce que les Rogations que nous allons célébrer ? Ce sont des prières solennelles établies en France au cinquième siècle par saint Mamert, prescrites plus tard à Rome par saint Grégoire le Grand, à l'occasion de divers fléaux qui affligeaient les villes et leurs alentours : orages violents, tremblements de terre, pluies continuelles, déchaînement des bêtes féroces, et beaucoup d'autres sinistres dans lesquels on reconnaissait la colère de Dieu.

Superstition, superstition ! va vous crier la science. Tous ces prétendus fléaux ne sont autre chose que le résultat naturel de l'action mutuelle des substances qui entrent dans la composition de ce monde ; et ainsi un orage, une épidémie, un tremblement de terre, une mauvaise végétation sont des choses qui ne dépendent pas plus des crimes que des vertus des hommes, et où la colère du ciel n'entre pour rien, pas plus que les prières de la terre n'y peuvent quelque chose. Tout cela tient à des lois invariables, immuables.

M. T. C. F., si ce langage était fondé, il ne nous resterait plus qu'à nous soumettre à l'aveugle Destin, à nier la Providence, et à démentir le cri universel de tous les peuples et de tous les siècles, qui a appelé les malheurs publics des châtimens du ciel, et qui a prié pour fléchir le Dieu irrité. O Dieu, qu'il serait horrible de vivre ainsi sous

(1) Mgr Fayet : *Mandement sur la prière*, 1837. (Note de M. l'abbé Pie.)

l'empire absolu des causes naturelles, exposés à chaque instant à être broyés, anéantis par les ressorts terribles de cette aveugle machine qui ne connaît qui ni quoi ! Mais, grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi, et si Dieu a fait des lois, il préside à leur exécution, et il s'est réservé de les appliquer, de les modifier, de les répartir selon son bon plaisir. On parle de lois inflexibles, il n'y en a pas. Je ne vois au contraire partout que des lois souples et flexibles.

Dieu, M. F., fait quelquefois des miracles contre la nature des choses, c'est-à-dire, qu'il intervertit quelquefois ses lois, par exemple quand il ressuscite un mort. Mais le plus souvent Dieu exerce son action dans la limite même de ses lois, c'est-à-dire par telle ou telle application particulière de ses lois générales. Par exemple, c'est une loi de la nature, loi que Dieu a posée, qu'il se forme des nuages dans l'air, et que dans un certain temps donné il tombe telle quantité de pluie : voilà la loi invariable. Demander à Dieu qu'il anéantisse les nuages et les pluies serait une demande téméraire. Mais ces pluies, selon qu'elles tomberont dans telle ou telle saison, dans telle ou telle quantité, produiront des inondations, préserveront des sécheresses, favoriseront ou anéantiront la végétation : voilà la partie flexible de la loi. De Dieu il dépend que les substances qui forment les nuages s'amassent ou se dissipent, que la pluie inonde le désert qui n'en profitera pas ou le champ qui en profitera : or voilà ce que la prière peut demander à Dieu, et ce qu'elle peut obtenir. Tout en reconnaissant que la pluie est le résultat d'une cause naturelle, il n'en sera donc pas moins vrai que Dieu peut se servir des pluies et des inondations comme d'un fléau aux ordres de sa colère ; qu'il peut ménager des pluies volontaires pour la moisson du juste qui l'a invoqué : *Pluviam voluntariam* ; qu'il est bon de l'invoquer, afin qu'il nous envoie les rosées du ciel.

dans leur saison : *Pluviam temporaneam et serotinam in tempore suo.*

M. T. C. F., on ne saurait refuser à Dieu autant de puissance qu'un homme peut en exercer lui-même sur les éléments. Voyez ce physicien, ce chimiste dans son cabinet. Sa main intelligente, transportant à son gré les substances et les combinant ensemble, les neutralisant l'une par l'autre ou les activant, produit pour ainsi dire tout ce qu'elle veut. Or l'univers est comme le laboratoire de Dieu et de ses Anges, et aussi celui des démons, dans la mesure que Dieu leur permet. Aucun doute que la main toute-puissante de Dieu, en dirigeant à son gré la course des éléments, puisse les mettre en position de produire d'eux-mêmes, c'est-à-dire uniquement par leurs propriétés naturelles, tout ce que son adorable providence jugera convenable pour sa gloire, pour le bien de ceux qu'il veut protéger et le châtiment de ceux qu'il veut punir.

Appliquons cela aux orages. Nos savants jouvenceaux d'aujourd'hui vous diront que nos pères ont été longtemps superstitieux. Le monde a cru, pendant cinq mille sept cents ans et plus, que le tonnerre est l'arme de Dieu : c'est une vérité qui semblait aussi certaine que l'immortalité de l'âme. « Pour moi, disait un de nos poètes, qui crois l'âme immortelle et que c'est Dieu qui tonne. » Mais Franklin a dérobé à Dieu son tonnerre ; on sait aujourd'hui que la foudre n'est que l'étincelle électrique renforcée. Eh bien ! que concluez-vous de là ? J'en conclus que ce n'est pas Dieu qui tonne, que ce n'est pas Dieu qui agit par les causes secondes, que la marche en est invariable, que nos craintes et nos prières sont également vaines. M. T. C. F., toutes conclusions monstrueuses. Mais cet amas d'électricité, Dieu peut-il ou non le dissiper, en neutralisant les substances contraires l'une par l'autre ? Mais cette foudre, Dieu peut-il la faire tomber sur le rocher du désert

qu'elle brisera à votre profit, ou bien sur votre tête qu'elle pulvérisera, ou sur vos champs que la grêle dévastera ?

M. T. C. F., il est donc certain que les découvertes des sciences naturelles n'enlèvent rien ni à la puissance de Dieu, ni à sa providence ; que par conséquent elles ne détruisent point l'utilité et l'efficacité de la prière. La prière peut obtenir de Dieu des miracles proprement dits, du premier ordre, c'est-à-dire, des exceptions, des dérogations aux lois de la nature ; mais, à plus forte raison, obtiendra-t-elle de Dieu qu'en maintenant les lois générales, il en fasse telles ou telles applications particulières qui dépendent uniquement de sa volonté. L'homme peut par son industrie détourner un orage, c'est l'effet du paratonnerre. Et on refuserait à la puissance infinie de Dieu, et à la grande puissance de ses Anges, ce qu'on accorde et ce qu'on reconnaît à l'homme ! Quelle absurdité ! Donc, M. F., vous dirai-je avec un grand homme de notre siècle parlant à un jeune exilé français, « quand vous retournerez dans votre pays, je vous engage à continuer d'y faire les prières des Rogations. »

J.-J. Rousseau a tenu ce langage hypocrite : Moi, dit-il, je médite sur l'ordre de l'univers pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir, je m'attends à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je ? Qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fit des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrais-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériterait d'être puni plutôt qu'exaucé.

Mes Frères, ce que j'ai dit montre tous les sophismes renfermés dans cette tirade. Et d'ailleurs, voici une autre pensée que je ne puis que présenter, c'est que la prière, au lieu de contredire la Providence, entre dans ses desseins,

et qu'elle est une des causes secondes. Vous me dites que le monde est régi par les causes secondes, je le veux bien ; mais je dis, moi, de mon côté, avec le docte Suarez, que la prière est une de ces causes secondes, et qu'elle marche à côté de toutes les autres. Comprenez-moi.

A cet homme qui se scandalise de me voir employer la prière pour éviter la foudre, je demande : Et vous, pourquoi employez-vous des paratonnerres ? pourquoi employez-vous les pompes dans les incendies et les remèdes dans les maladies ? Ne vous opposez-vous pas comme moi aux lois éternelles et aux effets nécessaires ? — Oh ! me répond-on, c'est bien différent, car si c'est une loi que le feu brûle, c'en est une que l'eau éteigne le feu. — Et moi je répondrai : C'est précisément ce que je dis de mon côté ; car si c'est une loi que la foudre produise tel ou tel ravage, c'est une loi aussi que la prière, répandue à temps sur le feu du ciel, l'éteigne ou le détourne. C'est d'après cette loi que la prière de Marie a enchaîné la colère de Dieu déterminé à détruire son peuple idolâtre et rebelle. C'est d'après cette loi que la prière des Ninivites a refoulé un fléau prêt à tomber sur eux.

Et soyez assurés, M. F., qu'on ne me fera aucune objection que je ne rétorque avec le même avantage. Dieu prévoit nos prières, et il les veut ; comme il a prévu et il a voulu la découverte des paratonnerres et celle du quinquina. Qui oserait dire qu'en combattant la fièvre par le quinquina on combat les lois naturelles ? Il faut n'avoir ni philosophie ni observation pour ne pas savoir qu'il n'y a dans la nature que des ressorts souples, tels qu'ils doivent l'être pour se prêter à l'action des êtres libres, qui se combine fréquemment sur la terre avec les lois matérielles de la nature et avec l'action même de Dieu.

Reconnaissons donc, M. T. C. F., que la religion n'a

tort dans aucune de ses institutions; reconnaissons que tout le culte catholique est admirable, que tout y tient aux idées les plus élevées et les plus solides. Les Rogations sont l'expression d'un dogme qui a été cru, et d'une pratique qui a été observée universellement: le dogme de l'intervention de Dieu dans les choses naturelles, la pratique de prier Dieu pour éviter les fléaux et pour obtenir les biens même temporels. Hélas! M. F., notre pays est-il moins malheureux qu'au temps de saint Mamert? Le sol français est-il moins agité? N'y a-t-il pas des monstres à figure humaine plus horribles que les bêtes féroces, qui ravagent la morale de nos cités et de nos campagnes? N'y a-t-il pas une peste pire que toutes les épidémies, la peste de l'impiété et de l'impudicité?

Oh! prions, M. F., célébrons les Rogations. Si nous ne pouvons assister à la cérémonie de l'Eglise, tâchons d'y suppléer dans nos demeures, en prenant part à ces prières, à ces grandes litanies, comme parle l'Eglise. Puisse nous, M. F., obtenir des jours plus tranquilles sur la terre, et parvenir un jour dans cette patrie céleste où nous verrons Jésus-Christ remonter dans quelques jours. C'est, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I*: A, 35, 66.

XXIX

EXHORTATION

POUR LA CONSÉCRATION A LA TRÈS SAINTE VIERGE. PRÊCHÉE LE
JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION A LA CATHÉDRALE DE
CHARTRES.

(30 juin 1811)

*Ecce ego et pueri mei quos dedit
mihi Dominus.*

Me voilà, moi et mes enfants que
le Seigneur m'a donnés.

(Isaï. c. VIII, v. 18.)

MES CHERS ENFANTS,

Depuis que la très sainte Vierge Marie a fixé, en quelque sorte, sa demeure dans cette ville ; dans ce temple magnifique qu'elle s'est bâti elle-même, et, de ce trône où elle réside, elle a vu s'incliner devant son image vénérée les têtes les plus illustres, elle a vu à ses pieds les Fulbert et les Yves, les Thomas de Cantorbéry et les Bernard de Clairvaux, les François de Sales et les Vincent de Paul. De grands rois et de nobles reines y sont venus dans toute la pompe des cours, et depuis Clovis jusqu'à Henri le Grand et jusqu'à ses derniers rejetons, elle a reçu les hommages de toute la noble génération de France !

Oui, mes chers enfants, il y a eu dans tous les siècles, il y a eu, pour ce beau temple, la gloire de l'univers, des jours de solennité où ce magnifique édifice semblait s'animer et pendre un aspect de vie, des jours où Marie semblait être descendue sous ces voûtes avec toute sa magnificence céleste. Nous avons vu quelques-uns de ces jours où des flots de fidèles inondaient et les parvis et les portiques du temple virginal. Pourtant, mes chers enfants, dans aucun jour ce temple ne nous a paru plus animé, dans aucun jour Marie ne nous a semblé tressaillir sur son trône comme en ce jour, comme en cet instant qui se reproduit chaque année, alors que toute la jeune génération de la cité accourt aux pieds de sa Mère ; alors que Marie, étendant les bras pour étreindre dans un embrassement maternel toute cette famille innocente, s'écrie avec transport, en se présentant à son Fils : *Me voilà, moi et mes enfants que le Seigneur m'a donnés : Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus.*

Oh ! oui, mes chers enfants, que le cœur de Marie a tressailli en ce jour ! car vous êtes ses enfants ; vous avez été jetés entre ses bras dès le sein de vos mères. Jeunes encore, et tout effrayées des devoirs et des dangers de la maternité, vos mères sont venues aux pieds de cette Vierge sainte former des vœux, vous consacrer déjà à son amour, quand vos yeux n'avaient pas encore vu la lumière. Bientôt après, ce fut ici, sous les yeux de Marie, que vous fûtes régénérés. Dès que votre mère le put, elle vous amena devant les autels de Marie, et cette Vierge se plaisait à vous contempler comme une fleur portée sur sa tige, fleur parée de toute la fraîcheur du matin, et dont le calice recélait encore les gouttes, les perles de la rosée baptismale. Qui de vous, mes enfants, parmi ses premiers et ses plus précieux souvenirs d'enfance, ne compte quelques instants bien doux où il est venu déposer au pied de cette statue de

Marie quelques fleurs des champs avec les prémices de sa prière ? Qui de vous ne se souvient avec délice d'être venu, bien jeune, tout petit encore, coller ses lèvres pures et virginales sur le pilier vénéré qui forme le trône de Marie ? Et ce n'était pas un simple jeu d'enfance ; déjà Marie se révélait à votre cœur par des charmes secrets.

Depuis quelques mois, depuis que vous vous prépariez à recevoir Jésus, souvent vous veniez vous jeter aux pieds de votre Mère qui est la sienne, la priant de vous préparer elle-même à recevoir celui qu'elle nous a donné, celui qui est le fruit de ses entrailles, celui qui dans son sacrement est appelé le véritable corps né de la bienheureuse Vierge Marie. Ce matin, mes chers enfants, ah ! ce matin, Marie avait les yeux tournés de ce côté où s'opérait un si doux prodige ; tout à l'heure elle avait l'oreille attentive aux paroles que vous prononciez, aux engagements que vous preniez, et maintenant que vous êtes tous à ses pieds, maintenant que vous venez lui réitérer vos serments d'amour, ah ! je l'entends : *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus*. Le voilà donc ce moment où j'ai auprès de moi mes enfants que le Seigneur m'a donnés.

Mes chers enfants, tout ce qu'il y a eu de pureté, d'innocence et de bonheur dans votre enfance, c'est à Marie que vous le devez. Mais voilà que vous allez grandir ; voilà que vous allez quitter les genoux de la religion votre mère, qui vous a bercés avec tant de tendresse ! Comment persévérerez-vous ? L'adolescence est si exposée ! Le monde est si perfide ! Mes chers enfants, vous ne persévérerez que par Marie. Marie est le moyen nécessaire, mais aussi le moyen assuré de la persévérance. Qu'on me cite un jeune homme, qu'on me cite une vierge chrétienne qui n'aime pas Marie ! Celui-là est tout près de glisser dans le mal qui commence à oublier Marie. Celui-là est en voie de revenir à la vertu qui retrouve, une fois seulement, le chemin de ses autels.

Oui, Marie est pour la jeunesse un gage nécessaire, mais un gage assuré d'innocence. Elle est cette tour de David d'où pendent mille boucliers et toute l'armure des braves. Avec elle il n'y a que victoires ; sans elle il n'y a que défaites. Les exemples abondent.

Demandez à cette jeune enfant, autrefois si pure, si délicate, qui naguère faisait l'ornement du lieu saint par sa piété, comment elle est venue jusqu'à contrister et flétrir sa famille, comment sa couronne virginale est tombée de sa tête, comment cette beauté, cette sérénité qui rejaillit de l'âme, a disparu de son front, pour faire place à une rêverie sombre ou à un sceau d'ignominie : elle vous dira qu'elle a été infidèle à la vertu, parce qu'elle a été infidèle à Marie. Demandez à ce jeune comte d'Aquin, qui fut depuis le grand saint Thomas, comment, à l'âge de dix-huit ans, il chassa avec un tison ardent le crime qui venait le solliciter : il vous dira qu'il avait été voué à Marie dès le sein de sa mère, qu'il n'avait cessé d'aimer Marie, et que quand on lui avait présenté, pour la première fois, l'image de la Mère de Dieu, il l'avait portée à sa bouche et embrassée si avidement qu'on n'avait pu la lui arracher.

Mes chers enfants, persévérerez-vous ? Vous me dites : Je n'en sais rien. Je change ma question, et je vous demande : Aimerez-vous toujours Marie ? Vous me dites oui, et je vous réponds : Vous persévérerez. Je ne vous dis pas que vous ne ferez pas de chutes, mais vous vous relèverez. Vous allez nous échapper bientôt ; notre voix ne se fera plus guère entendre. Vous allez monter sur un vaisseau qui bientôt voguera sur la pleine mer du monde. A votre départ, quel sera notre dernier mot ? Ce sera le dernier mot de Jésus expirant : *Ecce Mater tua*. Notre testament pour vous, ce sera celui de Jésus, ce sera celui de ce patriarche de l'ancienne loi : Mon fils, souvenez-vous de votre mère, tous les jours de votre vie.

Oui, mes chers enfants, tous les jours de votre vie, souvenez-vous de votre mère, de votre mère qui est sur la terre sans doute, mais aussi de votre mère qui est dans les cieux, de votre mère qui a choisi cette ville et ce temple pour sa demeure sur la terre. Tous les jours de votre vie, priez Marie ; tous les jours de votre vie, s'il est possible, venez saluer Marie, lui donner vos embrassements et recevoir les siens. Les enfants de Chartres sont des enfants de Marie. Pour un enfant de Chartres, c'est être apostat de son pays que d'être infidèle à Marie.

Chers petits enfants, soyez les enfants de Marie, et vous serez toujours purs, car la Vierge veut que sa cité soit peuplée de vierges, elle ne se plaît que parmi les lys. Chers enfants, en quelque position que vous vous trouviez, confiance, confiance à Marie, à la Dame de Chartres ! Et si des milliers d'autres, qui n'auront pas été marqués au front comme vous du sceau de Marie, qui n'auront pas gravé le nom de Marie sur la voile de leur vaisseau, font sous vos yeux de tristes naufrages, n'importe ! votre barque à vous, conduite par le bras de Marie, arrivera heureusement au port du salut. Personne n'a espéré en Marie et n'a été confondu. Soyez fidèles au serment que vous allez faire, le ciel ne vous manquera pas ; car on est l'enfant du ciel, quand on est l'enfant de Marie (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 39.

XXX

PRÔNE

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION (1).

(1841)

*Et factum est, dùm benediceret illis,
recessit ab eis, et ferebatur in cœlum.*

Et voilà que, tandis qu'il les bénissait,
il s'éloignait d'eux et s'élevait vers le ciel.

(S. Luc, ch. 24, v. 51.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Quand Jésus-Christ eut achevé sur la terre sa longue et pénible mission, quand il eut fourni sa douloureuse carrière ; au jour où il remonta triomphant dans les cieux, escorté de toute la cour angélique et parmi les acclamations de toute la multitude sainte qu'il avait attachée à son char triomphal ; à ce jour, à cet instant il donnait encore à la terre une bien douce consolation, et une garantie bien touchante de son amour persévérant pour les hommes.

N'allez pas croire, M. F., qu'absorbé tout entier en lui-

(1) Ce prône a été prêché sous forme d'homélie en 1872.

même, et comme enivré par cette magnifique ovation, il devançât par l'avidité du regard le terme de sa course. N'allez pas croire que ses bras, élevés vers les cieux, cherchassent à hâter l'embrassement éternel dans lequel le Père et l'Esprit-Saint allaient l'étreindre avec tant d'amour. C'est là ce que le pinceau des hommes a souvent tracé ; mais non, ce n'était point là l'attitude de Jésus. Entendez le texte sacré : Et ayant élevé les mains, il bénit ses disciples. Et voilà que, tandis qu'il les bénissait, *dùm benediceret illis*, son corps était soulevé dans les airs, et il remontait dans les cieux : *Et factum est, dùm benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cælum.*

Remarquez, M. F. : ce n'est pas après avoir béni les hommes, c'est en les bénissant que Jésus-Christ remontait dans la gloire. Ses disciples le suivaient des yeux, qui franchissait les espaces, et toujours jusqu'à la fin ils apercevaient ses mains étendues et bénissantes : *Et factum est, dùm benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cælum.*

Ah ! saint évangéliste, je comprends bien que vous ayez négligé toutes les autres circonstances de ce magnifique triomphe. Tout le reste était pour les habitants de la gloire, et n'a dû être écrit que dans les annales des cieux : la description de cet appareil serait pour nous un sujet d'envie et de tristesse. Mais ce qui était pour nous dans ce triomphe, mais ce que l'évangile de la terre devait enregistrer, c'était cette attitude bénissante que le triomphateur gardait encore, alors qu'il disparaissait dans la gloire ; c'étaient ses mains qui semblaient dire : Je m'en vais au lieu qui m'est préparé, mais mon cœur et mes yeux seront toujours tournés vers cette terre : *Et factum est, dùm benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cælum.*

M. T. C. F., ce que l'évangile nous dit du triomphe de Jésus, n'avons-nous pas quelque raison de le croire du

triomphe de Marie? Et quand la tradition serait muette à cet égard, ne pourrions-nous pas y suppléer sans crainte de nous tromper? Eh quoi! Jésus qui ne nous appartenait que par la moitié la moins noble de son être, Jésus qui n'avait notre nature que par emprunt, qui n'était notre frère que par adoption, céleste pèlerin qui n'habitait la terre qu'en passant et dont le sein du Père était l'éternelle patrie et comme le sol natal, Jésus quitte la demeure de l'homme comme avec regret, et jusqu'à la fin bénissant ses frères, il leur donne une garantie de l'éternel amour dont il brûlera pour eux. Et après cela je croirais que Marie, Marie qui nous appartient tout entière, Marie qui en tout point est notre sœur, Marie qui est le fruit de la terre, sa patrie natale, et qui est pure de divinité, comme parle saint Bernard ; je croirais que Marie, au jour de son triomphe, laissant dédaigneusement au-dessous d'elle la vallée qu'elle a arrosée de ses larmes, s'élançait vers son trône, sans jeter un dernier regard à la terre, sans adresser un dernier signe d'intérêt à ses frères, à ses enfants !

Oh ! non, grands artistes, permettez-moi de vous le dire, vos pinceaux, votre ciseau sont en défaut : vous avez oublié de traduire, dans l'attitude de Marie triomphante, ce que le texte sacré vous apprend de celle de Jésus. La vérité voulait que ces regards, que ces bras fussent au moins partagés entre le ciel où ils aspirent, et la terre qu'ils regrettent et qu'ils témoignent devoir aimer et protéger toujours : *Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cælum.* Vous avez fait votre tableau comme s'il ne devait être vu que des cieux, et vous avez oublié que vous travailliez pour la terre.

Venez, venez, chrétiens : allons nous associer aux Apôtres, Marie, endormie quelques jours, sort de son tombeau. Elle étend les mains, c'est un Père des premiers siècles qui nous le dit. Courbez, ô saints Apôtres, courbez vos fronts.

sans crainte de déroger à votre sacré caractère ; car, outre que la maternité divine implique un sacerdoce suréminent, il sera toujours permis de recevoir la bénédiction d'une mère. Mais relevez vos têtes, et suivez Marie se perdant dans les espaces ; voyez ses mains étendues jusqu'à la fin. Elles vous apprendront ce que Marie dans les cieux va faire de ses mains, ce qu'elle va faire de sa puissance.

En effet, M. T. C. F., vous dirai-je avec saint Bernard, la terre n'a rien perdu en ce jour, puisque c'est pour nous, bien plus que pour elle-même, que Marie triomphe. Toutes les richesses, tous les trésors de la divinité vont être à sa disposition, et ses mains, étendues vers vous jusqu'à la fin, vous ont appris l'usage qu'elles feront de ces trésors. Cette autre Esther sait bien que ce n'est pas tant pour elle que pour son peuple, qu'elle est élevée aujourd'hui à ce degré de gloire : *Non enim pro te, sed pro populo.*

Enfants, ne pleurez pas Marie quittant aujourd'hui cette terre ; c'est une mère que vous aurez désormais aux cieux.

Jeunes vierges, ne pleurez pas Marie enlevée aujourd'hui dans la gloire : son triomphe prépare le vôtre, et elle vous laisse son manteau virginal, à l'abri duquel germeront des générations de vierges.

Femmes, ne pleurez pas Marie, l'honneur de votre sexe. Sa glorification d'aujourd'hui rejaillira sur vous, et la société désormais comprendra que quand une femme est assise à la droite du Christ dans les cieux, la femme ne saurait être dans l'esclavage et dans l'humiliation sur la terre. De l'Assomption de Marie dans les cieux datera l'assomption sociale de la femme dans les nations catholiques.

Pêcheurs, ne pleurez pas Marie : c'est une avocate que vous aurez désormais aux cieux ; une médiatrice qui ne se

lassera point de plaider vos intérêts et qui souvent désarmera le juge irrité, prêt à vous accabler de ses coups.

O Vierge sainte, quand le monde a-t-il eu plus besoin de vous que dans nos jours malheureux ? Tendre Mère, nous célébrons aujourd'hui votre fête, c'est la grande solennité de cette Eglise de Chartres. Au jour de leurs fêtes, les souverains se font prodigues de libéralités. Jetez en ce jour, ô tendre Mère, jetez un regard d'amour, étendez votre main bénissante sur l'Eglise, si profondément attristée ; sur la France, le pays de votre prédilection, que ses rois vous ont consacrée ; bénissez surtout cette ville qui est la vôtre, dont vous êtes la dame et la maîtresse. O Vierge sainte, que Chartres ne cesse pas d'être digne de vous, c'est-à-dire d'être une cité virginale ! Faites-nous sortir, ô Vierge sainte, de cette langueur léthargique dans laquelle nous sommes plongés ; arrachez-nous à la matière à laquelle nous sommes collés ; apprenez à ce peuple, tout courbé vers la terre, à lever les yeux au ciel ; ranimez en nous la foi, comme dans les temps antiques.

Chaque fois, ô Vierge sainte, que je contemple ce magnifique édifice, jeté au milieu de la contrée, et ces deux tours qui se perdent dans la nue, comme deux bras qui vont chercher les cieux, je crois voir, dans ce travail des siècles catholiques, l'humanité faisant effort pour se détacher de la terre et s'élancer dans les cieux, la pensée se soulevant, s'arrachant à la matière pour planer dans les régions de l'esprit ; c'est comme une assomption de la nature entre les bras de la foi. Ah ! Vierge sainte, ramenez-nous-les, ces jours de noble enthousiasme. La foi de nos pères savait animer la pierre, et notre incrédulité a durci nos cœurs. Que votre temple, ô Marie, ne soit pas un anachronisme au milieu de nous ; et que nous ne méritions pas d'en être dépossédés par un juste jugement de Dieu !

Bénissez votre ville de Chartres, ô Marie ; bénissez ce petit troupeau fidèle, si digne de votre amour, ces cœurs dans lesquels s'est réfugiée la piété. Vous le savez, ô Marie, bien des vertus encore viennent vous faire cortège ; le soir, dans le silence, des âmes bien pures viennent converser avec vous. Bénissez aussi le pasteur, ô Vierge sainte, le pasteur si pur et si tendre ; celui que votre main virginale et maternelle s'est choisi elle-même ; celui en qui se consomme un si long mystère d'expiation et de souffrance. Mieux que personne, je sais que quand la souffrance est unie à l'innocence et à la vertu, il faut s'incliner devant elle comme devant la croix du Sauveur ; mais pourtant qu'il me soit permis de vous le demander, ô Vierge sainte, hâtez-les ces jours meilleurs où le ciel n'enchaînera plus lui-même le zèle de ses ministres, où Dieu ne brisera plus les flèches de son carquois, où ce ne sera plus en tremblant qu'on approchera la main pour soutenir l'arche sainte.

O sainte Mère, priez pour la cité et pour nous-mêmes devant le Seigneur, afin qu'il en agisse avec nous selon sa grande miséricorde, qu'il nous donne l'allégresse et la délectation du cœur, et qu'il établisse parmi nous la paix et la charité ! Ainsi soit-il (1) !

(1) Cf. *Appendice I* : A, 40.

XXXI

PRÔNE

POUR LE XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE : SUR LES SAINTS
ANGES GARDIENS.

(1841)

*Amen, amen, dico vobis, videbitis cælum
apertum et angelos Dei ascendentes et descen-
dentes.*

En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez
le ciel ouvert et les Anges de Dieu montant et
descendant.

(S. Jean, ch. 1, v. 51.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Hier l'Eglise célébrait la fête des saints Anges Gardiens :
douce solennité qui nous rappelle un des dogmes les plus
consolants de notre belle religion ; un dogme qui confond
en quelque sorte le ciel avec la terre, qui rapproche notre
vallée d'exil de la patrie du bonheur, et qui nous introduit
dans une sainte société avec les habitants de la gloire.
C'est une vérité certaine et incontestable tant par les Livres
saints que par la croyance universelle des siècles et des
peuples, que des esprits célestes interviennent parmi les
choses de ce monde ; et la foi catholique ne permet pas de
douter que les chrétiens en particulier n'aient déjà dans

l'Eglise de la terre les Anges du ciel pour frères et concitoyens.

Le père de cet ancien peuple qui représentait l'Eglise ici-bas avant Jésus-Christ, avait vu en songe une échelle miraculeuse, assise d'une part sur le sol d'Israël et appuyée de l'autre dans les cieux, et le long de laquelle les Anges montaient et descendaient. Et le divin Sauveur, dès les premiers jours de sa mission (cela est rapporté au 1^{er} chapitre de saint Jean), disait à l'Israélite Nathanaël, en l'introduisant dans l'Eglise de la nouvelle loi, qu'il verrait le ciel ouvert et les Anges de Dieu montant et descendant. Et saint Paul, s'adressant à ces mêmes Israélites devenus chrétiens, leur disait, en parlant de l'Eglise de Jésus-Christ dans laquelle ils venaient d'entrer : Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de cette Jérusalem déjà céleste, puisqu'elle est continuellement habitée par d'innombrables milliers d'Anges : *Accessistis ad Sion montem, Jerusalem caelestem, et multorum millium angelorum frequentiam.*

Ainsi, mes très chers Frères, vous vous trompez si vous croyez sur la terre, si vous croyez dans l'Eglise de Jésus-Christ n'habiter que parmi des hommes. Désabusez-vous ; il y a parmi vous un peuple invisible qui vous est uni par les liens de la plus intime charité. Vous vivez parmi les Anges. Un de leur compagnie bienheureuse est attaché spécialement à votre conduite, et tous prennent part à vos intérêts.

Mes Frères, que ce sujet serait abondant ! Je m'attache à mon texte, c'est-à-dire aux paroles de Jésus-Christ commentées par aints Bernard : En vérité, vous verrez le ciel ouvert, et les Anges de Dieu montant et descendant : *Amen, amen, dico vobis, videbitis caelum apertum et angelos Dei ascendentes et descendentes.* Quelle merveille ! s'écrie le saint abbé de Clairvaux Les Anges sont les ambassadeurs de Dieu vers nous, ils descendent du ciel vers nous,

ils descendent du ciel vers la terre : *Descendentes* ; mais aussi, chose incroyable ! ils sont les envoyés de la terre vers les cieux ; ils descendent, mais aussi ils montent. *Ascendentes*. En sorte, s'écrie ce grand homme, en sorte que le prophète royal n'a dit que la moitié de la vérité : *Qui facit Angelos suos spiritus*, puisque ces esprits bienheureux ne sont pas seulement les Anges, c'est-à-dire les envoyés de Dieu, mais aussi les Anges, les envoyés des hommes : *Illos utique spiritus tam felices, et tuos ad nos, et nostros ad te Angelos facis*.

Ce sont là, mes Frères, les deux pensées dont nous allons nous entretenir. Nous allons voir comment les Anges descendent à nous pour nous assister, nous apportant les dons du ciel ; et nous verrons ensuite comment les Anges remontent à Dieu pour l'apaiser, remportant nos vœux et nos mérites.

I. *Mira dignatio, et vere magna dilectio caritatis !* O étonnante condescendance, et véritablement grande tendresse d'amour ! s'écrie saint Bernard. Car, mes Frères, qui pourrait le croire, si la foi ne nous en offrait la garantie, que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas de pauvres mortels ; qu'étant au séjour de la félicité et au centre du repos, elles veulent bien se mêler parmi nos continuelles agitations, et se mettre en commerce si intime avec des créatures si faibles et si disproportionnées avec leur naturelle grandeur ? Car enfin, se demande le grand Bossuet, que peut produire cette terre ingrate qui soit capable d'y attirer ces glorieux citoyens du paradis ? Quelle œuvre si importante peut être l'objet de leur ministère ici-bas ? Répondons à ces deux questions, mes Frères, et disons *pourquoi et comment* les Anges descendent vers nous, entrant en commerce avec nous.

Saint Bernard donne en trois mots trois grandes raisons

dont le développement va nous introduire dans une belle théologie. Voilà, dit-il, la triple chaîne par laquelle les Anges sont arrachés à leur haute demeure et attirés vers les hommes : c'est à cause de Dieu, à cause d'eux-mêmes, à cause de nous : *Hic est funiculus triplex quo de excelso habitaculo suo ad nos attrahitur supereminens caritas Angelorum, propter Deum, propter seipsos et propter nos.*

Dieu a ordonné aux Anges de s'occuper des hommes : *Angelis suis mandavit de te* ; Dieu l'a ordonné, et cela seul suffirait, car la volonté de Dieu est l'unique raison pour de si fidèles ministres. Dieu a ordonné aux Anges. Ecoutez, s'écrie saint Bernard. Le grand Roi prend le ton du commandement, il rassemble les Anges qui sont ses courtisans, les officiers de sa maison, les lieutenants de sa couronne, et, se dépossédant en quelque sorte de leurs services en notre faveur, il leur dit : Trêve, trêve un instant à vos hommages, à vos adorations ; il y a dans mon royaume des sujets pauvres et malheureux ; quittez, pour un temps, ces palais, ces lambris ; allez, pénétrez dans les chaumières de ces infortunés, portez-leur mes largesses et vos consolations, transportez sur eux ces soins dont leur faiblesse a besoin et dont je jouirai plus que s'ils m'étaient rendus à moi-même : *Angelis suis mandavit de te.* A ces mots, les Anges, ces esprits toujours souples et soumis à la volonté souveraine de Dieu, se précipitent vers la terre, heureux d'acquérir, par la miséricorde qu'ils vont exercer, une perfection qui leur manquait dans les cieux et qui les rendra plus conformes désormais à la divinité.

Entendez, mes Frères, cette belle doctrine de Bossuet. Comme les Anges contemplant la divinité face à face et à découvert, ils voient que l'essence même de Dieu c'est son infinie bonté ; ils voient ces entrailles de miséricorde et cet amour paternel par lequel il embrasse ses créatures ; ils voient que parmi ses attributs celui dont il se glorifie da-

vantage et qu'il place en tête de tous ses titres, c'est celui de bon, de charitable, de miséricordieux ; ils voient que toute la joie de Dieu c'est de pardonner, que, ne pouvant s'élever, puisque rien n'est au-dessus de lui, il met sa gloire à descendre et à exercer sa miséricorde. Les Anges voient cela, et ils comprennent que sous un Dieu si bon, dont la miséricorde éclate au-dessus de toutes ses œuvres, il n'y a rien de plus grand et de plus illustre que de secourir les misérables.

Pour avoir cette conformité avec Dieu, que feront-ils ? qu'entreprendront-ils ? Autour d'eux ils ne voient point de miséricorde à exercer, puisqu'il n'y a point de misère : *Ibi nulla miseria est in quâ fiat misericordia*. O admirable beauté de la charité et des œuvres de miséricorde ! Il manque, ce semble, quelque chose au ciel parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore que Dieu y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés, pourtant leur félicité n'est pas complète, et apercevant dans notre vallée d'exil ce qu'ils ne trouvent point dans la gloire, ils pressent les cieux de s'ouvrir, ils descendent en foule du ciel en terre : *Caelos apertos, et angelos Dei descendentes* ; heureux, je le répète, en même temps qu'ils obéissent à Dieu, à la volonté de Dieu, d'imiter sa sublime inclination à la charité et à la miséricorde. Première raison qui fait descendre les Anges vers nous : *Propter Deum*.

Deuxième raison, à cause d'eux-mêmes : *Propter se ipsos* ; c'est-à-dire, mes Frères, qu'il est de l'intérêt des Anges de veiller sur les hommes. Voici comment, d'après saint Augustin : c'est que si le bonheur des Anges dans le ciel est parfait, il n'est pas cependant complet. Je m'explique. La rébellion de la troisième partie des Anges précipités dans l'abîme a laissé au ciel des places vacantes que les élus sont appelés à remplir. Or les Anges ont intérêt à voir ce désordre réparé ; ils aspirent à voir ce vide comblé. Car enfin, ô citoyens

du ciel, s'écrie encore saint Bernard, nous pensons peu que vous voyiez avec plaisir votre cité en débris et ses murs à demi ruinés. Sans aucun doute, appelant de vos vœux cette restauration, vous ne cessez de prier le Seigneur, afin que dans sa volonté bonne et miséricordieuse il achève la reconstruction des murs de Sion. *Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem.* Et s'il en est ainsi, vous-mêmes, ô esprits célestes, mettez-vous à l'œuvre ; venez et préparez parmi nous ces pierres vivantes et intelligentes qui doivent être mises à la place de celles qui ont roulé des voûtes de la Jérusalem dans les précipices éternels ; venez et travaillez vous-mêmes aux recrues de vos légions démembrées, en ramassant parmi nous cette nouvelle milice qui doit recompléter vos rangs.

C'est ainsi que les Anges ont un intérêt personnel à prendre soin des hommes, puisqu'en travaillant à notre salut et en grossissant le nombre des élus, ils peuvent hâter l'avènement final du règne de Dieu et la parfaite consommation de gloire et de bonheur qui fait l'objet de tous les désirs.

Troisième raison, à cause de nous : *Propter nos* ; car enfin, mes très chers Frères, notre nature, tout avilie qu'elle est par le péché, n'est pas encore si méprisable, et, par plus d'un côté, elle mérite bien quelques égards. Et si vous me demandez comment il peut se faire, sans désordre, que les Anges, c'est-à-dire de pures intelligences, soient au service des hommes charnels et grossiers, je vous dirai d'abord que les Anges peuvent bien faire, sans se déshonorer, ce que Dieu lui-même n'a pas dédaigné de faire. Or, ne l'avez-vous pas lu dans votre symbole, mes Frères : *Qui propter nos descendit de cœlis ?* Puis je vous dirai avec saint Augustin que nous avons, comme les Anges, une âme qui vit de la vie de l'intelligence et de l'amour, et que par ce côté la nature humaine est proche parente de la nature angélique. Je

vous dirai que l'homme a une même destination surnaturelle avec l'Ange, qu'il est appelé à la même gloire, qu'il y est conduit par la même grâce ; qu'ils ont un même Dieu pour principe et pour terme, un même Jésus-Christ pour médiateur.

Et si vous insistez sur cette autre portion grossière de notre humanité qui nous courbe vers la terre, je vous dirai que par ce côté-là même encore l'homme est respectable pour l'Ange ; que dis-je, que par ce côté-là, le moins noble en apparence, il est supérieur à l'Ange : *Sic quod parte minor, vos supereminet* ; car enfin : *Nusquam Angelum apprehendit, sed semen Abrahamæ*. Vous parlez de l'homme charnel, mais le Verbe ne s'est-il pas fait chair ? Ce n'est pas la pure intelligence de l'Ange ; c'est l'humanité, corps et âme, qui a été unie hypostatiquement à la divinité. C'est donc l'homme charnel qui peut dire à Jésus Dieu-homme : Vous êtes mon frère, et qui en Jésus est fils de Dieu et peut dire à Dieu : Vous êtes mon père : *In quo clamamus : abba Pater*. C'est donc l'homme charnel qui, dans l'un de ces jours dont nul ne sait la date, lorsque Dieu par un prélude, et comme un essai de l'avenir, introduisit son Fils premier-né dans la grande scène des mondes, c'est, dis-je, l'homme, corps et âme, qui fut présenté à l'adoration des Anges : *Et cum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli ejus*. C'est donc notre humanité qui, en la personne de Jésus-Christ, est assise à la droite de Dieu le Père, et devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Or, si notre humanité, dans sa portion même la moins noble, est glorifiée et comme divinisée en la personne de Jésus dans les cieus, faut-il s'étonner que sur la terre, et en nous, frères de Jésus, elle soit l'objet des soins charitables et des services respectueux des Anges ? Les Anges aiment si tendrement Jésus ! Faut-il s'étonner qu'ils aiment ceux qui sont les frères de Jésus, que dis-je !

ceux qui par la grâce et les sacrements, et surtout par la communion eucharistique, deviennent d'autres Jésus et ont le ciel tout entier dans leurs cœurs ?

Voilà donc, mes Frères, voilà les grands motifs pour lesquels les Anges daignent descendre vers nous. Mais en quoi consiste le commerce des Anges avec les hommes ? Quels genres de services nous rendent-ils ? Mes Frères, ici le détail serait immense, et il faudrait tout un discours particulier pour ce point. Le chancelier Gerson a écrit un magnifique traité sur ce sujet. Qu'il me suffise de vous dire aujourd'hui que les Anges ont reçu ordre de Dieu de nous garder dans toutes nos voies, dans toutes les positions de la vie : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*. Gardien fervent et infatigable, sentinelle qui ne dort jamais et qui veille autour de nous nuit et jour, l'Ange s'intéresse à tous nos besoins, ressent toutes nos nécessités. Il veille près du berceau, gardant avec un soin jaloux dans l'âme de l'enfant régénéré cette fraîcheur et cet éclat d'innocence dans laquelle il se contemple lui-même comme dans un fidèle miroir. Il suit le jeune homme, la jeune vierge, au milieu des dangers de l'adolescence, s'efforçant de diriger tous les mouvements du cœur, de dominer le travail de l'imagination et des sens, de faire sortir le bien du mal même, et de mettre à profit jusqu'aux chutes et aux oublis presque nécessaires de cet âge des passions. Il assiste l'âge viril parmi les embarras des affaires et les soins de fortune, cherchant à élever de temps en temps vers les cieux cette âme trop concentrée vers la matière. Il se tient auprès du lit du vieillard, détachant son cœur de la terre, adoucissant les rigueurs de la mort, et le préparant à pénétrer dans les cieux : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*.

Non content de prendre soin de notre âme, il s'intéresse même à nos besoins temporels, à notre santé : voyez l'ar-

change Raphaël délivrer Tobie près d'être dévoré par un monstre, et rendre la vue à son père par un spécifique connu de lui ; il s'intéresse à notre fortune, à notre établissement : voyez le même ange aller recouvrer pour Tobie une somme chez Gabélus, et demander pour lui la fidèle Sara. En un mot, dit Bossuet, nous n'aurions jamais fini, si nous entreprenions de raconter tout ce dont nous sommes redevables à ces esprits célestes.

Mais nous les avons vus assez longtemps descendre du ciel en terre, de Dieu vers l'homme ; voyons-les remonter de la terre aux cieux, de l'homme vers Dieu.

II. Puisque les Anges du ciel, mes très chers Frères, daignent s'intéresser à nous, se rendre nos ministres et presque nos serviteurs depuis notre naissance jusqu'à notre mort, aucun doute que nous n'ayons des devoirs à remplir envers eux. Devoirs de respect, ne faisant jamais rien qui puisse offenser leurs yeux ; devoirs de confiance, nous adressant souvent à eux dans nos besoins et dans nos difficultés ; devoirs de reconnaissance, les remerciant de leurs soins, et les en récompensant par une affection et une sainte intimité et familiarité toute pleine d'amour. Mais, dit Bossuet, il est un moyen par lequel il est facile de contenter les Anges. Savez-vous, demande ce grand homme, ce qu'ils réclament surtout de vous ? C'est qu'ils ne soient pas descendus du ciel inutilement, et que vous ne les déshonoriez pas en les renvoyant les mains vides. Ils viennent à vous, pleins des dons célestes dont ils ont enrichi vos âmes ; ils demandent pour récompense que vous les chargiez de vos prières, et qu'ils puissent présenter à Dieu quelque fruit des grâces distribuées par leur entremise. Amis désintéressés, messagers commodes et officieux, qui se croient payés de leurs bienfaits, si on leur donne de nouveaux sujets d'exercer leur miséricorde.

Et quand nous disons, mes Frères, que les Anges descendent du ciel et qu'ils y remontent, n'allez pas croire qu'ils cessent un instant d'être dans la gloire ni de veiller auprès de nous. Les étoiles, demeurant en leur ordre, ont combattu pour nous contre Sisara, disait l'héroïne Débora dans son admirable cantique: *Stellæ munitas in ordine suo adversus Sisaram pugnaverunt*. C'est-à-dire, les Anges, qui sont les étoiles du ciel de la gloire, en s'avancant pour nous secourir, demeurent néanmoins en leur ordre ; ils ne quittent pas la place que leurs mérites leur ont acquise. Et comme ils apportent, en venant sur la terre, la gloire dont ils jouissent au ciel, ils portent avec eux aussi, en retournant au ciel, les mêmes soins qu'ils ont sur la terre.

Les Anges portent au ciel : 1^o nos prières. Et afin que vous entendiez l'utilité de leur entremise à cet égard, je vous dirai avec Bossuet qu'encore que les oraisons soient de telle nature qu'elles s'élèvent tout droit au ciel, comme un encens agréable que le feu de l'amour fait monter en haut, néanmoins le poids de notre corps mortel et grossier leur apporte beaucoup de retardement. Mes Frères, j'en appelle à votre expérience. Quand vous offrez à Dieu vos prières, que de distractions, que de langueurs, que de pesanteurs viennent se jeter à la traverse pour en interrompre le cours ! Or ces prières languissantes, qui ont eu peine à sortir de vos cœurs, comment croire qu'elles auront la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux ? Evidemment elles retomberaient de leur propre poids vers la terre, si cet Ange que saint Jean et Tertullien appellent l'ange de la prière, n'était auprès de nous comme autrefois auprès de Tobie : *Obtuli orationem tuam Domino*. Ainsi, mes Frères, il y a auprès de vous un Ange qui recueille votre prière, et qui la met dans un encensoir d'or qu'il va balancer ensuite devant le trône de Dieu.

2^o Les Anges portent au ciel nos bonnes œuvres, nos

aumônes, nos vertus, nos mérites. Cela est encore enseigné par l'Écriture : quand tu priaïis avec larmes, quand tu ensevelissais les morts, quand tu quittais ton repas pour venir au secours du pauvre, j'offrais tout cela à Dieu : *Quando mortuos sepeliebas, quando et derelinquebas prandium, ego obtuli orationem tuam Domino*. Mes Frères, tout ce que nous faisons de bien, un Ange va l'enregistrer dans les annales des cieus. Ces esprits bienheureux sont continuellement occupés à cueillir dans le jardin des cœurs purs les lys de l'innocence, les roses de l'amour, les fleurs odorantes de toutes les vertus, pour les porter au ciel, les jeter sous les pieds de l'Agneau et les présenter à Dieu. Vierges chrétiennes si pures, si innocentes, femmes chrétiennes si pudiques, si délicates, un Ange est à côté de vous, qui recueille vos prières ; et elles montent, dit saint Jean, de la main de cet Ange jusqu'au trône de Dieu.

3° Les Anges portent au ciel les larmes de notre pénitence. Ah ! mes Frères, sans doute les Anges sont heureux d'être les messagers des âmes innocentes ; mais l'innocence parfaite est si rare sur la terre ! Qui pourrait, qui pourrait exprimer le bonheur des Anges, quand ils ont à présenter à Dieu les larmes du repentir et les soupirs de la pénitence ? Oh ! quelle estime ils font d'un si beau présent ! Comme ils savent que la conversion d'un pécheur est une fête pour les esprits célestes, ils rassemblent leurs saints compagnons ; ils racontent les heureux succès de leurs soins et de leurs conseils : Enfin cette âme, longtemps enchaînée par le péche, s'est débarrassée de ses liens ; elle s'est jetée avec amour entre les bras de Dieu : voilà ses larmes, ses soupirs, que nous apportons ! Et alors il s'élève un cri d'allégresse parmi les esprits bienheureux, et le ciel retentit de l'admirable cantique par lequel ils glorifient Dieu dans la conversion des pécheurs.

Enfin, mes Frères, les Anges portent au ciel un autre parfum encore bien agréable à Dieu : c'est le parfum de la souffrance, de la douleur endurée avec patience et résignation. Ecoutez, c'est l'admirable Bossuet qui parle :

Mon cher frère, ma chère sœur, je veux te le dire pour te consoler : quand tu souffres si cruellement ou dans ton corps ou dans ton cœur, il y a un Ange près de toi qui tiens compte de ta souffrance, qui regarde tes douleurs avec respect, avec jalousie, comme de sacrés caractères qui te rendent semblable à un Dieu souffrant. Oui, mes Frères, avec une sorte de jalousie ; car ce corps, qui nous accable de maux, nous donne pourtant cet avantage au-dessus des Anges, de pouvoir souffrir pour l'amour de Dieu, et de représenter en nous la croix du Sauveur : *Ut vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali*. Ces esprits immortels peuvent être compagnons de sa gloire, ils ne peuvent l'être de ses souffrances. Oui, si la charité le permettait, ils verraient en nous avec jalousie ces cicatrices qui brilleront comme des pierreries pendant toutes les éternités. Mais enfin, ne pouvant avoir l'honneur de porter eux-mêmes la croix, d'offrir à Dieu leurs propres souffrances, oh ! qu'ils sont heureux d'emprunter les nôtres et de se faire auprès de Dieu les messagers de ceux qui souffrent. Voyez-les rendre compte à Dieu avec empressement de la patience et de la résignation de Job ! Comme ils sont ravis d'avoir à entretenir le Seigneur d'un juste qui souffre en bénissant avec amour la main qui le frappe.

Mon frère, mon frère, qui que vous soyez, qui êtes oppressé par la douleur ; ma sœur, qui que vous soyez, vierge ou femme chrétienne, accablée d'un poids d'amertume : courage ! courage ! vos délaissements, vos alarmes, vos douleurs cuisantes, tout cela est compté. Un Ange veille à vos côtés, qui recueille tous vos soupirs et toutes vos larmes, qui les met dans l'encensoir devant le trône de Dieu.

Je finis, mes Frères. Amour donc, amour a nos saints Anges ! Amour envers le Dieu qui nous a donné des Anges ! Après nous avoir assistés pendant toute notre vie, après avoir porté au ciel nos prières, nos vertus, notre pénitence, nos douleurs ; un jour viendra où, c'est encore l'Écriture qui nous l'apprend, ces mêmes Anges nous porteront nous-mêmes dans le sein de la gloire. C'est la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 41 ; AB 39 *quinquies*.

XXXII

SERMON

POUR LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT PREST ET DE SES
COMPAGNONS MARTYRS.

(17 OCTOBRE 1841)

*Sit memoria illorum in benedictione
et ossa eorum pullulent de loco suo.*

Que leur mémoire soit bénie à
jamais, et que leurs os germent et
flourissent dans leurs tombeaux.

(Ecclésiastique, ch. 46, v. 14.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Si la fête que nous célébrons en ce jour est pour vous chaque année une fête précieuse et solennelle, de nouveaux motifs doivent cette fois vous la rendre plus chère et plus précieuse encore. La demeure sépulcrale des saints martyrs restaurée naguère par vos soins, le riche et vénérable dépôt que le ciel vous a confié il y a plus de douze siècles, reconnu authentique par tous les signes les plus assurés, et rapporté aujourd'hui sauf et intact dans votre temple; je ne sais quoi de cette antique allégresse qui descendait d'en haut sur les multitudes chrétiennes dans ces cérémonies également chères au ciel et à la terre, et qui a semblé se reproduire aujourd'hui parmi vous : tout, M. F.,

tout concourt à faire pour vous de ce jour de bonheur et de joie, un de ces jours à jamais mémorables que les vieillards s'applaudissent d'avoir vu luire avant de descendre dans la tombe, et dont les petits enfants parleront un jour à leurs arrière-neveux.

Oui, M. F., votre paroisse, jadis illustre par sa piété et célèbre par ses précieuses reliques, a retrouvé aujourd'hui son antique gloire dont les plus beaux rayons sont venus se refléter sur elle. Au nom de saint Prest mille fois répété dans vos chants, le sol que vous foulez a tressailli, vos ancêtres qui dorment au champ de la mort se sont un instant ranimés dans leurs tombes, les anges gardiens de cette église et de cette contrée ont mêlé leurs voix aux vôtres, les cieux ont applaudi, et les saints martyrs ont souri à ce spectacle du sein de la gloire, en même temps que leurs ossements se sont réjouis sur leur lit de triomphe : *Erultabunt sancti in gloria, lætabuntur in cubilibus suis.*

Quelles paroles viendrai-je donc mêler à une cérémonie si éloquente ? Quand tout parle autour de vous, quels accents vous ferai-je entendre ? M. F., les jours dans lesquels nous vivons sont si mauvais, les esprits sont si prévenus contre l'Eglise de Jésus-Christ, qu'elle a besoin de justifier tout ce qu'elle fait et de recourir au raisonnement jusque dans ces circonstances où nos devanciers, plus heureux, n'avaient qu'à s'adresser aux cœurs. A quoi bon, ne manquent pas de dire certains esprits, à quoi bon ce culte rendu à des restes inanimés ? N'est-ce pas là une superstition, ou du moins n'est-ce pas un détail du culte, fort inutile pour le bien moral du peuple ? Et moi j'essaierai de montrer que le culte des Saints et de leurs reliques est établi sur la plus haute et la plus saine philosophie, puisque d'une part il repose sur les plus solides fondements, et que de l'autre il tend à produire les plus heureux résultats.

En deux mots, motifs et avantages du culte des saintes.

reliques: voilà l'objet de ce court entretien et la justification de la cérémonie de ce jour.

I. Pour montrer que le culte des saintes reliques est légitime, j'ai deux sortes de preuves dont l'une est péremptoire pour quiconque est enfant de l'Eglise catholique, et dont l'autre n'est récusable pour personne: la première est une preuve d'autorité, et tout chrétien la doit admettre; la deuxième est une preuve de raison, et il faudrait dépouiller sa nature d'homme pour ne pas la reconnaître.

Saint Augustin a posé ce principe: Ce qui s'est pratiqué toujours et en tout lieu dans l'Eglise de Jésus, doit être retenu comme une pratique qui remonte au temps de Jésus-Christ ou des Apôtres. Or, M. F., tel est le culte des reliques, et, pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'à Joseph d'Arimathie enveloppant dans un linge blanc et renfermant dans un sépulcre vierge le corps précieux du Sauveur, jusqu'aux saintes femmes achetant des parfums pour venir embaumer ce corps adorable.

Lisez l'histoire de l'Eglise: vous verrez que depuis ce temps il n'y a pas eu interruption; l'histoire même profane vous l'attestera. Les persécuteurs des premiers siècles font jeter avec précaution dans le Tibre ou dans les égouts de Rome les restes de leurs victimes, pour les soustraire à la vénération de leurs frères. Les courageux chrétiens vont, au risque de leur vie, jusque sous la hache du bourreau, arracher les corps des saints martyrs pour les recueillir dans les catacombes, où la mémoire de leur immolation sanglante se mêlait chaque jour à l'immolation non sanglante du sacrifice des autels; on les voit tremper, sur le lieu même du carnage, des linges dans le sang des martyrs, acheter au prix de l'or leurs restes sacrés, etc. Ils les plaçant sous leurs autels; saint Jean lui-même l'atteste. Quand la paix est rendue à l'Eglise, ils bâtissent des temples en

leur honneur ; la terre en était déjà couverte au troisième siècle.

Lisez les homélies des Pères : vous verrez leurs discours aux jours de l'invention ou de la translation des Saints. Je regrette de ne pouvoir en citer quelques fragments ; vous entendriez la bouche d'or du patriarche de Constantinople parler des corps de Pierre et de Paul, cette double citadelle de Rome, plus rassurante que son Capitole désarmé de tonnerre. Saint Ambroise vous raconterait les miracles faits sous ses yeux à l'invention et à la translation de saint Gervais et de saint Protais. Le grand Augustin vous entretiendrait des miracles opérés par les reliques de saint Etienne, et vous le verriez recommander à un de ses frères, évêque d'Afrique, un illustre voyageur, moins en considération de ses grandes vertus et de sa naissance illustre, que parce qu'il porte sur lui des reliques de ce prince des martyrs. Puis, en suivant les âges, vous verrez les peuples se disputer un trésor précieux. La présence des reliques d'un Saint attirera des chrétiens de tous les points du monde ; le passage d'une châsse vénérée ébranlera toute une province, tout un empire, couvrira les routes d'une foule empressée et ravie, et présentera l'image d'un triomphe. Les rois et les pontifes seront fiers de porter ce glorieux fardeau, la multitude appliquera ses lèvres respectueuses au sol.

Voilà ce qui s'est passé pendant plus de seize siècles.

Quelques impies ont cherché à flétrir ce culte, mais entendez saint Jérôme combattre l'hérétique Vigilance avec les mêmes armes que nous employons contre les impies. Et quand le protestantisme, la dernière de toutes les hérésies, vient attaquer ce point du culte catholique, voyez toute l'Eglise l'écraser du poids de ses anathèmes, et déclarer par l'organe du saint concile de Trente que les corps des martyrs et des autres Saints entrés en partici-

pation de la vie glorieuse de Jésus-Christ sont dignes du respect et de la vénération des fidèles. Et la raison qu'en donne ce concile, c'est que ces corps ont été les membres vivants de Jésus-Christ, les temples de l'Esprit-Saint ; c'est que Dieu doit les ressusciter un jour et les doter d'une éternelle gloire, et que par eux il plaît à la divine bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs.

Donc, M. F., il faut se séparer de tous les siècles, de tous les peuples, de toute l'Eglise catholique, si l'on n'admet pas le culte des Saints et de leurs restes sacrés ; il faut déchirer toute la tradition ; il faut déchirer l'Ecriture, car là il est dit que l'attouchement des ossements d'Elisée a ressuscité un mort, que le simple attouchement du vêtement du Sauveur a guéri une infirme, que l'ombre de Pierre, que des linges portés par le grand Apôtre produisaient des cures miraculeuses. Mais il faut aussi rompre avec la raison et avec les sentiments les plus profondément gravés dans la nature ; et ici, ce n'est pas seulement au chrétien, mais à quiconque est père que je m'adresse.

Dites-moi, la nature toute seule ne nous rend-elle pas chers et sacrés les objets qui nous rappellent la mémoire des êtres que nous avons aimés ? N'avons-nous pas tous nos reliques de famille, qui ne se présentent jamais à nos yeux sans nous surprendre des larmes et sans réveiller notre amour ? Le sentiment de la patrie ne nous fait-il pas estimer et rechercher avec passion les moindres vestiges des grands citoyens qui l'ont honorée par leurs vertus, sauvée par leur courage ? On veut posséder leur portrait, on est jaloux de voir, de saluer tout ce qu'ils ont touché. Et la religion ne nous commanderait aucun devoir envers les restes de ces martyrs, de ces bienheureux qui ont glorifié et porté Dieu dans leur corps et représenté dans leur chair la mortification de Jésus-Christ ; envers ces ossements sacrés qui jettent une odeur de vie et respirent

comme un parfum de vertu ; envers cette illustre poussière où l'Éternel a déposé un germe de résurrection et une semence de gloire incorruptible ! Eh quoi ! il y a un culte domestique pour les souvenirs de la famille ; il y a un culte civil pour l'enveloppe terrestre des grands hommes, des bienfaiteurs de l'humanité. Et l'on n'admettrait pas un culte religieux pour la sainte dépouille de nos pères dans la foi, de ceux qui nous ont instruits par leurs exemples, et dont les restes inanimés nous transmettent encore des leçons de vertu et de courage ! Et ce qui serait, dans tout autre cause, convenance, devoir, justice, deviendrait ici erreur, vaine observance, crime et impiété ! Ah ! toute l'âme se soulève et se révolte à une semblable proposition.

Aussi, M. F., qu'il nous serait facile d'avoir raison des fiers dédains et des froides plaisanteries des adeptes d'une philosophie sans cœur et sans conscience ! Naguère encore on les entendait, à l'occasion d'une pompe sainte décernée pour la translation du corps d'un glorieux martyr, épuiser ce répertoire de déclamations hypocrites et d'ignobles facéties que le siècle dernier leur a léguées. Eh ! que nous veulent-ils, dit éloquemment un de nos plus illustres évêques, que nous veulent-ils, ces censeurs chagrins ou moqueurs de nos rites sacrés, de nos pratiques légitimes ? Quel argument peuvent-ils nous opposer que nous ne puissions avec plus d'avantage rétorquer contre eux-mêmes ? L'impie n'a-t-elle pas aussi son culte et ses reliques, et la superstition la plus abjecte n'est-elle pas venue remplacer dans les esprits les idées saines et les notions religieuses qu'ils ont abjurées ?

Et sans évoquer des souvenirs trop amers, sans parler de ces saints nouveaux, de ces dieux de chair, et de ces idoles de volupté que la philosophie substituait à nos Saints vénérables, n'a-t-on pas vu tel qui souriait de pitié à

la vue d'un pieux fidèle qui venait honorer les reliques d'un apôtre ou d'un martyr, se prosterner avec respect devant la tombe d'un homme aussi dégoûtant par ses mœurs que par sa doctrine? Dans des jours où l'on ne croyait plus à rien, n'a-t-on pas vu des flots de pèlerins croire aux cendres de Jean-Jacques, et des dévots de Voltaire se disputer, avec un empressement religieux et fanatique, quelques lambeaux et de vils meubles de sa maison? Et aujourd'hui encore, ces esprits forts qui ne savent pas s'abaisser devant Dieu ni devant les reliques de ses Saints, les voyez-vous à genoux devant la dépouille des hommes? Et de quels hommes, je vous prie? et quelle moralité peut-on tirer de leur vie pour le perfectionnement de l'humanité? Les uns ont corrompu les générations par le venin de leurs écrits; les autres ont fait couler des rivières de sang et de larmes. N'importe, il faut des cérémonies, des translations; il faut des monuments dont le front touche les cieux pour honorer la cendre de ces savants, l'opprobre de l'humanité, de ces héros, fléaux des nations!

Et après cela n'auront-ils pas, ces beaux génies, pour la pieuse simplicité de nos croyances et de nos pratiques un peu d'indulgence; et ne pourrions-nous pas, sans trop exciter l'humeur et provoquer les sarcasmes, attacher quelque prix à la possession des ossements de nos Saints, et entourer de notre amour et de nos respects ces objets vénérables? Car enfin, reliques pour reliques, les cendres d'un martyr de la vérité ne méritent-elles pas autant d'honneur que celles d'un mécréant qui a passé sa vie à blasphémer contre elle? et, culte pour culte, celui qui enseigne la vertu et qui conduit au bonheur, ne vaut-il pas bien celui qui distille la corruption et le désordre? Car, M. F., c'est la deuxième chose que j'ai à vous dire en peu de mots: avantages du culte des saintes reliques.

II. Nous vivons, M. F., dans un siècle qui commence à s'effrayer des épouvantables doctrines enseignées par le précédent. De toutes parts nous entendons dire que la société est perdue, que bientôt nous allons retomber dans la barbarie, qu'il faut moraliser le peuple et puis le moraliser encore. Et parfois nous entendons ceux qui se font les apôtres du renouvellement social reprocher à l'Eglise de ne pas s'associer à eux, de se distraire de ces soins importants pour des minuties. M. F., l'Eglise catholique ne mérite pas ces reproches, elle est bien à la question ; et quand, fidèles aux traditions antiques, nous cherchons à rendre au culte ses splendeurs, quand nous invitons la multitude à venir dans nos temples par l'éclat de nos cérémonies, alors même nous travaillons très directement au bien social, au perfectionnement de l'humanité.

Ç'a toujours été par ce côté pratique surtout que les saints Pères ont fait envisager le culte des martyrs. De même, dit saint Basile, que les abeilles sortent de leur ruche quand elles voient le beau temps, et parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée ; de même, aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs tombeaux, pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus.

Dites-moi, M. F., ces dépouilles vénérables que nous venons de rendre solennellement à vos hommages n'ont-elles pas une voix, un langage bien éloquent ? Ne vous donnent-elles pas de hauts enseignements, de précieuses leçons ? Ecoutez : une de ces têtes inanimées que nous vénérons parmi ces reliques va reprendre la parole et vous dire : Il y a bientôt seize siècles, toute une légion de chrétiens, Priscus à leur tête, se laissèrent immoler par sentiment de conscience et de devoir. Plutôt que de manquer à

Dieu, nous avons mieux aimé mourir. Et voilà qu'aujourd'hui, mille six cents ans après notre mort, nos noms sont proclamés encore dans l'assemblée des fidèles, nos dépouilles sont portées en triomphe, et notre mémoire comblée de bénédiction. Quelle récompense déjà, dans le temps, sans parler de celle de l'éternité ! Il y avait, au temps où nous vivions, des hommes puissants, des héros, etc. Où sont-ils ? où sont leurs cendres ? qui parle d'eux ? Donc, M. F., donc il n'y a rien de glorieux, même sur la terre, comme d'accomplir son devoir, et le plus essentiel de tous les devoirs qui est celui de suivre la loi de Dieu. Voilà un premier enseignement que vous donnent ces saintes reliques : enseignement de la gloire qu'il y a dans l'accomplissement du devoir.

Écoutez encore la même voix qui se fait entendre du milieu de ces saintes reliques : Aux jours de notre vie mortelle, nous avons combattu de grands combats. Être chrétien alors, c'était presque à coup sûr être martyr. Les uns d'entre nous étaient envoyés aux bêtes, les autres précipités dans la mer, les autres tourmentés par tous les raffinements de la cruauté. N'importe : nous ne reculions devant aucun tourment. Mais vous qui avez hérité de notre foi, où donc est votre courage ? Quoi ! il n'y a plus de bourreaux, il n'y a plus de bûchers, il n'y a plus de Néron, de Domitien ni d'Aurélien, et vous rougissez de votre vocation, et vous avez honte de votre qualité de chrétien ! Un vil respect humain, la crainte d'un sarcasme, le rire ironique d'un libertin ou d'un lâche qu'au fond de votre âme vous méprisez, quoi ! cela suffit pour vous arrêter ! Quels chrétiens donc êtes-vous ? Allons, allons donc, plus de courage ! *Nondum usque ad sanguinem restitistis* : Vous n'avez pas encore versé votre sang. Voilà une autre leçon que vous donnent ces saintes reliques : leçon de courage et de force contre les obstacles qui empêchent votre salut.

Écoutez encore. Mais où vais-je me laisser entraîner ? Tous les dogmes, toutes les vertus, ces ossements sacrés vous les enseignent. O vous, hommes sensuels, toujours courbés vers la terre, toujours collés à la matière, et qui ne levez jamais les yeux au ciel ; hommes qui êtes tout absorbés par les soins de cette vie, et qui n'avez pas une pensée pour l'éternité, venez apprendre votre noble origine et votre céleste destination par les pratiques d'un culte qui a pour objet de glorifier les triomphes de l'esprit sur la force brutale, et qui est lui-même l'expression la plus haute de la foi à la résurrection et à la vie.

Et vous, hommes turbulents, qui ne faites aucun sacrifice à la paix de la famille ou de l'Etat, cœurs vindicatifs qui ne respirez que la haine de Dieu et des hommes, venez, vous dirai-je avec un de nos savants évêques ; voyez ces pieds : ils ont été agités pour voler au secours de l'infortune ; voyez ces mains : elles ne sont pas lassées de répandre des bienfaits ; voyez cette bouche : elle a porté au monde des paroles de paix et de salut, et s'est ouverte une dernière fois pour prier, pardonner et bénir. Considérez ce cœur qui, tout poudre qu'il est, semble encore tressaillir d'amour pour son Dieu et pour ses frères ; et riez après cela, si vous l'osez, d'un culte qui propose à l'homme de si sublimes exemples et lui fait entendre de si éloquentes leçons !

Je m'arrête ici, M. F., et je supplie, en fluisant, ces glorieux martyrs dont la dépouille est sous nos yeux, et qui du haut des cieux suivent avec un regard d'amour toute cette cérémonie imposante, je les supplie de verser abondamment la grâce divine dans vos âmes.

Oh ! oui, saints Patrons, bénissez ce bon peuple qui a manifesté tant de zèle pour votre gloire, et dont les sentiments nous ont touché au delà de ce que nous pouvons dire ! Bénissez les vieillards, et adoucissez pour eux le

chemin de la tombe ! Bénissez les pères, bénissez les mères, et donnez-leur la consolation de voir leurs enfants grandir dans la piété et dans la vertu ! Bénissez aussi, ô illustres martyrs, bénissez le Pontife de ce diocèse qui a encouragé cette fête, et qui y sourit de loin ! Bénissez son digne représentant qui est venu présider cette cérémonie : rejeton vénérable d'une famille bénie qui avait pris naissance dans cette paroisse, et de laquelle il a hérité la charité et toutes les vertus des temps antiques ! Bénissez le pasteur de ce troupeau, pasteur dont la charité naïve et courageuse ne distingue pas les personnes, qui connaît et chérit son troupeau et que son troupeau connaît et chérit, véritable type et modèle du cœur pastoral !

Et s'il m'est permis de venir après les autres et de vous offrir ma requête, ô saints martyrs, bénissez les faibles efforts de mon ministère ; et que de ce jour à jamais mémorable date pour cette paroisse une ère de rénovation spirituelle dont le souvenir se perpétue d'âge en âge, et qui fasse sentir ses saintes influences jusqu'aux générations les plus reculées ! C'est la grâce, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice 1* : AB, 32. — Le premier point est presque tout entier extrait du mandement de Mgr l'évêque de Rodez sur les saintes Reliques. (Note de M. l'abbé Pie.)

XXXIII

PRÔNE

POUR LE III^e DIMANCHE D'AVEÏT.

(1841)

*Rorate cœli desuper, et nubes pluant
Justum.*

Cieux, épanchez votre rosée, et que les
nues fassent pleuvoir le Juste.

(Is., ch. XLV, v. 8.)

MES TRÈS CHIERS FRÈRES,

C'est par cette sainte prière, c'est par ces désirs embrasés que l'Eglise ce matin faisait l'ouverture du grand sacrifice. Elle prie les cieux d'épancher leur rosée, et les nuées de pleuvoir le Juste. Pendant les deux premières semaines de l'Avent, toutes les promesses divines, tous les oracles, tous les signes précurseurs du Messie sont venus éclairer de leurs doux rayons les pages resplendissantes de nos livres liturgiques. Les lèvres sacrées des prêtres et les voix mélodieuses des lévites ont fait retentir ce temple saint, et de la parole protévangélique qui annonçait un Rédempteur sur le berceau même du monde, et de la parole donnée à Abraham et à David que le Messie naîtrait de leur race, et de la prédiction d'Isaïe qu'une tige sortirait de la racine de Jessé et que de cette tige s'élèverait une fleur :

oracle où la naissance virginale du Christ est exprimée si gracieusement que toutes les âmes chrétiennes se sont plu à célébrer et cette branche merveilleuse et sa divine fleur.

Avez-vous remarqué quelquefois, M. T. C. F., au portail royal de notre cathédrale, l'arbre généalogique s'élançant du sein de l'antique Jessé et tapissant cet admirable vitrail de ses prophétiques rameaux sur chacun desquels s'élève un roi, ancêtre de Marie ; et tout en haut, après avoir monté de patriarche en patriarche, de rameau en rameau, de roi en roi, on arrive à la cime où repose Marie qui est là, comme dans la corolle d'un lys, tenant Jésus dans ses bras ? Quelle riche traduction de la parole du prophète : Une tige sortira de la racine de Jessé et une fleur s'élèvera de cette tige : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet !*

Aux beaux jours de ces admirables siècles catholiques qui écrivaient ainsi, avec des perles et des diamants, les sublimes pages de nos prophètes, les soupirs harmonieux de l'orgue et les voix mélodieuses des choristes redisaient le doux et poétique répons que composa notre Fulbert de Chartres et qu'avait noté le pieux roi Robert : *Stirps Jesse virgam produxit, virgaque florem, et super hunc florem requiescit Spiritus almus*. La tige de Jessé produira une branche, et cette branche une fleur, et sur cette fleur l'Esprit divin se reposera. Puis une voix seule ajoutait : La Vierge Mère de Dieu est la branche, et son Fils est la fleur. *Virgo Dei genitrix virga est, flos filius ejus*. Et puis le chœur reprenait : Et sur cette fleur l'Esprit divin s'est reposé : *Et super hunc florem requiescit Spiritus almus*.

M. T. C. F., ces magnificences du culte catholique se sont bien affaiblies ; la froide et sèche main de l'hérésie, ou du moins de l'incrédulité sa fille, qui a caché la honte de sa naissance sous le nom de critique, cette main a déchiré

les plus belles pages de notre liturgie, alléré la mélodie de nos plus harmonieux cantiques. Mais pourtant encore le fonds a demeuré. Et depuis quinze jours l'Eglise nous a montré, rassemblés comme en faisceaux, tous nos titres d'espérance, toutes les garanties données pendant quatre mille ans sur la naissance d'un Sauveur. Maintenant, pendant les deux semaines qui restent, l'Eglise va hâter de ses vœux la venue du Rédempteur. Son cœur, plein d'espérance et de foi, va s'épancher en soupirs ; son âme d'avance va se livrer à l'allégresse. Réjouissez-vous dans le Seigneur, dit l'Eglise romaine dans l'introït de ce jour ; cieux, versez votre rosée, dit notre Eglise de France. Et toutes deux d'accord nous diront ensuite par l'épître de saint Paul : M. F., réjouissez-vous, et encore une fois réjouissez-vous, car le Seigneur est près : *Dominus enim propè est*. Et toutes les Eglises de l'univers catholique, à quelque rite qu'elles appartiennent, vont, dans quelques jours, faire monter vers les cieux les ardentés exclamations de leur impatience et les instantes prières de leur amour, par ces admirables antiennes qui ont pris leur nom de l'interjection du désir : *O Sapientia ! O Adonai ! O Radix Jesse !....*

Mais je me laisse entraîner, M. F. Comme je dois à la fois, en ce jour où je veux vous préparer à la célébration de la grande et douce fête de Noël, lumière à vos esprits et chaleur à vos cœurs, je vais vous montrer brièvement et familièrement ces deux choses : 1^o rien n'est plus grand que le mystère de Noël ; 2^o rien n'est plus aimable que ce mystère.

Priez la Mère de Jésus de m'aider à développer mes pensées.

I. Rien n'est plus grand que le mystère de Noël. Le mystère de Noël, c'est la naissance du Dieu fait homme c'est l'incarnation du Verbe. Or, M. F., un discours entie

ne suffirait pas à développer toutes les grandeurs de ce mystère. Ecoutez donc seulement quelques considérations éparses que je vais vous présenter. Le mystère de l'Incarnation est le plus grand de tous les mystères, et vous serez étonnés si je vous dis que l'Incarnation est le dernier terme de la puissance infinie de Dieu ; c'est-à-dire que Dieu ne peut rien faire en dehors de lui de plus grand que l'acte de l'Incarnation. Suivez bien ma pensée, M. F. ; car vous êtes chrétiens, et je vais vous montrer, à la lumière du flambeau sacré de la théologie, ce que c'est que le Christ, d'où il vous sera facile de conclure ce que c'est que le chrétien ; c'est-à-dire que la même doctrine vous fera comprendre à la fois l'immense profondeur du mystère de l'Incarnation considéré en lui-même, et l'immense portée de ce mystère envisagé dans les autres mystères qui en sont les dépendances et les conséquences.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Et cela était de toute éternité. Et nul ne sait le secret, et nul ne peut dire le mystère de ce premier Noël, de ce Noël de l'éternité qui est l'éternelle génération du Fils, sorti du sein du Père avant l'aurore : *Ex utero ante luciferum genui te*. Or de toute éternité Dieu s'était suffi à lui-même, déployant dans le sein même de sa nature une puissance d'intelligence infinie par l'éternel engendrement du Fils égal et consubstantiel à lui, et aussi une puissance infinie d'amour par l'éternel embrassement du Père et du Fils dans une opération consubstantielle à l'un et à l'autre. Au commencement donc, et de toute éternité il en était ainsi, quand un jour, et ce fut le premier des jours, il plut à Dieu de faire quelque chose en dehors de lui-même ; ce quelque chose, ce fut l'univers, et l'homme, roi de l'univers.

Certes, ce fut là un grand acte de puissance ; Dieu lui-même en parle avec complaisance. Et qui de nous

n'a souvent admiré avec quelle poésie Dieu semble s'enorgueillir dans le livre de Job, alors qu'il fait ressortir la beauté, la grandeur et la magnificence de ses œuvres ? Toutefois ce même Dieu avouera que ce grand acte de la création, qui sans doute exigeait une puissance infinie, a peu coûté à cette puissance. L'Esprit-Saint dit que ç'a été là un jeu pour le Très-Haut : *Ludens in orbe terrarum*. Il disait, et le néant obéissait à sa voix. Les cieux, il les a étendus, comme le berger tend un pavillon. La lumière, il l'a semée dans les airs, comme il a semé la poussière dans nos champs ; un astre ou un grain de sable ne lui coûtaient pas davantage. Les mondes se balancent devant sa face comme la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe. Et s'il s'est astreint à un instant de méditation au dedans de lui pour créer l'homme, ce n'est pas à cause de l'homme en lui-même, pauvre ver de terre, mais c'est que la pensée divine apercevait derrière Adam un autre nomme qu'elle avait médité pendant toute l'éternité, un second homme dont le premier n'était que l'ébauche. Derrière Adam, dit Tertullien, Dieu voyait le Christ.

Donc, mes Frères, si Dieu rentra en lui-même pour créer l'homme, c'est qu'il voulait, pour faire la copie terrestre et temporelle, consulter le type divin qu'il avait conçu dans son entendement éternel. Si Dieu médita un instant au-dessus du berceau de l'Eden, c'est que derrière, dans la nuit des siècles, il apercevait la crèche de Bethléem ; et qu'à l'instant de la naissance du genre humain, Dieu voyait déjà la naissance de son Christ, Noël lui apparaissant à quarante siècles derrière ce sixième jour de la création. Mais, encore une fois, l'homme en lui-même coûta peu à la puissance divine. Un peu de boue, et un souffle dessus : voilà tout ce que Dieu a dépensé pour créer l'homme. Donc, ô mon Dieu, quand j'annonce à ce peuple le mystère de votre toute-puissance, le plus grand de tous les mystères que

vous ayez opérés, il faut chercher dans vos œuvres autre chose que la création, qui n'est qu'un jeu, qu'un amusement de votre puissance : *Ludens in orbe terrarum*.

Où faut-il donc le chercher, et quel est-il le miracle et le dernier effort de la puissance divine? Saint Paul va vous le dire : la plus vive expression de la force ou de la vertu de Dieu, c'est Jésus-Christ : *Christi Dei virtutem*. C'est-à-dire qu'il y a un acte par lequel toute l'énergie créatrice de Dieu s'épuise, et cet acte c'est l'Incarnation. Voulez-vous mesurer au compas, mathématiquement, ce que peut la toute-puissance alors qu'elle rassemble toute sa vertu? Voyez le Christ : *Christi Dei virtutem*. Il y avait bientôt trois mille ans écoulés depuis que celui qui était de toute éternité avait créé le monde, quand un des descendants de cet homme que Dieu avait jeté sur la terre, le royal berger de Bethléem, contemplant dans la lumière de l'intuition prophétique la grande espérance promise à son père Abraham, et suppliant le Très-Haut de laisser sortir des profondeurs de ses éternels conseils le mystère du Christ, s'oubliait jusqu'à cette sublime interpellation : Grand Dieu, disait-il, faites donc un effort de votre puissance, et venez : *Excita potentiam tuam et veni*.

Et quel est donc ce langage ? Quoi ! un des frères habitants de la terre qui se défie de la puissance ordinaire de son Dieu et qui semble l'activer, l'animer pour quelque effet au-dessus de la portée commune de ses forces ! Avez-vous vu, mes Frères, un homme doué d'une force herculéenne, se trouvant en face de quelque travail extraordinaire et qui demande toute son énergie, ramasser, exciter, pour ainsi dire, toute sa puissance musculaire, et enlever, une seule fois dans sa vie, un fardeau qu'il ne soulèverait pas une seconde fois ? Or cette image semble s'être offerte au regard du prophète, quand il dit à Dieu : Excitez, activez votre puissance, et venez : *Excita potentiam tuam et veni*.

Puis, mille ans environ s'étant écoulés encore, un jour une jeune vierge de la famille de David, transportée d'un enthousiasme divin, chantait dans un admirable cantique ces paroles surprenantes : Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses. Il a déployé le bras de sa puissance, et (comme dit le texte dans l'originalité sublime de son sens littéral) il a fait la puissance dans son bras ; c'est-à-dire, le prodige qu'il a opéré n'est pas seulement un effet de sa toute-puissance infinie ; mais c'est cette toute-puissance même, manifestée dans toute son énergie possible : *Fecit potentiam in brachio suo*. Or, mes Frères, qu'avait fait le Tout-Puissant en cette Vierge ? Il y avait fait ce que demandait David ; il y était venu, il s'y était incarné.

Mais qu'est-ce donc alors, me direz-vous, qu'est-ce donc que ce grand acte de l'Incarnation dans lequel saint Paul voit toute la puissance de Dieu épuisée, dans lequel David et Marie (pardonnez-moi cette traduction de leur parole, je n'en trouve pas de plus vraie) voient comme le tour de force de la toute-puissance divine ? Qu'est-ce que l'Incarnation ? Tâchons, mes Frères, avec l'Écriture et la tradition, de le bien définir, et de vous introduire ainsi dans le fond même de la puissance du Seigneur.

Au commencement donc était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Puis, dans le temps, Dieu créa l'univers et l'homme, c'est-à-dire il donna l'être à ce qui n'était pas. Et l'homme, était à peine sorti du néant qu'il retomba au-dessous même du néant par le péché. Or l'homme étant ainsi tombé et dégradé, Dieu veut le relever et le réhabiliter ; et pour cela le Verbe, qui est éternellement dans le sein du Père, descendra dans le sein d'une femme ; le Verbe, qui est consubstantiel à Dieu, épousera la nature humaine et la prendra dans l'unité de sa personne divine. Celui qui était Dieu sera en même temps homme, *et habitu inventus ut homo*, moins le péché, il

aura toute la réalité humaine. En lui Dieu et l'homme, sans se confondre, seront néanmoins si intimement et hypostatiquement unis, que ce qui se dit de Dieu pourra se dire de l'homme, et que ce qui se dit de l'homme pourra se dire de Dieu.

Voilà, mes Frères, ce que c'est que l'Incarnation, voilà ce que c'est que le mystère du Christ. Le Christ, c'est celui qui d'une main touchant aux profondeurs infinies de la gloire, de l'autre va plonger dans les profondeurs infinies du néant, et plus bas encore, *in inferno inferiori*, dans les profondeurs infinies du péché, à *sine ad finem*, et qui, rapprochant ces deux abîmes entre lesquels il est placé, fait monter le néant jusqu'au niveau de l'être souverain, et incline le ciel jusqu'au niveau de la terre: *Conso-cians ima summis, caelestia terrenis*. Le Christ, c'est celui qui étant Dieu s'est fait homme pour faire l'homme Dieu: *Deus factus est homo, ut hominem Deum faceret*.

Or, M. F., comprenez-vous maintenant ce que j'ai dit après David, après Marie, après le grand Apôtre, savoir que l'Incarnation est le dernier effort de la toute-puissance divine, qu'il est le plus grand de tous les mystères que Dieu a opérés? Mais remarquez encore jusqu'où se poursuit cet immense mystère. Par l'Incarnation l'humanité a été unie hypostatiquement à la divinité; Jésus-Christ en Dieu s'est fait homme. Mais admirez encore trois autres effets infinis: par l'Incarnation une femme a été mère de Dieu; par l'Incarnation tout homme est devenu frère d'un Dieu; par l'Incarnation la création entière a été divinisée. Un mot d'explication sur ces deux derniers effets.

Par l'Incarnation l'homme est devenu le frère d'un Dieu: d'abord parce qu'il a une même nature avec lui; puis parce que le chrétien est uni au Christ par la grâce, par les sacrements, par l'Eucharistie surtout, l'Eucharistie qui continue et poursuit l'Incarnation jusqu'en nous: l'Eucha-

ristie qui, en nous incorporant la chair et le sang d'un Dieu, en le faisant passer en quelque sorte dans nos veines, porte jusqu'au fond le plus intime de notre être la présence et la grâce de ce Dieu, en sorte que nous sommes vraiment des dieux ; c'est-à-dire, que nous participons véritablement à la nature divine, *divinæ consortes naturæ*, et que notre personnalité elle-même semble être absorbée dans la personnalité divine de Jésus-Christ : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*. Donc, enfants de Marie, bénissez Jésus le Dieu incarné, qui a fait de vous des dieux : *Benedicite filii hominum Domino*. Mais ce n'est pas seulement Marie, c'est la création entière qui a été divinisée par l'Incarnation. Car, M. F., cette terre n'est plus une terre commune, depuis qu'elle a porté un Dieu, qu'elle a été sanctifiée par les pas d'un Dieu. Cette lumière n'est plus une lumière commune, depuis qu'elle a touché la paupière d'un Dieu. Les aliments ne sont plus des aliments communs, depuis qu'ils ont été la nourriture d'un Dieu. Mais je vais plus loin.

Le Verbe incarné, Jésus-Christ, en établissant sa religion, a fait prendre à ses dons surnaturels la même forme qu'il avait prise lui-même. L'Incarnation de sa personne divine a été suivie de l'incarnation de sa grâce divine qu'il a unie, par les sacrements, à des signes sensibles et matériels... Donc fleuves et fontaines, bénissez Jésus le Dieu incarné, car votre eau, employée par la main du prêtre de Jésus, verse la grâce divine et surnaturelle de la régénération : *Benedicite, fontes et flumina, Domino* ! Arbres du verger, de la forêt et du désert, tressaillez à la vue de Jésus le Dieu incarné, car le jus de l'olive et le parfum du baumier, sous le doigt du pontife de Jésus, produiront la grâce divine de la force chrétienne et de la vertu sacerdotale : *Exultabunt omnia ligna sylvarum a facie Domini, quoniam venit*.

Mais mon esprit se perd, mes sens se troublent ; je ne

sais dans quelle rêverie sublime je me sens plongé à la vue de cette campagne d'épis jaunissants et de raisins déjà rougis. Oui, ce fruit du froment, ce sang de la vigne, comme parle l'Écriture, par un des mystères qui sont la conséquence de l'Incarnation, demain peut-être je me prosternerai en adoration devant eux qui seront changés, transsubstantiés au corps et au sang de mon Dieu. Terre donc qui les avez nourris de votre suc, soleil qui les avez mûris de vos rayons, et vous toutes plantes qui germez sur le sol, bénissez Jésus le Dieu incarné qui a honoré le fruit de la matière végétale jusqu'à le transformer en sa propre substance: *Benedicite, sol et luna, Domino. Benedicite universa germinantia in terra Domino. Latentur cœli et exultet terra; gaudebunt campi et omnia que in eis sunt... a facie Domini quoniam venit.* C'est ainsi, M. F., que par diverses voies (que je n'ai pas épuisées, que je ne vous ai pas montrées toutes) l'Incarnation se poursuit jusque dans tous les hommes, jusque dans toute la nature. C'est ainsi que dans le christianisme, dans la religion du Dieu incarné, il n'est d'autre Dieu que Dieu, mais que tout y est divin. Et c'est là ce Panthéisme chrétien dont je vous ai déjà parlé et qui résulte de l'Incarnation, aussi sublime, aussi vrai, aussi profond que l'autre est dégoûtant, absurde et chimérique.

Le mystère de Noël est donc, religieusement parlant, soit en lui-même, soit dans ses dépendances et ses conséquences, le plus grand de tous les mystères. Je pourrais vous montrer que ce mystère a la même grandeur par le côté humain; que le mot de toute l'histoire humaine c'est Jésus-Christ le Dieu incarné; que la clef des soixante siècles qui se sont écoulés depuis Adam jusqu'à nous, c'est Jésus-Christ le Dieu incarné; que le centre vers lequel ont convergé depuis mille ans tous les desseins providentiels, et aussi le point de mire de toutes les attaques de Satan et de ses suppôts, c'est le

Dieu incarné Jésus-Christ ; que le principe de toute vertu, de toute science, de toute civilisation, de tout bien social, domestique ou individuel, c'est le Dieu incarné Jésus-Christ. Mais je me suis assez et trop étendu sur ma première proposition : rien n'est plus grand que le mystère de Noël. Un mot de la deuxième.

II. Rien n'est plus doux que le mystère de Noël. Oui, M. T. C. F., si le mystère de Noël a son côté de grandeur par lequel il s'adresse à nos esprits, oh ! il a aussi, il a surtout son côté de douceur par lequel il s'adresse à nos cœurs. C'est lorsque Dieu opère les plus étonnants prodiges de la puissance qu'il s'applique davantage à les voiler sous des apparences douces et aimables. Dans l'œuvre immense de l'Incarnation, vous vous figurez peut-être un Sinaï avec ses éclairs et ses tonnerres ; vous dites peut-être comme les anciens : Nous mourrons si nous voyons Dieu.— Non, M. F., vous ne verrez qu'un homme semblable à vous, qu'un enfant dans un berceau : *Ad finem fortiter, disponens omnia suaviter*. Elevons-nous encore un instant, et remontons au principe des choses.

Dieu, qui est infiniment jaloux du cœur de l'homme, pour avoir des droits plus assurés à son amour, l'avait accablé de bienfaits, et il lui avait donné une disposition naturelle à l'aimer. Et comme la ressemblance est le grand aiguillon de l'amour, il avait fait l'homme à sa ressemblance. Or, malgré tout cela, Dieu vit que l'homme ne savait pas l'aimer. L'homme était charnel, et Dieu était tout spirituel. Dieu ne tombait point sous les sens de l'homme, et l'homme ne comprenait pas sa ressemblance avec Dieu. Alors que fit le Seigneur ? Ecoutez saint Augustin. O homme, se dit le Seigneur, tu n'aimes que ce qui est sensible : eh bien ! je deviendrai sensible. Tu es composé de chair eh bien ! je me ferai chair : *Et Verbum caro fac-*

tum est. Le Verbe était comme une abstraction pour l'homme, et le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.* Dieu était comme un cristal que nos yeux traversaient sans y rien découvrir : l'humanité sainte de Jésus est venue se placer derrière, comme le vif-argent du miroir, et désormais les traits divins se sont reflétés vers nous, et nous avons vu Dieu dans notre propre nature. Et maintenant, ô homme, dit saint Thomas, tu seras inexcusable si tu n'aimes pas ton Dieu ; car tu aimes l'homme pour la ressemblance de nature, et Dieu s'est fait semblable à toi !

Mais poursuivons, M. F. Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu prendre l'humanité dans son état de gloire qui nous eût encore effrayés : non, il s'est fait enfant, et le plus beau des enfants. M. F., rien n'est aimable sur la terre comme l'enfance ; rien n'est gracieux, riant comme l'enfance ; rien n'excite l'amour, rien ne provoque les caresses comme l'enfance. On se dispute la douce jouissance de voir un enfant, de déposer un baiser sur son front candide et innocent. Eh bien ! M. F., Dieu, jaloux de notre amour, a voulu assortir sa nature, sa façon d'être aux proportions de notre cœur ; il est descendu sur la terre avec tous les attraits, tous les charmes de l'enfance. Qui de nous ne céderait à de si doux appas ? Celui qui nous aime au point de se faire petit enfant, comment ne l'aimerions-nous pas : *Sic nos amantem quis non redamaret ?*

Et, M. F., la crèche de Jésus lui fut si chère, qu'il eût voulu n'en point sortir et qu'il chercha toujours à s'en rapprocher le plus possible. Aux maillots de l'enfance succédèrent ceux d'une vie obscure, puis les vêtements sanglants de la souffrance, le linceul du sépulcre, et enfin les voiles de l'Eucharistie : en sorte que le mystère de Noël, commencé dans la crèche, se poursuit dans le tabernacle, où Jésus ne fait qu'échanger les langes de Bethléem pour ceux du sacrement, où la poussière de l'étable est remplacée par

les humbles apparences du mystère ; dans le tabernacle, où Jésus s'est fait moins qu'un enfant pour pouvoir devenir notre nourriture, mais où, du reste, il conserve tellement les affections, les habitudes, les vertus et, si j'osais le dire, les allures de l'enfance, que toutes les fois qu'il lui a plu de rompre les voiles du mystère, ç'a toujours été pour apparaître sous la forme d'un enfant. Le tabernacle, qui est comme le terme dernier de l'Incarnation, est donc véritablement semblable à la crèche qui en a été le point de départ. Je me trompe : Bethléem, c'est-à-dire la maison du pain, Bethléem se trouve au cénacle plus qu'à Bethléem même. Nous avons donc véritablement au milieu de nous le cher petit enfant de Bethléem ; nous pourrons, au jour de Noël, aller l'adorer avec les bergers, le presser sur nos cœurs, que dis-je ? Ah ! plus heureux, nous pourrons faire sa crèche au dedans de nos cœurs. Car je me suis trompé : le point de départ de l'Incarnation, ç'a été le sein de Marie ; et le terme de l'Incarnation, c'est notre cœur ; c'est là que l'Incarnation se poursuit et s'achève. M. F., n'est-il pas vrai qu'envisagé en lui-même, envisagé dans ses conséquences, le mystère de Noël est le plus doux de tous les mystères : *Sic nos amantem quis non redamaret ?*

Aussi, M. F., que ne nous reste-t-il quelques instants pour recueillir ensemble les accents délicieux sortis des lèvres des Chrysostome, des Ambroise, des Augustin, des Grégoire et des Léon, de ces grands et illustres personnages laissant échapper les sentiments de leur âme concernant la sainte attente et l'heureuse venue du mystère de Noël ! Que ne pouvons-nous entendre surtout l'amant passionné de la crèche, le dévot de Bethléem, saint Bernard, à qui la Vierge Mère et le divin Enfant avaient apparu une nuit de Noël, et laissé dans son âme ces élans d'amour et ces tendres souvenirs qu'il a fait passer dans ses admirables homélies sur l'évangile *Missus est !* Et

enfin, M. F., que ne puis-je vous reproduire aussi quelques-unes de ces lignes tracées chaque année par la plume de François de Sales au jour de Noël, en l'honneur du cher petit Enfant de Bethléem, et envoyées à cette sainte et noble dame, à cette âme si douce et si forte qui s'envola dans les cieux, il y aura demain deux cents ans ! M. F., lisez, je vous en prie, d'ici à cette grande fête, ces admirables lettres sur Noël, où la plume du saint évêque de Genève a véritablement déposé un parfum de la crèche, et où les traits du saint Enfant et les joies de Bethléem se retrouvent dans leur plus naïve et leur plus naturelle expression.

M. F., le mystère de Noël a quelque chose de si doux, de si inspirateur, que rien n'a été autant célébré par la poésie, rien n'a été chanté autant que Noël. Si vous avez pu vous procurer, M. F., un livre dont je vous ai parlé, et qui vient de paraître, intitulé *l'Avent liturgique*, là vous verrez tantôt les Antécs et les Ménées des Grecs, chants poétiques où l'Orient catholique a gardé la tradition du génie de Pindare et de la suavité d'Homère, tantôt les gracieux et sublimes iambes de saint Ambroise et de Prudence (car saint Ambroise a été un des poètes de Noël), et tantôt enfin les proses libres, cadencées ou rimées du moyen âge, les répons de Fulbert et la séquence du trop célèbre Abailard.

Et ce n'est pas seulement dans les temples et parmi les saints offices que l'on a chanté Noël ; Noël a eu surtout ses chants populaires. Car, M. F., disons-le ici : pour nous Français, Noël a un double souvenir. Si c'est en ce jour-là que le Christ est né pour tous les hommes, c'est en ce jour que la France est née pour le chrétien et pour l'Eglise. Depuis ce grand jour de Noël où le fier Sicambre inclina son front devant l'autel rémois, Noël était pour les Français l'acclamation des réjouissances publiques, et dans

ces premières fêtes de la patrie où les fils de Clovis étaient portés sur un pavois, le peuple criait Noël ! comme on a crié depuis Vive le Roi ! C'était le cri d'encouragement militaire et dans les combats on criait : Noël ! comme on cria plus tard Mont-Joie-Saint-Denys ! c'était l'hymne de triomphe et sur le champ d'honneur on criait Noël ! comme on crie aujourd'hui Victoire ! Mais surtout, c'était le chant populaire. Les pauvres et les bergers, qui furent tant honorés par Jésus-Christ naissant dans une étable, retinrent ce mot comme leur devise et leur titre d'honneur. Noël était l'alleluia du village, et on le répétait mille fois à la veillée dans ces vieux cantiques qui forment toute une branche, toute une époque de notre poésie nationale, et dont nous nous rappelons tous d'avoir entendu quelques refrains au-dessus de notre berceau.

Rien n'est plus doux que le mystère de Noël, je l'ai prouvé d'une part par le fond même du dogme de Noël ; et, d'autre part, dix-huit siècles chrétiens sont là pour l'attester.

Donc, ô mes Frères, préparez-vous à bien célébrer Noël. Ne soyez point froids devant le berceau du saint Enfant : que ces jours-là ne s'écoulent pas pour vous comme des jours communs ; que Noël dise quelque chose à vos cœurs ! Bientôt les cloches vont crier vers le ciel pendant neuf jours et appeler le Sauveur. Dans le son des cloches, accompagnant le chant des *O* de Noël, il y aura quarante siècles d'attente et de soupirs, dix-huit siècles d'acclamations et de réjouissances.

Pour un grand nombre de cœurs, ces accents ne diront rien. Hélas ! hélas ! ces cœurs sont-ils donc chrétiens ? Vivent-ils encore de la vie chrétienne ? Non. Ils sont morts les cœurs à qui rien ne peut arracher un hymne à la louange du Christ : *Non mortui laudabunt te, Domine.*

Mais nous qui vivons encore de la vie chrétienne, *sed nos qui vivimus, benedicimus Domino*; nous, M. F., qui sommes du Christ, nous qui aimons le Christ, que notre cœur mêle ses battements de désir et d'amour aux vibrations de l'airain, et depuis aujourd'hui jusqu'à Noël disons tous les jours avec Jean le bien-aimé : *Veni, Domine Jesu, etiam veni cito*. Venez, Seigneur Jésus, venez bien vite. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 43.

XXXIV

INSTRUCTION

PRÊCHÉE A LA CATHÉDRALE, LE II^e VENDREDI DE CARÊME :
QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA PAROLE DE DIEU ; RÉSUMÉ
DES INSTRUCTIONS DE L'ANNÉE PRÉCÉDENTE, ET SUJET DES
INSTRUCTIONS DE CETTE ANNÉE.

(1842)

Testificor coram Deo et Jesu Christo, prædica verbum ; insta opportunè, importunè ; argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ.

Je vous en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, prêchez la parole sainte ; insistez à temps, à contretemps ; employez les reproches et les supplications, et si les supplications ne touchent pas les cœurs, revenez encore aux reproches ; soyez persévérant dans la patience, mais persévérant aussi et inflexible dans la doctrine.

(II Timoth., ch. iv, v. 1, 2.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Quand le Seigneur, dans l'ancienne loi, avait arrêté ses desseins sur un homme pour en faire un prophète, si saint et si parfait que fût ce personnage, presque toujours il reculait à la vue de ce ministère. Va, lui disait le Seigneur, et dis à ce peuple ses crimes. Va, et annonce la colère du ciel sur Jérusalem et sur Samarie. Va dans Ninive la grande, et ne cesse de crier la parole que je t'ai dite. Et,

en entendant ces mots, le prophète, effrayé de sa mission, tremblait comme la feuille d'un arbre qu'agite le vent ; ses genoux fléchissaient ; la frayeur lui inspirait mille prétextes, mille objections contre la volonté céleste ; et parfois, voulant éluder le fatal emploi et se soustraire à la face du Seigneur, il tournait le dos à Ninive et s'enfuyait secrètement à Tarse. Effort impuissant sans doute : la main de Dieu sait si bien ressaisir son instrument, quelque part qu'il se cache. Mais, il faut bien l'avouer, c'était une mission terrible que celle des prophètes. Car s'ils étaient chargés d'annoncer malheur à autrui, avant tout il se consumait en eux-mêmes, et dans leur âme et dans leur corps, un épouvantable mystère de souffrance et de sacrifice.

Or, M. T. C. F., le ministère prophétique, la sainte alliance n'était que l'ombre et la figure de notre sacerdoce évangélique. Et si la religion de la croix atteignait par de si désolants préludes le cœur des prophètes anciens, que dire de cette représentation vive et naturelle de son agonie, de son crucifiement et de sa mort, que Jésus-Christ grave en traits si profonds dans le cœur de ses apôtres ? Aussi, M. F., quand le retour de la sainte quarantaine ramène pour nous l'obligation de prêcher plus souvent et avec une nouvelle vigueur les vérités du ciel, de quel sentiment croyez-vous que nous soyons affectés en présence de cette obligation ? Seriez-vous assez étrangers au secret des douleurs qui s'attachent à toutes les parties de notre ministère expiateur, pour croire que nous courons avec empressement, de gaieté de cœur, au-devant de notre emploi apostolique, et que nous abordons avec satisfaction des jours où il nous sera donné d'essayer en public, avec quelque bonheur peut-être, les ressources de notre esprit ?

M. F., détrompez-vous. Vous ne savez pas de quelle façon Jésus-Christ procède avec ses apôtres. Vous ne savez pas combien la grâce divine nous fait acheter chère-

ment ce qu'on croit qu'elle donne. Avant d'arriver dans cette chaire où il doit continuer les enseignements du Calvaire, le prédicateur évangélique a dû passer par le jardin des Oliviers ; et là, la main de Dieu s'est plu à faire peser sur son âme une lourde agonie d'effroi, d'ennui et d'indigne tristesse : *Cœpit pavere et tædere et mœstus esse*. Et à peine quand il s'est écrié : Mon âme est triste jusqu'à la mort ! à peine un rayon descendu du ciel, comme un esprit bienfaisant, est-il venu l'assister dans cette agonie. Dieu ordonne à Moïse d'aller délivrer son peuple, et voilà que dans le chemin Dieu veut tuer Moïse. Il en est toujours ainsi.

I. Quand Dieu veut se faire un instrument, il commence par le briser : *Dominus voluit conterere eum*. Dieu est jaloux de ne rien devoir à la puissance naturelle de son ministre ; et il tue et brise tout ce qui semble de lui. N'allez donc pas croire, M. F., que quand nous venons vous adresser la parole sainte, nous vous apportons le résultat de notre travail et de notre étude, des phrases que nous avons élaborées à loisir, des pensées que notre intelligence a poursuivies avec effort, que notre imagination a embellies avec complaisance. Non, M. F. : c'est ainsi qu'un rhéteur prépare ses discours ; mais ce n'est pas ainsi qu'un prêtre catholique vient prêcher le Dieu crucifié. Le Dieu crucifié ne veut régner que par la croix, et il prend ombrage de tout ce qui pourrait se substituer à la vertu de la croix : *Ut non evacuetur crux Christi*. Quand il veut faire un apôtre, Dieu lui met une croix à la main, et il lui dit d'aller montrer et prêcher cette croix ; mais en même temps aussi il plante une croix dans son cœur. Et selon que cette croix est plantée plus ou moins avant dans le cœur de l'apôtre, la croix qu'il tient à la main fait plus ou moins de conquêtes. A l'instant où, les mains étendues sur notre tête, le pontife sacré faisait des-

endre en nous la fécondité sacerdotale, et nous conférerait le droit d'annoncer la parole sainte, il pouvait nous dire comme Dieu à la première mère : *In dolore paries filios* : C'est dans la douleur que tu enfanteras.

Donc, M. T. C. F., je vous en conjure, n'écoutez pas comme une parole humaine ce qui est une parole divine ; ne jugez pas comme un travail naturel ce qui est l'œuvre surnaturelle de la grâce et de la souffrance. Acceptez saintement ce que nous vous donnons saintement. Écoutez-nous en chrétiens, comme nous vous parlons en prêtres. Dieu le sait, et les saints autels en sont témoins, que c'est à leurs pieds que nous nous sommes préparés au sacré ministère que nous remplissons. Les anges du sanctuaire peuvent le dire, que nous les avons conjurés de purifier nos lèvres avec le charbon ardent qui purifia les lèvres d'Isaïe, et aussi nous leur avons demandé d'arracher une à une et jusqu'à la dernière toutes les fibres de notre cœur, qui vibreraient pour un sentiment indigne de notre ministère surnaturel et divin. Mais si c'est notre devoir de nous préparer à vous parler saintement, c'est votre devoir, M. F., de vous préparer à nous écouter saintement. S'il faut qu'un charbon purifie nos lèvres et notre cœur, il en faut un pour purifier vos oreilles et votre cœur aussi. Je le répète donc, tâchez de nous écouter en chrétiens ; nous tâcherons de vous parler en prêtres.

Nos paroles parfois peut-être vous sembleront dures et sévères ; d'autres fois elles vous paraîtront hardies. Mes Frères, dans un siècle où l'erreur marche le front levé, où toutes les passions sont arrivées au suprême degré d'exaltation ; dans un siècle qui ne sait plus rien exprimer avec calme, mais qui est fanatique pour toutes ses idées, il n'y a qu'une passion à qui l'on ne pardonne pas d'être profondément sentie et courageusement exprimée : c'est la conviction, c'est la passion de la vérité. Et tandis que le dé-

mon du mal déploie une énergie immense d'action et de langage, nous autres, prêtres de la sainte et incorruptible vérité, on voudrait nous enfermer dans le verbe étroit de je ne sais quel modérantisme inventé uniquement pour nous, nous astreindre à débiter quelques vagues homélies, quelques thèses insignifiantes d'une morale que Luther laisserait prêcher dans ses temples ! Non, non ! le Seigneur Jésus nous a dit autre chose. En nous faisant prêtres, il nous a dit : Vous êtes le sel de la terre. Que si ce sel venait à s'éventer et à s'affadir, il ne serait plus bon à rien qu'à être jeté sous les pieds des passants. *Vos estis sal terræ. Quod si sal evanuerit, in quo salietur ? ad nihilum valet ultra, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus.*

Nous avons entendu ces paroles de Jésus, et nous lui avons répondu : Non, Seigneur, tant qu'il coulera une goutte de sang dans nos veines, tant que notre voix conservera quelques accents, nous ne serons point le sel affadi, et nous protesterons du geste et de la voix contre les efforts audacieux et insolents de l'erreur.

Et saint Paul aussi nous a tracé la ligne que nous avons à suivre : ce sont les paroles de mon texte, adressées au jeune évêque Timothée. Je vous en conjure, lui dit-il, devant Dieu et devant Jésus-Christ, prêchez la parole sainte : *Prædica verbum*. Le monde viendra qui vous dira : Mais tel ou tel enseignement est-il opportun ? Ne faudrait-il pas garder le silence sur tel ou tel point délicat peut-être et blessant ? Et moi je vous dis de la part de Dieu et de Jésus : Prêchez et insistez à temps et à contretemps : *Insta opportunè, importunè*. Le monde vous dira encore : Mais pourquoi ce ton de reproche et de sévère censure ? Et moi je vous dis : Reprenez hardiment les prévaricateurs, joignez au reproche le ton plus doux de la prière ; et si ce langage n'est pas entendu, armez-vous de l'autorité de votre ministère pour censurer et flétrir : *Argue, obsecra, increpa*. Qu'il y

ait dans votre cœur un fond inaltérable de patience et de support pour les personnes, mais dans votre bouche une fermeté inflexible contre les vices et les erreurs : *In omni patientiâ et doctriâ !*

Vous l'entendez, mes Frères, cette règle que me donne saint Paul ; et si jamais je m'en écartais, je vous autorise à m'y rappeler : charité dans le cœur du prêtre, mais vérité dans sa bouche : *In omni patientiâ et doctriâ*. Au reste, mes Frères, vous le savez, notre cœur de prêtre catholique ne sait pas tourner à l'amertume ; et c'est l'affection même que nous avons pour les personnes, qui nous rend si intolérants envers leurs préjugés et leurs vices qui sont leurs plus cruels ennemis.

II. Nous commençons nos entretiens familiers, l'année dernière, en établissant cette proposition, savoir : Il ne peut exister de morale sur la terre sans la foi catholique qui est la raison de toute morale, et sans culte catholique qui est le moyen de toute morale. En d'autres termes, le dogme catholique est *le pourquoi* de la morale ; le culte catholique est *le comment* de la morale. Sans les croyances catholiques, la morale n'est qu'un préjugé qui n'a pas de fondement logique et rationnel ; sans les pratiques catholiques, la morale n'est qu'une théorie qui n'a pas d'application et de réalisation possible. Nous n'avons développé l'an dernier qu'une moitié de notre proposition, et c'était la partie la plus sévère et la plus aride de notre sujet. Toutefois, avant de passer à la deuxième partie, nous devons dans cette instruction préliminaire résumer ce qui concerne la première partie. Peut-être nos raisonnements ne sont-ils guère présents à votre esprit. Nous vous les rappellerons quelquefois textuellement ; écoutez avec attention : je me flatte que ce résumé portera la conviction dans vos cœurs.

Il ne peut exister de morale sur la terre sans la foi ca-

tholique qui est la raison de toute morale; par conséquent le peuple ne sera vraiment probe et vertueux qu'autant qu'il sera religieux et chrétien. En effet, il est incontestable, d'une part, que la pratique de la vertu, qu'une conduite constamment conforme aux principes reçus de la morale impose de grands sacrifices à notre nature corrompue. Notre volonté, dangereusement affaiblie et mortellement blessée comme un soldat touché par le fer, n'a plus guère de force pour les combats que commande la vertu. Notre esprit, moins altéré, moins détérioré peut-être que notre volonté, mais tyrannisé par elle, condescend aisément à douter de toute obligation gênante. La vertu est donc devenue pour nous une chose difficile à cause de notre volonté mauvaise, une chose d'obligation douteuse à cause des sophismes accueillis trop facilement par notre intelligence.

D'autre part, il est contre la nature de l'homme, essentiellement désireux de son bonheur, de l'homme poussé instinctivement et presque irrésistiblement vers son bien-être actuel; il est, dis-je, contre la nature de l'homme de se soumettre jamais à une pratique onéreuse, si on ne lui en démontre l'obligation. La première chose donc que la vertu ait à faire, quand elle se présente à nous avec ses privations et ses sacrifices, c'est de nous exhiber ses titres authentiques. Vous voulez m'imposer le joug de la morale, mais de quel droit? Moi je sens que la morale me gêne, et je ne me gênerai qu'à bon escient. Où est le fondement de votre morale? Démontrez-m'en l'obligation. Dites-m'en le motif, le pourquoi.

Or, mes Frères, je l'ai dit déjà autrefois, et je le répète encore, je défie tous les moralistes de notre siècle, tous les précheurs humanitaires, comme ils s'appellent, je crois; je les défie de trouver une autre base solide de la morale, si ce n'est le dogme, la croyance religieuse, c'est-à-dire le dogme et la croyance catholique. En dehors de là il n'y a

pas une raison sérieuse de la morale. Et c'est ainsi que l'un après l'autre pourront être rejetés tous les prétendus fondements de la morale, si l'on n'arrive au dogme catholique.

En effet, le dogme catholique repose sur l'enchaînement de ces trois choses : Dieu ; Jésus-Christ, Fils et envoyé de Dieu ; l'Eglise, organe et interprète de Jésus-Christ. Or ces trois choses sont les trois conditions indispensables de toute obligation. Ne touchez pas à une d'elles, car il ne resterait plus rien.

Il est au ciel un Dieu, un Dieu qui commande la vertu et qui défend le vice ; un Dieu qui promet à la vertu d'éternelles récompenses, qui menace le vice d'éternels châti-ments. Voilà sans doute la raison première de la morale ; voilà le fondement de toute obligation. Mais pourtant, bientôt je m'aperçois que Dieu n'est qu'un mot ; je sens que mon intelligence tyrannisée par mes passions va se figurer ce Dieu selon ses caprices ; je sens que ma raison, s'érigeant en juge de ce qui convient et de ce qui ne convient pas à Dieu, va lui forger une nature conforme à ma volonté. Si ce Dieu ne s'exprime pas plus clairement qu'il ne le fait par notre raison naturelle, à coup sûr Dieu sera tout ce que notre propre intérêt voudra le faire. Vous me donnez Dieu pour principe de la morale, cela suffit bien sans doute ; mais qu'il parle, qu'il s'exprime d'une façon claire et positive !

Et en effet, vous dit le dogme chrétien, ce Dieu est descendu sur la terre, il s'est incarné, il a habité parmi nous. Il nous a laissé le code de sa morale, l'expression de sa volonté. Jésus-Christ et son évangile, voilà la raison plus précise de la morale, voilà la règle de notre vie. Mais je prends cet évangile, et je m'aperçois bientôt encore que l'évangile est un mot. Dieu est venu sur la terre, il a donné aux hommes son évangile ; mais cet évangile, si net qu'il soit, chacun peut l'entendre à sa façon. Vous me

commandez, par exemple, le respect de la propriété au nom de l'évangile ; et moi, comme d'autres, je trouve dans l'évangile la condamnation de la propriété. L'évangile n'est qu'une lettre morte ; le caprice et l'intérêt de chacun en feront l'intérêt et le commentaire. Si Dieu est venu sur la terre, s'il a donné aux hommes l'évangile, que lui-même se charge d'en préciser nettement le sens, d'en expliquer la pensée, autrement il y aura autant d'évangiles différents que de différentes passions qui le liront !

Et en effet, nous dit le dogme catholique, Jésus-Christ a établi sur la terre une autorité infaillible, chargée, jusqu'à la fin des siècles, d'expliquer l'évangile. Il a remis son code aux mains de l'Eglise, et il l'assiste de sa grâce pour qu'elle en explique toujours le véritable sens. A elle le soin de dirimer les discussions, de trancher les doutes. Ah ! voilà cette fois la raison dernière et absolue du devoir, voilà le fondement assuré de la morale, c'est le roc immobile du dogme catholique. Je n'ai rien à répondre à cela, ma raison s'incline devant ces trois choses liées l'une à l'autre : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise. Et c'est ainsi, M. F., que, selon la pensée d'un de nos grands docteurs, la raison dernière de tout devoir, c'est le prêtre de Jésus-Christ tenant en sa main l'évangile : *Sacerdos Christi evangelium tenens*.

Mais, encore une fois, ne touchez pas à cela. Ne m'enlevez pas ma foi de catholique, je ne connaîtrais plus de frein, et je n'en devrais plus connaître. Retranchez l'Eglise, je ne croirai plus à l'évangile, car je comprends et je partage la logique du grand Augustin : *Evangelium non credidem, nisi me Ecclesie commoveret auctoritas*. Retranchez l'évangile, et j'arriverai aisément à douter de Dieu, car je comprends David : *Dixit impius in corde suo : non est Deus*. Doutant de Dieu, je douterai de toute vertu et de tout bien, hormis de mon intérêt. Mon intérêt, je le chercherai par tous les moyens possibles, *per fas et nefas*. Il n'y aura pour

moi de morale que la peur du gendarme et de l'échafaud. Et ma dernière ressource sera le suicide qui me replongera dans le néant auquel j'aspire, plutôt que de vivre dans l'opprobre et dans la douleur.

Ce langage farouche vous fait frémir, M. F. ; et pourtant ce langage est très conséquent dans la bouche d'un incrédule. Pour en venir à ce degré de perversité devant lequel vous reculez, il suffit de trois choses : 1^o de n'être pas catholique, 2^o d'avoir de la logique et du bon sens, 3^o d'avoir intérêt à mettre ses actions en harmonie avec ses principes. Admettez ces trois choses, et vous pouvez vous attendre à tout. Un grand nombre d'hommes ont intérêt à être meilleurs que leurs principes, heureusement pour le genre humain, sans quoi cette terre serait inhabitable. Mais enfin, quant au fond, le principe de l'incrédulité, l'absence de la foi catholique, renferme toutes les horribles conséquences dont j'ai parlé tout à l'heure ; et ces conséquences, les passions de la multitude finissent par les déduire. Pour apprécier un principe, il ne faut pas trop l'examiner à l'état de principe. Le monde poli saura toujours lui donner un tour spécieux, le défendre par des arguments plausibles. Mais regardez-le un peu à l'état de conséquence ; voyez comment ce peuple grossier et farouche se charge de traduire ce principe dans ses œuvres. Ouvrez les yeux, M. F. : ces mêmes doctrines, nées dans les sociétés savantes, et que notre siècle a pronées tant qu'elles sont demeurées dans le grand monde, ce sont bien elles que notre siècle condamne aujourd'hui dans les bagnes et dans les rues où elles se montrent avec toute leur laideur. Combien de fois, depuis soixante ans, le coupable, traduit devant le tribunal d'un moraliste incrédule, aurait eu le droit de lui dire : Après tout, quel est donc mon crime ? Je fais comme vous dites. Toute la distance de vous à moi, c'est que moi je suis conséquent avec mes principes, tandis que vous, vous ne l'êtes pas. Je le suis,

moi, parce que des circonstances malheureuses me forcent à l'être ; vous ne l'êtes pas, vous, parce que vous avez intérêt à ne pas l'être. Changeons de place, et peut-être alors moi serai-je assez lâche pour parler comme vous, et vous assez conséquent pour agir comme moi (1).

Encore une fois, M. F., il n'y a au monde que l'autorité, une et triple, de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise, qui ait le droit de commander à la conscience. Pour moi, je l'avoue, je ne ferais pas cette injure au bon sens que de croire à quelque chose, si je ne croyais pas à l'Eglise catholique ; et si je ne croyais pas à l'Eglise catholique, je ne me ferais pas ce tort à moi-même que de me priver seulement d'une jouissance. Mais avec la foi catholique, c'est autre chose. Avec la foi catholique, je sais m'imposer les privations et les sacrifices qu'exige la vertu. Le dogme catholique, en m'apprenant le secret de la corruption originelle, me montre dans ce passé un bonheur que j'ai perdu. Le dogme catholique, en m'apprenant le secret de mon éternelle destinée, me montre dans l'avenir un bonheur qui m'attend. Et entre cet Eden d'où j'ai été chassé, et ce Paradis où je puis rentrer, le dogme catholique, en m'apprenant la puissance mystérieuse de la croix de Jésus-Christ et aussi la puissance de mes sacrifices, de mes efforts, de mes souffrances, me montre dans le présent les moyens d'expier la faute du passé et de reconquérir les joies de l'avenir. Alors tout s'explique pour moi. Péché dans le passé, bonheur dans l'avenir. Donc douleur dans le présent, douleur comme moyen d'expiation, douleur comme moyen de conquête. Ce mal qui révolte tant la nature, je l'accepte désormais comme un bienfait. La terre

(1) « Les crimes des peuples naissent de leurs erreurs, comme dans l'homme l'action suit la pensée. Un peu plus tôt, un peu plus tard, toujours 89 aurait produit 93, et le produirait encore aujourd'hui. » (Pensées de M. de Bonald, t. I, p. 116.)

« Le siècle des lumières a été suivi du siècle des crimes, et cela devait être. » (*Id.*)

n'étant qu'un lieu d'épreuve et de transition, je ne veux pas m'y attacher. Le ciel devant être pour moi d'autant plus prodigue de ses récompenses que la terre aura été plus avare de ses dons, je me complais dans mes privations ; tout ce qui me manque, je le juge pour cela même à moi. Je jouis de tous les biens que je n'ai pas.

Oh ! non, non, ne m'arrachez pas ma foi de catholique ! Car avec elle, non seulement je me soumetts aux sacrifices qu'exige la vertu, mais encore elle me les fait aimer. Bon gré mal gré, je souffrirai sur la terre, il m'y manquera toujours quelque chose, j'aurai toujours une croix à porter. Laissez-moi ma foi catholique, qui m'apprend à aimer ma croix, qui me montre un Dieu sur la croix, et qui me dit de mêler mes soupirs à ses soupirs, mes larmes à ses larmes, mes douleurs à ses douleurs, mon agonie à son agonie, ma mort à sa mort. Laissez-moi cette foi qui divinise la souffrance et qui fait de la douleur un martyr. Ou bien, si vous voulez m'arracher ma foi, arrachez donc aussi de moi la douleur. Car il serait bien cruel à vous de me laisser sous le coup du bourreau et de m'enlever le mérite du martyr.

O sainte Eglise catholique, que ceux-là se passent de vous, qui n'ont jamais versé des pleurs ! Que ceux-là se passent de vous, qui savent se passer de consolation ! Que ceux-là se passent de vous, à qui le présent suffit et qui savent se passer de l'amour ! Pour moi, ô sainte Eglise catholique, sans vous je n'aurais pas la force de la vertu, je n'aurais pas le courage de la douleur.

M. F., qui que vous soyez, si vous avez le bonheur de croire à la vérité catholique, gardez précieusement votre foi : elle est toute la raison de la vertu ; elle en est toute la douceur. Et si vous êtes du nombre de ceux qui ont le malheur de ne pas croire ; si vous êtes de ces âmes infortunées auxquelles un siècle cruel a jeté l'incrédulité dès leur

entrée dans le monde ; si vous n'avez jamais connu les puissants attraits et les saintes douceurs de la foi catholique, ah ! de grâce, venez, et je vous dirai le secret d'obtenir du ciel le don précieux de la foi que vous vous désolerez peut-être de n'avoir pas reçu.

Un jeune homme de vingt-cinq ans, déjà dégoûté de la vie, disait un jour devant moi : Mon Dieu, mon Dieu, quel mal ai-je donc fait pour que vous m'avez refusé la foi ? Si quelqu'un de ceux qui m'entendent était tenté de dire la même chose, j'arrêteraï ce blasphème sur ses lèvres, et je lui dirais : Mon très cher frère, ma très chère sœur, qu'avez-vous fait, vous, pour obtenir la foi ? L'aurore vous a-t-elle surpris quelquefois le matin, baigné de larmes, prosterné devant l'auteur de votre être, le conjurant de vous éclairer ? Quand la nuit est venue assombrir la teinte déjà si sombre de ce temple, le soir, dans le silence et le recueillement, êtes-vous venu interroger la voix du Dieu qui habite dans le tabernacle ? Avez-vous regretté que la voix des gardiens du temple vous arrachât trop vite à ces délicieux entretiens ? Etes-vous venu entendre le prêtre parlant du haut de cette chaire de vérité, et l'avez-vous interrogé dans le secret pressentiment qu'il répondit à vos doutes et qu'il vous déchargeât de vos douleurs ? Non, vous n'avez rien fait pour avoir la foi. Le ciel vous attend, il sollicite l'entrée de votre âme ; ouvrez-la, et la foi entrera.

En résumant aujourd'hui nos instructions de l'an dernier, j'ai démontré l'union intime et nécessaire de la foi et de la morale, j'ai démontré la connexion des croyances et des œuvres. Désormais il me reste à vous faire connaître quel est le grand moyen de la religion pour pénétrer nos âmes et les imbiber de ce double élément de foi et de vertu. J'aurai à faire passer sous vos yeux toute la magnificence et toute la poésie du culte catholique. Je vous dirai la haute in-

fluence des signes extérieurs et la puissance surnaturelle de la prière catholique ; j'appellerai vos attentions sur la secrète vertu de nos temples catholiques, sur la puissance moralisatrice de notre dimanche catholique, sur l'efficacité de notre grand sacrifice catholique. Voilà déjà plus de matières que nous n'en pourrons traiter cette année.

Puissiez-vous, M. F., comprendre tous la pensée de zèle et de tendre charité qui inspirera toutes nos paroles ! Puisse la grâce de Dieu et la main maternelle de Marie bénir nos faibles efforts, inspirer notre bouche et toucher vos cœurs ! C'est, etc. (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 7. — *Avertissement*, p. 24.

XXXV

INSTRUCTION

POUR LE III^e VENDREDI DE CARÊME : SUR LA NÉCESSITÉ D'UN
CULTE EXTÉRIEUR.

(1842)

*Invisibilia enim ipsius, per ea quæ
facta sunt, intellecta conspiciuntur.*

Au moyen des faits extérieurs, ce qui
est invisible en Dieu, devient saisissable et
visible.

(Rom. c. 1, v. 20.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Nos instructions de l'année précédente et le résumé que nous vous en avons offert cette année, au début de la carrière quadragésimale, ont suffisamment établi cette importante vérité, cette proposition immense dans sa portée, savoir que le dogme catholique est le seul fondement solide de la morale. Là où le principe catholique est sciemment et délibérément rejeté, il peut y avoir des actes de vertu, oui; mais une existence constamment et en tout point vertueuse, non; mais une nature, une société vertueuse, non, mille fois non.

Credidi propter quod locutus sum : J'ai cru, voilà le pourquoi. La foi et les mœurs, c'est-à-dire le principe et la con-

séquence, l'arbre et le fruit. Plantez l'arbre du dogme catholique, vous recueillerez les fruits de la morale. Détachez un rameau de l'arbre catholique, je vous l'ai dit autrefois, un reste de sève catholique que ce rameau aura emporté pourra vous donner quelques semblants de feuilles et de fleurs, mais les fruits avorteront. La vérité dans l'esprit et la vertu dans le cœur sont deux choses qui se tiennent. Quand l'esprit est livré au démon du mensonge, le cœur, si toutefois l'obsession n'a pas commencé par lui, est bien près de se livrer au démon du vice. L'intelligence et la volonté sont deux sœurs jumelles entre lesquelles la séduction est contagieuse; et quand vous voyez que la première s'est prostituée à l'erreur, jetez un voile sur l'honneur de la seconde. Ici serait le faux, et là serait le vrai? Non. Donc, M. F., redisons-le avec l'accentuation d'une conviction plus profonde : si la société veut affermir l'édifice sacré de la morale, qu'elle jette avant tout l'inébranlable fondement du dogme! Si la société veut recueillir la moisson des vertus, qu'elle sème les germes des croyances! Et comme la qualité de la récolte dépend de celle de la semence, pour avoir de véritables vertus semez les véritables croyances, qui sont les croyances catholiques; autrement, vous semez du vent, et vous recueillerez des tempêtes.

Cette proposition étant solidement établie, il s'agit de passer à une autre proposition qui s'enchaîne à la première. Le dogme est le motif, le pourquoi de la morale : nous l'avons prouvé. Le culte est le moyen, le comment du dogme et par conséquent de la morale : voilà ce que nous voulons prouver désormais. Pas de morale sans religion, cela est dit, et nous n'y reviendrons plus. Pas de religion sans culte, voilà ce qui va devenir l'objet de vos attentions.

Et ici, M. F., je vous communiquerai naïvement deux

sentiments différents qui se partagent mon âme : le premier, c'est celui d'une secrète satisfaction à la vue de ce champ fécond qu'ouvrent devant moi les magnificences de la liturgie catholique, jardin planté de fleurs, parfumé d'aromates et riche de tous les fruits, où nous rencontrerons tout ce qui est agréable à la vue et délectable au goût. Voilà le premier sentiment : celui-là nous réjouit ; mais nous ne devons pas le goûter aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est un sentiment tout opposé : sentiment de crainte à la vue des premières difficultés de ce sujet en apparence si facile. Ne vous effrayez donc pas, M. F., si, avant de vous introduire dans la terre promise, je vous fais passer aujourd'hui par le désert ; si, avant d'aborder le détail gracieux et poétique, je me restreins aujourd'hui sur le terrain aride et sévère des principes généraux. En toutes choses, les éléments sont ce qu'il y a de plus difficile. Avant d'admirer la tige, les feuilles et les fleurs, le naturaliste doit analyser la racine. C'est tout ce que nous ferons aujourd'hui : nous tâcherons de bien approfondir les fondements du culte catholique ; et quand nous aurons ainsi étudié la racine de l'arbre liturgique, nous pourrons ensuite, assis agréablement à son ombre, en examiner et admirer à loisir tous les rameaux.

Entrons dans notre sujet, sans autre ordre que celui du développement naturel de nos pensées. C'est là, M. F., le privilège de ces instructions simples et familières, de pouvoir dire les choses avec quelque laisser-aller, sans cet ordre rigoureux et méthodique qui est indispensable aux discours, mais dont la conférence repousse les exigences gênantes, se revendiquant le droit de remettre à un autre jour ce qu'elle n'aborde pas en celui-ci.

I. Il s'est trouvé, dans tous les temps, mais surtout depuis trois siècles, des hommes, prétendus réformateurs

d'abus, des hommes qui se piquaient de connaître le cœur humain et qui se disaient philosophes, lesquels, tout en prononçant bien haut le nom de religion et même d'évangile, ont voulu abolir tout culte extérieur public, comme étant opposé à l'esprit religieux et évangélique. Selon eux, la religion tout entière devait se concentrer dans le cœur de l'homme, et ils ne manquaient pas de s'autoriser des paroles de Jésus-Christ : Dieu est esprit, et il n'avoue pour ses adorateurs que ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. Or nous disons hardiment à ces hommes : Pas de religion, et surtout pas de religion chrétienne sans culte. Et pour développer notre pensée, examinons d'abord la nature des deux termes que la religion tend à mettre en rapport, et montrons que c'est aller contre la nature de ce double terme de la religion, que de prétendre la dégager des signes et des symboles extérieurs.

La religion, c'est le commerce de l'homme avec Dieu et de Dieu avec l'homme. C'est cet ensemble de choses par lesquelles l'homme monte à Dieu et Dieu descend à l'homme. Or qu'est-ce que l'homme ? et qu'est-ce que Dieu ? Je réponds tout d'abord : 1° L'homme par sa nature est essentiellement composé d'une âme et d'un corps ; l'homme est essentiellement esprit et chair. 2° Dieu par sa nature sans doute est essentiellement spirituel et dégagé de toute matière ; mais Dieu n'est en quelque sorte immatériel que par rapport à lui-même. Dans ses rapports avec la créature, Dieu emprunte toujours une forme sensible, et spécialement le Dieu de l'évangile est un Dieu incarné, Jésus-Christ, Verbe fait chair. Donc le terme divin de la religion, aussi bien que le terme humain, participe aux deux substances, spirituelle et matérielle. Donc il est de l'essence de la religion d'emprunter un culte à la fois spirituel et sensible. Expliquons-nous plus au long.

L'homme, par sa nature, est composé d'un corps et d'une

âme. Lisez aux premiers chapitres de la Genèse la création de l'homme. Dieu prit un peu de terre, il en forma un corps, et à ce corps il inspira une âme vivante : voilà les deux éléments de la nature humaine. L'homme est une intelligence unie à des organes. Or, comme tout être opère dans sa nature, il en résulte que toutes les opérations de l'homme doivent affecter la double forme spirituelle et sensible. Aussi étudiez l'homme, et voyez comment tous les sentiments de cette âme incarnée s'incarnent eux-mêmes ; comment cette substance spirituelle unie à une substance sensible traduit toutes ses émotions les plus intimes par des symboles et des signes extérieurs : la pensée s'incarne dans la parole ; la douleur a son sacrement dans les larmes, comme la joie dans le sourire. En un mot, tout acte humain participe à la double condition de l'homme.

Et si cela est vrai en thèse générale de l'homme individuel, combien plus de l'homme social, de l'homme qui ne peut se mettre en rapport avec l'homme que par les signes extérieurs ! Aussi voyez comme tout noble sentiment se traduit dans la société par un culte public. N'y a-t-il pas un culte de la patrie dans ce drapeau, dans ces couleurs ? N'y a-t-il pas un culte de la paternité dans ces tendres embrassements, dans ces égards si attentifs ? N'y a-t-il pas un culte de voisinage et d'amitié concitoyenne dans ces salutations et ces politesses ? La justice n'a-t-elle pas son culte, ses symboles dans ces formes solennelles, dans ces costumes consacrés ? L'honneur n'a-t-il pas son culte, ses sacrements dans ces insignes, ces palmes, ces distinctions ? La science n'a-t-elle pas son culte dans ces fêtes, ces prix, ces couronnes, ces ovations ? Pour tout dire, M. F., existe-t-il dans l'homme, et surtout existe-t-il parmi les hommes quelque chose de spirituel qui ne revête pas la forme sensible et saisissable ? Non, me dites-vous, cela ne se trouve que parmi les Anges. A de pures intelligences l'acte pure-

ment intellectuel est possible. Il faut que l'homme pense en homme, sente en homme, et surtout agisse en homme. Vouloir le faire penser, sentir, agir en ange, c'est vouloir changer sa nature, et par conséquent c'est vouloir l'impossible.

Or, s'il en est ainsi, M. T. C. F., s'il n'est pas un sentiment au cœur de l'homme qui ne s'exprime par des signes extérieurs, que dire donc de ceux qui veulent enlever à l'homme tout moyen, tout signe extérieur de religion ? Et pourquoi donc, s'il vous plaît, dans l'instant le plus solennel de mon existence, quand je vais offrir mes hommages à mon auteur, pourquoi donc séparer en moi ce que le Créateur a si bien uni, et m'empêcher de m'élever jusqu'à lui dans la totalité et selon les conditions de mon être ? Dieu m'a fait corps et âme, je lui appartiens corps et âme, il faut que j'aie à lui corps et âme. Il m'a fait homme, il faut que ma religion soit celle de l'homme, et non pas celle de l'ange. Ma religion sans doute doit par-dessus tout être intérieure, car ce qui me fait homme surtout, c'est mon âme ; sans elle je ne suis qu'un cadavre ; sans la religion du cœur, le culte n'est qu'une forme morte. Mais cette religion intérieure doit se traduire à l'extérieur, car mon âme sans mon corps, ce n'est pas moi tout entier.

Et d'ailleurs Dieu ne m'a pas fait solitaire et isolé sur la terre ; Dieu m'a fait essentiellement social. Homme à la fois et citoyen, je dois à l'auteur de mon être et à l'auteur de la société un culte public et social. Et quand la patrie, la royauté, la famille, la magistrature ont un culte sur la terre, un culte condition essentielle de leur existence et de leur maintien honorable parmi les hommes, conçoit-on que des hommes, qui se disent observateurs et logiciens, parlent de fermer les temples, de supprimer les cérémonies sacrées, donnent l'exemple du mépris pour les assemblées religieuses, et cela en criant néanmoins à qui veut l'entendre qu'ils respectent la religion, qu'ils révèrent

Dieu, mais que la religion, mais que Dieu demandent un culte purement spirituel ? Oui, c'est par bon vouloir, par zèle pour la religion qu'ils veulent la dépouiller de cette enveloppe grossière et matérielle, la purifier de tout alliage indigne d'elle, mais dont une saine raison comprendra toujours la portée !

M. F., c'est là un de ces mots spécieux familiers à l'impunité, dont l'ignorance peut se payer ; sous prétexte d'épurer le culte, c'est là le détruire. Après tout, le seul moyen d'atteindre l'âme, c'est de frapper le corps. Voyez-vous cet homme brandissant une hache sur la tête de son semblable et prêt à le pourfendre ? Je me précipite sur lui et je veux l'arrêter. Il me répond avec son calme sophistique : Laissez-moi donc, esprit faible et borné. Plus que vous j'aime et je respecte cet homme. Mais mon amitié, mon respect sont bien entendus : je souffre de voir cette intelligence si noble asservie à de grossiers organes. Je ne veux pas détruire son existence, je veux la spiritualiser. Singulier témoignage d'amitié que ce nouveau genre d'obligance !... Savant parleur, vous avez beau dire, vous n'êtes qu'un assassin dont une haine secrète dirige le bras. M. F., allez lire au fond du cœur de ceux qui cherchent à renverser tout culte extérieur sur la terre : ce sont les ennemis mortels de la religion. Et si soigneusement qu'ils s'enveloppent de belles paroles, ce sont des meurtriers qui disent en tuant un homme : Je veux en faire un ange.

Donc, M. F., par le côté de l'homme, il est nécessaire que la religion ait un culte extérieur, sans quoi elle ne répondrait pas à sa nature. Mais voyons si, comme on nous le dit, en conformant la religion à la nature de l'homme, on la rend indigne de la nature de Dieu auquel cette religion tend à nous unir.

II. Je l'avoue, le Dieu du ciel auquel se reportent tous

nos hommages est essentiellement spirituel et dégagé de toute substance grossière. Mais pour cela repousse-t-il tout hommage de sa créature, dès lors que cet hommage est revêtu d'une forme sensible? Celui qui nous a faits, corps et âme, Celui qui nous a donné l'existence individuelle et l'existence sociale, s'offense-t-il de ce que nous voulons monter jusqu'à lui tels qu'ils nous a faits, et attend-il que nous dépouillions notre nature pour aller à lui? Non certes, on ne saurait le dire, si je prouve qu'au contraire Dieu a modifié, si j'ose ainsi parler, sa propre façon d'être pour condescendre à la nôtre. Eh quoi! vous ne voulez pas que moi, qui suis esprit et chair, je m'élève à Dieu avec les attributs de la chair, quand mon Dieu, qui est pur esprit, s'est fait chair pour venir à moi! Entendez ici, M. F., cette exposition de l'économie divine et de la doctrine chrétienne, et pardonnez-moi si la nature du sujet me force d'y mêler quelques observations qui semblent du domaine de la philosophie humaine.

Sans discuter ici l'extension et les restrictions de l'axiome: *Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu*, il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait passé par les sens; du moins pourrions-nous dire, en règle générale, que nos sens sont les organes de nos perceptions, et que notre âme est tellement dépendante d'eux qu'elle n'est guère touchée que de ce qui les frappe. Cette psychologie est celle de saint Paul, et j'ose dire avec ce grand Apôtre qu'elle est celle de Dieu lui-même. Voilà pourquoi la religion tout entière et enveloppée sous l'écorce repose sur des faits sensibles et matériels.

A l'instant où Dieu créa l'homme, déjà cette intelligence éternelle s'était en quelque sorte livrée à l'action des sens. Dans le livre admirable de la nature, Dieu a écrit son nom, ses attributs. La création tout entière n'est qu'une manifestation visible de ce qui est invisible en Dieu: *Invi-*

sibilia enim ipsius à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur. Mais ce ne fut pas assez encore au gré de Dieu. Peu content de se rapprocher de l'homme par des signes et des symboles, il voulut descendre jusqu'à lui en se faisant semblable à lui. Dès les jours d'Adam, Dieu lui apparaissait, parlait, se promenait avec lui, essayant déjà cette nature humaine qu'il devait un jour revêtir. Ce jour vint et le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.*

Et le Verbe fait chair, pour être entendu de tous les hommes, s'exprima comme eux oralement et par des signes matériels. Les miracles furent des faits extérieurs et visibles dont il se servit pour prouver son invisible divinité : *Invisibilia enim Dei, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* Une étoile apparaît en Orient pour signaler la naissance et le lieu de sa demeure. Les Anges chantent un cantique dans les cieux. A son baptême, l'Esprit de Dieu descend sur lui sous l'emblème d'une colombe. Pendant le cours de son ministère, il emploie à chaque instant la langue des signes pour instruire les hommes. Il ne veut pas que le temple soit profané, parce que c'est le signe de la demeure de Dieu au milieu des hommes, et que de la profanation du signe à la profanation de la chose il n'y a qu'un pas. Quand la sensible Béthanienne vient répandre sur ses pieds des parfums de grand prix et que ses disciples murmurent de cette dépense, il réprime chez eux cet esprit de dure et austère spiritualité qui refuse quelque chose d'extérieur aux épanchements d'une âme aimante et généreuse, et aussi cet esprit de fausse bienfaisance et d'avare lésinerie qui, sous prétexte de soulager les pauvres, en augmente le nombre en arrêtant les nobles élans de l'amour et de la charité.

Enfin, ce divin Sauveur, le Verbe fait chair, avant de remonter dans les cieux, voulant fonder son Eglise, lui

donne une institution visible, laisse sur la terre des hommes, ses représentants. Que dis-je ? il se laisse lui-même entre leurs mains. Sa grâce, il la leur confie unie à des signes sensibles, incarnée, si j'ose ainsi parler, dans des éléments matériels. Enfin, sa personne même, sa personne divine jointe à l'humanité, il la laisse encore parmi nous cachée sous les apparences sensibles de nos aliments les plus communs. Le Verbe fait chair, en remontant dans la gloire, lègue à la terre sa chair et son sang dans l'admirable sacrement de l'Eucharistie, centre adorable de toute la liturgie chrétienne, brillant soleil duquel émanent et vers lequel convergent toutes les splendeurs du culte catholique, féconde institution du Dieu incarné qui appelait et qui entraînait après elle toutes les institutions rituelles de l'Eglise : à l'Eucharistie, il faut un tabernacle, il faut un autel, il faut un temple, il faut un prêtre, il faut des solennités, il faut des triomphes.

Arrêtons-nous ici, M. F., et avouons-le : Dieu, le Dieu de l'évangile, le Dieu des chrétiens est un Dieu qui s'est prodigieusement rapproché des hommes ; c'est vraiment l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Il a pris notre nature, il s'est fait notre aliment. Pour tout dire, il s'est humanisé, il s'est matérialisé, au delà de ce que nous eussions jamais pu le désirer et l'imaginer même. Or, M. F., je le répète, quand mon Dieu qui est pur esprit, quand le Verbe increé se fait chair, se fait homme pour venir à moi, vous voulez que moi qui suis homme, qui suis charnel par nature, je dépouille l'humanité et les sens pour aller à lui ! Non, évidemment non ; ce n'est pas là la théologie de Dieu, ce n'est pas la théologie du Christ. Et par conséquent, quelques noms qu'ils portent, qu'on les nomme Arius, Mahomet, Luther ou Jean-Jacques ; qu'ils soient iconoclastes, protestants, déistes ou théophilanthropes, je répudie tous les adversaires du culte extérieur et public, tous ces partisans d'une religion

purement abstraite qui n'a pas de réalisation possible au cœur des hommes : doctrines desséchantes, qui étouffent tout sentiment, qui font de la foi une pure théorie et qui creusent inévitablement l'abîme profond de l'athéisme.

M. F., que ceux qui sont ici présents sondent leur conscience ! La foi religieuse est-elle bien vive au cœur de ceux qui ont abjuré toute pratique religieuse ? Oseriez-vous vous rendre ce témoignage que vous honorez Dieu mieux que vos frères, vous qui ne venez presque jamais dans nos temples ? Et surtout, dites-moi, depuis que les chefs de la société ont appris par leurs doctrines, comme ils le font encore tous les jours par leurs exemples, depuis qu'ils ont appris au peuple à négliger le culte public, le peuple en a-t-il plus d'esprit religieux ? Au contraire, ne faut-il pas avouer que nous vivons au milieu d'un peuple athée, d'un peuple qui, ne croyant plus à aucune vérité, ne croit plus à aucun devoir ; d'un peuple qui n'a plus de morale, parce qu'il n'a plus de foi, et qui n'a plus de foi, parce qu'il n'a plus de culte ?

Et ici, M. F., entendez quelques principes dont j'aurai lieu de faire l'application dans les entretiens suivants. Sans culte extérieur, jamais une religion ne deviendra populaire, par deux raisons : 1° que la multitude ne sait pas comprendre des doctrines abstraites et élevées, tandis qu'elle sait voir des spectacles et des cérémonies ; 2° que la multitude ne juge guère par l'esprit, mais beaucoup par le cœur, guère par l'examen, beaucoup par le sentiment. Donc, toute religion qui ne traduit pas ses dogmes par des rites, des symboles, des monuments, toute religion ennemie des beaux-arts et de la langue des signes est condamnée à ne jamais arriver à l'esprit et encore moins au cœur. Voilà pourquoi le protestantisme est frappé d'impopularité parmi nous, au témoignage même de ses sectateurs

La religion nue et sèche de Luther, le mysticisme tout intérieur du protestantisme, avec sa liturgie triste et monotone, ont pu obtenir quelques succès sur les terres glaciales du Nord ; mais, en France, le protestantisme n'a jamais su et ne saura jamais se naturaliser. Sa nudité blesse nos yeux et encore plus nos cœurs. On sent que la charité divine, cette source de toutes les inspirations chaleureuses, épanchée du Cœur de Jésus, ne réside pas sous ces formes mortes. Ce n'est pas avec ce regard fade et ce teint cadavéreux que la vérité a dû se montrer sur la terre. Aussi (et c'est un protestant qui donne cet avis à ses coreligionnaires), il manque au protestantisme des conditions essentielles pour avoir prise sur l'esprit humain, et surtout sur l'esprit français. Et c'est une illusion toute folle que de s'imaginer que la religion de Luther, de Calvin ou d'Henri VIII, puisse jamais recueillir en France l'héritage du catholicisme. De bonne foi, peut-on raisonnablement espérer qu'une nation de trente millions d'âmes, où le goût des beaux-arts est populaire, qui a de l'esprit, de l'imagination et surtout du cœur, puisse jamais avoir beaucoup de sympathie pour un culte qui a peur d'une statue ou d'un tableau ?

Comment se fait-il, demandera-t-on, le culte étant le plus sûr moyen d'une religion pour arriver au cœur, que les sectes aient négligé cet instrument de succès ? Ah ! M. F., c'est qu'il n'est pas facile à l'erreur (elle le sent bien) de dénaturer le sentiment et de l'exploiter à son profit. La vérité seule est gardienne et dépositaire du sentiment, et le sentiment n'est guère tributaire que de la vérité. Tout ce qui parle au cœur parle de Dieu, de vertu, et tout ce qui parle de Dieu et de vertu parle contre les sectes. Voilà pourquoi, avant comme depuis Luther, les chefs de l'erreur ont regardé le sentiment comme un instrument dangereux. Par le fait, un protestant qui laisse aller son

cœur aux douces impressions de nos belles cérémonies est à la veille de faire abjuration, et déjà il est catholique par le cœur.

M. F., il est temps de finir. Un mot seulement, que j'emprunte encore à ce publiciste protestant, et qui rend à merveille une pensée que je voudrais exprimer. « L'avenir de la France, dit-il, dépend beaucoup plus qu'on ne pense d'une question de liturgie. » Cela est incontestable, M. F. L'avenir social et moral de la France dépend de son avenir religieux, et d'un avenir prochain ; car il n'y a plus à reculer, il faut redevenir catholique ou périr. Si nous ne laissons pas rentrer la foi dans nos maisons et dans nos cités, les barbares sont à nos portes. La question sociale ne sera donc dénouée que par la question religieuse, et la question religieuse, je viens de le montrer et je le montrerai plus évidemment encore, la question religieuse tient surtout à une question du culte.

Que les temples soient plus fréquentés, que le dimanche soit sanctifié, que les pompes de la religion attirent comme autrefois les multitudes, que les grands donnent aux petits l'exemple de s'incliner devant les autels, de purifier leurs consciences depuis longtemps souillées, de s'asseoir à la table sacrée de l'Agneau depuis trop longtemps déserte ! En un mot, que les anciens jours du culte catholique reviennent pour notre patrie, et son esprit religieux et catholique d'autrefois lui reviendra, et avec la religion reviendront aussi pour elle ses anciennes vertus, la charité des riches, la soumission des pauvres et le bonheur de tous ! C'est, M. F., la grâce que je vous souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 48.

XXXVI

INSTRUCTION

POUR LE V^e VENDREDI DE CARÊME : SUR LES TEMPLES CATHOLIQUES.

(1842)

Unam peti a Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus.

Je n'ai demandé qu'une grâce au Seigneur, et cette grâce je la demanderai encore, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, c'est de voir la sainte volupté du Seigneur, c'est de pouvoir jusqu'à la fin visiter son saint temple
(Ps. xxvi, v. 4 et 5.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Jetons, en commençant, un regard derrière nous, et après avoir répété ces vérités : point de morale sans religion, point de religion sans culte ; ajoutons aujourd'hui : point de culte sans temples, sans autels.

Notre siècle, moins injuste que le siècle précédent, ne conteste plus guère certaines vérités générales, par exemple : l'existence d'un Dieu, la nécessité d'une religion. Mais Dieu, mais la religion ce sont choses que l'on n'admet guère encore que comme des vérités spécula-

tives qu'on s'efforce, autant que possible, d'éloigner et de tenir à distance. On croit à Dieu, mais on le laisse dans son ciel, et l'on ne veut pas aller le chercher là où il nous donne audience sur la terre. On parle respectueusement de la religion, mais on évite toutes les voies, on ferme toutes les avenues par lesquelles elle pourrait nous atteindre. La religion a une place parmi nos idées, elle n'en a pas encore parmi nos actions. L'admission de certaines grandes vérités a rendu notre intelligence meilleure ; mais comme l'intelligence n'a pas converti la volonté, celle-ci ne permet pas au rayon qui éclaire l'entendement de descendre jusqu'au cœur, et de l'échauffer de ces fécondes inspirations qui font éclater le transport de la louange et de l'amour.

Qu'il y ait un Dieu, mais qu'il ne nous atteigne pas de trop près ; qu'il y ait une religion, mais qu'elle se tienne à distance et qu'elle ne vienne pas en quelque sorte mettre la main sur nous ! Nous en sommes là, M. F. Et voilà pourquoi, tout en parlant de Dieu, nous éludons si soigneusement tout ce qui forme le trait d'union entre Dieu et nous ; voilà pourquoi, tout en parlant de religion, nous mettons à peine les pieds dans le temple, parce que c'est là que la religion, sortant de l'abstraction et de la généralité, s'individualise, si j'ose ainsi parler, et s'applique à nous. Le temple, c'est la religion en pratique, et nous ne la voulons qu'en théorie.

Oh ! M. F., puissé-je en ce jour vous inspirer la sainte idée, vous faire prendre la généreuse résolution de venir désormais plus fidèlement dans les temples ! Puissé-je vous faire comprendre combien de douces jouissances vous vous dérobez à vous-mêmes, combien de vertus vous faites avorter dans votre propre cœur et dans celui des autres, en désertant et en donnant l'exemple de désertier les temples ! Puissé-je obtenir que quelqu'un de mes auditeurs se retire,

en exprimant ce vœu qui s'échappait autrefois de l'âme du jeune et gracieux David, lequel, parmi les angoisses d'un exil injuste, ne soupirait qu'après les saintes douceurs de la maison de Dieu : Je n'ai, disait-il, demandé qu'une grâce au Seigneur, et cette grâce je la demanderai encore, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie : *Unam petii a Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini, omnibus diebus vitæ meæ.*

Je procéderai, comme à l'ordinaire, M. F., sans autre ordre que celui de l'enchaînement et du développement naturel de mes pensées ; car je ne veux pas que ces instructions perdent le caractère familier de l'entretien et de la conversation. Si la richesse du sujet ne me forçait de me restreindre, je l'envisagerais sous un double point de vue, et je dirais que le temple est la maison de Dieu et la maison des hommes. Le temple est la maison de Dieu ; c'est là que Dieu se communique et se met en rapport avec nous. Le temple est la maison des hommes ; c'est là que l'homme fraternise et se met en rapport avec l'homme. Otez le temple : l'homme devient étranger à Dieu, et il n'y a plus de religion. Otez le temple : l'homme devient étranger à l'homme, et il n'y a plus de cité. Oui, M. F., le temple est le centre des relations même purement humaines. Sans le temple, plus de lien de famille, plus de lien de société, plus d'attachement à la patrie, ce sentiment que nos pères appelaient philosophiquement l'amour du clocher. Mais, encore une fois, ce caractère civil, municipal, social, commercial du temple, je l'abandonne à vos réflexions personnelles, et je me retranche uniquement dans les considérations religieuses qui naissent de mon sujet.

I. Le temple est la maison de Dieu : *hæc est domus Dei. Vere Dominus est in loco isto.* Oui, M. F., quelques arguments spécieux que la fausse philosophie puisse faire sur

ce point comme sur tant d'autres, il faut sur la terre des lieux, des asiles consacrés à la divinité. Il faut un culte extérieur, nous l'avons montré ; et, par conséquent, il faut un théâtre où se déploiera ce culte : c'est là le temple. Et je dis que partout et toujours l'esprit religieux bâtira des temples, et qu'à leur tour les temples entretiendront l'esprit religieux.

Aucun peuple n'a cru à Dieu, sans bâtir aussitôt un temple à Dieu. Parcourez toute la surface du globe, et lisez l'histoire de toutes les générations passées. Ces mêmes sophistes du siècle dernier, qui s'égayaient de la superstieuse pratique d'enfermer le Dieu de l'univers entre quatre murailles, revenaient ensuite à la logique du sens commun, quand, par une contradiction dont ils ne s'apercevaient pas, ils prétendaient qu'il existait certaines peuplades dénuées de tout sentiment religieux, et qu'ils apportaient en preuve l'absence de temples et d'autels dans ces contrées barbares. Oui assurément, là où il n'y aurait pas au moins une pierre qui servit d'autel pour le sacrifice, là on pourrait assurer qu'il n'y a aucune idée, aucune foi religieuse.

C'est le propre du sentiment religieux, de s'exprimer et de se traduire à l'extérieur d'une façon plus ou moins simple ou magnifique, selon le développement plus ou moins avancé de la société et des arts, développement au reste dont les inspirations religieuses sont toujours le principal agent et le stimulant le plus efficace. Dans un âge simple et naïf, le temple, simple lui-même et sans art, ne sera, comme au jour des patriarches, qu'un autel rustique dressé à la hâte, tantôt au sommet des hauts lieux, tantôt à l'ombre des bois ou sur le bord des fleuves ; ou bien encore, dans un siècle de persécution, la religion, errante et fugitive comme aux jours de Néron, de Henri VIII ou de Robespierre, ira cacher la célébration de ses mystères dans les catacombes,

derrière les rochers et jusque sous les voûtes obscures des cachots. Et ces temples improvisés par la nécessité ne seront pas les moins agréables à Dieu. La ferveur des prières, parfois même l'éclat des miracles, et je ne sais quelle impression religieuse qui résulte de la persécution et qui vient suavement dilater l'âme parmi ses angoisses, et la bonté plus sentie d'un Dieu qui vient se mêler au malheur, tout cela donnera au culte un genre de magnificence qui n'a rien à désirer.

Mais si l'humanité, sortie des langues de l'enfance, grandit et se perfectionne, si la religion, mieux connue, devient comme l'âme et la vie d'une société reconnaissante ; alors, plus riche et plus brillante, elle paraîtra dans les camps d'Israël sous la figure de l'arche majestueuse, et prendra bientôt possession, sous le règne de Salomon, de ce temple célèbre, la gloire de la nation et la merveille du monde. Ou bien, plus sainte et plus auguste encore, plus triomphante et plus multipliée que jamais, appelée des déserts dans les villes, dotée par les princes et secondée par l'amour et la libéralité des peuples, après s'être approprié quelque temps les dépouilles des païens, inspirée par ses propres conceptions, elle fera jaillir de terre ces admirables basiliques, empreintes du caractère chrétien depuis leur fondement jusqu'au sommet, chefs-d'œuvre de l'art attelé en quelque sorte au char de la foi.

Nous entendons tous les jours l'égoïsme froid et avare de l'impiété regretter les somptueuses dépenses de notre culte, et nous rappeler à la simplicité des âges primitifs. Mais alors faites donc rétrograder l'humanité tout entière ; car enfin est-il raisonnable de vouloir, quand tout le reste grandit et se développe dans la société, condamner la religion toute seule, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, à garder pour ses temples leurs premières formes étroites et leurs plus mesquines proportions ? On nous parle

des temps apostoliques : eh ! mon Dieu, qui les connaît et les admire plus que nous ? Et notre sacerdoce n'a-t-il pas montré dans son exil qu'à la fin du dix-huitième siècle, tout aussi bien qu'au premier siècle de l'Eglise, il savait souffrir avec patience et dérober les saints mystères à la rage des persécuteurs, en cherchant pour Jésus-Christ d'autres voiles que ceux dont son amour l'a revêtu dans son sacrement ? Oui, nous connaissons nos devoirs, et au besoin nous saurions encore les remplir.

Evidemment, M. F., ce qui se fait dans un état de pauvreté et de proscription ne peut pas servir de règle pour des temps plus heureux ; ou bien il faudrait reprocher au printemps son vêtement de verdure et de fleurs, parce qu'il s'éloigne de la nudité de l'hiver. Non, je le répète, il est impossible de supposer qu'un siècle soit à la fois religieux et civilisé, et qu'il n'applique pas d'abord les ressources de la civilisation au profit de la religion. Les beaux-arts sont, avant tout, tributaires du ciel. Aussi, M. F., voulez-vous apprécier la mesure de foi et de religion d'un peuple et d'un siècle ? observez ses temples. L'Ecriture sainte est là pour nous le démontrer en ce qui concerne le peuple juif. Le sort de la religion était intimement lié à celui du temple. Le peuple était-il fidèle et fervent ? le temple était splendide et fréquenté ; le peuple était-il tiède ou infidèle ? le temple était désert et tombait en ruines.

Il en est ainsi partout. Le temple matériel subit toutes les phases de l'augmentation ou du décroissement de la foi dans les cœurs. Parcourez notre France. Si vous voyez une cité du sein de laquelle s'élèvent un grand nombre d'édifices sacrés, qui jettent çà et là leurs fronts légers et leurs gracieux clochetons vers les cieux, dites : cette ville a été bâtie dans un siècle de foi, dans un siècle qui n'était pas collé à la terre et qui levait parfois les yeux vers le ciel. Si vous apercevez au contraire une ville triste et morne à

l'œil, où nul monument n'apparaît, si ce n'est, à travers la fumée qui s'échappe de ses usines, le théâtre, la bourse, la municipalité et la maison d'arrêt, à peine un ou deux temples aux formes païennes et dont le dôme écrasé n'indique que faiblement, à des conjectures douteuses, la maison de Dieu, dites : cette ville a été bâtie par un siècle matérialiste, par un siècle dont le cœur n'était pas en haut, dont toutes les pensées étaient basses et rampantes.

En un mot, M. F., les productions d'un siècle sont en rapport avec ses idées ; donc, concluons. Là où il n'y a pas de temple, il n'y a pas de religion. Là où le temple n'a qu'une forme spéciale, mais peut devenir demain une bourse, un panthéon, un bazar ; là, il n'y a qu'une religion vague, exploitée par le caprice des gouvernants. Là où les temples sont négligés et déserts, la religion languit et se meurt. Là où l'on change les temples en des théâtres ou des prisons, la pensée religieuse fait place à deux choses qui se tiennent : la volupté et le crime, la licence des individus et la nécessité de la répression par la force matérielle. Mais aussi, disons-le, là où les temples, longtemps négligés et presque ensevelis sous les ruines, commencent à reflleurir et redeviennent l'objet de l'attention, de l'amour et du culte des citoyens ; là, l'esprit de foi commence à renaître et promet de reprendre bientôt son ancienne vie et sa première chaleur. Car, impossible d'étudier le temple, de fréquenter le temple, sans que bientôt il fasse rentrer dans notre âme tous les enseignements de foi et de vertu dont sa mystérieuse structure conserve les secrets. C'est la foi qui, dans des jours meilleurs, a bâti le temple ; c'est le temple qui va reconstituer et entretenir la foi dans les cœurs.

Renouvelez ici vos attentions, M. T. C. F., et pénétrez avec moi dans le détail merveilleux des diverses inspirations catholiques, qui se rattachent soit à l'ensemble, soit aux diverses parties de nos temples.

II. Et d'abord, M. F., parlons des enseignements du temple catholique quel qu'il soit, si agreste, si simple que vous le supposiez. Le temple avant tout est la maison de la prière et de toutes les salutaires émotions qui accompagnent la prière ; c'est la maison de Dieu et la porte du ciel. Involontairement, dès que le chrétien a dépassé le seuil du temple catholique, il se sent touché de respect ; il croit avoir franchi les barrières du monde, être transporté dans la demeure de la paix. Ses sens sont plus recueillis, son âme est plus calme, ses passions s'apaisent malgré lui ; il faut qu'il se replie sur lui-même, qu'il s'occupe de son âme, du Dieu qui l'a créé, du sort éternel qui l'attend.

Puis, quels souvenirs mêlés de douceur et de regrets viennent s'offrir à lui ! Voilà ces fonts sacrés où il a pris une deuxième vie, d'où il a été rapporté innocent et régénéré, et remis aux bras de sa mère qui depuis ce temps le vénérât comme un ange. Voilà cette chaire sacrée d'où tombaient autrefois dans son âme, fraîche encore et candide, des paroles qui la pénétraient de lumière et qui l'inondaient d'amour. Voilà ces tribunaux sacrés où sa conscience délicate et timorée allait verser avec confiance dans l'oreille d'un père le récit de ses premières fragilités : aveu pénible qu'adouçissaient les tendres épanchements et les suaves exhortations du miséricordieux pasteur. Voilà cette table sainte où, joyeux et palpitant d'amour, sous les yeux d'un père qui ce jour-là était devenu chrétien, d'une mère qui le suivait d'un regard humide, il alla recevoir pour la première fois le doux Sauveur de son âme.

Et ici, il tombe dans une profonde et sainte rêverie ; il songe que ce même Sauveur, qui parlait en ce beau jour un si doux langage à son âme, repose encore dans le tabernacle ; ses genoux fléchissent, il se prosterne, il écoute et une voix sort : Mon ami, mon ami, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies fui si longtemps ? Moi je suis là, qui

t'appelle, toujours le même envers toi, toujours prêt à te combler des mêmes caresses. — Après quelques instants, je vois cet homme se relever les yeux mouillés de larmes. Pensif et rêveur, il fait quelques pas, il se trouve aux pieds de Marie, aux pieds de Celle qui est dans la religion ce qu'une mère est dans la famille. Là il comprend qu'un prompt pardon lui est assuré, s'il veut revenir à Dieu ; qu'en se jetant dans les bras de la mère, il obtiendra bien vite grâce du Fils. Il s'agenouille, il prie, et son cœur est changé, sa résolution est prise ; le prêtre du Seigneur est là, il décharge son âme ; il était entré pécheur dans ce temple, il en sort justifié ; vingt, trente, quarante, cinquante ans peut-être d'omissions, de fautes, de crimes, de remords viennent d'être effacés, anéantis en un instant. Une seule visite dans ce temple a produit cette merveille.

Mais je n'ai parlé que d'un temple quelconque ; sortons de l'humble église du village, et abordons la grande et magnifique basilique de la cité.

Mes très chers Frères, nos cathédrales, telles que les âges de foi les ont produites, sont le plus bel hymne qui ait pu jaillir du cœur de l'humanité à la gloire de Dieu et de l'Église. Il n'y a pas une vérité, pas une croyance du symbole catholique, pas une vertu, pas un conseil, pas une béatitude évangélique qui ne soient gravés mystérieusement sur quelque partie de l'édifice. La cathédrale est toute une somme de théologie historique, dogmatique et morale ; c'est le plus magnifique poème que les hommes aient chanté, immense épopée où les aïeux sont évoqués, où les cieux descendent, où tous les siècles et tous les climats se rencontrent sans déroger à l'unité de temps ni de lieu, où la nature vient se mêler à la grâce, le temps à l'éternité. M. F., quel riche sujet, quand déjà je sens que j'ai peut-être épuisé votre attention ! Feuilletons seulement quelques pages de ce grand livre que notre siècle ne sait plus lire assez.

La voyez-vous de loin cette cathédrale qui domine toute la contrée, qui dédaigne la terre, qui laisse ramper à ses pieds les plus hauts monuments et dont l'architecture ne semble en rapport qu'avec l'architecture même des cieux ! N'est-il pas vrai que cette maison est bien la maison du Roi de l'univers, et que ses dimensions répondent dignement aux dimensions de l'horizon que votre œil embrasse ? Déjà votre âme ne sent-elle pas l'immensité et la hauteur du Dieu pour qui ce temple est bâti ? Mais entrons. Quelle élévation ! quelle immensité ! Voilà bien, en effet, le double caractère de cette architecture : élévation, car la foi chrétienne est surnaturelle, spirituelle et céleste ; immensité, car la foi chrétienne est universelle et catholique.

Le christianisme est essentiellement la religion du spiritualisme, la religion de la foi, la religion de l'amour. Le grand commandement que le Christ fait aux hommes, c'est de se détacher de la terre, et de prendre tous ensemble l'essor vers les cieux dans les étreintes d'une charité commune. Or, suivez de l'œil ces colonnes qui touchent à peine au sol, qui montent comme des prières, qui montent, qui montent toujours, et qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs. A la religion matérielle du paganisme suffisait un art tout terrestre, tout mondain, qui ne quittait pas la terre. La voûte lourde et pesante du temple grec et romain semble nous écraser et nous défendre tout élan. Cela doit être. Le temple est la traduction de la croyance. Là où un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mercure voleur reposent sur l'autel, il n'est pas nécessaire que l'âme de l'adorateur puisse monter bien haut. Mais quand il s'agit du Dieu de la croix, du Dieu de la souffrance, quand il s'agit de la religion du détachement et de la foi, laissez, laissez mon âme monter à l'aise et s'envoler dans les cieux ; permettez à cette flamme de foi de se transformer en

Pierre et d'aller se perdre dans les régions de la lumière ; n'étendez pas ce vaste toit comme un couvercle de tombeau sur ma tête ; soulevez ces lignes horizontales, entourez le sanctuaire de légères dentelles et de gracieuses colonnettes ; couronnez l'édifice de mille clochetons, flèches décochées vers les cieux par le carquois de la prière. Que partout l'idée de l'élévation et de la tendance au ciel domine ; que tout jaillisse et s'élançe vers le Très-Haut ! M. F., peut-on être terrestre et collé à la matière, quand on ouvre les yeux dans un temple catholique, et qu'on réfléchit un instant sur le caractère de spiritualisme et d'élévation surnaturelle qui est empreint partout ?

Élévation, mais aussi immensité. Voyez, M. F., quelles vastes, quelles immenses proportions ! La religion qui a bâti ce temple, n'est-il pas évident qu'elle est faite pour embrasser dans son sein l'humanité tout entière ? N'est-il pas évident que le ciel et la terre, que la nature et la grâce, que tous les siècles et tous les pays lui appartiennent ? Entendez sortir de tous les points de cet édifice : Je suis catholique : A moi les cieux ! Voyez-vous dans mes riches vitraux, au milieu des splendeurs du ciel, le bienheureux repos de mes Saints parvenus au terme de la gloire ? Voyez-vous surtout ces ravissantes roses, aux proportions harmonieuses, fleurs transparentes incrustées dans la pierre, brillantes de mille couleurs, portant au cœur l'image de Dieu, et, dans les riches pétales qui s'en échappent en rayonnant, celle des Anges, des Patriarches et des Saints ! Admirable symbole : Voilà le ciel ! Le cercle, c'est l'éternité au centre de laquelle Dieu se repose. Les esprits bienheureux, les prophètes, les martyrs, les saints, toute la création glorifiée gravite, en chantant des hymnes, vers ce majestueux centre de toutes choses.

Je suis catholique : A moi le ciel ! A moi la tombe ! Voyez-vous mes vastes nefs, ou, tout autour de mes murs sacrés,

ces pierres tumulaires qui recouvrent la dépouille mortelle de mes enfants ! Ils sommeillent là sous mes yeux, à l'ombre de mes autels, en attendant la résurrection glorieuse. Je suis catholique : A moi l'Eglise triomphante ! à moi l'Eglise souffrante ! à moi l'Eglise militante ! Voyez ces flots de fidèles inondant mes parvis depuis la porte d'entrée jusqu'à celle du sanctuaire, le puissant à côté du faible, le riche auprès du pauvre, l'empereur et le berger, le vieillard nonagénaire et la jeune vierge à peine adolescente. Je suis catholique : A moi le temps ! à moi tous les siècles ! Voyez les zodiaques, ces emblèmes du temps, placés à la porte de mes temples ; car le temps est le vestibule de l'éternité. Contemplez dans ma statuaire et dans mes vitraux, comme dans une vaste galerie, les âges rassemblés depuis Adam jusqu'à Jésus, depuis le sacrifice d'Abel et d'Isaac jusqu'à celui de Thomas de Cantorbéry, depuis Melchisédech et Aaron jusqu'à Zacharie et Jean-Baptiste, et depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre le Grand, depuis Saül et David jusqu'à Auguste sous lequel naquit le Messie, et depuis Constantin le premier empereur chrétien jusqu'à Charlemagne et ses preux, jusqu'à saint Louis et toute sa brillante chevalerie des croisades dont les armoiries sont venues achever ma clôture transparente.

Je suis catholique : voilà ce que l'Eglise continue de nous dire par cette variété de figures étranges de divinités païennes qu'elle fait entrer dans ses constructions. Partout les Dieux profanes y paraissent en vaincus : ici, ils soutiennent sur leurs épaules affaissées de lourdes masses ; ailleurs, la bouche du Jupiter sert de conduit à la pluie. C'est le christianisme vainqueur traînant à son char ses ennemis humiliés. Je suis catholique : voilà ce que l'Eglise nous dit encore par toutes les créatures inanimées, ces ceps, ces feuilles de vigne, ces épis de blés, ces fruits, ces arbres de toute espèce qui ornent les murailles du temple saint.

Toutes les parties de la création s'y sont donné rendez-vous pour louer Dieu à leur manière, et c'est la main puissante de l'Eglise catholique qui les a réunies. On nous parle des beautés de la nature, et les temples n'en sont-ils pas remplis ? Nos forêts druidiques n'ont-elles pas passé, comme on l'a dit, dans nos églises gothiques, ou plutôt la forêt des palmes de Jéricho n'y a-t-elle pas été rapportée de Palestine avec la grappe d'Engaddi ? Je suis catholique : A moi l'empire du monde physique et du monde moral ! à moi le monopole des sciences et des vertus ! Tout ce qu'il y a de grand et de beau m'appartient. Voilà, M. F., ce que ne cesse de redire la voix imposante de la basilique chrétienne.

Mais attention ! Voilà le sacrifice qui commence. Je vois un homme revêtu d'ornements sacrés, qui monte à l'autel et qui offre le pain et le vin. Qu'est-ce ceci ? Je lève les yeux, et j'aperçois dans les vitraux un personnage qui vivait il y a quatre mille ans : c'est Melchisédech tenant en main du pain et du vin. A côté de lui, je vois un autre personnage qui vivait onze cents ans plus tard : c'est David, montrant d'une main Melchisédech derrière lui, et saluant à neuf siècles devant lui un autre prêtre qu'il appela prêtre, selon l'ordre de Melchisédech. Et tout près de là, je vois en effet Jésus prenant du pain et du vin, disant à ses Apôtres : Prenez et mangez, ceci est mon corps ; faites ceci jusqu'à la fin des siècles, en mémoire de moi. Et voilà qu'aujourd'hui, l'an 1842 après Jésus-Christ, le rayon de soleil qui vient éclairer le sacrifice du pain et du vin que j'ai continué, descend sur les saintes espèces, sanctifié et colorié à travers l'image de Melchisédech, de David et du Christ ; c'est-à-dire que trois flambeaux, trois phares lumineux jetés dans la nuit des âges, viennent refléter leurs rayons sur le mystère eucharistique ! A ce seul exemple comprenez-vous, M. F., cette savante harmonie qui existe entre le temple matériel

et les mystères qui se célèbrent dans le temple ? N'admirez-vous pas cette lumière qui descend des figures sur les réalités, de la prophétie sur l'accomplissement, de l'institution du mystère sur la continuation ?

Ce n'est là qu'un trait entre mille. Je pourrais vous parler de la généalogie de Jésus-Christ, rendue sensible dans l'arbre de Jessé qui tapisse un des vitraux de l'entrée du temple ; du dogme de la substitution de la nouvelle alliance à l'ancienne, admirablement exprimé par les quatre grands Prophètes portant sur leurs épaules les quatre Évangélistes ; de la vie et de l'histoire de Jésus tout entière, écrite par la main des statuaires dans l'enceinte du sanctuaire. En un mot, M. F., je le répète, pas une vérité de foi, pas un précepte, pas une vertu, qui n'ait son symbolisme dans la structure mystérieuse du temple.

Mais finissons, il le faut. Vendredi prochain, si Dieu le permet, nous donnerons la vie et l'âme à ce temple que nous n'avons considéré aujourd'hui que dans sa structure. Nous l'avons aujourd'hui dessiné vide et désert ; nous tâcherons de l'esquisser animé par les pompeuses cérémonies du culte.

Mais déjà, M. F., n'éprouvez-vous pas ce désir exprimé par les paroles de mon texte : *Unam petii a Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini, omnibus diebus vitæ meæ ; ut videam voluptatem Domini et visitem templum ejus ?* Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je la demanderai sans cesse : c'est d'habiter dans sa sainte maison tous les jours de ma vie ; oui, puissé-je revoir le temple du Seigneur et y goûter les délices de ses serviteurs ! *Omnibus diebus* : oui, je croirais avoir perdu le jour où je ne serais pas venu dans le temple. *Voluptatem Domini* : oui, volupté du Seigneur ! Venez-y donc, M. F., dans le temple, et voyez et goûtez : *Gustate et videte.*

Où trouvez-vous sur la terre autre chose qui réponde à la beauté de ce temple ? Ou pouvez-vous passer des instants plus doux ? Et pourtant, le dirai-je, M. F. (cela est humiliant) : ce temple, bâti par la foi de nos pères, est comme non avenu pour un grand nombre d'habitants de cette ville, qui n'y viennent jamais, qui passent à côté de ces hautes tours construites par la pensée catholique avec la même indifférence que les Arabes passent à côté des pyramides du désert, qui traversent ce sanctuaire sacré d'une porte à l'autre avec la même apathie et la même insensibilité brutale que le Musulman foule au pied la terre encore sanglante du Calvaire et la pierre du Saint Sépulcre. Et pourtant là, que de grâces nos pères ont obtenues ! *Ubi laudaverunt te patres nostri.*

Chaque fois, ô Vierge sainte, que je contemple ce magnifique édifice jeté au milieu de la contrée, et ces deux tours qui se perdent dans la nue comme deux bras qui vont chercher les cieux, je crois voir, dans ce travail des siècles catholiques, l'humanité faisant effort pour se détacher de la terre et s'élancer vers les airs, la pensée se soulevant, s'arrachant à la matière pour planer dans les régions de l'esprit ; c'est comme une assumption de la nature entre les bras de la grâce et de la foi. Ah ! Vierge sainte, ramenez-nous-les, ces jours de foi, ces jours de noble enthousiasme ! La foi de nos pères savait animer la pierre, et notre matérialisme égoïste, notre industrialisme avare a pétrifié nos cœurs. Que votre temple, ô Marie, ne soit pas un anachronisme au milieu de nous, et que nous ne méritions pas d'en être dépossédés par un juste jugement de Dieu !

Non, M. F., il n'en sera pas ainsi : le temple, désert depuis un demi-siècle, reverra encore les anciens jours de gloire. Les multitudes, qui sont certes son plus bel ornement, viendront encore se presser sous ses voûtes. Sion verra encore ses antiques solennités. Et nos neveux, meilleurs que nous,

ne comprendront pas comment un siècle qui se disait civilisé, a pu oublier de venir chercher dans cette sainte académie ce qu'il ne pourrait trouver ailleurs, la véritable sagesse, la véritable vertu, le véritable bonheur.

Je finis par ce mot. Nos pères ont placé à l'entrée du temple le jugement dernier. Pensée terrible et consolante : c'est à la porte du temple que se décide l'éternité. Vous n'y entrez jamais ! vous vous excommuniez, vous prononcez votre sentence, vous acceptez votre sort : *Ite, maledicti... Ibunt hi in ignem æternum* ; mais vous qui entrez dans le temple, venez : *Venite, benedicti Patris mei... possidete paratum regnum*, oui, le royaume préparé par ce premier temple qui était la porte du ciel. Ainsi soit-il (1).

(1) Cf *Appendice 1* : A, 50.

XXXVII

INSTRUCTION

POUR LE VI^e VENDREDI DE CARÊME : SUR LE CARACTÈRE
DRAMATIQUE DU CULTE CATHOLIQUE.

(1842)

*In funiculis Adam traham eos, in vinculis
caritatis.*

Je les attirerai à moi dans les liens d'Adam,
c'est-à-dire par tous les attraits qui gagnent
les hommes.

(Osée, ch. XI, v. 4.)

La sainte quarantaine touche à son terme, M. T. C. F. Nous sommes à la veille de cette semaine que l'Église appelle la grande semaine, et dans laquelle va se renouveler la touchante célébration des plus augustes mystères. C'est aujourd'hui la dernière fois qu'il m'est donné d'élever la voix parmi vous ; et pourtant, M. F., que je suis loin d'avoir, je ne dis pas épuisé le fond, mais effleuré la superficie du sujet important que nous avons embrassé !

La nécessité du culte pour l'existence et le maintien de la religion, la conformité du culte extérieur avec le plan sur lequel Dieu nous a créés et d'après lequel il nous a rachetés : tel a été l'objet de nos premières instructions ; elles tendaient uniquement à poser les principes généraux. Puis, commençant à descendre au détail, nous avons

arrêté notre attention d'abord sur les temples, qui sont la demeure consacrée au culte de Dieu. Il me resterait maintenant à vous parler : 1° du jour qui nous appelle tous au temple, c'est-à-dire du dimanche avec son double précepte de repos corporel et d'œuvres spirituelles ; 2° de la grande action du culte, de l'action par excellence, qui est le sacrifice de la messe ; 3° de la seconde action du culte que l'Écriture appelle le sacrifice des lèvres, c'est-à-dire de la prière de l'Église, de sa psalmodie, de ses heures canonicales, de ses saints offices ; 4° de la partie mobile du culte, c'est-à-dire de la distribution des diverses fêtes pendant l'année ecclésiastique, et de la composition du calendrier religieux ; 5° enfin, pour compléter le sujet, je devrais aborder la question si vaste et si essentiellement liturgique des sacrements.

Cette dernière partie, M. F., c'est-à-dire l'enseignement catholique concernant la doctrine des sacrements, sera, s'il plaît à Dieu, la matière de nos entretiens du carême, l'an prochain. Et, quant à la question du dimanche, du saint sacrifice de la messe, des saints offices de l'Église, et du Propre du Temps et des Saints, ce sera l'objet de quatre ou cinq prênes que nous espérons donner à la messe paroissiale du dimanche, dans le courant de cette année.

Mais quel sujet traiterons-nous donc aujourd'hui ? Aujourd'hui nous parlerons un peu de toutes ces choses, en les présentant sous un point de vue particulier qui mérite notre attention. M. F., les recherches incomparables de la liturgie catholique, complètement inconnues à toute une classe immense de la société, ne sont pas assez comprises et appréciées par les chrétiens eux-mêmes. C'est une mine féconde, depuis longtemps inexplorée ; et c'est bien par ce côté-là surtout, qu'on peut dire avec un de nos grands philosophes modernes, que notre religion a pour

notre société actuelle toute la force d'une chose antique, et toute la grâce d'une nouveauté (1).

Certaines oreilles, inaccoutumées à l'enseignement religieux, s'étonnent même quelquefois de le retrouver dans notre bouche si plein de grâce, de charme et de poésie. Elles craignent presque pour notre orthodoxie et semblent nous reprocher que la doctrine évangélique emprunte trop de couleurs riantes et douces à notre pinceau. Tranquillisez-vous, M. T. C. F. ; c'est aux pieds de la croix que nous méditons avant de parler, et jamais nous n'habillerons la vérité sainte d'ornements mondains et profanes. Nous savons, quand il le faut, vous la montrer toute nue, la croix de Jésus. Mais enfin, M. F., si nous ne devons pas farder la vérité, nous ne devons pas non plus la décolorer et la vieillir, elle toujours si fraîche et si jeune.

La religion, comme la nature, a son côté sévère, mais elle a aussi son côté riant. Elle s'adresse à la fois à l'esprit, à l'imagination, au cœur, à tous les sens. Elle a pour elle toute la maturité et la solidité du raisonnement viril, toute l'efflorescence et la grâce descriptive de la juvénilité, toute la certitude d'une démonstration logique et rigoureuse, tout l'entraînement de la chaleur et du sentiment, toute la hauteur et la profondeur de doctrine qui convient aux esprits métaphysiques, toutes les formes frappantes et saisissantes qui commandent aux multitudes et qui peuvent la rendre populaire. La religion, comme la manne des Israélites, ayant tous les goûts, peut donc être, doit donc être présentée alternativement sous différents aspects. Il faut donc que le prédicateur évangélique sache prendre tous les tons, et c'est le propre des auditeurs intelligents et bienveillants de s'associer à la pensée actuelle de l'ora-

(1) M. de Bonald : *Pensées*, t. I, p. 28. (Note de M. l'abbé Pie.)

teur, et de ne jamais chercher à la pousser hors du terrain où il s'est placé.

Et c'est là, M. F., le témoignage que j'ai essayé de rendre à l'immense majorité de cet auditoire où ne se trouvent pas, grâce à Dieu, ces esprits puérilement capricieux dont parle Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se plaignent de la sécheresse du raisonnement le jour où l'on raisonne, du brillant de l'imagination le jour où l'on décrit; dont l'esprit regrette ce qui est dit pour le cœur, dont le cœur est mécontent lorsqu'on parle à l'esprit. L'enseignement est trop métaphysique ou trop raisonné, aujourd'hui; demain, il est trop sentimental ou trop descriptif. Ce sont ces enfants à qui Jésus-Christ comparait la génération de son temps, ces enfants qui jouaient sur la place un jeu usité alors, dans lequel ils se disaient les uns aux autres : Nous vous avons chanté des airs joyeux et vous n'avez pas sauté, nous avons donné des airs tristes et vous n'avez pas pleuré.

Encore une fois, M. F., telle n'est pas la disposition de ce grand nombre d'auditeurs trop humbles et trop judicieux pour s'ériger en censeurs de cette parole évangélique qui doit les juger un jour. Aussi ne craindrai-je pas d'établir et de développer une proposition que nul autre n'avait peut-être jamais traitée dans la chaire chrétienne avant un des plus éloquents et des plus aimables défenseurs de la vérité catholique dans ces derniers temps, ce noble prélat de l'Angleterre catholique, dont le Souverain Pontife a qualifié si gracieusement le talent par le nom de fleuve de miel, en le faisant évêque de Mellipotamos. Ce célèbre controversiste, qui joint à la puissance du raisonnement la chaleur de l'amour et le charme d'une riche imagination, me servira de guide.

Entrons dans la question, et disons qu'un des aspects remarquables du culte catholique, c'est son caractère dramatique (nous expliquerons bien ce que nous entendons

par ce mot). En d'autres termes, montrons que pour continuer ce plan providentiel d'après lequel Dieu a mis la religion tout entière dans des faits, les cérémonies et fêtes de l'Église catholique ont pour objet de renouveler ou de remettre sous nos yeux ces mêmes faits. Développons quelques idées générales d'abord, et expliquons-nous plus clairement ensuite par des exemples que nous tirerons autant que possible des cérémonies de la semaine sainte, pour préparer les fidèles à l'intelligence des mystères liturgiques de cette époque de l'année.

C'est une chose digne de remarque, et que nous vous avons fait remarquer souvent, M. F., que la religion tout entière a été comme enveloppée par son divin auteur sous l'écorce de faits sensibles et matériels. Vous vous rappelez quelles fécondes idées nous a fournies à cet égard le développement de ce texte de saint Paul : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*. La religion ne repose point sur des arguments philosophiques ni sur des discussions abstraites que la multitude ne pourrait suivre et comprendre ; elle repose uniquement sur des faits sensibles et matériels qui sont à la portée de tout le monde. Elle entre par les yeux pour arriver à l'esprit.

La religion consiste en trois grandes choses : Dieu ; Jésus-Christ, Fils et envoyé de Dieu ; l'Église, organe de Jésus-Christ. Or, l'existence de Dieu est prouvée par un fait, celui de la création ; la divinité de Jésus-Christ est prouvée par le fait de ses miracles ; l'autorité de l'Église est prouvée par le fait de son institution divine et de sa durée. Pour que vous soyez chrétiens comme moi, je ne vous demande que d'avoir les yeux ouverts et de me répondre, en voyant sortir le monde du néant, s'il existe un Dieu ou non ; en voyant Jésus-Christ ressusciter les morts et se ressusciter lui-même, s'il est le Fils de Dieu ou un impos-

teur; en voyant les merveilles de l'Église naissante et la merveille plus étonnante de sa permanence, si c'est une institution surnaturelle ou humaine.

Et si vous voulez parcourir avec moi les détails plus circonstanciés de la religion dogmatique ou morale, je vous les montrerai toujours dans des faits. Pas un mystère qui ne soit un fait. La Trinité s'est révélée à diverses reprises comme un fait : entendez-vous le Père qui parle dans les cieux? voyez le Fils sur la terre dans l'eau du Jourdain ; suivez de l'œil l'Esprit-Saint qui descend du ciel sur la tête de Jésus. L'Incarnation est un fait : un fait dont le motif est dans un premier fait, la chute de l'homme ; un fait dont l'attente est dans une série de faits qui durent quatre mille ans, et dont les auteurs principaux sont Adam, Noé, Abraham, Moïse et Élie ; un fait dont Bethléem, Jérusalem et Samarie sont le théâtre. La vie de Jésus sur la terre, c'est une suite de faits. L'Eucharistie est un fait : allez au cénacle. La Rédemption est un fait : interrogez le calvaire et les bourreaux. La Résurrection est un fait : allez au sépulcre. L'Ascension est un fait : montez au jardin des Oliviers. La descente de l'Esprit-Saint est un fait : mêlez-vous à la multitude venue de toutes les nations ; voyez ces langues de feu !

Quittons le dogme, et parlons morale. L'humilité, la pauvreté sont des vertus : allez à Bethléem et voyez cette étable, cette crèche, cette paille. Les petits et les simples sont plus aimés de Dieu que les riches et les puissants : voyez les bergers appelés à l'étable avant les rois. L'obéissance et particulièrement la dépendance filiale sont des vertus : voyez à Nazareth le Fils de Dieu soumis à Marie et à Joseph. La souffrance est une vertu : il faut souffrir pour entrer dans la gloire ; voyez la croix de Jésus et le glaive qui perce le cœur de sa mère. En un mot, M. F., le caractère de l'Incarnation du Dieu fait homme est empreint sur

toute la théologie chrétienne; toute croyance, toute vertu s'y montre unie à un fait, qui est en quelque sorte son corps sensible, sa nature visible.

Voilà quelle a été l'économie providentielle d'après laquelle Dieu a donné sa religion aux hommes, se mettant ainsi à leur portée, s'appropriant à leurs besoins. L'homme était charnel, et la vertu s'est fait chair. L'homme ne comprenait et par conséquent n'aimait que ce qu'il voyait; et la vérité et la vertu, en la personne incarnée du Verbe, se sont rendues visibles. Et c'est ainsi que Dieu a pris les hommes dans les filets d'Adam, c'est-à-dire qu'il a pris les êtres sensuels par les sens, les êtres matériels par la matière, les êtres qui ne comprenaient et n'aimaient que ce qu'ils voyaient, en se montrant à leurs yeux pour arriver à leurs cœurs. La religion donc en elle-même n'est que l'histoire des faits qui ont été opérés autrefois; c'est un drame que l'Écriture nous donne à lire. Or c'est ici que nous nous saisissons bien de notre sujet. Comprenez la liaison de ce que je vais dire avec ce qui précède.

Dieu a mis la religion tout entière dans des faits; mais ces faits sont passés. Ils ont dû frapper vivement l'esprit et le cœur de ceux qui en ont été témoins; mais aujourd'hui nous ne pouvons plus en avoir que le récit. Récit infiniment croyable sans doute, récit plein d'intérêt et de persuasion; mais enfin, telle est la nature de l'homme que ce qui arrive à lui par le sens de l'ouïe le pénètre, l'échauffe infiniment moins que ce qui frappe ses yeux. C'est la pensée bien connue d'un poète profane, interprète en cela de la nature : *Segnius irritant animos demissa per aurem, quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus*. Et qui de nous ne s'est surpris parfois, comme saint Augustin ou saint Bernard, à regretter de n'avoir pas été les heureux témoins de la touchante scène de Bethléem ou de celle du Calvaire! Comme il nous semble que nous eussions aimé davantage l'enfant

nouveau-né, que nous eussions compati plus vivement à l'agonie du Sauveur, si nous eussions été là, si nous avions vu de nos yeux !

Dieu a bien senti le besoin de notre nature, il a parfaitement répondu aux exigences de notre humanité en s'incarnant lui-même, en incarnant toute la religion dans des faits ; mais pour compléter cette œuvre d'amour, mais pour condescendre jusqu'au bout à notre besoin de voir par nos yeux, mais pour nous prendre toujours dans les liens d'Adam, c'est-à-dire dans les filets de notre propre nature, il faudrait que ces faits pussent se renouveler, se perpétuer et durer toujours. Or, voilà précisément, M. F., ce que réalise d'une façon admirable le culte catholique ; voilà précisément ce que j'entends par le caractère dramatique de notre liturgie. L'objet et le pouvoir de la poésie dramatique consistent en ce qu'elle n'est pas uniquement descriptive, mais encore représentative, et cela soit qu'elle se produise par des actions, soit qu'elle ne s'exprime que par des mots. Son mérite propre est de faire assister notre imagination et nos sens aux scènes que d'autres ont vues, et d'exciter en nous les sentiments que nous a inspiré la réalité. La poésie dramatique étant ainsi définie, rien n'est plus conforme au sentiment de notre nature, ni au plan de la religion.

Dans l'ancien peuple de Dieu, le culte était éminemment dramatique, c'est-à-dire qu'il tendait à reproduire et à perpétuer les faits importants. Quelque prodige avait-il été opéré en faveur d'Israël ? à l'instant on dressait un monument, et le législateur disait : Quand vos enfants vous demanderont dans plusieurs siècles pourquoi ces pierres, vous leur direz le prodige que le Seigneur a fait. Par exemple, Israël a séjourné quarante ans dans le désert avant d'entrer dans la terre promise ; et plus de quatre mille ans après, Israël, à une certaine époque de l'année,

sortait de ses maisons et de ses villes, et allait habiter plusieurs jours sous des tentes. La fête des Tabernacles reproduisait chaque année le séjour dans le désert, y replaçait en quelque sorte les Israélites, après douze et quinze siècles. Toutes les fêtes, toutes les pratiques judaïques avaient le même caractère.

Au reste, ce langage dramatique est tellement conforme à notre nature, qu'il se rencontre surtout chez les peuples sauvages, et que c'est le triomphe de l'art de s'en rapprocher. On se rappelle le présent mystérieux et significatif de l'ambassadeur des Scythes vers Darius. A la mort de César, dit Jean-Jacques Rousseau, j'imagine un de nos orateurs, voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre. Antoine, quoique éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

Eh bien, M. F., encore une fois, voilà la rhétorique des cérémonies de l'Eglise. L'hérésie écarte le tableau original, pour argumenter et disserter. L'Eglise catholique ne disserte qu'à regret ; elle raconte, elle expose, elle reproduit les faits.

La liturgie n'est pas plus monotone que la nature ; elle a ses diverses saisons. Et comme, chaque année, la même révolution s'opère dans les cieux et ramène les mêmes constellations, ainsi tous les mystères chrétiens apparaissent successivement dans le cycle de l'année liturgique. Ce que nous avons dit du temple matériel, nous le disons plus encore du culte qui se célèbre dans le temple. Le culte catholique, tel qu'il se consomme et s'achève dans le cours de l'année ecclésiastique, est le plus vaste exposé de la religion ; c'est une Somme vivante de théologie dogmatique et morale, historique et mystique. C'est une galerie où figurent toutes les croyances et toutes les vertus.

C'est un drame où chaque mystère occupe une scène, où chaque précepte s'anime par une action. M. F., le plus beau livre qui soit au monde, et, si vous consentez à prendre ces paroles dans leur sens noble et élevé, la plus admirable pièce de théâtre qui ait jamais été composée, c'est votre eucologe, votre livre d'office, votre paroissien. Si vous aviez l'intelligence de ce livre-là, vous ne laisseriez pas passer une seule fête, une seule cérémonie de l'Eglise sans vouloir y assister.

Chaque année l'Eglise catholique attend le Sauveur et soupire après sa venue : c'est là le mot de toute la liturgie de l'Avent ; chaque année elle le revoit enfant dans la crèche : voilà Noël ; elle le suit dans le développement de son adolescence, à travers ses courses apostoliques ; elle jeûne avec lui dans le désert : voilà le carême ; elle le contemple s'offrant sur la croix : voilà le Vendredi Saint ; ressuscitant du sépulcre : voilà Pâques ; remontant à la droite de son Père : voilà l'Ascension : envoyant l'Esprit-Saint sur la naissante Eglise : voilà la Pentecôte ; couronnant les élus, sa sainte mère d'abord, puis tous les Saints qui sortent de ce monde : voilà l'Assomption et la Toussaint.

Et ces mystères, l'Eglise les célèbre chaque année, non pas comme des faits accomplis, mais comme s'ils s'accomplissaient actuellement : d'abord, parce qu'en effet le sacrifice à la fois représentatif et réel de Jésus-Christ sur l'autel implique un renouvellement de chacun des mystères chrétiens ; puis, en outre, parce que chacun de ces mystères a un double esprit, et que s'il est passé sous un rapport, il est réellement encore présent sous un autre. Par exemple, Jésus-Christ est né, il y a 1842 ans ; oui, mais à quoi servirait cette naissance de Jésus-Christ, il y a dix-huit siècles, s'il ne revenait pour chacun de nous, s'il ne renaissait au dedans de nos cœurs ? Quand je célèbre Noël, l'objet de cette fête est donc à la fois passé et présent. Je

me joins aux patriarches pendant l'Avent pour appeler la première naissance du Messie ; mais aussi j'emprunte leurs paroles pour appeler une seconde naissance du Messie dans mon cœur : Cieux, envoyez votre rosée, et que les nues fassent pleuvoir le juste ! De même Jésus-Christ est mort, il y a dix-huit siècles ; mais à quoi me servirait sa mort, si les mérites de cette mort ne m'étaient appliqués ? Il a été crucifié ; mais le péché le crucifie encore tous les jours. Jésus-Christ est ressuscité, il y a dix-huit siècles ; mais à quoi me servirait sa Résurrection, si la vertu de ce mystère ne le faisait ressusciter en moi, en me faisant passer du péché à l'innocence, de l'apathie à la ferveur ?

C'est ainsi, M. F., que la grâce de Noël n'est pas celle du Vendredi Saint, que la grâce du Vendredi Saint n'est pas celle de Pâques, et ainsi du reste. Chacune des fêtes et des époques de l'année chrétienne a son caractère spécial et son esprit propre, sous le double point de vue du dogme à croire et de la vertu à pratiquer. Et c'est vers ce double aspect de chaque mystère que la liturgie dramatique de l'Eglise nous reporte, en nous rappelant toujours les scènes originales qu'elle veut célébrer. Faisons ressortir cette vérité par l'analyse de quelques-uns des offices de la Semaine Sainte.

Le jour des Rameaux est destiné à rappeler l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, en même temps que les premiers pas qu'il fit dans la carrière de sa Passion. L'Eglise aurait pu se contenter d'un simple récitatif, d'une leçon, d'une exhortation aux fidèles, pour les informer du but de la solennité. Mais non : au lieu de cette méthode froide et languissante, l'Eglise ouvre l'office de la manière la plus dramatique. C'est une procession, qui rappelle la marche de Jésus-Christ. On y porte des palmés, des enfants y chantent l'hosanna ; l'évangile de l'entrée triomphante est proclamé sous la voûte des cieux.

Autrefois l'Eglise de Chartres faisait sa procession en ce jour à l'église abbatiale de Saint-Chéron, parce que nos pères, revenus de la Terre Sainte, avaient remarqué que cette montagne avait, par rapport à Chartres, la même situation topographique que le mont des Oliviers, et le village de Bethphagé par rapport à Jérusalem, comme cette vallée de Lèves où ils ont, à la même époque et pour le même motif, bâti un monastère qu'ils ont appelé Josaphat. Ces circonstances, dramatiques encore, souriaient à leur piété. Puis, au retour de la procession, aux portes de la ville autrefois, plus tard à celles de l'église, aujourd'hui (car notre ferveur va toujours en diminuant) à la porte du chœur, s'exécute une cérémonie dramatique toujours. La porte est fermée ; ainsi l'entrée du ciel était interdite à l'homme déchu. Le célébrant, qui représente Jésus-Christ, frappe avec le bâton de la croix, et bientôt, après un dialogue de la plus parfaite poésie lyrique, les portes s'ouvrent et la procession entre, tandis que le chœur raconte l'entrée triomphale de Notre-Seigneur dans la sainte cité qu'il va bientôt régénérer par sa croix, elle et tout le genre humain.

Le même principe dramatique, mais fortifié par la recommandation, j'ai presque dit par le précepte du Seigneur, a fait conserver parmi les cérémonies du Jeudi Saint l'usage de laver les pieds aux pauvres. M. F., la grandeur et la noblesse du pauvre, voilà une vérité que l'Eglise traduit par un drame bien intelligible. A Rome le Souverain Pontife, dans nos villes les évêques, dans les cours catholiques les souverains, quittant leurs ornements somptueux et lavant les pieds des pauvres, voilà qui est significatif. Il faudra bien des brochures philanthropiques pour remplacer cela. Mais hâtons-nous. L'adoration de la croix, le tombeau du Sauveur, la marche triste et silencieuse des lévites qui ne laissent entendre que le bruit cadencé des

vases du parfum de la sépulture : autant de faits historiques reproduits.

Et ce qui ne peut échapper à l'observateur attentif, c'est que si chaque partie des offices de la Semaine Sainte possède le caractère de vie et d'action qui forme l'essence de la représentation dramatique, l'ensemble en est disposé de manière à ce que chaque jour ajoute à nos sentiments de piété recueillie et mélancolique, par la variété des contrastes et des épisodes. Ainsi l'office du dimanche des Rameaux s'ouvre d'une manière à la fois solennelle et triste, avec un mélange de joie passagère (on y porte des palmes), et un commencement de douleur (on s'y sert du bâton de la croix, et l'on y chante pour la première fois la Passion du Sauveur). Pendant les trois jours suivants, l'office est tout imprégné de tristesse ; mais les démonstrations de deuil ne commencent qu'aux ténèbres, où l'on chante les Lamentations et le *Miserere*. Le jeudi, pour un moment, arrête le cours de la douleur : c'est l'institution de l'Eucharistie, mystère d'amour. L'Eglise quitte un instant ses vêtements noirs, elle entonne l'hymne des Anges : *Gloria in excelsis*. Mais ce moment d'allégresse reconnaissante finit bien vite. L'Eglise retombe plus que jamais dans sa tristesse, le sanctuaire est nu, le sacrifice cesse, l'Eglise reste sans encens ni lumière, comme une mère à la mort de son fils unique. Puis le lendemain, le rit du Samedi Saint laisse entrevoir l'aurore de la consolation ; on sent l'approche de la Résurrection. L'*Alleluia* du jour suivant est timidement annoncé, et ainsi s'évite la trop brusque transition qui sans cela nous jetterait de l'abîme des douleurs dans l'abîme des joies, d'un cachot obscur dans la resplendissante lumière du midi.

Je le demande, M. F., à ceux qui sont accoutumés aux spectacles profanes : trouvez-moi ailleurs un drame conçu comme celui-là, approprié comme celui-là à tous les senti-

ments du cœur humain, où la religion, en nous donnant ses plus hautes leçons, n'a oublié aucune des délicatesses de l'art, où elle a tenu compte même des caprices de notre attention. Ah ! on a dit que le théâtre était l'école des mœurs. Si vous voulez parler du théâtre sacré des cérémonies saintes, oui, cela est vrai. O vous qui avez un cœur pour aimer, au lieu de vous en aller à travers le monde, jouant ce qu'on appelle aujourd'hui le drame des passions, venez donc avec nous assister au drame de la Passion de Jésus-Christ !

Dirai-je un mot du caractère dramatique de la musique sacrée ? M. F., vous qui vous extasiez sur des talents souvent médiocres, venez-vous entendre, par exemple, ces deux immortels chefs-d'œuvre de Palestrina, les *Improperia* du Vendredi Saint, et le chant de la Passion selon saint Matthieu et selon saint Jean ? Ce dernier chant est exécuté par trois interlocuteurs en habits de diacre ; le récit est fait par une noble et forte voix de ténor ; les paroles du Sauveur sont chantées par une basse profonde et solennelle, et un contralto dit tout ce qui est mis dans la bouche des autres personnages. Cet ensemble produit le plus vif effet dramatique qui puisse résulter d'une composition musicale. Chaque rôle a sa cadence particulière parfaitement adaptée à son esprit ; c'est un chant ancien, simple, mais riche et digne de la tragédie antique. Celle du narrateur est claire, nette et faiblement modulée ; celle des divers interlocuteurs a un ton vif et approchant presque de celui de la conversation familière ; celle du Sauveur est lente, grave et solennelle. Elle commence fort bas et monte par tons pleins, puis s'étend en modulations simples et riches, et finit gracieuse et expressive, modifiée avec plus d'effet encore dans les phrases interrogatives. Mais arrêtons-nous, M. F. (1).

(1) Ici quelques mots, d'abord aux fidèles, sur le zèle avec lequel ils

Un de ces hommes dont l'éducation a été faite par l'impiété (qu'un contre-sens tout seul a pu nommer philosophique) du siècle dernier, disait un jour devant moi dans un langage assez peu distingué : « Si la messe changeait aussi souvent que la comédie, on pourrait y aller davantage. » Dans ces paroles que je vous demande pardon de reproduire, il y a du vrai et du faux : du vrai, en ce qu'il est incontestable que la monotonie est fastidieuse pour notre nature ; du faux, en ce qu'il est de la plus grossière ignorance de supposer que les offices de l'Église se ressemblent tous les jours de l'année. Sans doute, il y a dans les offices un fond qui se retrouve tous les jours (et, il faut bien le dire, le fond de tous les drames est le même) ; et ce fond, qui est la partie essentielle du sacrifice, certes peut bien éveiller et soutenir éternellement l'attention, puisque le sacrifice de l'autel c'est l'Incarnation et la Rédemption qui se renouvellent : tous les jours le Dieu-Homme renaît sur l'autel, et y meurt de nouveau : *Et renascens perpetuò moriendo vivit*. Tous les jours donc, le fond du sacrifice est le même, mais tous les jours aussi le reste de l'action varie ; tous les jours un nouvel aspect de la religion vient se présenter, de nouvelles paroles, de nouveaux rites viennent changer la scène et la transformer quelquefois encore complètement.

Venez donc, ô M. T. C. F., et c'est là toute la conséquence de cette instruction et de toutes celles que nous vous avons adressées ; venez donc assister aux offices de l'Église. Il n'y a rien de si beau ailleurs ; est-ce donc parce que la sainteté se joint ici à la beauté, que vous déserte-

doivent suivre la pieuse cérémonie de l'Église. Le meilleur livre de piété, c'est la vie de Jésus-Christ en nous. Or, etc. Les anciens chrétiens suivaient tous les offices, au point qu'un laïque devenait en quelques jours prêtre et même évêque : saint Ambroise. Saint Louis connaissait son bréviaire comme un prêtre, et il n'en fut pas moins un héros, etc. (Indication de M. l'abbé Pic.)

rez ces admirables spectacles ? M. T. C. F., vous venez entendre nos paroles, et quelquefois elles vous intéressent, mais elles ne vous changent peut-être pas. Oh ! venez donc entendre aussi la parole de l'Eglise, le langage du culte. Cette prédication ira bien plus à vos cœurs, d'une façon plus sûre, plus délicate, plus efficace. Nous pouvons, nous, nous tromper quelquefois ; l'Eglise ne se trompe jamais. Que de fois, ô mon Dieu, les saintes pompes de votre Eglise ont reposé mon âme attristée, remis dans la voie mon esprit égaré, dilaté d'amour mon cœur resserré par la crainte !

Venez, M. F., vous retrouverez ici la foi que vous avez perdue, la vertu qui semble être devenue pour vous contre nature, le bonheur que vous n'avez encore pu trouver ailleurs. Des hommes nous disent quelquefois : Pour aller aux offices, je voudrais auparavant être convaincu et croire. Et moi je vous dis, M. T. C. F. : venez et vous croirez. Impossible d'assister aux offices de l'Eglise et de ne pas croire. Vous savez ce que Diderot et Jean-Jacques ont écrit là-dessus de leur propre disposition. La plus belle conquête que le christianisme ait pu faire, il la doit à son culte : Augustin fut converti surtout par la mélodie et la pompe de la liturgie ambrosienne.

Vous voudriez avoir la foi, me dites-vous. Je ne vous demande qu'une chose. Assistez avec attention et recueillement aux cérémonies sacrées de l'Eglise, et vous aurez la foi. C'est la voie la plus courte, la plus sûre. N'essayez pas de trouver la lumière en discutant ; non, entrez, et vous verrez.

Avez-vous quelquefois regardé du dehors les vitraux de nos églises gothiques ? Quel aspect triste et repoussant ! c'est un amas insignifiant de pièces informes, mal ajustées, sombres et noires. Tant que vous êtes en dehors du temple, vainement on voudrait vous prouver qu'il y a quelque

valeur, quelque mérite dans ces objets. Mais si vous entrez, ah ! tout à coup vous êtes ravis par la beauté, l'éclat, l'harmonie de ce qui vous semblait un désordre. Chaque parcelle est une émeraude ou une fleur. L'ensemble produit un effet dont la combinaison est une merveille.

M. F., vous comprenez où j'en veux venir. Vous ne venez pas à nos assemblées, à nos sacrés mystères, parce que vous ne croyez pas ; nos dogmes vous semblent rebutants, obscurs ; notre morale difficile, cruelle. Ah ! je vous en prie, ne discutons pas à la porte, vous ne comprendriez pas. Entrez, entrez avec moi, et bientôt la lumière se fera d'elle-même. Ce qui vous semblait mal excitera votre admiration. Vous aimerez ce qui vous déplaisait. Entrez, M. F., et vous croirez, ce sont mes dernières paroles. Puissent-elles rester gravées dans vos cœurs (1) !

(1) Cf. *Appendice I* : A, 51.

XXXVIII

SERMON

POUR LA CÉRÉMONIE ANNIVERSAIRE D'EXPIATION A L'OCCASION DU VOL SACRILÈGE COMMIS DANS L'ÉGLISE DE LUISANT, PRÊCHÉ DANS LADITE ÉGLISE.

(Le dimanche, 10 avril 1842)

Secundum tempus et secundum diem in quod contaminaverunt illud gentes, in ipsa renovatum est in canticis... Et cecidit omnis populus in faciem, et adoraverunt et benedixerunt... Et facta est lætitia in populo magna valde, et aversum est opprobrium gentium.

la même époque et dans les mêmes jours qu'il avait été souillé, l'autel fut consacré de nouveau parmi les cantiques et les acclamations. Tout le peuple tomba la face contre terre, et ils adoraient, et ils bénissaient. Et il se fit parmi eux une grande joie, et l'opprobre de la profanation fut enseveli à jamais.

(I Machab. ch. iv, v. 54, 55, 58.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Le temps, qui apaise tous les maux, n'a pas encore adouci notre douleur. Il me semble que c'est hier que je faisais retentir aux oreilles de l'immense multitude réunie autour de la chaire de vérité dans notre grande basilique, ces mots, ces lugubres mots qui portaient la consternation dans tous les cœurs et l'effroi sur tous les visages : La sainte Eucharistie vient d'être profanée à nos

portes ; ils ont pris mon Seigneur Jésus, et je ne sais pas où ils l'ont mis : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum!* Et nos yeux, à tous tant que nous étions, mêlèrent des larmes aux larmes amères versées par les anges de la paix. Et ce qui se passa autrefois dans Israël se renouvela parmi nous.

Il est écrit au premier livre des Machabées que le brave et courageux Judas, ayant vaincu les ennemis, assembla aussitôt l'armée, et ils montèrent à la montagne de Sion. Et là, ils virent les lieux saints déserts, l'autel profané ; et ils déchirèrent leurs vêtements, firent un grand deuil et mirent de la cendre sur leurs têtes, et ils se prosternèrent le visage contre terre et poussèrent des cris jusqu'au ciel. Alors Judas choisit des prêtres sans tache, religieux observateurs de la loi de Dieu. Ils purifièrent les lieux saints, et jetèrent dans un lieu impur les pierres profanées. Et ils prirent de nouvelles pierres, et ils bâtirent un autel nouveau, semblable au premier ; ils firent de nouveaux vases sacrés et ils placèrent des lampes devant l'autel ; et l'autel fut consacré au bruit des cantiques et des acclamations, à la même époque et le même jour qu'il avait été souillé par les Gentils. Tout le peuple se prosterna, et ils adorèrent et ils bénirent le Seigneur. Et il se fit une grande joie, et l'opprobre des nations fut détruit à jamais.

M. F., est-ce là l'histoire de ce qui est arrivé en Israël ou de ce qui s'est passé sous nos yeux ? Dans la personne du courageux Judas Machabée, l'avez-vous reconnu ce courageux et saint pontife, occupé à combattre les ennemis du Seigneur, et qui, à la nouvelle de la profanation commise aux portes de la cité, s'écrie aussitôt : *Ecce contriti sunt inimici nostri : ascendamus nunc mundare sancta et renovare* ; laissons un instant nos ennemis affaiblis et dispersés, allons vite purifier et renouveler le temple. Dans

les larmes et la consternation du peuple saint accouru sur la montagne de Jérusalem, avez-vous reconnu toute cette multitude accourue des hameaux et de la cité, ces pauvres, ces riches, qui sont venus mêler ici leurs pleurs et confondre leurs prières ? Dans cet empressement à renouveler le sanctuaire et l'autel, à faire de nouveaux vases sacrés à la place de ceux qui avaient été profanés, à suspendre et à allumer les lampes devant l'autel, avez-vous reconnu le noble et pieux élan avec lequel les mains se sont ouvertes pour contribuer à réparer les désastres et à dédommager le Seigneur, s'il est possible, par plus de décence et de pompe que jamais, de l'outrage qu'il a reçu ? Enfin, M. F., dans cette cérémonie anniversaire que le peuple d'Israël célèbre à la même époque et dans les mêmes jours que les ennemis avaient souillé le temple, avez-vous reconnu la cérémonie expiatoire qui nous rassemble en ce moment au pied de cet autel ? *Secundum tempus, et secundum diem in qua contaminaverunt illud gentes, in ipsa renovatum est.*

Ayant eu le bonheur, très peu justifié sans doute par mon indignité, d'être un de ces prêtres choisis par notre saint pontife, comme autrefois par le chef d'Israël, pour concourir en ce jour à l'achèvement de l'expiation : *Et elegit sacerdotes sine macula, et mundaverunt sancta* ; n'attendez pas de moi, M. F., des paroles éloquentes et pompeuses. Dieu le sait, je voudrais ne vous parler que par mes larmes et la voix de mes soupirs. Car notre douleur est la douleur de Rachel qui ne veut point être consolée, parce que l'objet de son amour a disparu. Et d'ailleurs, M. F., s'il nous était possible de sentir moins vivement l'outrage fait il y a un an à notre miséricordieux Jésus, hélas ! que d'autres outrages nouveaux depuis ce temps, et tous les jours encore, viennent désoler notre âme ! Écoutez donc, M. F., ce que j'ai à vous dire, dans cette courte homélie, de l'amour du

Seigneur continuellement outragé par la haine de ses ennemis, mais plus péniblement outragé encore par l'indifférence de ceux qu'il voudrait appeler ses amis.

Christus, cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos : Jésus-Christ ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin. Or on peut dire aussi, M. F., que les hommes n'ayant pas aimé Jésus-Christ qui était en ce monde, ont persisté à ne pas l'aimer jusqu'à la fin. Jésus-Christ a commencé par l'amour, il a continué par l'amour et il poursuit encore et poursuivra jusqu'à la fin par l'amour. Mais hélas ! par une désolante inversion, il faut dire aussi que les hommes ont commencé par la haine et l'indifférence, qu'ils ont continué de la même façon, et que la même conduite se poursuit toujours. Persévérance d'amour de la part de Jésus-Christ ; persévérance d'ingratitude de la part des hommes. De la part de Jésus-Christ, persévérance d'amour qui le porte à se faire toujours victime pour les hommes ; de la part des hommes, persévérance d'ingratitude qui les porte à immoler toujours Jésus-Christ. De la part de Jésus-Christ, persévérance d'amour qui perpétue sa passion et son crucifiement ; de la part des hommes, persévérance d'ingratitude qui perpétue ou la rage des bourreaux ou l'infidélité des lâches disciples.

Christus, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos. Quelle est la preuve de l'amour ? c'est le sacrifice. Quel autre témoignage d'amour vraiment réel peut-on donner, sinon de souffrir pour ceux qu'on aime ? Jésus-Christ donc ayant pendant sa vie mortelle aimé les siens et souffert pour eux, Jésus-Christ étant à la veille de mourir pour eux, imagine un moyen d'aimer encore et par conséquent de souffrir encore en quelque sorte après sa mort et jusqu'à la fin des siècles : *Christus cum dilexisset, in finem dilexit.* C'est l'amour qui a fait descendre Jésus du ciel dans le sein de

Marie, l'amour qui l'a fait habiter sur la terre pendant trente-trois ans; le même amour va le fixer pour toujours parmi les hommes. Le Christ ayant aimé les siens, c'est-à-dire Jésus-Christ ayant de toute éternité aimé les hommes et soupiré après l'instant où il prendrait leur nature, Jésus-Christ ayant aimé les hommes dans le temps et s'étant fait leur frère, Jésus-Christ ayant aimé les hommes pendant sa vie, a voulu les aimer encore par delà la tombe : *Christus cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*. Jésus-Christ, ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin; c'est-à-dire Jésus-Christ ayant aimé les siens en faisant pour eux des prodiges d'amour pendant sa vie et à sa mort, a voulu, avant de les quitter, se donner lui-même à eux pour toujours. Jésus-Christ, ayant aimé les siens depuis sa crèche jusqu'à son sépulcre, a voulu les aimer jusqu'à la fin sur les autels et dans le tabernacle où il continue d'habiter pour eux, où il continue de souffrir pour eux.

Car écoutez ceci, chrétiens M. F. : la religion chrétienne consiste tout entière dans l'expiation. Jésus-Christ est venu sur la terre comme une victime. Sa vie n'a été qu'une continuelle douleur. Sa passion et sa mort n'ont été que le dernier dénouement et l'achèvement d'une longue immolation; que dis-je, l'achèvement! non. Et si l'apôtre saint Jean nous assure que l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde, parce que déjà il était immolé par le désir de son cœur et par les sacrifices figuratifs; à bien plus forte raison puis-je dire qu'il sera immolé jusqu'à la fin du monde, puisque sa présence réelle dans l'Eucharistie le soumet de nouveau à toutes les humiliations, et, en quelque sorte, à toutes les douleurs qu'il a endurées pendant sa vie et à sa mort : *Christus cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*. Oui, en rentrant dans les cieux, glorieux désormais et impassible, Jésus-Christ a trouvé le secret de demeurer encore à l'état d'obscurité et comme de souffrance sur la terre.

Il est là pour jusqu'à la fin des siècles, qui vit parmi nous, et qui meurt pour nous, victime toujours vivante et toujours immolée.

Jésus-Christ est là toujours vivant, comme il était jadis dans la Judée, c'est-à-dire toujours bon et miséricordieux, nous appelant à lui, parlant à nos cœurs.

Toujours mourant, c'est-à-dire ne cessant de renouveler pour nous son sacrifice ; entretenant, en quelque sorte, toujours frais et vermeil, le sang divin dans lequel il nous a rachetés, bain salulaire dont l'efficacité est toujours nouvelle, et dont la vertu inaltérable en elle-même, mais de plus sans cesse rajeunie, ne peut un instant défaillir.

Demandez à Jésus pourquoi il est ici ; il va vous répondre qu'il y continue, qu'il y propage son sacrifice : *Adimpleo in me ea quæ desunt passionum*. Dans la crèche, il commença de s'immoler par les abaissements, les humiliations ; et ici, il est enveloppé dans des langes plus humbles encore que ceux de Bethléem : *Adimpleo ea quæ desunt passionum*. A peine né, il était forcé de fuir devant ses ennemis, et de cacher à leurs yeux son humanité sainte, voile insuffisant pour déguiser un Dieu à la rage des hommes ; et ici, il est réduit à fuir encore devant ses ennemis et à chercher d'autres voiles que les voiles, si épais pourtant, de son sacrement : *Adimpleo ea quæ desunt passionum*. Dans Jérusalem, il écoute en silence tous les faux témoignages, il demeure muet devant ceux qui l'accusent ; ici, il se condamne à un silence plus absolu encore : il laisse dire, agir les ennemis ; il se laisse accuser, juger, condamner, convaincre presque ; on dirait qu'il n'a pas de réplique. Quand des voix lui crient comme autrefois : S'il est Dieu, eh bien ! qu'il le montre ! *Jesus autem tacebat* ; il se tait encore : *Adimpleo ea quæ desunt passionum*. Au Calvaire, il offre lui-même sa vie, il répand tout son sang, il meurt ; et ici, il continue de s'offrir, de verser son sang, de mourir : *Adimpleo*

ea quæ desunt passionum. En sorte, je le répète, que la Rédemption des hommes est toujours s'accomplissant, que la victime est toujours sous le couteau, que le bain de nos âmes est toujours renouvelé, et que ce que Jésus-Christ a fait et enduré pour les siens tandis qu'il était en ce monde, il le fait et il l'endure toujours pour nous jusqu'à la fin des temps. O amour ! amour ! amour !

Mais hélas ! M. F., pourquoi suis-je forcé de l'ajouter aussitôt : ô cruauté, ô ingratitude ! Ce que Jésus-Christ a fait et enduré pour les siens en ce monde, il le fait et l'endure encore, il le fera et l'endurera pour eux jusqu'à la fin. Et ce que les siens, qui étaient en ce monde, ont fait contre lui, ils le font encore tous les jours. Les siens qui étaient en ce monde ne l'ayant pas aimé, ont persisté jusqu'à la fin à ne pas l'aimer. Désolante persévérance dont il me reste à vous parler.

II. Saint Paul disait en parlant de ses propres souffrances : *Adimpleo in me quæ desunt passionum Christi.* C'est ainsi que nous devrions tous prendre part à la Passion de Jésus-Christ, en nous y unissant par nos propres souffrances, ou du moins par l'intérêt et la compassion que nous porterions au divin Sauveur. Mais non ; nous achevons ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ, en continuant à nous faire ou ses ennemis qui le livrent et le crucifient, ou ses amis tièdes et lâches qui le renient et l'abandonnent.

Jésus-Christ est dans le tabernacle, toujours victime pour l'amour de nous ; et les hommes sont là, toujours traîtres ou bourreaux envers lui. Il était dans le jardin des Oliviers : tout à coup, dans la nuit, dans le silence, des voleurs viennent, Judas le perfide à leur tête, il est livré. M. F., qu'est-ce autre chose que ce qui s'est passé ici ? Jésus-Christ était là, vivant, priant, s'immolant pour nous dans le silence : tout à coup, des hommes sont venus, le mar-

teau sacrilège a forcé l'entrée, et la nuit une deuxième fois a couvert de ses voiles l'attentat d'un Judas qui a mis la main sur son Dieu pour de l'argent. Il était dans le prétoire, recevant des injures, des crachats, flagellé, etc.; et ici, il a été foulé aux pieds, livré aux vents. Il était au Calvaire crucifié; et ici, il a été détruit en quelque sorte une deuxième fois, d'une façon plus coupable, car sa mort était utile au Calvaire, ici elle est toute criminelle et sans but.

Ah! M. F., comment donc des hommes sont-ils capables d'un tel forfait? Qu'avait donc commis le Seigneur Jésus envers celui qui est venu se souiller d'un tel attentat? Ah! il lui avait donné la vie, il lui avait donné la grâce, etc. *Popule meus, quid feci tibi aut in quo contristavi te? Responde mihi. Quia eduxi te de terra Ægypti, parasti crucem Salvatori. Quia eduxi te per desertum quadraginta annis, et manna cibavi te, et introduxi te in terram satis bonam, parasti crucem Salvatori tuo. Quid ultra debui facere et non feci?* Jésus-Christ lui a bien dit par la voix de sa conscience: *Amice, ad quid venisti?* Ah! M. F., quand il n'y a plus de foi dans un cœur, quand c'est la cupidité qui y règne, de quoi n'est-il pas capable? Nous avons horreur de ce crime, hélas! et nous n'avons pas assez horreur des vices qui peuvent amener jusqu'à ce degré de perversité. Je dis que nous en avons horreur; mais ce n'est pas assez. Nous ne serons jamais, je l'espère, des profanateurs, des spoliateurs sacrilèges; mais sommes-nous assez sensibles à l'outrage reçu par Jésus-Christ?

Jésus-Christ, dans le tabernacle aussi bien que sur la croix, souffre moins de l'iniquité des ennemis qui le persécutent que de l'immensité des amis qui ne prennent quasi aucune part à ses douleurs. Qu'il y ait sur la terre quelques hommes malheureux, êtres exceptionnels par la dépravation de leur cœur, qui continuent contre la personne de Jésus-Christ la fonction de Judas et des bourreaux, ah!

c'est sans doute un horrible malheur pour eux ! Infortunés ! *Nesciunt quid faciunt*. Il vaudrait mieux pour eux n'être jamais nés ou qu'une meule de pierre leur fût attachée au cou ; mais enfin, ils sont les instruments d'une certaine économie divine qui se poursuit sur la terre : *Oportebat Christum pati*. Mais, M. T. C. F., que, dans son temple comme au Calvaire, Jésus-Christ n'aperçoive autour de lui aucun ami fidèle qui compatisse : *Circumspexi, non erat auxiliator*, voilà ce qui désole son cœur ! Et pourtant, M. F., combien un sacrilège envers Jésus-Christ passe-t-il inaperçu ! Ah ! c'est bien toujours : *Torcular calcavi solus*... Rien n'est plus vite oublié, rien n'est moins aperçu que ce qui n'outrage que Dieu. Le malheur nous touche : Dieu s'est fait malheureux, et autant que son état glorieux imparfaitement le permet, il a voulu demeurer comme malheureux et infortuné parmi nous pour exciter notre amour ; et nous sommes sensibles pour tous les maux, excepté pour celui-là ! Si Dieu pouvait être atteint par le malheur, il serait le plus malheureux des êtres, car il est sans amis : *Torcular calcavi solus*.

Mais non, M. F., j'ai tort. Vous qui êtes accourus avec tant d'empressement, vous n'êtes point de ces indifférents : soyez-en bénis. Soyez bénis, habitants de cette paroisse, qui avez montré tant de douleur ; mais, je vous en prie, dédommangez Jésus-Christ. Soyez plus respectueux dans le temple, venez-y plus assidument. Pour réparer le crime qui a profané l'Eucharistie en la jetant à terre, préparez-lui une digne habitation dans vos cœurs. Aimez la beauté du temple extérieur, contribuez à son embellissement, mais aimez aussi la beauté du temple intérieur qui est votre âme.

Et vous aussi, soyez bénis, pieux habitants de la cité, qui êtes venus en ce jour achever ici la réparation, l'expiation commencée déjà l'an dernier. Dieu vous récompensera

de son zèle pour sa gloire. Continuez à prendre part ainsi à ses souffrances. Auprès du Calvaire il y avait une âme, celle de Marie, miroir fidèle dans laquelle venaient se refléter toutes les douleurs de Jésus. M. F., qu'auprès des tabernacles vos âmes soient aussi fidèles à recevoir la répercussion de tout ce qui blesse Jésus-Christ ! Que le contre-coup de tout ce qui l'atteint nous atteigne à l'instant même ! L'Eglise de la terre célèbre la Compassion de Marie ; l'Eglise du ciel couronnera la compassion de nos âmes.

Que je les plains, ceux qui ne ressentent point les douleurs de l'Eglise : *Et nihil patiebantur super contritione Joseph!* Sont-ils donc chrétiens ? Les chrétiens sont les membres de Jésus-Christ ; or, quand la tête souffre, le corps ne souffre-t-il pas ? Et si quelque partie ne ressent rien, ne faut-il pas dire qu'elle est paralysée, qu'elle est morte ? Je le répète, soyez donc bénis, chrétiens qui êtes venus avec nous faire en ce jour amende honorable au Sauveur outragé ! Car tous ceux qui auront été sur la terre participants de ses douleurs et de ses humiliations, Jésus les rendra dans les cieux participants de son bonheur et de sa gloire. C'est la grâce, etc (1).

(1) Cf. *Appendice I* : AB, 34.

XXXIX

PREMIER PRÔNE

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE (1), POUR LE III^e DIMANCHE
APRÈS PAQUES : EXISTENCE DE LA LOI DU DIMANCHE.

(1842)

Videte ut sabbatum meum custodiatis.

Ayez grand soin d'observer mon
jour du sabbat.

(Exod. ch. xxxi, v. 13.)

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Nous vous avons parlé pendant la sainte quarantaine de plusieurs points généraux et particuliers du culte catholique, et nous vous avons annoncé que nous continuerions, dans nos prênes de la messe paroissiale, à explorer ce riche fonds. Il faut un culte extérieur ; le caractère dramatique

(1) Les Œuvres épiscopales du cardinal Pie (t. III, p. 347, 564) renferment deux instructions pastorales *sur la loi du dimanche* ; elles correspondent aux trois prênes de 1842 (nn. XXXIX, XL, XLI) *sur la sanctification du dimanche*. Pour la raison indiquée dans l'*Avertissement* (p. xxxv), « nous n'avons pas cru nécessaire de supprimer les premiers jets d'une pensée qui devait mûrir plus tard ; nous avons, au contraire, jugé utile de les conserver, afin de permettre au lecteur une intéressante étude de comparaison ».

est une perfection de ce culte ; le temple est le lieu du culte : voilà ce que nous avons dit. Le dimanche est par excellence le jour du culte : voilà ce que nous allons essayer de dire aujourd'hui, mais seulement en partie ; car cette question de la sanctification du dimanche est si féconde, si importante, qu'elle demande à être approfondie et développée pour être bien comprise dans toute son étendue.

Et pour vous exprimer toute ma pensée en commençant, M. F., la loi de la sanctification du dimanche est à elle seule toute une législation. L'observation de cet unique précepte conduit à l'observation de tous les autres préceptes. Le dimanche est la clef de voûte de tout l'édifice religieux et social. Pas une vérité dogmatique, pas une loi morale, pas une pratique chrétienne qui ne soit liée à la sanctification du dimanche : en sorte que la profanation du dimanche est une destruction absolue de l'économie chrétienne. Déchirer ce troisième commandement, c'est lacérer la loi tout entière : c'est ce que nous verrons en détail dans une prochaine instruction. Mais posons aujourd'hui les préliminaires de cette question, et faisons-en pressentir toute la gravité en montrant les solides fondements sur lesquels elle repose.

Avant de pénétrer les motifs d'une loi, il faut en constater l'existence : c'est ce que nous allons faire aujourd'hui. Nous n'entrerons pas encore dans la discussion des avantages de la loi du dimanche ; mais nous allons simplement vérifier le texte authentique de cette loi. Et vous avouerez, M. F., qu'au point de vue de l'autorité il n'y a pas au monde de loi plus vénérable, plus ancienne, plus solennellement promulguée, plus fréquemment intimée, plus sévèrement sanctionnée que la loi du dimanche, et que par conséquent l'infraction de cette loi est la plus coupable désobéissance et la plus audacieuse révolte.

Si nous voulons remonter à l'origine de la loi qui ordonne la sanctification du dimanche, il nous faut recourir aux premières pages de l'histoire humaine. Le dimanche est écrit en tête du livre : *In capite libri scriptum est de me*. Fondé sur l'essence même des choses, et découlant, quant à sa substance, de la loi naturelle elle-même, le précepte de la sanctification du septième jour est contemporain de l'existence du monde. La terre et les cieux venaient à peine d'éclorre, les créatures à la voix de Dieu jaillissaient encore du néant, et déjà la loi du dimanche s'enfantait avec l'univers ; c'est-à-dire, l'ordre même et la durée de l'action créatrice devenaient le type primordial de la division du temps en six jours de travail suivis d'un jour de repos.

Entendez le récit seul authentique du commencement des choses : *Sex diebus creavit Dominus cœlum et terram, et requievit die septimo ab universo opere quod patrarat. Et benedixit diei septimo, et sanctificavit illum* : Et Dieu se reposa le septième jour de tout le travail qu'il avait fait pendant six jours ; et il bénit ce jour, et il le sanctifia. Qu'est-ce à dire, M. F. ? Dieu ne pouvait-il donc pas créer le monde en un clin d'œil, et pourquoi s'est-il astreint à travailler six jours, et pourquoi s'est-il reposé le septième ? Pourquoi, M. F. ? Assurément ce n'était pas par impuissance que le Tout-Puissant prolongeait ainsi son œuvre, et ce n'était pas non plus par fatigue que l'Éternel se reposait. Pourquoi donc encore une fois ce travail de six jours et ce repos du septième, sinon, M. F., afin que ce premier cachet de l'opération divine imprimât à toute la suite des siècles la forme invariable de la division du temps en six jours de travail suivis d'un jour de repos ? *Sex diebus creavit Dominus cœlum et terram, et requievit die septimo*. Qu'est-ce à dire encore, M. F., et pourquoi le Créateur a-t-il béni et sanctifié le septième jour ? Chacun des six premiers jours n'était-il pas saint et béni, et à mesure qu'ils s'achevaient, n'est-il pas

dit que Dieu les trouva bons ? *Et vidit Deus quod esset bonum.* Pourquoi, M. F. ? C'est que Dieu, qui est l'auteur de tous les jours et qui aurait pu exiger que nous les consacrons tous à sa gloire, en consentant à nous en abandonner six pour nos travaux et pour tous les soins de la terre, a voulu se réserver le septième jour ; et ce jour-là il l'a fait saint ; c'est-à-dire, selon le langage sacré, il l'a séparé de tout usage profane, il l'a distingué des autres jours ; il l'a béni, c'est-à-dire il l'a affecté tout entier à son culte : *Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum.*

Maintenant, M. F., me demandez-vous de quand date la loi du dimanche ? Je vous répondrai : elle date du jour où naquirent les jours ; elle fut enfantée dans l'enfantement même du monde. Me demandez-vous où elle fut écrite d'abord ? Je vous répondrai : elle fut écrite par le doigt du Très-Haut dans les entrailles de la création, de la création qui a été, si j'ose ainsi parler, frappée, moulée à l'effigie de cette loi. Le premier observateur de ce jour saint, ce fut Dieu lui-même qui le consacra par son exemple, en même temps qu'il l'institua par son autorité : *Et benedixit diei septimo et sanctificavit illum.* Les courts instants d'innocence que nos premiers parents coulèrent sur la terre, ce furent les heures fortunées de ce premier sabbat. Créés à la fin du sixième jour, ils s'éveillèrent en quelque sorte dans le jour du Seigneur. Et tout ce que leur cœur virginal laissa s'échapper d'accents d'amour et de reconnaissance, forma le prélude de ces hymnes et de ces chants sacrés que leurs enfants devaient faire retentir dans ce même jour jusqu'à la fin des siècles.

Oui, M. F., Adam innocent avait recueilli de l'action et de la parole divine le précepte de la sanctification du septième jour. Occupé les autres jours, non point à travailler, car le travail suppose une peine, mais à agir (*ut operaretur*), à opérer, à conserver, il devait s'abstenir, en ce jour, de

toute action manuelle, et se livrer tout entier à la contemplation de son divin auteur et à l'expression de son amour et de son culte. Pour l'homme innocent, le septième jour n'était point le délassement d'une fatigue, mais seulement un doux repos en Dieu. Mais cet heureux sabbat de l'innocence ne brilla qu'une fois pour l'homme. Adam devint coupable, et bientôt il pencha la tête sous ce terrible anathème qui retentit encore aux oreilles de ses descendants : « La terre sera maudite dans ton crime. Ce n'est qu'au prix du travail et de la fatigue qu'elle te donnera ses fruits ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Terrible condamnation, que rien n'a pu faire révoquer, et depuis laquelle le travail est la condition première de l'humanité.

Mais pourtant, dans sa pitié pour sa créature, Dieu ne rétracta pas ce qu'il avait établi, et le décret du travail continué imposé à l'homme eut son adoucissement dans le précepte du repos et de la sanctification du septième jour : jour de faveur temporelle, dans lequel l'homme put reposer ses membres épuisés ; jour de faveur spirituelle et surnaturelle, dans lequel il put relever son front vers les cieux et adresser encore la parole à son Dieu. Et le septième jour, célébré d'abord sous le berceau de l'Eden, continua d'être pour Adam et pour ses descendants la consolation de leur exil. Et la preuve qu'il n'y eut jamais d'interruption sur la terre à cet égard, c'est que peu de temps avant que la loi fût donnée sur le Sinaï, nous voyons encore, nous voyons déjà le peuple saint, à l'occasion de la manne, observer le sabbat ; et cela, dit Bossuet, comme une pratique commune et non pas nouvellement établie, ce qui montre qu'elle venait de plus haut et dès l'origine du monde. La loi du septième jour fut donc la loi d'Adam, la loi d'Abel, la loi de Noé, la loi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; en un mot, elle fut la loi de tout le genre humain, avant de devenir par

la révélation mosaïque la loi plus spéciale du peuple juif.

Car vainement, pour contester l'origine antique et primitive de la loi du dimanche, l'incrédule me dira-t-il qu'il ne croit pas à ces récits merveilleux venus de si loin, et qu'il récuse l'autorité du code où est consignée cette loi. Je lui répondrai : Niez l'histoire du passé, je le veux bien, quoiqu'il faille avoir bien du courage pour nier la Bible ; mais les faits présents ne sauraient vous trouver incrédule. Or voici un fait bien positif. Transportez-vous dans quelque pays que vous voudrez, chez des peuples dont les usages sont différents en tout le reste ; partout vous trouverez ce même phénomène historique : la semaine de sept jours, et sur sept jours un jour consacré au Seigneur. Or sur tant de manières possibles de diviser le temps, sur tant de combinaisons également indifférentes aux yeux de la raison, comment expliquer ce concert universel de toutes les nations les plus étrangères les unes aux autres, sinon en admettant à cet égard une révélation et une loi primitive, adressée à ces premières familles patriarcales desquelles tous les peuples descendent ?

L'observation du septième jour est primitive, car elle est universelle, car elle est invariable. Tentez, si vous l'osez, d'abolir la semaine de sept jours. On l'a essayé au siècle dernier, et ce projet n'a abouti qu'au ridicule. On ne change pas ainsi ce que Dieu a établi dès l'origine des choses. Les enfants de Dieu seront dociles à accepter des pouvoirs humains n'importe quelle façon de compter pour tout le reste, car Dieu n'a rien établi d'une façon éternelle à cet égard ; mais n'allez pas appliquer vos systèmes à la division des jours. Nous recevons vos décimes, vos décimètres ; mais la décade jamais, parce qu'ici le septénaire est d'institution divine.

Mais avançons. La loi du dimanche, contemporaine du monde et de l'homme, n'avait cessé d'être dans les tradi-

tions et dans la pratique de ce qu'on appelle quelquefois, à tort sans doute, le temps de la loi de nature ; mais voici venir les jours de la loi écrite. Le Sinaï est sillonné d'éclairs, les tonnerres retentissent au front de la montagne, le peuple tremblant se prosterne dans la poussière. Le Seigneur parle dans tout l'éclat de sa gloire et avec tout l'appareil de son autorité suprême, et Moïse écoute et il écrit, ou plutôt Dieu lui-même grave ses commandements sur la pierre. Lisons le texte qui nous concerne :

« Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat.

« Six jours tu travailleras et feras tous tes ouvrages. Mais le septième jour est le repos de Jéhovah : ce jour-là tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui habite entre tes portes.

« Car en six jours l'Eternel a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour : voilà pourquoi Jéhovah a consacré et béni le jour du repos. »

M. F., quelle loi plus imposante que celle-là ? Le texte n'est-il pas assez clair ? Étudions pourtant quelques-uns des termes :

« Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. » Donc, M. F., il ne s'agissait pas d'une loi nouvelle ; mais ce n'était que la reproduction d'une loi existante et connue : *Memento ut diem sabbati sanctifices.*

Autre remarque. Le décalogue, dans tout le reste de sa teneur, ne fait que promulguer de nouveau des lois écrites au fond du cœur de l'homme et indiquées par la raison naturelle ; des lois qui ne sont pas spéciales aux Juifs, mais qui obligent tous les hommes et qui appartiennent à tous les temps. Donc la loi du repos le septième jour est, quant à sa substance, une loi, sinon de la nature et de la raison, du moins aussi ancienne que la nature et la raison ;

une loi de tous les temps et de tous les lieux. Et cela est si vrai que cette loi est imposée même à l'étranger qui se trouve chez les Juifs, et que la législation judaïque n'atteint pas dans tout le reste : *Et advena qui est intrà portas tuas.*

Cependant tout n'est pas fini, et Moïse, après que Dieu a promulgué le décalogue, passe encore quarante jours sur la montagne à recevoir les ordres du Seigneur pour toutes les institutions judiciaires et cérémonielles de son peuple. Enfin, au bout de quarante jours, le Seigneur va lui permettre de descendre ; mais auparavant il lui fait une dernière recommandation. Écoutons le texte sacré.

« Le Seigneur parla à Moïse, et il lui dit :

« Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras de ma part : Ayez bien soin de garder mon sabbat : *Videte ut sabbatum meum custodiatis* ; car c'est le signe de l'alliance entre vous et moi pour toutes vos générations. Gardez mon sabbat, car il est saint pour vous ; celui qui le profanera mourra, celui qui travaillera en ce jour sera exterminé du milieu de son peuple. »

Et je ne dis ici que la moitié des choses, M. F. Dieu se répète, il insiste à trois ou quatre reprises, tant il juge ce point important. Et c'est quand il a fait cette dernière recommandation à Moïse qu'il lui remet les deux tables écrites de sa main, comme si l'observation de tout le reste de la loi dépendait uniquement de celle du sabbat.

Voilà pourquoi cette sanction si terrible, ce châtimeut si sévère. Le sabbat est le signe de l'alliance de Dieu avec son peuple : donc celui qui le profanera, mourra.

Et, en effet, Israël était dans le désert et n'avait pas encore franchi la distance du Sinaï à la terre promise, quand un jour un homme fut pris ramassant du bois le jour du sabbat ; et la foule se saisit de lui, et le conduisit devant Moïse et Aaron, leur disant : Voilà que cet homme a été pris ramassant du bois le jour du sabbat.

Aaron et Moïse le firent mettre en prison, ne sachant quelle peine ils devraient lui infliger. Mais le Seigneur dit à Moïse : Il faut que cet homme soit puni de mort et que le peuple le lapide hors du camp. Et cet homme fut lapidé, et son corps resta enseveli sous un monticule de pierres, qui sans doute fut montré longtemps aux enfants d'Israël. Tant il entra dans les desseins du législateur éternel de graver dans les âmes, dès le commencement, une horreur salutaire pour la profanation du jour qu'il s'était réservé.

Et cette horreur demeura jusqu'à la fin dans Israël, car Dieu lui-même se chargea de l'y entretenir. Quand vinrent des jours d'erreur et de vertige où le sabbat fut profané, Dieu envoya ses prophètes qui ne cessèrent de renouveler son précepte. On connaît l'exemple des courageux Machabées. Et au moment où Jésus-Christ vint sur la terre, la loi de la sanctification du septième jour, loin d'être oubliée et tombée en désuétude, était plutôt trop sévèrement et trop littéralement observée ; au point que la sainte liberté de Notre-Seigneur blessa la susceptibilité pharisaïque, qui eut besoin d'apprendre de cette bouche très sainte que l'homme n'a pas été fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme.

Et ici, M. F., renouvelez votre attention, et suivez l'histoire de la législation divine concernant la loi du jour réservé au Seigneur. Certes, Jésus-Christ, qui n'était pas venu détruire la loi mais l'accomplir, n'a pas plus abrogé le troisième commandement que les autres commandements du décologue, qui ont tous passé dans la nouvelle alliance. Le précepte de la sanctification du septième jour fut dès le commencement une loi fondamentale du christianisme. Seulement, quant à la fixation du jour saint, il y a eu un déplacement, ordonné sans aucun doute par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ces nombreuses prescriptions qu'il fit à ses apôtres pendant qua-

rante jours qu'il les entretint du royaume de Dieu, c'est-à-dire de son Eglise dont il leur enseignait quelle devait être l'organisation.

Et le motif de cette transposition est facile à comprendre. Le sabbat ou samedi était, depuis l'origine du monde, le jour consacré au Seigneur, car c'était le jour où le Seigneur, après avoir créé le monde, s'était reposé. Et pour cela, Dieu avait béni ce jour et l'avait sanctifié. Mais voilà que l'homme par le péché a arraché Dieu une deuxième fois à son repos. Pendant quatre mille ans Dieu médite la grande œuvre d'une deuxième création. La deuxième personne de l'auguste Trinité, quittant le centre de son repos et de sa gloire, descend sur la terre où elle passe trente-trois ans dans les travaux les plus pénibles : *In laboribus a juventute med...* travail de la rédemption mille fois plus pénible que celui de la création, car alors Dieu commandait au néant et le néant ne résiste pas ; et maintenant il a à lutter avec le péché : *Laboravi sustinens...* travail qui se termina par le plus dur de tous les travaux, celui du Calvaire, travail qui ne cessa qu'au jour de la résurrection de Jésus-Christ, alors que, triomphant de la mort, il eut achevé l'œuvre de la réconciliation des pécheurs et qu'il rentra pour toujours en possession de son éternel repos.

Et ce jour de la Résurrection était le lendemain du sabbat. L'éclat du premier sabbat s'effaçait donc naturellement devant la gloire de ce grand jour qui sera désormais appelé le dimanche, ou le jour du Seigneur : jour où le Seigneur avait manifesté sa gloire en commençant de créer le monde ; jour où le Fils ressuscita glorieux après l'avoir racheté ; jour où l'Esprit-Saint ne tarda pas de descendre sur les Apôtres, pour fonder le règne éternel de l'Eglise ; jour de la Trinité tout entière et qui sera désormais celui que nous devons sanctifier par le repos et par de saintes

réjouissances. *Hæc dies quam fecit Dominus : exultemus et lætemur in ea.* La substitution du dimanche au sabbat des Juifs est attestée par les Apôtres. Saint Luc et saint Paul nous disent que les disciples se réunissaient pour rompre le pain, le premier jour après le sabbat : *Una sabbati, prima sabbati.* Et saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, et ne pouvant participer à l'assemblée des fidèles, nous apprend qu'il fut transporté un jour de dimanche dans les cieus.

L'observation du dimanche, dès les premiers jours du christianisme, fut un point si essentiel de la législation chrétienne que les réunions et les pratiques saintes de ce jour étaient le signe distinctif de la nouvelle religion. Les païens, voulant définir les chrétiens, disaient d'eux, par exemple Pline dans sa lettre à Trajan : Ce sont des hommes qui se rassemblent tous ensemble au jour du soleil (or l'on sait que ce jour, chez les païens, répondait à notre dimanche, qui est le premier jour de la semaine). Les chrétiens eux-mêmes, par exemple saint Justin et plus tard Tertullien, voulant rendre compte aux empereurs de leur religion, la résument tout entière dans la pratique du dimanche : « A l'aube de ce jour que vous appelez le jour du sabbat, les chrétiens des villes et des campagnes, quittant leurs travaux ordinaires, se réunissent dans un même lieu. Là nous lisons, autant que le temps le permet, les évangiles ou les livres des prophètes, lecture suivie d'une exhortation faite par le prêtre. Puis tout le monde se lève, et, au milieu du recueillement et de la plus fervente prière, le pain et le vin sont offerts à Dieu. Le célébrant continue l'action de grâces, le peuple répond : Ainsi soit-il ; et tous les assistants prennent part aux divins mystères par la communion, et le diacre porte aux absents l'offrande céleste. »

C'est ainsi que parlait saint Justin au premier siècle.

Par où vous pouvez voir, d'une part, que le dimanche était déjà exactement et minutieusement observé de même qu'aujourd'hui, et, d'autre part, qu'aux yeux de ce saint docteur et de toute la primitive Eglise, l'observation du dimanche embrassait la loi chrétienne tout entière.

Aussi, M. F., aucune loi n'a été plus constamment rappelée aux fidèles. Au quatrième et au cinquième siècle de l'Eglise, quelques rares infractions viennent-elles à profaner ce saint jour : saint Jean Chrysostome foudroiera de ses paroles terribles, Léon le Grand écrasera sous le poids de l'anathème les prévaricateurs. Depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, je défie qu'on me cite un quart de siècle seulement dans lequel le silence de l'Eglise ait pu laisser prescrire contre la loi du dimanche. Il faudrait des volumes pour rassembler toutes les définitions des conciles et tous les enseignements des pasteurs à cet égard. En particulier, le huitième concile de Paris assure que tous les siècles ont été témoins de quelque vengeance exemplaire. Et aujourd'hui encore la profanation du saint jour du dimanche est le thème le plus ordinaire des courageuses invectives de nos évêques, lesquels retrouvent toute l'éloquence et l'autorité des prophètes pour venger ce saint jour, et ne cessent de redire que le dimanche est à lui seul toute la loi chrétienne, que le mépris de ce jour détruit toute l'économie de la religion. Et s'il arrive encore quelquefois que Dieu se révèle aux saints de la terre et qu'il parle à des âmes privilégiées, c'est presque toujours pour manifester sa douleur ou sa colère à cause de la profanation du dimanche.

A la voix de Dieu et de l'Eglise, les princes chrétiens se sont fait un devoir de joindre la leur. Le premier des Césars qui ait embrassé la foi catholique, Constantin, porta des édits à cet effet, et ils furent maintenus et renouvelés par plusieurs de ses successeurs. Mais surtout dans les monar-

chies catholiques, et en particulier dans notre royaume très chrétien, dans cette France d'autrefois où l'Eglise et l'Etat mettaient en commun des intérêts qu'il est impossible de désunir, nos rois, fils aînés de l'Eglise, et les évêques du dehors, n'omirent rien de ce qui était en leur pouvoir pour faire observer le saint jour du dimanche. Les lois de Gontran et de Childebert, si célèbres dans nos anciens codes, furent confirmées par celles de Charlemagne, de saint Louis et de Louis le Grand. Et ces lois, renouvelées encore par leurs descendants, sont toujours inscrites dans notre code législatif, et, quoique très mal observées, n'ont pas cessé d'être des lois de l'Etat. Je regrette de ne pouvoir citer quelques-unes de ces lois de nos religieux princes; elles sont empreintes d'un caractère touchant de vénération pour le saint jour du dimanche.

Je m'arrête ici, M. F., et je conclus. La loi du dimanche est donc la plus sacrée, la plus ancienne, la plus universelle, la plus importante de toutes les lois divines et humaines. Fondée sur la nature et sur la raison, elle date des premiers jours de l'univers. Donnée aux hommes dans le jardin de délices, observée sous les tentes des patriarches, renouvelée sur le Sinaï, promulguée avec plus de solennité que jamais par l'évangile, définie par tous les conciles ecclésiastiques, écrite dans tous les codes des nations chrétiennes, la loi du dimanche est la loi de Dieu, la loi de Jésus-Christ, la loi de l'Eglise, la loi de l'Etat. Donc aucune autre loi n'a jamais eu pour elle tant et de si imposantes autorités; et si cette loi peut être méprisée, il faut dire qu'il n'y a plus d'autorité respectable au ciel et sur la terre.

Et pourtant, M. F., si nous regardons autour de nous, que voyons-nous? Parcourez les rues de la cité, et, envoyant partout ces ateliers ouverts, ces ventes publiques,

cette circulation non déguisée, ne vous écrierez-vous pas avec le prophète : *Lacerata est lex*, la loi est déchirée ? Et pourtant Dieu a-t-il, ou non, le droit de commander ? Et s'il a ce droit, en a-t-il, ou non, usé pour prescrire le dimanche ? Et s'il a usé de son autorité pour prescrire le dimanche, l'homme est-il, ou non, coupable et rebelle en n'obéissant pas ?

M. F., aucun doute que la profanation du dimanche soit, de sa nature, un péché mortel. Celui qui le profanera, mourra, dit le Seigneur. O homme, vous n'avez pas voulu, après le sixième jour de travail, observer le jour du repos. Eh bien ! Dieu s'en vengera. Et quand le sixième jour de votre vie, qui est un long travail, sera achevé, quand la première aurore aura paru pour vous, Dieu vous refusera le repos de son éternel dimanche, et vous condamnera, pour prix de votre travail obstiné, aux travaux forcés de cette sombre prison où l'on ne se repose jamais.

Et que dire de ces hommes qui gouvernent, lesquels, tout en se plaignant sans cesse de l'esprit d'insubordination, de mépris de l'autorité, etc., commandent néanmoins et font exécuter des travaux publics au jour du dimanche ? Eh quoi donc ! vous faites de perpétuelles homélies sur les progrès de l'anarchie, sur la faiblesse du pouvoir, et vous-mêmes vous fomentez l'anarchie contre Dieu, vous enseignez à mépriser la plus grande autorité qui soit au monde, celle de qui seule émane toute autre autorité ! Et qu'aurez-vous à dire si demain ces mêmes bras, que vous avez forcés aujourd'hui à paver vos rues, par exemple, s'arment des matériaux que vous avez mis entre leurs mains, pour barricader les voies publiques et pour renverser l'autorité existante ? Eux, ils ne seront que logiciens ; vous seuls serez coupables. Car, en les faisant travailler aujourd'hui, vous leur enseignez qu'il n'y a pas d'autorité

au ciel; ils seront conséquents demain, en vous prouvant qu'il n'y a pas d'autorité sur la terre. Nous avons vu quelquefois, M. F., ce hideux et désolant spectacle d'une multitude d'hommes, armés au jour du Seigneur de tous leurs instruments de travail, et il nous semblait voir une sédition contre Dieu. M. F., nous ameutons les hommes contre le ciel, et nous nous plaignons de ne pas trouver la paix et la subordination sur la terre !

Et ne m'alléguez pas pour excuse la liberté des cultes. Cette excuse est pitoyable, à peu près dans toutes les circonstances où on l'emploie ; mais ici, elle est absurde. Car il n'y a pas un seul culte sur la terre qui ne consacre un jour chaque semaine à la divinité. Permis donc à vous de par la loi, je le veux bien, d'agir en calviniste, en luthérien, en anglican, plutôt qu'en catholique ; mais Calvin, mais Luther, mais Henri VIII n'ont pas même songé à abolir la loi de la sanctification du dimanche. Le Juif même et le Mahométan réclameront de vous un jour fixé par leur culte, et les sauvages des forêts de l'Amérique ou des îles de l'Océanie, au septième jour de la semaine, refuseront de vous obéir. Ce n'est donc pas la liberté des cultes, ce n'est que l'absence de tout culte qui peut justifier la profanation du dimanche. Or, si le travail du dimanche implique la négation de tout culte, par là même il implique la négation de toute autorité, de toute autorité divine, et par conséquent de toute autorité humaine.

Terminons. Vous avez vu aujourd'hui, M. F., l'existence de la loi du dimanche. Je vous ai exposé le texte primitif et les développements successifs de cette loi. Il me restera à vous en montrer prochainement la sagesse et la fécondité : ce qui fera ressortir davantage encore l'énormité et les conséquences du crime des profanateurs. Mais déjà, M. F., prenez devant Dieu la résolution de ne jamais violer, ni par vous-mêmes ni par aucun des vôtres, cette loi si sacrée :

Videte ut sabbatum meum custodiatis : signum est inter me et vos. M. F., n'amassons pas sur notre tête les charbons de la colère divine ; mais plutôt que le jour du Seigneur fasse toujours pleuvoir sur nous de nouvelles grâces et temporelles et spirituelles ! Ainsi soit-il (1).

(1) Cf. *Appendice I : A*, 53.

XL

PRÔNE

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE, POUR LE V^e DIMANCHE
APRÈS PAQUES : AVANTAGES DE LA LOI DU DIMANCHE.

(1842)

Quicumque offendat in uno, factus est omnium reus.

Quiconque viole un point de loi, est coupable de la violation de tous.

(S.^r Jacques, ch. II, v. 10.)

Il y a, M. T. C. F., un tel enchainement et une si étroite connexion dans toutes les parties de la législation évangélique, que par la violation d'un seul point de la loi, la loi tout entière est violée. Dieu, qui est un dans sa nature, imprime ce cachet d'unité à toutes ses œuvres, et, par conséquent, sitôt que vous touchez par un côté à l'œuvre de Dieu, cette œuvre qui ne subsiste que par l'unité est altérée tout entière. C'est surtout dans l'économie du plan religieux, qu'on peut dire que *tout concourt, tout conspire, tout consent*. La religion de Jésus-Christ, comme le vêtement qu'il portait, c'est une tunique sans couture ; si vous brisez une seule maille, tout le réseau va céder à l'instant. N'importe dans quelle partie vous avez porté le couteau, vous êtes coupable d'avoir lacéré tout le tissu : *Quicumque offendat in uno, factus est omnium reus.*

Cependant, M. T. C. F., il est un point de la législation chrétienne auquel la parole de saint Jacques s'appliquera d'une façon toute particulière : ce point est celui dont je vous entretenais dans ma dernière instruction, c'est la sanctification du dimanche. Je vous l'ai dit déjà, la loi du dimanche est à elle seule toute une législation. L'observation de cet unique précepte conduit à l'observation de tous les autres préceptes. Le dimanche est pour l'accomplissement des autres lois du décalogue ce qu'est la clef de voûte pour tout le reste de l'édifice. Le dimanche est la principale maille du tissu : déchirer ce troisième commandement, c'est déchirer la loi tout entière. S'attaquer au dimanche, c'est frapper au cœur la loi de Jésus-Christ. La violation de ce point central et fondamental entraîne à l'instant même la violation de tous les points : *Quicumque offendat in uno factus est omnium reus.*

Nous avons vérifié le texte authentique, constaté l'existence, la promulgation et la sanction de la loi du dimanche. Aujourd'hui, M. F., nous allons essayer de pénétrer les motifs de cette loi, d'en comprendre le but et l'utilité, d'en faire ressortir la sagesse profonde et l'admirable fécondité. S'il vous semble que j'ometts encore aujourd'hui quelques considérations importantes, et qui devraient se ranger parmi celles que je vais vous offrir, pardonnez-le-moi, M. F. à cause de l'immensité de la matière. Une prochaine instruction sur la manière d'observer la loi du dimanche complétera cette question, et achèvera, j'espère, d'éclairer vos esprits et de toucher vos cœurs.

Et pour commencer par une idée fondamentale et qui dominera tout notre sujet, avouons, M. F., que ce serait une grande témérité et une absurde prétention de notre part que de mettre sérieusement en question la sagesse et l'utilité de la loi du dimanche. Car, après tout, nul ne con-

naît mieux que l'ouvrier ce qui convient à son ouvrage ; et, si vous me permettez ce langage familier, le mécanicien qui a calculé la dimension et la force de tous les ressorts qu'il a employés, est seul compétent pour fixer la mesure d'action au delà de laquelle le mécanisme se briserait ; l'horloger sait mieux que personne après combien de jours il est nécessaire de remonter l'horloge sortie de ses mains. Or, le Créateur du monde, celui qui seul connaît ce qu'il a donné de force et de ressort à nos muscles, celui qui seul a calculé les secrets besoins et les exigences intimes de notre âme, celui qui a fait l'homme, la famille, la société, celui qui est l'auteur de l'ordre naturel et surnaturel, celui qui a réglé les harmonies et les rapports du ciel et de la terre, le grand et souverain ouvrier, en même temps qu'il enfantait son œuvre, a enfanté aussi la loi de repos et de sanctification du septième jour ; loi contemporaine du monde, écrite par le doigt du Créateur dans les entrailles mêmes de la création, de la création qui a été, si j'ose ainsi parler, moulée, frappée à l'effigie de cette loi. Donc, conclurai-je aussitôt, c'est que mon âme et mon corps ont été créés et constitués de telle sorte que le repos et le travail doivent s'entremêler pour moi dans la proportion d'un jour contre six.

Prétendre juger de cette loi, ce serait douter de la sagesse de l'ouvrier qui consiste à proportionner la fonction d'un agent quelconque à sa puissance d'activité. En un mot, Dieu a créé le monde en six jours, et il s'est reposé le septième ; donc le repos du septième jour est en harmonie avec la constitution même du monde ; et c'est un impérieux besoin de l'homme, de l'homme physique et de l'homme moral, de l'homme individuel et de l'homme social, de l'homme naturel et de l'homme surnaturel, de cesser l'action matérielle au bout de six jours, et de sanctifier le septième par le repos du corps et par les œuvres de l'esprit.

Il n'y a pas de sagesse contre Dieu. Vous me demandez la raison philosophique de la loi du dimanche, et moi je vous réponds : Dieu, qui a fait le monde, a fait aussi la loi du dimanche ; donc elle est philosophique. Et qui suis-je, moi, pour apprécier les secrètes tendances et pour balancer les forces morales et physiques de l'homme ? Qui me dira combien de temps le corps peut arroser la matière de ses sueurs, sans engourdir et paralyser l'esprit ? D'après quelle mystérieuse statistique établirai-je le terme au delà duquel l'homme ne tarde pas à oublier tout à fait le ciel, s'il ne fait une trêve absolue aux pensées de la terre ? D'après quelles expériences fixerai-je ce que la période de travail doit être à la période de repos ? Pourquoi six jours de travail plutôt que cinq ou sept ? pourquoi la semaine plutôt que la décade ? Encore un coup, ni moi, ni aucun être créé n'avons en main les éléments de ce calcul. Cette dynamique transcendante, où les forces de l'âme doivent être mesurées comme celles du corps, n'appartient qu'au Créateur. Or le Créateur a résolu le problème, il a statué dès le principe et par le type même de son action créatrice, que l'homme doit travailler six jours et se reposer le septième. Je m'en tiens à la loi divine, et je la garantis plus philosophique et plus expérimentale que toutes les dissertations radicales des économistes et des physiologues.

Je devais dire cela pour répondre à je ne sais quelle théologie séculière et rationaliste qui, envisageant toujours les choses au point de vue purement humain, a paru presque soupçonner quelquefois dans ces derniers temps l'origine divine du dimanche. C'est ainsi, M. F., que sous plusieurs de ses aspects, la loi du dimanche n'est pas une question de raisonnement ni de science humaine ; elle relève du domaine de la foi. Tout ce que la raison peut faire, c'est après coup de constater par les résultats la sagesse et l'utilité de cette loi, son harmonie avec nos

forces et nos besoins, son influence religieuse et sociale, surnaturelle et humaine. Tenons donc en main, M. F., le double flambeau de la révélation et de la raison, et, abordant le fond de notre sujet, montrons qu'il n'y a pas de loi plus féconde que la loi du dimanche, et qu'elle est le pivot sur lequel roule toute l'économie du monde créé.

Tout ce que Dieu s'est proposé en créant l'homme, ç'a été : 1^o sa propre gloire ; 2^o le bonheur de sa créature. Or la loi du dimanche procure puissamment la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme. Ou bien encore, l'homme est placé ici-bas entre le temps et l'éternité, les pieds sur la terre et les yeux vers le ciel, soupirant après les joies futures de la patrie et désirant aussi tout l'allègement possible aux douleurs de l'exil présent ; or la loi du dimanche, envisagée dans son influence religieuse et morale, prépare à l'homme une demeure dans les cieux ; envisagée dans son côté humain et social, elle adoucit et embellit la demeure de la terre.

1^o Par le côté religieux et moral, on peut dire que la loi du dimanche a une portée immense. Il y a plus, on peut dire que l'observation du dimanche renferme une application de la loi chrétienne tout entière : admirable simplicité, qui résume dans une seule loi douce et facile la pratique de tous les devoirs de la vie chrétienne. Toute la religion consiste à honorer Dieu, et à rendre les hommes plus vertueux. Et le dimanche, quand il est bien observé, obtient ce double but d'une façon assurée.

Dieu, qui est l'auteur du temps et de la vie, devait au moins s'en réserver quelques moments. Le jour et la nuit vous appartiennent, s'écrie le prophète ; c'est vous qui avez fait l'aurore et le soleil qui mesure les jours : *Tuus est dies et tua est nox ; tu fabricatus es auroram et solem*. Dieu a bien pu, dans son infinie bonté, se départir du droit rigoureux qu'il aurait eu sur chacun de ces jours sa pro-

vidence miséricordieuse a pu en abandonner une partie aux soins nécessaires de notre existence matérielle. Mais il eût été contre nature qu'un ouvrier infiniment sage, et qui doit nécessairement tout rapporter à lui-même, ne se fût pas réservé sur son ouvrage une certaine redevance, laquelle, de notre part, est comme la reconnaissance de son domaine sur les jours : *Tuus est dies et tua est nox*. C'est ce que Dieu a fait.

Pendant six jours l'homme, occupé sans doute de temps à autre de prier son Créateur, peut vaquer aux soins de la terre ; mais l'aurore du septième jour ramène le jour consacré au Seigneur. Ce jour-là, Dieu, qui a tout fait pour sa gloire, attend de l'homme un tribut d'hommages qu'il doit lui payer en son nom et au nom de toute la nature. Ce jour-là tout homme est prêtre et sacrificateur. Venez, ô mortels, courbez la tête devant votre Dieu. Venez, le sang de Jésus-Christ coule sur l'autel et crie plus haut encore que ne le faisaient les Anges : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux : *Gloria in altissimis Deo* ! Venez vous associer à la prière et à l'immolation de Jésus ; venez répandre, devant le tabernacle du Dieu vivant, vos prières et vos actions de grâces ; venez entendre la parole sainte qui échauffera vos cœurs et fera éclore les vertus dans votre âme ; venez recevoir les sacrements que l'Église votre mère tient entre ses mains. Venez. Hélas ! pendant les six jours qui se sont écoulés vous n'avez peut-être guère pensé qu'à vous ; venez, c'est aujourd'hui le jour du Seigneur.

M. F., le chrétien qui répond à cet appel, celui-là sera nécessairement un parfait chrétien. L'observation du dimanche et l'arrachement chaque semaine aux préoccupations de la vie sensuelle et animale le rendront aux pensées graves et sérieuses de la religion ; la vie de l'âme ne sera jamais étouffée chez lui par la vie du corps. Le mystérieux levain que le saint jour du dimanche déposera

dans sa vie en fécondera tous les autres jours; le flambeau allumé ce jour-là au feu de l'autel illuminera toutes ses pensées et toutes ses actions. Un jour il lui sera dit d'entrer dans le repos éternel des cieux, et cela parce qu'il aura sur la terre sanctifié le repos du saint jour. C'est ainsi que le dimanche est le jour du Seigneur, c'est-à-dire le jour où Dieu est plus adoré, plus aimé, la religion plus étudiée, la vertu mieux comprise et mieux observée; un jour où la terre prend le chemin du ciel, où le temps déploie ses ailes vers l'éternité.

Mais supposez un homme pour qui le dimanche n'est qu'un jour ordinaire, un homme qui ne distingue pas le jour du Seigneur des autres jours. Regardez-y de près, et vous verrez, M. F., que la vie entière de ce violateur obstiné du saint jour est un athéisme pratique. Croit-il à Dieu? je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est qu'il agit comme s'il n'y croyait pas. L'infortuné, il n'entend jamais parler de Dieu ni de son âme; rien ne réveille en lui le sentiment de l'adoration et de l'amour. Que fait-il sur la terre? Il boit, il mange, il dort, il rit quand il est heureux, il blasphème quand il souffre. Quelle vie, M. F., quelle inutilité! On est si inutile sur la terre quand on n'y fait rien pour Dieu! Et quelle mort viendra mettre fin à une telle vie! Et quelle éternité attend, au sortir de ce monde, cette pauvre âme qui n'a pas songé seulement une minute la semaine à Dieu et à son salut? Ce n'était pas un méchant homme, me dites-vous; je le veux bien. Mais le malheureux, qu'a-t-il fait pour le ciel? rien. Que lui eût-il fallu pour se sauver? une seule chose, l'observation du dimanche, qui lui aurait appris à ne pas négliger Dieu et à remplir çà et là quelques obligations faciles. Le dimanche lui aurait ouvert les cieux, en même temps qu'il aurait embelli pour lui la terre.

2^o Car, M. F., et c'est bien ici le lieu d'appliquer ce mot

célèbre d'un moderne : c'est une chose admirable que toute institution religieuse, en même temps qu'elle nous prépare au bonheur de l'autre vie, contribue puissamment au bonheur de celle-ci. Je ne crois pas, M. F., qu'il existe, au point de vue humain, d'institution plus précieuse que la loi du dimanche. Le dimanche est le jour du Seigneur, oui sans doute ; mais c'est aussi le jour de l'homme. Tout individu, toute famille, toute société qui profane le dimanche n'est pas seulement coupable de sacrilège, mais encore de suicide. Dieu, qui seul connaît le fond des choses, a établi cette loi de repos ; quiconque va contre cette loi force sa nature et lutte contre une impérieuse nécessité.

Le jour du dimanche est le jour de l'homme, et surtout le jour du pauvre, de l'homme de travail. Car, M. F., l'homme ne peut pas travailler toujours, il a besoin de repos. Or, encore une fois, Dieu, qui connaît à fond notre nature, sait qu'il nous a donné de forces ce qu'il faut pour travailler six jours, mais non pas sept. Le septième jour donc, la religion nous convie, de la part du Créateur, à nous reposer, et elle nous dit : Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes épuisés par le travail, et je vais, par ce jour de saint repos, réparer vos forces abattues : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. Et cette tendre mère prend ses enfants entre ses bras, et pendant tout un jour, tantôt elle les berce affectueusement à l'ombre de ses autels, au chant de ses cantiques, tantôt elle les récrée par de douces et innocentes réjouissances, et le lendemain elle les rend à leur travail, plus actifs et plus laborieux après un saint repos. Mais, au contraire, entendez-vous cette marâtre cruelle qu'on nomme la cupidité ? l'entendez-vous crier sans cesse de travailler, de travailler toujours, de ne prendre nulle relâche ? Tandis que la religion dit : Venez à moi, vous tous qui êtes accablés par le travail, etc. ; l'amour barbare du gain, cette passion hor-

rible, fille de celui qui a été homicide dès le commencement, immole cruellement ses victimes sous le joug d'un travail forcé qui écrase la nature.

Et puis l'homme n'a pas besoin de repos seulement pour son corps; il faut aussi, il faut surtout que son âme respire, je ne dis pas quant à la vie religieuse, mais quant à la vie intellectuelle. Cet infortuné que son travail asservit en quelque sorte à la matière, il faut pour lui des jours où il retrouve ses facultés de l'esprit. Si vous le tenez sans cesse attaché dans un atelier, dans une usine, bientôt il ne différera plus guère de l'instrument inerte qui est entre ses mains : ce sera une autre machine, fonctionnant à peu près de la même façon que celle à laquelle il est attaché. Voyez ces pauvres petits enfants, jetés dans nos usines dès l'âge le plus tendre : jeunes plantes à qui l'avarice des parents et la brutalité des maîtres ont demandé des fruits dans la saison des fleurs, et dont la sève naissante est déjà épuisée ; êtres étiolés chez qui l'âme ne compte plus, et dont le corps est engagé dans une condition de sujétion qui en fait une mécanique dont on a calculé les produits. Pauvres petits enfants, si du moins la voix de l'Église était entendue et que la loi sacrée du dimanche vînt une fois la semaine reposer leur corps et ranimer leur intelligence éteinte ! M. F., croyez-vous que la postérité ne soit pas quelque peu étonnée, quand elle lira sur le front de ce siècle si content de lui-même : En ces jours de civilisation et de philanthropie, il fallut quatre années de discussions pour enfanter une loi qui limite à treize heures par jour le travail d'un enfant de douze ans !

Il est des hommes qui se disent les amis du peuple, qui parlent de liberté et d'égalité. Eh bien ! si cela est, qu'ils respectent donc le dimanche, car le dimanche ramène pour le travailleur, chaque semaine, un jour d'affranchissement. Ce jour-là, l'homme de peine ressaisit sa dignité d'homme,

et, en présence des autels, il comprend que sa noblesse est trop haute pour que la distinction des rangs puisse le dégrader et l'avilir. Qu'on étudie l'histoire, et l'on verra que la liberté moderne s'est longuement façonnée et préparée au pied des autels, et que chaque dimanche brisait un anneau de la chaîne du servage !

Quand, au même jour, le maître et le serviteur venaient dans le même temple, se prosternaient devant le même Dieu, s'asseyaient à la même table, le maître sortait moins despote, et le serviteur moins esclave.

Mais qu'on y prenne garde ; si les fêtes chrétiennes ont fait la liberté du peuple, la profanation des fêtes et du dimanche principalement amènera une servitude nouvelle. La vieille glèbe est vaincue, je l'avoue ; mais il y a une glèbe qui peut revenir, qui est revenue ; ce n'est plus par la conquête de l'épée, c'est par la domination de l'argent. Dans les siècles de matérialisme, c'est la cupidité qui fait l'esclavage du peuple ; l'industrialisme courbe sa tête sous le plus pesant et le plus affreux de tous les jougs. Point de repos sous cette féodalité barbare. Si le peuple se repose un jour, on ne lui donnera pas de pain pour les autres jours. Les ouvriers ne sont plus des hommes, ce sont des brutes. La loi de l'État les proclame des citoyens libres ; la tyrannie industrielle en fait des ilotes. Or, voyez comme Dieu sait venger sa loi. On a fait croire au peuple qu'il serait plus libre en s'affranchissant des lois religieuses, et à mesure qu'il s'en affranchit, il devient esclave : esclave de lui-même et de ses passions, oui ; mais aussi esclave d'autrui, esclave d'un maître qui est là, lui versant sur la tête l'infamie et la misère pour toute liberté. Quiconque attente à la liberté du dimanche, celui-là, je le dénonce comme le plus farouche ennemi du peuple qui a eu la faiblesse peut-être de lui applaudir.

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous repo-

serai. » Qu'y a-t-il de plus reposant que les saints exercices du dimanche ? On dit souvent : il faut au peuple des spectacles. Je le crois, cela est dans la nature de l'homme, surtout de celui qui souffre, il en a besoin. Mais quels spectacles ? les vôtres ! ils le rendraient plus malheureux le reste de la semaine ; et d'ailleurs il n'a pas de pain, et vos spectacles se vendent. Tandis que la loi chrétienne du dimanche procure à tous les plus beaux, les plus délicieux spectacles. Ce jour-là, la maison du Seigneur est ouverte, et c'est aussi la maison des hommes. L'homme en haillons vient ce jour dans le plus magnifique édifice de la cité, et il n'y est pas déplacé ; le pauvre est chez lui, dans sa maison ; elle a été bâtie pour lui et par lui ; il entend les plus beaux accords et les chants les plus solennels, et lui qui ne possède pas une obole, peut se donner les plus douces et les plus vives jouissances.

Il faut des spectacles ; oui, parlez-vous par là de celui de la nature ? Eh bien, sans le dimanche la nature n'est pas un spectacle pour le peuple. Tout le reste de la semaine, il lutte péniblement contre cette terre ingrate qui ne lui donne rien qu'à la sueur de son front ; il la regarde comme une ennemie, et cela est vrai : *Maledicta terra in opere tuo*. Mais il est un jour où cette malédiction tombe, il est un jour où ce pauvre travailleur osera lever les yeux et se permettra de jouir du beau spectacle de la verdure, des plantes, et de toutes les beautés de l'univers : c'est le dimanche. Otez le dimanche, et la nature ne sera pour lui qu'un objet de malédiction, qu'un sujet de blasphème.

Le dimanche est le jour de l'homme ; c'est aussi le jour de la famille : j'aurai occasion de le dire un autre jour. Rien ne civilise le peuple comme le dimanche. Ce jour-là, plus poli, plus bienveillant, plus heureux, la religion répand sur lui je ne sais quelle délicatesse.

C'est le jour de la société. Il n'y a pas d'institution so-

ciale plus admirable que le dimanche chrétien. Que le dimanche soit observé, et le bonheur reflurira dans la patrie. Il y aura dans la jeunesse moins de fureur pour le plaisir, plus d'obéissance et de respect pour les parents ; dans les parents plus de vigilance et de délicatesse ; dans le sexe plus de modestie et de retenue ; dans l'âge viril moins d'âpreté pour le gain ; dans la vieillesse moins d'apathie et d'insensibilité à l'approche de la mort ; plus de loyauté et de franchise dans le commerce, plus de relations sociales entre les citoyens ; plus d'horreur pour les vices, plus d'encouragement pour la vertu. Enfin, que le dimanche soit observé, et la juste vengeance de Dieu ne nous livrera plus aussi souvent en proie à tous les malheurs des révolutions et tous les fléaux de l'anarchie. Car c'est une loi écrite dans les cieux, que le peuple qui oublie le Seigneur ne peut être heureux.

M. F., un jour le prophète Néhémie, après les longues calamités de l'exil, quand le peuple d'Israël venait de rentrer dans la patrie, aperçut des infortunés qui osaient violer encore le sabbat. A cette vue, le saint vicillard fondit en larmes, et il s'écria : Malheureux, quelle est donc cette mauvaise chose que vous faites là ? Et pourquoi profanez-vous le jour du sabbat ? Vos pères ont commis ce crime, hélas ! et vous savez ce qui leur en est advenu ! Voulez-vous donc forcer le Seigneur à renouveler les mêmes malheurs ?

M. F., M. F., je ne suis pas Néhémie ; mais quand je songe aux terribles fléaux qui depuis cinquante ans sont venus venger sur nous le mépris de la loi du Seigneur, et que je vois nos malheureux concitoyens appeler infailliblement sur nous les mêmes calamités ; à cette vue mes yeux se baignent de larmes, mon cœur se resserre, et à peine s'il me reste assez de voix pour répéter ces paroles du

prôphète : Infortunés, quelle est donc cette mauvaise chose que vous faites là ? pourquoi profanez-vous le jour du Seigneur ? Vos pères ont commis ce crime, et vous savez ce qui leur en est advenu. Puisse, M. F., votre fidélité écarter de nous ces malheurs ! C'est ce que je souhaite (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 56. — Voir *M. Fayet*, Mandements de Rouen ; *M. Laurentis*, Lettres à un curé sur l'éducation du peuple ; *Proudhon*. (Note de M. l'abbé Pie.)

XLI

TROISIÈME PRÔNE

"SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE, POUR LE VIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE : MANIÈRE DE SANCTIFIER LE DIMANCHE.

(1842)

Et requievit Deus die septimo... et sanctificavit illum.

Et Dieu se reposa le septième jour, et il le sanctifia.

(Genèse, ch. II, v. 2, 3.)

Il y a quelques semaines, M. F., j'essayai de faire ressortir à vos yeux la haute sagesse et l'admirable fécondité de l'institution du dimanche : institution primitive et fondamentale, appropriée aux plus secrets besoins et aux plus intimes exigences de l'homme, de la société et de la création tout entière ; institution dont les effets plus ou moins directs et immédiats procurent le salut de l'âme, la santé du corps, l'harmonie de la famille, la conservation de l'ordre social, en un mot la félicité de la vie présente et le bonheur de la vie à venir.

Que me reste-t-il à faire aujourd'hui, M. F., si ce n'est d'exposer d'une façon nette et exacte en quoi consiste la parfaite observation de la loi du dimanche : question purement pratique qui doit être traitée plutôt avec la précir

sion du casuiste qu'avec l'éloquence de l'orateur. N'attendez donc pas de moi des paroles vives et chaleureuses qui émeuvent vos cœurs, ni d'heureux aperçus qui flattent votre intelligence; ce langage n'appartient pas à mon sujet, hormis peut-être quelques paroles de réfutation que je devrai jeter à des objections trop souvent répétées. Ce que je désire surtout aujourd'hui, M. F., c'est d'éclairer vos consciences sur la nature des devoirs que vous impose la loi du dimanche.

Or ces devoirs sont de deux genres, ainsi que Dieu lui-même l'a défini dès l'origine des temps. Aux premières pages de la Genèse je lis deux choses : 1° que Dieu se reposa le septième jour ; 2° qu'il le sanctifia : *Et requievit Deus die septimo, et sanctificavit illum* ; d'où l'Écriture et la tradition ont toujours conclu la double obligation de consacrer le septième jour par le repos corporel et par les œuvres spirituelles. Et ce sera là, M. F., le partage de cette instruction : cessation du travail matériel au septième jour ; exercice des œuvres surnaturelles au septième jour, à l'exemple de Dieu qui lui-même s'est reposé en ce jour et l'a sanctifié : *Et requievit Deus die septimo, et sanctificavit illum*.

I. « Six jours tu travailleras et feras tous tes ouvrages. Mais le septième jour est le repos de l'Éternel. Ce jour-là tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui habite entre tes portes. »

Voilà le texte qui défend le travail du dimanche, n'est-il pas assez clair ? Cependant, M. F., pour éviter toute espèce d'exagération, distinguons avec la théologie trois sortes d'œuvres différentes. Les premières, que le langage de l'école nomme œuvres libérales, sont celles où l'esprit a plus de part que le corps, et qui s'exercent le plus sou-

vent par les personnes d'une classe supérieure ; par exemple : lire, écrire, étudier, chanter, enseigner, dessiner. 2° Les œuvres communes consistent dans ces actions qui appartiennent aux habitudes quotidiennes de la vie, et qui sont, par exemple : préparer à manger, nettoyer, se promener. 3° Enfin les œuvres serviles sont celles où le corps a plus de part que l'esprit, et qui sont faites plus ordinairement par les serviteurs et les gens de travail ; par exemple : exercer un métier quelconque, cultiver la terre, coudre, broder.

Cette distinction étant établie, avançons en principe que les œuvres libérales, non plus que les œuvres communes, ne sont pas défendues en elles-mêmes au jour du dimanche. Certes, la religion ne prétend pas nous empêcher, le dimanche, de penser et de vivre ; or les œuvres libérales ne sont guère qu'une action de la pensée, et les œuvres communes sont une condition nécessaire de notre existence de chaque jour. Dieu se reposa le septième jour, c'est-à-dire il cessa de créer la matière et de produire les êtres ; mais cessa-t-il de penser et d'être ? Cessa-t-il d'engendrer son Verbe et de produire son Esprit-Saint ? *Pater usque modo operatur, et ego operor*. Cessa-t-il de diriger et de gouverner le monde ? Les astres sont-ils arrêtés dans leur marche, et la terre interrompt-elle son mouvement diurne ? Non. Or le repos de Dieu au septième jour est le modèle du nôtre. Ce jour-là donc nous pouvons vaquer aux œuvres de l'esprit et aux soins diurnes de la vie.

Loin de nous par conséquent ce rigorisme insensé de quelques peuples voisins, lesquels, ayant abandonné la voie de la vérité en des points essentiels, font étalage sur d'autres points de leur susceptibilité excessive et de leurs scrupules bizarres. Le zélé anglican ferait bien mieux d'obéir au Pape, et de ne pas s'interdire la musique le dimanche. Plus loin de nous encore, la superstitieuse indolence

de ces Orientaux, qui, dans la crainte de violer la loi du repos, évitent tout ce qui a l'apparence du mouvement et se condamnent à une sorte d'immobilité ! La vérité, toujours pleine de mesure et de discrétion, repousse ces exagérations qui sont le propre de l'erreur. Le pharisaïsme est un des rôles de l'hérésie.

Cependant, M. F., ne nous y trompons pas : quand je dis que les œuvres libérales et les œuvres communes ne violent point la sainteté du dimanche, je suppose qu'elles n'absorberont pas une partie tellement notable de la journée, qu'elles puissent empêcher la deuxième obligation du dimanche dont je vais parler plus tard, celle des œuvres spirituelles et des exercices religieux. Dans le cas contraire, ces actions, sans être contraires à la loi du repos, le seraient à celle de la sanctification du dimanche.

Autre remarque, et elle est importante pour l'éclaircissement de plusieurs questions : c'est que les œuvres qui sont permises le dimanche ne cessent pas de l'être quoiqu'elles soient faites dans un but de gain, parce qu'aux yeux de la théologie, ce n'est pas l'intention des personnes, mais la nature même des choses, qui constitue la *servilité* d'une œuvre. Il n'est donc pas défendu d'enseigner les sciences le dimanche, quoique ce soit par profession, pas plus qu'il ne serait permis communément de broder et de coudre, quoique ce fût par amusement et même par charité.

Enfin, dernière observation : *Omnia licent, sed non omnia expediunt*. Il est des choses permises que pourtant il n'est pas expédient de faire. Il arrive souvent que des circonstances extérieures, par exemple : l'usage, la durée, le scandale, donnent à des œuvres permises en elles-mêmes un caractère dangereux. Dans ces cas pleins de délicatesse, une âme un peu timorée recourra toujours à l'Eglise, seule dépositaire et interprète de la loi.

Il n'y a donc, M. F., que les œuvres serviles qui soient prohibées par la loi du repos du dimanche. Mais à celles-là s'applique dans toute sa rigueur la loi portée dès le commencement du monde et dictée solennellement parmi les éclairs du Sinaï : Ce jour-là tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est entre tes portes. L'infraction sérieuse de cette loi est, de sa nature, une faute grave et mortelle, une faute qui portera sa peine dans la vie future, et qui la porte presque toujours dans la vie présente. Sans doute, la loi du repos, même par rapport aux œuvres serviles, n'est pas une loi sans dispense, qui ne puisse, qui ne doive céder quelquefois devant une grave nécessité ; par exemple, en présence d'un notable dommage, d'un besoin urgent, d'un devoir de charité, d'un service d'utilité publique. Qui de vous, disait Jésus-Christ aux pharisiens qui lui reprochaient la sainte liberté dont il usait au jour du sabbat, qui de vous, si le bœuf ou l'âne de son voisin tombait dans une fosse, ne l'en tirerait aussitôt ? Ne savez-vous pas, disait-il encore, que le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat ?

J'admire vraiment, M. F., que je ne sais quels philanthropes s'ingèrent quelquefois de prêcher la charité et la condescendance à une religion dont la charité est le fond même, et qu'ils viennent sérieusement plaider la cause du pauvre auprès de celle dont le divin fondateur a fait paraître partout sa prédilection pour les pauvres. Soyez tranquilles, ô vous qui vous faites les avocats et les défenseurs du travail du dimanche : quand il y aura raison valable de dispense, la religion, qui est aussi sage et aussi miséricordieuse que vous, ne balancera point à dispenser. Seulement elle ne se méprendra point sur la valeur de votre prétendue charité qui n'est souvent qu'une cruauté, et elle se

gardera bien d'accepter comme une juste raison ce qui n'est qu'un faux prétexte.

L'intérêt du pauvre, voilà le motif pour lequel on combat d'ordinaire la loi de repos du dimanche, quand il s'agit de la classe malheureuse. Or je dis que le travail du dimanche n'est pas dans l'intérêt du pauvre.

Depuis qu'on travaille le dimanche, connaissez-vous beaucoup de pauvres et d'ouvriers qui aient fait fortune ? N'est-il pas vrai que parmi nous la condition des mercenaires est telle qu'en travaillant sept jours ils ne gagnent encore absolument que le pain quotidien nécessaire à eux et à leur famille ? N'est-il pas vrai d'autre part que les ouvriers, au temps passé, en ne travaillant que six jours, gagnaient le pain nécessaire pour sept jours à eux et à leur famille ? Donc n'en faut-il pas conclure que, tout bien examiné, le maître a fait subir une diminution de salaire, en sorte qu'il ne donne pour sept jours de travail que ce qu'il serait tenu de donner pour six jours, puisqu'il est de droit naturel que le travail de l'ouvrier le nourrisse, lui et sa famille. Et d'ailleurs combien n'est-elle pas nombreuse cette classe d'hommes stipendiés à l'année, qui ne recevraient pas une obole de plus pour avoir été écrasés de travail au premier jour comme tous les autres jours ! Pour ceux-là, dites-moi, le travail du dimanche est-il dans leur intérêt ou à leur dommage ?

L'intérêt du pauvre ! Mais, pas plus pour le pauvre que pour le riche, il n'y a d'intérêt réel contrairement à la loi de Dieu. Car ne l'oubliez pas, M. F., le Dieu qui a porté la loi de repos du septième jour, c'est le même Dieu puissant à qui toute la nature obéit. Il a fait le précepte, et il saura bien en procurer, bon gré mal gré, l'exécution rigoureuse. Ecoutez cet enseignement d'un prophète : Israël, devenu prévaricateur, avait négligé pendant plusieurs règnes l'observation du sabbat. Or voilà qu'Israël fut emmené et qu'il

demeura dans l'exil pendant soixante-dix ans. Pourquoi ce châtement sévère ? pourquoi, M. F. ? Entendez la réponse de l'Esprit-Saint. Afin, dit le prophète, que la loi du Seigneur s'accomplît et que la terre célébrât ses jours de sabbat ; car elle fut dans un sabbat continuel durant tous les jours de sa désolation : *Donec completeretur sermo Domini, et celebraret terra sabbata sua ; cunctis enim diebus desolationis egit sabbatum.* Voilà comment Dieu s'y prend toujours pour faire exécuter forcément la loi du sabbat.

Cet homme de travail avait pendant plusieurs années méconnu le dimanche, et il s'applaudissait d'avoir devant lui quelques avances ; mais voilà que ses forces sont usées par le travail ; il est attaché sur un lit de douleur ; il sera plusieurs mois sans pouvoir travailler ; toutes ses ressources sont épuisées. Le voilà condamné à un repos forcé ; tous les dimanches qu'il a profanés, les voilà bout à bout : *Donec completeretur sermo Domini, et celebraret terra sabbata sua ; cunctis enim diebus desolationis egit sabbatum...* Trop heureux s'il ne s'en va pas, jeune vieillard, mourir à l'hôpital, laissant sa femme et ses enfants couverts de haillons à la charge de la charité publique, jusqu'à ce que la philanthropie, lasse de les rencontrer sur son chemin, les fasse enfermer dans un dépôt de mendicité. L'infortuné, il ne savait donc pas que, moi, le Seigneur, qui ai fait la loi du dimanche, je suis le même qui tiens en mes mains la santé et la vie.

Cet autre avait déposé entre des mains qu'il croyait sûres le fruit de longues économies prélevées péniblement sur le travail du dimanche. Le depositaire de ses fonds a fait banqueroute. Tout le fruit de son iniquité est perdu ; il a toute sa vie méprisé le dimanche, et le dimanche ne lui a rien rapporté : *Donec completeretur sermo Domini, et celebraret terra sabbata sua ; cunctis enim diebus desolationis egit sabbatum.* L'infortuné, il ne savait pas que moi, le

Seigneur, qui ai fait la loi du dimanche, je suis le même qui tiens en mes mains les événements et le succès des affaires.

En présence des calamités que les inondations avaient multipliées autour de lui, le digne successeur des Pothin et des Irénée s'exprimait ainsi naguère, avec une autorité mêlée d'une admirable douceur. « M. F., disait-il, en voyant les eaux débordées fermer violemment et les lieux de travail et les lieux de plaisir, condamner à l'inaction le négociant et l'ouvrier non pas un jour sur la semaine, mais des semaines entières, nous nous demandions si ce n'était pas la justice de Dieu qui passait dans nos rues et sur nos places pour venger la violation du jour que le Seigneur s'est consacré, en forçant à un long repos des contrées industrielles, parce que l'ouvrier qui travaille et le maître qui l'emploie ne veulent pas un moment quitter l'atelier et le comptoir pour s'occuper de l'affaire seule importante et seule négligée. » M. F., ces réflexions si vraies et par cela même si effrayantes ne sont-elles pas la traduction littérale de cette parole que j'ai citée : *Donec compleretur sermo Domini, et celebraret terra sabbata sua; cunctis enim diebus desolationis egit sabbatum?* Vous ne voulez pas fermer vos ateliers et vos magasins le septième jour. Eh bien! moi, le Seigneur, qui ai fait la loi du dimanche, je suis le même qui tiens en mes mains les foudres et les tempêtes, et je saurai bien reprendre sur vous les jours qui m'appartiennent.

Et sans que le Seigneur recoure à ces moyens violents, dites-moi, hommes de négoce, demande un autre de nos pontifes, pourriez-vous vous expliquer clairement à vous-mêmes ce que nous vous entendons répéter assez souvent : pourquoi votre commerce et votre industrie rentrent à peu près tous les sept ans dans des crises périodiques où périssent les entreprises mal affermies, et pendant lesquelles une

triste anxiété pénètre jusque dans les plus solides établissements ; pourquoi la terre semble lassée de produire aux mêmes époques et ne vous donne que des fruits moins beaux et moins abondants ; pourquoi enfin les saisons elles-mêmes paraissent nouvellement soumises à de pareilles vicissitudes ? Le Dieu du dimanche serait-il toujours le Dieu de la nature ? Et, maître souverain de nos destinées, vous refuserait-il les bienfaits de la septième année parce que vous lui refusez publiquement le repos du septième jour : *Donec completeretur sermo Domini, et celebraret terra sabbata sua; cunctis enim diebus desolationis egit sabbatum* (1) ?

Non, M. F., le travail du dimanche n'est dans l'intérêt de personne. Il n'est pas dans l'intérêt de l'ouvrier, car il tue son corps, il matérialise son âme et ne l'enrichit pas d'une obole. Il n'est pas dans l'intérêt du maître, car, en démoralisant l'ouvrier, il prépare à la société ces convulsions violentes, ces émeutes et ces révolutions qui sont les plus acharnées ennemies de la propriété ; s'il l'enrichit un instant, tôt ou tard la justice de Dieu passera sur cette fortune acquise par la violation de ses lois. La cupidité se trompe donc quand elle réclame le travail du dimanche ; elle n'a rien à y gagner que les revers et le désespoir.

Il est une autre objection contre le repos du dimanche, à laquelle je dois répondre aussi, si peu sérieuse qu'elle soit, attendu qu'elle est devenue très commune.

Mais ne vaut-il pas mieux, pour le peuple, travailler le dimanche, nous dit-on, que de le passer dans les lieux de plaisir et de débauche ; ou bien, s'il s'agit de personnes d'une classe plus élevée, ne vaut-il pas mieux, nous dit-on, tenir son ouvrage le dimanche, et travailler pour les pauvres ou pour les églises, que de passer toute la soirée dans

(1) M. Fayet : *Mandements de Rouen*. (Note de M. l'abbé Pie.)

l'inaction, l'ennui et peut-être les médisances ? Les soirées du dimanche sont si longues et si fatigantes !

Disons d'abord, M. F., que quand une partie de ce saint jour a été employée aux exercices religieux qui doivent le sanctifier, ainsi que Dieu et son Eglise l'ordonnent, il devient assez facile d'éviter les excès ou l'ennui que peut causer le dimanche. Et puis, dites-moi, M. F., le peuple en est-il donc venu à ce point de dégradation morale que des créatures humaines ne sachent plus, après les longues fatigues de la semaine, prendre quelques heures de délassement, sans se traîner dans la fange et se précipiter dans le libertinage ? S'il en est ainsi, de bonne foi, la faute en est-elle à l'institution du dimanche ? Est-ce la religion qui a institué pour l'immense majorité de la classe ouvrière les orgies scandaleuses du lundi ? Ou plutôt ne faut-il pas dire que l'irréligion imprévoyante, en arrachant au peuple son dimanche chrétien et son repos sanctifié, l'a précipité elle-même dans ces brutales jouissances que ne saura jamais se refuser un être qui, en perdant le sentiment religieux, a perdu tout sentiment de sa dignité morale et de ses devoirs domestiques ? Il vaut mieux travailler le dimanche que s'enivrer, cela est possible. Mais comme il est de toute impossibilité de travailler toujours, s'il n'y a pas de milieu entre ne pas travailler et s'enivrer, vous n'arrêterez point ce désordre en supprimant le repos du dimanche, tout au plus le rejetterez-vous au lundi. La religion entend bien mieux les choses quand elle commande le repos, et qu'après avoir sanctifié ses enfants par de pieux exercices, elle les exhorte à se délasser par d'innocents plaisirs et les douces jouissances de la famille.

Mais ici, M. F., autre question de ma part : la société et la famille en seraient-elles venues à ce degré de désaffection mutuelle et de froide indifférence, que quelques heures à passer dans les entretiens de la parenté et dans les rap-

ports de l'amitié dussent peser sur notre âme comme un joug dur et accablant ? La soirée du dimanche est si ennuyeuse ! M. F., M. F., il y a de ces paroles qui semblent indifférentes et qui au fond sont effrayantes ; celles-ci en particulier qu'un badinage léger objecte quelquefois, ont une portée immense en révélant une des plaies les plus profondes du corps social. La soirée du dimanche est si ennuyeuse ! Oh ! c'est bien là le langage d'un siècle sans affection et sans entrailles, d'un siècle de cupidité et d'égoïsme, d'un siècle d'ambition et de rivalité, d'un siècle d'isolement et d'ennui, d'un siècle où personne ne s'aime, où la défiance réciproque est universelle et malheureusement trop fondée, d'un siècle où il n'y a plus de liens de famille, plus de rapports de bon voisinage, d'un siècle où le cœur ne sait vomir que du fiel, où les lèvres ne savent distiller que du venin dans les instants où la main cesse de tenir une plume calculatrice !

Or, dites-moi, est-ce la faute du dimanche, si notre siècle, en perdant la charité et les vertus chrétiennes, a perdu la joie et l'amour et ne laisse apercevoir sur son front que la tristesse et l'ennui ? Et parce que les hommes se haïssent et se fuient, faudra-t-il que Dieu réforme sa loi qui tend à les rapprocher et à les unir ? La soirée du dimanche est si longue et si ennuyeuse ! Nos pères la trouvaient toujours trop courte. Allez demander à ce peuple de néophytes, la merveille des temps modernes, si elle leur semblait trop longue, cette soirée dans laquelle concitoyens et parents, réunis ensemble après les exercices religieux de la journée, chantaient tous en chœur les paroles du psalmiste, paroles que notre égoïsme ne comprend plus : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Oh ! qu'il est bon, qu'il est délicieux à des frères d'habiter tous ensemble !

M. F., voulez-vous que la loi du repos ne soit pas oné-

reuse au jour du dimanche ? Accomplissez dans toute sa perfection la loi de sanctification que la religion vous prescrit. Et alors, en revenant des autels où vous aurez adoré le Sauveur dont le principal commandement est que nous nous aimions les uns les autres, vous serez moins exposés à vous ennuyer ou à médire ; et des personnes même chrétiennes n'auront plus besoin d'insister auprès du guide de leur âme pour se faire autoriser à travailler le dimanche au profit des pauvres ou des églises : concession qui n'a jamais été faite qu'à regret, *ad duritiam cordis*, et qui, si elle n'est pas opposée à l'esprit de la loi, est au moins contraire à son texte littéral et ne manque jamais de fournir un prétexte aux infractions plus graves des inférieurs qui en sont témoins. Les doigts d'une femme vraiment chrétienne ne doivent point conduire l'aiguille ni manier le lin ou la soie, au jour où le Tout-Puissant s'est reposé et qu'il a sanctifié.

II. Je n'ai accompli, M. F., que la première partie de ma tâche ; je n'ai parlé que de la loi du repos corporel ; j'aurais à parler maintenant du précepte des œuvres spirituelles. Mais nos prochaines instructions seront des instructions spéciales sur le saint sacrifice de la messe et sur les autres offices de l'Église, et alors se présentera l'occasion naturelle de définir les strictes obligations du chrétien et de lui conseiller les œuvres de perfection. Qu'il me suffise de vous faire observer ici combien le législateur immortel a été prévoyant.

En imposant le repos, le septième jour, n'y avait-il pas danger d'occasionner tous les vices qu'entraîne l'oisiveté ? Oui, sans doute. Il fallait donc un repos qui ne fût pas l'oisiveté ; et voilà ce que le dimanche chrétien a su concilier. En ce jour le corps se repose de tout travail matériel, mais l'esprit se livre aux œuvres spirituelles ; ce jour semble en-

levé aux soins de la terre, mais il est donné tout entier aux soins du ciel ; il laisse de côté les intérêts du temps, mais il travaille aux intérêts de l'éternité. Le dimanche chrétien n'est point une *fériation* sans motif, sans but ; une occasion de parade pour les enfants et les femmes, de consommation pour les marchands de vin, de fainéantise et de surcroît de débauche pour les ouvriers. Le dimanche chrétien est un jour où l'âme se renouvelle en même temps que le corps se délasse, où le cœur retrouve au pied des autels où un Dieu se sacrifie le sentiment de la prière et le courage de l'abnégation, où l'esprit retrouve la science des vérités religieuses au pied de la chaire. Car c'est là le double moyen de sanctification du dimanche que l'Eglise regarde comme indispensablement obligatoire : l'assistance au saint sacrifice, et l'audition de la parole de Dieu.

On parle de l'ignorance du peuple. Un peuple qui connaît sa religion n'est pas ignorant, et le peuple connaît sa religion quand il observe chrétiennement le dimanche. Par ce côté si important le dimanche n'est donc pas, comme on le dit dans le langage matérialiste de l'industrie, un jour improductif. Non, M. F., il n'est pas improductif le jour qui seul est capable de nous donner ce pourquoi Dieu nous a créés et mis au monde, le bonheur éternel des cieux.

M. F., vous tous qui m'avez entendu, prenez la résolution d'observer, de faire observer le dimanche. Nous ne demandons pas des lois répressives, des châtimens sévères. Mais nous demandons à tous ceux dont l'exemple fait loi, qu'ils comprennent que le plus efficace moyen de contribuer à la régénération sociale, c'est de ramener l'observation du dimanche. Par là, ils auront fait acte de bons citoyens, et en même temps ils auront travaillé pour leur âme. Je voudrais pouvoir écrire sur la tombe de tout

homme ces mots qui m'ont servi de texte : *Et requievit die septimo et sanctificavit illum*. Cet homme s'est toujours reposé le septième jour, et il l'a toujours sanctifié par les pratiques religieuses. Cette épitaphe me serait une garantie que, tandis que son corps se repose pour un temps de ses travaux dans la poussière du tombeau, son âme célèbre le perpétuel sabbat et chante l'alleluia éternel dans le temple des cieux. C'est, M. F., la grâce que je vous souhaite à tous (1).

(1) Cf. *Appendice I* : A, 57. — Des trois prênes sur la sanctification du dimanche M. l'abbé Pie composa une instruction qu'il prêcha plusieurs fois. Cf. *Appendice I* : AB, 42, 42 bis, 47, 48, 63, 65 ; A, 90.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

	Pages
AVERTISSEMENT	
I. — Discours sur cette proposition : que Marie est le canal de toutes les grâces, et sur la nécessité d'invoquer Marie.	4
II. — Prône prêché le dimanche anniversaire de la cessation miraculeuse du choléra : sur les secours spirituels et temporels que Marie accorde aux hommes, 25 août 1839.	12
III. — Premier prône sur l'éducation , prêché à l'occasion de l'ouverture des catéchismes, le XIII^e dimanche après la Pentecôte : devoirs des parents par rapport à l'éducation de famille de leurs enfants, 1839.	29
IV. — Deuxième prône sur l'éducation, prêché le dernier dimanche après la Pentecôte : devoirs des parents par rapport à l'éducation publique de leurs enfants, 1839	50
V. — Prône pour le jour de l'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge, 1839	64
VI. — Troisième prône sur l'éducation, prêché le dimanche dans l'octave de Noël : devoirs des parents par rapport à la vocation de leurs enfants, 1839.	73
VII. — Quatrième prône sur l'éducation, prêché pour la fête de la Purification de la sainte Vierge et de la Présentation de Notre-Seigneur : complément des trois instructions sur les devoirs des parents concernant l'éducation de leurs enfants, 1840.	9

	Pages.
VIII. — Premier sermon sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à la cathédrale de Chartres, le 4 ^{er} Dimanche de Carême, 1840.	98
IX. — Second sermon sur l'importance d'étudier la religion chrétienne, prêché à la cathédrale de Chartres, le mercredi, 25 mars, fête de l'Annonciation, 1840.	123
X. — Instruction sur la nécessité d'entendre la parole de Dieu, prêchée à la cathédrale de Chartres, le mercredi de la iv ^e semaine de Carême, 1840.	149
XI. — Instruction sur la méthode à employer pour bien connaître la religion, prêchée à la cathédrale de Chartres, le mercredi de la v ^e semaine de Carême, 1840.	170
XII. — Prône pour le dimanche de Quasimodo, prêché à la cathédrale : sur la paix et la joie qui sont le fruit des solennités pascales, 1840.	129
XIII. — Prône pour le iv ^e dimanche après Pâques : sur les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, 17 mai 1840.	205
XIV. — Allocution pour le mariage de mon frère, 22 juin 1840.	218
XV. — Prône pour annoncer la quête à l'occasion de l'acquisition des cloches, 2 août 1840.	221
XVI. — Prône pour le jour de l'Assomption, 1840.	238
XVII. — Sermon sur la Croix, 14 septembre 1840	243
XVIII. — Prône pour le xix ^e dimanche après la Pentecôte, prêché à la cathédrale de Chartres : préparation à la fête de tous les Saints, 25 octobre 1840.	268
XIX. — Sermon prêché au grand séminaire de Chartres, pour la fête patronale de saint Chartres, 4 novembre 1840.	281
XX. — Prône prêché à la cathédrale de Chartres, le 1 ^{er} dimanche de l'Avent : sur les maux de l'Eglise et sur la part qu'y doivent prendre tous les vrais fidèles, 1840.	295

	Pages.
XXI. — Sermon prêché à la cathédrale de Chartres : sur l'union de la morale avec la foi et les pratiques chrétiennes, 1844 et 1847 . . .	309
XXII. — Sermon prêché à la cathédrale de Chartres : sur le sacerdoce, sa nécessité et sa véritable influence dans la société, 1844 et 1847.	334
XXIII. — Sermon prêché à la cathédrale de Chartres : sur l'intolérance doctrinale, 1844 et 1847.	356
XXIV. — Instruction prêchée le v ^e vendredi de Carême à la cathédrale de Chartres : que la vérité est nécessairement combattue sur la terre, 1844.	378
XXV. — Instruction prêchée à la cathédrale de Chartres, le vendredi de la Compassion de la très sainte Vierge : sur les mystères à célébrer et les sacrements à recevoir. 1844.	397
XXVI. — Prône pour le jour de Pâques, 1844	418
XXVII. — Allocution pour le mariage d'un catholique et d'une protestante, dans la sacristie de la cathédrale de Chartres, 14 avril 1844. . . .	424
XXVIII. — Prône pour le v ^e dimanche après Pâques, veille des Rogations : sur l'efficacité de la prière intervenant dans les choses naturelles, 1844	427
XXIX. — Exhortation pour la consécration à la très sainte Vierge, prêchée le jour de la première communion à la cathédrale de Chartres, 30 juin 1844.	444
XXX. — Prône pour la fête de l'Assomption, 1844. . . .	446
XXXI. — Prône pour le xviii ^e dimanche après la Pentecôte : sur les saints Anges Gardiens, 1844.	452
XXXII. — Sermon pour la Translation des reliques de saint Prest et de ses compagnons martyrs, 17 octobre 1844.	465
XXXIII. — Prône pour le iii ^e dimanche d'Avent, 1844.	476
XXXIV. — Instruction prêchée à la cathédrale, le ii ^e vendredi de Carême : quelques considérations sur la parole de Dieu ; résumé des instructions de l'année précédente, et sujet des instructions de cette année, 1842.	492

	Pages.
XXXV. — Instruction pour le III^e vendredi de Carême : sur la nécessité d'un culte extérieur, 1842.	506
XXXVI. — Instruction pour le v^e vendredi de Carême : sur les temples catholiques, 1842.	519
XXXVII: — Instruction pour le vi^e vendredi de Carême : sur le caractère dramatique du culte catholique, 1842.	535
XXXVIII. — Sermon pour la cérémonie anniversaire d'expiation, à l'occasion du vol sacrilège commis dans l'église de Luisant, prêché dans la dite église, le dimanche 40 avril 1842.	552
XXXIX. — Premier prône sur la sanctification du dimanche, pour le III^e dimanche après Pâques : existence de la loi du dimanche, 1842.	562
XL. — Deuxième prône sur la sanctification du dimanche, pour le v^e dimanche après Pâques : avantages de la loi du dimanche, 1842. .	578
XLI. — Troisième prône sur la sanctification du dimanche, pour le VIII^e dimanche après la Pentecôte : manière de sanctifier le dimanche. 1842.	591